UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00372229 5

116

50

2046

COMÉDIES

DE

COMÉDIENS

COMÉDIES

ET

COMÉDIENS

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

COMÉDIES
ET
COMÉDIENS

FEUILLETONS

DE

P.-A. FIORENTINO

— DEUXIÈME SÉRIE —

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
À LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

Tous droits réservés

LIBRARY
FEB 12 1970
UNIVERSITY OF TORONTO
PN
2636
P3F5

COMÉDIES

ET

COMÉDIENS

XXI

ABSENCE COMPLÈTE DE NOUVEAUTÉS

Le grand événement de la semaine, on le connaît à cette heure : c'est une victoire immense, et, tout le fait espérer, décisive !

La grande nouveauté dramatique est un petit nain qu'on montre aux Variétés. Naturellement il s'appelle Tom Pouce, comme tous ses pareils.

Il a paru dans une vieille féerie de MM. Dumanoir et Clairville. Il n'a pas une jolie tête, mais ses mouve-

ments ne manquent pas de grâce. Il dit : *Merci, mon Dieu!* d'une petite voix claire et enfantine. Il ressemble étonnamment à ces petits bonshommes en gutta-percha qu'on écrase entre deux doigts.

Avec la meilleure volonté du monde, je ne puis faire un feuilleton sur ce nain. Mais je ne conseille pas au lecteur, soulagé par cet aveu, de se réjouir trop tôt. Il n'échappera pas à mon article.

J'ai des livres plein les poches et un fauteuil de quatre sous, fort bien placé sous les arbres des Champs-Élysées. C'est une ressource précieuse pour les temps de disette absolue.

Le canon tonne, les maisons se pavoisent, la population, ivre d'enthousiasme, se précipite dans les rues, remplit les places et les jardins publics. Que nous importent les théâtres? Allons où va la foule; c'est le plus grand, le plus beau des spectacles.

Je me promenais donc dans les contre-allées des Champs-Élysées. Il pouvait être sept heures et demie du soir et il faisait très-beau.

Je m'arrête à une trentaine de pas du palais de l'Industrie; je m'installe sur un fort joli siége en fil de fer, et je lis un nouveau roman de George Sand, que

vient de publier M. Hachette. *Elle et lui !* voilà le titre.

Elle! qui elle? *Lui!* qui lui ? Quel est donc ce mystère? On prétend que ce n'en est pas un pour qui sait lire entre les lignes.

Madame Sand est une ingrate. Elle ne manque jamais de donner son petit coup de patte au feuilleton. Cependant le feuilleton reconnaît non-seulement le talent, mais le génie de cette femme extraordinaire. Il s'incline devant ce beau style, ces peintures vives et vraies, ces facultés viriles et puissantes; il comprend même, et il pardonne les écarts d'une imagination qui court sans cesse et sans frein; mais il trouve, ce malheureux feuilleton, que madame Sand ne réussit pas toujours au théâtre, et, pour ma part, je préfère *Elle et Lui* à *Marguerite de Sainte-Gemme*, qui m'a fort ennuyé.

Dans le nouveau livre de madame Sand, il y a une fort jolie page, et comme elle rentre dans mon sujet, je la lui prends sans façon :

« Les Champs-Élysées, moins luxueux et moins habités qu'aujourd'hui, avaient de nouveaux quartiers où se louaient encore à bon marché de petites

maisons avec de petits jardins d'un caractère très-intime. On y pouvait vivre et travailler.

» C'est dans une de ces maisonnettes blanches et propres, au milieu des lilas en fleur, et derrière une grande haie d'aubépine fermée d'une barrière peinte en vert, que demeurait Thérèse.

» On était au mois de mai. Le temps était magnifique. Comment Laurent se trouva, à neuf heures, derrière cette haie, dans la rue déserte et inachevée où les réverbères n'avaient pas encore été installés, et sur les talus de laquelle poussaient encore les orties et les folles herbes, c'est ce que lui-même eût été embarrassé d'expliquer. »

Pour les petits jardins, les haies vertes, le gazon, les fleurs, je ne crois point que les Champs-Élysées aient perdu. La ville de Paris, comme une bonne fée, a transformé d'un coup de baguette ce vaste Sahara poussiéreux, flanqué de quelques vieux arbres démissionnaires où les vers s'étaient mis.

Il s'élève aujourd'hui partout des tertres, mollement inclinés, plantés d'arbustes rares, entourés de géraniums, d'hortensias, de rhododendrons, de lilas, de roses mousseuses.

Des parterres de ce vert sombre, que j'ai si fort admiré à Richemond ou à Hampton-Court, de petits sentiers sablés de sable fin, des jets d'eau s'élançant en gerbe et retombant dans leur vasque avec un bruit joyeux, dessinent les lignes principales et ébauchent déjà le plan d'une sorte de parc, où ceux qui n'ont pas de voiture pour aller jusqu'au bois de Boulogne, trouveront bientôt de l'ombre, de la fraîcheur et une tranquillité relative.

En attendant, ces jeunes plantes, ces jardins naissants, cachent déjà les guinguettes, les pavillons et autres masures indescriptibles dont l'indulgence municipale avait laissé peu à peu envahir ce grand carré si vide et si désagréable à l'œil.

De ces massifs en pleine croissance et qui n'ont pas atteint le tiers de leur hauteur et de leur épaisseur, on entend sortir un bruit de verres, un cliquetis de fourchettes et de couteaux, des éclats de rire et de folles exclamations.

Ce sont des kermesses en plein air, abritées par des bosquets qui n'ont rien de mythologique, n'était *une douzaine* de Muses dont on a jugé à propos de les em-

bellir selon la généreuse et spirituelle intention d'un directeur des boulevards.

Petit massif deviendra grand. Il faut espérer que plus tard un immense rideau d'arbres gigantesques dérobera par charité à la vue des passants cette masse opaque, indigeste et lourde qu'on vient de construire à gauche et en pendant du Cirque de l'Impératrice.

Le spectacle intérieur sera fort beau, sans doute, et nos soldats sont en train de tailler de la bonne besogne à tous les dioramas présents et futurs. Mais l'extérieur n'est pas complet. Cela ressemble à un gros pâté de canards. Il me faut des têtes de volailles pour couronner l'édifice.

Un peu plus loin s'élève un élégant kiosque au milieu d'une verte pelouse bordée d'un petit grillage à hauteur d'appui. C'est l'orchestre de M. Alfred Musard revenu naguère d'Amérique. Le terrain, d'une grande étendue, est parfaitement choisi, les siéges sont commodes et la musique excellente. Mais un danger me paraît menacer cette entreprise; il y a des gens sans scrupules qui se tiennent en dehors du grillage, et qui entendent presqu'aussi bien que ceux qui sont dedans.

C'est ce qu'on pourrait appeler le vol à la musique. Nul moyen de l'empêcher; il faudrait des pompes à jet continu pour disperser ces passants peu délicats qui *chippent* des lambeaux de mélodie, ou faire payer à ceux qui ne circulent pas un sou par minute. On conviendra qu'un tel contrôle n'est pas facile à établir, et c'est ce qui fait que je suis un peu inquiet des nouveaux Concerts Musard.

J'ai connu un jeune séducteur qui se plaignait que sa maîtresse le ruinait. Il ne tarissait point sur les exigences de la belle.

— Figurez-vous! il faut l'habiller, la nourrir, la mener au spectacle.

— Et où la menez-vous? lui dis-je.

— Tous les soirs au café chantant, en dehors de la corde.

Malheureusement pour la musique en plein air, il y a beaucoup de Don Juans qui se ruinent de la sorte.

Vous plairait-il à présent d'entrer au Cirque? J'avoue que j'ai un faible pour ce spectacle, et si je n'en parle pas plus souvent, c'est dans la crainte de rabâcher.

On me dirait : toujours les mêmes écuyers, les mê-

mes chevaux, les mêmes clowns, les mêmes exercices. D'abord, ceci n'est pas exact; il en part, il en vient, il en meurt, il en naît! M. Dejean, le digne fils de son père, est à l'affût des moindres curiosités capables d'amuser son public.

Il est vrai que le cadre est restreint et qu'il n'est pas permis d'innover beaucoup. Mais je ne puis me défendre d'une certaine sympathie pour ces pauvres chevaux qui tournent sans cesse autour du même manége. C'est la parfaite image du feuilleton théâtral !

Au demeurant, si le spectacle ne varie pas, les spectateurs changent. Tous les étés, c'est une génération nouvelle qui disparaît à l'automne. Que j'en ai vu fleurir et se faner, de ces beautés d'un jour! Où vont-elles? On ne sait. Pour le quart d'heure, elles sont chez Mabille.

Et puis, dans ce cirque, on respire, on est à l'aise, on choisit sa place; on va s'asseoir auprès d'une connaissance, on se tient debout quand on est fatigué d'être assis. On arrive après dîner, on sort à dix heures, on jette un coup d'œil à l'arène, et la soirée est passée.

Si vous n'avez pas encore vu les deux violonistes

américains, ne manquez point cette aubaine. C'est quelque chose de fantastique et d'extravagant comme les plus étonnantes rêveries d'Edgard Poë.

Le diable dans le beffroi ne va pas à la cheville de ces deux étranges virtuoses. Je ne vous parle ni de leurs figures enfantines, ni de leurs pommettes tatouées de rouge, ni de leurs sourcils charbonnés, ni de leurs cheveux en pointe, ni de leur accoutrement grotesque et fou. Nous connaissons tout cela, et ce pauvre Boswell, à qui la terre soit légère, était le modèle du genre.

Mais voici du nouveau : la barrière s'ouvre et les deux hommes s'avancent; ils saluent légèrement de la tête, accordent leur violon, prennent l'archet, démanchent dans les règles et jouent un certain motif en tressaillant de tout leur corps, et en imprimant à chacun de leurs muscles un mouvement convulsif et perpétuel. Le trémolo ne s'arrête pas, et ceux qui aiment cet exercice, doivent être enchantés.

Cependant, les deux virtuoses se groupent, se confondent, s'enlacent; leurs bras s'enroulent et leurs archets se croisent; l'un joue le violon de l'autre, et celui-ci continue le motif attaqué par celui-là.

Le trémolo va toujours. Les deux compagnons se séparent, s'éloignent, reviennent sur leurs pas, se tournent ou s'esquivent comme deux prévôts dans une salle d'armes. L'archet leur tient lieu de fleuret; ils parent, ils ripostent, mais toujours en mesure et toujours en jouant leur éternel motif avec un acharnement désespéré qui finit par gagner les spectateurs, à tel point que je me suis surpris moi-même râclant de ma canne sur mon genou.

A ce propos j'ai lu un joli trait dans la correspondance inédite de madame du Deffand, publiée chez les frères Lévy par les soins de M. le marquis de Sainte-Aulaire. « Il y a ici un fameux joueur de violon, écrit madame du Deffand à Voltaire, il y a ici un fameux joueur de violon qui fait des prodiges sur sa chanterelle. Un homme disait à un autre :

—Monsieur, n'êtes-vous pas enchanté? Savez-vous combien cela est difficile?

— Ah! Monsieur, dit l'autre, je voudrais que cela fût impossible! »

Ce dernier mot ne s'applique pas aux frères Daniels; leur jeu, si bizarre et si imprévu qu'il soit, ne laisse

point d'impression fâcheuse, et d'ailleurs le mot *impossible* n'existe pas pour eux.

En sortant du Cirque, j'ai fait le tour des cafés-chantants. Ceux de gauche, on a de la peine à les découvrir; ils sont cachés par des festons de lierre et perdus dans des labyrinthes de verdure; on entend les chanteurs, on entend l'orchestre, on entend même le garçon qui demande des cigares et de la bière, mais on ne sait d'où sortent tous ces accords et tous ces bruits plus ou moins mélodieux.

Les cafés de droite m'ont paru magnifiques; ils ont triplé leur éclairage; on ne compte plus les globes, les girandoles et les lustres. L'orchestre est renforcé; j'y ai même vu des militaires, soufflant de tous leurs poumons dans des cuivres perfectionnés. Au pavillon primitif on vient d'ajouter une tente pour protéger à la fois les artistes contre l'humidité du soir et donner plus de portée à leur voix.

Sur l'estrade s'étalaient nonchalamment cinq ou six femmes superbes, décolletées, bras nus, vêtues de robes jaunes, vertes ou rouges d'une coupe et d'un éclat majestueux; elles tenaient à la main des bouquets monstres ou de splendides éventails. On m'a dit que

plusieurs de ces dames ont des hôtels et des calèches. Cela ne m'étonne pas. On ne saurait trop récompenser le mérite.

Quant à leurs voix, je maintiens qu'elles sont prodigieuses. On les entend d'une lieue ; elles résistent à tous les efforts et à toutes les intempéries; elles ne craignent ni le chaud ni le froid, ni l'odeur du tabac, ni la fumée de la rampe ; le bruit des tables et des plateaux, sans cesse entre-choqués, des chaises qu'on remue et des tables qu'on dérange, ne les couvre ni ne les incommode jamais.

Les voitures qui passent, les chevaux qui trottent, les chiens qui aboient, les enfants qui piaillent, les mamans qui crient, ne font que redoubler l'ardeur de ces prime-donne en plein vent. Le canon se tait devant ces formidables roulades.

J'ai remarqué une très-grande et très-belle personne. Quelle santé, quelle vigueur, quelle opulence de cheveux, de poitrine et d'épaules! Pour celle-là, j'en réponds, c'est une forte chanteuse.

Les honneurs de la soirée ont été pour un gros monsieur chauve, tout de noir habillé, avec une chaîne en or et des breloques plus luisantes que sa

chaîne. Il secouait un drapeau d'un geste énergique, et il chantait des vers improvisés.

De la place où j'étais, on n'entendait pas bien les paroles, mais sa voix de tonnerre s'arrêtait complaisamment sur le mot *victoire*, et ce mot, seul, électrisait la foule. Une immense acclamation s'élevait à la fin de chaque couplet. Quand je me suis retiré, on était en train de lui faire recommencer sa chanson.

En ce moment, la place Louis XV, la rue de Rivoli, la rue Royale, la rue Castiglione et toute la ligne des boulevards offraient un coup d'œil admirable.

Les voitures étaient si nombreuses et si serrées qu'elles n'avançaient qu'au pas; des flots de peuple s'écoulaient lentement le long des trottoirs. Les maisons brillaient d'une triple bordure de feux éclatants; les chiffres entrelacés, les monogrammes splendides, les lanternes aux mille couleurs variaient cette illumination générale et féerique.

Au milieu de tout ce bruit, de cette joie, de cette ivresse, je n'ai pu m'empêcher de donner une pensée pieuse à ceux qui ont devancé, qui ont préparé ces grands jours. J'avais lu, la veille, dans les quatre beaux volumes des œuvres complètes de M. Rigault,

l'article que cet excellent esprit, si tristement enlevé à la philosophie et aux lettres, consacrait à l'un des plus glorieux martyrs de l'Autriche, notre bon Silvio Pellico.

« Un homme vient de mourir, écrivait-il, il y a un mois à peine, qui, destiné à la gloire par ses talents, a vu sa renommée littéraire s'effacer dans celle de ses malheurs, et qui, sans avoir écrit un seul pamphlet, sans avoir trempé dans un seul complot, a servi sa patrie et porté le plus grand coup à la domination étrangère, par la douceur de ses vertus et la popularité de ses souffrances. Nous devons un souvenir respectueux à cet homme de bien, dont le long supplice a indigné autrefois l'Europe entière, et dont la retraite profonde où il s'est enseveli après sa délivrance, a laissé peu à peu la gloire s'affaiblir. »

Un patriote italien n'aurait pas mieux dit, mais M. Rigault fait aussi très-bien la part des âmes moins résignées, des caractères de plus forte trempe qui reprochaient à Pellico son invincible douceur et cet excès de patience qu'on est tenté parfois de confondre avec l'affaissement d'une âme énervée.

« Notre équité naturelle se soulève ; nous voudrions

voir sur les lèvres de Silvio cette malédiction contre l'oppression et la cruauté qui s'échappe des nôtres; nous ne concevons pas qu'il soit plus patient à souffrir que nous à regarder ses souffrances, et nous donnerions volontiers quelques-unes de ses vertus pour une explosion de colère qui châtierait ses bourreaux et satisferait enfin la conscience humaine révoltée...

» Si l'homme a le devoir de pardonner le mal qu'on lui fait, il n'a pas le droit de pardonner celui qu'on fait à ses concitoyens et à son pays; il faut flétrir les persécutions politiques, parce que, dans les temps d'oppression, cette mansuétude des opprimés est un péril; parce qu'il est plus utile à l'humanité, et par conséquent plus charitable, d'entretenir par une plainte courageuse l'indignation publique et la généreuse colère d'où sortira plus tard la délivrance, que d'encourager par l'impunité la barbarie des oppresseurs. »

Aujourd'hui que l'Italie va être libre, indépendante et maîtresse enfin de ses destinées, tous les partis doivent se confondre en un seul. Honneur à tous ceux qui ont travaillé, à tous ceux qui ont succombé pour cette grande cause. Honneur à Silvio, à Manara, à

l'héroïque Manin, à notre pauvre ami Galieno; honneur à vous tous, qui avez pressenti ou prédit ces jours de gloire et de triomphe, et à qui Dieu n'a point donné de voir la terre promise !

27 juin 1859.

XXII

GRANDES ET PETITES MISÈRES

DE LA VIE D'UN DIRECTEUR

Les directeurs de théâtres sont bien à plaindre en ce moment; la chaleur est extrême et leurs salles sont désertes. Le vent, qui ne souffle pas à travers leurs ventilateurs, les rendra fous.

On a beau dire que chaque année ou *à peu près*, il y a un mois de juillet; qu'ordinairement, la température de ce mois varie de 30 à 38 degrés *à l'ombre*, et que nos salles de spectacle étant généralement étroites, incommodes et malsaines, il y a peu d'apparence que le public vienne s'y entasser en pleine canicule, pour le plaisir d'y étouffer.

Sans doute, lorsqu'un malheur est certain, pério-

dique, inévitable, mieux vaudrait s'y préparer. Mais les directeurs sont un peu fatalistes. Le côté aléatoire de leur industrie les rend trop facilement accessibles à toutes sortes d'illusions. Ils espèrent que ce terrible mois de juillet n'arrivera jamais. Ils comptent sur la Providence, et un peu aussi sur la passion forcenée que la nation française a pour ce genre d'amusement.

En effet, lorsque j'apprends que, par ces chaleurs, un théâtre a fait soixante francs de recette, j'admire et je m'incline; ce chiffre de soixante francs a pour moi une signification énorme. Comment! voilà des gens qui ont passé une soirée affreuse, qui ont été vingt fois sur le point de suffoquer, qui ont bravé la migraine et l'asphyxie, et qui, au lieu de se faire payer bien cher, y ont remis soixante francs de leur poche! On ne voit qu'en France de tels miracles de courage et de désintéressement.

Encore s'ils avaient eu quelque chose qui en valût la peine! Mais il faut rendre cette justice aux théâtres qu'ils font tout leur possible pour détourner la foule d'un goût si dangereux. Ils renvoient, dès le mois de juin, leurs meilleurs artistes; ils ne jouent que leurs plus vieilles pièces montées de la façon la plus mes-

quine. Ils semblent s'être donné le mot pour décourager le public. La conspiration des *reprises* ne me paraît viser qu'à cela. Que diriez-vous d'un journal qui, sous prétexte qu'il n'a point de nouveaux sujets à traiter ou que l'abonné devient rare, s'amuserait à réimprimer ses vieux articles?

Telle est la prétention naïve de la plupart de nos théâtres; et il faut avouer que les soixante francs de recette leur donnent raison jusqu'à un certain point. Ainsi les directeurs de Paris n'ont pas à s'inquiéter du public, ni à se gêner avec lui. Ce n'est point de ce côté que leur viendront leurs plus grands embarras; mais ils n'en sont pas moins exposés, par la nature même de leur profession, les devoirs qu'elle entraîne et l'importance qu'elle se donne, à une infinité de misères, de tracas et d'ennuis que les directeurs étrangers ne connaissent pas.

Dans beaucoup de pays où les théâtres sont très-florissants, ceux qui les dirigent ne font ni grand bruit, ni grande figure. L'*impresario* est un type assez curieux; il est peu compté, peu connu, on ne le voit jamais hors de chez lui; il ne va ni aux courses, ni aux premières représentations, ni à la promenade, ni au

bal, ni partout où l'on s'amuse et où l'on perd du temps. Sa spécialité est d'être impresario ; il ne sort pas de là, il passe sa vie dans ses coulisses comme un honnête marchand derrière son comptoir ; il est incrusté dans son cabinet comme une tortue dans sa carapace. Obséquieux envers le public, il se tient le soir près du contrôle, il fait sa révérence à ceux qui entrent et leur demande s'ils ont été contents du spectacle de la veille, il va de loge en loge pour s'assurer que tout son monde est bien casé, et quand il a promené sur la salle un regard de satisfaction, quand il a bien recommandé à tous ses employés la vigilance et le respect pour le dernier des spectateurs, il court sur le théâtre, se place au milieu de ses artistes, et partage leurs émotions, leurs dangers, leurs triomphes, comme un colonel à la tête de son régiment.

Un des traits les plus saillants de l'impresario est d'être en communication directe, immédiate et continuelle avec sa troupe ; il n'a ni secrétaire, ni régisseur, ni inspecteur, ni avertisseur, ni aucun de ces rouages intermédiaires qui entravent plus qu'ils ne facilitent l'administration d'un théâtre ; il est l'ami, le

confident, le commensal et le camarade de ses artistes; il n'obtient rien par la force ni par l'autorité; tout par la persuasion, les caresses et la ruse. D'ailleurs, ses artistes l'aiment bien, car ils lui doivent leur talent, leur réputation, leur fortune. Il ne les a pas pris tout faits, ni lorsqu'ils pouvaient lui dicter la loi; il les a devinés, inventés, découverts. C'est là le grand secret du métier. Barbaja n'était qu'un garçon de café, mais il a su arracher à la paresse de Rossini les plus beaux chefs-d'œuvre du théâtre moderne, et il a réuni, dans la plus célèbre compagnie du monde, la Ronzi, la Malibran, Donzelli, Lablache, Tamburini et Rubini.

En France les directeurs sont beaucoup plus en vue; ils ont de l'esprit, des manières, une culture intellectuelle souvent très-variée et très-distinguée : ce sont presque des personnages. Moitié fonctionnaires par leurs rapports avec l'État, moitié industriels par l'exploitation de leur entreprise, il sont forcés de mener un certain train, de représenter, de recevoir. Quelques-uns, pénétrés de leur importance, en deviennent solennels. D'autres, plus sceptiques ou plus fins, font bon marché de ce qu'ils appellent, en riant, leur sa-

cerdoce et en plaisantent les premiers. Mais il ne faudrait pas trop se fier à cette apparente bonhomie. La vanité naturelle à l'homme, l'habitude du commandement, les flatteries intéressées des subalternes, altèrent à la longue les tempéraments les plus doux et gonflent les plus modestes caractères. Il est peu de directeurs qui n'aient une confiance absolue dans leurs idées et un assez grand dédain pour l'avis des autres. S'ils font semblant de céder, c'est pure courtoisie de leur part.

D'ailleurs la plupart d'entre eux ont déjà eu affaire au public. Une chose assez remarquable, c'est qu'on ne débute presque jamais par être directeur. Ce n'est pas une carrière comme une autre; c'est une retraite. Je ne veux point dire qu'on cherche de préférence les invalides et les écloppés; mais une direction de théâtre est souvent accordée comme une récompense ou comme une consolation. A Paris, les directeurs se recrutent d'ordinaire parmi les anciens journalistes, les anciens auteurs dramatiques ou les anciens comédiens. Il y a des exceptions, mais elles confirment la règle. A des époques plus ou moins éloignées de nous, on a compté parmi les plus heureux ou les plus habiles

administrateurs, un médecin, un architecte, un peintre, un ancien boucher et un ancien maçon. Il est vrai que ces deux derniers avaient plus à s'occuper de chevaux que d'artistes ; aussi leur fortune a-t-elle été plus rapide et plus brillante.

Pour être directeur, à moins qu'on n'y soit appelé, ce qui est rare, il faut le demander beaucoup. La place est des plus enviées. On s'imagine, à tort sans doute, qu'un directeur est une sorte de pacha qui n'a qu'à jeter son mouchoir pour que toutes les beautés du harem tombent immédiatement à ses pieds. Que d'hommes opulents n'ont-ils point soutenu de leur influence ou de leurs capitaux des directions chancelantes, dans le seul espoir de partager ces superbes droits du seigneur ! Ils auraient dû pourtant réfléchir que si une artiste a quelque fierté et quelque mérite, elle se laissera aussi bien respecter au théâtre qu'ailleurs, et si elle est disposée à céder à des séductions vulgaires, ce n'est point la peine de prendre un si grand détour pour arriver à de si faciles conquêtes.

Il ne suffit pas d'être présenté et appuyé par une ou plusieurs personnes de crédit pour obtenir une direction théâtrale, il faut prouver qu'on y a quelque titre;

on demande au candidat des idées pratiques, des vues littéraires, des connaissances spéciales et un cautionnement. Ce dernier point est essentiel.

Je soutiens, en principe, que tous les choix de l'administration supérieure sont excellents. J'ajoute, et ceci bien sincèrement, que si on mettait d'autres directeurs à la place des directeurs actuels, ils ne feraient pas mieux.

Les difficultés ne tiennent pas aux personnes, mais à l'organisation même de nos théâtres, qui ne sont ni assez libres ni assez surveillés.

Je prends le directeur au moment où il est mis en possession de son privilége. Les tribulations commencent le jour même de sa nomination. Le malheureux ne s'appartient déjà plus; ceux qui l'ont aidé de leur appui ou de leurs conseils, font sonner très-haut leurs services, et s'empressent de demander en échange des réceptions de pièces ou des engagements d'acteurs. Le cabinet regorge d'anciens camarades qu'on avait depuis longtemps perdus de vue et d'amis dont on n'a jamais su le nom. Les artistes se présentent à leur tour; ils viennent féliciter le nouveau pouvoir et l'éclairer sur ses véritables intérêts. Chacun demande à

être reçu séparément ; il a de très-sérieuses confidences à faire, des plans très-utiles à dérouler, dont voici le plus important : le nouveau directeur est perdu s'il ne met pas à la porte tous ses artistes, à l'exception de celui qui donne un si charitable avis.

On a souvent reproché à quelques-uns de nos directeurs leur entêtement, leur imprévoyance, leur partialité, leurs caprices. Ces accusations sont injustes. Si l'on se rendait bien compte des nécessités qu'ils subissent, du temps qu'on leur fait perdre, des questions très-délicates et très-embarrassantes qu'ils doivent résoudre à chaque instant, questions pour eux de vie ou de mort, pas une main ne se lèverait pour leur jeter le moindre caillou.

Ils ont d'abord la question d'argent, qui prime et domine toutes les autres. En thèse générale, un directeur n'est pas riche. Il est rare, quand on a fait fortune au théâtre, qu'on n'ait pas envie de se retirer. Or, en aucun temps la mise en scène n'a été plus coûteuse. Il faut du velours, du satin, des meubles de Boule, des armées et des flottes entières manœuvrant sur la scène, et quand, malgré ces magnificences, la pièce tombe à plat, jugez si le directeur doit être gai, et si on est

bien venu à se plaindre de ses brusqueries et de sa mauvaise humeur ! Les artistes sont de plus en plus chers. Ils prétendent, non sans raison, que cinq actes d'opéra et quinze tableaux de mélodrame, expédient en six ou sept ans le chanteur le plus robuste et l'actrice la mieux constituée, et qu'on doit gagner, par conséquent, en six ou sept ans ce qui était autrefois le gain de toute une existence. On pourrait dire aux directeurs : Pourquoi jouez-vous des pièces aussi longues ? Mais il paraît que le public aime à se coucher fort tard, et, si on ne le renvoie pas à deux heures du matin, il n'est pas content.

Enfin, voilà qui est bien étrange ; il n'est jusqu'aux jeunes et jolies femmes qui ne s'avisent de vouloir être payées. On leur disait autrefois, avec une assez jolie impertinence, qu'elles pouvaient se passer d'appointements, qu'elles avaient les avant-scènes et l'orchestre ; aujourd'hui, s'il se trouvait un directeur assez mal appris pour tenir un tel langage, on lui répondrait sur le même ton : Nous n'avons plus besoin de votre rampe pour faire admirer l'éclat de nos bijoux et l'ampleur de nos crinolines ; nous avons une voiture au mois, et nous ne sommes pas assez sottes pour al-

ler chercher sur vos banquettes vides ce que nous trouvons au bois, chez Mabille et au Château des Fleurs.

Il faut donc se procurer de l'argent à tout prix. Les directeurs sont commandités par des banquiers, des associés, des actionnaires, des amis, des parents, souvent par leurs claqueurs. Quand la commandite est épuisée, on a recours aux usuriers; on emprunte à trente, à quarante, à cinquante du cent. L'abîme appelle l'abîme. Il faut payer ses fins de mois, donner des à-compte aux fournisseurs, apaiser les créanciers, faire aller la marmite. Comment voulez-vous qu'un homme dévoré de tels soucis, puisse trouver le temps de s'occuper de ses pièces? Et pourtant c'est par là qu'il faudrait commencer; un seul ouvrage bien fait peut sauver le théâtre et le directeur.

Après la question d'argent, vient la question de famille. Un directeur n'est pas né sous une feuille de chou; il a un frère, une femme, une nièce, une fille, des cousins, des neveux. Si la famille est nombreuse, si elle est bien élevée, si elle a des talents, le premier devoir et le plus grand plaisir d'un père et d'un bon mari seraient d'employer les siens. Mais il doit se con-

traindre et se refuser les satisfactions les plus légitimes; souvent, comme Brutus, il en arrive à sacrifier ses enfants. Il est persuadé en son âme et conscience que nul n'écrit mieux que son frère, qu'aucune actrice ne joue mieux que sa femme, que sa fille est une Damoreau, son neveu un Paganini, et cependant, malgré sa conviction, malgré ses préférences, il appellera des étrangers, il engagera des indifférents, il commandera des pièces et donnera des rôles à des intrus. Une sorte de fausse honte, de respect humain peut-être exagéré le veut ainsi.

Il doit se passer au sein de ces familles directoriales des scènes attendrissantes. L'aîné doit dire souvent à son cadet, ou le cadet à l'aîné : Mon frère, vous avez du génie; j'admire votre imagination, votre esprit, votre style, à preuve que c'était mon style quand il m'était permis d'en avoir un. Je ne connais pas d'homme en France capable de tourner un couplet aussi bien que vous, pas même M. Clairville. Si je m'écoutais, je ne jouerais qu'une pièce de vous depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre, et certainement le public en serait ravi; mais, comme cela ne plairait pas à deux ou trois méchants faiseurs de calembours

par à-peu-près, je me vois réduit, parce que ma position m'y oblige, à donner des pièces qui ne sont ni de mon goût ni du goût de personne.

Un autre directeur, s'adressant à sa femme, pourrait bien lui exprimer les mêmes regrets : Vous êtes, sans contredit, madame, la première comédienne de ce temps-ci. Vous avez donné vos inflexions, votre voix, vos gestes à toutes nos jeunes filles, qui ne sont que votre écho, votre reflet, votre image un peu effacée mais fidèle ; cependant, vous êtes encore à mon gré, de toutes celles qui vous imitent, incomparablement la plus jeune et la plus charmante. Pourquoi faut-il qu'un sot préjugé vous ait fait quitter les ingénues ? J'aurais bien dû ne pas le permettre. Mais enfin j'ai une consolation dans ma profonde amertume : c'est que vous ne serez jamais remplacée.

Si nous passons maintenant de la question de famille à la question de formes, je trouve que c'est celle où les directeurs sont le moins vulnérables. De quoi les accuse-t-on ? Celui-ci est trop faible, celui-là trop dur, un autre n'écoute pas ce qu'on lui dit, un autre raille, un autre n'est pas aimable. Gardons-nous de ces jugements téméraires. Il faut tenir compte du lieu,

de l'heure, des circonstances. Tel qui est fort poli d'habitude, à certains moments ne se possède pas. Si vous allez voir un directeur le lendemain du jour où il a fait soixante francs de recette, prétendez-vous, par hasard, qu'il vous saute au cou ?

Il est vrai qu'on pourrait refuser une pièce à un auteur et retirer un rôle à un artiste sans se fâcher tout rouge et sans crier à la garde. Mais la douceur ne se commande pas. Il y a des tempéraments sanguins qui s'emportent pour la plus légère contrariété; un mot les ramène et les apaise. Le cœur est bon, si l'écorce est rude. Quand on sait qu'un homme prend feu aisément, il ne faut pas non plus lui tirer des pétards dans les jambes.

Au reste, il est assez de mode, dans certains théâtres, de traiter cavalièrement les artistes. On se croit dispensé envers eux des plus simples égards. On éprouve, sans pouvoir s'en rendre bien compte, un léger mouvement de dépit pour la disproportion qui existe entre les appointements d'un directeur et ceux d'un premier sujet. Les artistes déploient un grand luxe et une hospitalité fastueuse. Un directeur qui, quel que soit son mérite, gagne à peine le cinquième

de ce que gagne un de ses pensionnaires, lorsqu'il est reçu par son *subordonné*, ne peut s'empêcher de faire, malgré lui, quelques rapprochements désagréables. Je sais que la raison prend bientôt le dessus, mais l'impression première est produite. Le supérieur selon la hiérarchie administrative, a été humilié par son inférieur et il n'est point fâché, s'il y a lieu, de prendre sa revanche et de faire sentir un peu son autorité. Ce sont là des nuances imperceptibles, mais qui n'échappent pas à l'observateur. Lorsqu'un théâtre est administré, au contraire, par l'industrie privée, et qu'un directeur est l'égal et l'associé de ses artistes, ces froissements d'amour-propre et ces velléités autocratiques n'ont aucune occasion de se faire jour.

Reste la dernière question, celle des relations des directeurs avec la presse. Je ne la toucherai qu'en passant, car ici je serais juge et partie. Je comprends que les directeurs de théâtre n'aient point pour la critique en général une bien vive tendresse. Il faut se mettre à leur place. Un homme qui a dépensé cent mille francs pour monter un ouvrage qu'il croit excellent et qui doit faire sa fortune, ne peut certes pas regarder de bon œil un article hostile qui vient ren-

verser brutalement tous ses châteaux en Espagne.

D'ailleurs, si les intéressés voulaient prendre au pied de la lettre tout ce qui s'écrit dans les journaux, ils tomberaient bientôt dans la perplexité la plus étrange et dans le plus complet ahurissement. L'un dit blanc, l'autre noir; les opinions sont libres, et chacun répond de la sienne. Ce qu'un écrivain très-sincère trouve fort beau dans une pièce, un autre, non moins sincère, le trouve absolument détestable. Il y a compensation.

Ceux que la critique blesse peuvent s'en consoler aisément en faisant ressortir, à leur avantage, les contradictions de ces jugements opposés. Si la presse, au contraire, est unanime, ce qui lui arrive assez souvent, on l'accuse de parti-pris et de coalition. On dit que les critiques se sont donné le mot, qu'ils ont causé ensemble au foyer, qu'ils ont suivi une consigne, et qu'ils ne font tous que répéter la même chose. Il faudrait pourtant s'entendre, et opter entre ces deux reproches.

Pour tout concilier, on devrait s'en tenir strictement aux *réclames* que les administrations théâtrales veulent bien nous envoyer et qu'elles font rédiger dans

leurs bureaux. Ces notes véridiques et modestes disent en quelques mots bien sentis, que la pièce qu'on vient de jouer est un chef-d'œuvre, que la foule s'y précipite avec une telle fureur qu'il a fallu agrandir la salle, et que tous les artistes qui ont joué un rôle, même insignifiant, dans cet admirable ouvrage, sont les premiers artistes du monde. Bien entendu, chacun de nous serait libre d'amplifier, en dix ou douze colonnes, ces lignes substantielles, et de broder sur ce thème unique les plus agréables variations; car si les directeurs n'aiment point notre critique, ils ne dédaignent pas notre publicité.

En résumé, le jour où il n'y aura plus de journaux, d'auteurs, ni d'artistes, et que les hommes aimables et spirituels qu'on condamne, sans pitié, à un métier d'esclaves, pourront se promener librement devant Tortoni et gagner cent mille francs par an sans jouer aucune pièce, sans même ouvrir leur théâtre, ce jour-là cesseront, d'un seul coup, toutes les grandes et petites misères de messieurs les directeurs.

18 juillet 1859.

XXIII

MASQUES ET BOUFFONS

COMÉDIE ITALIENNE

TEXTE ET DESSINS PAR M. MAURICE SAND

Je voudrais dire à mon tour quelques mots du beau livre de M. Maurice Sand, dont presque tous mes confrères se sont occupés. J'ai lu et relu cette œuvre attachante avec un très-grand plaisir de l'esprit et des yeux; car le livre est d'une érudition rare, et l'édition est splendide. J'ai regardé longuement tous ces masques et tous ces types, dessinés par l'auteur d'un trait si vif, si aisé, si fin, gravés par M. Manceau avec une fidélité scrupuleuse, et qui, se détachant de la page, semblent

vous sourire ou vous railler. Ce sont bien là mes vieilles connaissances, Arlequin le Bergamasque; Pantalon, Colombine, le Docteur, et Pulcinella, Tartaglia et toute la gaie famille des Scapin, des Beltrame, des Scaramouche et des Covielle. M. Maurice Sand semble avoir vécu au milieu d'eux; il les connaît et il les aime; il vous en dira l'origine et la généalogie qui remonte aux âges les plus reculés; la figure, l'habit, les mœurs, le caractère, et par quelles affinités, par quelle transition logique et suivie ils sont passés de l'ancienne Grèce à Rome, et comment, dispersés par les invasions des barbares ou poursuivis par la rigueur des lois canoniques, ils ont reparu, joyeux et triomphants, dans cette éclosion merveilleuse de la Renaissance, et comment, par la suite, ils ont gagné la France et conquis l'Europe.

Je suis de l'avis de madame Sand, ce livre est plus sérieux qu'il ne paraît d'abord. C'est une histoire excellente et complète de la comédie italienne, où, sous la forme la plus aimable et la plus enjouée, on trouve des observations très-ingénieuses, très-neuves et très-essentielles pour l'étude générale du théâtre. Ce qui m'a été le plus au cœur, c'est la justice entière, fran-

che, cordiale, qu'on y rend à cette pauvre Italie, la première dans tous les arts, et qui avait déjà deux comédies, parfaites dans leur genre, la comédie écrite, et la comédie improvisée, *la commedia sostenuta* et *la commedia dell'arte*, lorsque toutes les autres nations ne connaissaient que des ébauches grossières de représentations mystiques ou des farces de tréteaux.

Aujourd'hui, la comédie écrite et apprise est en décadence, le théâtre *noble* est bien au-dessous de ce qu'il était à la fin du dernier siècle et pendant les premières années de celui-ci; Alfieri, Monti, Pellico, Manzoni, Niccolini, qui ont jeté un grand éclat poétique sur la scène italienne, sont morts ou se taisent; Giraud, dont les comédies naturelles et charmantes avaient continué la tradition de Goldoni, n'a point laissé de successeur; il y a de jeunes écrivains, qui cherchent leur voie, qui la trouveront peut-être; on applaudit, de temps à autre, plus d'un essai remarquable; le grand malheur est que les compagnies dramatiques, sédentaires ou nomades, qui exploitent les différentes villes de l'Italie, font une énorme consommation de marchandise étrangère. On traduit, on réduit, on arrange, on estropie tous les drames, les mé-

lodrames, les vaudevilles, les parodies, les opéras, les ballets, les pantomimes et les revues qu'on joue en France ou ailleurs. Il est rare qu'on donne deux fois de suite la même pièce. Si on la joue trois fois, c'est un succès immense.

Les pauvres comédiens, la tête remplie de lambeaux de phrases incohérentes, ne savent presque jamais, avant d'entrer en scène, ce qu'ils vont débiter au public. Ils se plantent sur le trou du souffleur, les jambes écartées, la tête en avant, l'oreille tendue, et ils récitent, mot pour mot, ce qu'on leur crie, en prenant des temps impossibles. J'ai vu une pièce en deux actes, qu'on jouerait ici en une heure, remplir toute la soirée, grâce aux lenteurs interminables de cette déclamation laborieuse. Cependant, les grands talents ne manquent pas, et ils se font jour en dépit de tous les obstacles : témoin la Ristori, que toute l'Europe admire, et Modena et tant d'autres.

Mais si le théâtre académique et littéraire n'est point florissant, il ne faudrait pas croire que la *commedia dell' arte* ait complétement disparu, comme semblerait le supposer M. Maurice Sand. Il y a dans chaque ville d'Italie quelque petit théâtre populaire, où l'on joue,

en patois, les pièces les plus spirituelles et les plus amusantes. C'est là qu'il faut chercher la gaieté, l'ironie, la raillerie mordante ou légère, le trait finement aiguisé, la satire et l'observation des mœurs locales, enfin toutes les qualités originales et spontanées de l'ancienne comédie italienne, si vivement regrettée par M. Maurice Sand. Ces pièces sont rarement écrites; le premier venu de la troupe fait le canevas, le *scenario,* et le lit à ses camarades, qui sont d'excellents acteurs et qui improvisent leurs rôles en présence du public. C'est à peine si on répête; on convient des entrées et des sorties; le soir, chacun joue de verve et dit librement ce qui lui passe par la tête. Il n'y a point, pour ces sortes d'impromptus, de censure préalable, mais il arrive six fois sur dix que Brighella ou Colombine vont coucher au violon.

Je reviens sur les pages que j'ai marquées dans ce livre, et qui m'ont rappelé les plus doux souvenirs de mon enfance et de ma première jeunesse. L'Italie, et surtout l'Italie méridionale, est la terre inépuisable de la bonne humeur et du rire éclatant. « Les Italiens, dit Montaigne, ont de quoi rire partout, et il ne faut pas qu'ils se chatouillent. » Cela est vrai; il suffit d'un

mot, d'un geste, d'un clignement de paupière, d'une répartie heureuse, d'un incident burlesque ou imprévu, pour exciter chez ce peuple insouciant des éclats de rire inextinguibles, comme chez les dieux d'Homère. Aussi les Scala, les Ruzzante et les Gozzi, ont-ils laissé de plus nombreux héritiers que les Guarini, les Bibbiena, les Poliziano et les Trissino. La comédie sérieuse et guindée qui s'était emparée d'abord du public érudit du xve siècle, a eu moins de succès, en fin de compte, et moins de durée que ces improvisations fugitives et ces folles boutades qui ne comptaient pas sur un lendemain.

M. Maurice Sand a parlé des *Atellanes;* il dit avec raison que la comédie italienne, et il pouvait ajouter la française, descend en droite ligne des anciens mimes latins. Atella, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, Aversa, est une petite ville, assez agréable, située entre Naples et Capoue. Ce fut le berceau du véritable opéra-bouffe que devaient perfectionner sur les mêmes lieux Cimarosa et Paisiello. Bientôt la jeunesse romaine raffola de ces pièces fort libres, dès l'origine, mais qui n'étaient pas encore indécentes, comme elles le devinrent quelques années plus tard.

On y mêlait de la danse et du chant ; la musique y jouait un assez grand rôle, et souvent des pantomimes grotesques en égayaient les intermèdes. C'était, à tout prendre, un spectacle des plus curieux et des plus attrayants.

Aversa n'a plus de théâtre, mais elle a une maison de fous. Je me souviens d'y avoir conduit madame Malibran lorsqu'elle quitta Naples pour aller mourir en Angleterre. Quelques amis de la grande artiste avaient voulu l'accompagner jusqu'au premer relai ; j'étais du nombre. Une roue de la voiture où était montée madame Malibran, sortit de l'essieu tout près d'Aversa ; il fallut la réparer. On avait beaucoup causé en route des *atellanes*, des anciens mimes, du vieux Maccus, ressuscité sous la casaque blanche et le chapeau pointu de Pulcinella, et enfin de la maison des aliénés qui remplaçait par sa façade morne et par son triste jardin toutes ces gaietés et toutes ces splendeurs.

Il prit fantaisie à madame Malibran de visiter cet établissement célèbre, et nous nous y rendîmes avec elle. Un fou l'aborda d'un air fort doux et tout respectueux ; c'était un beau jeune homme, d'une vingtaine

d'années, appartenant à une très-bonne famille; un amour contrarié lui avait fait perdre la raison. Mais sa folie était inoffensive, et on ne le gardait même pas. Il supplia madame Malibran de lui chanter quelque chose; il ne la connaissait pas; il n'en avait jamais entendu parler; l'artiste se prêta gracieusement à ce désir exprimé dans les meilleurs termes.

Elle chanta la romance du *saule ;* le pauvre fou pleurait à chaudes larmes; les autres paraissaient ravis d'entendre cette voix divine qui calmait leur fièvre et leurs douleurs. Ils formèrent peu à peu un cercle autour de la cantatrice, sans trop s'approcher, comme pour lui témoigner leur déférence. Ils étaient affublés d'accoutrements bizarres, de lambeaux d'étoffes bariolées, le visage noirci, les cheveux tressés de brins de paille ou coiffés de grands cornets de papier gris qu'ils avaient dérobé à la cuisine.

Dès que l'artiste eut fini de chanter, ils voulurent lui montrer aussi leur savoir-faire. Les voilà qui se mettent tous à sauter et à gambader comme des furieux qu'ils étaient; les uns faisaient des cabrioles, les autres se roulaient dans le sable; celui-ci déchirait sa veste et celui-là s'arrachait les cheveux. Les gardiens

mirent bon ordre à ce vacarme qui aurait pu devenir effrayant. Le fou par amour était demeuré dans son coin, silencieux et mélancolique, sans prendre part à ces démonstrations turbulentes. Il salua la Malibran des yeux, lorsqu'il la vit s'éloigner.

— Eh bien! dit l'un de nous, en prenant congé de la grande artiste, vous demandiez ce que c'était qu'une *atellane;* vous venez d'en avoir un échantillon; du chant, de la danse, des rires stridents, des phrases décousues, des soubresauts, des cabrioles, et par-dessus tout cela la Folie, tantôt douce et tantôt exaspérée, agitant sa marotte et faisant tinter ses grelots.

La vraie *commedia dell' arte* s'est réfugiée, de nos jours, à San-Carlino. M. Maurice Sand n'a pas oublié ce théâtre; il n'a rien oublié, rien omis de ce qui touche à son sujet. Il cite, à ce propos, deux pages de M. Paul de Musset sur le *Biscegliese*. San-Carlino! le Tartaglia! le Biscegliese! Quels noms! quels souvenirs! Je me mis à rire, tout seul, rien que de songer à cette espèce de grotte, où se sont passées les plus joyeuses soirées de ma vie. Figurez-vous que l'on descend dans ce souterrain par quelques marches tortueuses, et qu'il ne faut pas être bien gros pour pas-

ser par l'étroit couloir qui mène à *la platèa*; les troisièmes loges sont au niveau de la rue; elles sont les plus recherchées parce qu'on peut ouvrir la porte et respirer un peu d'air quand la chaleur est étouffante; mais on a l'inconvénient d'une bande de polissons qui profitent de la circonstance pour voir la pièce à travers la porte entre-bâillée et pour y jouer leur rôle; ils interpellent les acteurs, et ceux-ci leur répondent, car tout ce monde vit en très-bons rapports. La troupe n'est pas nombreuse, mais elle se recrute au besoin de quelques *lazzaroni* supplémentaires.

Un soir, à ma grande surprise, je reconnus mon bottier sous les traits du beau Léandre. Il demeurait dans le voisinage, et on le pria de vouloir bien remplacer un acteur qui avait bu quelques coups de trop; le bottier ne se le fit pas dire deux fois; il aimait le spectacle, il avait ses entrées à San-Carlino, et il était heureux de pouvoir rendre un service qui le flattait singulièrement. Il eut un succès fou, car il disait des bêtises d'un nouveau genre, et il les disait d'un air emphatique, et avec des génuflexions, des élans, des soupirs à incendier le théâtre. Rappelé après la pièce, il se jeta le nez par terre : applaudissements frénéti-

ques; on crut qu'il l'avait fait exprès, et on rappelait encore le pauvre diable qui saignait dans la coulisse.

Le dernier Biscegliese est mort dans la misère; son succès ne consistait pas dans l'accent, ni dans le baragouin qu'il parlait, ainsi que M. de Musset paraît le croire. Il avait un naturel, une finesse, une bonhomie qui doublaient la valeur des mots, et il lui arrivait souvent de faire rire avant qu'il n'ouvrît la bouche; il avait le don, l'imprévu, ce qui ne s'acquiert point par l'étude. Je donnerais bien des comédiens pour le pauvre Biscegliese. La Romaine est morte, une actrice incomparable. Je ne sais si Altavilla est vivant : c'était l'auteur de la troupe; je n'ai jamais vu d'homme aussi maigre et aussi inventif; il a fait plus de trois cents canevas, car le dialogue s'improvise à San-Carlino. Si on avait sténographié ses pièces il dépasserait en fécondité Lope de Vega et Calderon.

Souvent, le même titre servait plusieurs fois; mais je n'ai jamais vu deux représentations pareilles. Tout changeait : les mots, les lazzis, les quiproquos, les situations, l'intrigue et le dénoûment. C'est que ces braves acteurs étaient habitués depuis la fondation du théâtre à jouer ensemble; ils s'entendaient au moin-

dre signe, et parfois si une plaisanterie lancée du parterre ou des loges venait les interrompre brutalement, ils ripostaient sans se fâcher, renvoyaient la balle d'un coup de raquette et continuaient comme si de rien n'était.

Le Tartaglia bégayait et bredouillait avec une verve et un esprit dont on n'a point d'idée; auprès de lui Brid'oison n'est qu'une oie. Le Pulcinella était caustique et violent; deux ou trois fois par semaine il avait maille à partir avec l'autorité. Isabelle était jolie, mais pâle à faire peur; ces pauvres filles sont si mal nourries!

Tel était San-Carlino il y a déjà quelques années; je ne sais ce qu'il est devenu depuis; mais on y rit, à coup sûr, et on y rira jusqu'à la fin du monde.

M. Maurice Sand, qui a fait la revue la plus minutieuse et la plus détaillée des marionnettes, des *burattini*, des *fantoccini*, des *pupi* et des *pupazzi*, n'a point connu, sans doute, un autre genre de spectacle et d'autres petits acteurs de bois qui auraient certainement trouvé place dans un coin de son livre, je veux parler *del Presepe*, de la *crèche animée*.

Il y a dans quelques villes d'Italie, surtout dans le

royaume de Naples, des amateurs qui se ruinent pour les crèches; ce mot n'a point la signification toute moderne qu'on lui donne en France, c'est-à-dire une salle d'asile où l'on prend soin des petits enfants. Voici ce que c'est qu'une crèche. On loue un appartement composé de plusieurs pièces; on y dresse une charpente, et sur cette armature compliquée et solide on dispose un grand paysage en relief : ce sont des collines boisées, des rochers, des cascades, des perspectives et des horizons très-habilement ménagés. Dans la dernière pièce est l'étable traditionnelle, avec la sainte Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph appuyé sur sa baguette, l'âne et le bœuf accroupis. De petits anges roses à têtes bouclées, pendus par un fil d'archal, et tenant dans leurs mains des violes, des harpes et des tambourins, se groupent sur un nuage d'argent et donnent une sorte d'aubade *al santo Bambino.*

On voit plus loin les trois mages montés sur des chevaux superbes et suivis d'un nombreux cortége; on voit des pâtres, des esclaves, des nègres, des chameaux, des éléphants, enfin tout un monde dans des proportions fort réduites. Les plus grandes figures n'ont qu'un pied de haut. Il y a des têtes d'un pouce,

sculptées par des artistes célèbres, qui valent jusqu'à trois mille francs, sans compter l'or, les rubis, les perles qu'on prodigue pour orner les costumes et remplir les coffres de ces petits personnages. A l'approche des fêtes de Noël, et nous y sommes bientôt, cinq ou six de ces crèches, d'un luxe fabuleux, se disputent l'admiration des connaisseurs. On n'y admet que des amis, ou des personnes présentées par des amis; le propriétaire enchanté va au-devant de ses hôtes et ne leur fait grâce ni d'une brebis microscopique, ni d'un berger en miniature.

A côté de ces crèches immobiles et particulières, il en est une fort ancienne, où le peuple est admis pour quelques sous. Mais on a imaginé de donner la vie et le mouvement à ce petit monde, et de mêler au saint tableau de la Nativité les scènes les plus étranges et les plus familières. Je n'oublierai jamais mon ébahissement profond, suivi d'un béatitude extatique, lorsqu'on me mena, tout enfant, voir ce *presepe*. Cela tenait des anciens mystères, de la comédie, de la pantomime et de la farce. Un homme nous rangea sur des banquettes, où nous n'osions souffler, graves et recueillis comme à l'église.

L'homme fit un signe, et la pièce s'éclaira.

C'était d'abord toute la légende de Bethléem enjolivée de détails peu connus; les anges jouaient de la mandoline, l'enfant Jésus pleurait; la Vierge l'apaisait avec douceur; mais saint Joseph grondait et secouait sa barbe d'un air fort courroucé. Puis venaient pêle-mêle, et sans aucune espèce d'ordre ni de raison, des scènes de l'Ancien Testament : Moïse avec son double rayon sur la tête, le meurtre d'Abel, le sacrifice d'Abraham; mais il n'y avait point de changement à vue, ni de rideau qui pût séparer les actes et les scènes. Le *presepe* était sous nos yeux dans toute son étendue et toute sa profondeur, et les petits acteurs de bois qui devaient jouer leurs rôles, dans cette pièce, moitié sacrée, moitié profane, attendaient leur tour avec une patience et une docilité qu'on nous proposait pour modèle. Lorsqu'un groupe avait fini, l'autre commençait à remuer, suivant toujours de proche en proche, avec une vivacité de gestes et des inflexions de voix surprenantes. On eût dit que ces petits automates étaient vraiment animés.

Je ne puis me rappeler tout ce qui entrait dans ce drame. Après l'ange Raphaël, menant Tobie par la

main et lui disant des vérités fort dures, on voyait s'ouvrir une chapelle gothique, et un prêtre chantait la messe d'une voix nasillarde; puis, c'étaient un mort qu'on enterrait, une blanchisseuse qui séchait son linge, un boulanger qui faisait chauffer son four, des soldats qui montaient la garde, des moines qui psalmodiaient, des nonnes qui apprêtaient des confitures; enfin, c'est le spectacle le plus naïf, le plus varié et le plus complet qu'on ait jamais vu.

M. Maurice Sand espère que la comédie improvisée pourra revivre en France, et tenir honnêtement sa place à côté de la comédie écrite. Il raconte un curieux essai de ce genre de pièces qui aurait parfaitement réussi dans un château, dont il est aisé de deviner le nom. Je ne crois pas qu'après Molière, qui a fondu dans son œuvre immortelle tout ce qu'il trouvait à sa convenance et dans le goût de la nation pour laquelle il écrivait, l'ancienne comédie italienne se relève jamais du coup que ce grand génie lui a porté. Dans tous les cas, si elle ressuscite un jour, ce ne sera que comme une fantaisie de beaux-esprits et un passe-temps de société.

Pour moi, je vois un but infiniment plus pratique

et plus utile dans l'œuvre de M. Sand. Tous nos artistes, si excellents qu'ils soient, devraient avoir son livre, pour l'étudier avec une application sérieuse et tâcher d'en faire leur profit. Ce qui leur manque est la *spontanéité*. Deux choses également fatales à l'art, quand elles sont exagérées, semblent tuer toute inspiration, toute individualité, toute initiative personnelle chez les comédiens de notre temps, et les réduire à l'état de machines : ces deux choses sont : *la tradition* pour les œuvres anciennes, et les *répétitions* pour les œuvres modernes.

La tradition, qu'il faut respecter quand il n'y a pas deux manières d'interpréter un passage, devient tyrannique et absurde lorsqu'elle lie les mains d'un artiste, enchaîne ses mouvements naturels, éteint son imagination, glace et pétrifie son cœur ; en un mot, l'oblige à répéter comme un perroquet ce qu'il ne sent pas. Je préfère un peu de chaleur, un peu d'âme, un peu de sang dans les veines, à ces épreuves effacées, à ces pâles copies d'un modèle que nous n'avons même plus sous les yeux et que nous admirons sur parole.

Quant aux répétitions, sans doute elles sont nécessaires ; mais je trouve qu'on en abuse d'une façon

qui finira par rendre le théâtre impossible. On perd cinq ou six mois à répéter un ouvrage, et souvent, après ces longues tortures, on n'est pas plus avancé qu'au commencement. Ces interminables stations de quatre ou cinq heures dans la journée, et qui se prolongent la nuit, malgré la défense expresse de l'autorité, jusqu'à trois ou quatre heures du matin, ces éternelles redites, ces recommandations contradictoires de l'auteur, du directeur et du régisseur, qui ont beaucoup de peine à s'entendre, et qui la veille conviennent d'une chose qu'on défait le lendemain ; tout cela énerve les comédiens, détruit la santé des actrices qui ne peuvent se tenir longtemps debout sans un danger réel, et n'aboutit qu'à transformer le théâtre en une sorte de jeu d'échecs où des pions d'ébène et d'ivoire sont poussés par une main invisible. On ne nie pas que la mise en scène n'ait fait de grands progrès, mais elle interdit à l'acteur tout mouvement qui ne soit prévu, arrêté d'avance; elle lui défend la moindre étincelle de feu sacré, le moindre élan de génie; enfin les marionnettes ont plus de liberté et plus de spontanéité que nos comédiens en chair et en os.

J'engage donc tous ceux qui s'intéressent aux choses

du théâtre, à lire attentivement le livre de M. Maurice Sand, et à méditer surtout ces paroles du président de Brosses, à propos de la comédie italienne : « Cette manière de jouer à l'impromptu, qui rend le style très-faible, rend en même temps l'action très-vive et très-vraie. La nation est vraiment comédienne ; même parmi les gens du monde, dans la conversation, il y a un feu qui ne se trouve pas chez nous, qui passons pour être si vifs. Le geste et l'inflexion de la voix se marient toujours avec le propos au théâtre ; les acteurs vont et viennent, dialoguent et agissent comme chez eux. »

28 novembre 1859.

XXIV

THÉATRE-LYRIQUE

L'ORPHÉE DE GLUCK

DIALOGUE DES MORTS ET DES VIVANTS

PERSONNAGES :

M. MARMONTEL.
M. DE LA HARPE.
M. FRAMERY.
L'ANONYME DE VAUGIRARD.
LE CONTRÔLEUR DU THÉATRE-LYRIQUE.
UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE.
LE TIMBALIER.
DEUX PICCINISTES.
JEAN-JACQUES ROUSSEAU.
LE CHEVALIER GLUCK.
M. HECTOR BERLIOZ.

M. FRAMERY. — Monsieur, vous plairait-il de nous dire si c'est ici l'Opéra ?

LE CONTRÔLEUR DU THÉATRE-LYRIQUE. — Messieurs, vous en êtes à deux lieues; c'est ici le Théâtre-Lyrique. Mais d'où venez-vous donc?

M. FRAMERY. — De l'autre monde.

LE CONTRÔLEUR. — J'aurais dû m'en douter à vos habits surannés, à vos jabots de dentelle, à vos perruques, à vos tricornes, à vos culottes courtes et à vos souliers à boucles d'argent.

M. FRAMERY. — Prisez-vous, monsieur?

LE CONTRÔLEUR. — Grand merci, j'ai autre chose à faire. Mais rangez-vous, je vous prie. Vous voyez qu'on se bat pour entrer.

M. FRAMERY. — Pardonnez-nous, monsieur; nous sommes une compagnie d'honnêtes gens qui aimions fort, dans notre temps, la musique, mais qui aimions surtout à disputer. Nous avons rempli les journaux de nos querelles, inondé Paris de nos brochures. Heureusement que nous étions polis; ce qui ne nous empêchait pas, dans la chaleur de nos discussions, de nous traiter d'ignorants, d'ânes et d'imposteurs. Moi, qui vous parle, j'étais parodiste de profession. Je me

nomme Framery, pour vous servir, grand admirateur de Sacchini, de Piccini, et de tous les musiciens en *i*, les seuls, à mon sentiment, qui se connaissent en musique. Voici M. Marmontel, un aimable philosophe, un homme de beaucoup d'esprit, bien qu'il ait le mauvais goût de préférer *Orphée* à *Golconde ;* moi, j'aime mieux *Golconde*, et je soutiens que M. Gluck a pillé Sacchini. Voici M. de La Harpe qui est à peu près de mon avis ; seulement il se plaît à reconnaître le génie de M. Gluck, et il dit que ce grand compositeur serait parfait s'il n'était si criard, si monotone et si ennuyeux. Son voisin, qui a la tournure et les manières d'un abbé, est le plus convaincu, le plus enthousiaste et le plus acharné partisan de la musique allemande et de la tragédie déclamée. Il désire garder l'anonyme depuis qu'il a écrit des lettres fort plaisantes qu'il signait : *l'Anonyme de Vaugirard*. Quant à ce bourru qui se tient à l'écart, le nez dans son manteau, vous pouvez le reconnaître à sa bonne grâce et à son aménité : c'est Jean-Jacques. Je ne sais vraiment ce qui l'amène ; il n'aime point le spectacle, il déteste également les Italiens, les Allemands et les Français; il a pris l'univers en grippe, et si je ne craignais

pas de manquer de politesse, je lui dirais que sa place n'est pas ici, mais à Charenton.

LE CONTRÔLEUR. — Mais, monsieur, vous barrez le passage, et vous m'empêchez de contrôler mes billets. Je vais être obligé, à mon grand regret, d'appeler un sergent de ville.

M. FRAMERY. — Nous disputions, comme j'avais l'honneur de vous le dire, sur la mélopée et sur l'épopée, sur la cadence et sur le trille, lorsque la mort nous surprit les uns après les autres; mais le combat ne finit point faute de combattants; nous avons continué de disputer dans l'autre vie, et voilà près de quatre-vingt-six ans que durait la dispute. Le souffle nous a manqué à la fin, non les arguments; nous nous reposions; nous faisions trève un instant pour reprendre haleine; on a cru que nous étions d'accord. La chose était si bizarre et si nouvelle qu'on a voulu nous récompenser de notre sagesse, et on nous a donné congé pour trois jours. « Allez-vous en là-bas, nous a-t-on dit; vous verrez ce que sont devenues vos vieilles idoles et vos vieilles querelles. » Je croyais, de très-bonne foi, que M. Gluck et ses ouvrages étaient, depuis plus d'un demi-siècle, complétement morts et

enterrés. Quel a été mon étonnement, lorsque j'ai lu sur la première affiche qui m'est tombée sous les yeux qu'on jouait *Orphée !*

M. MARMONTEL.— Cela ne m'a point surpris du tout; j'ai toujours dit que les œuvres de M. Gluck avaient la marque du génie, et qu'elles survivraient à bien des compositions protégées par la mode et le mauvais goût de l'époque. Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne joue plus M. Gluck à l'Opéra.

LE CONTRÔLEUR. — Si vous ne veniez pas de si loin vous sauriez qu'il y a longtemps qu'il s'est fait mettre à la porte.

L'ANONYME DE VAUGIRARD. — Pourquoi donc, monsieur?

LE CONTRÔLEUR. — Je ne sais; apparemment qu'il s'est mal conduit.

M. FRAMERY. — Là, j'en étais sûr !

L'ANONYME. — Taisez-vous donc, vous ne savez ce que vous dites.

LE CONTRÔLEUR. — Sont-ils polis !

M. MARMONTEL. — Mais, monsieur, par quelle heureuse rencontre a-t-on songé à monter *Orphée* au Théâtre-Lyrique?

LE CONTRÔLEUR. — Il faudrait le demander à M. Carvalho, notre directeur. On a fait tout ce qu'on a pu pour le détourner de cette folie; mais il est créole et entêté. Il a eu pitié de ce pauvre chevalier Gluck, qui ne trouvait plus d'asile nulle part, et qui serait bientôt devenu le chevalier de la triste figure, si on ne lui avait offert la même hospitalité qu'à deux autres grands maîtres qu'on déclarait également injouables, Weber et Mozart.

M. MARMONTEL. — A la bonne heure!

LE CONTRÔLEUR. — Maintenant, messieurs, retirez-vous de grâce; on commence.

L'ANONYME. — Qu'est-ce à dire? Nous avons nos billets; nous venons de les acheter à un brave homme qui nous les a revendus trois fois plus cher.

LE CONTRÔLEUR. — Il fallait les prendre au bureau.

M. FRAMERY. — Belle raison! le bureau était fermé.

M. DE LA HARPE. — Veuillez nous indiquer, monsieur, le coin du roi et le coin de la reine.

LE CONTRÔLEUR. — Il n'y a plus de coins dans nos théâtres, et on ne s'y prend plus aux cheveux; la police y a mis bon ordre. Montrez-moi vos places. Vous

êtes au premier rang de l'orchestre, tout près des musiciens.

M. DE LA HARPE. — Tant pis, tant pis; je n'aime point le tapage. Le bruit et les cris sont les grands moyens de M. Gluck. « Mais quand ces cris reviennent trop souvent; lorsque dans les airs même, ils prennent la place de ces phrases de chant à la fois pathétiques et mélodieuses, qui vont à l'âme sans effrayer l'oreille, et telles qu'on les admire dans les beaux airs des Italiens et de leurs élèves, alors on est assourdi plutôt qu'ému; ce rude ébranlement des organes nuit à l'émotion de l'âme; on s'aperçoit que l'auteur a mis trop souvent toute son expression dans le bruit et tous ses moyens dans les cris. Je veux remporter dans ma mémoire une plainte harmonieuse qui retentisse encore longtemps dans mon oreille et me laisse le désir de l'entendre encor et de la répéter moi-même. Mais si je n'ai entendu que des clameurs de désespoir, des gémissements convulsifs, je puis trouver cela fort vrai, mais si vrai, que je n'y reviendrai pas. »

L'ANONYME. — J'ai la ferme volonté de traiter M. de La Harpe non-seulement avec politesse, mais même avec les plus grands égards. Cependant, malgré le

désir que j'ai d'être honnête autant que juste, malgré les ménagements que je crois devoir mettre dans ma réponse, il m'est impossible de ne pas avouer que M. de la Harpe, qui juge si bien les ouvrages d'éloquence et de littérature, commet les plus énormes bévues quand il veut juger la musique.

M. DE LA HARPE. — Voilà ce qu'il faudrait prouver, monsieur; il faudrait prouver que les airs que vous admirez ne sont pas d'un bout à l'autre *faibles* et *communs;* qu'à la place du chant, M. Gluck n'emploie pas trop souvent un récitatif obligé, une sorte de mélopée bruyante et monotone renouvelée des Grecs.

L'ANONYME. — A qui voulez-vous que je prouve tout cela? Ce n'est pas, sans doute, au public; vous voyez comme il se précipite, après tant d'années, à la seule annonce d'*Orphée*, Ce n'est pas à ces amateurs qui, mettant l'esprit à la place de l'oreille, ne savent que déraisonner quand ils devraient être émus; on ne leur prouve rien, ce sont eux qui *prouvent*, serait-ce à M. de la Harpe lui-même. Mais comment lui prouver ce qu'il n'a pas senti?

M. FRAMERY. — Pour moi, je ne pardonnerai jamais à M. Gluck d'avoir introduit le trombone dans son

orchestre; cela n'émeut point, cela déchire; ce n'est plus de la musique, c'est un bruit enragé.

LE CONTRÔLEUR. — Ah! messieurs, que diriez-vous de nos compositeurs modernes! Il est plaisant de voir adresser à Gluck, par un grand nombre de ses contemporains, un reproche qu'il n'a certes point mérité. Ah! vous l'accusez d'avoir admis le trombone parmi les instruments de cuivre dont il a fait l'usage le plus modéré, le plus discret, le plus innocent! Vous êtes bien arriérés, messieurs! Nous avons les tambours, les cloches, les tubas, les saxhorns et le canon; nous avons le tonnerre et la foudre, et, telle est la loi du progrès en toutes choses, que peut-être avant que ce siècle ne soit fini, on trouvera que notre orchestre est faible et endormant. Mais vous feriez mieux d'entrer dans la salle et de juger par vous-mêmes de la nouvelle exécution d'*Orphée* que de vous chamailler à la porte.

M. MARMONTEL. — Il a raison, parbleu! Ce contrôleur est un philosophe; il serait digne de travailler pour l'*Encyclopédie*.

L'ANONYME. — Nous voici au cœur de la place. Quelle nombreuse et brillante chambrée! quel silence!

Le rideau se lève; quel admirable décor! quelle différence de nos vieux barbouilleurs de petites toiles mal brossées, mal éclairées, d'un aspect pauvre et terne, à ces artistes! Voyez, au fond, ce rideau de lauriers et de cyprès, dont les branches d'un vert sombre laissent filtrer quelques rayons de soleil, au moment où il disparaît à l'horizon!

M. DE LA HARPE. — Vous m'empêchez d'entendre le chœur.

M. MARMONTEL. — Avouez qu'il est très-beau, ce chœur, et qu'il est bien chanté.

M. DE LA HARPE. — Je n'ai jamais critiqué *Orphée;* c'est de tous les ouvrages de M. Gluck celui que j'ai toujours préféré; mais c'est de la musique italienne.

M. MARMONTEL. — Allons! mon cher collègue, je vois que vous êtes incorrigible!

L'ANONYME. — Voilà un merveilleux récitatif! Quelle mélancolie pénétrante! quelle ampleur et quelle expression! Quel cri de l'âme dans ces vers!

> Eurydice n'est plus, et je respire encor!
> Dieu! rendez-lui la vie, ou donnez-moi la mort!

Quelle variété! quel charme! quel intérêt profond dans l'orchestre! « Ici les instruments n'accompagnent

point les voix, comme un valet accompagne son maître, mais comme les bras, les mains, les yeux, les mouvements du visage et de tout le corps, accompagnent le langage du sentiment et de la passion. »

M. FRAMERY. — Pardon, monsieur, quelle est l'actrice qui joue Orphée?

UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE. — C'est madame Pauline Viardot, l'illustre et digne sœur de Marie Malibran

M. FRAMERY. — Ma foi, on a bien fait de transposer le rôle pour contralto. Cet animal de Le Gros, qui le chantait de mon temps, avait une fort belle voix de haute-contre, mais une intelligence épaisse et une vanité ridicule : il était si pétri de sottise et si gonflé de son mérite, qu'il ne tenait pas dans sa peau.

M. MARMONTEL. — Voilà une grande artiste, messieurs; notre siècle n'a rien vu qui puisse lui être comparé.

M. DE LA HARPE. — Mais quel est cet air de la fin? Je ne le reconnais pas.

L'ANONYME. — Ah! je vous y prends, monsieur le critique; ce n'est point le morceau que M. Gluck avait arrangé pour Le Gros; c'est l'air original qu'il avait

écrit à Vienne pour Guadagni. La cantatrice a été bien inspirée dans son choix. Cela montre qu'elle a du goût; l'air est superbe, et, en vérité, l'artiste en fait un chef-d'œuvre d'exécution. Sa voix s'élance et bondit en traits prodigieux. Quelle vocalisation brillante et hardie! Quelle impétuosité irrésistible et quelle parfaite justesse! Quelle ardeur et quelle science! Le grand art lyrique n'a rien de plus beau, ni de plus complet.

M. FRAMERY. — C'est égal, votre ami M. Gluck, qui avait juré de ne jamais se permettre une roulade, a écrit là un morceau tout à fait dans la forme, dans le genre et dans le style italiens.

M. MARMONTEL. — Cela prouve, monsieur, que les plus grands génies sont forcés de faire quelques concessions au public.

L'ANONYME. — Et le public leur en tient compte. Voyez cette salle en délire! Hommes et femmes debout, dans leurs loges, battant des mains, s'agitant, trépignant. On rappelle madame Viardot; on la rappelle encore; on la rappellerait vingt fois de suite, si on ne craignait point d'être importun.

M. MARMONTEL. — Tout le monde est d'accord sur

la beauté du morceau et sur le mérite de la cantatrice. Mais que dites-vous de la scène des Enfers? Y a-t-il rien de plus simple et à la fois de plus sublime? quelle unité de composition, quelle énergie de style, quelle sobriété de couleur! On est pénétré d'une émotion poignante et d'une terreur mystérieuse.

CHOEUR DES VIVANTS ET DES MORTS. — Oh! oui, tout cela est divinement beau!

M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU. — Vous êtes un tas d'imbéciles; je parie que vous ne savez pas pourquoi cela est beau, et je m'en vais vous l'apprendre. Tout dépend d'un passage enharmonique dont vous ignorez la magie. Le morceau que vous admirez est en *mi bémol majeur*. « D'abord, ce *no* des Furies, frappé et réitéré de temps à autre pour toute réponse, est une des plus sublimes inventions en ce genre que je connaisse; et, si peut-être elle est due au poëte, il faut convenir que le musicien l'a saisie de manière à se l'approprier. Vous venez de voir que dans l'exécution de cette scène l'on ne peut s'empêcher de frémir à chaque fois que ce terrible *no* se répète, quoiqu'il ne soit chanté qu'à l'unisson ou à l'octave, et sans sortir dans son harmonie de l'accord parfait jusqu'au passage dont il s'agit;

mais au moment qu'on s'y attend le moins, cette dominante diézée forme un glapissement affreux, auquel l'oreille et le cœur ne peuvent tenir, tandis qu'au même instant le chant d'Orphée redouble de douceur et de charme; et ce qui met le comble à l'étonnement, c'est qu'en terminant ce court passage on se retrouve dans le même ton par où l'on vient d'y entrer, sans qu'on puisse presque comprendre comment on a pu nous transporter si loin et nous ramener si proche avec tant de force et de rapidité. Vous avez peine à croire que tout ceci s'opère par un passage tacite du mode majeur au mineur et par le retour subit au majeur. »

UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE. — Voilà, certes, une page bien éloquente, mais qui me gâte tout mon plaisir. Au diable, les savants!

L'ANONYME.—On me trouvera peut-être exagéré dans mon admiration pour Gluck, mais j'aime autant le tableau des Champs-Élysées, d'un calme si parfait, d'un ton si harmonieux, d'une si chaste et poétique beauté. Ces chants, ces pantomimes, ces processions de jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de fleurs, ont je ne sais quoi d'idéal et de religieux. Tenez, je ne

me trompe pas; le public a partagé nos impressions: il redemande cet air adorable.

Cet asile,
Aimable et tranquille,
Par le bonheur est habité;
C'est le riant séjour de la félicité.

L'ANONYME. — Tout cela est peint de main de maître.

M. DE LA HARPE. — Pour moi, ce qui m'a le plus ému dans cet acte, est la scène muette d'Orphée. J'ai vu, de mon vivant, bien des tragédiens; nul n'aurait mieux joué cette scène. Vous avez là une actrice qui n'a besoin ni de la parole ni du chant pour me faire verser des larmes. Quelle anxiété lorsqu'elle cherche une ombre chère au milieu de tant d'ombres indifférentes, quelles brusques alternatives de crainte et d'espoir, quel tressaillement de joie surhumaine lorsqu'elle sent la main d'Eurydice dans ses mains! mais nous voici sur la terre; les cris commencent; je n'en suis plus.

UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE. — C'est mademoiselle Saxe qui joue Eurydice. Elle a une voix vibrante,

et c'est un grand honneur pour elle que d'être applaudie à côté de madame Viardot.

L'ANONYME. — Écoutez le grand air final. Quelle merveille!

J'ai perdu mon Eurydice,
Rien n'égale mon malheur.

LE TIMBALIER. — Qu'ont-ils donc ces vieillards? ils ne bavardent plus! les voilà tous attendris. Je crois même qu'il y en a deux qui sanglotent.

DEUX PICCINISTES. — Oh! oui, nous rendons les armes; Gluck est un grand maître, et l'*Orphée*, ainsi interprété, est un chef-d'œuvre.

LE CHEVALIER GLUCK, *s'élançant de la coulisse*. — J'ai cherché toute ma vie une femme pour achever ma révolution musicale; je la retrouve longtemps après ma mort. J'ai bien souffert, j'ai bien lutté; j'ai été en butte à bien des cabales et à bien des envieux, et sans la protection de ma royale élève, Marie-Antoinette, il m'eût fallu plier bagage et m'en aller, à soixante ans, comme j'étais venu. J'ai dû jeter au feu mon *Roland*, pour ne pas entrer en concurrence avec un redoutable adversaire, qui avait pour lui d'abord son mérite, et

puis l'intrigue, et puis la mode, et puis les trois quarts du public. Si je vous avais eue, madame, j'aurais bravé tous mes rivaux et tous mes ennemis! — Approchez, mon cher Berlioz; j'ai dit quelque part, que « lorsqu'il s'agit de monter une œuvre faite d'après mes principes, la présence du compositeur est aussi nécessaire que le soleil aux ouvrages de la nature. » Pardonnez-moi cette comparaison, qui peut sembler orgueilleuse en raison de sa justesse. Vous m'avez dignement remplacé; vous avez surveillé les répétitions de mon *Orphée;* vous en avez été l'âme et la vie; que puis-je faire qui vous soit agréable?

M. HECTOR BERLIOZ. — Venez voir mes *Troyens*, maître, et vous me direz si j'ai bien suivi vos conseils et votre exemple.

LE CHEVALIER GLUCK. — J'irai! Une poignée de main, monsieur Carvalho! J'ai été tracassé, de mon vivant, par les plus désagréables directeurs d'Italie, d'Allemagne et de France; si je revenais au monde, je ne voudrais travailler que pour vous. — Un dernier mot. Je vais bientôt remonter au sein de l'éternelle vérité; je puis donc vous parler sans détour et sans fausse modestie; je vous confie une œuvre qui est mon œuvre

de prédilection ; je vous recommande mon *Armide*. « J'en ai fait la musique de manière qu'elle ne vieillira pas de si tôt. »

21 novembre 1859.

XXV

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN

M. RICHARD WAGNER

Le nom de Richard Wagner n'est point nouveau pour les abonnés du *Constitutionnel*. A cette place même, il y a quelque temps, M. Frantz Liszt, le Calvin de la réforme dont Wagner est le Luther, a expliqué le *Vaisseau-Fantôme*, en cinq feuilletons savants que nos lecteurs n'ont pas oubliés.

M. Richard Wagner est un très-grand artiste. Cela ne suffit point à sa gloire. En Allemagne, on procède avec plus de solennité. Il s'est, dit-on, posé comme un Messie, et ses compatriotes l'ont traité en conséquence. Les uns le vénèrent, les autres voudraient le

crucifier sans rémission. Il a des partisans fanatiques et des détracteurs acharnés.

Je ne puis croire à toutes les opinions qu'on lui prête. Elles sont excessives. Il ne faut s'en rapporter qu'avec beaucoup de réserve aux gazettes d'outre-Rhin. S'il fallait prendre au pied de la lettre tout ce qui s'est écrit sur M. Wagner, les plus grands hérétiques ne seraient auprès de lui que des modèles d'orthodoxie et de modération. Le passé n'existerait point pour le fondateur et le chef de l'école nouvelle, et les musiciens illustres que le monde a honorés jusqu'ici n'auraient fait que balbutier quelques mots du divin langage, révélé subitement à M. Wagner par un trait de lumière venu d'en haut.

Naturellement les disciples, exagérant les intentions du maître, traitent tout simplement de perruques ceux qui ont osé faire de la musique avant l'apparition du *Vaisseau-Fantôme*. Haydn, perruque; Mozart, perruque; Beethoven, perruque. De Rossini et de Meyerbeer il n'en est même point question. Les deux premiers actes de *Guillaume Tell* annonçaient quelque lueur qui s'est bien vite éclipsée; le quatrième acte des *Hugue-*

nots ne manque pas d'un certain effet dramatique, mais c'est l'enfance de l'art.

On a de la considération pour Weber; on l'eût admis, sans difficulté, dans l'école nouvelle; son malheur est d'être né trop tôt. M. Wagner l'a pris, dit-on, pour point de départ. C'est possible; mais il lui a tourné le dos, et il court encore.

Enfin j'ai lu dans une feuille allemande, que M. Wagner s'est donné la peine de réorchestrer *l'Iphigénie en Aulide*, pour apprendre à vivre au chevalier Gluck, qui en est tout mortifié dans l'autre monde. J'avoue que je n'en crois rien. Ce doit être une histoire inventée à plaisir, et quand on me montrerait la partition tout entière, instrumentée de la main de M. Wagner, cela ne prouverait pas qu'il ait voulu donner des leçons posthumes et inutiles, à un homme qui n'en a plus besoin, ni chagriner ce pauvre Gluck qui ne lui a jamais rien fait.

Maintenant, je sais des personnes à qui cela paraît étrange de s'appeler musicien de l'avenir quand on est encore vivant, et de se promettre ainsi d'avance une immortalité à laquelle on n'a pas droit. Mais il faut dire comment les choses se sont passées. Ce n'est

point la faute de M. Wagner ni celle de ses adeptes si leur musique a été surnommée la *musique de l'avenir*. Les ennemis de la nouvelle école ont déclaré qu'ils n'y comprenaient rien. — Patience, a dit le maître, un jour viendra où vous ne parlerez point de la sorte. — C'est donc la musique de l'avenir? répliquaient les autres en raillant. — Soit, ont répondu M. Wagner et les siens, nous acceptons le mot. C'est la musique de l'avenir.

M. Richard Wagner est à la fois poëte et compositeur; il écrit de la même main ses notes et ses paroles. Il s'épargne les embarras, les retards, les ennuis d'une collaboration qui le gênerait plus souvent qu'elle ne l'aiderait. Si ses œuvres réussissent, il en a tout le mérite et tout l'honneur; si elles tombent, il ne peut s'en prendre qu'à lui.

C'est un écrivain des plus distingués et des plus spirituels; il a daté de Zurich, en novembre 1851, une sorte de manifeste, où il explique ses idées, ses doctrines, sa conduite et son plan. Cet avant-propos ne contient pas moins de 188 pages. M. Wagner a dédié son livre à ses amis, parce qu'il pense que ceux-là seuls qui sympathisent avec nous par le cœur et par

l'esprit, peuvent nous comprendre et nous juger sainement. Le public a changé, dit-il; l'art doit changer aussi. Dieu seul est immuable. La révolution française a donné cours à des idées nouvelles; il leur faut une nouvelle expression. C'est cette expression, cette forme que l'artiste contemporain doit chercher. « Toutes les fois, dit M. Wagner, que le critique absolu se place à son point de vue exclusif et personnel, pour juger l'œuvre d'un artiste, il ne voit absolument rien; car la seule chose qu'il pourrait à la rigueur apercevoir (sa propre image dans le miroir de sa vanité) n'est, au bout du compte, — lorsqu'on la considère rationnellement, — que rien. »

Ainsi la critique est avertie; si elle veut apprécier à sa juste valeur la musique de M. Wagner, il faut qu'elle se place au point de vue de M. Wagner, qu'elle pense avec le cerveau de M. Wagner, qu'elle voie par les yeux de M. Wagner, qu'elle entende par les oreilles de M. Wagner. Tout autre *criterium* est nécessairement faux, incomplet et trompeur,

M. Wagner ne nie pas, dans cet écrit, comme on l'a prétendu, le mérite des anciens maîtres. Il dit seulement que *Don Juan* (par exemple), qui était jusqu'à

un certain point le reflet de la société pour laquelle écrivait Mozart, n'a point sur les buveurs de bière, sur les gens de Bourse, sur les conseillers intimes et sur les maris qui se bornent à tromper une ou deux fois leurs femmes, la même action que sur le public corrompu du siècle dernier.

L'auteur du *Vaisseau-Fantôme*, de *Lohengrin*, du *Tannhauser*, fait assez bon marché de ses premiers travaux. « C'étaient, dit-il, les essais habituels d'une individualité qui n'a pas acquis son entier développement et qui cherche à s'affirmer dans un effort progressif contre l'ensemble des impressions artistiques qui tendraient à la resserrer dans des limites étroites et infranchissables. Le premier vouloir de l'artiste n'est rien autre chose encore que la satisfaction du besoin qu'il éprouve d'imiter ce qui agit sur lui d'une manière saisissante. »

En d'autres mots, le génie de M. Wagner, dégagé de ses premières entraves, a pris complétement possession de lui-même. Il ne considérait d'abord une œuvre dramatique que comme une suite d'airs, de duos, de morceaux d'ensemble ; il ne songeait qu'à la foule qui devait l'entendre et l'applaudir. « Mais qu'il

y a loin de là à l'homme qui devait un jour puiser ses effets dans l'idée, dans le cœur humain, dans les passions grandes et fortes, au lieu de les chercher dans les moyens extérieurs ! »

Les œuvres de M. Wagner ont eu un grand retentissement dans toute l'Allemagne. Je n'examine point si la situation personnelle de l'auteur, ses opinions politiques, la proscription qui l'a frappé, ont plus ou moins contribué au succès de sa musique. Ce qui est certain, c'est qu'elle a beaucoup de peine à s'acclimater ailleurs. M. Wagner est déjà venu plusieurs fois à Paris. C'est en 1858, si je ne me trompe, qu'il nous a fait sa première visite. Dans chacun de ses voyages, il a frappé successivement aux portes de nos théâtres lyriques. Mais les directeurs, effrayés d'une révolution aussi radicale et se voyant sous le coup d'une ruine complète si le public avait mordu aux œuvres du grand réformateur allemand, l'ont prié de repasser dans quelques années.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? disaient-ils; l'avenir vous appartient, tandis que nous nous débattons contre les nécessités du présent. Vous avez pour vous le temps et l'espace ; nous sommes pris entre le

cahier des charges et notre fin de mois. Supposez, car tout est possible, que le *Tannhauser* et *Lohengrin* fassent fureur ; nous voilà forcés de brûler notre répertoire et de mettre à la porte tous nos compositeurs morts ou vivants. Ceci mérite réflexion. Revenez dans quelques années, et n'oubliez pas d'ici là vos très-humbles serviteurs.

On raconte que M. Girard, pressé, quelques jours avant sa mort, de jouer au Conservatoire quelques morceaux de M. Wagner, après avoir parcouru une ou deux ouvertures de ce maître, les laissa tomber sur son pupître avec un profond découragement. « Je suis heureux, dit-il, que ce soit la musique de l'avenir; quand elle arrivera, je n'y serai plus. »

Hélas ! il ne savait pas être si bon prophète !

M. Wagner a pris, cette fois, un parti décisif. Dans l'impossibilité de faire entendre une de ses œuvres entières, il a loué la salle des Italiens, a réuni un grand nombre de musiciens et de choristes, et leur a fait exécuter, sous sa direction, plusieurs fragments tirés de ses différents ouvrages.

Ceci ne prouve rien, soit dit en passant, ni pour ni contre son talent dramatique. Ce que ses adversaires

lui reprochent précisément, c'est d'être un bon symphoniste, mais de ne pas savoir écrire pour le théâtre, de remplacer la variété indispensable à la scène par une monotonie fatigante, et de noyer de grandes beautés dans un fatras souvent incompréhensible. M. Wagner nous fait entendre des ouvertures, des marches, des chœurs. Évidemment il a choisi la fleur du panier ; mais pourrions-nous endurer le reste? Voilà la question.

Les répétitions se sont faites dans la salle Herz, qui pendant deux ou trois jours a été transformée en une véritable tour de Babel. Il en sortait des bruits étranges, étourdissants. Les voisins ne savaient pas ce qui était arrivé. Les paysans s'arrêtaient dans la rue et cherchaient des yeux quelque sergent de ville pour mettre ordre à ce vacarme insolite. A l'intérieur, une centaine de musiciens, non pas des moins aguerris, étaient aux prises avec une musique redoutable. M. Wagner ne s'exprime pas très-facilement en français. Il se peut aussi que quelques artistes n'y aient pas mis un extrême bon vouloir et qu'ils aient fait la sourde oreille. La vérité est qu'il y a eu des scènes assez fâcheuses ou assez plaisantes, et que plusieurs ont

quitté la partie, en déclarant qu'il leur était impossible d'aller plus loin.

M. Wagner ne conduit pas comme tout le monde. Original en tout, il a des signes à lui, et il paraissait surpris et fâché qu'on eût quelque peine à le comprendre ; il s'agitait, frappait du pied, se mordait les lèvres; il cherchait, par ses regards, par ses gestes, par les mouvements de tout son corps, par des effluves, par des passes magnétiques, à faire pénétrer ses farouches accords dans ces têtes rebelles. On a fini à peu près par s'entendre ; mais, à la sortie, chanteurs et musiciens étaient sur les dents.

Le lendemain tous les Allemands qui habitent Paris se sont rendus scrupuleusement au Théâtre-Italien. C'était une invasion pacifique. Les Alsaciens, par conformité d'humeur et d'accent, par voisinage et par sympathie, avaient suivi la colonie allemande. Il s'exhalait du foyer une forte odeur de pipe et de choucroûte. La blonde Germanie rêvait dans les corridors. Il y avait bien quelques Français, mais perdus dans la foule, artistes pour la plupart, car tout ce qui tape sur un piano, racle d'un violon, pince d'une guitare ou souffle dans un instrument quelconque, est

plus ou moins atteint par ce grand cataclysme qui menace de renverser de fond en comble l'art musical.

Cela formait un curieux coup d'œil. On ne voyait au parterre et à l'orchestre que longues chevelures, barbes ébouriffées, costumes exotiques. Toutes les loges n'étaient pas occupées, mais celles qui l'étaient, offraient par le mélange des couleurs et par la nouveauté des ajustements un singulier spectacle. Des robes de satin jaune à corsage cramoisi ; des jupes bouffantes relevées d'une torsade d'or en guise de ceinture; de petits chapeaux amaranthe à bords retroussés; des touffes de rubans cerise entremêlées de verroteries et de coquillages; des panaches blancs plantés sur l'oreille; enfin les coiffures et les toilettes de l'avenir.

J'en excepte quelques jeunes femmes, en fort petit nombre, parées modestement de leur beauté et de leur bon goût, qui assistaient, pour ainsi dire, *incognito*, à cette étonnante exhibition de modes incroyables.

M. Wagner a paru, et on l'a salué de trois salves d'applaudissements. C'est un homme entre deux âges, assez grand de sa personne et assez maigre; tout de noir habillé ; cravate blanche : tenue de notaire dans

l'exercice de ses fonctions. Sa physionomie est intelligente; son air un peu raide et empesé. Il a le front beau, noble, élevé; le bas du visage écrasé et vulgaire. On dirait que deux fées, l'une irritée, l'autre affectueuse et bonne, ont présidé à sa naissance. La fée de l'harmonie a caressé et embelli le front d'où devaient sortir tant de conceptions hardies et de pensées fortes; la fée de la mélodie, prévoyant le mal que lui ferait cet enfant, s'est assise sur sa figure et lui a aplati le nez.

On a commencé par l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*. M. Wagner dirige par cœur tous ses morceaux, ce qui dénote une grande mémoire et une tête puissamment organisée. Je ne sais si c'est la faute des exécutants ou du compositeur, ou bien s'il me manque un sixième sens, qui est nécessaire à ce qu'il paraît pour comprendre et apprécier cette nouvelle musique, mais j'avoue qu'une roulée de coups de poing qu'on m'eût donnée sur la tête, ne m'eût point causé une sensation plus désagréable. C'est une série d'accords stridents, de sifflements aigus, de grincements de cuivres enragés, sans aucune trêve, aucun repos pour l'oreille. Si l'auteur a voulu peindre une tempête, il en

a, au moins, rendu l'effet le plus pénible : cela donne le mal de mer.

Ce qu'il y a de vraiment beau dans les fragments que nous avons entendus, c'est *l'entrée des conviés au Wartburg*, la péroraison brillante de l'ouverture du *Tannhauser*, l'introduction de *Lohengrin*, et surtout le *chant de noces* qui a terminé la soirée. M. Wagner, je le repète, est un musicien d'un très-grand mérite, doué de facultés extraordinaires. Il y a dans ses compositions des traits nouveaux et inattendus, des effets de sonorité éclatante et superbe, d'ingénieux et de charmants détails, quelquefois, mais rarement, des phrases mélodiques d'une douceur extrême et d'une merveilleuse beauté. Il semble alors avoir dérogé à ses principes et à ses doctrines ; s'être trompé, en quelque sorte, et aussitôt, pour s'en punir, il se lance, à corps perdu, dans le vague et dans l'obscur, dans l'insensé et dans l'impossible.

Le chœur des pèlerins, une des plus charmantes pages du *Tannhauser*, a été massacré. On ne l'avait pas répété suffisamment ; l'orchestre même, où l'on remarquait des artistes de beaucoup de talent, s'est fourvoyé à plusieurs reprises, et c'est ce qui fait qu'il ne faut

point se hâter de juger, en dernier ressort, la musique de M. Wagner. Nous donnons, de bonne foi, notre première impression, quitte à nous rétracter si une exécution meilleure nous fait changer d'avis.

Il y avait, non loin de nous, deux auditeurs d'opinions et de goûts différents ; l'un très-enthousiaste de la nouvelle musique; l'autre, plus calme et médiocrement ravi de ce qu'il entendait.

Ils parlaient assez haut pour qu'on pût saisir quelques mots de leur conversation.

— Eh bien! s'écriait le premier, n'est-ce point sublime? N'êtes-vous point touché? Vous rendez-vous enfin? Demandez-vous grâce?

— Oh! oui, je demande grâce, en effet, car je souffre horriblement.

— Comment! vous souffrez?

— Oui, mon ami, d'une migraine affreuse. Votre M. Wagner est sans pitié; quand il tient son clou, il vous l'enfonce lentement dans la tête à grands coups de marteau.

— Oseriez-vous nier son talent?

— Dieu m'en garde! Je suis même prêt à reconnaître qu'il a du génie; mais il n'en est que plus cou-

pable à mes yeux, car il pourrait écrire tout autrement qu'il ne fait.

— Puisque vous lui reconnaissez du génie, pourquoi voulez-vous qu'il ne l'applique point à son art, et qu'il n'aime pas le beau ou ne cherche point à l'exprimer dans ses œuvres?

— Je ne sais; peut-être a-t-il éprouvé de grands chagrins, et il se venge.

— Ce sont là de mauvaises plaisanteries; mais tâchons de parler sérieusement. Voyons, comment vous y prendriez-vous, si vous deviez décrire en musique le pèlerinage du Tannhauser à Rome?

— Je ne le décrirais pas, ou je l'abrégerais d'une centaine de lieues. Je ne vois point qu'il y ait nécessité de suivre pas à pas ce monotone et fastidieux itinéraire; autant vaudrait mettre en musique la *Gazette de Hollande*.

— Peut-on raisonner d'une manière aussi pitoyable! Écoutez bien le texte; ce n'est que le programme d'une toute petite introduction instrumentale; mais, dites-moi, je vous prie, si tout cela n'est point rendu avec les couleurs les plus vives et dans les plus minutieux détails. (*Il lit le programme.*) « Dès le commencement

du morceau, on entend le chant pieux de la troupe fidèle qui part pour Rome. Les dernières bénédictions d'Élisabeth s'y mêlent encore. Tannhauser ne s'unit pas au chœur; il marche seul, recherchant les sentiers les plus difficiles... »

— Oh! oui, les plus difficiles... C'est son idée, et vous ne l'en ferez point démordre; il y aurait là une fort belle route, bien large et tout unie, que cet entêté de Tannhauser chercherait exprès les fondrières et les précipices pour s'y casser le cou.

« — Soudain, la ville éternelle apparaît aux yeux des voyageurs. Des hauteurs du dôme éclairé des premiers feux du matin, des sons célestes arrivent aux pèlerins en prière, qui répètent, *en balbutiant*, les saints accents. »

— Et vous avez la prétention d'avoir peint, par le bruit de vos chanterelles, par le roulement de vos timbales et l'éclat de vos trompettes, Rome et les sept collines, le Vatican, la coupole de Saint-Pierre, les moines et les cardinaux, l'Église et les fidèles, le bruit des cloches et les parfums de l'encens, le lever du soleil et l'arrivée des pèlerins, et leur componction, leurs prières, et même les mots qu'ils *balbutiaient*, car il pa-

raît qu'il y a des bègues dans la troupe, ou des pénitents à qui l'émotion trop forte a coupé la parole? Du diable si j'ai rien vu de tout cela dans votre cacophonie!

— Silence, écoutez toujours : « La porte de l'église s'ouvre; le Saint-Père, entouré d'une pompe merveilleuse, paraît sur les degrés de la cathédrale. »

— A la bonne heure! Est-ce l'ophicléide qui peint l'apparition du Saint Père?

« — Il promet à tous ceux qui sont venus à la maison du Seigneur le salut et la rémission des péchés. »

— Ils en ont, ma foi, grand besoin, si j'en juge par les choristes.

« — La foule remercie à grands cris. »

— Eh! parbleu! je les entends, je ne suis pas sourd.

« — Tannhauser s'approche, humble, le cœur rempli d'une contrition ardente; il confesse sa faute et supplie le pape de le délivrer des flammes de l'amour impie que Vénus a allumé dans son sein. Malgré les supplications du pénitent, le Saint-Père est inflexible. »

— C'est bien fait.

« — Il jette l'anathème au pécheur et le voue à l'éternelle damnation. »

— C'est peut-être exagéré; mais quand on fait un si odieux tintamarre...

« — Tannhauser perd le sentiment et tombe à la renverse. »

— Dieu soit loué! C'est fini, n'est-ce pas?

« — Il entend encore retentir *vaguement* les chants du salut; il reste sans connaissance jusqu'au crépuscule. »

— Jusqu'au crépuscule? Miséricorde! Mais songez donc que vos instruments font rage depuis le lever de l'aurore. Douze heures de musique! et ce n'est qu'une simple introduction!

« — A ce moment une douce lumière... »

— Assez!

« — Semblable au rayon de l'étoile du soir... »

— Assez!

« — Luit dans la nuit du pauvre abandonné... »

— Assez, assez, assez! je n'en peux plus; je suis comme Tannhauser; je tombe à la renverse, je perds connaissance, je meurs. Tenez, mon ami, sortons un peu, j'ai besoin de respirer. Hier au soir, dans cette même salle, j'ai entendu le *Mariage secret*. Rien de plus clair, de plus riant, de plus limpide. Ces adorables

mélodies m'ont rafraîchi le cœur. Je me sentais plus jeune, plus léger, plus heureux; j'avais envie de sauter au cou de tous ceux que je rencontrais. Je sais ce que vous allez me répondre; je ne préjuge rien, je ne conteste rien, je ne discute pas. J'honore infiniment la musique de l'avenir, mais souffrez que je m'en tienne à la musique du passé.

30 janvier 1860.

XXVI

LES BÉNÉFICES

Ce n'étaient autrefois que les abbés, les chanoines et les prélats qui avaient des bénéfices. Aujourd'hui le mot, par une abréviation de langage, s'applique aussi aux comédiens. On dit le bénéfice de Laferrière, le bénéfice d'Henri Monnier, le bénéfice de mademoiselle Lagier, pour indiquer les représentations plus ou moins extraordinaires qui se donnent au profit de ces artistes. Il y a eu beaucoup de ces soirées cette semaine, et je saisis l'occasion pour dire quelques mots sur ces sortes de spectacles dont la danse et le chant forment le principal attrait. Je ne veux parler d'aucune soirée, d'aucun artiste en particulier ; mes

remarques sont générales, et, sans désigner personne, elles pourraient être utiles à beaucoup de monde.

Le public ne sait point toutes les tribulations, tous les ennuis, tous les tracas qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent ces prétendus bénéfices. J'ai entendu souvent les malheureux bénéficiaires s'écrier, leur corvée finie, et même après un brillant résultat, qu'on ne les y prendrait plus ; mais ce sont serments de marins. L'année suivante ils recommencent sur nouveaux frais, et se préparent des déceptions nouvelles.

Presque tous les artistes ont des bénéfices, réels ou fictifs. Des conventions particulières établissent la part du directeur et celle du comédien. Tel artiste a droit à la recette entière, tous frais prélevés ; tel autre à la moitié, au quart, à une fraction des plus minimes. Il en est qui prêtent complaisamment leur nom, sans rien toucher du tout qu'un surcroît de travail.

Beaucoup de soirées extraordinaires sont données généreusement au profit de quelque œuvre de bienfaisance, ou à l'occasion de quelque grand désastre. Il y a des représentations pour les inondés, pour les incendiés, pour les blessés, pour les émigrés, pour les

pauvres, pour les infirmes, pour les orphelins, pour les vieillards, pour les arrière-petits-fils ou les arrière-petits-neveux d'écrivains célèbres ; il y en a pour les caisses de secours, pour les associations de prévoyance, pour les établissements charitables, pour le rachat des conscrits, pour les crèches, pour les écoles, pour les hôpitaux, pour les églises, et il faut rendre cette justice aux artistes qu'on les trouve toujours prêts pour une bonne action.

Mais il serait peut-être imprudent de compter sur une grande affluence de spectateurs si la représentation n'est pas en elle-même attrayante. Le public aime à venir en aide aux malheureux et aux affligés ; il n'aime point qu'on l'ennuie, et c'est trop prétendre à la fois que de lui demander son argent et de lui faire subir un mauvais spectacle. Quelques artistes, en vérité fort rares, sont si aimés, si intéressants, si populaires, que leur nom suffit pour que la foule assiége les bureaux de location. Mais les autres, quelle peine et quel travail, que d'invention, que de stratagèmes pour exciter la curiosité, stimuler le zèle et vaincre l'hésitation des indifférents ou des indécis ! La bizarrerie du spectacle, la quantité des noms, souvent très-

étonnés de se trouver ensemble, l'immensité des affiches, l'énormité des caractères qui crèvent les yeux des passants, sont des moyens tellement usés que c'est à peine si l'on y prend garde. Il faudrait trouver autre chose, s'élever par un effort d'esprit à des combinaisons plus transcendantes, emprunter au grand Barnum ses exhibitions fabuleuses de veaux à trois têtes, de nains microscopiques, de nourrices centenaires et d'enfants qui pèsent trois cents kilos !

Pour donner une représentation à bénéfice, il faut en demander d'abord l'autorisation, qui ne se refuse presque jamais. On permet au bénéficiaire d'augmenter le prix des places à ses risques et périls. On exige un consentement par écrit de l'administration de chaque théâtre auquel appartiennent les différents artistes dont les noms figurent sur l'affiche, on contresigne le programme, s'il ne renferme rien de contraire aux règlements, et tout est dit.

Les premières difficultés sérieuses commencent lorsqu'il s'agit de choisir une salle. Presque toutes sont occupées pendant l'hiver, et les théâtres ne se soucient point d'interrompre leur pièce à succès, d'autant plus que la veille et le lendemain d'une soirée extraor-

dinaire la recette est perdue. Il demande donc des prix très-élevés qui absorberaient la totalité des bénéfices ; et c'est ce qui fait que la plupart de ces représentations ne se donnent que fort tard, lorsque la moitié du public a déserté les spectacles et que l'autre moitié est sur le point d'en faire autant. Si les directeurs sont plus accessibles en été, les spectateurs sont plus rares ; si les frais diminuent, la recette est plus douteuse, et l'infortuné bénéficiaire tombe de Charybde en Scylla.

On préfère généralement la salle des Italiens parce qu'à partir du 1er mai elle est libre ; d'ailleurs le mois de mai n'est beau que sur le calendrier, les Parisiens le savent bien, mais les étrangers s'y trompent. On peut donc compter sur la pluie et sur l'hôtel du Louvre qui à cette époque regorge d'Anglais, de Russes et d'Américains.

Outre la location de la salle, le bénéficiaire doit payer l'orchestre, l'éclairage, la garde, les affiches, les programmes, le droit des pauvres, le droit des auteurs, les voitures et les bouquets ; les bouquets surtout, qui jouent un très-grand rôle dans les représentations à bénéfice, comme nous le verrons tout à l'heure.

Rien n'est plus difficile et plus délicat que la composition du programme. Les artistes sont de bons enfants, mais à condition que chacun d'eux ait beaucoup plus de succès que ses camarades. Le grand secret serait de satisfaire également tous les amours-propres ; mais cela est impossible, par la raison que chacun veut effacer les autres, et toutes les fois qu'un artiste choisit un rôle, une scène ou un morceau, l'on peut être sûr qu'il fera un mauvais choix. Vous avez dix chanteurs? Ils voudront chanter dix grands airs à roulades, les plus longs possible, et ils prétendront que leurs morceaux ne soient placés ni au commencement ni à la fin du spectacle, mais tous au milieu. Vous avez six comédiennes? Elle voudront toutes jouer le premier rôle d'une pièce différente, et il ne se trouvera personne pour leur donner la réplique. Si l'on réussit par bonheur à se mettre d'accord sur le programme, il faut s'attendre aux difficultés les plus graves sur la rédaction de l'affiche. Comment placera-t-on les noms? Tous en vedette, cela va sans dire ; mais dans quel ordre? Commencera-t-on par la danse ou par le chant? par la comédie ou par le drame? Suivra-t-on le rang des théâtres, ou le rang des artistes? Il y

aurait un moyen bien simple : ce serait d'adopter l'ordre alphabétique; mais précisément parce que le moyen est simple, il ne contentera personne !

L'affiche est enfin posée, ou plutôt les deux affiches; l'une plus petite, à la place habituelle, ou l'on donne le sommaire du spectacle, et qui se termine par ces mots engageants : *Voir la grande affiche ci-contre.* Vous cherchez des yeux. Où cela, *ci-contre?* Quelquefois c'est à un quart de lieue, au sommet d'une colonne ou d'un mur, quelquefois à vos pieds, sur une borne, au ras du trottoir. C'est que la *grande affiche* est si grande en effet qu'on ne sait où la coller, et que sa grandeur même lui fait du tort.

Supposons qu'on la découvre et qu'on la lise, c'est alors que les réflexions commencent. Le public est essentiellement calculateur. Il se dit : 20 sous pour le ténor célèbre, 20 sous pour la cantatrice, 20 sous pour la tragédienne; 10 sous pour la basse-taille et 10 sous pour le baryton; 20 sous pour la danseuse; pour le quatrième acte des *Huguenots*, 20 sous; 15 sous pour *Galatée;* 10 sous pour *Gil Blas;* 5 sous pièce les comiques; le pianiste par-dessus le marché : total, 10 francs, et il va louer sa stalle au bureau.

Si on ne lui donne rien de bien curieux, si on prétend lui vendre plus cher ce qu'il paye moins dans les autres théâtres, serviteur ! Il tourne lestement ses talons et il s'en va, comme feu Odry, se promener aux Champs-Elysées. Mais si le spectacle est vraiment beau, les marchands de billets enlèvent tout sur-le-champ, sautent dans leurs cabriolets, courent les hôtels, revendent leurs coupons le double et le triple de ce qu'ils leur ont coûté, et empochent le plus clair du bénéfice, sans qu'il y ait aucun moyen de s'opposer à leur petit commerce.

Dans la journée le bénéficiaire est assailli de demandes : des amis qu'il ne voyait plus depuis dix ans se rappellent à son souvenir. Des parents qu'il ne s'est jamais connus arrivent tout exprès de leurs provinces pour assister à cette représentation mémorable : des photographes ont promis de faire son portrait qui doit figurer dans une galerie de contemporains célèbres. Quant aux artistes qui lui *prêtent* leur concours, ils ne demandent qu'une loge pour leur famille, une pour leurs amis, quelques amphithéâtres pour leur portier, pour leur coiffeur, pour leur femme de chambre, et cinquante parterres pour leur claqueur ordi-

naire qui, seul, comprend leurs effets et a l'habitude de soigner leurs entrées et leurs sorties.

Enfin, l'heure de la représentation vient de sonner; le bénéficiaire est dans toutes ses transes; les artistes n'arrivent pas; c'est à qui viendra plus tard pour ne point commencer le spectacle. La plus grande confusion règne dans les coulisses; on a improvisé des loges partout; les uns s'habillent dans le cabinet du directeur, les autres dans un coin du foyer; celui-ci dans un couloir et celui-là dans un fiacre; les coiffeurs se croisent; les habilleuses ne savent plus où donner de la tête; l'un crie après ses culottes et l'autre après sa perruque; l'ingénue réclame sa tournure et le jeune premier ses mollets; le baryton se gargarise, la chanteuse essaye ses roulades; le régisseur donne des ordres auxquels personne n'obéit.

« Place au théâtre ! » Le rideau se lève. Le spectacle est ennuyeux, long, décousu. On a dû bouleverser le programme. Le public est de mauvaise humeur; il a acheté ses places dans la rue ou chez le marchand de vin trois fois plus cher qu'au bureau, et il voudrait s'en prendre aux artistes qui n'en peuvent mais; les artistes, furieux du succès de leurs camarades ou de

leur propre insuccès, s'en prennent au bénéficiaire, qui a cependant bien fait les choses ; car il s'est arrangé pour que tout le monde eût les mêmes applaudissements, les mêmes rappels, la même quantité de bouquets ; cela était réglé d'avance, et Dieu sait combien ces ovations lui coûtent, à combien s'élèvera la note de tout cet enthousiasme.

La représentation finit vers deux heures du matin ; la salle est aux trois quarts vide. On est parti peu à peu en maugréant. La danseuse, exaspérée, déclare que jamais de sa vie elle ne s'exposera plus à un tel affront. Perdre ses plus beaux entrechats, prodiguer des ronds de jambe inutiles, pirouetter devant les banquettes ! c'est la faute au malotru qui a si mal organisé sa soirée.

Pauvre bénéficiaire ! Accablé de reproches, harassé de fatigue, ahuri, nerveux, malade, il demande à voir sa feuille. Une multitude de frais supplémentaires, qu'aucune imagination n'aurait prévus, se dressent devant lui en chiffres redoutables : supplément pour les machinistes, supplément pour les musiciens, supplément pour les chœurs ; amende pour avoir fini le spectacle après minuit ; transport de décors ; copie de

morceaux ; pourboire aux cochers, etc., etc., etc.

Enfin, tout compte fait : « A la bonne heure ! se dit-il. J'ai couru tout Paris, j'ai perdu quinze jours pendant lesquels je n'ai pu ni jouer ni répéter ; j'ai attrapé un lumbago qui me tiendra peut-être au lit deux ou trois semaines ; je me suis fait bien du mal ; j'ai mécontenté le public et me voilà brouillé avec tous mes camarades. Mais si je n'y gagne rien, je n'y remets pas de ma poche, et la recette, qui, Dieu merci ! a été meilleure que je n'aurais pu l'espérer, balance exactement les frais. Allons, allons, je n'ai pas trop lieu de me plaindre. »

Ainsi il parle, et, comme il sort tout rayonnant, on l'arrête sur le palier :

« Quoi ! qu'est-ce encore ?

— C'est un bouquet, monsieur, que nous avons l'honneur de vous offrir. N'oubliez pas les garçons du théâtre.

— Très-bien, mes enfants ; voilà un louis pour votre bouquet. C'est tout mon bénéfice. »

3 juin 1860.

XXVII

LA FABRIQUE DES RACHEL

Nous avons déploré autant que personne la mort de Rachel. Une belle intelligence s'éteignait avant l'heure; une individualité puissante et charmante disparaissait du théâtre et du monde. Mais, qui aurait pu se douter que ce deuil si vivement ressenti par tous les amis de l'art fût suivi bientôt d'un fait presque aussi triste, s'il n'était ridicule? On n'a pas attendu que les cendres de la grande tragédienne fussent refroidies pour convoiter ses dépouilles et briguer sa succession. De tous les coins, de tous les pavés, du faubourg Saint-Marceau et du faubourg Saint-Antoine, de l'Auvergne et du Languedoc, des contrées où le *chi* ré-

sonne, où le charabia fleurit, sortaient à foison les héritières et les aspirantes. Il y a eu des fabriques de Rachel à tout prix. Des hommes qui en font leur industrie, ont couru les loges de portier, les foires et les champs pour y découvrir des Rachel. Ils trouvaient le terrain admirablement préparé. Le nom de Rachel, les millions qu'elle a légués, par testament, à sa famille, son hôtel qui s'est si bien revendu, enflammaient ces jeunes imaginations qui s'endormaient modistes et se réveillaient tragédiennes. Il est probable que si Rachel n'eût gagné que cent écus par mois à jouer la tragédie, le nombre de ces inspirées diminuerait sensiblement, et ceux qui les élèvent pour s'en faire un revenu seraient forcés d'écrire, à la main, sur de petites affiches volantes : On demande une ouvrière en tragédie, comme on lit sur les carreaux des lingères : On demande une ouvrière en chemises.

Mais Rachel était riche, elle était adorée, elle était célèbre ; pourquoi la première venue ne le serait-elle pas à son tour avec un peu de génie, de patience et de travail? C'est le rêve de beaucoup de couturières sans ouvrage, de quelques lorettes retirées des affaires, qui ont de quoi payer leurs leçons dix francs le cachet,

enfin de quelques pauvres filles aussi honnêtes que maigres, aussi vertueuses que mal tournées, qui se drapent d'un rideau de calicot jaune, pour réciter, toute la nuit, devant leur glace, le songe d'Athalie ou les imprécations de Camille, au grand désespoir des voisins. Pour les unes, la tragédie est un placement, pour les autres une loterie, pour d'autres, hélas ! une maladie presque aussi dangereuse que l'hystérie.

Les professeurs, on le comprend, n'ont garde de contrarier une inclination qui leur est si profitable, et qui, au bout du compte, ne saurait nuire à leurs élèves. Si cela ne leur fait pas de bien, cela ne peut leur faire de mal. Déclamer de beaux vers est un noble exercice ; cela conserve la santé, entretient la fraîcheur de la peau, forme le goût, redresse l'orthographe. Aimeriez-vous mieux l'équitation, la gymnastique, la corde ou le trapèze ? Si, après deux ou trois années d'infusion de tragédie et d'application d'alexandrins, les jeunes personnes ou les filles majeures soumises à ce traitement hygiénique, n'arrivent pas d'emblée à la Comédie-Française, il leur restera toujours la ressource des Délassements ou de Bobino.

Aussi les débuts sont fréquents, les efforts continus,

les réclames sonores. Tous les quinze jours on nous annonce une Rachel, et, quinze jours après, on n'en parle plus. On crie au miracle, à la résurrection ! Nous la tenons, cette fois; c'est la bonne. *Habemus Rachelem.* Venez la voir; elle a le feu, elle a la flamme, elle a l'accent, les intonations de Rachel. Et comme vous vous montrez toujours incrédule, on ajoute d'un ton radouci : Non, vrai, venez la voir, il y a quelque chose.

Eh ! sans doute, il y a quelque chose. Il y a d'abord cette folie invétérée, incurable, qui croit que la tragédie du dix-septième siècle peut sérieusement revivre de nos jours ; il y a cet engouement contagieux qui se gagne auprès de gens dont l'exaltation factice ou réelle exerce une pression sur la foule; il y a des spectateurs qui crient parce qu'ils entendent crier, qui applaudissent parce qu'ils voient applaudir; il y a quatre ou cinq cents billets donnés parce qu'on ne sait qu'en faire; il y a les parents ou les amis de la débutante qui lui jettent des bouquets à trente sous. Voilà ce qu'il y a.

Quelques théâtres, par conviction, par nécessité, par désœuvrement, se prêtent, de temps à autre, à ces innocentes tragi-comédies. Cela fait toujours quelque

bruit, remplit la salle d'une apparence de public, entretient le zèle du parterre, et donne le temps de répéter des pièces sur lesquelles on fonde de plus solides espérances. Le régisseur est content; tous les régisseurs sont classiques; ils aiment la tragédie d'instinct, de sentiment, de passion; les comédiens n'en sont pas fâchés; c'est à la tragédie qu'ils doivent ces loisirs; les ouvreuses, que la dureté des temps rend philosophes, s'estiment encore heureuses de placer quelques petits bancs, seul tribut que la tragédie prélève sur ces réunions de famille. Le directeur, homme de sens et d'esprit, qui sait ce que ces réunions lui coûtent ou plutôt ce qu'elles ne lui rapportent pas, fait à mauvais jeu bonne mine; il est navré, mais il applaudit : *mærens ac laudans.*

La critique encourage ou tolère avec une indulgente bonhomie ces essais, qui, après tout, n'ont rien de contraire à la religion, à la morale et à la propriété. Si on surfait un peu les débutants, de deux choses l'une : ou ils mériteront plus tard les éloges qu'on leur donne par anticipation, et ce ne sera qu'un prêt qu'ils pourront fort bien rendre, une dette dont ils sauront s'acquitter; ou ils tomberont d'eux-mêmes, et tout

sera dit. Que nous en avons vu passer de ces célébrités de carton ! nous savons ce qu'il faut de papier mâché pour faire la statue et le piédestal. Pauvre statue ! socle vide et fragile qu'un souffle renverse, une goutte d'eau détrempe, une chiquenaude aplatit !

Mais ne vaudrait-il pas mieux délivrer, une fois pour toutes, le théâtre et le public de ces mauvaises copies d'un grand modèle qu'on ne saurait égaler ni atteindre ; n'y aurait-il pas plus de sagesse et d'humanité à combattre des illusions qui ne peuvent aboutir qu'à des chutes et à des mécomptes ? Rachel a réussi, non par la tragédie, mais malgré la tragédie. D'abord elle était belle, et d'une beauté antique ; elle était la distinction même ; elle avait la voix pure et vibrante, le regard profond, les traits nobles et fins, les lignes sculpturales ; elle se drapait en statue, et les ajustements de ville les plus simples et les plus négligés prenaient sur ce beau corps des plis superbes qu'elle relevait d'un geste fier et avec une vraie démarche de reine et de déesse.

Ainsi, rayons du concours les petits yeux et les vilains nez, les traits communs et les attaches massives,

les organes sourds et faux, qu'on dirait enroués par l'abus des liqueurs fortes.

Rachel était arrivée dans le moment le plus propice pour une réaction littéraire. On était las des violences et des excès de l'école romantique. Des chefs-d'œuvre depuis long-temps dédaignés, insultés même, à force d'avoir été oubliés, paraissaient nouveaux. La place, d'ailleurs, était vide et le théâtre abandonné. Rachel en fut d'abord la gloire et le salut, puis bientôt la maîtresse et la despote. Tout contribuait à lui créer cette position suprême et unique : son talent, sa jeunesse, une popularité immense, d'illustres et fidèles amitiés qui la soutenaient jusque dans ses caprices et dans ses plus injustes prétentions, l'appui unanime de la presse, la soumission de son propre directeur, et l'effacement complet de ses camarades qui, ne pouvant lutter avec elle, préféraient abdiquer.

Eh bien ! quel usage a-t-elle fait de ce pouvoir sans limites et de cette prodigieuse fortune ? La tragédie en a-t-elle profité ? Jamais, au contraire, on n'a mieux compris que cette forme d'art, si admirable pour l'éclat du style, l'harmonie et la perfection du langage, était irrévocablement frappée de stérilité et

de mort. On allait entendre les tirades de Rachel comme on va applaudir la cavatine de la prima donna à la mode; mais aussitôt que le *déplorable* Oreste et l'*ingrat* Pyrrhus commençaient à pousser leurs aboiements et leurs grognements féroces, on se sauvait au foyer par amour et par respect pour ces beaux vers qu'on se promettait de lire le lendemain dans l'édition de Didot.

Mais si la grande artiste n'a point relevé la tragédie, a-t-elle au moins enrichi le théâtre? On sait bien positivement qu'elle fut pour la Comédie-Française une cause de ruine et de décadence. Les jours où Rachel jouait, on faisait six mille francs de recette, et le lendemain deux cents; la maison de Molière était déserte; le répertoire arrêté; tout talent annulé autour d'un seul talent; les auteurs vivants s'éloignaient de cette scène qui n'était plus qu'un musée; et il est bien heureux que le Théâtre-Français ait des sociétaires qui ne peuvent le quitter sans renoncer à tous leurs avantages, car le jour où la grande tragédienne lui fut enlevée il aurait dû fermer ses portes.

Du reste, bien avant la maladie de Rachel et ses

dernières souffrances, une étrangère, une Italienne, impétueuse, irrésistible, pleine d'audace et de génie, était venue ébranler cette puissance jusqu'alors incontestée, et porter le trouble, l'indécision, l'amertume au cœur de sa rivale. On ne m'opposera pas, j'imagine, l'éclatant succès de la Ristori pour me prouver que la tragédie n'est pas morte. Ce succès s'explique par un talent tout à fait exceptionnel, par la nouveauté, par le prestige d'une langue harmonieuse et à demi entendue, qui, jetant comme un voile entre l'actrice et le public, piquait la curiosité et doublait l'attention. La Ristori, d'ailleurs, ne joue point que *Myrra* et *Marie Stuart*, elle joue le drame et la comédie, le mélodrame, et le proverbe et la farce; elle jouerait *Fenella*, si on voulait. C'est une artiste universelle et complète.

Mais vous niez le progrès, me dira-t-on, vous fermez l'avenir. De même que Rachel a succédé à mademoiselle Clairon, à mademoiselle Lecouvreur, à mademoiselle Duchesnois, d'autres artistes aussi bien douées peuvent lui succéder à leur tour. Je ne dis pas non; mais si un tel bonheur nous est réservé, si une organisation d'élite, une rare intelligence, une

véritable artiste venait à se produire, il faudrait la détourner bien vite d'une voie sans issue, et la convaincre avant tout qu'elle ne pourra jamais remplacer Rachel. Inclinons-nous devant ce grand nom. Ne le jetons pas à la tête des débutantes et des élèves ; c'est une irrévérence et une niaiserie.

— Et qui jouera les tragédies nouvelles ? car enfin vous ne prétendez pas défendre à nos poëtes de commettre une tragédie, si le cœur leur en dit. — Dieu soit loué ! cela n'est pas à craindre. Les auteurs de talent y ont renoncé d'eux-mêmes. M. Ponsard écrit des comédies en prose. Quant à ses plats copistes, à ces barbouilleurs de pastiches et d'amplifications plus ou moins ridicules, loin de leur fournir les moyens de mal faire, il faudrait les enfermer. Reste un petit nombre de desservants pour la chapelle classique. Le Théâtre-Français y a pourvu, et puisqu'il faut pour le plaisir de M. Beauvallet, de M. Maubant, de M. Guichard, qu'on sacrifie deux ou trois actrices, à la seule fin de leur donner la réplique, nous avons madame Guyon, que le drame nous a prêté et qu'on devrait bien rendre au drame ; mademoiselle Favart qui dit fort bien le vers et mademoiselle Devoyod.

Voilà, si je ne me trompe, de quoi satisfaire amplement M. Maubant, M. Guichard et M. Beauvallet.

L'Odéon, qui, en sa qualité de second Théâtre-Français, a aussi le plaisir et le devoir d'élever des tragédiennes, nous en a montré plusieurs qui ne manquaient point d'agrément. J'en ai vu quelques-unes douées de qualités remarquables, et, en ce moment même, il y a une jeune artiste, mademoiselle Méa, qui vient de jouer le rôle d'Andromaque avec beaucoup d'intelligence, de zèle et de succès. Cependant, si j'étais le directeur de mademoiselle Méa, je lui dirais :

« Mon enfant, vous avez du talent, de la volonté, de beaux bras, une bonne tenue, une organe juste et bien timbré, un geste aisé et sobre ; restez toujours naturelle. Quelque rôle qu'on vous confie, évitez ces deux écueils : la trivialité et l'exagération. Il en est qui enflent les joues, grossissent la voix, imitent les ventriloques, et font le loup pour effrayer l'auditoire. Ne faites jamais le loup, chère amie ; gardez-vous des oppositions trop brusques et des intonations gutturales. On vous attraperait sans rémission, et vous ne savez pas encore, heureusement pour vous, ce que c'est

que d'être attrapée, en langage de coulisses. Ne vous promenez jamais sans raison sur la scène ; c'est bon pour les tragédiens du Jardin-des-Plantes, qui ne savent que tourner dans leur cage ; et surtout, votre rôle fini, allez vous coucher, mon enfant, et ne donnez point dans le travers de ces personnes qui reviennent après la pièce, quand elles devrait être déshabillées et débarbouillées depuis une heure.

» Je sais, ma chère enfant, que jusqu'ici aucun de ces reproches ne peut vous être adressé ; mais je veux vous prémunir contre les mauvais exemples et les mauvais conseils qui gâtent les meilleures natures et font avorter les dons les plus précieux. Ne vous croyez pas une Rachel parce qu'on vous applaudit et qu'on vous rappelle à grands cris ; soyez modeste. Vous n'êtes point revenue à la fin du spectacle, et vous avez bien fait ; le public vous a su gré de cette réserve et de cette abstention de bon goût. Il est très-malin, le public, quand il s'y met ; il proteste à sa manière ; il ne veut pas qu'on lui fasse la loi, qu'on lui impose tel ou tel artiste. Certains ballons d'essai ne peuvent se lancer qu'en famille ; mais il faut écarter avec soin le vrai public, car, s'il arrive à

pénétrer dans la salle, il souffle sur le ballon, et le voilà crevé. Adieu bravos, adieu réclames, adieu bouquets! Voyez ce qui s'est passé l'autre soir. Le parterre, qui a ses idées, voulait rappeler tous les artistes, et criait: *Tous! tous!* Mais le public a répondu : *Méa! Méa!*

» On criait : Méa dans les corridors, dans les escaliers, dans la rue. Les étudiants répétaient : Méa ; Méa, répliquaient les dames ; on n'entendait plus que Méa dans tout le quartier, depuis la rue de Seine à la rue de Vaugirard. Moi-même, votre directeur, j'ai dû prendre la défense de mes pensionnaires. On m'a dit : Méa! Mon régisseur s'en est mêlé : Méa! Quelques braves gens qui s'étaient trompés (qui ne se trompe en ce bas monde ?) ont essayé de justifier leur méprise : Méa, Méa, Méa ! ».

8 octobre 1860.

XXVIII

LES PETITS MUSICIENS DE BOIS

Je disais l'autre jour que les musiciens n'étaient pas heureux généralement. J'en ai rencontré cette semaine de très-satisfaits de leur sort, et en assez grand nombre pour former tout un orchestre. Voici comment la chose s'est passée :

Je regardais quelques marchands retardataires occupés, les pauvres gens, à faire disparaître les baraques qu'on dresse tout le long des boulevards à l'occasion du nouvel an. La soirée était assez avancée et il gelait à pierre fendre : nul espoir de chalands. Les planches tombaient avec un bruit sec sous le marteau des démolisseurs et on se hâtait de les emporter sans

grand regret, attendu que par un froid si rude, la petite industrie parisienne n'a pas fait de très-brillantes affaires.

Une seule de ces boutiques en plein vent, au coin de la rue Montmartre et du boulevard Poissonnière, semblait vouloir profiter des derniers délais de rigueur et protestait, par sa ferme attitude, contre le déménagement trop pressé des baraques voisines. Deux chandelles éclairaient l'étalage, composé d'une planche en sapin moins large que longue, unie et luisante comme un miroir. Sur la planche était rangé tout un petit monde de bonshommes de bois à rendre inquiète et jalouse la noble ville de Nuremberg. Derrière la planche, en y prenant bien garde, on finissait par découvrir le marchand.

C'était un petit vieux très-gai, très-prévenant, très-poli, assez chaudement vêtu d'une redingote de couleur incertaine qui lui tombait jusqu'aux pieds. Son cou, son menton, la moitié de ses joues s'enfouissaient dans une ample cravate de tricot rayé noir et orange. On ne lui voyait que les yeux petillants de malice et d'ironie, et le bout du nez qui, par instants, semblait se mettre à la croisée, épiant ou flairant

les passants, et rentrait bientôt sous les plis du tissu protecteur. Ce bout de nez eût fourni un chapitre à un romancier de l'école de Balzac ; il était pointu, curieux, intelligent, fin, mobile, et, en un mot, il y avait plus d'esprit, de physionomie et de vie dans ce bout de nez que dans les vingt figures stupides qui se croisaient en ce moment sur le trottoir. Il eût vraiment été grand dommage que ce bout de nez fût gelé.

— Voyez, messieurs, voyez! faites votre choix! criait le petit vieillard d'une voix claire et perçante.

J'approchai.

— Voyez, monsieur, dit-il d'un quart de ton plus bas (diapason normal); et il me salua du regard.

— Combien les bonshommes ? fis-je.

— Ce sont des musiciens, monsieur.

— Combien ces musiciens ?

— Un sou pièce.

— Ce n'est point cher.

— Et je vous les donne, monsieur, dit le marchand d'un air malicieux, pour les meilleurs artistes du monde. Premièrement ils sont modestes, ce qui n'arrive pas toujours à leurs camarades. Ils entendent que

je les estime à un sou, et vous avez vu qu'ils n'ont point réclamé. Or le moindre élève du Conservatoire, pour peu qu'il ait râclé du violon, tapé du piano ou soufflé dans une trompette, se croira un Beethowen, un Mozart, un Rossini méconnu. Aussi, monsieur, lorsque ces grands hommes incompris font partie d'un orchestre, ils ne sont nullement charitables ni pour le compositeur qui écrit les notes, qu'ils déclarent ne point exister sur leurs instruments ; ni pour le chef qui les dirige, et qu'ils désarçonnent au premier indice de mollesse et d'hésitation, comme des chevaux vicieux qui ne se sentent pas montés par un cavalier solide ; ni, enfin, pour le ténor ou pour la prima donna qui chantent faux et n'en gagnent pas moins cent mille francs par an.

— Vous me semblez, lui dis-je, assez au courant de nos mœurs théâtrales et musicales.

— C'est que peut-être, monsieur, je parle par expérience. Au surplus, il ne sagit pas de moi, reprit-il, mais de mes artistes. Je vous réponds qu'ils ne sont guère exigeants. Vous pouvez leur donner douze cents francs par an, six cents, quatre cents, même dix sous par soirée, comme cela se voit dans certains théâtres

et dans certains bals, même rien, si cela vous accommode, ils ne se plaindront pas. C'est un plaisir que d'avoir affaire à des gens si discrets. Il est vrai qu'étant de bois ils n'ont pas de grands frais d'entretien, ni de logement, ni de nourriture. On ne leur demande point de mettre des habits noirs et des cravates blanches; ils n'ont point de compte chez le boulanger, ni chez la laitière; ils n'ont pas d'enfants, n'étant pas mariés; leur loyer n'est point cher, et je vous assure qu'ils sont très-confortablement logés dans leur boîte. Ils ne craignent ni le froid, ni l'humidité; aussi le prix du charbon de terre leur est indifférent. Enfin, je ne vous conseille pas de les approcher de la cheminée, car ils sont essentiellement inflammables et ils prendront feu comme un paquet d'allumettes.

— Vous devenez sardonique, mon bon homme, et je vous avertis que je ne suis point disposé à vous suivre dans vos épigrammes ni dans vos allusions.

— Moi, monsieur! fit le vieillard d'un air étonné. En quoi donc aurais-je pu mériter vos reproches? Je vous jure que je n'ai parlé et ne parlerai jamais que de mes petits musiciens de bois, aussi vrai que je voudrais vous vendre toute ma boutique. Mettez-la, mon-

sieur, dans votre poche et je ne soufflerai plus mot. Foi d'honnête marchand, vous ne feriez nulle part une acquisition plus avantageuse. Vous pourriez même la céder avec bénéfice. Tous les jours on lit dans les journaux qu'il y aura un concours de violon, d'alto ou de violoncelle dans tel ou tel théâtre. Présentez hardiment un de mes petits artistes, il l'emportera sur ses concurrents. On me dit que les bons cors sont rares : Meifred s'est retiré ; Vivier fait des opéras et des bulles de savon ; prenez mon cor. Les meilleurs solistes s'en vont en Angleterre et en Allemagne ; prenez les miens, ils ne bougeront pas de leur place : ils en sont incapables.

— Mais je vois beaucoup de musiciens et point de chef.

— Le chef est *ad libitum*. Faites-les conduire par M. Dietsh, ou par M. Bonetti, ou par M. Tilmant, ou par M. Deloffre, ou par M. Nargeot, ou par M. Mangeant ou par M. Artus, ou par M. Groot, ou par M. Bernardin, ce sera absolument la même chose ; vous ne trouverez point d'artistes plus dociles ni plus obéissants que les miens. Ils n'y a pas besoin de les gronder, de les menacer, ni de les mettre à l'amende. Ils

seront là à l'heure exacte et même avant l'heure; ils passeront les nuits pour les répétitions et les raccords. Ils ne causeront pas avec leurs voisins, ne se moqueront pas des chanteurs et ne lorgneront pas les danseuses. Ils ne liront pas les *Soirées de l'orchestre* de leur ami Berlioz. Ils ne joueront pas aux dames pendant le trio de *Guillaume Tell* ou le duo des *Huguenots*; ils compteront leurs pauses avec conscience et gravité, et je m'engage à ne leur faire point noircir les marges de leurs cahiers de musique de portraits bouffons et de charges d'atelier.

— Puisque vous me répondez sur votre tête de leurs rares et précieuses qualités, dis-je au marchand pour arrêter son babil, mettez-m'en dix ou douze dans un paquet; j'en ferai cadeau à ceux de mes amis à qui je n'ai pu encore donner d'étrenne.

— Ah! monsieur, choisissez vous-même; je ne voudrais pas faire de jaloux. D'ailleurs, je vous prie de remarquer que ce chiffre de dix ou douze artistes est peut-être un peu maigre, et que vous agissez sans vous en rendre bien compte comme certains directeurs que je ne veux point nommer. Tous les jours ils retranchent un musicien pour cause d'économie, et

ils s'étonnent qu'un beau soir le public, n'entendant plus rien, finisse par s'apercevoir qu'il n'y a plus personne à l'orchestre.

— Eh bien, mettez-en le double, mettez-en le triple et terminons notre marché, car il ne fait pas chaud sur votre asphalte.

— Permettez, monsieur, que je vous les montre en détail, et vous prendrez ceux que vous voudrez. Voici mon premier violon solo. Il est un peu fluet de sa personne, et a les bras si longs qu'il pourrait se gratter les mollets sans se baisser. Mais Paganini n'était point bien gros, et la longueur des bras n'est pas un défaut chez un violoniste : elle lui permet de démancher à son aise. L'instrument que mon bonhomme appuie sur sa clavicule avec autant de grâce que de force n'est ni un Stradivarius, ni un Guarnerius, ni un Amati, ni même un Wuillaume ; c'est un violon d'invention nouvelle, qui se joue par la culasse et n'a qu'une corde, laquelle corde n'a qu'une note, laquelle note, indéfiniment répétée, plonge dans un ravissement profond tous ceux qui l'aiment, comme disait le grand Odry, un violoniste qu'on n'a point remplacé. Au demeurant, tout le monde ne peut avoir le talent de Sivori, de

Vieuxtemps, d'Alard, de Dancla, de Sighicelli et du jeune Sarasate, qui, à treize ans, vient d'être décoré de l'ordre de Charles III.

— C'est bien! je le prends.

— Voici mon second violon ; il a exactement le talent du premier, mais, comme il est arrivé un peu plus tard, il a trouvé la place prise : il a dû se résigner. C'est un homme très-doux, très-aimable, très-précieux ; mais il ne faut point qu'on lui manque. Un jour il a failli briser son archet sur la tête de son directeur.

— Gardez-le pour vous ; ce n'est pas là un présent à faire quand on aime que la bonne harmonie règne dans un orchestre.

— Voici ma contre-basse ; oh! vous pouvez l'examiner; c'est un artiste hors ligne; il a autant de talent que Bottesini, le premier contre-bassiste du monde, et il a sur Bottesini ce grand avantage qu'il ne s'obstine pas à faire des opéras.

— Donnez, donnez ; je l'achète.

— Mon violoncelliste n'en fait pas non plus, et rien que pour cette grande qualité, si je n'avais mis invariablement tous mes artistes à un sou, celui-ci vau-

drait son pesant d'or. Il a plus de talent, monsieur, que Servais, Franchomme, Batta, Lebouc, Seligmann, et Cosmann, et Braga, et Piatti lui même....

— Oh! oh!

— Oui, monsieur, plus de talent; et jamais, ni par prière ni par menace, on n'a pu obtenir de lui — de ce petit bonhomme que je tiens délicatement entre l'index et le pouce, qu'il imitât sur le doux instrument de sainte Cécile, ni les chiens qui se disputent les os dans les carrefours, ni les chats qui miaulent sur les gouttières, ni les bouchons qu'on coupe, ni le verre qu'on râpe, ni la scie, ni la vrille, ni aucun des bruits qui agacent les nerfs ou font grincer des dents.

— Béni soit-il! En avez-vous beaucoup de cette espèce? Je les emporte tous.

— Il ne me reste plus que celui-ci.

— Donnez, donnez vite.

— Je vous présente ma première clarinette : elle est borgne; la deuxième est aveugle; ce sont deux bons artistes, mais vous les voyez un peu soucieux : c'est qu'ils se souvienent d'un mot très-dur de Cherubini; ce savant n'en faisait point d'autres. « Qu'y

a-t-il au monde de plus ennuyeux qu'une clarinette? » dit-il un jour à un élève qui concourait pour le prix de cet instrument. Le jeune homme interdit ne savait que répondre. — « Deux clarinettes, » répondit Cherubini en lui tournant le dos.

— Voici maintenant vos flûtes.

— Celle-ci se nomme Tulou, l'autre Dorus, et la troisième Rémusat; quant à la quatrième.....

— Il y en a une quatrième?

— Oui, monsieur, mais on lui a cassé l'embouchure.

— Et que voulez-vous que j'en fasse?

— Oh! monsieur, prenez-le, ce bonhomme, il vous divertira; si vous connaissiez son histoire. vous le payeriez deux sous plutôt qu'un. D'abord il est plus vieux qu'il n'en a l'air, bien qu'à première vue on lui donne au moins soixante ans. Il a commencé fort jeune à jouer de la flûte dans une ville de province; il en jouait fort mal, c'est une justice à lui rendre, et il gagnait si peu à ce métier qu'il ne lui resta plus d'autre ressource que de mettre son instrument en gage. Pauvreté n'est point vice, mais il était très-méchant, ce qui est toujours un tort, même quand

on est pauvre. Un brave et digne colonel, qu'il a offensé depuis tant qu'il a pu, prenant pitié de son état, le fit entrer dans la musique de son régiment, où il ne tarda pas à se faire détester de tous ses camarades. Un beau jour il disparut sans laisser son adresse. Son ambition le poussait vers un plus grand théâtre ; il se sentait du génie. Il s'en vint à Paris par le coche, car, en ce temps-là, les chemins de fer, ni les diligences même, n'étaient inventés. Il essaya de donner quelques leçons de chant, mais jamais il ne put former un élève supportable. Il voulut composer, et après bien de la peine et bien des douleurs, il accoucha d'une romance : *la Plume d'oie,* son premier et son dernier chef-d'œuvre. Finalement convaincu qu'il n'était bon à rien, il s'est mis à médire de tout le monde, surtout de ceux qui l'avaient soigné et recueilli quand il était dans la misère : il a la mémoire du cœur ; il ne néglige aucune occasion de leur être désagréable, à eux, à leurs parents et à leurs amis. C'est son plaisir et son bonheur de désobliger ceux qui l'ont obligé. A la vérité, il a la médisance lourde et ennuyeuse ; mais l'intention supplée à ce qui lui manque d'esprit.

— Je crois, bon ami, que vous calomniez votre flûtiste de bois. Vous prétendez qu'il médit, il ne parle même pas ; il n'a point de langue ; il est muet comme une souche.

— S'il ne parle pas, c'est qu'on l'a menacé de donner un concert où l'on n'exécuterait que ses œuvres.

— Mais puisque ses œuvres ne se composent que d'une seule romance : *la Plume d'oie!*

— Eh bien, on chanterait *la Plume d'oie* vingt-cinq fois de suite, pour lui apprendre à déblatérer contre ceux qui ont du talent.

— Voilà qui est original ; je retiens deux billets.

— Je reviens à mes moutons, reprit le marchand. Voici mon harmonie, je vous la vends en bloc ; mais permettez-moi de vous signaler mes deux trombones : le premier n'a qu'un défaut, c'est de s'endormir sur son pupitre tandis que le second fait sa besogne. Un soir, comme il fermait les yeux, un de ses voisins roule un gros mouchoir et le fourre comme un tampon sous le pavillon de l'instrument. Mon musicien se réveille en sursaut, souffle avee un grand sang-froid dans son trombone, et continue ainsi toute la soirée, sans se douter qu'il ne donnait aucun son. C'était son

camarade qui jouait pour deux, et qui n'a pas, pour ce surcroît de peine, demandé ni obtenu la moindre gratification.

— Qu'est-ce encore ceci?

— C'est mon tambour, mais un grand tambour, monsieur; j'oserai dire un tambour-major. Il sait fort bien la musique, et parce qu'il la sait il ne veut plus en faire. Il dit que l'harmonie a fait son temps et que la mélodie radote; qu'il faut inventer du nouveau, et que celui-là serait un grand homme qui ferait de la musique sans mélodie et sans harmonie. Mon tambour, imbu de ces principes, a déjà trouvé un moyen de frapper sa peau d'âne tout autrement que les anciens tambours. Quand il lève les bras à la hauteur de ses tempes et qu'il ne laisse point retomber ses baguettes, il produit, par cette abstention volontaire, le plus beau roulement qu'on ait jamais entendu; quand les baguettes, violemment agitées, ébranlent la caisse, on n'entend plus rien: c'est merveilleux!

— Que me contez-vous là, maître farceur? C'est que la machine est détraquée et que vous avez coupé la ficelle. Rétablissez le petit ressort, et votre tam-

bour jouera comme les autres. Mais quel est ce musicien qui n'a aucun instrument dans les bras?

— C'est mon ténor; vous voyez que je lui ai mis ce grand soufflet sous les talons. C'est le soufflet de l'*ut* de poitrine, ou de l'*ut dièse*, ou du *ré naturel*, à volonté. Plus on souffle et plus on monte. Mon ténor a cent mille francs dans son soufflet. Rien n'est si commode. Les anciens chanteurs se donnaient un mal infini avant d'oser paraître dans un bout de rôle. Avec ce soufflet-là vous n'avez pas besoin de solfier, ni de poser la voix, ni de phraser, ni de faire aucun exercice. Vous poussez, un grand bruit s'échappe, et le tour est fait. Mon ténor a quarante-huit ans sonnés ; sa taille est un peu courte et il prend du ventre. Mais qu'importe? il a le soufflet. Sa carrière a été des plus orageuses ; il a été successivement garçon de café, tonnelier, droguiste, marchand de robinets, vitrier, photographe et facteur à la criée. Il s'est aperçu tout à coup qu'il avait une voix superbe, il est venu me voir, et, au moyen de mon soufflet, je lui ai seriné trois rôles. Il débutera l'été prochain sur le grand théâtre de Sa Majesté, à Londres.

— Tenez, mon brave, vous avez tant bavardé, vous

m'intriguez si fort depuis une heure, que je vous achète toute votre votre boutique, à une condition : c'est que vous me direz qui vous êtes, ou du moins ce que vous faisiez avant de vendre des bonshommes de bois sur le boulevard.

— Hélas! monsieur, si je savais le latin, je vous répondrais comme Énée à Didon : Vous me demandez là une douloureuse histoire. Tel que vous me voyez, j'ai été directeur d'un théâtre de province, et j'aurais fait fortune si j'avais eu un peu d'argent ; mais comme je n'avais pas un sou pour commencer, j'ai dû prendre des commanditaires. Ah! monsieur, si vous êtes jamais directeur, jetez-vous dans un puits la tête la première, plutôt que d'avoir recours à ce que l'on nomme des bailleurs de fonds. J'en avais trois et point des Arabes. Le premier m'a imposé de jouer ses ouvrages, qui m'ont ruiné. Le second m'a fait engager sa maitresse qui criait comme un aigle. Le troisième me prêtait son argent à des conditions plus douces : cinquante-huit pour cent d'intérêt, trois loges à l'année, soixante stalles d'orchestre tous les soirs, et le droit de les vendre sur la voie publique avant l'ouverture des bureaux. Mes frais étaient énor-

mes; la mise en scène absorbait les recettes; mes chanteurs me faisaient la loi et prétendaient être payés sur le pied de Mario et de Tamberlick. J'ai succombé, mais je me le suis tenu pour dit. Je n'ai point recommencé, comme beaucoup de mes confrères. La leçon m'a été profitable, et je vous jure qu'on ne m'y prendra plus. Maintenant je cours les foires, heureux de rien, content de peu ; je vis au jour le jour ; je dégrossis moi-même mes bonshommes avec une pointe de canif; mes frais ne sont pas exorbitants, et je n'ai point de commanditaires. Enfin, grâce aux braves gens comme vous, monsieur, — et il me fit un salut des plus gracieux, — qui veulent bien m'honorer de leur confiance, je ne suis pas à plaindre, vous le voyez, et je tire un meilleur parti de mes petits musiciens de bois que de mes illustres artistes en chair et en os.

13 janvier 1861.

XXIX

LA FORCE D'INERTIE

De toutes les forces qui mènent le monde, la force d'inertie est la plus puissante et la plus irrésistible. Elle consiste à répondre toujours : « Oui, » et à ne rien faire, à laisser dire et à suivre invariablement la même ligne de conduite, à user la volonté la plus déterminée par l'inaction la plus absolue, à prendre le temps comme il vient, les hommes comme ils sont, et à lasser les gens jusqu'à ce qu'ils pensent à autre chose ou qu'ils en prennent leur parti. Ceux qui emploient cette force avec patience et discernement arrivent à des résultats prodigieux. Ils sont inviolables et inamovibles. Pour me borner à mon sujet,

presque tous nos théâtres sont gouvernés par cette force et ne tiennent aucun compte ni des critiques, ni des conseils, ni des soulèvements de l'opinion, ni des ordres de l'autorité, ni même, — obstination singulière ! — du vide qui se fait dans leur salle et dans leur caisse. Mais qu'on y prenne garde : si cela convient aux directeurs, cela est désastreux pour les établissements qu'ils dirigent, et vous verrez qu'un beau jour on fera partout relâche à la fois, parce qu'il n'y aura plus ni pièce, ni acteur, ni public.

J'aime les optimistes qui n'ont pas assez d'éloges pour ce qui est l'opprobre du théâtre. Je croyais qu'il n'y avait plus autant de ces bonshommes depuis Candide ; je me trompais ; le nombre s'en est considérablement accru. Fi des critiques dégoûtés qui n'ont aucune sympathie pour nos modernes chefs-d'œuvre ! Candide est plus indulgent que cela : il est assez content, et, si vous le poussez un peu, il vous avouera qu'il est ravi. Il trouve non-seulement que tout est bien, mais que tout est pour le mieux. Le drame le plus sot, le plus lourd, le plus ennuyeux lui paraît fort intéressant et fort bien écrit. Un acteur affreux, qui a de la bouillie plein la bouche, prononce admi-

rablement au gré de Candide. Une actrice contrefaite, nouée, malingre, est un trésor de grâce et de beauté. La farce la plus immonde, la danse la plus indécente ont droit à nos égards et à nos tendresses. C'est de l'esprit gaulois; c'est du pur Rabelais, du Molière, du Lafontaine. O Candide! viens, que je t'admire! Les directeurs te serreront dans leurs bras, te porteront en triomphe et se retrancheront plus que jamais dans leur force d'inertie.

Il ne faut pas croire, cependant, que cela n'arrive qu'à Paris. *Tutto il mondo è paese.* On en voit partout de curieux exemples. J'ai connu, étant très-jeune, à Parme — cette ville si bien étudiée par M. de Stendahl, — un *impresario* qui était l'idéal du genre. Il se nommait Tranquille; Dieu veuille avoir son âme! C'était un homme d'assez belle taille, qui mangeait bien, buvait mieux, dormait sur ses deux oreilles et se moquait du reste.

Le théâtre qu'il dirigeait avait une subvention du gouvernement, car, de tout temps, l'Italie a beaucoup dépensé pour ses spectacles. Outre la subvention du duc, quelques jeunes gentilshommes parmesans, grands amateurs de musique, s'étaient cotisés pour

combler de leur bourse le *déficit* qui serait constaté à la fin de chaque saison. Ces jeunes seigneurs avaient aussi formé un comité pour surveiller leur *impresario*. Mais c'était plutôt une surveillance nominale que réelle. Tranquille savait fort bien que ses aimables protecteurs étaient gens d'esprit et de plaisir, et que, pourvu qu'il leur montrât de temps à autre quelques frais minois ou quelques jambes bien faites, ils n'avaient ni l'envie ni les moyens de contrôler sérieusement sa gestion.

Ainsi le brave homme ne courait aucun risque ; il ne faisait absolument rien, touchait de beaux appointements et avait une part dans les bénéfices. A la vérité, ces bénéfices n'existaient que sur le papier, car, tant qu'il fut directeur il n'y eut que des pertes. Mais si les autres se ruinaient, Tranquille menait la vie douce, et voici à quoi se bornaient ses fonctions directoriales. Lorsqu'il prit le théâtre, il trouva un opéra et un ballet qui faisaient les délices du public. L'opéra était : *Les aventures de Scaramouche* et le ballet : *La chatte métamorphosée en femme*. Tranquille fit appeler l'imprimeur et lui commanda six mille affiches des *Aventures* et six mille de *la Chatte*.

— Ah! mon Dieu! s'écria l'imprimeur, que voulez-vous faire de tant d'affiches?

— Vous mettrez la date en blanc, répondit gravement Tranquille.

— Mais encore une fois, monsieur, il y en a là pour trente ans.

— Quand il y en aurait pour quarante, qu'est-ce que cela vous fait? J'ai l'intention de jouer un jour *la Chatte*, et un jour *Scaramouche*, jusqu'à la consommation des siècles et des affiches.

— Mais, monsieur, vous n'y songez point : le public aura bientôt assez de vos deux vieilleries, et vous serez forcé de lui donner autre chose.

— C'est ce que nous verrons, dit Tranquille. Exécutez mes ordres, et ne vous mêlez point de ce qui ne vous regarde pas.

Au bout de quelque temps, plusieurs abonnés firent entendre des plaintes. Votre opéra est charmant, disaient-ils, et votre ballet délicieux; mais voilà deux ans que vous nous les faites avaler, ne serait-il pas temps de changer de spectacle?

— Ah! messieurs, fit le directeur en s'inclinant jusqu'à terre; je suis complétement de votre avis. S'il ne

tenait qu'à moi vous auriez tous les mois un opéra nouveau, et tous les quinze jours un nouveau ballet. Mais, voyez-vous, je ne suis point le maître. J'ai les mains liées. C'est le comité qui ordonne, c'est le comité qui dirige, c'est le comité qui gouverne; je ne suis que le serviteur très-humble du comité.

Cependant les jeunes seigneurs qui composaient ce comité redoutable, trouvant aussi qu'on donnait trop de *Chatte* et trop de *Scaramouche*, se décidèrent bien à regret, car ils étaient fort engoués de leur directeur, à lui demander poliment s'il ne songeait pas à monter quelques nouveautés.

— C'est ce que j'allais proposer à Vos Seigneuries, dit humblement Tranquille en leur tirant de profondes révérences. Si vous n'y voyez point de difficulté, je commanderai un ouvrage en trois actes au maestro Pantaleoni, et un ballet pantomime au célèbre Gamba-Storta. Je profiterai aussi de l'occasion pour renouveler la troupe. Elle se compose, comme Vos Seigneuries le savent bien, d'un ténor poussif, d'une prima donna essoufflée, d'un baryton qui chante faux, et d'une basse chantante qui ne chante plus du tout. Je vais mettre mes amis en cam-

pagne pour chercher d'autres artistes qui puissent débuter dans les nouveaux ouvrages que je prépare, et je prends devant vous, messeigneurs, l'engagement formel que, dans dix ans d'ici, au plus tard....

— Comment! dans dix ans? vous voulez que nous attendions dix ans votre opéra et votre ballet?

— On voit bien, dit Tranquille avec un respectueux sourire, que Vos Seigneuries n'ont jamais dirigé de théâtre. Les choses ne marchent point comme on veut : s'il ne tenait qu'à moi, mes jeunes maîtres, vous seriez servis dès demain. Mais je suis le valet très-humble des auteurs, des compositeurs, des chefs d'emploi, des peintres, des costumiers, des machinistes, et, j'ai beau les presser, ils n'en finissent point. Il faut six mois pour chercher un sujet, six mois pour faire le plan d'un ouvrage, six mois pour écrire un *libretto*. On me l'apporte ; bon! ne me faut-il pas deux ans pour le lire et pour noter en marges mes corrections? Je le rends au musicien ; celui-ci fait sa besogne en six mois, on ne dira pas qu'il perd du temps. Mon devoir est de lire la musique, et comme je ne m'y entends pas beaucoup, le moins que je puisse y consacrer c'est une année ; mettons un an

pour copier les parties, un an pour les revoir, trois ans pour les répétitions, deux pour les raccords, faites vous-mêmes le calcul! Et remarquez, je vous prie, que je ne compte pas les indispositions, les congés, les rhumes; la première chanteuse qui est enceinte, la première danseuse qui se donne une entorse. Ah! mes chers maîtres, c'est un triste métier que celui de directeur, et si je ne vous étais attaché par un dévoûment sans bornes, il y a longtemps que j'aurais eu l'honneur de vous donner ma démission.

— Pardon, monsieur Tranquille, dit l'un des plus jeunes membres du comité, est-il bien nécessaire de répéter trois ans un opéra en trois actes? ne pourriez-vous point nous faire grâce de quelques mois?

— Cela ne se peut, dit Tranquille.

— Et pourquoi?

— Parce que cela ne s'est jamais fait.

— Ah! dirent les autres d'un ton convaincu. Et on leva la séance.

Ce jour-là, Tranquille dîna de meilleur appétit qu'à l'ordinaire, se coucha de bonne heure et dormit d'un seul trait jusqu'au lendemain matin. Ses amis l'admiraient, et il y avait de quoi. On revint plusieurs

fois à la charge ; mais, chaque fois, le directeur, tout en protestant de sa docilité, de son zèle et de son obéissance, n'en faisait qu'à sa tête, c'est-à-dire qu'il s'abstenait complétement. *Sustine et abstine*, c'était sa devise. A la fin, le comité se lassa de lui faire des remontrances ; les abonnés restèrent par habitude ; ils n'écoutaient plus l'opéra, et le ballet les intéressait peu, mais ils lorgnaient les danseuses.

Tranquille mourut, laissant une fortune honnête et la réputation d'un homme aimable, doux, obligeant, surtout quand on ne lui demandait rien. Les nouveautés qu'il devait mettre en scène sont encore à l'état de projet, et l'un de mes amis qui se trouvait à Parme avant l'annexion de ce duché au Piémont, y vit jouer *la Chatte métamorphosée en femme et les Aventures de Scaramouche.*

Prodige de la force d'inertie !

Combien de mesures excellentes n'ai-je pas vu prendre ici qui ont avorté par le mauvais vouloir ou l'apathie de certains directeurs ? Combien de circulaires dont on ne s'est pas plus soucié que si on ne les avait jamais reçues ?

On nomme une commission pour supprimer les

mauvaises places, comme on a supprimé les logements insalubres. On constate que dans plusieurs théâtres il y a des loges où l'on manque d'air, où l'on étouffe, où l'on ne voit rien du tout ; d'autres que l'on loue pour quatre places et où il peut tenir à peine deux personnes. A-t-on supprimé ces boîtes dangereuses et malsaines ? Nullement. Il s'est trouvé un directeur facétieux qui a prétendu prouver que ces places-là étaient recherchées de préférence ; qu'on ne venait pas pour voir au spectacle, mais pour ne pas être vu, et que si on ne louait pas quarante francs une loge qui en vaut dix, personne n'en voudrait. Ce raisonnement a paru sans réplique ; on a laissé les choses telles qu'elles étaient, et on loue toujours pour quatre ou cinq places des loges où deux hommes de moyenne taille ne peuvent se tenir assis, ni couchés, ni debout.

Force d'inertie !

Que n'a-t-on pas dit contre les marchands de billets, et contre cet étrange abus qui fait qu'on ne trouve plus de places au bureau, quand on vous en vend publiquement à deux pas, chez un marchand de vin, moyennant deux, trois, quatre et jusqu'à dix francs de prime ! Est-ce que les marchands de vin paient

patente pour vendre des billets de spectacle? Et de quel droit les marchands de billets prélèvent-ils un impôt sur les théâtres, sur les auteurs et sur le public? Il y a longtemps qu'ils auraient dû disparaître. Promenez-vous, un soir de première représentation, devant tous nos théâtres, grands et petits, vous verrez ces aimables industriels plus empressés, plus nombreux, plus florissants que jamais.

Force d'inertie!

On a défendu, avec beaucoup de raison, de mettre des tabourets à l'entrée de l'orchestre, des galeries et des couloirs; ils obstruent le passage, gênent les spectateurs, et seraient un danger terrible en cas d'incendie. Trois jours après celui où cet ordre si sage était donné, les garçons et les ouvreuses achetaient des tabourets supplémentaires, pour en mettre six où ils en mettaient trois auparavant; ce sont des remparts, des barricades, de véritables fortifications que ces petits siéges, entassés les uns sur les autres, de sorte que si le feu prenait au théâtre, ce dont Dieu nous préserve! on ne pourrait jamais les escalader.

Force d'inertie!

Il a été recommandé aux directeurs, dans un but

d'humanité, de ne point faire répéter les artistes passé minuit. Y a-t-il une mesure plus équitable et plus humaine? Les heures de travail sont réglées dans tous les ateliers, pourquoi ne le seraient-elles pas au théâtre? Il y a des directeurs impitoyables qui gardent jusqu'à trois et quatre heures du matin les artistes qui n'en peuvent plus, qui tombent d'épuisement et de fatigue. Et pourquoi cela, je vous prie? Pour les faire servir d'accessoire et de complément aux machines, pour les faire passer par une fausse trappe où ils risquent d'avoir les jambes emportées ou pour les hisser dans une apothéose, où leurs jupons brûlés et leurs chairs en lambeaux ajoutent à l'éclat et à l'émotion de la fête. Le soir même où la circulaire qui prescrivait cette mesure leur était adressée, trois théâtres du boulevard faisaient relâche, et renvoyaient les acteurs, les danseurs, les comparses à deux heures du matin. Le jour suivant, on les faisait répéter jusqu'à quatre heures, et le surlendemain jusqu'à l'aube. Cet usage s'est maintenu depuis sans grandes variations. Et la circulaire! abolie, oubliée, tombée en désuétude.

Force d'inertie!

On a prié les auteurs, les comédiens, les directeurs de ne point parler argot sur le théâtre. C'est la langue des tripots, des prisons, des bagnes. Aussi des gens de sens et de goût n'ont-ils pas cru qu'il fût nécessaire d'encourager cette littérature. Les auteurs ont crié à la tyrannie ! On ne veut plus que nous parlions argot ! nous parlerons javanais, ce qui est un jargon plus ignoble encore et plus bête. Les comédiens se sont emportés, et aussi les comédiennes. Eh quoi ! nous ne pourrons plus dire ni *chouette*, ni *rupp*, ni *rupin!* Puisqu'on nous coupe sous le pied nos plus belles fleurs de rhétorique, nous lèverons la jambe au niveau des avant-scènes. — Et vous ferez bien, ont répliqué les directeurs. En vérité, on ne sait plus que devenir. Les auteurs sont épuisés, les pièces qu'on nous apporte sont injouables, et le public n'aime plus que les poses plastiques. Dansons le *cancan!* Cette danse, éminemment *nationale*, est défendue dans les bals publics, parce qu'ils sont mal fréquentés ; mais au théâtre où chaque mère de famille peut conduire ses enfants, elle doit être permise. Et on danse le cancan !

Force d'inertie !

Il a été question dernièrement d'une circulaire qui

n'a jamais existé ; on l'a démentie officiellement. Il y avait pourtant de bonnes choses dans cette pièce apocryphe, si on s'en rapporte à ceux qui l'ont vue ou qui l'ont fabriquée. On y invitait, dit-on, chaque théâtre à se renfermer dans son genre. C'est un excellent parti que les théâtres devraient prendre d'eux-mêmes sans y être contraints. Ils se font une concurrence absurde en voulant jouer les mêmes pièces et en se jetant dans les mêmes frais de décors et de costumes. Tout pour les yeux, rien pour l'esprit ; cela peut-il durer ? C'est non-seulement la perte de l'art — dont tout le monde se moque, — mais la ruine des directeurs ou de leurs bailleurs de fonds. Je ne connais que deux systèmes en fait de théâtres : celui de la liberté et celui du privilége. Veut-on essayer du premier ? Qu'on proclame la liberté des spectacles ; chacun pourra exploiter tous les genres à ses risques et périls, sauf à se conformer aux lois de police et à obtenir l'autorisation préalable de la censure. Mais qui dit privilége, dit restriction, contrôle, cahier des charges et tarif. Il ne faut pas qu'un théâtre empiète sur le genre d'un autre, et que, de concession en concession, de tolérance en tolérance, chaque directeur soit

maître de donner tous les spectacles qui lui passent par la fantaisie.

Si la Comédie-Française joue des vaudevilles, l'Odéon des mélodrames, l'Ambigu des comédies, la Gaîté des pantomimes, le Gymnase des féeries, les Variétés des Revues, et le Palais-Royal des ballets, à quoi bon des priviléges, des limites, des règlements? Tout ne sera que trouble et confusion. Ainsi qu'arrive-t-il? C'est que chaque théâtre n'ayant plus ni un genre à lui, ni une troupe stable, ni une clientèle assurée, les auteurs portent leurs pièces où ils veulent, ne prennent même pas la peine de faire connaître d'avance leur *scenario*, et imposent aux directeurs des conditions si dures, que ceux-ci ne peuvent les remplir qu'en se ruinant. Les acteurs qui ont un nom ne jouent plus qu'au cachet. Pourquoi s'enchaîneraient-ils par un engagement fixe, quand tous les théâtres leur sont également ouverts? La foule va partout où elle croit pouvoir s'amuser; mais elle ne retourne pas deux fois dans le même théâtre, et lorsqu'on donnera partout le même spectacle et qu'elle en sera bien convaincue, elle aimera mieux se promener au Bois et aux Champs-Élysées.

Je ne veux citer qu'un exemple. Il n'y a que l'Opéra et la Porte-Saint-Martin qui soient autorisés par leur privilége à donner des ballets et à engager des danseuses. Comptez un peu les théâtres où l'on danse, ou plutôt dites-moi quel est le théâtre qui n'a point son corps de ballet? le Cirque, la Gaîté, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique, les Délassements, le Théâtre Déjazet, etc., etc. Je ne parle pas des Variétés et du Palais-Royal, qui, ne sachant plus sur quel pied danser, danseront bientôt sur la tête. Eh bien! quoi de plus simple que de les rappeler aux clauses de leurs priviléges, et de leur dire avec tous les égards possibles: Mes amis, vous n'avez point le droit de danser.

Ce qu'on devrait défendre surtout, ce sont les *pièces à femmes*. A quoi les reconnaît-on? Rien n'est plus facile: A la liste des personnages, qui est d'une longueur démesurée, et où vous lisez ces noms si justement célèbres: mademoiselle Julie, mademoiselle Léonie, mademoiselle Marguerite, mademoiselle Risette, mademoiselle Frisette, mademoiselle Rigolette, mademoiselle Bamboche, mademoiselle Filoche, mademoiselle Caboche et autres illustrations de barrière. Les auteurs et les directeurs vous disent avec une

naïveté rare : nous sommes d'accord et vous prêchez des convertis. La pièce est stupide, idiote, infecte ; mais *elle fait de l'argent.*

En vérité ! Mais les tableaux vivants, dans leur simplicité naturelle, faisaient aussi beaucoup d'argent ; on les força de mettre des maillots ; ils en faisaient moins, mais ils en faisaient encore ; on finit par leur donner congé. Nous vous parlons morale, art, décence et vous nous répondez : Recette ! Il y a d'autres lieux où l'on ne joue point la comédie et qui font recette tous les soirs !

Mais j'ai beau rabâcher, à tout propos, les mêmes plaintes et les mêmes vérités. Ma voix se perdra dans le désert : *vox clamantis in deserto.* Et les choses iront leur train, ni plus ni moins, que si je n'avais rien dit.

Quelle volonté ne se briserait pas devant cette immense force d'inertie ?

16 septembre 1861.

XXX

LE THÉATRE EN PROVINCE

Le théâtre en province est dans un état si fâcheux, que tous les jours on apprend quelque faillite ou quelque désastre, ou des scènes de tumulte et de désordre si violentes et si brutales, qu'on ne croirait pas qu'elles se passent dans un pays civilisé. Quand le mal arrive à un tel point de gravité, il faut, pour le guérir, des mesures énergiques et promptes. Pourquoi ne traiterait-on pas l'art dramatique aussi favorablement, pour le moins, que le commerce de la boucherie? Liberté absolue! voilà, dit-on, la solution la plus

simple, la plus nette et la plus logique. Serait-elle la plus efficace? Il est permis d'en douter. On ne saurait passer, d'ailleurs, d'un régime de privilége et de monopole absolus, sans ménagement ni préparation d'aucune sorte, à un régime diamétralement opposé. Et puis enfin, — c'est une raison majeure, — il ne semble pas que le gouvernement, qui a seul en main le pouvoir de trancher la question, veuille entrer actuellement dans cette voie; il faut donc aller au plus pressé. Les gens pratiques n'aiment pas à perdre leur temps en discussions stériles et inopportunes. Ils prennent les choses telles qu'elles sont, et non pas telles qu'elles pourraient ou devraient être.

D'où vient la situation précaire, alarmante, bientôt désespérée, de l'art dramatique en province, et quel remède pourrait-on y apporter dans les conditions présentes du théâtre? Voilà le double sujet que nous voudrions traiter aujourd'hui.

Pour qu'un théâtre soit possible, disait Alfieri, il faut trois choses : des auteurs, des acteurs et un public.

Des auteurs, nous en avons sept à huit cents, si l'on s'en rapporte au tableau de la Société dramatique;

mais, dans le fait, il n'y a que trois ou quatre dramaturges, cinq ou six vaudevillistes, et deux ou trois écrivains capables de faire une tragédie ou une comédie. Encore sont-ils frappés d'une telle stérilité et d'une telle impuissance, que la plupart de nos théâtres ne vivent que de reprises. Les uns s'obstinent à galvaniser de vieilles pièces par une mise en scène étrange et dispendieuse; les autres sont à l'affût de tout ce qui fait quelque bruit pour exploiter l'événement du jour; d'autres enfin ne craignent point de s'adresser aux passions grossières et aux instincts d'épravés de la foule. La province ne peut suivre aucun de ces errements; elle n'a point d'argent pour rhabiller à neuf de vieux mannequins, pour cacher leur difformité et leur pauvreté sous des oripeaux et du clinquant; les actualités lui sont interdites, parce que, recevant ses pièces de seconde main, lorsqu'elle arrive à les jouer sur ses théâtres, ce qui avait passionné ou amusé un instant le public, est complétement oublié. Elle ne comprend pas ou ne veut point comprendre, ce dont je lui fais mon compliment, des rapsodies toutes locales, un argot tout parisien, des plaisanteries et des lazzis détestables qui révoltent la pudeur et of-

fensent le goût. Voilà une première cause de ruine et qu'on ne peut conjurer si l'on ne remonte pas à la source : le manque d'un répertoire assez riche, assez varié, assez décent pour contenter des spectateurs plus difficiles, plus susceptibles, si vous voulez, et qui ne se renouvellent pas aussi souvent qu'à Paris.

Mais si nous n'envoyons guère de pièces en province, nous y envoyons encore moins d'acteurs. Les bons comédiens, les chanteurs passables sont très-rares, et, plus ils sont rares, plus ils sont chers; c'est la loi qui régit toute transaction privée, la loi de l'offre et de la demande. Nous avons des amoureux d'une laideur cruelle, et nous les tolérons sans dire mot; des ténors essoufflés dont nous faisons nos délices; des actrices qui ont passé la quarantaine et que nous trouvons encore fraîches et appétissantes. La province est donc bien dégoûtée? Ne lui faut-il point des Talma, des Rachel et des Mars, des Rubini, des Lablache et des Malibran? Ne peut-on pas lui en fabriquer tout exprès? Et n'est-ce pas une satisfaction suffisante pour sa vanité, de voir que nous rachetons souvent, avec prime et dédit, tel artiste qu'elle a sifflé à outrance?

Si l'on veut s'occuper sérieusement de l'avenir de l'art dramatique en province, il faut que la question d'argent soit d'abord vidée. L'argent, hélas! qui est le nerf de la guerre, est aussi le nerf du théâtre. Lorsqu'une ville de premier ou de second ordre veut se donner le double luxe d'une troupe d'opéra et de comédie, il faut qu'elle paie ses plaisirs. Aucun théâtre important ne peut subsister aujourd'hui sans subvention, le prix des places (qui est seul demeuré ce qu'il était il y a trente ans au milieu de l'augmentation de toutes choses), n'étant plus en rapport avec les appointements exigés par les artistes. Ainsi Marseille, Strasbourg et Lyon subventionnent leurs théâtres; mais il est juste aussi que les municipalités aient voix au chapitre lorsqu'on nomme un directeur, qu'elles éclairent le ministre sur la probité et la capacité des candidats et qu'elles surveillent l'emploi de leurs fonds.

Tout directeur devrait déposer un cautionnement qu'il ne pourrait retirer qu'à la fin de sa gestion; mais il faudrait que ce cautionnement fût d'un chiffre assez élevé pour garantir la totalité des appointements des artistes. On éviterait ainsi les faillites; on ne ver-

rait plus ce spectacle affligeant de tant de pauvres diables, alléchés par l'appât de quelques avances modiques, ballottés d'un bout de la France à l'autre, et laissés tout à coup sur le pavé, sans avoir de quoi regagner l'endroit d'où ils sont partis. Car ils ne sont chez eux nulle part, ces maîtres Jacques de l'art dramatique, forcés de jouer à la fois l'opéra, la comédie, le vaudeville et la farce, de répéter tous les jours et d'apprendre toutes les nuits un nouveau rôle; ils n'ont ni foyer, ni meubles, ni habits, ni linge; le tout est resté en gage dans quelque hôtel garni, trop heureux encore si une hôtesse impatiente n'a point vendu leurs tristes hardes, — des pourpoints troués, des maillots déteints, quelques vieilles toques, quelques plumes flétries, — leur outil et leur gagne-pain!

On ne saurait trop insister sur ces lamentables détails. Souvent des esprits aventureux se lancent dans des entreprises qui sont au-dessus de leurs moyens. Il faut les arrêter à temps, les prémunir eux-mêmes contre des illusions funestes; empêcher les fripons de faire des dupes; les imprudents de se ruiner. Voilà notre système en deux mots: subvention, contrôle

par les villes; responsabilité, garanties sérieuses par le directeur.

— Mais si vous les poussez trop, personne ne voudra plus diriger un théâtre.

N'en croyez rien. De deux choses l'une : ou l'affaire est bonne, et l'on trouvera des hommes capables et solvables qui ne demanderont pas mieux que de s'en charger; ou elle est décidément mauvaise, et mieux vaut qu'un théâtre n'ouvre pas du tout, s'il ne repose point sur des combinaisons solides, que de s'écrouler au bout de deux ou trois mois et d'entraîner tant de malheureux dans sa chute.

Le plus grand obstacle à la prospérité, à l'existence même des théâtres de province vient du public. J'aime à dire la vérité sans détour, et peu m'importe qu'elle soit prise en bonne ou mauvaise part par ceux qui s'en trouvent blessés. Or, la vérité est que, dans plusieurs villes, le public est si exigeant, si capricieux, si injuste, si pénétré de sa toute-puissance et si despote; il juge avec tant de précipitation, si peu d'équité et d'indulgence, qu'il finira par ne plus avoir de spectacle et passera forcément ses soirées au logis, dans la rue ou à l'estaminet.

J'arrive aux deux questions les plus brûlantes et les plus envenimées, la question des abonnements et la question des débuts.

On sait ce que l'on entend par débuter en province. Un artiste régulièrement engagé ne fait partie de la troupe que s'il a été agréé, après trois débuts, par *la majorité* des spectateurs. Ces trois débuts se font dans trois rôles différents, si bien que l'artiste en réalité n'a qu'un seul début, qu'il éprouve trois fois le même saisissement de terreur, et que son admission ou son refus ne dépend que d'un rôle, d'une scène, d'un morceau, d'une note ou d'un geste, comme vous allez voir.

Laissons de côté les intrigues, les protections, les cabales; nous y viendrons tout à l'heure. Je suppose que chaque spectateur ait les connaissances, le goût, l'impartialité, le sang-froid nécessaires pour porter sur la voix, sur le jeu, sur la figure, sur la tenue, sur les qualités si nombreuses et si diverses qui forment le talent de l'artiste, un jugement motivé et définitif. Eh bien! même dans ce cas, je soutiens que l'épreuve est impossible. Ne voyez vous point que cet homme

tremble? que cette jeune fille pâlit sous son fard? que ce chanteur est prêt à se trouver mal? Un seul moment va décider de leur avenir. Duprez lui-même dans ses plus beaux jours a eu ses inégalités et ses défaillances, et il n'eût jamais été l'un des premiers artistes de l'école française, si sa carrière avait dû être brisée par un éclat de voix. Un sifflet misérable a fait jeter Nourrit par la fenêtre, et l'on ose encore siffler!

Ronconi et la Pasta n'ont jamais pu entrer en scène sans chanter faux pendant deux ou trois mesures; mais ils se remettaient quelques instants après, et ils étaient admirables. J'ai vu de très-grands artistes ne pouvoir maîtriser leur émotion s'ils n'étaient encouragés, rassurés, par les applaudissements du public. — Sire, disait la Malibran au roi de Naples, je supplie Votre Majesté de ne pas honorer mes débuts de sa présence. — Et pourquoi cela, madame? dit le roi étonné. — Parce qu'on m'assure que le roi n'applaudit pas. — Eh bien! je vous applaudirai; êtes-vous contente? — Vous m'applaudirez *après*, Sire; mais ces marques de votre bonté, assurément très-flatteuses, me seront alors inutiles; pour que nous autres artistes nous

ayons tous nos moyens, il faut nous applaudir *avant*, il faut nous faire crédit de quelques bravos. — Ainsi fit le roi, et la Malibran fut sublime.

Comment voulez-vous juger vos débutants, si vous les effrayez d'abord, si vous les glacez par une attitude hostile et menaçante? ils savent que leur sort est dans vos mains, que vous n'avez qu'à dire un mot, qu'à faire un signe pour les perdre. Ils songent à leur femme qui est là, dans la coulisse, plus morte que vive, à leurs enfants qui peut-être, dans trois jours, n'auront plus de pain. Le bel état pour filer des sons, pour débiter des tirades! S'ils avaient du moins quelque temps devant eux pour faire connaissance avec leur public, deviner ses goûts, flatter ses faiblesses, pousser des cris à certains endroits parce que le ténor qu'ils remplacent hurlait dans ces passages, rire à gorge déployée dans telle scène parce qu'une soubrette complaisante et regrettée aimait à montrer ses dents! S'ils pouvaient jouer leurs meilleurs rôles, s'y préparer par des répétitions d'ensemble, y être bien entourés, bien soutenus, bien compris! Mais vous les condamnez sans les entendre, car ce n'est point les entendre que de leur accorder trois débuts dans des

conditions que pas un de nos artistes de Paris ne voudrait accepter.

La soirée finie, on constate la prétendue majorité des suffrages. De quelle manière? On en a essayé deux ou trois, mais l'une ne vaut pas mieux que l'autre. La première, la moins compliquée, la plus directe et la plus sommaire, est celle des sifflets, et quels sifflets! Des huées, des vociférations, des trépignements, parfois des cris d'animaux plaisamment parodiés; parfois on est allé jusqu'à lancer des projectiles sur la scène ou des billets outrageants. Ces brutalités, ces insultes sont indignes de gens bien élevés. Pour avoir essayé de jouer la comédie ou de chanter l'opéra, une femme, n'eût-elle aucun talent, ne perd pas tout droit aux égards qui lui sont dus. Que devient, dans ces scènes de crocheteurs, cette galanterie française, si connue, si vantée dans le monde! Un tel mode de refus doit être absolument interdit. Quand des marques de froideur ou d'improbation, qu'on pourrait tolérer sinon permettre, dégénèrent en tumulte et en émeute; quand des furieux, par leur violence et par leur bruit, troublent la représentation, gênent leurs voisins paisibles, et sont pris en flagrant délit de tapage nocturne,

si l'autorité fermait les yeux, elle manquerait au premier de ses devoirs qui est de maintenir l'ordre partout et toujours. Il n'y a qu'une seule chose à faire dans ces cas-là : appeler la garde et mettre les perturbateurs à la porte.

On a voulu voter par *oui* et par *non;* mais il était fort difficile de compter les voix et de décider si l'artiste était refusé ou admis. On s'est avisé enfin d'établir un scrutin régulier, avec une liste d'électeurs, qui heureusement ne sont pas éligibles, — des boules noires et blanches, des bulletins, une urne, et tout ce qui s'ensuit. Cela n'est point sérieux. Quand un public est rassemblé dans une salle, il forme un tout compact et en quelque sorte indivisible ; il a des commotions soudaines, électriques, instinctives, qui le trompent rarement, on peut s'en rapporter, jusqu'à un certain point, à son bon sens inné et collectif, bien que souvent les jugements de la veille soient cassés le lendemain. Mais si vous décomposez une salle, si vous la divisez, si vous donnez une boule à chaque spectateur, vous n'aurez plus que des individualités respectables qu'il sera permis de récuser. Je vois d'honnêtes négociants, d'excellents propriétaires, de

dignes employés, de bons cultivateurs, des marchands, des marins, des médecins, des avocats, des clercs de notaires et des clercs d'avoués ; je ne vois plus de public. Eh quoi ! ce que des critiques de profession, des artistes vieillis sur les planches, des maîtres illustres, le jury même du Conservatoire, l'Académie des Beaux-Arts et l'Institut, n'oseraient décider qu'après de longues épreuves et de vives discussions, vous qui n'êtes après tout que de simples amateurs, très-instruits, très-éclairés, je le veux bien, vous allez le trancher par un vote ! Ah ! messieurs, remportez vos boules, je vous prie, et dites à ceux qui vous convoquent qu'ils vous chargent là d'une bien singulière et bien plaisante corvée !

Quel est donc le seul parti à prendre ? C'est d'abolir entièrement, radicalement, les débuts, tels qu'on les pratique en province, parce que c'est un reste de barbarie, parce qu'ils désorganisent tout, parce qu'ils jettent le trouble et le désespoir dans une foule d'existences, parce qu'ils ne prouvent rien, parce qu'on peut réussir dans deux ou trois représentations et être détestable le reste de l'année, comme on peut manquer d'assurance les premiers jours et se relever dans

la suite, parce que mieux vaut garder des artistes médiocres, mais accoutumés, depuis quelques mois, à jouer ensemble, qu'avoir affaire sans cesse à de nouveaux visages et changer souvent un cheval borgne pour un aveugle, parce qu'enfin le système actuel a produit les résultats les plus désastreux et que par cela même il est jugé.

Mais, dit-on, comment ferons-nous pour nous débarrasser des artistes réellement mauvais, qu'on ne manquerait pas de nous imposer, et en grand nombre, si l'on savait que nous n'avons aucun droit, aucun moyen de les refuser ? Comment ferez-vous? Comme nous faisons à Paris, comme on fait en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Russie, dans toutes les grandes villes, dans tous les grands théâtres. On se lève, et on s'en va. J'ai commencé par établir qu'un directeur de province ne devrait obtenir sa nomination qu'après avoir versé un cautionnement qui le mît à même de faire face à tous ses engagements. Croyez-vous qu'il ne serait pas assez puni, s'il voyait défiler silencieusement les spectateurs l'un après l'autre, et si le vide se faisait ainsi dans la salle? Il serait forcé, quand même, d'achever la saison théâ-

trale, à ses risques et périls, et de payer intégralement ses artistes. Il jouerait devant les banquettes, mais il jouerait tous les soirs, et il y regarderait à deux fois avant d'engager sa nouvelle troupe. Il prendrait la peine d'entendre lui-même ses premiers sujets, et s'il ne s'y connaissait point, il quitterait le métier. Il ne se fierait pas à certains correspondants dramatiques, dont l'unique souci est de toucher beaucoup d'honoraires, et qui expédient ténor sur ténor, comique sur comique, dugazon sur dugazon, souhaitant leur chute, au fond du cœur, et prêts à tondre de nouveaux moutons pour les envoyer gaiement à l'abattoir.

— Le directeur serait puni, d'accord; mais que deviendrions-nous, en attendant, et que ferions-nous de nos soirées? Vous parlez de Paris, de Londres, de Milan, de Madrid, de toutes les grandes villes qui possèdent quinze ou vingt théâtres d'opéra, de comédie, de vaudeville ou de drame. Si l'on ne se plaît pas dans l'un, l'on s'en va dans l'autre, et tout est dit. Mais nous n'avons souvent dans nos villes de province qu'un seul théâtre, où l'on joue, à la vérité, tous les genres. Si la troupe est mauvaise, si le spectacle ne

vaut rien, il ne nous reste aucun refuge, aucun espoir, aucun moyen de tuer le temps.

Voilà l'objection dans toute sa force; voici la réponse : Vous n'avez qu'un théâtre? Raison de plus pour y rester tranquilles. S'il est mauvais après toutes les précautions que j'indique, si aucun entrepreneur ne veut s'en charger, si les frais dépassent les recettes, si aucune amélioration n'est possible, c'est que la ville que vous habitez n'offre pas assez de ressources pour avoir un bon spectacle et pour rémunérer convenablement les comédiens et les chanteurs, même de second et troisième ordre, aux prix où ils sont aujourd'hui; c'est que l'administration locale ne veut ou ne peut s'imposer d'assez grands sacrifices pour combler un gouffre qui de jour en jour se creuse et s'élargit davantage; c'est que les habitants n'aiment pas le théâtre et n'y vont pas en assez grand nombre ou assez souvent pour qu'un directeur actif, intelligent, économe, puisse joindre au moins les deux bouts. Dans ce cas, vous aurez beau siffler et remuer des boules, il n'en sera ni plus ni moins : où il vous faudra changer d'air, ou vous armer de patience et de philosophie.

— Mais nous ne sommes pas des philosophes, nous sommes des abonnés.

Allons donc! voilà le grand mot lâché. Que ne le disiez-vous plus tôt? Je vous connais, beaux masques, vous êtes un peu partout les mêmes. Vous payez vos places un peu moins cher, en vertu de votre abonnement, et vous avez beaucoup plus de prétentions que le simple mortel qui loue sa stalle au bureau. C'est en province surtout que cette aimable institution s'épanouit dans toute sa vigueur et dans tout son éclat. Elle forme une petite oligarchie, remuante et puissante, qui aspire à tous les droits de la féodalité, y compris le droit du seigneur. Ce sont des abonnés qui sifflent les artistes parce que le directeur leur déplaît, ou parce que la première chanteuse est trop farouche, ou pour faire pièce à un rival, ou pour obliger un camarade, ou pour se venger d'un ennemi, ou tout simplement pour faire les entendus, les difficiles et les importants. — Ce ténor que vous applaudissez si fort à Paris, nous l'avons fait tomber à Nîmes, à Toulouse, à Montpellier. — Pas possible! — Oui, tomber, et la basse-taille aussi, et le baryton, le trial et la chanteuse légère, et la dugazon, toute la troupe. Nous

avons culbuté sept duègnes — Ah bah! et pourquoi? — Parce que. — Oh! les grands hommes! — Ce sont des abonnés qui jouent aux dominos le refus ou l'admission d'une actrice; des abonnés qui sifflent pour siffler, pour s'amuser, pour faire du tapage; des abonnés qui ont jeté, tout dernièrement, sur le théâtre d'Anvers, un billet dont on a exigé la lecture et qui ordonnait à une actrice de talent de ne plus avoir à reparaître. Et cette artiste qu'on privait de la sorte, contre toute justice et toute loyauté, des *trois débuts* auxquels elle avait droit, vient d'être reçue à l'unanimité à Nancy.

Je pourrai dire à messieurs les abonnés: *Nescio vos;* je n'ai point de distinction à faire entre vous et le reste du public; mais comme en province l'abonnement est presque une nécessité, qu'il est aussi utile aux directeurs qu'agréable aux habitués du théâtre, voici une transaction qui sauvegarderait, ce me semble, toutes les convenances et tous les intérêts. Les abonnés qui, après un mois, deux mois si l'on veut, ne seraient pas contents des artistes qu'ils auraient pu voir et entendre suffisamment, ou du répertoire, ou de la mise en scène, seraient libres de quit-

ter leur abonnement. On déduirait les représentations qu'ils auraient eues, et on leur rendrait le surplus de l'argent qu'ils auraient payé d'avance. Mais point d'autres concessions, point d'abus, point de scandale! Il faut, encore une fois, que tous les représentants de l'autorité, dont quelques-uns, je le dis à regret, aiment à trancher du *dilettante* et à faire prévaloir leur opinion ou leur goût, ne s'occupent que de maintenir, d'une main ferme, l'ordre et la tranquillité dans les salles de spectacle. Il faut que toute manifestation bruyante soit rigoureusement interdite. Si l'on n'ôte pas aux tapageurs ce *droit au sifflet* qu'ils s'arrogent, c'en est fait de l'art dramatique en province.

Un seul exemple en dira plus que tous nos arguments. Il y a en ce moment dans une des grandes villes de France qui subventionne assez largement ses théâtres, un directeur des plus honnêtes et des plus habiles; il jouit d'une considération méritée et d'une aisance personnelle qu'il doit à de précédentes entreprises loyalement menées à fin. Ce directeur s'est empressé d'engager des artistes d'un vrai talent et que plus d'un théâtre de Paris serait heureux de posséder. Eh bien! devant l'opposition capricieuse,

arbitraire et malveillante de public, ou d'une partie du public, il aime mieux se retirer. Il vient d'adresser au ministre sa démission pour la seconde année de son privilége.

En résumé, les mesures urgentes que nous proposons se réduisent à ceci : larges subventions municipales, responsabilité sérieuse du directeur, abolition complète et radicale des débuts, stabilité des troupes au moins pour une saison théâtrale, répression sévère de tous les désordres, faculté laissée aux abonnés de se retirer après un ou deux mois si le spectacle n'est point de leur goût. Il y aura peut-être moins de théâtres en province, mais ceux qui resteront debout, après ces indispensables réformes, offriront un peu plus de sécurité aux artistes et un peu plus d'agrément au public. Enfin, si, malgré ces mêmes réformes, les choses ne vont pas mieux, nous aurions encore une consolation : c'est que rien ne peut être pire que ce qui est.

9 décembre 1861.

XXXI

LA CLAQUE ET LE SIFFLET

Faut-il supprimer la claque? Faut-il interdire le sifflet? Voilà deux questions qui sont à l'ordre du jour et dont je dirai quelques mots pour ne plus y revenir.

Vous voulez nous empêcher de siffler, nous dit-on, c'est une tyrannie. Il y a sifflet et sifflet. A Paris nous n'avons jamais tué personne. Les gens que nous sifflons se portent assez bien. Rarement le sifflet s'adresse à l'artiste, et encore ce n'est pas un sifflet, mais un simple *chut*, un murmure, une protestation discrète et polie. Ce n'est qu'à la fin d'une pièce, lorsqu'une pièce est exécrable, ou devant quelque

énormité choquante pour la décence ou pour le sens commun que le public perd patience. Les immunités, d'ailleurs, n'ont pas de bornes. On ne siffle ni les fautes de français, ni les plagiats, ni les platitudes; on aurait fort à faire. Enfin, — notez bien ceci : — les sifflets sont toujours provoqués par le tapage impertinent de la claque. Supprimez la claque, il n'y aura plus de sifflets.

Supprimer la claque, c'est bientôt dit; mais le peut-on, même si on le voulait ? Voilà ce qu'il faut examiner de bonne foi. Au temps où M. Lireux était directeur de l'Odéon, il avait dans sa troupe une grande actrice et un grand comédien. L'une est morte, l'autre est dans la retraite; aussi trouverez-vous bon que je ne les nomme pas. Un jour, les deux grands artistes se rendent, du même pas, dans le cabinet du directeur et le supplient de renvoyer la claque. — Elle nous fait plus de tort que de bien, disaient-ils, et, sans vanité, nous pouvons nous passer de ces admirateurs à gages. La jeunesse intelligente et lettrée de ce quartier-ci nous aime, nous comprend, nous applaudit avec une ardeur et un enthousiasme dont nous nous tenons pour très-honorés. Pourquoi

perdre de bonnes places qui seraient occupées par le meilleur des publics ? Balayez-nous donc ce parterre, et soyez convaincu que notre dignité et vos intérêts y gagneront.

Le directeur, enchanté de cet heureux accord, — qui régnait peut-être pour la première fois entre les deux artistes, — congédie sa claque et rend ces mains si robustes et si dévouées à une plus utile industrie.

Le lendemain, dès l'ouverture des bureaux, douze ou quinze individus d'assez forte encolure et d'une tenue plus que négligée, exhibent leurs billets au contrôle et vont se masser au côté droit du parterre. Quelques minutes après, une seconde escouade, en nombre égal, aussi déterminée et aussi mal mise que la première, présente ses billets et se range au côté gauche. On frappe les trois coups ; le rideau se lève. Le grand comédien paraît : tonnerre d'applaudissements à droite ; sifflets, tumulte à gauche. La scène marche comme elle peut. Arrive enfin la grande actrice. Cette fois, c'est la gauche qui bat des mains comme un seul homme, et c'est la droite qui siffle et rugit. Dans le courant de la soirée on fut tout près d'en venir aux mains et de se prendre aux cheveux.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le directeur, j'aime mieux garder ma claque officielle ; elle n'obéira qu'à mes ordres, elle sera disciplinée, impartiale jusqu'à un cerain point, et ne troublera pas le spectacle.

Un homme de beaucoup d'esprit, M. Romieu, se donna la satisfaction de supprimer la claque, dans son court passage à la direction des Beaux-Arts. C'était une de ses idées fixes; il l'avait longtemps caressée, et dès qu'il en eut le pouvoir, il la mit à exécution. Cela ne dura tout au plus qu'une semaine. Les spectacles étaient lugubres, les acteurs glacés, le public au désespoir. On lui demandait ce qu'il n'a jamais fait, de se prononcer, de se compromettre, de prendre une initiative; c'est ce que l'on craint le plus à Paris. Au bout de quelques jours, une députation d'auteurs et de compositeurs, dont je pourrais vous citer les noms, conjura l'autorité de revenir au *statu quo* pur et simple, et M. Romieu s'y prêta de bonne grâce.

Il fallait persister, nous dit-on ; laisser le temps au public de s'habituer à juger par lui-même, à s'affranchir d'une tutelle humiliante, à blâmer ou approuver selon son goût. Je ne sais si l'apprentissage eût été

long, ni s'il eût produit les résultats qu'on espérait. Je crois plutôt qu'il serait arrivé ce que nous disions naguère à propos de l'Odéon, que chaque artiste assez largement rétribué pour se donner ce luxe, eût recruté sa petite armée de claqueurs. Dans cet arrangement, les faibles seraient toujours opprimés par les forts, et les deux camps se battraient au détriment de la pièce, des acteurs et du public.

Mais comment fait-on dans les pays où il n'y a pas de claque ? Êtes-vous bien sûr, avant tout, qu'il y ait au monde un pays ou un théâtre où cette aimable institution n'ait point pénétré ? S'il n'y a pas de claque apparente, organisée, fortifiée sous le lustre, inexpugnable et compacte comme une légion romaine qui eût formé son carré, — ce qui, à vrai dire, est l'enfance de l'art, — il y en a une plus habile, plus exercée, plus libre de ses mouvements, composée de volontaires et de tirailleurs, disséminée et cachée sur tous les points qu'il faut prendre d'assaut. Il y a la claque officieuse des amis, des parents, des protecteurs, des voisins, des domestiques ; il y a le cocher du ténor, le cuisinier de la prima donna, le portier de la basse-taille et le nègre du baryton, tous gens

qui se feraient tuer pour un billet de spectacle.

Il ne s'agit donc pas d'abolir la claque, parce qu'on y parviendrait difficilement et que le remède serait peut-être pire que le mal; mais il faut en modérer les abus. La claque est là pour seconder le public et non pour le contredire ou l'importuner; elle peut chauffer le succès, quand il y a succès, et non pas l'imposer quand il y a chute évidente; elle doit remplir à peu près le rôle que la contre-basse joue dans l'orchestre et renforcer, s'il y a lieu, quelques effets de sonorité.

Au reste, ce n'est pas sa faute si elle passe trop souvent la mesure et si par là elle s'attire, depuis quelque temps surtout, de violentes représailles. Elle obéit à la consigne de ceux qui la paient ou de ceux qu'elle paie, car on sait que les places de chef de claque se vendent fort cher et que plusieurs de ces messieurs sont créanciers de leurs directeurs. Or, plus la pièce est mauvaise, plus on leur ordonne de la soutenir envers et contre tous. J'en connais qui ont de l'amour-propre à leur manière et qui, pour ne pas subir une défaite certaine, donneraient leur démission quitte à perdre leurs avances.

Mais, à ce compte, c'est le directeur qu'il faudrait siffler ?

Gardez-vous en bien; dans certaines circonstances, un entrepreneur de spectacles, un montreur de curiosités, un metteur en scène de marionnettes, ne fût-ce que l'émule et le confrère de Guignol, l'heureux Guignol ! est l'être du monde le plus digne d'indulgence et de compassion.

Quand un homme est dans le malheur, il ne se connaît plus; il enrage, il divague, il extravague, il fait des sottises. Un directeur qui voit que ses recettes baissent, me fait l'effet d'un pâtissier qui ne vend pas ses gâteaux. Je ne sais rien de plus navrant que ce pauvre homme, accoudé sur son comptoir devant ses babas, ses brioches, ses petits fours, regardant d'un air hébété la foule qui passe et qui n'entre pas dans sa boutique. Au moins le pâtissier a la ressource de manger ses gâteaux; mais l'infortuné directeur ne peut avaler sa pièce. Alors il s'en prend à Dieu et au diable, et surtout à son chef de claque. Il le gronde, il l'excite, il l'exaspère, il le rue sur le public, comme un dogue démuselé, jusqu'à ce que le public, à son tour, s'irrite et crie : A bas les claqueurs !

Ces exès, sans justifier les marques d'une improbation trop bruyante ou trop dure, les atténuent et les excusent, j'en conviens. Malgré cela, toutes les raisons qu'on a produites en faveur du sifflet ne m'ont pas fait changer d'avis. Je persiste à croire qu'une manifestation plus éloquente et plus efficace, à Paris comme ailleurs, serait de se lever en masse et de s'en aller.

Mais ceux qui, par boutade ou par esprit de contradiction, font l'apologie du plus grossier, du plus indigne, et — oui, vraiment, — du plus meurtrier des usages, ne savent pas comment et pourquoi l'on siffle en province. On siffle de parti-pris, de gaieté de cœur, pour faire du bruit, pour s'amuser, et ce passe-temps, qui est devenu la joie des vauriens, le plaisir des idiots, la gloire des piliers d'estaminet, on le préfère au spectacle quel qu'il soit. Les faits m'arrivent de toutes parts, et en si grand nombre que je ne suis embarrassé que de choisir.

Un voyageur descend dans un des premiers hôtels d'une ville du Midi, que je ne veux point nommer par égard pour les habitants qui ne sont pas responsables des méfaits d'une cabale imbécile. Le voyageur

avait pris un billet pour le grand théâtre, où, par parenthèse, il y a dans ce moment une fort bonne troupe. Le soir, se sentant fatigué, il donne sa stalle au garçon. Cet homme n'avait jamais été au spectacle; il éclate en remerciements, obtient la permission de sortir, et le voilà à son poste une heure avant le lever du rideau.

— Eh bien! t'es-tu amusé? lui dit, le lendemain, notre voyageur.

— Si je me suis amusé! Ah! monsieur, je le crois bien; de ma vie je n'eus tant de plaisir. J'ai sifflé, mais sifflé pendant cinq heures, du commencement à la fin, sifflé à me casser les poumons.

— Ah! la pièce était donc mauvaise?

— Je n'en sais rien, je n'ai jamais vu de pièce, moi; je n'ai rien compris à ce qu'ils disaient et à ce qu'ils chantaient. Mais nous étions là une trentaine de gaillards, plus en train les uns que les autres, et nous nous en sommes donné pour notre argent... pour votre argent, monsieur. Ah! mon Dieu! avons-nous ri, avons-nous sifflé! que j'en ai eu le gosier brûlant toute la nuit, malgré les six *chopes* de bière que m'ont payées les camarades!

Ainsi voilà le sort d'artistes honorables, livré à la malveillance ou à l'ineptie de quelques mauvais sujets de bas étage à qui la fantaisie a pris de s'amuser, comme ils s'amusent dans la rue, par des plaisanteries de crocheteurs et par des coups de poing. Si au moins ces acteurs, indignement outragés, avaient été dans le cas de ce ténor de Boulogne-sur-Mer, dont l'histoire est connue ! Le pauvre garçon chantait l'air de *la Dame blanche*, et, c'est une justice à lui rendre, il le chantait à côté du ton, de la meilleure foi du monde, en homme qui ne se doute nullement de l'effet qu'il produit.

Le public accompagnait le chanteur d'une basse continue de sifflets, mais sans trop s'emporter et avec une tranquillité apparente.

Cela eût pu durer longtemps. Le ténor allait son train, comme si de rien n'était, et le public aussi.

Tout à coup le trial s'avance et dit : — Messieurs, vous prenez une peine inutile, il ne vous entend pas ; il est sourd comme un pot.

Autre variante à l'usage des cabaleurs et des mauvais plaisants qui ne vont pas au théâtre pour entendre l'opéra ou la comédie, mais pour se donner à eux-

mêmes une comédie et un opéra. Dans une ville de la Belgique, où l'on inflige aux artistes des humiliations continuelles, un chanteur fort modeste, d'un talent secondaire, mais plein de zèle et de dévouement, a eu le malheur d'être pris en grippe par une partie du public. Il a été reçu pourtant après ses trois débuts, et à l'unanimité. Que voulez-vous ? Les flots et les abonnés sont changeants. Voici la jolie charge d'atelier qu'on a imaginée pour mortifier et persécuter ce brave homme. Il joue de tout petits rôles, entre autres celui d'Arthur dans *Lucie*. On ne le siffle pas, et il n'y a point de quoi le siffler. Mais lorsque, à la cinquième scène du troisième acte, Raimond vient dire au chœur atterré :

> D'un coup mortel Lucie a frappé son époux,
> *Arthur est mort* tendant les bras vers nous,

les loustics du parterre et de l'orchestre attendent cet : *Arthur est mort* pour s'écrier : *Tant mieux ! tant mieux ! nous en voilà débarrassés !*

Un soir, le bon Raimond, voulant épargner à son camarade cette injuste avanie, supprime les mots ma-

lencontreux qui servaient de prétexte à l'orage. Il ne dit pas *Arthur est mort*, mais il met à la place une phrase innocente : *Affreux malheur* ou *crime inouï*, je ne sais plus laquelle ; le public se voyant privé de son passe-temps favori, se met à faire un vacarme effroyable : « Non, non ! s'écrie-t-on de tous côtés, le texte, le texte ; point d'*affreux malheur*, point de *crime inouï*. *Arthur est mort ! Arthur est mort !* »

Le pauvre artiste essaie de passer outre ; mais les cris redoublent, les sifflets font rage, on menace de casser les banquettes, et force lui est enfin de se rendre à discrétion.

Il prononce le mot fatal : *Arthur est mort !*

— *Allons ! tant mieux ! tant mieux !* s'écrie la salle avec des applaudissements forcenés ; *puisqu'il est mort nous ne l'entendrons plus*, » et le tumulte s'apaise, et la représentation continue sans autre incident.

Ce sont-là, dira-t-on, des espiégleries d'écolier, des gamineries qu'il ne faut pas prendre au sérieux. Mais il n'en est pas moins vrai que la vie de tant de pauvres gens en dépend ; que, pour une méchante raillerie, pour un caprice, pour un entêtement puéril, de mal-

heureux comédiens, souvent pères de famille, sont réduits à la mendicité et au désespoir.

D'ailleurs si le public agit parfois sans réflexion, par entraînement ou par légèreté, il y a des gens intéressés qui montent sournoisement ces cabales, qui ont leurs raisons pour renverser un artiste et le remplacer par un autre, qui se cachent pour mieux frapper, qui soufflent la discorde et la haine, propagent des bruits faux, colportent des niaiseries, des misères, des commérages de petite ville, de telle sorte que des spectatenrs honnêtes, d'une indépendance notoire, incapables de toute lâcheté et de toute perfidie, se font, à leur insu, l'instrument des plus basses manœuvres et des plus méprisables calculs.

Ceux qui croyent encore à l'utilité ou à la nécessité des débuts, seraient complétement désabusés s'ils voyaient comment les choses se passent dans la plupart des théâtres de province et des théâtres belges où se produisent les mêmes désordres et les mêmes scandales. Les débuts ne servent de rien ; c'est une formalité vaine, une aggravation fâcheuse aux conditions si précaires et si déplorables du plus triste et du plus ingrat des métiers. Tel artiste, reçu la veille,

est repoussé le lendemain. Un de nos diecteurs les plus habiles et les plus intelligents, M. Vizentini, a succombé ces jours-ci, à Anvers, devant l'hostilité systématique et les exigences croissantes de ses abonnés.

Voici de quelle façon courtoise et tout à fait raisonnable on procède à l'égard des comédiens dans cette heureuse ville.

Au milieu d'une scène, à l'endroit le plus intéressant de la pièce, on entend tomber des billets sur le théâtre; ils sont lestés d'une pierre ou d'un gros sou. On n'est pas obligé de ramasser sur-le-champ ces projectiles; mais ils ne laissent point de faire une agréable diversion. Quand l'acte est fini et le rideau tombé, le régisseur s'avance et fait respectueusement la levée de cette étrange poste aux lettres. Il passe, un à un, les petits papiers à M. le commissaire, qui se tient dans la coulisse et qui en autorise ou en refuse la lecture.

Premier billet : « Nous ne voulons pas du ténor. »

— Mais, messieurs, vous l'avez admis...

— Nous n'en voulons plus, nous n'en voulons plus, nous n'en voulons plus.

Sifflets, huées, trépignements.

Second billet : « Nous ne voulons plus du baryton. »

— Pardon, messieurs, mais il a fait ses trois débuts et vous l'avez applaudi dans tous ses rôles.

— Eh bien ! nous le sifflons ! qu'il s'en aille, et malheur à lui s'il reparaît ; on lui jettera des pommes.

Troisième billet : « Nous ne voulons plus de la dugazon. »

— Oh ! pour celle-là, messieurs, vous l'avez acclamée ; c'est de tous nos artistes...

— Elle nous déplaît, elle nous ennuie, elle nous assomme ; à bas les artistes, à bas le régisseur, à bas le directeur !...

Si, après cela, il se trouve encore des avocats officieux du sifflet, nous leur tirons notre révérence.

30 décembre 1861.

XXXII

PARIS, CENTRE MUSICAL

Il se fait en France, depuis quelques années, un mouvement musical qui frappe les esprits même les plus légers et les plus superficiels. Le bourgeois de Paris n'était guère *dilettante*. Les plus belles compositions du monde, les rhythmes les plus savants, l'harmonie et ses plus ingénieuses combinaisons, le contrepoint, la fugue, lui inspiraient de vagues terreurs. Il eût dit volontiers comme M. Jourdain à son maître de musique :

« Cette chanson me semble un peu lugubre, elle

endort; je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci, par-là. »

Elle endort! voilà un mot qui a tué sans rémission bien des œuvres qu'on ne pouvait ou que l'on ne voulait point comprendre. Elle endort! c'est bientôt dit. Une symphonie sublime, une ouverture admirable, une page immortelle, autant de soporifiques, au jugement de ces bons connaisseurs. De tout temps, et jusqu'à nos jours, ce que l'on aimait le mieux, dans ce pays-ci, c'étaient les airs connus, les refrains vulgaires, les chansons qui faisaient les délices de M. Jourdain, parce que, selon son expression naïve, *il y avait du mouton dedans.*

Je croyais Jeanneton,
Aussi douce que belle;
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.

Le courtisan, le grand seigneur n'était pas plus avancé; il s'écriait avec Alceste :

Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville, etc.,
J'aime mieux ma mie, oh! gué;
J'aime mieux ma mie.

Voilà où l'on en était en musique. Un peu plus tard, l'école allemande et l'école italienne se disputaient la vogue à l'Opéra. Les gluckistes disaient des injures aux piccinistes qui n'épargnaient pas leurs adversaires. Cependant, que pensait-on des maîtres français? Ils étaient méconnus même de leurs collaborateurs et de leurs amis. Rameau ne put jamais faire comprendre une note de sa musique à Voltaire, et l'on sait si Diderot l'a maltraité! « C'est Rameau (le neveu), élève du célèbre (le maître), qui a tant écrit de visions inintelligibles et de vérités apocalyptiques sur la théorie de la musique, où ni lui ni personne n'entendit jamais rien (parlez pour vous, philosophe!), et de qui nous avons un certain nombre d'opéras où il y a de l'harmonie, *des bouts de chant, des idées décousues, du fracas*, des vols, des triomphes, des lances, des gloires, des murmures, des victoires à perte d'haleine, *des airs de danse qui dureront éternellement*, et qui après avoir enterré le Florentin, sera enterré par les virtuoses italiens, ce qu'il pressentait et le rendait sombre, triste, hargneux. »

Voilà bien de l'indulgence et de la politesse! On ne fait grâce qu'aux airs de danse. Le reste n'est bon

qu'à jeter au feu. C'est ainsi qu'à l'Opéra-Comique on ne tolérait que la comédie à ariettes; encore ne fallait-il point que ces ariettes fussent trop longues, car elles gênaient le spectateur, et on pouvait remarquer dans toute la salle un désappointement très-voisin du dépit lorsque la ritournelle venait brusquement interrompre le dialogue des deux amoureux.

Ah! mon Dieu! quel contre-temps! Ils parlaient si bien! ils étaient en train de se dire les plus agréables choses du monde, et nous étions si ravis de les entendre! Nous entrions avec tant de plaisir et tant de curiosité dans leurs confidences et dans leurs sentiments! Faut-il qu'un chef d'orchestre, impatient ou jaloux, ait la fureur de remuer l'archet, de donner le signal à ses musiciens déchaînés, et d'obliger, par son intervention maladroite, ce berger si discret, cette jolie et timide bergère, à crier sur les toits ce qu'ils se murmuraient si doucement à l'oreille! La peste soit de vos trompettes et de vos timbales, de vos flûtes et de vos bassons! Cela ne sert qu'à donner l'éveil aux grands parents qui sépareront ce joli couple par toutes sortes de menaces et d'invectives. On en viendra peut-être aux mains, grâce à vos coups de grosse

caisse qui ont donné l'alarme au voisinage. Autant vaudrait jeter des pierres dans un nid d'hirondelles effarées.

Ainsi raisonnaient encore il n'y a pas bien longtemps les habitués de Favart. Si cela ne se disait pas tout haut, cela se pensait tout bas. La pièce tombait-elle? Il n'y avait pas de succès possible pour le musicien. Ces partitions charmantes de MM. Auber, Ambroise Thomas, Grisar, Massé et bien d'autres, n'ont pu survivre à la chute du poëme ; ce qu'on venait voir surtout, c'était la comédie ; on faisait bon marché de la musique, et les mœurs s'étant radoucies, on ne la sifflait pas, on était même assez disposé à lui pardonner, pourvu qu'elle ne dérangeât point les paroles.

Quant aux œuvres symphoniques, aux quatuors, aux concertos, aux sonates, on en parlait par ouï-dire, et l'on plaignait les Allemands de s'adonner à ce genre nébuleux, assez semblable aux rêveries et aux hallucinations d'un malade. La première fois que le pauvre Habeneck réunit chez lui l'élite de son orchestre, et que, après une collation substantielle, car il s'agissait de leur donner des forces, il leur mit devant les yeux une symphonie de Beethoven, ils se regardèrent saisis

d'effroi ; ils doutaient de la raison de leur illustre chef ; l'œuvre d'un commun accord fut déclarée indéchiffrable. Habeneck ne se montra ni surpris ni blessé de cette première impression si peu favorable à ses desseins ; il pria doucement ses hôtes de revenir la semaine suivante et de ne point se rebuter d'une étude, qui pour leur paraître ingrate au premier abord, n'en serait pas moins pour eux une source inépuisable des plus pures et des plus nobles émotions que pût jamais ressentir l'âme d'un artiste. Peu à peu la lumière se fit, et la *Société des concerts* (car c'est là son origine) est devenue la plus célèbre réunion musicale qu'il y ait dans toute l'Europe et, on peut le dire, dans le monde entier.

Les progrès ont été rapides, étonnants, pour ceux qui connaissent combien d'obstacles il y avait à vaincre, de préventions à étouffer ; aujourd'hui les faits parlent d'eux-mêmes avec la dernière évidence. La bonne musique a chassé partout la mauvaise, ou s'apprête à lui donner le coup de grâce. Nulle part les grandes œuvres de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Weber, de Mendelssohn, ne sont mieux interprétées que chez nous. Ce que la *Société du Conservatoire* avait

fait pour de rares élus, les *Concerts classiques populaires* l'essayent sur des milliers d'auditeurs. *Don Giovanni* est de tous les ouvrages celui qui attire le plus de monde aux Italiens ; *Alceste* et *Orphée* sont remis en honneur; on n'a pas oublié le succès des *Noces de Figaro*. Nous avons plusieurs sociétés de quatuors très-suivies et très-florissantes ; de fort beaux concerts dans les salons publics ou particuliers, dans la salle Érard, dans la salle Pleyel et dans la salle Herz ; des pianos et des orgues à chaque étage, depuis la loge du portier, jusqu'à la mansarde de l'artisan. Des éditions à prix réduit répandent dans le peuple le goût des chefs-d'œuvre, et l'Orphéon ne se contente plus de pousser des clameurs, avec plus ou moins d'ensemble, plus ou moins de justesse ; il phrase, il vocalise, il rend les plus légères nuances ; il chante enfin si bien que, l'autre jour encore, il disait une messe de Besozzi comme peu d'artistes eussent pu le faire, et, sans la sainteté du lieu, on eût applaudi.

Cette émulation, cette fièvre musicale gagne aussi la province. Les plus petites villes veulent avoir leur grand opéra ; elles dédaignent la comédie, le vaudeville et le drame ; la tragédie ne les tente guère ; mais

elles se ruinent en chanteuses légères et en fortes chanteuses, et donnent à un mauvais ténor des appointements qui feraient vivre une trentaine de comédiens. Partout des orphéons, des sociétés philharmoniques, partout de modestes amateurs rivalisant de zèle et d'application. Vous allez sourire peut-être; mais je connais plus d'une commune où le maire, l'adjoint, le percepteur et le maître d'école, exécutent des trios et des quatuors, sinon d'une manière irréprochable, au moins dans un très-bon sentiment, avec beaucoup d'ardeur et de respect pour les maîtres.

Paris devient de plus en plus le grand centre et le grand foyer du mouvement musical qui rayonne et s'étend, de proche en proche, dans les cinq parties du monde. Aussi tous les compositeurs, tous les virtuoses, tous les artistes, depuis Rossini jusqu'à M. Wagner, depuis la Malibran jusqu'aux sœurs Marchisio, depuis Thalberg jusqu'à M. Auguste Dupont, n'ont qu'une ambition, qu'un rêve, une idée fixe, réussir à Paris. La raison en est toute simple. Ce qui se fait en Italie reste en Italie; ce qui se joue en Allemagne ne sort point de l'Allemagne. Soyez connu à Paris, vous le serez partout à l'instant même. Les étrangers le savent

bien ; ils trouvent dans les journaux français un admirable instrument de publicité, une langue universelle, qui se fait lire dans les pays les plus lointains, chez les peuples les plus divers, pour sa clarté, pour sa précision, pour sa justesse, pour les mille agréments du style et les saillies de l'esprit ; cette presse intelligente et bienveillante, attentive à tous les événements, curieuse de toutes les nouveautés, sympathique à tous les progrès, instruite et solide sans pédanterie et sans lourdeur, enjouée et plaisante sans bassesse et sans trivialité, n'attend même pas qu'on la sollicite ; elle va au-devant des talents nouveaux, des essais craintifs, des vocations chancelantes ; elle leur tend la main, les relève, les encourage et les rend célèbres. Puis sa tâche faite, son devoir rempli, sans participer ni à la gloire qu'elle donne, ni aux louanges qu'elle distribue, elle rentre, obscure et contente, pour recommencer le lendemain sa journée pénible et son écrasant labeur.

Telle est, croyez-le bien, l'une des causes principales de cette grande affluence d'artistes de tout genre et de toute valeur qui nous arrivent journellement de tous les points du globe. Il y a des théâtres italiens jusqu'en

Sibérie et jusqu'en Australie. Autrefois, les directeurs étrangers qui voulaient former une troupe devaient se rendre soit à Turin, soit à Milan, soit à Bologne, dans cette dernière ville surtout. C'était le grand entrepôt des plus belles voix d'Italie. Je me souviens d'un directeur d'Odessa qui fit ce voyage à la recherche d'un ténor, et qui nous racontait tout le mal qu'il s'était donné en pure perte. « Aussi bien, j'aurais pu m'épargner le chemin, disait-il; car j'ai trouvé mon affaire devant le café *Cardinal*, au coin de la rue Richelieu. Mon aventure n'en est pas moins bizarre, et je tiens à édifier les personnes trop crédules qui seraient tentées de m'imiter.

« Dès mon arrivée à Bologne, poursuivit le directeur, j'allai au café du théâtre où j'étais sûr de rencontrer ce que je cherchais. On m'avait montré un gros garçon d'une figure avenante et réjouie, qui trempait gravement des biscuits dans une tasse de chocolat. Il n'était ni beau ni d'une extrême distinction : mais Rubini avait aussi une tournure commune; ce qui ne l'a pas empêché d'être le plus grand ténor de notre siècle. J'abordai civilement mon homme. On m'avait averti de donner du docteur à tous ceux dont

je voudrais me concilier les bonnes grâces. Dans les villes d'université on ne risque rien à prodiguer ce titre. Tout le monde est un peu docteur en droit, en médecine, en théologie, en archéologie ou en n'importe quoi.

» — Permettez-moi, docteur, lui dis-je, d'en user librement avec vous. Je viens d'apprendre, il n'y a qu'un instant, que vous avez une fort belle voix de ténor, et j'ai pour ces sortes de voix une passion que je ne saurais vous exprimer. Seriez-vous disposé à quitter cette ville et à vous produire sur quelque grand théâtre tel que celui d'Odessa, ou de Moscou, ou de Varsovie?

» — Seigneur étranger, me dit-il en me rendant mon salut, je ne suis que *basso cantante*, un Tamburini ou un Lablache, jeune, pour vous servir ; car je puis chanter *ad libitum* le baryton ou la basse-taille. Mais si vous venez pour m'engager, comme vous en avez la mine, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser. J'appartiens à Tonino Lenari, le fils du grand Lenari, qui m'avait loué pour trente ans, avec le droit de me céder pour les quatre saisons du Carnaval, du Printemps, de la Foire et de l'Automne. Le père étant

mort, j'ai passé au fils ; je fais partie de la succession.

» Bien que cela ne laissât point de me surprendre, je répondis simplement à mon interlocuteur : Je vous remercie des renseignements que vous voulez bien me donner ; je verrai Lenari, et j'espère que nous pourrons nous entendre. Mais ne sauriez-vous point m'indiquer un ténor parmi vos connaissances?

» — Un ténor! s'écria-t-il, eh! pardieu! voilà Doria, mon ami, un Donzelli pour la force, un Davide pour l'âgilité ; c'est ce jeune homme qui est assis à la troisième table et qui joue aux tarots ; mais je ne vous conseille pas de l'approcher en ce moment, il n'aime pas à être dérangé quand il perd.

» Effectivement, j'aperçus non loin de nous ce phénix des ténors. Il était beau comme un ange : des cheveux blonds, de grands yeux bleus, un teint de jeune fille, un sourire charmant. Le *cameriere*, ou garçon de café, venait de poser auprès de lui le troisième flacon de marasquin de Zara, et notre futur artiste le vidait à longs traits pour se consoler de sa mauvaise chance; puis il remuait les cartes d'une main crispée et jurait comme un voiturin dont les deux chevaux se seraient

jetés dans un précipice. C'était affreux d'entendre de si vilains mots sortir d'une aussi jolie bouche,

» — Et votre ami Doria, dis-je à la basse-taille, est-il aussi à Lanari?

» — Non, seigneur, il est mieux partagé.

» — Il est donc libre?

» — Pardonnez-moi; il est à ce petit bossu que vous voyez là-bas sous les portiques, à côté de ce beau palais de marbre.

» — Ah çà! mais l'on pratique ici sur une grande échelle la traite des blancs?

» — Vous nous jugez mal, seigneur étranger, me répondit la basse d'un air sérieux. Maître Antoine est un honnête homme, quoique savetier de son état, et grand ami des arts. Il a ramassé le petit Doria, qui était une sorte d'enfant trouvé que tous les polissons du quartier rouaient de coups à l'envi; il a eu pitié de sa faiblesse et de son dénûment, l'a pris chez lui, l'a nourri, logé, habillé, lui a donné des maîtres, et, dès que l'enfant a pu tracer son nom, il lui a fait signer deux mots d'*écriture*, moyennant lesquels mon ami s'est engagé, sa vie durant, à ne jouer ni chanter que pour le compte de son père adoptif. Ce traité,

fait double, a été ratifié plus tard par-devant notaire, à la majorité de Doria. N'est-il point juste qu'il s'acquitte de la belle éducation qu'il a reçue et à laquelle il a répondu fort brillamment, c'est une justice à lui rendre; car, sauf qu'il est un peu joueur, un peu menteur, un peu querelleur, un peu paresseux, un peu emporté, un peu ivrogne, un peu gourmand, un peu libertin, je vous le donne pour le plus joli et le meilleur garçon du monde.

» — Cela étant, lui dis-je, je m'en vais parler au petit bossu.

» Le savetier me regarda venir du coin de l'œil, sans relever la tête, qu'il tenait collée à son établi. Il avait une physionomie très-fine, un air narquois, et deux petits yeux gris petillants de raillerie et de malice.

» Ma foi! je lui donnai du docteur gros comme le bras. N'était-ce pas un docteur en ressemelage? et, d'ailleurs, j'avais grande envie de m'en faire un ami.

» — Votre figure me revient, lui dis-je, et sans autre préambule je vais droit au fait. Voulez-vous me céder votre ténor Doria pour trois ans, et à quel prix?

» — Monseigneur, fit le bossu en ôtant son bonnet,

vous me faites bien de l'honneur. Le jeune Doria était encore à moi hier matin, mais depuis vingt-quatre heures il ne m'appartient plus. J'étais las de travailler dans une vilaine échoppe, où je manquais d'air en été, de jour en hiver, et, à mon grand regret, je l'avoue, j'ai troqué mon pauvre ténor contre cette jolie boutique que voilà!

— A la bonne heure! Mais seriez-vous assez aimable pour me dire de qui dépend ce jeune artiste que vous avez échangé si avantageusement contre une nouvelle installation?

— De la signora Teresa Aldobrandini, la propriétaire de mes nouveaux ateliers.

— Et où demeure-t-elle?

— La voici qui vient justement de ce côté. Elle sort de l'église; vous pouvez l'accoster et lui parler dans la rue, car elle est très-affable.

— Madame, lui dis-je en la saluant jusqu'à terre, on m'assure que le ténor Doria a l'honneur de vous appartenir. Je suis en état de faire sa fortune; vous plairait-il de lui rendre sa liberté et de dicter vous-même les conditions de son engagement?

— Monsieur, me répondit la dame d'un ton sec, le ténor Doria n'est ni à vendre ni à louer, je le garde pour moi.

— Ah! madame fait une troupe?

— Non, monsieur; je fais une bonne œuvre; j'estime le talent de Doria et surtout ses vertus; c'est un jeune homme de mœurs exemplaires; il se perdrait sur les planches. J'ai donc résolu de l'épouser; il m'a promis, ce matin même, de renoncer au théâtre, et si vous voulez nous faire l'honneur d'assister à la noce, elle sera célébrée, samedi prochain, dans la cathédrale de San Petronio.

« Et voilà comment, fit en riant le directeur d'Odessa, le ténor que j'avais cherché à Bologne avec tant de peine, je n'ai pu l'engager qu'à Paris, au coin du boulevard des Italiens et de la rue de Richelieu. Le *marché aux artistes*, s'il m'est permis d'employer ce mot, s'est déplacé à leur grand avantage, ils ont repris leur liberté et leur dignité. Ils n'ont affaire qu'à des correspondants serviables, qui, moyennant 6 0/0 de commission, les expédient, francs de port, au bout du monde. Le général de division Carini, commandant

en chef de la garde nationale de Palerme, était naguère agent dramatique. Ce n'est pas la moindre singularité de Paris, depuis que cette étonnante ville est devenue un grand centre dramatique et musical. »

16 février 1862.

XXXIII

THÉATRES

En reprenant la plume après six mois de repos, mon premier devoir est de remercier tous ceux qui m'ont donné des preuves d'amitié et de sympathie, lorsque j'ai cessé de faire partie d'un journal dont j'ai été pendant seize ans l'un des plus assidus et des plus fidèles collaborateurs. J'avoue que je ne croyais point qu'un critique faisant profession de dire aux gens leur vérités pût conserver encore des amis. Je n'ai pu répondre à ceux de mes lecteurs qui ont bien voulu me demander si je me retirais désormais de la presse mi-

litante; je n'en savais trop rien moi-même. Je n'avais nulle envie d'entrer dans un journal qui n'eût point offert des conditions d'indépendance et de stabilité sans lesquelles on ne peut traiter dignement et efficacement les questions d'art et de goût.

Ces conditions, je les retrouve ici et j'en suis heureux. Les lettres ont besoin de liberté, et les arts dont je m'occupe sont les arts libéraux par excellence. La discussion politique peut quelquefois, pour des raisons majeures, être restreinte ou suspendue; la discussion littéraire n'offre aucun danger et n'est soumise à d'autres lois que celles que s'impose tout homme bien élevé, tout écrivain qui se respecte : la modération de la forme et la sincérité des opinions. Qu'une comédie soit mauvaise ou un opéra détestable, qu'un livre soit plat, qu'un auteur ne sache point sa langue, cela se voit journellement; cela peut se dire en tout temps et en tout lieu. L'État n'en est point troublé, ni la paix du monde en aucune façon compromise. Les amours-propres, seuls, en souffrent, et ils ne pardonnent jamais la plus légère piqûre. Mais si l'on ne sait braver les mécontentements de la vanité blessée, ni dédaigner ses représailles, il ne faut pas se mêler

d'avoir un avis sur n'importe quoi, ni de le faire partager au public.

Moins que jamais, la critique ne saurait se passer de courage et de franchise. Le théâtre est dans un triste état, tout le monde en convient. Ce n'est pas une raison pour crier à la décadence et à l'épuisement final. Il y a eu et il y aura encore de ces temps d'arrêt, de ces lassitudes, de ces stérilités locales et passagères. On en revient, et de bien loin, Dieu merci ! Souvent, lorsqu'on croit toucher le dernier degré de l'abaissement, dans le domaine de l'imagination, le chef-d'œuvre est près d'éclore, et de nouvelles branches, vigoureuses et vertes, poussent tout à coup sur les racines flétries. Mais il faut dire aussi que rarement l'art dramatique a traversé une pareille crise et a paru plus près de sa fin. Cela tient à plusieurs causes, dont voici selon moi les principales : l'indifférence et l'apathie du public, ou plutôt de la foule, car il n'y a plus de public ; l'avidité et la paresse des auteurs qui veulent travailler peu et gagner beaucoup ; la dispersion des artistes, qui vont d'un théâtre à l'autre, et ne font plus partie d'une troupe homogène et permanente : enfin, la situation précaire des entreprises théâtrales,

dont la plupart vivent d'expédients, placées qu'elles sont sans cesse, et par leur faute, entre un coup de fortune et une faillite.

Les auteurs ne travaillent point. Ils seraient bien bons de se donner de la peine! Une association puissamment organisée, juge et partie en sa propre cause, appelant à elle les petits et les grands, et les couvrant d'une égale protection, fixe elle-même le prix des travaux et met en interdit les théâtres qui oseraient se soustraire à sa loi. Il est vrai que le directeur est libre de se pourvoir ailleurs. Mais comme il n'y a guère d'apprenti capable d'écrire un tiers de mélodrame ou un quart de vaudeville, qui ne soit reçu d'emblée membre de la société des auteurs et n'ait le plus grand intérêt à s'y faire recevoir, il s'ensuit que cette faculté laissée aux directeurs de s'adresser où ils voudront en dehors de la société, à parler franchement, est une dérision.

A cela on réplique : — La société des auteurs protége les petits comme les grands. Elle est équitable et secourable; elle est réparatrice. Les grands feraient la loi par leur talent, par leur nom, par leurs succès; les petits la subiraient; on les marchanderait, on leur

achèterait leurs pièces au rabais ; ils seraient la proie des entrepreneurs. La société rétablit l'équilibre et maintient les droits de tous.

Je ne sais si la société protége réellement les faibles contre les forts ; ceux-ci trouvent toujours moyen de faire leurs conditions, d'avoir leurs traités particuliers, leurs monopoles et leurs primes. J'admets que la position des autres est meilleure, et que, du moment que leur pièce est reçue, ils en tirent un plus grand profit que s'ils avaient dû stipuler chacun pour soi. Mais si l'association sauvegarde les intérêts matériels des auteurs, elle ne protége pas l'art contre le métier ; bien au contraire ! Cette égalité de droits perçus sur toutes les productions dramatiques, quelle que soit leur qualité et leur valeur intrinsèque, ne tourne pas à l'avantage des œuvres sérieuses. Les pièces à grand spectacle, les féeries, les revues, l'inepte et lourd mélodrame qui s'adresse aux instincts grossiers de la foule, rapportent beaucoup plus que les ouvrages les mieux conçus, les mieux composés, les mieux écrits. Si Corneille et Molière donnaient demain le *Cid* et les *Femmes savantes*, les *Femmes savantes* et le *Cid* avec le *Misanthrope* et *Cinna* par-dessus le marché, n'attein-

draient pas le quart des recettes de *Rothomago*. Ainsi les auteurs de *Rothomago* et d'autres inventions de ce genre, sont dix fois mieux payés que s'ils avaient fait un chef-d'œuvre. Cela est-il juste? cela ne blesse-t-il point le sens commun? Qui fait le succès de ces platitudes qui ont jusqu'à deux cents représentations? Est-ce l'esprit de l'auteur, son imagination, sa verve et son style? Nullement. Ce sont les machines, les accessoires, les décorations, les changements à vue, les évolutions d'un grand nombre de comparses, les ballets, les manœuvres, les apothéoses et les feux de Bengale. Supposez que la société des auteurs n'existât point, et qu'elle n'eût pas le droit d'exiger, sous peine d'interdit, les mêmes douze ou quatorze pour cent sur la recette brute de tous les produits de sa fabrique, le directeur achèterait pour deux cents francs le canevas d'une féerie, et il l'aurait encore trop payé.

Mais la société répond : — Je ne suis pas juge du mérite des œuvres, et je n'ai pas à m'en occuper. Je me substitue à chacun de mes membres, je traite en leur nom avec les directeurs de théâtre et je veille à la stricte exécution des traités. Voilà tout ; le reste ne

me regarde pas. — A la bonne heure! Et voilà pourquoi vos auteurs sont muets, c'est-à-dire voilà pourquoi, au lieu de méditer et de composer lentement des œuvres d'art et de style, ils se rejettent sur le drame à grand spectacle et sur le vaudeville à maillots. Avec dix ou douze jours de facile et rapide besogne, le machiniste aidant, le peintre aidant, grâce aux épaules et aux jambes nues d'un escadron de figurantes, on tient pendant trois mois l'affiche et l'on se fait de très-beaux revenus. Peu à peu les genres secondaires sont, à leur tour, abandonnés, et toutes les scènes, depuis la première jusqu'à la derniere, ne vivent plus que de reprises. Qu'importe? Les droits sont les mêmes sur les vieilles pièces comme sur les pièces nouvelles. Aussi ne fait-on même plus un vaudeville d'actualité, un impromptu, un à-propos, un couplet de circonstance. On exhume des mots fossiles, des calembours rassis, des facéties réchauffées, et l'on estime que c'est encore trop bon pour le public.

Écoutez ce chœur lamentable. — Je n'ai point de pièces, dit la Comédie-Française, et aussi loin que mon regard peut s'étendre, je ne vois rien paraître à

l'horizon. — Ni moi, dit le Vaudeville. — Ni moi, dit le Gymnase. — Ni moi, ni moi répondent les Variétés dolentes et le Palais-Royal éploré. Mais c'est la fin du monde? Courage donc, messieurs, et à l'œuvre! Un peu d'esprit, un peu de verve, un peu d'invention, s'il vous plaît!

Dans ces derniers six mois que j'ai suivi les théâtres en amateur, j'ai été frappé des pauvretés désolantes qu'on y a jouées et de la patience inouïe du public. Ce qu'il y a encore eu de plus remarquable, ce sont les deux ébauches de M. Victorien Sardou, bien inférieures à ses *Intimes*. Cela confirme, au demeurant, ce que j'ai dit plus haut. Ce qui coûte le plus à nos auteurs, c'est le travail. M. Sardou venait d'avoir un succès de surprise et de vogue, discuté à peine, accepté avec joie, enflé et surfait, d'un commun accord, par toute la presse influente, car il faut faire crédit de bienveillance et d'encouragements aux auteurs qui débutent, et l'on était bien aise de voir poindre un bel-esprit ingénieux, curieux, fureteur et d'une habileté scénique incontestable. Quel usage M. Sardou a-t-il fait de cette notoriété soudaine, de cette faveur inespérée qui s'attachaient à son nom?

Il en a fait ce que les prodigues font de leurs biens trop facilement acquis. Au lieu d'écrire une œuvre durable, tout au moins d'y tâcher, de la préparer, de la composer à loisir, il a porté à la Comédie-Française une plaisanterie médiocre qui eût été déplacée même au Palais-Royal, et il a refait la *Pie voleuse* avec un bourgmestre impossible. Puis, son demi-tour accompli lestement mais tristement, il est revenu à son point de départ, au Théâtre-Déjazet, comme un enfant tout meurtri qui se réfugie dans les bras de sa mère.

Autre exemple. Un compositeur de talent qui a fait une très-belle chose, les trois premiers actes de *Faust*, a la rare fortune d'être appelé pour la troisième fois à l'Opéra. Après *Sapho*, un succès d'estime, après la *Nonne*, une chute sanglante, il revient sur cette grande scène entre Rossini et Meyerbeer. Vous croyez qu'il se défie de lui, qu'il tremble et qu'il pâlit sur son œuvre! Assurément, M. Wagner n'est point modeste, mais son ami l'a dépassé. On l'a vu s'élancer dans l'arène avec une fougueuse impatience, se presser, s'essouffler, chantant partout sa musique comme les rapsodes antiques et la faisant graver avant même qu'on ne l'eût jouée. Oui, vraiment, ce que Mozart, ni Weber, ni

Meyerbeer, ni Rossini n'ont osé faire, M. Gounod l'a fait. Il avait dit son dernier mot, mis son empreinte suprême, le sceau fatal, avant la première représentation. Vanité des vanités! Tant d'orgueil pour aboutir à un désastre! La veille de ce grand combat, livré et perdu sans retour, un acte entier avait dû être retranché; c'était bien la peine de le graver d'avance!

Si je parle ici de M. Sardou et de M. Gounod de préférence aux autres, c'est qu'ils ont tous les deux des qualités réelles et que nous les reverrons bientôt sur la brèche. Ils ont, d'ailleurs, appris à se hâter lentement, et ils ne seront pas les seuls à profiter de la leçon qu'ils ont reçue. Voilà pour les auteurs; voici pour les artistes.

Quels sont les acteurs nouveaux qui se sont produits dans ces derniers six mois? Ils sont quatre, à les bien compter : Numa, Bocage, Frédéric et mademoiselle Déjazet. Je vous défie de m'en nommer d'autres. Il n'y a donc point, parmi les jeunes, quelques talents dont on pourrait tirer parti? Il y en a, et en bien grand nombre. Mais on ne sait ni les employer, ni les grouper, ni les garder. Si l'on excepte la Comédie-Française, qui, elle aussi, s'encombre de

nullités et de non-valeurs, il n'y a point de théâtre qui possède une troupe à soi, unie, stable et complète. Je vois bien par-ci, par-là, des comédiens nomades à qui l'on fait d'interminables rôles, des monologues à peine interrompus par d'insignifiantes répliques; mais nulle part je ne vois une compagnie bien disciplinée, des emplois bien tenus, des artistes habitués de longue main à s'entendre, à se faire valoir, à répéter et à jouer ensemble. Les débris de troupes qui existent dans quelques théâtres, et que l'on n'a pas encore réussi à détruire ou à disperser, ne pourront tenir longtemps contre les intérêts et les caprices des auteurs et des directeurs.

Les auteurs ne comptent pas sur leurs pièces; ils n'attendent leur succès que de la nouveauté ou de l'étrangeté de la mise en scène. Ils font des rôles en vue de tel artiste; ils étudient ses qualités, ses défauts ses infirmités même et ses difformités; ils s'informent de ses relations, de ses appuis, de ses protecteurs; si telle actrice est bien appuyée, si elle est jolie, si elle a une voiture, si beaucoup d'amis viendront l'applaudir à ses débuts; c'est un élément de réussite et l'on s'accroche à toutes les branches. Ainsi, l'au-

teur arrive au théâtre avec son manuscrit sous un bras et son acteur sous l'autre. — En voulez-vous? Signons. — N'en voulez-vous point? Je les remporte.

Il le ferait comme il le dit, et le directeur aux abois, signe. Il signe son abdication, et souvent sa ruine. Il n'a pas le choix; il n'a rien prévu, rien préparé; il ressemble au joueur qui met tout sur la même carte. Il n'a ni l'autorité, ni le sang-froid nécessaires pour dire aux auteurs; l'artiste que vous voulez m'imposer ne vaut pas ceux que j'ai à vous offrir. Vous ne cherchez qu'un effet d'affiche, un nom en vedette, une curiosité, une enseigne. Remportez votre pièce et votre phénomène. Je ne subirai pas vos exigences; je ne commettrai point d'injustices; je n'augmenterai pas inutilement mes frais; je ne *brûlerai* pas mon théâtre.

On s'inquiète depuis quelque temps de la fortune personnelle des directeurs. On a raison. Celui qui n'a rien à perdre vit au jour le jour et joue le tout pour le tout. Il administre follement; il creuse un gouffre sans fond; il engloutit non-seulement le présent, mais l'avenir; aucun homme sensé, honnête et solvable

ne se soucie de lui succéder. Il est l'esclave de sa dette, le serviteur très-humble de ses usuriers. Il commande, on ne lui obéit pas; il se fâche, on lui rit au nez. Chaque fois que le rideau se lève, il craint de voir apparaître un huissier; chaque fois qu'un régisseur lui parle, il le prend pour un garde du commerce; dans chaque pièce qu'on lui lit, il croit voir un exploit; derrière chaque portant se dresse un recors.

Notez que je ne parle point des directeurs qui sont sous tutelle, comme un mineur ou un interdit à qui l'on donne un conseil judiciaire : des commis aux gages de leurs créanciers. La situation est trop nouvelle et trop curieuse pour qu'on ne lui consacre pas un chapitre à part. J'y reviendrai si elle se prolonge contre toute apparence. Je ne veux rien dire, non plus, des artistes qui payent leur directeur ou lui prêtent de l'argent que celui-ci s'empresse de ne point leur rendre. Cela me mènerait trop loin pour aujourd'hui. Ce que j'en veux conclure, c'est que tout se tient dans le monde des théâtres, et que lorsqu'un directeur n'est pas libre de refuser les mauvaises pièces qu'on lui apporte et les mauvais acteurs qu'on lui impose, il n'y a pas lieu de s'étonner de la prodigieuse

ineptie de certains spectacles, ni de l'état de langueur et d'impuissance où l'art dramatique est tombé.

Il appartiendrait sans doute au public de faire bonne et prompte justice ; mais je l'ai dit en commençant, il n'y a plus de public. La plupart des Parisiens ne vont guère au théâtre ; les gens de goût s'en éloignent de plus en plus ; les mères n'y conduisent point leurs filles et les maris s'assurent si la pièce est décente avant d'y mener leurs femmes. Il y avait, autrefois, un public assidu, éclairé, passionné pour chaque genre et pour chaque théâtre ; un public pour la Comédie-Française, un public pour l'Odéon, un public pour le Gymnase, un pour les Variétés, un pour le Vaudeville. C'étaient des habitués et des juges ; ils connaissaient la tradition, savaient par cœur le répertoire, suivaient fidèlement un artiste depuis ses débuts jusqu'à sa retraite ; l'applaudissaient, l'avertissaient, le formaient par leur approbation, par leurs murmures, par leur silence. Il était beau de mériter les suffrages d'un tel public.

Aujourd'hui Paris n'est plus qu'une gare immense où les voies ferrées versent, jour et nuit, par torrents, tous les peuples du monde. Ces multitudes, qui ne

comprennent pas souvent le francais, vont au spectacle pour tuer une heure ou deux après une journée de courses, d'émotions, de fatigues. Ce sont des spectateurs bien commodes. Ils ne se soucient pas de la pièce ; ils n'y reviendront pas le lendemain ; des acteurs et des actrices, ils ne savent même pas le nom ; peu leur importe. Ce comédien, qu'ils voient pour la première et pour la dernière fois, a-t-il du talent? Peut-être. Qu'est-ce que cela leur fait? Généralement ils aiment mieux une belle et grande fille, à l'air provoquant, à la jupe courte et au corsage décolleté, que la diction pure et la grâce exquise de Célimène, fût-elle jouée par mademoiselle Mars en personne.

A côté de ces étrangers, qui forment la clientèle la plus nombreuse et la plus sûre de nos théâtres, on voit bien de temps à autre, à l'orchestre ou dans les loges, quelques gens du monde, quelques journalistes, des étudiants, des commis, des agents de change, et beaucoup de jeunes femmes plus fardées que les actrices elles-mêmes, et attirant le feu des lorgnettes. C'est, à peu de chose près, le public des premières représentations : blasé, indifférent, distrait, il laisse faire les claqueurs. Deux fois, cette année, il est sorti de sa

torpeur habituelle et a paru se fâcher tout rouge; mais ces deux cabales, excessives et personnelles, n'en voulaient guère aux pièces qui en avaient été la cause ou le prétexte. L'une visait au cœur; l'autre chiffonnait des jupes. La plupart du temps, ce public écoute ou fait semblant d'écouter; il ne donne aucun signe d'approbation ou de blâme; si la chose est trop mauvaise, il se contente de lever les épaules; si elle est passable, il dit : c'est bien, et il bâille.

Ainsi, rien à espérer de ce côté là. Ce ne sont pas ces spectateurs nonchalants qui se feront des redresseurs de torts : qui vengeront jamais la raison méconnue, le bon sens honni, la grammaire outragée. La critique doit-elle se mettre résolument en leur lieu et place? doit-elle s'arroger un droit qu'ils abdiquent? J'ai déjà assez d'expérience pour savoir que les journaux et les livres ne corrigent pas les incorrigibles; mais il y a une satisfaction toute morale à dire la vérité, dût-elle ne profiter à personne. Si l'on ne peut ni empêcher le mal, ni décourager la sottise, on proteste au moins hautement et l'on ne devient pas leur complice.

11 août 1862.

XXXIV

SPECTACLES GRATUITS

Le 15 août, longtemps avant l'heure fixée pour le commencement du spectacle, la foule se pressait aux abords des théâtres, animée, curieuse, mais patiente et résignée à tout. Ce qui frappait le plus dans cette foule, c'était un air de contentement, de propreté, de bien-être. Ce peuple en blouse et en robe d'indienne était aussi poli, aussi discret que les gens les mieux élevés. Il attendait de pied ferme, à son rang, sans chercher par violence ou par ruse à dépasser ceux qui étaient devant lui, ni à refouler ceux qui venaient après. Les quelques sergents de ville placés,

de loin en loin, pour le maintien de l'ordre, avaient là une vraie sinécure. Le peuple faisait lui-même sa police. On respectait les vieilles gens, on donnait la main aux dames, on protégeait les enfants. Pas un cri, un mot déplacé, une interpellation malséante. Il n'est jusqu'au gamin de Paris, si redouté du bourgeois, sa victime, qui ne parût avoir, ce jour-là, le sentiment de sa dignité; on eût dit qu'il faisait les honneurs de chez lui.

Ceux qui se souviennent des anciens spectacles *gratis* assurent qu'ils avaient quelque chose d'effrayant. On ne voyait que bras nus, poitrines velues, cheveux hérissés, jambes pendantes; un amas de taches et de haillons. L'aspect était sinistre et l'odeur insupportable. Les comédiens tremblaient devant ce terrible auditoire. On leur adressait des mots crus, des apostrophes grossières, des railleries et des invectives. On leur lançait des projectiles. On jeta une fois du vinaigre sur la robe d'une actrice. Cependant la beauté et le talent dominaient et fascinaient ces multitudes béantes. Lorsque Talma paraissait, on criait : « Vive l'Empereur ! » Puis il se faisait un silence profond, comme si la salle eût été absolument vide, et après

les tirades du grand artiste, c'étaient des rugissements. Le lion populaire était dompté par cette rude main, par cette voix puissante. Un jour, madame Paradol venait d'entrer; elle jouait Agrippine, je crois. Elle était fort belle et merveilleusement ajustée. Il y eut un quart d'heure d'applaudissements et d'exclamations. On demandait souvent des chants patriotiques, ou toute la salle entonnait des refrains vulgaires, ou l'on imitait le cri des animaux. A la sortie, c'étaient des émeutes. Voyez la différence! Il n'y a aucune comparaison possible entre cette populace débraillée et le peuple d'aujourd'hui.

Aussi, avant peu, je l'espère, on traitera ce nouveau public avec plus d'égards qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Il n'y aura de queue à la porte des théâtres que les jours de spectacles gratuits. Ce qui est aujourd'hui la règle ne sera plus que l'exception. Le peuple ne sera forcé qu'une fois par an de perdre trois ou quatre heures avant d'entrer au théâtre. Quand tout le monde est convié *gratis*, on comprend que les meilleures places soient aux premiers occupants. L'attente est alors légitime parce qu'elle est nécessaire, et d'ailleurs, dans ces jours de grande fête, on ne travaille

pas, on s'amuse; on ne regarde pas au temps perdu; l'ouvrier le plus pauvre et le plus laborieux a une heure ou deux à dépenser sans regret.

Mais dans les jours ordinaires, quand tout le monde prend son billet pour de l'argent, tout le monde a droit à une place commode et assurée, et chaque place doit porter son numéro, les premières aussi bien que les dernières. Qu'il y ait des prix différents, cela est juste; que les places d'avant-scène ou d'orchestre soient plus chères que les places de parterre ou de galerie, nul ne songe à s'en plaindre; mais que les premières puissent se louer à toute heure du jour moyennant une certaine augmentation imposée par les directeurs, et qu'on ne puisse avoir les autres qu'au bureau, au dernier moment, après une longue station dans la rue, voilà l'inégalité et l'injustice. Cela est même contraire aux intérêts bien entendus des directions théâtrales. C'est un reste de barbarie qui n'existe qu'en France; il est inconnu dans toutes les grandes villes d'Europe. Aussi, je ne doute pas que la réforme qu'on va essayer sur une petite échelle, et seulement pour les théâtres nouveaux, ne soit appliquée prochainement à tous les théâtres. Il ne s'agit point d'une

faveur, mais d'un droit. Quelle objection pourront faire les directeurs? Diront-ils que les grandes places peuvent seules être mises en location, parce que, au-dessus du prix du tarif, elles payent une prime? On leur répondra : Élevez proportionnellement le prix des petites places, et louez-les d'avance. Le peuple y gagnera.

Savez-vous pourquoi les directeurs résistent, pourquoi la plupart d'entre eux ne veulent pas entendre parler de numéroter leurs places? C'est qu'ils ont pris l'habitude, lorsque par hasard ils ont un succès, d'entasser au parterre et dans les galeries, et jusque dans les couloirs et dans les passages les plus indispensables, dix fois plus de monde que la salle ne peut en contenir. On ne sait pas (mais les directeurs le savent) à quel point le corps humain est compressible. Ne pouvant élargir leur salle, ils aplatissent le spectateur. Ceci me rappelle un fort joli conte de M. Mérimée : *Tamango*. Un bon marchand de nègres, désolé de n'avoir qu'un navire trop étroit, cherche à l'utiliser de son mieux pour le transport de sa marchandise. Il en met tant qu'il peut; à fond de cale, dans les entre-ponts, sur le pont, partout, en long et en large, de côté,

en travers, et quand il semble qu'il n'y ait plus de place pour ces malheureux, il y en a encore. Au demeurant, c'est dans leur intérêt et par humanité pure que ce bon négrier les reçoit à son bord; car s'il ne s'en chargeait point, le roi, qui est un peu ivre, leur casserait la tête. De même, quelques-uns de nos directeurs, s'ils font entrer plus de personnes qu'il ne faudrait et s'ils sont forcés de les mettre les unes sur les autres, c'est pour ne point les laisser s'enrhumer au vent et à la pluie.

Il ne faut jamais demander à ceux qui profitent d'un abus s'il leur convient que cet abus cesse. Ils trouveront une foule de bonnes ou de mauvaises raisons pour prouver qu'on ne doit point toucher à ce qui existe. Cela a toujours été ainsi; pourquoi?... parce que... Voilà qui est concluant; mais je suis persuadé que le gouvernement, qui a tant fait pour les classes populaires, les affranchira aussi de cette dernière gêne et de cette dernière servitude. Tant de choses qu'on déclarait impossibles ont été accomplies depuis dix ans! On est allé d'abord au plus pressé : on a élargi, assaini les rues; des quartiers sombres ou infects ont été détruits; des vallées comblées, des mon-

tagnes aplanies; on a fait circuler partout l'air et la lumière. Voilà qu'on songe aux théâtres; un peu tard, mais enfin on y arrive, et vous savez si l'administration s'est inquiétée des belles théories et des beaux raisonnements de ceux qui prétendaient l'entraver dans ses mesures les plus urgentes et dans ses œuvres les plus utiles.

Si l'on eût écouté certains directeurs, on eût trouvé que tout était trop bon pour le public des petites classes. Il étouffait au parterre où il était pendu aux galeries, par les pieds, par la tête, comme les damnés du *Jugement dernier* à la chapelle Sixtine. Le lustre lui brûlait les yeux. Mais qu'y faire? Voudrait-on qu'on supprimât le lustre? — On l'a supprimé, et on supprimera aussi la queue, ce qui est infiniment plus facile.

Qui dit privilége dit monopole, et tout monopole doit être contrôlé et contenu par l'autorité. Les boulangers ont aussi un privilége, mais ils sont soumis à la taxe et à des règlements d'une grande sévérité. Faut-il demander pardon aux directeurs d'une assimilation qu'ils trouveront peut-être impertinente? Ils nourrissent l'esprit, tandis que leurs modestes con-

frères n'alimentent que le corps. Il y a pourtant quelque analogie entre ces deux commerces. Le peuple romain demandait du pain et des spectacles; le peuple français, d'une civilisation plus avancée, demande des spectacles et du pain. Les directeurs et les boulangers lui en donnent pour son argent. Les uns louent des premières et des secondes; les autres vendent du pain de première et de seconde qualité. Là s'arrête la ressemblance. Que penserait-on si les boulangers s'avisaient de dire au public : « On peut acheter du pain de gruau, tant qu'on veut, du matin au soir; mais, pour le pain de seconde qualité, nous ne le vendons que de six heures et demie à sept heures? »

Ce qu'il faut de temps et d'efforts à une idée juste et simple pour faire son chemin, est inconcevable. Il y a deux siècles, le peuple se tenait debout au parterre, après avoir été un peu écrasé à la porte; les grands seigneurs et les petits-maîtres se pavanaient sur le théâtre même, parlaient tout haut, lorgnaient les actrices, interpellaient les comédiens. Aujourd'hui, les petits-maîtres sont rentrés dans la coulisse, le peuple s'est assis, et il n'est plus besoin que deux ou trois manants se fassent tuer au seuil de la Comé-

die pour la plus grande gloire de la pièce et de l'auteur. Encore un pas, et l'on comprendra que le public, à quelque classe qu'il appartienne, ne doit pas faire antichambre dans la rue.

Lorsqu'on a construit en France les premiers chemins de fer, les compagnies raisonnaient comme les directeurs de théâtres. Elles ne voulaient pas que les wagons de troisième classe eussent des banquettes, ni qu'ils fussent couverts. Elles disaient : « Si l'on peut voyager assis commodément et à l'abri du froid, du soleil et de la pluie dans nos troisièmes places, on ne prendra plus les premières ni les secondes. Nous y perdrions beaucoup; notre intérêt s'y oppose. Après tout, le peuple n'en mourra pas; il est accoutumé à d'autres fatigues et à d'autres privations. » Ainsi parlaient les entrepreneurs des nouvelles voies, et ils menaçaient de se retirer si l'on ne faisait point droit à leurs demandes. On repoussa, comme on le devait, ces étranges prétentions, et on ne voulut point de wagons découverts, même pour les bêtes. Aussi les directeurs auront-ils beau dire et beau faire, il faudra bien que la queue disparaisse. C'est une question d'humanité, d'égalité, d'équité; une question d'ordre

et de voirie, car enfin tous ces groupes qui font queue à la porte des théâtres, ce sont des rassemblements qui encombrent la voie publique, empêchent le passage et interceptent la circulation.

Si nous entrons maintenant dans un autre ordre d'idées, ce public des représentations gratuites nous a singulièrement étonné par son intelligence, son discernement et son goût. D'abord, il s'est porté de préférence aux grands théâtres, à l'Opéra, à la Comédie-Française, à l'Opéra-Comique; il ne s'est montré sensible qu'aux vraies beautés, à tout ce qui est simple, élevé ou touchant; il a saisi les mots les plus fins, les intentions les plus délicates; et les comédiens, qui ne s'y trompent pas, ont trouvé, une fois de plus, que c'était le meilleur des publics. Il n'a jamais admiré à côté, ni applaudi de travers. Ainsi ce peuple d'un esprit si vif et d'un si bon jugement mérite, à tous égards, non-seulement que l'on s'occupe de son bien-être matériel, qu'on lui rende moins pénible et moins coûteux l'accès du théâtre, qu'on lui bâtisse de nouvelles salles plus spacieuses et mieux aérées, mais il est digne surtout qu'on épure et qu'on élève à son intention le côté moral et littéraire des spectacles. Ce

n'est pas auprès des classes les plus nombreuses et les plus laborieuses que réussiront ces misérables petites pièces où l'on pousse le grotesque et l'ignoble au delà de toute mesure et de toute décence. Le peuple est plus sain, plus honnête que cela; il ne comprend rien à ces raffinements de corruption; ce jargon, prétendu spirituel, qui se fabrique et s'échange entre certains farceurs et certaines coteries, ne l'amuse et ne le tente pas; il faut être initié pour rire de ces lourdes facéties, de ces mots tronqués, de ces désinences baroques. Le peuple, à la rigueur, aimerait encore mieux son argot, qui est plus rude et plus pittoresque; mais il entend mal ce patois de Bourse, d'écurie et de tripot; la trivialité et l'obscénité lui répugnent, si voilées qu'elles soient de gazes plus ou moins transparentes; il se déplaît dans la boue, il ne rêve et il n'admire que ce qui est au-dessus des misères et des tristesses de la vie réelle, ce qui est beau, ce qui est simple et ce qui est grand. Qu'une voix mâle et sonore, touchante et douce, lui fasse entendre les vers de Corneille et de Racine, la prose ferme, claire, harmonieuse de Molière, il est ravi et transporté; cela le change, le relève, l'ennoblit à ses propres yeux, le

délasse et le console; c'est sa joie et son idéal; ce qui lui convient le mieux, ce sont les chefs-d'œuvre.

Nous avons bien quelques petites scènes infimes, fort rares, Dieu merci! qui exploitent le dernier des genres, le moins populaire et le moins couru: la caricature outrée, la farce exorbitante, la parodie idiote, et, si on les laissait faire, la chanson du carrefour, la danse prohibée et autres immondices. Vous ne verrez jamais la foule à de tels spectacles, et les théâtres qui n'ont que cette ressource ne font pas leurs frais; s'ils sont un fléau pour l'art, ils ne sont même pas une spéculation; ni honneur, ni profit, cela est dur. Ils ne peuvent compter que sur un public à part, fort restreint, fort blasé, toujours le même : des sexagénaires endurcis, des lycéens décrépits, des gens d'affaires excédés et ennuyés, des beautés et des laideurs vénales, plus de laideurs que de beautés, plus de rouerie que de jeunesse; voilà le personnel invariable de ces réunions, pour ainsi dire clandestines. L'autorité les surveille avec une attention soupçonneuse et sévère; elle fait très-bien. Si nous vivions sous le régime de la liberté des théâtres, plus d'un écart pourrait sembler pardonnable; on serait censé l'ignorer;

mais quand cela se passe avec la permission et l'agrément des supérieurs, la responsabilité ne pèse pas seulement sur les auteurs et sur les artistes; elle remonte plus haut. A mon sens, on n'eût pas dû autoriser certains tréteaux où l'art dramatique n'a rien à voir ni de près ni de loin; mais, puisque le mal est fait, il s'agit d'y remédier par une vigilance active et incessante.

L'État ne peut pas dire et ne dit pas, en effet : Je vous accorde le monopole et le privilége de toutes les grossièretés et de toutes les gravelures; vous chanterez des refrains grivois et vous danserez des pas défendus dans les bals publics; vous recruterez votre troupe en tel lieu que vous voudrez, dans les cafés, dans la rue et ailleurs; je vous permets de corrompre le goût, de blesser les convenances, d'inventer une nouvelle langue à votre usage et d'abrutir, autant qu'il est en vous, une fraction notable de la grande nation française. Voilà ce que l'État ne peut et ne veut pas dire. On ne donne point des diplômes d'absurdité, ni des brevets de scandale. On peut tolérer des cabarets borgnes, où des buveurs attardés s'enivrent en cachette; mais un théâtre borgne est une anomalie et un contre-sens.

Il est toute une école de fabricants de mélodrames et de pièces soi-disant populaires, qui prétend que le peuple n'entend pas le français, qu'il lui faut parler un idiome adapté à son étroite intelligence, lui faire un théâtre à son image, lui présenter des situations violentes, excessives, frapper de grands coups, l'étonner, l'émouvoir par une série d'incidents, de noirceurs et de crimes, jusqu'à la suprême catastrophe : le châtiment du traître et le triomphe de l'innocent. — Voyez-vous, s'écrient ces maîtres d'un ton de supériorité dédaigneuse, nous connaissons notre public, et nous savons mieux que personne ce qui le charme et ce qui le séduit. C'est d'abord notre style ; oui, notre style ; il ne faut pas avoir l'air de se moquer. Nous avons des phrases retentissantes comme des coups de tam-tam, des mots qui ne manquent jamais leur effet, des exclamations qui vont droit au cœur des nourrices, des tirades qui font bondir le parterre et crouler le paradis. Voulez-vous que l'on vous raconte les pièces, ou plutôt la pièce, car c'est toujours la même, qui fait les délices du peuple depuis trente ans que nous travaillons, sans relâche, à instruire et à moraliser le boulevard ? La voici en peu de mots. Prenez

d'abord votre héros dans les rangs populaires. Plus sa condition sera humble et son état modeste, mieux cela vaudra. Donnez-lui toutes les qualités aimables et toutes les vertus, sans marchander. Il sera bon, généreux, brave, simple, franc, sobre, doux comme un agneau, mais fort comme un lion. La veuve et l'orphelin n'auront pas de protecteurs plus puissant ni plus désintéressé que lui. Il sera le père, ou le grand-père, ou l'oncle, ou le tuteur d'une petite fille de trois à six ans, qu'il bercera avec tendresse et à qui il fera dire une courte prière au troisième acte. La prière est essentielle; il n'y a point de bon mélodrame sans prière et sans enfant.

Imaginez, d'autre part, un abominable scélérat, tout ce qu'il y a de plus lâche, de plus faux, de plus traître, de plus méchant, de plus misérable au monde. Placez-le dans les plus hautes classes de la société, qu'il soit comte ou marquis, tout au moins gentilhomme, descendant d'une race illustre, mais dégénéré, avili, perdu de dettes et d'honneur. Cet homme, après avoir tué de chagrin ses père et mère, abreuvé d'amertume sa famille et ses amis, détourné des testaments, falsifié des actes de naissance, enlevé des pa-

piers précieux d'une cassette à secret, poursuivi une jeune fille qui ne l'aime point et qui en aime un autre, après mille impiétés, mille infamies et mille railleries, — car il a le mot pour rire, le malheureux! — est sur le point d'arriver à ses fins; rien ne pourra plus l'empêcher d'épouser la jeune fille et d'assassiner son rival, de dépouiller la petite orpheline et de s'emparer de ses biens qui sont considérables; lorsqu'il se trouve face à face avec le chiffonnier, ou le roulier, ou le savetier, ou le colporteur, ou le saltimbanque, enfin avec le héros de la pièce, qui lui dit : « A nous deux ! »

Vous ne sauriez croire l'effet de cet : *A nous deux!* quand la scène est bien préparée. Cela veut dire : « Brigand, coquin, malfaiteur, tu t'es joué de Dieu et des hommes, et d'une pauvre petite innocente de trois ans et demi, à qui j'ai appris à épeler sa prière. Tu croyais déjà avoir les clefs du coffre dans ta poche, et tu endossais ton plus bel habit noir pour mener ta fiancée à l'autel. Tu as compté sans la justice divine et sans la présence d'un commissaire de police, qui rendrait bien des mélodrames impossibles s'il daignait apparaître au dénoûment. *A nous deux*, misérable ! Je

vais t'écraser comme un insecte sous les clous de mes souliers... ou plutôt je te pardonne. Voici un pistolet chargé, va te brûler la cervelle. » Voilà le mélodrame type, voilà ce qu'il faut au peuple, voilà ses chefs-d'œuvre !

J'en suis fâché pour ces auteurs, que j'estime et que, pour rien au monde, je ne voudrais désobliger. Mais, cette année encore, le public des spectacles gratuits, ce peuple qu'ils prétendent connaître et qu'ils calomnient à leur insu, leur a donné un démenti et une leçon. Ce qu'il a surtout applaudi, ce sont les grandes pensées, les nobles sentiments; c'est la plus belle langue que les hommes aient parlée, ce sont les larges accords, les pures et suaves mélodies, c'est l'art dans sa plus haute et sa plus fière expression.

Il n'y a pas à s'y tromper, les conditions matérielles et littéraires des théâtres se modifient profondément. C'est en vue du peuple que les auteurs doivent travailler désormais, et ce qui va le mieux au peuple, c'est le grand art. Dans les sociétés démocratiques, on ne peut opérer que sur les masses. Là est la fortune et le succès. Il faut baisser les prix et élargir les salles. Voyez l'exemple des concerts Pasdeloup. La

grande et belle musique a détrôné, tout d'un coup, les romances et les polkas. Mozart et Beethoven ont des milliers d'auditeurs. C'est ce qui arrivera pour les œuvres dramatiques, et l'auditoire le plus nombreux sera encore le plus éclairé et le plus compétent.

18 août 1862.

XXXV

LES REPRISES

Je me suis arrêté un moment, hier matin, devant les affiches, et j'ai lu ce qui suit :

Opéra : le *Prophète*, reprise. Opéra-Comique : la *Servante maîtresse*, reprise. Comédie-Française : *Psyché*, reprise. Vaudeville : *Dalila*, reprise. Gymnase-Dramatique : *Louise ou la Réparation*, l'*Étourneau*, reprises. Variétés : les *Bibelots du Diable*, reprise. Palais-Royal : les *Saltimbanques*, reprise. Théâtre-Déjazet : les *Mystères de l'Été*, reprise.

Qu'en pensez-vous ?

Distinguons. Pour l'Opéra, la Comédie-Française et parfois l'Opéra-Comique, les reprises, puisque ce

mot barbare est adopté, sont une nécessité et un devoir. Ces théâtres sont institués et subventionnés pour jouer les chefs-d'œuvre dont ils ont la garde et le dépôt : ce sont aussi bien des théâtres que des musées. Il y a de grands ouvrages qui, à proprement parler, ne quittent jamais le répertoire, d'autres qu'on laisse en repos parce que l'on n'a point sous la main des artistes capables de les bien jouer et de les bien chanter; mais on saisit la première occasion pour les remettre en lumière et en honneur. Ainsi, qu'on joue souvent les *Huguenots* et *Guillaume Tell*, le *Tartuffe* et le *Misanthrope*, *Phèdre* et *Cinna*, qu'on reprenne, de temps à autre, *Alceste* et *Psyché*, rien de mieux. C'est un charme et une leçon pour le public et pour les auteurs que d'entendre de beaux vers, une prose admirable, des accords sublimes ou touchants.

Mais reprendre de vieux mélodrames émaillés de fautes de français, des revues fossiles, des vaudevilles surannés, des farces médiocres, voilà l'abus, le non-sens intolérable, l'infirmité et l'abaissement dont il faut sortir à tout prix. La veine est tarie; l'esprit se fige; le mouvement s'arrête. Le théâtre ne dit rien de neuf; il rabâche, il ressemble à ces collectionneurs

idiots qui ramassent précieusement toutes sortes de débris. Ce n'est plus là un musée, c'est une hotte. Pour peu que cela continue, il faudra : ou proclamer la liberté de l'art dramatique, et laisser construire de nouvelles scènes en face des anciennes si évidemment frappées de stérilité et d'impuissance, ou imposer au monopole des restrictions salutaires, et limiter le nombre des reprises.

L'Opéra-Comique nous a rendu la *Serva padrona*, une œuvre charmante, aussi fraîche que le jour où elle a été écrite. Il faut en savoir gré à M. Perrin, qui à l'intelligence du directeur joint le goût de l'artiste. La *Serva* de Paësiello (car ces vieux maîtres ne se gênaient pas pour traiter le même sujet), plus jeune de quarante ans et plus mélodique peut-être, n'a point les rares qualités qu'on admire dans la musique de Pergolèse : une harmonie pure, élégante et sobre ; un naturel exquis ; un charme doux, égal, pénétrant ; de la gaieté sans bouffonnerie ; de l'abandon sans vulgarité ; un style qui parfois s'élève jusqu'à la noblesse et à la fierté ; une expression qui va souvent jusqu'aux larmes. Il y a dans cette comédie intime, d'un ton si familier, un récitatif accompagné par l'orchestre aussi

ample et aussi émouvant que ce que Gluck fera plus tard de plus beau et de plus achevé. Ceci est le secret des maîtres; ils passent d'un genre à l'autre avec tant de simplicité et d'aisance, que l'on s'y trouve porté tout naturellement, sans secousse et sans effort.

Cimarosa n'a rien écrit de plus vif et de plus étincelant que le fameux duo : *Je devine, à ces yeux, à cette mine ;* la scène est parfaite, la gradation ménagée avec un art infini ; la coquetterie triomphante et railleuse de la jeune fille, l'indignation, la révolte, et l'ensorcellement du vieillard sont peints d'une touche fine, avec des nuances de passion vraie et de sensibilité profonde. L'air où Pandolphe au désespoir éclate en reproches et presque en sanglots, ne serait point déplacé dans un grand opéra. Y a-t-il rien de plus tendre que cet air éploré de Zerbine, où elle demande grâce au bonhomme dont elle se moque tout bas? Ici, Pergolèse est merveilleux de grâce et d'ingénuité touchante. On dirait que l'attendrissement le gagne malgré lui; il voudrait sourire, et il pleure comme jamais Piccini ou Jommelli n'a pleuré.

Cette reprise excellente de la *Serva padrona* nous a

révélé une actrice de talent, madame Galli-Marié, veuve d'un artiste italien et fille du chanteur de l'Opéra; quand je dis chanteur, c'est une manière de parler. Il ne chante plus depuis longtemps, mais il rend des services; il joue d'une façon vague, dans un genre mixte, des rôle effacés. Il a eu dans sa jeunesse une voix de ténor, puis de baryton, puis de basse-taille; aujourd'hui il n'a plus aucune espèce de voix, mais il peut s'en consoler, car il est bon musicien, et, de plus, il est le père de cette fille qui a si bien réussi à l'Opéra-Comique.

Madame Galli a une voix de contralto ou de mezzo-soprano d'un bon timbre, pure, sympathique, vibrante; elle a beaucoup d'intelligence et de goût; elle ne manque ni de finesse, ni d'assurance. La singularité et la soudaineté de ses débuts l'ont servie mieux que n'eussent pu le faire un long stage et un avancement régulier. Elle jouait naguère en province les rôles dramatiques; elle débute à Paris, presque à l'improviste, dans un rôle de soubrette, et avec un tel succès, que le directeur de Rouen, qui l'eût peut-être laissée partir il y a deux mois, sans la faire crier sur les quais et sans promettre une récompense honnête à qui

lui ramènerait sa chanteuse égarée, voyant le bruit qui se fait autour d'elle, la demande à tous les échos. On lui donnerait une madame Galli en or massif, qu'il n'en voudrait point. Il tient moins à l'argent qu'à la gloire. Rendons-lui ce qui lui appartient. Voilà donc notre *servante* redevenue *maîtresse*, et partant bientôt pour la ville de Corneille. Elle nous reviendra plus tard, l'été prochain, dit-on, et nous pourrons mieux juger son talent de cantatrice lorsqu'elle jouera un rôle approprié à sa voix. Elle a dû transposer presque tous les morceaux de la *Serva ;* elle chante juste, elle dit bien, voilà tout. A-t-elle de l'agilité? Nous n'en savons rien. Mais, en tout cas, l'Opéra-Comique fera bien de se l'attacher dès qu'elle sera libre.

La musique de *Jean de Paris*, qui est pourtant de Boïeldieu, a beaucoup plus vieilli que la *Servante maîtresse.* C'est la différence d'une œuvre supérieure à une œuvre estimable. Je n'augure rien de bon de la reprise de *Zémire et Azor,* ni de la pièce à brigands de Dalayrac. Il y a grand danger souvent à secouer la poussière qui couvre certaines partitions; cela vous prend à la gorge.

Mais pourra-t-on me dire à qui est venue l'idée lu-

gubre de ressusciter cette parade antédiluvienne des *Saltimbanques?* Pourquoi faire et à quoi bon? Il ne faut revoir ni les amours ni les farces de sa jeunesse. Ces vieux mots tant de fois répétés ont fait leur temps, ces lazzis ont vécu. Il y a quinze auteurs aujourd'hui, et non pas des premiers ni des plus illustres, qui vous feront une pièce plus gaie, plus actuelle, plus vivante et plus amusante, surtout si un comédien tel que Frédérick veut bien mettre à leur service les restes de son magnifique talent.

Quelle est cette rage d'exhumation, cette maladie des reprises? L'irrémédiable défaut des *Saltimbanques* est la bassesse et l'immoralité qui règnent, sans aucun contraste ni aucune compensation, d'un bout à l'autre de la pièce. Bilboquet est un Robert-Macaire naïf, et c'est ce qui a tenté peut-être et fourvoyé Frédérick. Il ne s'agit point ici d'un saltimbanque et d'un escamoteur, mais d'un escroc et d'un fripon qui vole effrontément et platement, et que les gendarmes ont grand tort de laisser circuler. Cela fut sifflé d'abord à outrance, puis on en rit beaucoup, par un de ces étranges caprices qui font que, dans certains moments, Paris se complaît à remuer sa boue.

On a paru s'étonner que Frédérik n'ait produit aucun effet dans ce rôle ignoble ; j'eusse été surpris du contraire. Odry, lui-même, s'il pouvait revenir au monde avec sa laideur comique, sa voix nasale, ses cheveux hérissés, ce sourire narquois qui n'était qu'une grimace, son fameux carrick à quadruple collet, et son grand naturel, ne parviendrait pas à nous égayer avec ces mots flétris qui semblent tomber d'une bouche sans dents. Il nous apparaîtrait comme un spectre ou un fossoyeur. Aussi le plus navré de tous est Hyacinthe, qui a pourtant la tradition du personnage, et qui joue le rôle qu'il a créé. Je ne l'ai point quitté des yeux pendant tout ce premier acte si pénible pour Frédérick. Il a toujours son gigot sur le sein gauche, et il dit ses mots comme autrefois. Mais il regardait d'un œil sombre tout son entourage, et ce grand comédien venant chercher de gaieté de cœur un échec inévitable, et la nouvelle Atala, parée de plumes rouges et d'oripeaux fantasques, — femme géante sur des mollets colosses, — et le jeune homme à la dent, fort bien joué par Priston, et le père Ducantal dont le rhume séculaire a résisté à des tonneaux de pâte Regnauld ; voilà ce que ce pauvre Hyacinthe contemplait

d'un œil hébété. Il paraissait méditer profondément sur le néant des farces. Il faisait sur lui-même des retours mélancoliques. Il se souvenait de ces anciens compagnons des *Variétés*, tous, ou presque tous, à jamais disparus. Pauvre Yorik! Il avait plus envie de pleurer que de rire, et son nez, si joyeux, s'allongeait tristement et aspirait à la tombe.

Il y a eu cependant, dans cette soirée funèbre, un moment, un éclair, au second acte, où Frédérick, jusqu'alors si terne et si découragé, saisissant un lambeau de comédie, s'en empare et redevient le grand artiste que nous connaissons. Le voilà ému et transformé en un clin d'œil ; sa physionomie s'anime, son front se redresse, un sourire d'une finesse incomparable erre sur ses lèvres ; sa démarche est fière et son geste souverain, même dans la parodie. Il se drape dans ses haillons comme dans un manteau de pourpre. Il est superbe et il est charmant; mais, encore une fois, que vient-il faire dans cette galère ?

Les Variétés, à leur tour, ont repris les *Bibelots du Diable*. Voilà une œuvre classique qu'on fait bien de remettre à la scène. On se demandait dans la ville, on s'écriait dans les faubourgs : « Mais quand donc nous

rendra-t-on nos *Bibelots?* » Les esprits superficiels, peu versés dans les mystères de l'art dramatique, se diront peut-être : Pourquoi MM. Cogniard et Clairville, qui sont pourtant à leur aise, ont-ils fait rempailler leurs vieux meubles? Est-il donc si difficile d'en faire de neufs ? On les accuse, à tort sans doute, de barrer l'accès des Variétés à leurs confrères ; on les appelle, injustement, j'en conviens, les fournisseurs brevetés du théâtre ; on trouve, par un sentiment d'envie très-blâmable, j'y consens, que les pièces nouvelles de ces deux auteurs sont reçues trop fraternellement peut-être. Et que dira-t-on, je vous prie, s'ils reprennent, l'une après l'autre, leurs vieilles féeries et leurs vieilles revues ? Allons-nous revoir, coup sur coup, ces œuvres délicates qui s'appellent *le Royaume des Calembours*, *Ohé ! les P'tits Agneaux* ! et *Oh ! la, la, que c'est bête tout ça!* Le génie de M. Cogniard, la muse ailée et attique de M. Clairville, seront-ils donc forcés de tourner sans cesse dans le même cercle ?

Voilà comme on parle, et l'on s'abuse étrangement. En vérité, le public est d'une ignorance crasse. Homère a-t-il refait *l'Iliade* à quatre ans de distance, et Virgile *l'Énéide*, et Dante *la Divine Comédie*, et Milton *le*

Paradis perdu, et Shakspeare *Othello*, et Molière *le Misanthrope* et *Tartuffe?* On n'écrit pas *les Bibelots* tous les jours, et puisqu'ils ont partout soulevé l'enthousiasme des populations, non-seulement dans la moderne Athènes, mais à Brives même, et à Carcassonne, et à Carpentras, pourquoi devrions-nous en priver les générations nouvelles ? D'ailleurs, la foule y vient, et *les Bibelots* « font de l'argent. » Voilà l'argument suprême et sans réplique.

L'Ambigu dit à peu près ceci dans ses annonces, que les journaux publient avec une naïveté charmante : La pièce que nous avons l'honneur de représenter tous les soirs, bien que maltraitée unanimement par la presse, attire un monde fou. La recette est miraculeuse. Nous ne savons plus où placer nos lingots.

L'Ambigu a raison et la critique a tort.

Le Gymnase est en grand progrès ; qui oserait le nier? Non-seulement il vit sur ses anciens vaudevilles, mais il emprunte des pièces littéraires au répertoire du Palais-Royal. Je ne désespère pas de voir bientôt *l'Omelette fantastique*, *le Bourreau des Crânes* et *la Mariée du Mardi-gras* sur cette scène où nous avons applaudi

les vigoureuses peintures d'Alexandre Dumas fils, et l'une des plus charmantes pièces de ce temps, *le Gendre de M. Poirier*.

Je suis encore tout ébloui des richesses et des merveilles du nouveau théâtre impérial du châtelet. Voilà, enfin, une salle admirable, digne d'une grande ville et d'un grand peuple; vaste, aérée, splendide. Elle est peut-être trop sonore; mais cela ne messied pas aux grandes épopées militaires qui viendront se dérouler dans ce cadre immense. La voix des généraux commandant les manœuvres retentira comme un clairon de Sax; le canon tonnera avec des roulements de tonnerre. La nuit est supprimée; le spectacle se passe en plein jour, Un plafond, rayonnant comme le disque même du soleil, vous enveloppe et vous inonde d'un torrent de lumière. Mais cette clarté, trop vive, est adoucie par une coupole de cristal opaque, et peut se diminuer à volonté, selon les besoins de la scène. On n'a rien vu de plus simple et de plus grandiose que ce curieux appareil.

Il n'y a qu'une chose que je regrette : c'est la pauvreté et la laideur du vêtement moderne. Quand on voit ruisseler ces flots de lumière sur des habits noirs

déteints, sur des chapeaux fanés, des gants de couleur, des casquettes et des blouses, on est choqué du contraste. Il faudrait, pour remplir dignement cette salle si brillamment éclairée, la cour de Louis XIV ; des habits de velours et de moire, garnis de diamants et de perles ; des étoffes tombées du ciel, « des robes d'or sur or, rebrodé d'or, rebordé d'or, et, par-dessus, un or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or, » enfin, des costumes princiers.

Mais, à défaut de ces pierreries, de ces brocarts, de ces *divines étoffes*, de ces œuvres de fée, de ces magnificences qui nous sont inconnues, on devrait, au moins s'habiller en grande toilette de bal, comme on fait à Londres lorsqu'on va à Covent-Garden ou au Théâtre de sa Majesté. Cela est impossible au Cirque, théâtre populaire. Il n'importe, après tout, que la tenue des spectateurs jure un peu avec tant de dorures. Ce qu'il faut regarder, c'est la scène, et, véritablement, la direction n'a rien négligé pour que les costumes et les décors, les machines, le spectacle et les ballets fussent parfaitement en rapport avec la richesse et l'éclat de la salle.

On assure que depuis que le nouveau théâtre est

ouvert, la recette s'est élevée tous les soirs à 8,000 francs. Maintenant, je le demande, est-il juste que les auteurs des paroles de cette féerie insensée profitent, dans une proportion si large, de cette affluence extraordinaire, de cette recrudescence de succès qui n'est due qu'à l'inauguration de la nouvelle salle et aux frais ruineux de la mise en scène? Évidemment les traités de la société des auteurs sont à refaire sur des bases plus équitables et plus rationnelles. Quand le Cirque aura payé six pour cent à celui qui lui apporte un canevas qu'il revêt de ses splendeurs, il aura donné plus qu'il ne doit. Le reste est pour l'architecte, le tapissier, le machiniste, le décorateur et le marchand de gaz, qui sont les véritables auteurs de ces féeries.

1er septembre 1862.

XXXVI

DERRIÈRE LE RIDEAU

Quand on voit tomber si tristement, comme au Gymnase, au Vaudeville et sur d'autres scènes plus ou moins importantes, des pièces dont les auteurs ont certainement beaucoup de talent et d'esprit, on se demande s'il n'y a point quelque vice radical, quelque faute originelle et commune dans la manière de dresser le plan d'une œuvre dramatique, d'en agencer les scènes, de les écrire, de les corriger, d'en distribuer les rôles, de les apprendre et de les répéter. On ne comprend pas que des hommes habiles, qui n'en sont point à leur coup d'essai, que des artistes qui ont dix ou

quinze ans de profession, que des directeurs qui ont joué et enterré plus de drames, de comédies et de farces que certains médecins en vogue n'ont tué de malades, ne voient point au bout de trois ou quatre mois de répétitions, ce qui saute aux yeux du premier venu, et provoque les murmures et les sifflets de toute une salle. Il faut qu'il y ait à cela quelque raison qui échappe au public; tâchons de la connaître ou de la deviner, montons sur le théâtre, et voyons ce qui s'y passe, à huis-clos, « devant que les chandelles ne soient allumées. »

Suivez-moi sans crainte, ces dédales me sont familiers. Voici l'entrée des artistes; montez une marche, puis une autre, puis une troisième, et tenez-vous à la rampe. Maintenant tournez à droite, quelques pas encore, prenez à gauche, traversez ce couloir, poussez une porte; nous voici sur la scène. Prenez garde de vous heurter à un portant ou de tomber dans une trappe. Bien! restez là dans la coulisse et, ne trahissez, par aucune marque d'approbation ni d'improbation, la présence d'un profane.

Il est midi. Un jour douteux, une clarté blafarde filtre des croisées du cintre. Quand vos yeux se seront faits

à cette demi-obscurité, vous distinguerez les personnes qui sont sur le théâtre et à l'orchestre. Voilà le souffleur dans son trou ; un quinquet, posé près de lui et dont la mèche fume et charbonne, éclaire son manuscrit sillonné de renvois et de ratures. Plusieurs pains à cacheter fixent sur des feuilles doubles les inspirations successives qui ont déjà modifié profondément le premier jet de l'ouvrage. Le pauvre homme bâille et s'étire en attendant qu'on lui ordonne de continuer. Le directeur est sorti un moment pour parler aux machinistes. La première actrice, en négligé, un fichu attaché sous le menton, pâle, défaite, les yeux battus, se plaint d'une migraine actroce à l'un des auteurs, car ils sont plusieurs, deux qui se nommeront et trois qui ne se nommeront pas.

Comment, direz-vous, tant de monde a-t-il pu travailler à la même pièce sans nuire à l'unité de composition, de pensée et de style, qui est le premier mérite d'une œuvre de théâtre? Rien n'est plus facile à comprendre. Il y a des enfants de plusieurs pères qui ne s'en portent pas plus mal. Au demeurant, tous les collaborateurs n'ont pas contribué de la même façon, ni pour une part égale à l'achèvement de ce prodigieux

édifice. Ils y ont chacun apporté leur pierre comme à la tour de Babel. Il en est même qui n'ont rien apporté du tout ; aussi ne leur donnera-t-on que trois pour cent sur les droits et un dixième sur le prix de la brochure, s'il y a lieu. Pourquoi s'ils n'ont rien fait? C'est pour ne point décourager les paresseux. D'ailleurs, peu ou prou, on a toujours fait quelque chose, et quand on n'est pas d'une pièce, c'est qu'on ne l'a point voulu. Celui-ci a trouvé le sujet, c'est-à-dire qu'il l'a pris dans un livre ; celui-là a dérangé le scénario ; un autre a mis les fautes en français ; un quatrième a fait les commissions ; un cinquième n'a pas nui à la réception de la pièce, étant le commensal assidu de l'amie du directeur.

Cependant, un de ceux qui seront nommés reçoit à bout portant les reproches et les récriminations de l'actrice à laquelle il a eu le tort de confier le premier rôle. « Il faut me changer tout le troisième acte, dit-elle ; il est rempli d'allusions désagréables. — Pouvais-je supposer, madame, qu'une personne de votre esprit, de votre vertu... — Taisez-vous, maladroit, ne voyez-vous point que ces créatures nous écoutent ?

Ces *créatures*, selon la charitable dame, sont l'ingénue qui dévore des gâteaux et la coquette qui est en train de lire un roman. Ni l'une ni l'autre ne se soucie d'elle et n'a fait la moindre attention au regard venimeux qu'elle leur a lancé. L'amoureux, — si bien frisé, si verni, si luisant, le soir, — assis sur un tabouret, la tête en bas, les pieds en l'air, étend nonchalamment sur une table, à l'américaine, son pantalon rongés de boue et ses bottes crottées. Le comique fait semblant de laisser tomber sa canne, se penche pour la ramasser, et dit à l'oreille de son camarade : « J'ai envie de rendre mon rôle ; il est gai comme un convoi de troisième classe. — Veux-tu le mien ? dit l'amoureux, je te le cède ; il n'y a pas un effet. » Les comparses jouent dans un coin, les choristes tricotent, le pompier se promène et le garçon du café voisin laisse tomber avec un bruit épouvantable, son plateau et ses tasses qui sont plus dures que du granit.

— Messieurs, ne perdons pas de temps, dit le directeur en reprenant sa place à l'orchestre. Où en sommes-nous ? — On répète le cinquième acte, dit le régisseur. — Encore ! fait l'amoureux ; mais voilà

deux mois que nous le répétons, ce cinquième acte. On veut donc nous abrutir! — Il y a un changement, dit le directeur. — Un changement! s'écrient sur le même ton quinze voix désolées. Les auteurs se lèvent pour sortir.

— Écoutez-moi, cher ami, dit le directeur, en arrêtant, par le bouton de l'habit, l'un des cinq complices qui ont plus plus ou moins perpétré l'ouvrage en question. J'y ai pensé toute la nuit.

— Vous auriez mieux fait de dormir.

— Le dénouement ne peut marcher ainsi. Votre asphyxie par le charbon me paraît bien commune.

— Tant mieux! On a tellement abusé des moyens bizarres, que, pour avoir du succès, il faut revenir à ce qu'il y a de plus simple.

— Je préférerais que votre Georgina se jetât par la fenêtre, du troisième étage. Cela nous ferait un beau décor, et...

— Je déclare que nous ne changerons plus un mot à la pièce. Ce cinquième acte a été refait vingt fois. D'abord les amoureux devaient se marier; puis l'un deux s'engagait dans les chasseurs de la garde et l'autre entrait au couvent; puis ils se fai-

saient sauter la cervelle avec un fusil à deux coups; puis on tuait deux lièvres à leur place, pour ne pas attrister les spectateurs; puis vous avez trouvé plaisant de faire arrêter le fiancé pour dettes et de le faire conduire à Clichy, tandis que la jeune fille se dirigeait vers la mairie; puis vous avez proposé un suicide par immersion, parce que vous avez une vieille rivière dont vous vouliez tirer parti. Je suis las, entendez-vous, de toutes les folies qui vous passent par la cervelle. Le dernier qui parle a toujours raison dans ce théâtre. Vous jouerez la pièce telle que vous l'avez reçue ou vous ne la jouerez pas.

— Comment, reçue! s'écrie le directeur avec une explosion de colère qui fait sauter son chapeau au plafond. J'ai reçu votre pièce, moi! voilà qui est trop fort! J'ai ignoré, jusqu'au dernier moment, quel sujet vous traiteriez et quel titre il vous plairait de donner à votre ouvrage. A l'heure qu'il est, je n'en sais rien encore. Vous m'avez dit : Je vous livrerai une pièce en cinq actes le 1er octobre; elle entrera en répétition le 15. Il y aura un rôle pour A, un pour B, un pour C, un pour D. Je n'en ai pas su davantage. Le 2 septembre, vous m'avez lu un scénario où je n'ai rien com-

pris, parce qu'il était incompréhensible. Le lendemain, votre collaborateur n° 1 est venu me voir et m'a dit : Soyez en repos ; c'est moi qui fais la pièce. Cela ne m'a pas rassuré. Vous m'avez envoyé votre manuscrit scène par scène, lambeau par lambeau. L'un de vous était à la campagne, l'autre se baignait à Trouville, l'autre essayait de faire sauter la banque à Hombourg, et maintenant que la pièce ne va pas, c'est à moi que vous vous en prenez, à moi qui suis la victime de votre paresse, de votre inexactitude et de vos divagations !

— Je vous conseille, en vérité, de vous plaindre et de rejeter vos torts sur nous, dit l'auteur. Ne faites donc pas le bon apôtre ! On sait fort bien ce qui en est, et vos simagrées ne trompent plus personne. La pièce avait dix rôles à l'origine, vous en avez voulu vingt. Cela fait bien, disiez-vous, sur l'affiche. Vous avez voulu utiliser toutes vos grues, dont vous prétendez faire de grandes comédiennes. Car vous avez aussi la manie de faire des artistes. Fabrique de gants de chevreau ; atelier d'ingénues, de soubrettes, de jeunes premiers, de duègnes et de comiques, de comiques surtout ; c'est l'emploi que vous réussissez le mieux ;

ils n'ont qu'à vous prendre pour modèle; ils seront d'une gaieté folle. C'est vous qui nous avez demandé un rôle pour la protégée de votre bailleur de fonds, pour la cousine de votre associé, pour la nièce de votre claqueur, et maintenant que votre mise en scène ne va point, vous vous en prenez à nous qui sommes les victimes de votre mauvaise foi, de votre despotisme et de vos tartufferies.

La querelle pourrait durer longtemps, car les deux interlocuteurs ont également raison et se disent d'assez bonnes vérités. Mais un homme conciliant vient se placer entre eux, et d'une voix calme :

— Monsieur, dit-il à l'auteur, vous êtes bien décidé à ne faire aucun changement à votre cinquième acte?

— Plutôt nous retirerons la pièce.

— Fort bien; et vous, monsieur le directeur, persistez-vous à ne point vouloir jouer le cinquième acte tel qu'il est?

— Je me ferai plutôt couper les deux bras.

— A merveille! Eh bien, messieurs, il y a un moyen fort simple de vous mettre d'accord : c'est de suppri-

mer l'objet du litige. La pièce aura quatre actes au lieu de cinq, et tout sera pour le mieux.

— J'y consens, dit le directeur; j'ai entendu dire souvent à M. Scribe que tout ce qu'on coupe n'est jamais sifflé par le public. C'est autant de gagné.

— Vous êtes encore bien poli, vous! s'écrient en masse les auteurs; mais tant pis! Pourvu que les droits soient les mêmes, cela nous est absolument égal.

— Voilà qui est convenu, dit le directeur soulagé d'un grand poids. Il est temps d'aller dîner. Nous avons assez travaillé pour aujourd'hui.

Et le régisseur prend son chapeau :

— Messieurs et mesdames, demain à onze heures précises. On répétera la pièce en quatre actes.

La scène vous paraît comique et outrée; elle est de la dernière exactitude, et, avec de légères modifications, peut s'appliquer à tous les théâtres. Il n'y a presque point d'auteur qui termine une œuvre à loisir et qui exige qu'on la joue telle qu'elle est écrite sans y changer une syllabe. Il n'y a presque point de directeur qui ne change d'idée dix fois par jour, et qui tantôt ne cède aux caprices des auteurs, tantôt ne leur impose

les siens. L'habitude qu'on a prise de faire et défaire les pièces, pendant les répétitions, est absurde; cependant, plus nous allons, plus elle devient un usage reçu, une règle générale. On commande des rôles sur mesure; on les coupe, on les faufile, on les bâtit, quitte à les coudre plus tard, si on a le temps. J'ai vu répéter, pendant des semaines et des mois, des féeries stupides qui n'avaient même pas l'attrait de la nouveauté. Tous les jours le directeur, les auteurs, ou ceux qui s'étaient chargés de recrépir et de replâtrer ces vieilleries, arrivaient au théâtre avec une nouvelle scène ou un nouveau couplet. Les acteurs passaient leur temps à apprendre et à désapprendre; à oublier le lendemain ce qu'ils avaient dit la veille. Tous les jours on barbouillait un nouveau décor, ou l'on donnait quelques coups de ciseaux dans les costumes; d'un manteau on faisait une toque, et d'une toque un pourpoint; on mettait du rouge à la place du bleu, et du jaune à la place du violet. C'est l'inquiétude et la folie du désordre. Au bout d'un mois ou deux, comédiens, danseurs, tailleurs, peintres. machinistes, directeur, souffleur, musiciens, chef d'orchestre, tout le monde avait le vertige. On ne savait plus ce que l'on disait ni ce que l'on

faisait. Supposez un succès, si grand qu'il soit, après de tels gaspillages de temps et d'argent, vous comprendrez facilement que les recettes sont absorbées d'avance par les frais.

J'ai vu des artistes d'un grand talent répéter longtemps des rôles qu'ils n'ont pas joués, et être remplacés par d'autres artistes qui ne les valaient point. A quoi cela tenait-il? A une lubie, à un mot dit en passant par quelque pécore, à une dispute, à une rivalité, à un commérage de coulisses, à une antipathie personnelle, à une protection cachée, à des calculs et à des motifs encore moins avouables. Serrez de près ces équitables et candides administrateurs, ils vous répondront de l'air le plus franc, le plus ingénu du monde : « Mais, apportez-nous donc des pièces, donnez-nous donc des acteurs et des actrices qui aient le moindre talent, même en herbe, nous les accueillerons à bras ouverts, nous leur signerons des engagements en blanc; notre théâtre, notre activité, notre intelligence, notre fortune, notre vie sont à eux. » Oh! les aimables gens, et qu'on a tort de ne pas les croire sur parole!

Êtes-vous curieux d'assister à un autre intermède

qui se joue aussi fort souvent et qui ne manque ni d'originalité ni d'a-propos? La répétition finie, le directeur rentre dans son cabinet pour prendre son paletot. Il a été suivi par une jeune personne qui lui saute au cou et lui dit à l'oreille :

— Vous voyez bien, monsieur, que votre coquette n'ira pas!...

— Elle est un peu molle...

— Elle est affreuse. Je sais le rôle; mes costumes sont tout prêts ; des robes superbes, du satin, du velours, des dentelles; mon parrain ne regarde pas à la dépense. Dites un mot, et votre pièce est sauvée.

— Cela ne dépend pas de moi, dit le directeur en se débarrassant comme il peut des câlineries et des étreintes de sa pensionnaire. Allez voir l'auteur; vous êtes jeune, vous êtes jolie, vous avez de l'aplomb; c'est plus qu'il n'en faut pour réussir. Espérez.

La jeune personne ne dort pas. Le lendemain, levée au point du jour, belle, parée et sous les armes, elle se rend chez l'auteur à sept heures et demie du matin. Mais elle a été précédée; une visite est déjà au salon. Qui a pu se présenter chez un garçon de si grand matin?

C'est une comédienne antique et chargée de famille, chez qui l'activité et l'intrigue ont remplacé la jeunesse et la beauté. Elle s'est glissée, sur la pointe du pied, légère comme une ombre, avec des frétillements et des ondulations de couleuvre.

La dame s'assied; l'auteur s'éloigne.

— Monsieur, je viens de la part du ministre.

— De quel ministre, madame?

— Mais... de tous les ministres.

Nota bene. — Elle a passé deux heures dans l'antichambre d'un sous-chef de bureau, et n'a parlé qu'à l'huissier.

Elle reprend :

— Vous n'êtes pas, monsieur, sans savoir que j'ai connu, en d'autres temps, plus d'un grand personnage qui s'intéresse à la fin de ma carrière. Je viens donc, sans détour, vous demander le premier rôle de votre pièce.

— Mais il est donné, madame, et vous me voyez vraiment désolé de ne pouvoir rien faire pour une personne de votre mérite, si protégée d'ailleurs, bien qu'elle n'ait besoin d'aucune protection.

— Prenez garde, monsieur; ceux qui ne sont pas

avec moi sont contre moi. Si vous me refusez votre rôle, la pièce sera sifflée et abîmée par les journaux.

L'auteur s'incline et se retire. La dame sort furieuse, descend l'escalier en maugréant, remonte dans son fiacre et continue sa tournée du matin.

C'est ce qui s'appelle essayer d'emporter un rôle par intimidation.

D'autres l'obtiennent par séduction.

D'autres par sommations. (Ce sont celles qui ont prêté de l'argent à leur directeur).

Étonnez-vous après cela qu'il y ait tant de chutes, et tant de succès plus honteux encore que des chutes!

Quant aux directeurs qui créent les artistes, qui les *font* comme on fait les allumettes, avec un éclat de bois et un brin de soufre, ils sont à mettre sous verre. Ils s'imaginent sérieusement que ce sont eux qui font la recette; qu'il leur suffit d'éclairer leur salle et de s'établir dans leurs loges, visibles à l'œil nu, pour que la foule accoure et s'étonne qu'on n'aít pas augmenté le prix des places. Ils s'attribuent modestement tout ce qui se fait de bien dans leur théâtre; ils reçoivent les compliments sans sourciller; tous les bravos leur sont dus; tous les effets, ils les ont trouvés. Si on applau-

dit, ils saluent ; si l'on rappelle, ils se lèvent et s'écrient : Me voilà ! Comme les mères d'actrices et les maris des danseuses, ils finissent par dire, sans y prendre garde : « Nous avons bien dansé, hier au soir ! On nous a jeté vingt bouquets. On a *bissé* notre air ! Et le petit vicomte, celui qui a de si jolies moustaches, nous a fait une déclaration, et le petit marquis, celui qui ne paye pas ses différences, nous a prié à souper. »

Cela n'est que ridicule. Parce qu'on est tombé une fois, par hasard, sur des artistes de talent, et que ces artistes, à force de travail et d'étude, ont fait des progrès, et qu'en faisant des progrès ils ont acquis un nom, et que ce nom leur a valu des engagements brillants, soit à Paris, soit à l'étranger, est-ce une raison pour croire qu'on n'a qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir des Bressant, des Berton, des Geoffroy, des Déjazet? Mais, si vous possédez cette recette merveilleuse de donner du talent à ceux qui n'en ont pas, que n'en usez-vous plus souvent? Pourquoi, lorsqu'un comédien sort de chez vous, le remplacez-vous par un élève mal dégrossi, par un acteur de province, gauche, froid, guindé, empétré, ou par un farceur grimacier, inepte et de bas étage? Pour-

quoi n'avez-vous plus que des médiocrités et des nullités? Pourquoi prenez-vous aux petits théâtres des figurantes, des modèles et des danseuses, et pourquoi, chez vous, ne font-elles pas plus de progrès qu'elles n'en faisaient ailleurs? Pourquoi restent-elles ce qu'elles étaient, danseuses, figurantes et modèles? Qu'attendez-vous pour leur donner du génie. Allons, sorciers, puisque vous le pouvez, faites donc des miracles!

Le rôle d'un directeur est assez difficile et assez beau pour que l'on n'en cherche point d'autres. Recevoir les pièces, distinguer les talents, suivre les progrès de l'art, épier les goûts du public, surveiller la mise en scène, administrer avec sagesse, avec ordre et prévoyance, concilier tous les intérêts, aplanir tous les obstacles, respecter tous les droits sans froisser aucun amour-propre, voilà une tâche assez ardue et assez délicate pour satisfaire l'ambition d'un homme actif, intelligent et laborieux, J'en connais qui s'en contentent et à qui jamais il ne viendrait à l'esprit d'imiter certaine directrice, amie du bon La Fontaine :

Une mouche survient et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,

Pique l'un, pique l'autre et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine
. . . . . .
Aussitôt que le char chemine
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire.

Au moins cette pauvre mouche ne touchait pas de traitement et ne prélevait aucune part sur les bénéfices.

Mais en voilà assez pour cette fois. On a frappé les trois coups, la toile se lève, et nous n'avons plus à nous occuper de ce qui se passe derrière le rideau.

27 octobre 1862.

XXXVII

MARIO A L'OPÉRA

Les bourgeois, qui s'étonnent de tout, ne peuvent se persuader qu'un ténor ait les appointements d'un maréchal de France, d'un ambassadeur ou d'un ministre. Cela les irrite et les scandalise. Ils lèvent les deux bras vers le ciel et ils s'écrient : Mon Dieu, où allons-nous !

Ce qui devrait les surprendre, c'est l'extrême discrétion de ces messieurs. Ils chantent vraiment pour rien; ils ont des goûts fort simples, des exigences fort modérées. Ils peuvent prétendre à tout et ils se contentent de peu. Ils professent les plus rares

vertus : la modestie, l'abnégation, la magnanimité et le mépris des richesses.

Car enfin il est prouvé que le monde ne peut pas se passer de ténors. Ils sont en très-petit nombre, et leur race disparaît comme celle des mastodontes ou des carlins, révérence parler. Or, tous les plus beaux rôles du répertoire sont écrits pour ces voix introuvables. Si les ténors venaient absolument à manquer, il faudrait fermer les théâtres lyriques, et attendre une vingtaine d'années pour refaire autant d'opéras qu'on en a joué depuis Monteverde jusqu'à nos jours.

Les ténors grands et petits, étrangers ou indigènes, savent parfaitement cela, et n'en sont pas plus fiers.

Le bonheur est qu'ils n'aient point songé à se réunir entre eux et à fonder une association des ténors.

Que pourrait-on leur objecter ?

Ils diraient : Nous avons nos petits statuts, tout comme d'autres associations du même genre; nous sommes une société privée, établie selon la loi, pour veiller à nos intérêts; nous avons notre commission, notre caisse et nos receveurs-généraux; nos agents sont MM. de Rothschild et Pereire, qui veulent bien se charger de nos rentrées; voilà !

Nous sommes une société éminemment philanthropique, car nous songeons d'abord à nous et puis à nos semblables, c'est-à-dire à tous ceux qui ont une voix de ténor de tête, de poitrine ou de genou, et pour que les gros poissons ne mangent pas les petits, nous maintenons l'égalité des droits non-seulement pour les *tenoroni,* mais pour tous les *tenoretti* et les *tenoracci* de l'univers.

Aussi tout homme ayant reçu de la nature le moindre *la* ou quelque son qui lui ressemble, à moins d'être archifou, s'empressera de faire partie de notre société, et quand il sera bien avéré qu'il ne reste plus en dehors de nous l'ombre d'un ténor, nous traiterons *de gré à gré* avec les théâtres. C'est-à-dire que si les théâtres acceptent nos conditions, nous serons les meilleurs amis du monde; s'ils refusent, nous n'en serons pas moins bons amis, mais nous les enverrons se pourvoir ailleurs, et, en attendant, nous les mettrons en interdit.

Nous ne sommes pas égoïstes, car notre générosité s'adresse aux morts aussi bien qu'aux vivants, et nous venons de décider que tout théâtre qui ne dressera pas dans son foyer public une statue à Garcia, à Elle-

viou, à Nourrit père, et qui ne fera pas une pension à leur femme, à leurs enfants ou à leurs neveux jusqu'à la dernière postérité, aura affaire à nous. Il sera privé à jamais de nos secours, et mourra dans l'impénitence et dans l'excommunication finales. *Anathema sit.*

Nous ne sommes pas exclusifs et nous invitons les soprani, les contralti, les basses, les barytons, les dugazons, les trials et les chantres de la chapelle Sixtine, s'il en reste, à se constituer en société particulière, ou à se joindre à nous pour traiter aussi *de gré à gré* avec les théâtres.

Enfin, nous ne sommes pas une coalition temporaire et fortuite, nous sommes une association permanente, ce qui est bien autre chose; mais si l'un de nous s'engage à d'autres conditions que celles que nous avons arrêtées, il sera passible de vingt-cinq mille francs d'amende.

Et pour montrer notre déférence au gouvernement, notre commission ira tous les ans, le 1er janvier, porter nos hommages et nos vœux à S. Exc. le ministre d'État. Si elle est reçue, elle dira, du ton le plus pénétré et le plus respectueux : Monsieur le ministre, c'est vous qui donnez les priviléges, mais c'est nous qui

faisons la loi. Si un directeur n'obtient pas notre *exequatur*, s'il ne souscrit pas au traité que nous lui présentons avec toute la bonne grâce et toute l'inflexibilité dont nous sommes capables, il peut enlever ses affiches et fermer son théâtre. Son privilége restera dans sa famille comme un titre d'honneur et un gage de votre haute bienveillance. Mais, en réalité, nous sommes les maîtres, et il fera bien de s'entendre avec nous.

Ainsi parleraient, sans doute, messieurs les ténors, s'ils s'étaient avisés de fonder une association qui, dès le lendemain, serait devenue toute-puissante. Et alors, où s'arrêteraient leurs prétentions?

Ils demanderaient 50,000 francs par mois, payés d'avance, avec 2,000 francs de feux pour chaque représentation.

Item. Une loge à trois salons tendus de cachemire des Indes, avec des rideaux de brocart et des tapis de Turquie.

Item. Un carrosse bleu-ciel à filets d'or, attelé de six chevaux alezans, avec un cocher poudré sur le siége, et trois laquais par derrière, armés de joncs à pommes d'or pour écarter la populace.

Item. Une table de douze couverts, somptueusement servie.

Item. Six bayadères, vêtues de gaze et couronnées de fleurs, pour leur servir, sur des plateaux de vermeil, des liqueurs et des sorbets.

Eh bien ! ne faut-il pas leur savoir gré que, pouvant tout exiger, ils veuillent bien se contenter de cent mille francs par an, ou de deux mille francs par soirée ?

Encore ont-ils des raisons sans réplique pour ne point descendre au-dessous de ce minimum. Leur voix est si fragile ! Leur carrière est si courte ! A les entendre, ils ne font que paraître et disparaître. « Tantôt vous me verrez, et tantôt vous ne me verrez plus. » « Je passai ; il n'était plus là ! » dit l'Écriture.

Cela n'est pas, direz-vous, d'une exactitude absolue, et, tout au moins, il y a de grandes exceptions.

Donzelli, à soixante-cinq ans, a toute sa voix, plus énergique et plus vibrante que jamais, et s'il ne consent à chanter que dans son palais de Bologne, ce n'est point que le théâtre ne veuille plus de lui, c'est lui qui n'a plus voulu du théâtre.

Rubini s'est retiré à cinquante-deux ans, dans toute la force et l'éclat de son talent magnifique. On le suppliait de chanter quelques années encore; mais comme il avait une petite fortune de cinq millions, et que, de plus, il était sage, il s'en alla planter ses choux à Bergame.

Mario, le plus jeune de sa génération, en était déjà à la vingt-cinquième année de sa carrière, lorsqu'il a eu la malheureuse idée de rentrer à l'Opéra, où il avait débuté jadis, et où, peut-être, comptait-il encore nous charmer pendant vingt ou trente ans.

Je ne sais si Mario a les millions de Rubini, mais il faut lui rendre cette justice qu'il a toujours vécu en grand seigneur. Il ne s'est jamais refusé un tableau de maître, un objet de prix, une curiosité, une arme rare. Il a acheté la villa Salviati à Florence, et il a fait construire un hôtel sur le boulevard de l'Empereur. Avant les chemins de fer, il voyageait en poste, et il n'a jamais donné aux postillons moins d'un louis de pourboire. Il a secouru largement ceux de ses compatriotes qui ont eu recours à lui. Il a été de toutes les souscriptions publiques ou privées. Si l'on demandait des fusils en Italie, Mario envoyait un canon; si on

levait un homme, il habillait un bataillon à ses frais; si l'on dressait une statue, il fournissait le marbre et payait le sculpteur.

Mais il n'est pas moins vrai que le public a fait tout ce qu'il pouvait pour Mario, et que ce charmant artiste a gagné, en moyenne, deux cent mille francs par an depuis un assez grand nombre d'années.

Par quels moyens était-il arrivé à une conservation si miraculeuse qu'on ne lui donnait pas, jusqu'à l'année dernière, la moitié de son âge? Tous ces détails, à première vue, peuvent sembler inutiles ou indifférents au public. C'est une erreur; nous touchons là à une question vitale pour les artistes, à l'organisation des théâtres, au taux des appointements, aux caprices et aux engouements de la foule, à l'hygiène et aux tempéraments des chanteurs. Il y a des voix qui durent plus ou moins, soit parce qu'on sait les conduire, soit parce qu'on les soigne et qu'on les ménage, au détriment des œuvres qu'on interprète. Puisque nous avons sous les yeux un artiste dont l'organe n'a jamais été d'une grande force ni d'une grande étendue, voyons par quel secret il l'a fait durer si longtemps et par

quelle habileté magistrale il en a tiré jusqu'au bout un assez bon parti.

Ses amis vous diront qu'en sortant du lit, Mario va se placer sous un robinet d'eau froide qui laisse tomber sur toute sa personne une pluie fine et glacée. Cela l'empêche, assurent-ils, d'être enrhumé plus de cinq ou six fois par an, et ses rhumes ne durent que deux mois.

J'en demande pardon à l'hydrothérapie, mais je crois que Mario ne s'est maintenu si longtemps aux Italiens que parce qu'il s'est prodigieusement épargné. Dans des opéras très-courts, et qui ont rarement plus de deux ou trois actes, il ne chantait qu'un air, une romance, une ballade, et il retranchait ou escamotait le reste. Il nuançait merveilleusement un largo, il enlevait la *stretta,* quand il était en voix, mais il ne la disait qu'une fois, et il coupait sans façon la reprise. Dans les morceaux d'ensemble, il ouvrait la bouche et ne donnait point de son. Tant pis pour les auteurs ! tant pis pour le public ! On ne prodigue point les notes dont chacune vaut cinq louis.

Les abonnés et l'artiste se connaissent de longue date. On se traitait de part et d'autre avec une fami-

liarité, une aisance parfaites, comme de vieux amis. Mario arrivait quand il voulait, se prélassait dans sa loge, grondait son valet de chambre, plaisantait son coiffeur, ou causait avec ses intimes. On ne levait le rideau que quand il en donnait l'ordre ; il faisait faire des entr'actes d'une longueur énorme. Personne ne soufflait mot.

On a dit que Mario n'avait pu s'entendre cette année avec le directeur des Italiens, parce qu'il demandait un prix exorbitant et que M. Calzado l'a marchandé. Une chute arrange bien des choses. M. Calzado est trop heureux de repêcher les restes de son ancien ténor, après le naufrage de l'Opéra. Il a transformé son théâtre en ambulance, et il a recueilli, soigné et pansé un blessé qui lui fut cher. C'est bien, c'est très-bien. Nous ne connaissions pas M. Calzado sous ce nouvel aspect de garde-malade et de sœur de charité. Le directeur a oublié ses rancunes, l'artiste a rabattu de sa fierté, peut-être aussi de ses prétentions; on s'est pardonné, on s'est embrassé.

Abbracciamoci di core
E speriam felicita

Ce soir même, Mario reprendra aux Italiens ses

nonchalantes habitudes. Il aura un grand succès, cela est sûr, et n'en eût-il point, on le lui fera. Le seul homme avec lequel il devra compter désormais est M. Dai Fiori.

M. Dai Fiori est le régisseur général, l'avertisseur et le metteur en scène du Théâtre-Italien. Il cumule, avec ces fonctions importantes, l'emploi de second ténor, et nul ne gesticule plus que lui et ne se pénètre mieux d'une situation dramatique.

Il y a eu deux phases dans la vie de M. Dai Fiori. La première, lorsqu'il demeurait rue Buffault; la seconde, depuis qu'il demeure aux Batignolles.

Quand M. Dai Fiori demeurait rue Buffault, il n'était pas pressé de rentrer chez lui. Cela lui était égal que Mario ou la Frezzolini fissent attendre le public. Tout le monde prenait ses aises; les comparses ne se hâtaient point, les machinistes s'endormaient sur leurs portants; les prêtresses de Norma, ou les demoiselles d'honneur de Lucie, accomplissaient leurs évolutions sur la scène avec une majestueuse lenteur.

Mais depuis que M. Dai Fiori demeure aux Batignolles et qu'il ne veut pas manquer l'omnibus de onze heures et demie, tout est changé aux Italiens. Le

régisseur est inflexible ; l'avertisseur ne fait grâce à personne. Il n'y a plus de longs entr'actes; les musiciens pressent leurs mouvements, les chanteurs n'ont pas le temps de respirer, les machinistes précipitent leur manœuvre. Enfin, M. Dai Fiori est exact comme cette fameuse montre marseillaise, qui faisait son heure en trente-cinq minutes.

Ainsi donc, si Mario veut se mettre bien avec M. Dai Fiori, il faut qu'il arrive au théâtre à sept heures précises, et qu'il ne flâne plus pendant les entr'actes. Il pourra se rattraper sur son rôle; plus il passera de morceaux, plus M. Dai Fiori l'honorera de sa protection.

La faute impardonnable de Mario a été de vouloir changer de genre, à son âge, et de rentrer à l'Opéra quand il n'avait même plus de moyens suffisants pour le Théâtre-Italien. Les artistes ne sont entourés que de flatteurs. Si quelqu'un les avertit avec franchise, en termes polis, mesurés, qu'ils ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois, ils font pis que l'archevêque de Grenade. Ils ne se contentent pas de renvoyer le donneur d'avis, en le plaignant de son mauvais goût; ils le méconnaissent et le calomnient. J'ai vu, je vois tous

les jours des chanteurs et des cantatrices qui n'ont plus de souffle, et qui soutiennent que leur voix n'a jamais été meilleure. Et ce qu'il y a de plus inouï, c'est qu'ils le croient de très-bonne foi. Ainsi, une prima donna que je ne veux point nommer, est allée affronter, il y a trois ans, à Madrid, une réception sauvage : des sifflets, accompagnés de projectiles. S'est-elle ravisée et corrigée ? Nullement. Elle est revenue ici, a cherché de nouveau à être réengagée, et n'y pouvant réussir, a voulu, au moins, paraître une fois sur ces planches où, jeune, elle avait triomphé. C'était pitoyable. Les avertissements, les conseils n'ont pas manqué à Mario. Il a vu que cela n'allait guère aux répétitions; qu'il ne savait point son rôle en français ; que la mémoire le trahissait à chaque instant; que son accent, plus fort qu'aucun étranger ne l'a jamais eu en parlant ou en chantant, blessait les oreilles françaises au point que l'orchestre entier n'a pas été maître assez de lui-même pour réprimer un mouvement d'hilarité. Il a vu tous ces symptômes alarmants, et il a passé outre.

Maintenant, y avait-il dans la salle un parti hostile, un coin d'opposants, des gens prêts à chuter, quand même on ne leur eût donné aucun prétexte ? C'est pro-

bable. Mais, dans tous les cas, on aurait tort d'y voir une querelle de compagnonnage, une protestation de la part ou dans l'intérêt des artistes de la maison, contre les chanteurs étrangers envahissant l'Opéra. Tous les talents ont droit de cité à l'Académie impériale de musique, et la liste est longue des Allemands, des Belges et des Italiens qui ont reçu à l'Opéra le meilleur accueil. Il suffira de citer Tamberlick, Gardoni, Bettini, Mme Alboni, Mlle Cruvelli, Mme Bosio, Mme Borghi-Mamo, Mlles Marchisio, Mme Tedesco et M. Mario lui-même, quand il était à son aurore, et ne prévoyait pas qu'un jour il y reviendrait à son déclin.

Peut-être aura-t-on cru que la direction de l'Opéra était dans l'intention d'imposer cet artiste. On s'est trompé, assurément; mais les protections, réelles ou supposées, ne valent rien quand on arrive devant le public.

L'auteur orgueilleux du *Tannhauser* en a fait la triste expérience. Patronné par de grandes dames étrangères, il affectait un superbe dédain pour l'opinion, insultait la presse, et osait écrire dans sa lettre aux *Débats* qu'il n'était venu à Paris que pour s'entendre et se juger lui-même, n'ayant pu assister en Allemagne à la re-

présentation d'aucune de ses œuvres. Cette audacieuse gasconnade eut la réponse qu'elle méritait.

La Reine de Saba avait eu aussi un tour de faveur ; elle avait passé sur le corps de Gevaërt, de Félicien David et de bien d'autres dont les ouvrages avaient été écartés, ajournés ou suspendus pour lui faire place. Elle est tombée devant l'indifférence et les bâillements du public.

Quoi qu'il en soit, si Mario, dans cette triste représentation des *Huguenots*, avait eu un éclair de talent, toute prévention eût cessé, toute cabale eût été réduite au silence. Il y avait des malveillants, mais il y avait aussi dans la salle des amis de l'artiste qui n'eussent pas mieux demandé que de le soutenir et de le défendre, s'ils avaient pu. La majorité du public était plus attristée que sévère. Toutes les femmes, jeunes ou vieilles, qui assistaient à la représentation, se sont retirées avec un serrement de cœur indicible. Quant aux médiocrités jalouses, aux plats railleurs qui pullulent dans tous les théâtres, s'ils se sont réjouis de cette chute, ils n'ont qu'à faire un retour sur eux-mêmes. Ils peuvent bien se dire : « Voilà pourtant comme je serai dimanche. » Il n'est jamais de bon goût d'accabler un

camarade, surtout quand il est à terre. Les plus simples bienséances veulent au moins qu'on s'abstienne. Laissez le public et la critique faire leur devoir, et sachez bien qu'après tout vous n'aurez jamais les succès qu'a eus Mario, et que vous n'approcherez jamais de ses qualités ni même de ses défauts, qui ne sont pas ceux de tout le monde.

Malheureusement, les ennemis de l'artiste ont eu beau jeu. Mario s'est complétement troublé et fourvoyé; il a manqué de voix, de tenue, de mémoire; il n'a pas chanté juste; il disait un mot pour un autre; ses notes gutturales et comme étranglées, sa prononciation déplorable, ont produit le plus mauvais effet. Il a dénaturé l'accent, la couleur et le style des morceaux; on n'a jamais rien vu de pareil. On l'attendait au duo du quatrième acte. La déception a été plus grande encore et plus lugubre. Au cinquième acte, « les chants avaient cessé » pour Mario; sa résolution était prise, et il abandonnait une partie qu'il n'eût jamais dû tenter.

Au reste, à l'exception de madame Duprez, qui a chanté à merveille et qui s'est fait rappeler, et de madame Gueymard, qui a l'habitude du rôle, la repré-

sentation a été des plus négligées. L'exécution générale des morceaux d'ensemble, les chœurs, les mouvements, que M. Dietsch altère avec un incroyable laisser-aller, la mise en scène, les décors et les costumes qui s'en vont en pièces, auraient consterné Meyerbeer, s'il avait eu le malheur d'assister à cette Saint-Barthélemy de ses *Huguenots*. Il est grand temps que l'on remonte à neuf et que l'on répète à fond ce chef-d'œuvre comme on a fait pour *la Juive*. On remplacerait même M. Kœnig que personne ne s'en plaindrait.

Mario joue ce soir aux Italiens *le Barbier*, après sa jolie expédition. Il fait comme ces cavaliers désarçonnés qui remontent tout de suite à cheval avant que la meurtrissure ne soit refroidie. Aux Italiens, il est chez lui; il n'aura pas besoin de se gêner; il chantera quand il sera en voix; et, quand il n'en pourra plus, il remplacera le chant par une pantomime agréable, mais fort peu animée.

Il faut pourtant que ni lui ni les autres n'oublient la leçon qu'il a reçue. A propos de ce mémorable échec, qu'il aurait pu s'épargner, et de ce fâcheux spectacle, qu'il aurait dû nous épargner, j'ai un peu tracé l'histoire de la grandeur et de la décadence des artistes. On

doit de l'indulgence à un malheureux débutant ; on ne doit que la vérité à ceux que leur passé, leur position, leur fortune et leur expérience devraient mettre à l'abri d'aussi lourdes fautes et d'aussi inexcusables témérités.

Au surplus, voilà un article assez long que je voudrais terminer par une sorte d'apostrophe qui en serait comme la conclusion et la morale :

Rois de la scène, heureux du monde, enfants gâtés du public, idoles enivrées d'encens, excédées d'applaudissements, accablées de couronnes, profitez de vos années de vogue, de jeunesse et de succès ; vivez en princes, si cela vous agrée, faites de votre fortune un large et noble usage, mais songez aussi un peu à l'avenir, commencez par assurer votre indépendance, et quand l'heure de la retraite aura sonné, n'attendez pas, hélas ! que le public vous l'annonce, et ayez le bon esprit de quitter le théâtre avant que le théâtre ne vous quitte.

1er décembre 1862.

XXXVIII

L'OPÉRA ET SES DÉPENDANCES

On n'a parlé que de l'Opéra cette semaine et des changements de directions qui viennent de s'accomplir. Jamais peut-être M. Royer n'avait reçu tant de compliments et tant de félicitations, tant de marques d'amitié et d'intérêt. Il y a eu explosion de sympathies à son égard. Ceux qui n'avaient pas toujours approuvé ses actes, et je suis du nombre, ont été des premiers à lui serrer la main. Esprit distingué, caractère aimable et loyal, nature obligeante et facile, il a trouvé moyen d'être six ans directeur de l'Opéra, et de ne déplaire à personne. Il rendait service avec tant

d'empressement, ou il s'excusait de si bonne grâce! On voyait au chagrin que lui causait le moindre refus qu'il n'était ou qu'il ne se sentait pas libre. « Nous n'usons pas de toute la liberté que nous avons. » C'est un mot de M. Guizot. M. Royer se croyait peut-être moins de pouvoir qu'il n'en avait en réalité.

Ce qui s'est dit tous bas, depuis huit jours, peu de gens oseraient le redire tout haut. J'essaierai pourtant de l'écrire sans timidité et sans témérité, avec des ménagements qui n'ôtent rien au fond des choses, et je tâcherai, s'il est possible, de ne blesser ni la vérité, ni les convenances.

On a dit tout d'abord que les changements de personnes ne servaient de rien tant que l'Opéra serait administré pour le compte de la liste civile, et que le seul moyen de sauver notre première scène, si tant est qu'elle soit en péril, est de la rendre à l'industrie privée.

Je ne suis nullement de cet avis. Trouvez-vous que les autres théâtres soient si bien dirigés que l'on puisse leur porter envie? Il n'y a pas longtemps, deux des principaux, dont l'un subventionné, tombaient en

déconfiture, et les artistes, qui dormaient tranquillement sur la foi des traités, se sont réveillés sur le pavé, du soir au lendemain. L'exemple n'a rien d'engageant. Un théâtre de drame non subventionné, celui-là, mais admirablement situé, et qui a réalisé des recettes magnifiques, est régi à l'heure qu'il est par une sorte de conseil des Dix, un comité des plus forts créanciers qui poursuit avec beaucoup de courage une liquidation laborieuse. Je ne vois pas que l'industrie privée fasse les choses mieux que l'État quand elle s'en mêle.

Si l'on se décide un jour pour la liberté absolue des théâtres, ce sera une épreuve à faire, et l'on en verra les résultats. Mais, avec le système compliqué des priviléges, des subventions et des commandites, il est préférable, selon nous, que l'Opéra soit à l'abri des chances aléatoires qui ont amené, à peu de mois de distance, les deux désastres de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Lyrique. L'Opéra n'est pas un théâtre comme un autre ; c'est aux yeux des provinciaux et des étrangers la merveille des merveilles parisiennes, et il serait vraiment fâcheux que cette grande scène, qui est censée marquer le degré de civilisation, de bien-être et de goût que notre société se glorifie d'avoir atteint, fût,

par la faute d'un entrepreneur incapable ou avide, exposée à la honte d'une faillite.

D'ailleurs, on oublie que l'Opéra a été longtemps soumis au régime qu'on semble regretter aujourd'hui, et qu'on voudrait lui voir appliquer sur-le-champ comme un remède souverain. Qu'est-il arrivé dans cet âge d'or de l'industrie privée et des directeurs indépendants? Ceux qui ont eu l'habileté ou le bonheur de gagner beaucoup d'argent se sont empressés de faire, comme on dit, Charlemagne, et de passer la main à des hommes plus aventureux et plus modestes, — j'entends plus modestes, en ce sens qu'ils se contentaient d'un moindre gain. Si bien que de l'un à l'autre et d'un troisième à un quatrième, au lieu de bénéfices, il n'y eut plus que des pertes. Tous les ans le déficit augmentait dans des proportions énormes, et la maison de l'Empereur, plutôt que de laisser fermer l'Opéra et mettre le matériel aux enchères, paya les dettes de l'industrie privée, et prit l'excédant des frais à sa charge.

Mais, dit-on, la subvention n'était pas suffisante. Avec six cent mille francs, l'Opéra était une mauvaise affaire ; avec huit cent mille, c'est une affaire excel-

lente. Vous n'avez qu'à la proposer demain, et vous verrez les candidats se présenter en foule.

Je le crois bien ; on se bat pour un privilége de café-chantant, jugez ce qu'on ferait pour l'Opéra ! L'affaire est grosse et belle, si belle et si grosse que l'eau en vient à la bouche aux spéculateurs. J'en connais un qui a déjà son plan. Il commencerait par faire des économies, beaucoup d'économies ; retrancher par-ci, diminuer par-là, renvoyer quelques artistes, ou les prendre à l'écart et leur parler si bien de leurs véritables intérêts, qu'ils renonceraient à une partie de leurs appointements. L'orchestre et les chœurs n'auraient qu'à bien se tenir ! Et comme les sujets ont bec et ongle pour se défendre, les petits payeraient pour les grands. On estime à deux cent mille francs les réductions que pourrait subir, sans que cela y paraisse trop, le budget de l'Opéra. Puis on frapperait un grand coup (si Meyerbeer pouvait donner l'*Africaine!*) ; on attendrait la prochaine exposition, la nouvelle salle, un événement quelconque, on vendrait le privilége, et le tour serait fait.

Mais qu'est-ce que l'art y gagnerait ? Et les artistes et le public, et les auteurs et les compositeurs en se-

raient-ils plus avancés, parce qu'un monsieur déjà riche aurait cousu à son paletot marron une nouvelle doublure de billets de banque?

Il y a toujours trop de candidats pour les directions vacantes. Nous l'avons vu ces jours-ci, et je ne sais pas pourquoi la comédie à portraits ne s'est pas encore emparée de ces types amusants. La galerie était complète. Voici le candidat perpétuel à toutes les directions. Dès qu'il apprend qu'un directeur est parti ou qu'il va partir, il se place devant le théâtre, il reçoit les compliments, il sourit d'un air aimable, il donne des poignées de main.

— Que fais-tu là par cet affreux brouillard, les pieds dans la boue? lui dit un passant qu'il arrête et qui est tout étonné de le voir de faction sous un réverbère.

— Eh! mon ami, j'attends les clefs.

Il attend si bien qu'un autre est nommé. Mais notre homme s'en console.

— Ce sera pour la prochaine fois, dit-il; si mes capitalistes avaient été aussi sérieux que moi, j'aurais enlevé l'affaire.

Il y a le candidat sournois qui fait jouer des trappes

et des sous-trappes, sans trop se mettre en avant, et dont le but n'est pas d'être nommé directeur, mais d'empêcher qu'un autre le soit.

Il y a le candidat grognon qui se plaint de la dureté des temps et de l'ingratitude des hommes. Voilà trente ans qu'il se met sur les rangs, pour tout faire. On lui a tout refusé. Il serait lampiste aussi bien que directeur, frotteur aussi bien que secrétaire, régisseur aussi bien que comparse. On n'a jamais voulu faire droit à aucune de ses demandes. On ne veut même pas vérifier ses titres, ses certificats, ses papiers. C'est une infamie!

Il y a le candidat bon enfant qui souscrit, les yeux fermés, à toutes les conditions qu'on lui impose. Veut-on lui donner des appointements? il les accepte avec reconnaissance. Une part dans les bénéfices? Il se confond en remerciements. Rien du tout? Il dirigera pour l'amour de l'art. Eh! mon Dieu! que sait-on? quand il aura fait suffisamment ses preuves d'incapacité et de maladresse, on lui donnera bien un petit bureau de tabac, ou il en sera quitte pour mettre sur ses cartes : « Ex-directeur de Bobino. » C'est un état.

Le candidat compositeur ou auteur commence par

déclarer qu'il ne jouera pas ses pièces et qu'il renonce à la musique à perpétuité. C'est un devoir de conscience, et quand bien même les règlements ne s'y opposeraient pas, il se ferait scrupule de recevoir une ligne ou une note de sa façon. Maintenant, si son frère, ou son cousin, ou son neveu, ou ses anciens collaborateurs veulent enrichir le théâtre dont il sollicite le privilége, de plusieurs productions remarquables, il s'engage à les monter avec le même soin, le même luxe et le même zèle, que si ces œuvres de génie n'appartenaient pas à des camarades ou à des membres de sa famille.

Il y a enfin le candidat dédaigneux, parce qu'il se croit indispensable. Quand vous lui demandez ce qu'il y a de nouveau, il regarde en l'air ou il vous prie de ne point parler politique. Il vous arrête au bout de la rue Richelieu.

— Je ne vais pas plus loin, dit-il, pour un empire!

— Est-ce que la nouvelle façade du Théâtre-Français vous fait peur?

— Non, mon ami... Vous ne voyez donc pas?...

— Les omnibus?

— Plus loin, derrière les omnibus, cette grande porte, le ministère d'État.

— Eh bien?

— Eh bien! on me guette, on a besoin de moi; ils sont dans un embarras terrible, et ils n'en sortiront pas avec leurs trois théâtres; il n'y a qu'un homme qui puisse les diriger tous les trois, et cet homme, vous devinez... Je me sauve au bois de Boulogne. Si l'on me voyait, on me prendrait de force.

Après les candidats viennent les commanditaires. Il y en a aussi de plusieurs sortes :

1° Les capitalistes sérieux qui placent leur argent dans un théâtre comme dans une affaire industrielle, dans l'exploitation d'une mine, dans la charge d'un agent de change. Ces bailleurs de fonds sont très-rares; ils y regardent à deux fois avant de s'engager pour une somme importante, et ils ne risquent leur argent que lorsqu'ils ont la presque certitude qu'il leur rapportera vingt-cinq ou trente pour cent, plus une loge à l'année et quelques billets pour leurs clients.

2° On a vu de riches banquiers mettre de l'argent dans un théâtre, par complaisance, par des relations

du monde ou parce qu'ils se trouvaient engagés dans d'autres affaires, et qu'il eût été difficile de ne pas obliger quelqu'un qui leur était recommandé, ou tout simplement par morgue et par ostentation. Mais ils limitent la somme et n'exigent pas d'intérêt, pour qu'on ne revienne pas à la charge, une fois la commandite épuisée.

3° Il y a enfin les *amis* de la maison, les commanditaires intimes, qui sont les plus dangereux et qui retirent d'une main ce qu'ils prêtent de l'autre : l'auteur qui veut faire jouer sa pièce, le protecteur qui veut lancer sa pupille, l'artiste qui fait des sacrifices pour s'assurer un bon engagement, le fournisseur qui veut écouler sa marchandise, l'usurier qui pêche en eau trouble, le désœuvré qui aime à rôder dans les coulisses, le gobe-mouches qui est flatté d'attraper des taches d'huile sur son habit ou un portant sur la tête. Tous ces gens-là sont destinés à perdre entièrement leur mise, à la grande satisfaction du public qui trouve que c'est bien fait.

Par le tableau très-exact que je viens d'esquisser, on comprend qu'au point de vue de la sécurité des intérêts, sans parler des autres avantages, il est à sou-

haiter que l'Opéra continue d'être administré pour le compte de l'État et de la liste-civile, sous la surveillance immédiate et directe de deux ministres, à l'abri de toute éventualité fâcheuse et de toute chance de perte. Aussi la situation exceptionnelle des employés et des artistes attachés à l'Opéra est-elle un sujet d'envie et d'émulation pour les artistes et les employés de tous les autres théâtres.

Il est donc tout naturel que les acteurs de l'Opéra-Comique, en apprenant qu'on leur enlevait leur directeur pour lui donner de l'avancement, se soient empressés de prier S. Exc. le ministre d'État de les annexer à l'Opéra. Les annexions sont fort à la mode. Il n'est jusqu'à la prudente Angleterre qui ne comprenne, un peu tard, la nécessité d'annexer les îles Ioniennes à la Grèce. Les artistes de l'Opéra-Comique ont connu les mauvais jours. Il fut un temps, pas très-éloigné de nous, où ils arrivaient tous les matins à la répétition, où tous les soirs ils entraient dans leur loge en se demandant : Dînerons-nous? Souperons-nous? Payera-t-on? Ne payera-t-on pas? Cette incertitude a duré plusieurs mois et s'est terminée par un coup d'autorité qui, séparant le bon grain de l'ivraie, n'a reconnu

que les dettes légitimes et a soulagé le théâtre d'une partie des charges dont il était grevé.

Sans compter que c'eût été un grand honneur pour les pensionnaires de M. Perrin d'appartenir, au même titre que les artistes de l'Opéra, à la maison de l'Empereur, ils auraient eu la double perspective de ne jamais courir aucun risque, et d'être appelés, le cas échéant, à monter sur les planches mêmes de l'Opéra, ce qui est l'ambition de tout chanteur engagé dans un théâtre secondaire. La première idée de cette *manifestation spontanée* a été, dit-on, suggérée à Montaubry par un ancien directeur de l'Opéra, homme de bon conseil et de grande expérience. On n'a eu qu'à rédiger ensuite la pétition qui s'est couverte aussitôt de signatures, et la candidature improvisée de M. Perrin, comme directeur des deux théâtres, a rencontré la même faveur que celle du prince Alfred.

Heureusement il n'y avait point de protocoles qui eussent prévu le cas, et rien n'empêchait le directeur de l'Opéra d'être en même temps directeur de l'Opéra-Comique.

Mais voilà que les artistes du Théâtre-Lyrique de-

mandaient aussi à être annexés à l'Opéra et à ne point se trouver les seuls exclus des libéralités de l'Empereur. Leur sort était d'autant plus digne d'intérêt que le Théâtre-Lyrique ne reçoit aucun subside, et qu'il paye un très-gros loyer à un propriétaire qui se connaît en baux : la ville de Paris. Ces excellents artistes aiment Carvalho de tout leur cœur ; ils l'aiment comme un frère et un camarade, qui les a dirigés pendant quatre ans avec la plus scrupuleuse intégrité, qui a rempli exactement et jusqu'au bout ses devoirs, qui n'a obtenu que des succès, qui a travaillé avec une ardeur infatigable et une parfaite abnégation. Il n'a oublié de payer qu'une seule personne : madame Carvalho ! Les appointements de madame Carvalho ! tout ce qu'elle a gagné à Paris, tout ce qu'elle a gagné à Londres dans ses quatre mois de congé et dans ses tournées triomphales, mais si fatiguantes, en province, tout cela a servi de subvention au Théâtre-Lyrique ! Les artistes le savent bien, et ils ne voudraient certes pas se séparer de leur directeur ; mais l'avenir les préoccupe et les alarme, et s'ils avaient vu leurs camarades de l'Opéra-Comique, incorporés par une heureuse fusion dans ce que l'on peut appeler la garde

des théâtres impériaux, ils n'auraient pu s'empêcher de réclamer la même faveur.

Les mêmes raisons qu'on faisait valoir pour l'Opéra-Comique, sinon de plus fortes, plaidaient pour le Théâtre-Lyrique. Il a déjà fourni à l'Opéra de nombreux artistes : madame Gueymard, mademoiselle Sax, Michot; il peut lui en fournir encore et de plus éminents. Avant d'être installé dans son nouveau poste, M. Perrin, en homme prévoyant, a pris Warot, comme s'il se l'empruntait à soi-même, et l'a fait passer à l'Opéra. Il n'a pas attendu la nomination d'un successeur improbable pour lui demander qu'il voulût bien céder cet artiste; il a considéré l'annexion comme un fait accompli. Je ne le blâme pas de ce procédé expéditif; un grand capitaine ne sépare pas la pensée de l'action; mais enfin, Warot n'est que le troisième ténor de l'Opéra-Comique; il chante agréablement, mais il a une voix de gorge qui peut ne pas ravir les abonnés de l'Opéra. Supposez un moment que le Théâtre-Lyrique fût entré dans la fusion, M. Perrin aurait pu engager, sans aucun scrupule, du soir au lendemain, madame Carvalho, qui est, sans contredit, la première cantatrice de l'école française,

et on avouera que cette acquisition eût été un peu plus importante que celle de M. Warot, voire de mademoiselle Bélia et de mademoiselle Baretti.

La centralisation aurait été encore plus complète et plus rationnelle si l'on avait réuni dans les mêmes mains, avec les trois théâtres lyriques, le Conservatoire impérial de musique et de déclamation. Les élèves, en sortant de l'école, seraient entrés dans le théâtre où la qualité de leur voix et le genre de leur talent les eussent appelés; ils auraient passé successivement par tous les degrés de la hiérarchie; et l'on n'eût point fait de prix de Rome sans être sûr d'avance que leurs ouvrages seraient reçus.

L'homme qu'on eût mis ainsi à la tête de la musique française aurait eu une fort belle place, supérieure à celle d'un surintendant ou d'un directeur des Beaux-Arts. Je ne dis point que M. Perrin soit au-dessous d'une telle situation, sa modestie ne va pas jusqu'à s'en croire indigne. Quand on a les voix de ses artistes, on peut aspirer à tout. Je m'étonne même qu'on n'ait pas pétitionné dans ce sens; j'aurais donné ma signature. Seulement, pour bien remplir ses nouvelles fonctions, M. Perrin n'aurait eu qu'à joindre à tous les dons

qu'il tient de la nature prodigue, celui de l'ubiquité.

Ceux qui l'ont vu à l'œuvre pendant sa première direction, son vrai titre de gloire, savent qu'il ne bougeait pas de sa loge ou de son cabinet; on le trouvait à toute heure; il s'absentait à peine la nuit; son assiduité est devenue proverbiale. Il a essayé, un moment, de diriger à la fois l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique; il y a renoncé aussitôt, même au prix d'un léger sacrifice (cent mille francs de perte, dit-on). Il est trop l'homme de ce qu'il fait pour faire deux choses en même temps. C'est par cette présence réelle et continuelle, par ce contrôle de tous les instants, par cet infaillible ascendant de l'œil du maître sur tous les subordonnés, que M. Perrin a fait sa fortune, et qu'il a pu céder un privilége qui n'avait plus que deux ans à courir, pour la somme ronde de cinq cent mille francs.

S'il avait concentré dans ses mains l'Opéra, l'Opéra-Comique et les autres théâtres, puis les autres directions que je lui souhaite, car rien n'est trop vaste ni trop lourd pour une telle activité, comment M. Perrin s'y serait-il pris pour gouverner un si grand nombre de

sujets, et mener de front tant de travaux et tant d'entreprises? Là était l'obstacle, et, malgré ses heureuses dispositions à se charger de tout, à tout embrasser, si on eût consulté M. Perrin sur cette combinaison gigantesque, il eût désavoué les pétitionnaires. Pouvait-il déléguer son autorité? Pouvait-il prendre des sous-directeurs ou des sous-régisseurs? Assurément, non. C'eût été compliquer les choses au lieu de les simplifier, comme on l'espère; ajouter un rouage de plus à la machine dont le jeu est ralenti ou entravé par un trop grand nombre de rouages. Et d'ailleurs, on ne fait bien que ce qu'on fait soi-même. M. Perrin le sait mieux que personne; un directeur ne doit jamais dédaigner de faire sa cuisine, et de veiller aux fourneaux. J'ai connu un pâtissier fort habile en son état, qui disait à son maître, avec toute sorte de déférence : « Monsieur mon maître, laissez-moi faire mes gâteaux comme je l'entends. Si vous les trouvez bons, vous les mangerez; si vous les trouvez mauvais, vous me donnerez mon congé. Mais, pour Dieu! ne touchez pas à ma pâte, ou je ne réponds plus de rien. »

Nous en étions là de nos raisonnements et de nos hypothèses, lorsque la nomination de M. de Leuven

à la direction de l'Opéra-Comique est venue déranger bien des plans et couper court à toutes les pétitions. Les puissances n'ont pas ratifié les vœux de la Grèce. Pour cette fois, M. Perrin se contentera d'être directeur de l'Opéra, et il aura fort à faire. Quant à M. de Leuven, nous sommes charmés de son avénement, et nous le jugerons par ses actes.

Le journal n'est souvent qu'un écho; je n'ai voulu vous entretenir aujourd'hui que de ce qui a formé le sujet de toutes les conversations, de toutes les discussions et de tous les bruits de la semaine.

22 septembre 1862.

XXXIX

LA SALLE ROBIN

Sur ce fameux boulevard du Crime, veuf aujourd'hui de la plupart de ses théâtres, à deux pas des Folies-Déjazet, s'ouvre une nouvelle salle, fort jolie et fort mignonne, blanche comme la foi et comme l'innocence. C'est la salle Robin.

Des statues de la Pudeur voilée, des médaillons coloriés représentant des physiciens illustres, forment la décoration la plus sobre et la plus simple qui se puisse voir. Un rang de premières loges, un rang de galeries, de bons fauteuils d'orchestre larges

et moelleux, voilà pour la commodité et pour l'agrément des spectateurs. La scène est vaste et carrée. Le rideau se lève sur un salon brillant de lumières et de dorures, rempli de meubles rares, d'objets merveilleux, d'appareils électriques de toute puissance et de toute grandeur, de coffres mystérieux, de tables tournantes et d'animaux articulés qui sont aux automates de Vaucanson ce qu'un piano d'Érard ou de Pleyel est aux anciennes épinettes.

Il y a là des paons qui font la roue et devinent le nom des villes que vous avez pensées; des tambours qui battent la retraite tout seuls; des rouleaux qui engendrent la foudre, la tempête et l'orage; des arbres de Noël qui secouent leurs branches poudrées de givre et se chargent de bougies tout allumées, de bonbons, de fleurs et de jouets d'enfants; des bouteilles inépuisables, des cloches invisibles, des citrons qu'on coupe en deux et d'où s'envole un essaim de tourterelles, des pièces de cent sous qu'on brise par le milieu et d'où l'on tire une douzaine de foulards; enfin c'est le monde étrange, surnaturel et fantastique de la prestidigitation, de la magie et de la sorcellerie.

M. Robin, le maître et l'enchanteur de céans, glisse

plutôt qu'il ne marche sur des tapis sourds; il a les façons discrètes d'un diplomate, le front pensif d'un savant, l'œil extrêmement jeune et vif, le parler doux et nonchalant, les cheveux bien plantés, un peu grisonnant sur les tempes. Il a beaucoup voyagé; il a fait, je ne sais combien de fois, le tour du monde; son âge, nul ne le sait; il a peut-être vécu plusieurs siècles, comme son ami Cagliostro, qui s'écriait, en voyant une image du Sauveur :

— Mon Dieu! c'est bien lui! Quelle ressemblance frappante!

Sur quoi, un familier du saint-office, qui ne le quittait point des yeux, lui dit sournoisement :

— Monsieur a donc connu Notre-Seigneur?

— Si je l'ai connu! reprit effrontément Cagliostro; j'étais placé tout près de lui, à sa gauche, aux noces de Cana, quand il daigna changer l'eau en vin.

— Est-ce bien vrai, ce que dit votre maître? reprit le familier s'adressant cette fois au domestique.

— Je ne sais pas, monsieur, fit l'autre avec la même assurance. Je ne suis au service de M. le comte de Cagliostro que depuis trois cents ans.

Le domestique de M. Robin paraît plus jeune. Il ne

doit servir son maître que depuis une centaine d'années. Mais je crois qu'on perdrait son temps à vouloir en tirer des éclaircissements quelconques. Il se tient d'un côté de la scène, impénétrable et muet, attentif aux ordres qu'on lui donne, et droit comme un grenadier prussien à la parade. Il est blond, parfaitement frisé, d'un teint rose et d'un air ingénu; mais je ne me fierais pas à sa candeur, car il en sait assurément plus long qu'il n'en veut dire.

Après bien des scènes amusantes, des tours prodigieux et des expériences instructives, M. Robin va chercher lui-même une boîte, recouverte en velours rouge, la pose sur une table au milieu du salon, prend sa baguette magique et ordonne au couvercle de se lever en autant de fois que le voudra une dame ou un monsieur de l'assistance. Le couvercle obéit à point nommé. Tout à coup, du fond de la boîte, jaillit, comme d'une tabatière à surprises, un Arlequin, grand de dix pouces, mais si bien proportionné dans sa petite taille, si bien fait, si leste, si adroit, si souple, si intelligent et si spirituel, que la salle entière, en le voyant paraître, pousse un cri de plaisir et d'admiration. Ce joli petit Arlequin fait tout ce qui concerne

son état. Il danse, il fume, il gambade, il ôte et il remet son masque, il salue la compagnie, et il joue du flageolet. Vous allez me dire : « Il ne lui manque que la parole. » Eh bien! non, la parole ne lui manque pas; il parle et il répond comme une personne naturelle à toutes les questions qu'on lui adresse; il conte des histoires; il en invente au besoin. Mais cela dépend du temps. Les jours de pluie il ne s'explique que par gestes. Quand il fait très-beau et très-sec, il cause avec une facilité étonnante. Je suis tombé sur un bon jour; il avait la langue fort déliée, et M. Robin l'ayant mis sur le chapitre des théâtres, voici le singulier dialogue que j'ai entendu et retenu :

— Êtes-vous allé au spectacle, cette semaine?

— Oui, monsieur Robin; mais je ne me suis guère amusé.

— C'est que vous étiez mal disposé, mon ami.

— Pardonnez-moi, monsieur Robin, j'ai commencé par l'Opéra ; c'est notre premier théâtre; j'avais une très-grande envie d'entendre un des chefs-d'œuvre de l'art contemporain. On donnait trois ballets, ce soir-là. J'aime la danse; je suis même assez bon danseur, en ma qualité d'Arlequin. Je bats fort proprement mes

entrechats sans jamais avoir été dans la classe de M. Petipa, ni dans celle de mademoiselle Taglioni. Un ballet me divertit, deux ballets, passe encore, mais trois ballets *consécutifs*, c'est pousser un peu loin la passion de la chorégraphie.

— Trois ballets le même soir! Vous vous trompez ou vous voulez nous tromper, maître Arlequin.

— Je vous le jure, foi d'automate. Trois ballets, monsieur! La *Vivandière*, l'*Etoile de Messine* et le *Marché des Innocents*, un « spectacle exclusivement consacré à la danse, » pour parler comme l'*Entr'Acte*. On a raison de dire que les Français sont le peuple le plus spirituel de l'univers. Nous avons beaucoup voyagé, vous et moi, monsieur Robin. Il n'y a point de public au monde qui avalerait trois ballets le même soir, sans en être abruti. Eh bien! l'esprit français y résiste. Il ne s'en porte pas plus mal, et les abonnés de l'Opéra ne m'ont guère paru changés le lendemain d'une si rude épreuve.

— Ainsi, maître Arlequin, selon vous, on aurait pu doubler la dose et leur administrer six ballets au lieu de trois?...

— Sans doute, et on les eût guéris du coup, je vous en réponds.

Mais, dites-moi, monsieur Robin, vous qui êtes sorcier, pourquoi tout le corps de ballet a été ainsi piqué de la tarentule ?

— Ne vous pressez pas de juger, ni surtout de médire. Il y a des raisons que vous n'êtes pas en état de comprendre. Si l'on a donné trois ballets, par extraordinaire (une fois n'est point coutume), c'est qu'on a voulu faire reposer les chœurs qui n'en pouvaient plus. Quand ces demoiselles de la danse recevraient un peu sur les doigts, ce serait pain bénit. Elles s'étaient fort émancipées sous la direction précédente. Elles riaient et parlaient tout haut, tiraient la langue aux abonnés, jouaient à la main chaude, à cache-cache et faisaient des cocottes. Si elles se plaignent...

— Elles ne se plaignent pas, monsieur Robin ; elles aiment assez le changement par leur nature, et la direction nouvelle ne leur est point désagréable.

— Qu'en savez-vous ?

— J'ai des intelligences dans la place. Mon amie Colombine a un protecteur, un bien aimable homme, à qui on a donné, pour son argent, une loge sur le

théâtre : c'est une exception ; il la mérite sous tous les rapports. Colombine s'était brouillée avec lui pour des bêtises ; mais il a pardonné, parce qu'il est grand et généreux. Elle va souvent dans sa loge, elle y allait même en homme, et c'était plus piquant ; mais on l'a priée de mettre bas ses culottes et de reprendre ses jupons, ce qu'elle a fait de la meilleure grâce du monde. En traversant les coulisses, elle s'est liée avec Zaza Malot...

— Qu'est-ce que Zaza Malot ? Que nous contez-vous là ?

— Vous ne connaissez point la petite Malot, Malot deuxième, surnommée la Maline ? Pour un magicien de votre force, vous m'étonnez, monsieur Robin. Zaza est de tous les *rats* ses semblables, le rat le plus déluré, le plus espiègle et le plus rongeur ; adroite comme un singe, elle danse tous les pas de la Ferraris pour une boîte de praline. Elle ferait vos tours, monsieur Robin, si elle vous les voyait faire une seule fois.

— Après, où voulez-vous en venir ?

— Eh bien ! Zaza Malot disait à Colombine, en ma présence, qu'elle et ses camarades étaient enchantées...

— Du nouveau directeur?

— De la direction nouvelle; c'est une dame.

— Expliquez-vous.

— Elle est bien polie, bien douce, disait Malot deuxième; elle a l'air d'une maîtresse de pension, mais pas méchante. Elle est venue dans notre foyer, nous a fait mettre sur deux rangs et nous a dit d'un ton maternel : « Mes enfants, si vous avez quelques réclamations à faire, adressez-vous à moi; je veillerai sur vous comme si vous étiez mes filles. Mais j'exige en revanche que vous soyez bien sages, bien modestes, que vous ne jasiez point, que vous baissiez les yeux et que vous cachiez ces épaules que je ne saurais voir. Vous vous décolletez trop, mes enfants. (Ici, mademoiselle Pilvois fait la grimace). Vous bavardez dans les petits coins avec les abonnés, ce qui gêne le service et offense les bonnes mœurs. (S'adressant à la costumière) : Allons, madame, remontez-moi tous ces corsages, allongez-moi ces jupes, et surtout ayez soin de coudre désormais, non pas deux, mais quatre jupons à chacune de ces demoiselles. — Pour moi, dit mademoiselle Mercier, je ne danserai dorénavant qu'avec une guimpe. — Et moi, dit mademoiselle Baratte, j'aurai des manches

à gigot. — Et moi, dit la jeune Fiocre, des pantalons de satin bleu, comme jadis au théâtre de Saint-Charles. »

— Maître Arlequin, vous êtes un farceur. Si vous n'avez que de tels caquets à nous débiter sur l'Opéra, vous feriez mieux de vous taire. Parlez-nous plutôt des Italiens. Il y a eu, m'a-t-on dit, cette semaine, un opéra nouveau, ce qui est assez rare à ce théâtre. Vous auriez pu y aller.

— C'est ce que j'ai fait, monsieur; je suis allé aux *Lombardi*.

— Vous avez vu *I Lombardi?* Quelle chance !

— Oui, monsieur Robin ; mais je suis arrivé trop tard. Il paraît que la pièce amusante s'était jouée aux répétitions. A chaque morceau, on voyait entrer des huissiers qui saisissaient les parties d'orchestre, les mettaient dans leurs poches et faisaient aux musiciens et aux artistes de longs et charmants loisirs. L'éditeur et le directeur n'avaient pu s'entendre. L'un prétendait posséder, seul, les vrais *Lombards*, *les Lombards* authentiques, *les Lombards* qui ont paru à l'Opéra, revus, corrigés et considérablement augmentés, sous le titre de *Jérusalem*, et que *les Lombards* qu'on allait chanter dans quelques heures n'étaient qu'une misérable

contrefaçon ; l'autre affirmait que les vrais *Lombards*, *les Lombards* de la première croisade, *les Lombards* sortis tout armés du cerveau de Verdi, s'étant réfugiés, pour quelque temps, à Barcelone, il les avait fait venir à grands frais de cette ville pour en donner l'étrenne au public. De là procès, saisie, référé, ordonnance, entrées d'huissier, sorties de commissaires, une telle confusion sur le théâtre, et de tels courants d'air à force d'ouvrir et de fermer les portes, que Bonetti, qui prend tout à cœur, en a eu la grippe. Il lui a fallu tout son courage, et il en a beaucoup, pour conduire ces malheureux *Lombards* jusqu'au cimetière. Mais le second jour il était dans son lit.

— Abrégez, je vous prie. Enfin, vous avez vu l'ouvrage ?

— Oui, monsieur Robin ; mais il n'était pas gai. La musique m'a paru bien violente et les exécutants bien faibles, à l'exception de Naudin, qui a dit sa romance d'une façon charmante.

— Cependant madame Frezzolini, une grande artiste, y joue le premier rôle.

—Oui, monsieur ; le rôle qu'elle a créé en Italie, il y

a vingt ans; or, vingt et vingt, car il faut être honnête...

— Vous êtes un faquin; continuez...

— Que vous dirai-je, si vous me fermez la bouche à chaque instant? Enfin, sans le casque de Bartolini, j'aurais passé une soirée bien triste.

— Il fallait aller voir mademoiselle Patti dans *Don Pasquale*. C'est pour le coup que vous ne vous seriez pas ennuyé; une jeune et gracieuse cantatrice, une voix fraîche, agile et pure, surtout dans les notes élevées; et Zucchini, si plaisant, si remuant, si plein de verve et d'entrain sous la perruque blonde du galant sexagénaire; et Gardoni, qui dit avec tant de charme le rôle du ténor, surtout la ravissante sérénade du dernier acte; rien que ce morceau valait la peine de vous déranger. Mario lui-même ne le chantait pas mieux dans ses beaux jours.

— Cela est vrai; j'ai fait tout mon possible pour entendre ce *Don Pasquale*, mais il y avait tant de monde, tant de monde, que je n'ai pu me caser.

— Il fallait alors, maître Arlequin, pousser jusqu'à la Comédie-Française, où l'on fêtait la naissance de Molière.

— J'y ai songé, monsieur Robin ; mais on n'y jouait que la comédie. *Le Misanthrope* a son prix ; *le Malade imaginaire* est assez réjouissant. Seulement, foi d'Arlequin, je n'aime que la tragédie. Je suis un classique, tel que vous me voyez. Il n'y a que la tragédie qui m'égaye et qui me fasse rire aux éclats. Parlez-moi de *Mithridate* ; baillez-moi une jolie représentation de *Mérope*, avec de beaux alexandrins bien déclamés d'une voix ronflante, ou chantante ou nasillarde. Ah ! la bonne farce ! N'eût-on pas de quoi payer son terme, qu'on se pâmerait, on poufferait, on se tordrait dans les convulsions de la plus folle et de la plus inextinguible hilarité.

— Soyez satisfait, maître Arlequin, on va donner un petit supplément de troupe à votre chère tragédie.

— Eh ! quoi, n'ont-ils pas assez de madame Émilie Guyon, à la lèvre ornée d'un duvet viril, ni de la belle mademoiselle Devoyod, ni de la dramatique et sympathique mademoiselle Favart ?

— On apprécie beaucoup le talent de ces dames, mais on veut leur joindre mademoiselle Rousseil...

— Ah ! j'en suis ravi ! mademoiselle Rousseil représente le hoquet tragique, et rien ne m'émeut comme le

hoquet. J'aime la violence et l'emportement ; une respiration saccadée me met hors de moi-même. J'adore un cou qui s'enfle, se roidit, s'engorge au point de faire saillir ses veines comme des cordes de violoncelle. Je suis fou d'une poitrine qui s'élève et s'abaisse agitée par deux soufflets qui jouent en sens contraire...

— Taisez-vous, mauvaise langue, il n'est si vilain défaut qui ne se puisse corriger. On parle aussi d'engager Lafontaine, l'excellent comédien du Gymnase.

— Je le veux bien, pourvu qu'il rentre par le *Cid*. Vous ne savez pas, monsieur Robin, vous qui savez tout, par quelle inspiration d'en haut le chef-d'œuvre de Corneille fut révélé, un jour, à Lafontaine ; à quels signes infaillibles il reconnut qu'il s'était trompé de route, et que sa vocation véritable était pour la tragédie?

— En vérité, je l'ignore.

— Je vais vous l'apprendre. Il vaquait à je ne sais quoi, lorsque des feuilles lacérées d'un vieux livre lui tombèrent sous la main. C'étaient les stances du *Cid*. Il les lut séance tenante, et s'écria : « Mais cela est fort beau ! » Il les relut, les récita, les apprit par cœur, et deux mois après il débutait au Théâtre-Français.

— Vous aimez à bouffonner, mon petit ami. Sachez donc que si Lafontaine n'a pas été heureux dans son premier essai tragique, il peut rendre de grands services dans la comédie et dans le drame. Rappelez-vous le rôle du mari dans *Diane de Lys*, rappelez-vous *Dalila;* ce n'est pas une acquisition si à dédaigner, d'autant plus qu'elle sera suivie de l'engagement de mademoiselle Victoria.

— Mademoiselle Victoria au Théâtre-Français! Je le souhaite de tout mon cœur, parce qu'enfin mademoiselle Thuillier, la plus charmante et la plus touchante comédienne de Paris, passerait alors au Gymnase, ce qui pourrait bien me réconcilier, pendant deux ou trois semaines, avec ce bon M. Monval.

— En attendant, que n'avez-vous essayé d'assister à la première représentation de la pièce de M. Sardou?

— J'y ai assisté, monsieur Robin.

— Aux *Diables noirs?*

— Pardonnez-moi, ce n'est pas là le titre.

— On l'a donc changé?

— Oui, monsieur, cela s'appelle *Nos Intimes*.

— *Nos Intimes!* Mais c'est une ancienne pièce que

j'ai vue quelque part et qui a eu, ce me semble, plus de cent représentations.

— Ce n'était qu'une première série ; elle va recommencer de plus belle.

— J'en accepte l'augure. En ce moment, M. Sardou est intéressant ; je n'ai rien à dire du coup qui le frappe. Sa pièce a été jugée dangereuse après un mûr et impartial examen. Elle est écrite, dit-on, avec du vitriol et du salpêtre.

— Ma foi, d'après la scène que j'ai vue...

— Vous avez vu une scène des *Diables noirs?*

— Mais non, des *Intimes*. C'est la fameuse scène du troisième acte, si admirablement jouée par mademoiselle Fargueil, où, sans la chaise que la Providence a placée entre les deux amants, le mari de cette femme aimable et vertueuse courait les plus grands périls.

— Eh bien ! ce n'est, dit-on, que du Berquin tout pur auprès de la nouvelle pièce, chargée à trente atmosphères d'air comprimé. Elle eût indubitablement fait sauter la salle.

— Plût à Dieu ! monsieur Robin.

— Comment ? plût à Dieu ! Vous voudriez voir sauter le Vaudeville?

— Dans son intérêt, monsieur Robin. Je voudrais le voir ailleurs; il est si mal placé en face d'un monument, bruyant le jour, désert la nuit, entre un chapelier et un pâtissier, au second ou au troisième étage, au bout d'un escalier tortueux. On y entre avec beaucoup de peine, on en sort avec les plus grandes difficultés, et, à moins d'un de ces succès éclatants qui remuent tout Paris, ce théâtre, écarté, enfoui dans son pâté de maisons comme une fève dans le gâteau des Rois, n'a aucune ressource, aucune clientèle.

— En voilà assez, maître Arlequin, et puisque tout vous gêne et tout vous contrarie, que ni la danse, ni le chant, ni le drame, ni la comédie ne vous amusent, rentrez dans votre boîte et n'en sortez plus jusqu'à nouvel ordre.

— Bien volontiers, monsieur Robin; je m'y plais et j'y reste.

Nous ferons comme ce petit automate; nous achèverons notre soirée dans la salle Robin, prenant gaiement notre part à cette distribution prodigue de poupées, de fusils, de trompettes, de cahiers, d'éventails, et regardant de tous nos yeux, applaudissant de tous nos bravos, les merveilleux tableaux de *l'Agioscope.*

Aucun décor, si beau qu'il soit, n'offre un coup d'œil plus magique par le seul effet de la perspective et de l'éclairage. Voici la cathédrale de Saint-Marc, illuminée par les reflets d'une croix phosphorescente et peuplée d'une foule immense de fidèles, qu'on voit se prosterner au pied du maître-autel; voilà le golfe bleu de Naples et le Vésuve en pleine éruption, lançant des tourbillons de fumée, des cailloux ardents, des flots de lave rouge et étincelante comme du fer qui sort d'une fournaise; voici enfin l'ascension du mont Blanc, avec ses différentes étapes, cette même ascension qui, exposée tous les jours dans une boutique de Piccadilly, a fait gagner à Albert Smith, l'aimable conteur, vingt mille livres sterling, un demi-million de francs.

19 janvier 1863.

XL

PLAN D'UN NOUVEAU THÉATRE

Je connais deux Parisiens, le mari et la femme, un ménage modèle. Ils sont encore jeunes; ils n'ont pas d'enfants; peu de famille, une aisance modeste, la médiocrité d'Horace, cotée, au plus bas chiffre, à vingt mille francs de revenus. Leurs goûts sont fort simples; ils aiment la bonne chère, les bons livres et les pièces nouvelles, pourvu qu'il n'y soit question ni de politique ni de filles perdues, ni de tripots, ni d'argent. Ils adorent Paris, qu'ils n'ont jamais quitté, même pour un voyage de huit jours, et leur seule crainte est d'en être définitivement chassés par ces caravanes

d'étrangers que les chemins de fer amènent, jour et nuit, de tous les points du globe.

J'ai rencontré dernièrement cet heureux couple. Ils déjeunaient comme deux amoureux, au *Café de la Paix*, qui venait à peine d'entr'ouvrir ses cent portes, semblable à la ville de Thèbes, et dont les peintres décoraient encore la façade, tandis que les garçons servaient déjà le thé.

— Je vois que vous vous portez bien, leur dis-je, et que vous connaissez les bons endroits.

— Hélas! nous nous pressons, fit le mari avec un soupir, avant que l'invasion nous refoule au delà des barrières. Ce qui nous plaît ici, ce n'est pas seulement la cuisine et la cave et l'éclat des dorures et le luxe du service, c'est surtout l'air, le grand air et l'espace; ce sont ces vastes salles et ces cabinets grands comme des salons. Quand on voulait dîner naguère dans un restaurant, on étouffait dans d'étroites cabines, on était aplatis comme des nègres dans des entreponts fumeux. Faute d'un peu d'air respirable, les meilleurs repas étaient malsains, et une partie de plaisir se changeait en souffrance. Les vins tournaient, les caractères s'aigrissaient; on entrait fort bons amis, on sortait en

s'arrachant les cheveux. Ici, Dieu soit loué, on respire; je puis me lever sans crainte de me cogner la tête au plafond. Je puis passer mon bras dans les manches de mon paletot sans éborgner mon voisin; je remue, je suis libre! Je ne me crois plus dans les cachots du Spielberg ni sous les Plombs de Venise.

Mais, ajouta-t-il, mais... je le disais tout à l'heure à ma femme; il faut nous dépêcher de goûter à ces fruits qui nous seront bientôt défendus. Voilà la marée qui monte, monte et nous engloutit, nous disperse et nous balaye, nous autres pauvres Parisiens de Paris, qui tenons si peu de place et qui sommes de trop chez nous, à ce que prétendent messieurs les Lapons et messieurs les Esquimaux. Paris n'est plus une ville, c'est un immense champ de foire, un hôtel meublé cosmopolite; il est à tout le monde, excepté aux Parisiens.

Tenez, dit le mari, depuis trois mois, nous ne savons où passer la soirée. Nous avons vu tout ce qui était à voir, et même ce qui ne l'était point. En voilà au moins pour un an; car il n'y a point de pièce, pour peu qu'elle ne soit point sifflée, qui n'ait deux ou trois cents représentations. Tous les soirs, au coin de notre

feu, nous nous disons, moi et ma femme : Où irons-nous ? Elle prend *l'Entr'acte* et lit tout haut : Comédie-Française, *le Fils de Giboyer;* Opéra-Comique, *la Dame blanche;* Gymnase, *les Ganaches;* Vaudeville, *Nos Intimes !* Porte-Saint-Martin, *le Bossu;* Théâtre du Châtelet, *Pékin;* Palais-Royal, *la Mariée du mardi-gras,* etc. Les directeurs de théâtre ont raison de maintenir une pièce sur l'affiche tant qu'elle fait de l'argent. Après Paris, la banlieue ; après la banlieue, la France ; après la France, l'Europe ; après l'Europe, le monde. Il n'y a rien à dire. Mais que feront les Parisiens? Pendant que tout l'univers vient se donner chez eux le plaisir du spectacle, ils en seront privés des années entières? Car enfin l'on ne peut voir plus de deux ou trois fois la même pièce, surtout nos modernes chefs-d'œuvre qui n'engagent pas trop les gens de goût à y retourner.

— J'avoue que la chose est embarrassante.

— C'est ce qui me fait rêver à un projet...

— Oh ! mon ami, dit vivement la femme en l'interrompant, c'est un vrai château en Espagne.

— Château en Espagne, soit : on en fait de plus déraisonnables. Je laisserais, de grand cœur, à messieurs les étrangers, tous les théâtres actuels, et ceux qu'on

vient de bâtir, et ceux qui sont en voie de construction, et ceux dont le plan seul est arrêté, et je voudrais qu'on accordât le privilége d'un nouveau théâtre réservé aux indigènes, et qu'on appellerait *Théâtre-Parisien*. Pour être admis à y louer des places, il faudrait prouver, par des papiers en règle, qu'on est Parisien, né, élevé et domicilié à Paris.

— Vous m'excluriez donc de votre théâtre ? fis-je en m'inclinant.

— Pardon, dit la femme; pour ne point vous désobliger, nous ferions une exception en faveur de ceux qui habitent Paris depuis vingt ans, qui l'aiment, le comprennent, le préfèrent à tous les pays du monde, y compris leur pays natal.

— Je vous remercie, madame, du *dignus est intrare ;* et, m'adressant au mari, je le priai de continuer.

Le Théâtre-Parisien ne serait ni trop petit ni trop grand , il n'affecterait pas des proportions monumentales, mais on y descendrait à couvert; on verrait peu de colonnes à l'extérieur, mais on n'oublierait rien de ce qui est indispensable dans ces sortes d'édifices. A l'intérieur, il n'y aurait ni lustres aveuglants, ni plafonds de braise ; un peu moins d'or sur les corniches,

un peu plus de crin dans les fauteuils; des loges simples mais commodes ; un petit rebord pour poser sa lorgnette, et des patères pour accrocher les chapeaux.

— Et les ouvreuses?

— Les ouvreuses seraient là pour ouvrir ; elles n'auraient aucun droit ni aucun prétexte d'ennuyer le public.

— Vous rêvez l'impossible!

— Aussi vous ai-je prévenu que c'était un rêve. Dans mon nouveau théâtre, les pièces ne seraient jouées que quinze fois de suite ; plutôt moins, mais jamais davantage. Cela suffit à la consommation parisienne, et il est convenu que l'invasion irait s'amuser ailleurs. Chaque pièce n'aurait que trois actes, ce qui est la coupe la plus logique et la plus saine. L'exposition, le nœud, le dénouement. On arriverait au théâtre à huit heures, on s'en irait à onze. On éviterait ainsi la fatigue, l'ennui, les migraines, tous les maux qui résultent d'un trop long séjour dans un lieu fermé et chauffé.

— A la bonne heure! ceci est de l'hygiène.

— Les pièces seraient écrites en français ; cette condition, qui peut paraître secondaire, pour ne point dire superflue, dans des théâtres où le public est com-

posé en grande partie d'Anglais, d'Italiens, d'Allemands, d'Espagnols, d'Américains, de sauvages et de nègres, ne saurait être négligée, sans quelque honte, dans un théâtre parisien. Les auteurs toucheraient leurs droits, mais ils ne pourraient prétendre à aucune prime secrète, à aucun traité particulier. Ils s'engageraient sur l'honneur à ne point présenter de vieilles pièces sous des titres nouveaux ; à ne point y glisser des allusions blessantes, à ne point faire servir le même mot plus de quinze fois ; à respecter le goût, la morale et les bienséances ; à s'abstenir de tout scandale et à ne point spéculer sur les mauvais instincts du public.

— Bravo !

— Le directeur serait un homme intelligent, modeste, actif, célibataire s'il se peut. Il avouerait ingénument qu'il s'est fait directeur pour gagner sa vie, et non pour régénérer le monde et pour sauver le pays. Son plus grand mérite serait de s'effacer, de ne point parler de lui-même, de faire, en un mot, comme ces auteurs d'esprit qui se cachent lorsqu'on rappelle les acteurs.

— Tous les directeurs sont modestes, et si vous les

connaissiez, monsieur, comme je les connais, vous n'hésiteriez pas sur ce point.

— Allons! tant mieux; tant mieux; voilà qui me rassure. On essayerait des acteurs et des actrices qui auraient des dispositions réelles pour la scène, une taille et une figure possibles, une diction correcte, de l'intelligence et du bon vouloir; on leur accorderait des débuts; on leur confierait des rôles, et quand il serait prouvé qu'ils n'ont aucun talent ni aucun avenir, on passerait à d'autres. Les bons rôles font les bons artistes, et les bons artistes inspirent les bons rôles. C'est un cercle dont on ne sort pas. On ne sait plus écrire un rôle de femme, Les derniers ont été faits pour mademoiselle Déjazet, et encore n'étaient-ce que des travestis.

— Mon ami, il faut plaindre ces pauvres jeunes filles...

— Je les plains de tout mon cœur, mais celles qui ne sont que jolies feraient mieux de ne pas se mettre au théâtre... Je parle de mon Théâtre-Parisien, car pour les autres, je leur laisse le champ libre. Elles montreront aux étrangers qui en sont friands, autant de maillots qu'elles voudront. Nous ne cherchons pas

des figurantes, mais des actrices ; seulement, toute actrice capable de jouer un rôle, sera rétribuée de manière à pouvoir vivre de son art. On fournira les costumes, on ne demandera pas des robes de cent louis à celles qui n'ont que cent écus d'appointements.

— Cela est-il possible, mon Dieu !

— Cela est plus commun que vous ne pensez, madame ; il y a des directeurs très-honnêtes et très-estimés qui ne s'en font pas scrupule.

— Je proscris d'abord, continua mon Parisien, tout ce luxe excessif, extravagant, qui fait qu'une pièce n'est plus aujourd'hui qu'un prétexte à décors et à costumes. La mise en scène sera convenable, sans doute, mais elle n'absorbera pas toute l'attention, tout l'intérêt des spectateurs. Je ne médis point des machines et des trucs ; j'abandonne aux vingt théâtres, envahis par l'étranger, les salons de glaces, les palais de dentelles, les fontaines vivantes et les jets de lumière électrique : les habitants de la Nouvelle-Zélande, de la Californie et de la Polynésie sont fort sensibles à ces merveilles. Il en faut pour tous les goûts ; mais je ne veux point que dans notre petit théâtre, tel que je le rêve, les yeux soient satisfaits et l'esprit mécontent.

Je préfère une scène bien écrite à toutes les verroteries du monde, et il ne me semble point nécessaire qu'à la fin du spectacle on nomme, avec l'auteur de la pièce, le tailleur qui l'a habillée et le tapissier qui l'a mise dans ses meubles.

— N'enviez pas un peu de gloire à ces pauvres fournisseurs qui souvent ne sont pas payés ! Qu'ils aient au moins la satisfaction d'être rappelés par les claqueurs.

— C'est que je commence par supprimer les claqueurs.

— Je vous en défie ! La soirée s'écoulera alors dans le silence le plus lugubre et dans le froid le plus mortel. Les acteurs découragés n'auront plus ni verve, ni aplomb, ni mémoire. On a essayé de se passer de la claque, et on a dû bientôt y revenir.

— On aurait dû persévérer pour que l'expérience fût complète. Notre pays est ainsi fait; on commence, on n'achève pas. On entreprend les réformes, on ne leur laisse pas le temps de mûrir et de porter leurs fruits. Nul doute qu'un changement si brusque et si radical ne dût causer d'abord quelque surprise. Mais on s'y serait peu à peu habitué, et le public aurait

repris un droit dont il eut grand tort de se dessaisir. La claque est une plaie, une honte et une servitude. Nous avons vu ces messieurs du lustre, qui devraient disparaître avec le lustre, enjamber souvent leurs banquettes et faire le coup de poing avec les spectateurs de l'orchestre qui n'étaient pas de leur avis. Dans aucun pays du monde on ne souffrirait une telle insolence.

— Mais, si l'on supprimait la claque, les auteurs et les acteurs seraient les premiers à se plaindre.

— Ils ne se plaindraient point si la mesure était générale. En Angleterre, il n'y a pas de claque ; il n'y en a pas en Allemagne, en Espagne, en Italie. En France, bien des artistes n'ont jamais été plus applaudis que lorsqu'ils étaient mal avec la claque. Il y eut un temps où Duprez fut *mis à pied*, c'est je crois le mot, par ordre de son directeur. Jamais il n'a eu plus de succès. Un soir, Arnal, outré et blessé du bruit qu'on faisait au parterre, s'avance vers le public et lui dit : « Messieurs, je vous prie de croire que je ne suis pour rien dans ce vacarme. Je n'ai chargé personne de m'applaudir. » Jugez de l'étonnement des claqueurs et de leur colère ! Ils le prirent au mot ; pas un applaudissement, pas un bravo ! Arnal s'en passa fort bien.

Tous ses mots portaient, et il pouvait se rendre un compte exact de l'effet qu'il produisait sur le vrai public. On ne battait pas des mains, mais on riait aux éclats.

— Eh bien! je ne dis point qu'à la longue, une partie des améliorations dont vous parlez ne puisse pas s'accomplir, mais si vous obtenez jamais de vos Parisiens qu'ils applaudissent eux-mêmes un artiste ou un ouvrage, je m'abonne d'avance au théâtre que vous rêvez, et je m'engage à payer ma place double.

Là-dessus, je pris congé de mes amis, car il se faisait tard. Et maintenant que j'y songe, je ne trouve leur projet ni si chimérique ni si insensé. Puisque les étrangers ont envahi tous nos théâtres, je ne vois point pourquoi il n'y en aurait pas un tout petit, exclusivement réservé aux Parisiens.

2 février 1863.

XLI

THÉATRE COMPLET D'ALEX. DUMAS

On publie en ce moment le théâtre complet d'Alexandre Dumas, chez MM. Michel Lévy frères. Si ce théâtre n'avait à tous les points de vue une très-grande valeur, et comme œuvre d'art, et comme une des dates les plus brillantes du mouvement littéraire et dramatique de la première moitié de ce siècle, je me serais fait une loi de n'en point parler. Je suis, à l'égard de Dumas, un juge partial et prévenu. Depuis bien des années je lui ai voué des sentiments de sympathie et d'affection qu'aucune divergence d'opinions et de conduite ne saurait altérer et qui ne s'éteindront qu'avec moi.

Je l'ai connu à son premier voyage en Italie, lorsqu'il avait déjà fait jouer les pièces contenues dans les deux volumes qui ont paru jusqu'ici. Ses *Impressions de voyage en Suisse* n'avaient pas eu moins de succès que ses drames. Il était célèbre — il avait beaucoup d'ennemis. Je me souviens qu'à cette époque, on disait, en raillant, qu'il allait découvrir la Méditerranée.

Je n'avais pas vingt ans; je ne savais pas un mot de français; aussi mon embarras fut grand lorsque je lui fus présenté. Notre conversation se fût bornée probablement à une révérence de ma part, à un salut de la sienne, s'il n'avait pris sur lui de me parler dans ma langue. Je le flatterais si je disais qu'il savait alors l'italien comme il le sait aujourd'hui. Il s'exprimait avec beaucoup de peine; mais sa figure était si animée, son esprit, sa verve intarissable perçaient si bien à travers ses paroles un peu étranges ou étrangement prononcées, que je le regardais avec un étonnement mêlé d'admiration.

Je dois lui rendre cette justice, que lorsqu'il apprit par une personne, chez laquelle nous nous rencontrions souvent, mon projet de venir en France, il fit

tout son possible pour m'en détourner. « Si vous avez quelque pouvoir sur lui, disait-il à notre ami commun, empêchez-le de faire une folie pareille. Nous avons à Paris des jeunes gens pleins de talent, qui meurent littéralement de faim. Que deviendra-t-il dans cette Babylone, lui qui ne sait pas le premier mot de notre langue? Donnera-t-il quelques leçons d'italien? J'en doute. Il y a plus de maîtres que d'élèves. Toute l'émigration, qui est fort nombreuse, ne vit que de cela. Maniani, Tommaseo, Leopardi, n'ont pas d'autre ressource. Au nom du ciel! engagez-le à ne point quitter son pays. »

Je fus très-touché de ces conseils, mais comme j'avais, par d'incroyables efforts, amassé la somme énorme de cinq cents francs, je partis croyant que jamais je ne verrais la fin de mon trésor. Je payai cent francs pour mon voyage de Naples à Marseille; j'y tombai malade, et, après bien des souffrances et bien des traverses, j'arrivai enfin à Paris, n'ayant plus que cinq louis et une jolie montre en or qui prit bientôt le chemin du mont-de-piété.

Je m'enfermai alors dans une petite chambre au sixième étage, rue de Richelieu, et, grâce à quelques

livres que me prêta ma portière (c'étaient des prix qu'avait reçus son fils à la pension), j'essayai d'apprendre mon français tout seul. Ce que cela m'a coûté de peines, Dieu seul le sait. Le premier article que j'envoyai à *la Presse* avait pour titre : *L'Italie, par un Italien*. Je l'avais écrit en une demi-heure ; je mis vingt nuits et vingt jours à le traduire : il est vrai que je n'avais point de dictionnaire, et qu'il me fallait chercher, dans des volumes dépareillés, que je savais presque par cœur, les phrases et les mots équivalents pour tâcher de me faire comprendre dans une autre langue que la mienne. Mon article contenait quelques aperçus nouveaux et quelques notions assez exactes sur un pays que l'on ne connaissait pas du tout alors, et que l'on ne connaît pas bien, même aujourd'hui. Il fut beaucoup reproduit, et M. de Girardin me permit d'écrire dans son journal autant de *Variétés* que je voudrais. Il en parlait à son aise. Il ne savait pas, et je me gardai bien de trahir mon secret, qu'il me fallait deux ou trois heures pour chaque ligne que je traduisais dans cette terrible langue française, où l'on me croyait bien moins ignorant que je n'étais.

J'avais déjà publié plusieurs articles sur Pellico,

sur Manzoni, sur la Malibran, que sais-je? lorsque je me trouvai, un soir, avec Dumas dans les bureaux de la *Presse*. Je n'avais point osé lui faire une visite de peur de l'importuner. Il me gronda doucement, avec ce visage ouvert qu'on lui connaît, me serra la main bien fort, et, passant son bras sous le mien, m'entraîna sur le boulevard. Là, au milieu d'une conversation si étincelante que j'en avais des éblouissements, il me dit de la meilleure grâce du monde, qu'il avait plusieurs ouvrages à faire sur l'Italie, et que, s'il me convenait de travailler sous sa direction, il y consentirait volontiers. Je le remerciai avec l'effusion la plus vive; je croyais rêver les yeux ouverts, et je commençais à regarder les passants avec un certain air de supériorité. Un scrupule m'arrêta tout à coup.

— Et que ferez-vous de mon français? lui dis-je.

— Laissez-moi tranquille, fit-il en riant; votre français n'a qu'un seul défaut, c'est d'être trop français.

Je sentis la critique fort juste et fort sensée qui se cachait sous le compliment. Il me fallait assouplir, dégager ma manière, la détendre et lui ôter cette roideur commune à tous les étrangers qui apprennent une langue dans les livres.

Je fus donc reçu d'emblée au nombre des collaborateurs de M. Alexandre Dumas. J'expliquerai tout à l'heure en quoi consistait cette collaboration dont plusieurs ont tiré plus de vanité qu'il n'eût fallu, et dont ils ont le tort et l'ingratitude de se plaindre après l'avoir sollicitée comme une faveur ou acceptée comme un bienfait. En ce qui me concerne, un des grands avantages que j'y trouvai, ce fut d'observer et d'étudier de près cette organisation prodigieuse qui doit paraître une énigme à ceux qui ne l'ont pas vue à l'œuvre dans une intimité de tous les instants.

Alexandre Dumas n'est pas un auteur dramatique, c'est le drame incarné. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il écrit, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il pense, prend chez lui, une forme dramatique et vivante. Romans, Mémoires, Voyages, Causeries, tout s'arrange et se dispose naturellement sous sa plume en une série de scènes émouvantes ou comiques ; tout chapitre devient une pièce avec son exposition, son nœud, son dénoûment. Son œuvre est un mouvement perpétuel ; il est tellement pressé de faire agir et parler ses personnages, qu'il supprime le récit, l'analyse et les descriptions. C'est à peine si l'on peut lui arracher

quelques mots qui indiquent le lieu où l'action se passe; tout ce qui n'est point dialogue lui paraît faire longueur. Ses préfaces même sont de petits drames ou de petites comédies où il se met personnellement en scène, et où ses amis, ses parents, ses lecteurs lui donnent la réplique.

Je n'ai jamais vu Dumas dans un état normal et paisible; il a constamment la fièvre; c'est un volcan sans cesse en éruption. Tous les sujets qu'on lui apporte, tous les entretiens qu'on a avec lui, toutes les choses ébauchées et confuses qu'on lui présente sont autant de matériaux qui s'engloutissent dans la fournaise : le cratère absorbe tout, l'embrase, le fond, le pétrit, le rejette en lave ardente. Dumas raconte au premier venu ses livres et ses pièces ; il les conçoit, les modifie, les développe en les racontant; si on lui fait quelques objections, il a l'air d'écouter ; mais il suit son idée et achève mentalement son travail. Combien se sont crus ses collaborateurs qui n'étaient que ses confidents !

Il n'y a pas au monde d'écrivain plus facile ni de plus infatigable travailleur; jamais il ne s'arrête ; il

remplirait dix rames de papier sans faire une rature. Dans son charmant récit : *Comment je devins auteur dramatique*, il parle avec regret, presque avec honte, de sa belle écriture, et je crois cependant qu'il lui doit beaucoup. S'il se voyait tracer, sur son beau papier, de vilains caractères, il écrirait moins, ou avec moins de plaisir. Il a le goût, le besoin, l'habitude et la passion du travail. S'il se reposait une heure, il mourrait.

Il se lève et, à moitié vêtu, il écrit deux pages ; il demande de l'eau chaude, et, pendant qu'on la lui apporte, il écrit vingt lignes. On lui dit : Le déjeuner est prêt. — Bien, dit-il, prévenez madame, — et il écrit toujours ; on prend le café, on fume, il s'échappe et il écrit ; il fait des courses, des visites : il rentre et il reprend sa page où il l'avait laissée. Avant et après les repas, il écrit ; il va au spectacle, il soupe, et il continue d'écrire. Il ne perd pas une seule parcelle de temps. Sa vie, qui est un drame aussi, n'a point d'entr'actes. Il se donne une tâche et rien ne l'en saurait distraire avant qu'il ait fini. D'abord, il n'écrivait que huit de ces grandes pages par jour, puis dix, puis quinze, vingt, trente ; je l'ai un peu perdu de vue ;

mais à l'heure qu'il est, il doit faire un demi-volume dans sa journée.

Je citerai de lui un trait qui m'a tellement frappé, que je ne l'oublierai de ma vie, et je crois qu'il fera la même impression sur tous ceux qui ont beaucoup travaillé. J'entre un jour chez Dumas; il venait de terminer le dernier volume de *Monte-Cristo*, et il avait écrit le mot *fin* de sa plus magnifique écriture. Il rayonnait de joie, et, comme le temps était superbe, je l'engageai à faire un tour de promenade. Mais la pendule sonna quatre heures et demie. Dumas n'en était qu'à sa quinzième page, et il en fallait vingt pour faire son compte. Il prit tranquillement une nouvelle main de papier, écrivit sur la première feuille : *les Trois Mousquetaires*, et ne voulut sortir que quand il eut achevé les cinq premières pages de son nouveau roman.

Il arrivait néanmoins que lorsque ses libraires lui demandaient dix fois plus d'ouvrage qu'il n'eût pu humainement leur en livrer, il se faisait aider par l'un de nous, comme les grands peintres de Rome ou de Florence donnaient une figure ou une draperie à faire à quelque élève dans un coin de leurs tableaux, et je

me souviens encore du bonheur que j'éprouvais lorsque je lui apportais quelques pages où j'avais mis tous mes soins, et qu'il me disait : « C'est fort bien ; je n'ai pas à y retoucher ; vous pouvez l'envoyer à Béthune. »

Je l'ai toujours trouvé, d'ailleurs, d'une très-grande loyauté et d'une extrême générosité dans nos relations d'intérêt. On partageait en frères, en égaux ! Ce qui m'étonnait, c'est qu'il pût me rentrer tant d'argent ! Il me semblait que les libraires parisiens, qui, du reste, étaient dans la confidence, faisaient un singulier marché en me payant si cher ma prose. Mais c'est le cas de dire, ou jamais, que le pavillon couvrait la marchandise.

On a reproché souvent à Dumas d'avoir signé ses livres et de s'être fait nommer seul au théâtre, à quelques rares exceptions près ; mais c'est le contraire qui eût été scandaleux. Dans ses livres, et surtout dans ses pièces, ses collaborateurs n'avaient qu'une part minime ; il refaisait le scénario, il changeait les caractères ; il ajoutait, il retranchait des scènes, des actes entiers ; il écrivait tout de sa main. Au surplus, tous ses personnages sont si logiques, si conséquents,

si parfaitement déduits, qu'ils n'ont pu sortir que du cerveau d'un seul homme. Lui seul a ce talent, et il l'a montré dans ses romans aussi bien que dans ses drames, de prendre un homme au berceau et de le conduire jusqu'à la vieillesse et jusqu'à l'agonie, sans que jamais il ne se démente.

Mais si Dumas n'avoue pas toujours ses collaborateurs, il reconnaît hautement et proclame Shakspeare pour son maître et pour son dieu.

Tu sei lo mio maestro e lo mio autore

Dans une page un peu emphatique de forme, mais d'une émotion sincère, il raconte comment la lumière s'est faite à ses yeux :

« Vers ce temps, les acteurs anglais arrivèrent à Paris. Je n'avais jamais lu une seule pièce du théâtre étranger. Ils annoncèrent *Hamlet*. Je ne connaissais que celui de Ducis. J'allai voir celui de Shakspeare. Supposez un aveugle-né auquel on rend la vue, qui découvre un monde tout entier dont il n'avait aucune idée ; supposez Adam s'éveillant après sa création et trouvant sous ses pieds la terre émaillée, sur sa tête le

ciel flamboyant, autour de lui des arbres à fruits d'or, dans le lointain un fleuve, un beau et large fleuve d'argent, à ses côtés la femme, jeune, chaste et nue, et vous aurez une idée de l'Éden enchanté dont cette représentation m'ouvrit la porte. Oh ! c'était donc cela que je cherchais, qui me manquait, qui me devait venir ; c'était des hommes de théâtre, oubliant qu'ils sont sur un théâtre ; c'était cette vie factice, rentrant dans la vie positive à force d'art ; c'était cette réalité de la parole et des gestes qui faisaient des acteurs des créatures de Dieu, avec leurs vertus, leurs passions, leurs faiblesses, et non pas des héros guindés, impassibles, déclamateurs et sentencieux. O Shakspeare, merci ! O Kemble et Smithson, merci ! Merci à mon dieu ! merci à mes anges de poésie ! »

A part quelques exclamations et quelques expressions qui marquent bien leur date, on sent le souffle qui passe et la révolution qui s'accomplit dans cette tête exaltée. Si l'on avait peint en ce moment le jeune enthousiaste, renversé et foudroyé par cette clarté d'en haut, on eût fait un beau pendant à la conversion de saint Paul.

A partir de ce moment, il devint et il se crut ro-

mantique de si bonne foi, que lorsque, plus tard, dans *Charles VII chez ses grands vassaux*, il lui prendra fantaisie de respecter les trois unités, il s'en excusera comme d'une hardiesse et presque d'une défection :

« Le théâtre, dit-il, est avant tout chose de fantaisie ; je ne comprends donc pas qu'on l'emprisonne dans un système... Convaincu de cette vérité, j'ai donc pris les formes classiques, qui, *pour cette fois*, m'allaient, et j'ai verrouillé mes trois unités dans les dix pieds carrés de la chambre basse du comte Charles de Savoisy. »

Il semble presque dire qu'il ne le fera plus.

On connaît sa rapidité de composition vraiment prodigieuse. *Christine* et *Henri III*, ses premiers drames, lui prirent quelques mois; mais la plupart de ses autres pièces ont été terminées en quelques jours, et dans un accès de fièvre qui ne l'a point quitté depuis le moment où il a conçu son drame jusqu'à celui où il l'a lu.

Son *Napoléon*, pièce à grand spectacle et à prétentions politiques, est de 1831. Ce drame, qui n'est point de ses meilleurs, souleva des orages. On accusait l'ancien employé du duc d'Orléans de s'être montré dur

et ingrat envers Louis-Philippe. Dumas crut devoir répondre à ces attaques par une profession de foi républicaine. Il publia la lettre qu'il avait adressée au nouveau roi pour se démettre de ses fonctions de bibliothécaire. — « Sire, y dit-il entre autres choses un peu bruyantes, et qui, aujourd'hui, font sourire, il y a longtemps que j'ai écrit et imprimé que chez moi *l'homme littéraire n'était que la préface de l'homme politique*. L'âge auquel je pourrai faire partie d'une Chambre régénérée se rapproche pour moi. J'ai *la presque certitude*, le jour où j'aurai trente ans, d'être nommé député; j'en ai vingt-huit, sire ! »

Heureusement pour le théâtre et pour les lettres, ses pressentiments ne se réalisèrent point. Dumas n'entra dans aucune Chambre, régénérée ou non, et il donna coup sur coup, dans cette seule année 1831, *Antony*, *Charles VII* et *Richard d'Arlington*.

Il eut, dans toutes ses premières pièces, la bonne fortune d'être joué par des artistes excellents. Dans *Henri III* c'étaient mademoiselle Mars, Firmin, Samson, Joanny, qui remplissaient les principaux rôles; dans *Christine*, mademoiselle Georges, Ligier, Lockroy, Chilly; dans *Napoléon*, Frédérick-Lemaître à la tête

d'une véritable armée d'acteurs. *Antony*, c'était Bocage, et Adèle d'Hervey, madame Dorval. Dans *Charles VII*, il eut Ligier, Lockroy et mademoiselle Georges ; dans *Richard*, Frédérick et Chilly; dans *Térésa*, Bocage et Laferrière ; dans le *Mari de la veuve*, mademoiselle Mars, mademoiselle Anaïs, mademoiselle Dupont, Monrose et Menjaud. Il se montrait, du reste, extrêmement reconnaissant et attaché à ses acteurs. Au commencement et à la fin de chaque pièce, dans des préfaces émues ou dans des *post-scriptum* chaleureux, il leur adresse des remerciements et des éloges.

En revanche, il n'a pas toujours été fort aimable envers la critique, qui paraissait l'impatienter et l'importuner. Il le prend souvent de très-haut; tantôt d'un ton de raillerie, tantôt, malgré ses apparents dédains, il ne peut se défendre d'une assez profonde amertume.

« Si quelqu'un veut voir une perspective tout à fait comme son voisin la voit, dit-il quelque part, il faut qu'il la regarde de la place de son voisin et non pas de la sienne ; ce qui fait, je crois, que le critique devrait toujours juger une œuvre selon la donnée de l'auteur, et non bâtir une nouvelle pièce à côté de

l'autre, attendu qu'il est probable qu'il donnera la préférence à la sienne. Puis, il est probable encore que le public sera de l'avis du journaliste, parce qu'il est abonné au journal, et que le journal auquel il est abonné ne peut avoir tort. »

Ici Dumas n'est que spirituel et caustique; il pourrait bien avoir raison jusqu'à un certain point. Le fait est que la critique s'est montrée souvent violente et injuste envers lui, soit en ne voulant point reconnaître ses grandes et belles qualités, soit en lui donnant des conseils, fort sages au fond, mais qu'il n'aurait pu suivre sans changer complétement de nature et se suicider en quelque sorte.

On a dit souvent que, s'il eût plus soigné et châtié son style, il eût fait des œuvres plus durables. Je crois, au contraire, que le pli étant pris de bonne heure, et telle étant l'allure et la pente naturelle de son esprit, s'il avait écrit plus lentement, il eût perdu de sa chaleur, de sa verve et de son énergie, sans beaucoup gagner en élégance et en correction. Si, d'ailleurs, il s'est toujours roidi contre des attaques partiales et malveillantes, dans l'intimité il est d'une

bonhomie et d'une docilité d'enfant. Mais cette docilité même a ses bornes.

Un personnage d'une notoriété assez bizarre, au demeurant fort honnête homme et fort instruit, M. Domange, avait prêté à Dumas une cinquantaine de mille francs pour qu'il pût arranger ses affaires, et Dumas, très-obligé de ce service, lui avait offert pour garantie, jusqu'à ce qu'il se fût libéré, une partie de ses droits d'auteur.

C'était à la répétition générale de *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Mademoiselle Mars était en scène et personne ne soufflait mot.

M. Domange, qui était à l'orchestre, a la malheureuse idée d'interrompre la grande actrice, et de lui dire : « Pardon, madame, je crois que l'on ferait mieux de changer la fin de cet acte, si mon ami Dumas n'est point d'un autre avis. »

Dumas se lève furieux, et s'écrie d'une voix de tonnerre : « Monsieur Domange, je ne touche pas à votre marchandise, ne touchez pas à la mienne ! »

On voit d'ici l'éclat de rire général. *Mademoiselle de Belle-Isle* ne paraîtra que dans le prochain volume. A

mesure que les différentes pièces de Dumas seront publiées, le lecteur voudra bien me permettre d'y noter, en marge, quelques anecdotes et quelques souvenirs personnels.

28 septembre 1863.

FIN

TABLE

XXI. — Absence complète de nouveautés. 1
XXII. — Grandes et petites misères de la vie d'un directeur. 17
XXIII. — Masques et bouffons. 35
XXIV. — L'Orphée de Gluck. Dialogue des morts et des vivants. 55
XXV. — Richard Wagner. 73
XXVI. — Les Bénéfices. 93
XXVII. — La Fabrique des Rachel. 105
XXVIII. — Les Petits musiciens de bois. 119
XXIX. — La Force d'inertie. 137
XXX. — Le Théâtre en province. 155
XXXI. — La Claque et le Sifflet. 175

XXXII. — Paris, centre musical. 191
XXXIII. — Théâtres. 209
XXXIV. — Spectacles gratuits. 225
XXXV. — Les Reprises. 243
XXXVI. — Derrière le rideau. 257
XXXVII. — Mario à l'Opéra. 275
XXXVIII. — L'Opéra et ses dépendances. 293
XXXIX. — La Salle Robin. 311
XL. — Plan d'un nouveau théâtre. 329
XLI. — Théâtre complet d'Alexandre Dumas. 341

FIN DE LA TABLE

POISSY. — IMP. ET STÉR. DE A. BOURET.

THÉATRE COMPLET

DE

AL. DUMAS FILS

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

AL. DUMAS FILS

Format grand in-18.

AFFAIRE CLÉMENCEAU (*Mémoire de l'accusé*) . . .	1	vol.
LA DAME AUX CAMÉLIAS	1	—
LE ROMAN D'UNE FEMME	1	—
DIANE DE LYS	1	—
TROIS HOMMES FORTS	1	—
LA DAME AUX PERLES	1	—
ANTONINE	1	—
LA VIE A VINGT ANS	1	—
AVENTURES DE QUATRE FEMMES	1	—
LA BOITE D'ARGENT	1	—
LE DOCTEUR SERVANS	1	—
LE RÉGENT EUSTEL	1	—
TRISTAN LE ROUX	1	—
SOPHIE PRINTEMS	1	—

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7. — [384]

THÉATRE COMPLET

DE

AL. DUMAS FILS

TROISIÈME SÉRIE

LE FILS NATUREL

LE PÈRE PRODIGUE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés

LE FILS NATUREL

COMÉDIE EN CINQ ACTES

DONT UN PROLOGUE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 16 janvier 1858.

A

HENRY DIDIER

. . . . . .

Pallida Mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres. O beate Sesti,
Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam!
Jam te premet nox, fabulæque Manes,
Et domus exilis Plutonia . . . . . .

HORACE.

PRÉFACE

Voici une comédie pour laquelle j'avoue ma prédilection. Cela vient peut-être de ce qu'elle m'a coûté beaucoup de travail. Pour la première fois, il est vrai, je tentais de développer une thèse sociale et de rendre, par le théâtre, plus que la peinture des mœurs, des caractères, des ridicules et des passions. J'espérais que le spectateur emporterait de ce spectacle *de quoi* réfléchir un peu, et je ne voyais rien de plus intéressant et de plus dramatique à lui soumettre que cette question des enfants naturels qui n'a cessé de me préoccuper depuis lors, et que je voudrais voir résoudre, même par un autre que moi, au bénéfice des enfants, bien entendu. J'y suis revenu dans l'*Affaire Clémenceau,* dans *les Idées de madame Aubray,* dans la préface de *la Dame aux Camélias.* J'y reviendrai encore, au théâtre et dans le livre. C'est une idée fixe. Le sujet, d'ailleurs, est inépuisable, tant l'insuffisance de la loi en varie les formes et les conséquences, tant l'égoïsme, l'ignorance et la brutalité de l'homme le compliquent et l'aggravent de jour en jour. J'y perdrai mon latin très-probablement, car nombre de gens, bien assis dans la vie et bien tranquilles dans le monde, m'assurent que c'est là un des derniers moulins à vent de don Quichotte ; que, le préjugé ayant tout à fait disparu ou peu s'en faut, il n'y a pas à s'en occuper, et que le temps fera ce qui reste à faire.

Moi, je trouve que l'homme qui met un enfant au monde, volontairement (et c'est toujours volontairement), sans lui assurer les moyens matériels moraux et sociaux de vivre, sans se reconnaître responsable enfin de tous les dégâts consécutifs, est un malfaiteur qu'il faut classer entre les voleurs et les assassins. Vous voyez que nous sommes loin de compte, mes contradicteurs et moi. Cependant, aujourd'hui, rassurez-vous, je ne traiterai pas la question, la pièce étant là pour la présenter sous une de ses faces nombreuses.

J'ai écrit *le Fils naturel* à Sainte-Adresse, dans la maison d'Alphonse Karr, alors déserte et démeublée. Mon grand confrère avait abandonné et mis à vendre cette cage couverte de fleurs où il avait espéré chanter jusqu'à la fin de ses jours. Les Dieux sont morts qui faisaient de tels loisirs aux bergers musiciens. C'était en 1853. *Diane de Lys* était arrêtée par la censure, sans aucune chance de retour. Il s'agissait d'écrire autre chose. Je partis pour Sainte-Adresse avec quelques amis, du papier neuf et des plumes d'oie. Mes amis étaient jeunes, gais, bruyants. Il n'y avait pas moyen de travailler à l'hôtel où nous vivions en commun. Le gardien de la maison de Karr m'offrit la clef de cet abri charmant; il me prêta une chaise, et j'écrivis mes trois premiers actes sur mes genoux, dans la salle du rez-de-chaussée quand il pleuvait, dans le jardin quand il faisait beau. Nous revînmes à Paris, à la fin d'août, et ce n'est qu'en 1857 que je repris cet ouvrage. Je n'avais cessé d'y penser. Au milieu de mes autres travaux, je *polissais* et *repolissais* mon commencement; mais, arrivé à la fin de mon troisième acte, je faisais comme les bêtes à bon Dieu qui, arrivées au bout d'une herbe et trouvant le vide, reviennent sur leurs pas. Je sentais que la situation, présentée jusqu'alors en drame, devait se retourner en comédie sociale et en moralité philosophique; je savais bien où j'allais, je voyais mon dénoûment clair, logique, implacable, mais je ne voyais pas le chemin par où j'y pouvais amener le spectateur. Enfin, je trouvai, sinon la bonne voie, du moins la voie dont j'avais

besoin, et l'œuvre s'acheva. Je m'en séparai avec peine. Elle avait été une amie, une confidente pendant plusieurs années. Je la relisais, j'ajoutais un mot, je supprimais une phrase, je la pondérais, je l'équilibrais de mon mieux, j'y aiguisais mon esprit comme à une meule, pour ainsi dire.

D'un autre côté, il me semblait qu'elle renfermait des choses bonnes à dire, et qu'elle pourrait servir de point de départ à un théâtre nouveau que j'entrevoyais alors et que je crois voir distinctement aujourd'hui. Ne me vint-il pas l'idée, pour concilier tout, de la donner sous un nom d'emprunt et de juger ainsi de la véritable portée qu'elle pourrait avoir! Je m'en tins longtemps à cette idée, que j'ai mise à exécution depuis, dans une autre circonstance, pour d'autres raisons, et dont les résultats m'ont paru excellents. Devant un inconnu le public est vraiment juge et ne se laisse plus influencer par la marque de la maison. Je ne disconviens pas qu'il pourrait y avoir danger à le dérouter, quand on a déjà une position faite dont on bénéficie d'avance à chaque tentative nouvelle; ce serait cependant, à un certain moment de la carrière, une étude intéressante à faire sur soi-même. Et puis le dérouterait-on longtemps? Ne l'habituerait-on pas plutôt à reconnaître l'auteur à l'exécution et non à la signature? Que de partis pris, que d'opinions préconçues on éviterait! Il faudrait pour cela que le secret fût bien gardé; il pourrait l'être, il l'a été à propos de la pièce dont je voulais parler plus haut. Personne n'était dans la confidence, et je n'ai rencontré que deux spectateurs, dont l'un était Francisque Sarcey et l'autre un homme du monde, mais très-expert dans les choses de l'esprit, qui aient reconnu dès le second acte le *faire* de l'auteur.

Deux spectateurs sur douze ou treize cents! c'est peu. Le public a donc encore beaucoup à apprendre en cette matière, et il y aurait véritablement plaisir à révéler, à la fin de la représentation, un nom que quelques-uns seulement auraient eu le mérite de deviner. Cela forcerait en même temps l'écrivain à varier sa forme et à déguiser, à élargir son procédé. En

cas de chute, l'anonyme sérieux sauverait tout. Pour moi, j'accepterais volontiers ces épreuves, et, si même je pouvais me cacher toujours derrière cet X, je serais enchanté. Je crois que rien ne serait plus agréable que d'être célèbre sans être connu, si ce n'est d'être utile sans être célèbre. Il y a peu d'hommes illustres, en effet, qui donnent physiquement la représentation de leur mérite et qui puissent supporter dans la forme extérieure la réputation qu'ils se sont acquise. Ils perdent presque tous à se produire; et je dis « presque », pour donner à ceux que mon opinion pourrait blesser le droit de se réfugier dans cet adverbe consolant. On jouirait véritablement de la renommée dans l'incognito; on saurait véritablement ce que les gens pensent de vous; on ne serait pas forcé de s'affubler d'une allure particulière, d'un langage de convention, d'une modestie toujours transparente. On n'aurait l'air ni d'un orgueilleux, ni d'un maniéré, ni d'un grotesque. On pourrait dire ce qu'on pense sans être accusé de malice quand on admire, d'envie quand on critique; on pourrait, fortune incroyable! être *soi*, comme le premier venu, c'est-à-dire ce que personne ne veut croire qu'on est, quand on n'est pas celui-là. Ce moyen que je propose n'a qu'un défaut, celui d'être impraticable, parce que l'homme n'a qu'une idée, celle d'être au-dessus de ses contemporains pendant la vie et au delà même de la mort, quand il a du génie, du talent, une valeur quelconque, et quelquefois pas de valeur du tout. Il veut être montré, il veut qu'on dise : « Le voilà, c'est lui. »

Du reste, en aucun temps, le JE et le MOI ne se sont carrés comme de nos jours. Le dernier des écrivailleurs, comme le dernier des acrobates, veut, la photographie aidant, imposer à la postérité tout ce qui sort de lui. Et moi qui fais ici le sage, avec quel gonflement, dans deux ou trois occasions (*le Fils naturel* fut la dernière), je me suis laissé présenter au public! Comme je me suis cru au-dessus de ceux qu'on ne voyait pas en ce moment dans la foule qui m'appelait! comme j'étais heureux d'humilier mes confrères, et comme j'ai su gré cependant à l'ami qui m'a guéri brutalement de cette

infirmité! A quoi serviraient les jours si chacun d'eux, en succédant à l'autre, ne nous infligeait pas un peu plus la connaissance de nous-mêmes. Pour ma part, quand j'évoque mon passé, je déclare que c'est encore en moi que j'ai trouvé le plus sûrement les ridicules, les passions et les faiblesses que j'ai mis sur le dos de mes personnages. Est-ce en les portant au compte d'autrui que je me suis débarrassé de quelques-uns? Peut-être; en tout cas, j'ai fait de mon mieux pour me corriger, pour trouver le Vrai au milieu des erreurs de notre éducation parisienne et de nos mœurs factices, et, après tous les excès possibles de gloriole et de vanité, j'ai été, par grâce, saisi d'un véritable amour pour la simplicité et la bonhomie dont je semble me départir en ayant l'air de m'en vanter. Je voudrais que le bénéfice que j'en retire à cette heure encourageât à m'imiter sur ce point tous les hommes de mérite qui se croient nécessaires et adorés, qui prennent le *Vox populi* pour le *Vox Dei,* grosse erreur latine qui a fait son chemin comme toutes ces formules à double sens dont les événements se servent pour circuler tranquillement à travers l'ignorance et l'apathie des hommes. Bien à plaindre, en définitive, celui qui ne sait pas à quoi s'en tenir sur les foules, et qu'il y a juste assez de place pour son mépris ou sa pitié entre leur servilité et leur ingratitude!

Ce n'est donc pas pour m'immortaliser quelques jours de plus que j'écris ces préfaces; ce n'est pas non plus, en vérité, pour le plaisir de parler de moi; je m'y soustrais, d'ailleurs, autant que je puis; c'est pour causer, dans une époque où la causerie tend à disparaître, de choses qui me semblent encore, pour quelques esprits, aussi intéressantes que les affaires ou la politique; c'est aussi un peu pour donner à ceux qui viendront après nous (car nous mourrons un jour, il ne faut pas se le dissimuler), une notion aussi exacte que possible du va-et-vient de notre siècle bizarre, si curieux, si inquiet, si sceptique, si crédule, si nerveux, si exagéré, si sentimental, si révolutionnaire et si bon enfant. Je n'apparais cependant ni pour le punir, ni pour

le guider, ni pour le transformer, ni pour l'amuser même. Je ne suis ni dieu, ni apôtre, ni philosophe, ni bateleur. Je suis quelqu'un qui passe, qui regarde, qui voit, qui sent, qui réfléchit, qui espère, et qui dit ou écrit ce qui le frappe dans la forme la plus claire, la plus rapide, la plus propre à ce qu'il veut dire. Si le style n'est pas toujours d'une correction irréprochable, la pensée est toujours d'une sincérité parfaite, car j'aimerais mieux labourer l'arpent de terre que le travail m'a donné que d'imprimer un mot que je ne penserais pas. Je blesse souvent ainsi des idées reçues, des conventions établies, les préjugés et le qu'en dira-t-on dans lesquels la société vit tant bien que mal, qu'elle ne veut pas se voir reprendre, parce qu'elle en a l'habitude et parce qu'elle a horreur du dérangement. Bref, j'écris pour ceux qui pensent comme moi. Inutile de combattre les opinions des autres; on parvient quelquefois à vaincre les gens dans une discussion, à les convaincre jamais. Les opinions sont comme les clous; plus on tape dessus, plus on les enfonce. Tout notre pouvoir se réduit à dire ce qui nous paraît être la vérité. Les hommes posent les chiffres et le temps fait la preuve.

Cependant, j'appartiens à un art, à une profession, à une classe, et c'est plus particulièrement à mes confrères présents et à venir que je m'adresse. Je voudrais les voir s'entendre mieux ensemble et se connaître mieux eux-mêmes. Ils accompliraient ainsi plus facilement la mission, le devoir qui leur incombe; ils emploieraient plus utilement la valeur qu'ils ont dans les mains et qu'ils neutralisent presque absolument par le besoin de l'individualisme, par les tentatives isolées qui ont pour but la gloire, la fortune, la popularité de chacun, au lieu d'avoir en vue l'influence du corps et le bien de tous.

L'homme n'est véritablement au-dessus de l'humanité ambiante que sur un seul plan : la vertu; et, comme il ne saurait y avoir vertu s'il n'y a humilité, ceux là seuls se trouvent avoir le droit de se considérer comme supérieurs à

autrui à qui il est interdit de savoir qu'ils le sont. Le talent, le génie même est involontaire. Il n'est pas un effort de l'homme, il est un don de Dieu comme la beauté. Voilà pourquoi il n'est que de second ordre. Aussi la postérité ne le consacre-t-elle que s'il s'est fait vertu par la sincérité et par la communion dans le progrès universel avec le monde entier. La gloire pour la gloire est une spéculation honteuse. Les hommes heureux de leur célébrité sont des naïfs; les hommes fiers de leur génie sont des sots.

Loin de moi la pensée de nier ou de dénigrer l'esprit d'émulation dont la jeunesse, mais la jeunesse seule, a si grand besoin. Il lui faut un but visible, palpable. La gloire est ce but. Mais, les premiers obstacles franchis, les premiers rivaux dépassés, le vainqueur qui s'enveloppe de pourpre, se couronne de lauriers et se livre à l'admiration des spectateurs est un histrion qu'ils ont raison de bafouer dès que son orgueil va plus loin que leur émotion, et que son immobilité s'impose. Or, notre grande, notre unique préoccupation, à nous écrivains, à nous auteurs dramatiques surtout, c'est de prouver que nous sommes forts, de lever des poids énormes, comme des athlètes, devant un public enthousiaste, et de *tomber* nos rivaux et nos amis aux applaudissements d'une salle idolâtre.

Eh bien, parlons franc, au risque de nous faire jeter des pierres; un peu de martyre, d'ailleurs, n'est pas à dédaigner. Quand le travail de l'esprit n'est pas la plus noble de toutes les professions, c'est le plus vil de tous les métiers. Le désespoir, la haine, l'envie, la misère, le doute, le vice et la démence sont au bout, quelquefois au milieu de cette carrière méprisable où la concurrence remplace l'émulation, où la popularité triche la gloire, où l'argent est un but, la débauche un aiguillon et l'ivresse une muse.

Le voyez-vous, ce malheureux jeune homme, au visage contracté, aux tempes jaunies, à la bouche grimaçante, aux yeux vagabonds? Il était né pour marcher libre et joyeux derrière une charrue, en semant avec un geste fier

le grain de la moisson prochaine; le soir, il eût mangé devant l'âtre le pain gagné dans le jour; chacun de ses pas, de ses mouvements eût donné la vie! Regardez-le, dans la grande ville, pressant, le jour et la nuit, sa tête dans ses deux mains, la pétrissant et lui faisant suer des récits, des aventures, des combinaisons pour une foule affamée qui le dévore et passe à un autre quand elle ne peut plus rien tirer de lui. Pendant un temps plus ou moins long, cet homme fera épouser Henriette par Arthur, surprendre l'amant par le mari, empoisonner celui-ci, guillotiner celui-là, avec intérêt habilement suspendu à la fin du chapitre ou du feuilleton. Il va vendre successivement de l'amour, de la jalousie, des larmes, de l'histoire, de la gaudriole, de l'argot, de la satire, de la morale, de l'éloge, de l'insulte, de la politique, du progrès, du sentiment, de l'obscénité, de la religion, de *la copie* enfin, de deux sous à cinq sous la ligne, selon le goût du lecteur, les tendances du journal et le cours du moment. Quand il aura mangé son fonds, il vivra sur le fonds d'autrui; il rafistolera les vieilles comédies, rapiécera les vieux romans, réchauffera les anas des vieux siècles. Il mangera les bibliothèques! il avalera les quais! Il lui faut des idées, des anecdotes, des mots, du plaisir, de la notoriété, de l'argent. Dépêchons-nous, il s'agit d'être célèbre! une fois célèbre, on est coté! une fois coté, on est riche! une fois riche, on est libre! Libre! Voilà le rêve de toutes les minutes, rêve irréalisable! Mais le journal est pressé! mais le théâtre ne peut attendre! nous nous mettrons deux, nous nous mettrons trois! nous passerons les nuits! Et la force? Nous prendrons du café. Et l'inspiration? Nous boirons de l'absinthe. Va, cervelle humaine, rends des pages, des phrases, des lignes, retourne-toi cent fois par jour, fais des évolutions sur toi-même, gonfle-toi comme une éponge, pressure-toi comme un citron jusqu'à ce que tu te dessèches subitement, que la folie te secoue comme un arbre dans une plaine, que la paralysie survienne, que l'hébétation arrive et que la mort termine tout. Alors, on pénètre chez l'homme connu. On y trouve le désordre, l'in-

digence, une ancienne maîtresse dont il avait peut-être fait une épouse dans une heure de lyrisme ou d'épuisement, de malheureux enfants déjà vêtus de noir, étonnés et pleurant à tout hasard. Cela sent encore le tabac de la veille. Il aimait tant à fumer! Pauvre garçon! On lui avait dit que ça lui ferait mal, mais il ne pouvait pas s'en déshabituer! Comme on s'est amusé jadis dans ce salon-là, du temps de la petite une telle! Quelques amis l'accompagnent au cimetière, escortés quelquefois d'une foule curieuse ou sympathique, car on l'aimait bien. Il était si gai, — par moments! On raconte sur lui des anecdotes; on parle sur sa tombe; on lui met une pierre plate sur le nez; on revient manger un morceau; on bâcle quelques articles nécrologiques; on le découpe, on le débite pendant deux ou trois jours, on en mange, on en vit; on lui souscrit un monument; on écrit au ministère, on obtient une pension pour la veuve, une bourse pour un des enfants; et puis il faut reprendre cette existence frénétique qui l'a tué. Adieu, grand homme d'un an, d'un mois, d'un jour! Il ne reste plus rien de toi. Dors tranquille enfin, voici l'éternelle nuit!

C'est dans cet enfer, dans ce bagne, dans cet égout que des milliers de jeunes gens se précipitent en riant, de bonne foi, trompés par la surface, croyant y rencontrer la fortune et la renommée comme on rencontre une charrette sur un grand chemin, au lieu de se cramponner au travail obscur, patient, certain, qui fait les hommes robustes, sereins, respectés, utiles et bons. J'ai traversé, moi qui vous parle, ces effroyables marais du commencement de la carrière; j'en suis sorti frissonnant et pâli, épouvanté de ce que j'avais vu, qui m'épouvante encore quand j'y rentre par hasard, soit pour serrer la main à un ancien compagnon, soit pour aller ramasser son corps et le conduire là où il ne s'agitera plus. J'y serais mort depuis longtemps s'il m'avait fallu y rester. Béni soit le Dieu, le maître quel qu'il soit des destinées universelles qui m'a éclairé pour que j'en sorte et qui m'a accordé une commutation de peine. Non! Dante, que l'on invoque toujours

quand il s'agit de supplices abominables, n'a pu trouver ni rêver dans le temps où il vivait, si troublé que fût ce temps, ce damné de la production intellectuelle, roulant sa propre tête comme Sisyphe roulait son rocher et la frappant contre des murailles d'airain pour en faire jaillir une dernière étincelle!

Et ce que je dis de ceux qui succombent dans la lutte, je le dis de ceux qui triomphent, des plus grands, des plus malins, des plus heureux, de ceux qui ont des organes puissants, de ceux qui tiennent boutique, de ceux qui ont découvert une mine du premier coup de pioche. Voulez-vous que je vous les nomme, ces forçats de la pensée à qui vous ne laissez ni repos ni trêve, que vous poussez en avant au nom de leur gloire, de leur fortune, de votre plaisir et de vos appétits, qui se relèvent sous le fouet, sachant bien qu'ils seront écrasés, dépassés, oubliés, s'ils ne courent pas comme les autres.

Laissons de côté ceux qui ne sont plus: Balzac, Eugène Sue, Frédéric Soulié, de Vigny, de Musset, Murger, Ponsard et tant d'autres, morts à la peine!

Qu'est-ce que vous faites de ceux qui survivent, de Lamartine, d'Hugo, de George Sand, de Dumas? Lamartine! la figure la plus rayonnante des temps modernes, poëte, historien, romancier, homme d'État, critique, orateur, qui tient de Virgile, de Tacite, de Bernardin de Saint-Pierre, de Washington, d'Aristote, de Cicéron! Lamartine, dont ce siècle adolescent a mêlé à ses premiers rêves la poésie embaumée, qui n'a pas dans son œuvre une pensée qui ne soit chaste, un mot qui ne soit noble, à qui la Grèce eût consacré des autels, à qui l'Angleterre eût offert des palais, de quelles insultes ne l'avez-vous pas poursuivi, de quelles amertumes ne l'avez-vous pas abreuvé, parce que ce grand homme a eu le tort de croire un moment qu'un grand peuple pouvait être mûr pour une grande idée.

Ah! tu as été roi de France, poëte! Ah! tu as voulu émanciper ton pays! Ah! tu l'as cru digne de la liberté! Ah! tu nous as nourris de ta pensée, de ton sang, de ta chair, et tu as été assez imprévoyant pour ne pas battre monnaie, au

milieu de nos désordres, avec notre enthousiasme et notre reconnaissance, que tu savais bien ne pouvoir être durables! Ah! tu ne t'es pas enrichi de nos dépouilles, maladroit, et tu viens nous demander assistance et secours, et tu veux mourir au foyer paternel! Rentre dans le brancard, malheureux! reprends le harnais, misérable! tire ton ancien camion, redeviens homme de lettres, donne-nous de l'histoire, de la critique, des souvenirs, des mémoires; mets ton cœur et ton passé en volumes, en chapitres, en paragraphes; si ça nous amuse autant qu'un petit journal et si ce n'est pas aussi cher qu'un grand, nous te payerons peut-être les vingt francs que tu nous demandes; mais ne compte pas sur autre chose pour le présent. Plus tard, quand nous serons sûrs que ça ne nous coûtera rien, quand tu seras bien mort, bien enterré, nous t'élèverons des statues, et, si quelque autre pays se vante de ses poëtes, ou si la France elle-même en produit un, nous battrons les uns et nous démolirons l'autre avec le chantre d'Elvire et l'auteur des *Girondins*. Jusque-là, bonhomme, permets que l'on t'immole à Hugo, le seul peut-être, à cette heure, qui te reconnaisse pour son maître!

Gloire à celui-là! S'il était resté sur le sol natal, s'il était à portée de nos coups, Dieu sait ce que nous lui jetterions à la face; mais la fortune, dans sa bizarrerie, en a décidé autrement. Il s'est constitué centre au milieu de l'Océan, les pieds sur un rocher, le front dans la nue. C'est trop loin et c'est trop haut! nos armes ne portent pas là. Patience! Il aura bien, un jour ou l'autre, son heure de négligence, d'oubli, de foi. Il sortira de ses brumes; il descendra de son piédestal; il s'aventurera sur les flots; il verra alors ce qui se passera! Ah! tu nous as imposé le respect, l'admiration, la distance! Ah! tu t'es fait victime! Ah! tu étais riche! Ah! tu ne travaillais que quand tu voulais et tu ne disais que ce qu'il te plaisait de dire! Ah! nous n'étions pas de ta taille! Ah! tu as été le géant Athos, tu as retourné une île anglaise, tu t'y es taillé une montagne et tu t'es planté au sommet, dieu, autel et prêtre, et tu redescends parmi les hommes! A notre tour! et rira bien

qui rira le dernier. Meurs là-bas, je te le conseille, change-toi bien vite en statue :

> Couvrant cette île de ton aile,
> Dans quelque attitude éternelle
> De génie et de majesté!

que ton Calvaire soit ton tombeau comme il a été ton temple! Après avoir été Athos, sois Encelade! c'est le seul moyen pour toi de remuer encore un peu la terre quand tu ne seras plus dessus, mais dessous. En attendant, veux-tu savoir la vérité, cette vérité vraie que ne savent jamais ni les émigrés ni les rois? Je vais te la dire... Non; j'aime mieux me taire, tu ne saurais plus m'écouter et tu ne pourrais plus me croire. Reste dans tes nuages et dans tes illusions. Que l'affaire se règle maintenant entre toi et Dieu, puisque tu as voulu le regarder en face. C'est à plus simple que nous devons nos consolations, si nous avons encore le temps d'en offrir.

Vois-tu, de ton sommet diamanté, cette maisonnette blanche au milieu d'une plaine, au pied d'une petite colline, au bord d'une route à ornières où passe de temps en temps un chariot aux essieux plaintifs chargé de foin ou de légumes? Quel silence, quand le gémissement des roues est entré dans cette terre molle! Que ferais-tu, dans ton olympe solitaire, de ces nuages légers et blancs comme de la ouate qui courent sous ce ciel bourgeois? Ils ne contiennent ni éclairs ni foudre. Ils fondraient dans ta large main si tu te baissais pour les ramasser, si tu voulais en tirer les tonnerres dont tu as besoin.

Il est midi, l'heure où l'on voit tout! Regarde cette femme qui descend les marches de son perron. Elle a les cheveux grisonnants sous son petit chapeau de paille; elle est toute seule; elle se promène au soleil, doucement; elle contemple son horizon vulgaire; elle écoute les bruits vagues de la nature; elle s'amuse à suivre de l'œil ces nuées dont tu ne veux pas. Elle cause avec le jardinier; elle se baisse pour respirer ses fleurs qu'elle se garde bien de cueillir; elle s'arrête; elle écoute!

Quoi? Elle n'en sait rien elle-même! quelque chose qui n'est pas encore et qui sera un jour. Elle s'assied sur son banc de pierre. Elle ne bouge plus. La voilà fondue dans l'immensité, la voilà plante, étoile, brin d'herbe, océan, âme! Elle se souvient! Elle devine! Tout ce que tu entends au milieu des flots, elle l'entend aussi bien que toi sous son dôme de lilas, et les oiseaux, et les tempêtes, et tout ce qui chante, et tout ce qui pleure, et tout ce qui rit. Elle va errer, regarder, écouter ainsi, sans bien savoir ce qu'elle accomplit, somnambule de jour, et, à mesure que l'ombre gagnera la plaine, — comme ces plantes qui se sont imprégnées du matin au soir de rosée et de rayons, de pluie et de soleil et qui ne s'ouvrent et n'exhalent leurs parfums que la nuit, la nuit, cette femme restituera au monde de l'âme et de l'esprit tout ce qu'elle a reçu du monde matériel et visible; car, cette femme, elle pense comme Montaigne, elle rêve comme Ossian, elle écrit comme Jean-Jacques. Léonard dessine sa phrase et Mozart la chante. Madame de Sévigné lui baise les mains et madame de Staël s'agenouille quand elle passe. Ce morceau de terre qu'elle habite, ce n'est ni le rocher de Prométhée, ni le rocher de Sainte-Hélène, ni le rocher de Guernesey; c'est Palaiseau, non pas même le Palaiseau de la Pie voleuse, c'est Palaiseau (Seine-et-Oise), un Palaiseau banal, qui ne la connaît pas, qui ne sait pas ce qu'il possède, qui n'a jamais entendu son nom ou qui n'y a rien compris.

Elle était là depuis dix-huit mois; je reviens de voyage, j'accours pour la voir. Ne connaissant pas le chemin, j'entre dans une boutique et je demande à l'honnête commerçant dont le nom ne peut rester inconnu dans le pays, puisqu'il a eu le soin de le faire peindre sur son enseigne, je demande à cet homme de m'indiquer la maison de madame George Sand.

— Comment, dites-vous?

— Madame George Sand.

— George Sand? Qu'est-ce qu'elle fait, cette dame?

— Elle *écrit!* Enfin, c'est George Sand.

— George Sand? Je ne connais pas ça ici.

Je vois encore un tonnelier à qui je fis la même question pendant qu'il lavait ses bouteilles sur la porte de son cellier, et qui me fit la même réponse, que je reçus une troisième fois d'un paysan qui passait. J'avisai enfin une maison *cossue* sur le seuil de laquelle une femme âgée, très-proprette, à bonnet ruché, lisait un journal. Elle lisait. Elle devait avoir lu au moins *la Mare au Diable* ou *François le Champi*. Elle me répondit cette phrase admirable :

— N'est-ce pas une dame qui est dans les papiers?

Quels papiers?

Je répondis oui. — Au fait ! les papiers pouvaient être des papiers *imprimés*. C'est ainsi que je trouvai la *dame* que je cherchais.

Voilà ce que c'était que la gloire en 1865, à trois quarts d'heure de Paris, par le chemin de fer de Sceaux, et rien n'est changé, je crois. Un jour, après un grand chagrin, ayant besoin de repos, c'est-à-dire d'argent, l'auteur d'*Indiana* voulut vendre cette maisonnette, la moitié de ce qu'elle lui avait coûté. Ce n'était pas exigeant. Il ne se présenta pas un acquéreur, pas même un curieux; et l'illustre propriétaire qui espérait revoir le pays enchanté du petit Zorzi, ne fut-ce que pour ajouter quelques lettres aux *Lettres d'un voyageur*, reprit son labeur quotidien et se remit, avec les autres filles de Danaüs, à jeter de l'eau dans ce puits sans fond du XIXe siècle, — que tu connais bien, mon très-cher père, et que tu aurais rempli à toi tout seul, si les forces humaines pouvaient y suffire.

Eh bien, il est venu à bout de toi, ce siècle vorace que tu as habitué à cette insatiabilité qui nous met sur les dents, nous qui ne sommes pas de ta force. Et cependant, à ce siècle né pour toujours dévorer, tu étais bien l'homme qu'il fallait, toi né pour toujours produire. Du reste, quelles précautions la Nature avait prises, quelles provisions elle avait faites en toi pour ces appétits formidables qu'elle était forcée de prévoir ! C'est sous le soleil de l'Amérique, avec du sang africain, dans le flanc d'une vierge noire qu'elle a pétri celui dont tu

devais naître et qui, soldat et général de la République, étouffait un cheval entre ses jambes, brisait un casque avec ses dents et défendait à lui tout seul le pont de Brixen contre une avant-garde de vingt hommes. Rome lui eût décerné les honneurs du triomphe et l'eût nommé consul. La France, plus calme et plus économe, refusa le collége à son fils, et ce fils, élevé en pleine forêt, en plein air, à plein ciel, poussé par le besoin et par son génie, s'abattit un beau jour sur la grande ville et entra dans la littérature comme son père entrait dans l'ennemi, en bousculant, en abattant, en renversant tout ce qui ne lui faisait pas place. Alors commença ce travail cyclopéen qui dure depuis quarante années. Tragédie, drame, histoire, romans, voyages, comédies, tu as tout rejeté dans le moule de ton cerveau et tu as peuplé le monde de la fiction de créations nouvelles. Tu as fait craquer le Journal, le Livre, le Théâtre, trop étroits pour tes puissantes épaules; tu as alimenté la France, l'Europe, l'Amérique; tu as enrichi les libraires, les traducteurs, les plagiaires; tu as essoufflé les imprimeurs, fourbu les copistes, et, dévoré du besoin de produire, tu n'as peut-être pas toujours assez éprouvé le métal dont tu te servais, et tu prenais et jetais dans la fournaise, quelquefois au hasard, tout ce qui te tombait sous la main. Le feu intelligent a fait le partage. Ce qui venait de toi s'est coulé en bronze, ce qui venait d'ailleurs s'est évanoui en fumée. Tu as battu ainsi bien du mauvais fer; mais, en revanche, combien parmi ceux qui devaient rester obscurs se sont éclairés et chauffés à ta forge, et, si l'heure des restitutions sonnait, quel gain pour toi, rien qu'à reprendre ce que tu as donné et ce qu'on t'a pris! Quelquefois, tu posais ton lourd marteau sur ta large enclume. Tu t'asseyais sur le seuil de ta grotte resplendissante, les manches retroussées, la poitrine à l'air, le visage souriant; tu t'essuyais le front; tu regardais les calmes étoiles en respirant la fraîcheur de la nuit, ou bien tu te lançais sur la première route venue, tu t'évadais comme un prisonnier; tu parcourais l'Océan, tu gravissais le Caucase, tu escaladais l'Etna, toujours quelque chose de colossal, et, les

poumons remplis à nouveau, tu rentrais dans ta caverne. Ta grande silhouette se décalquait en noir sur le foyer rouge, et la foule battait des mains; car, au fond, elle aime la fécondité dans le travail, la grâce dans la force, la simplicité dans le génie, et tu as la fécondité, la simplicité, la grâce, et la générosité, que j'oubliais, qui t'a fait millionnaire pour les autres et pauvre pour toi. Puis, un jour, il y a eu distraction, indifférence, ingratitude de la part de cette foule attentive et dominée jusqu'alors. Elle se portait autre part, elle voulait voir autre chose. Tu lui avais trop donné. C'était nous qui étions venus! nous les enfants, nous les petits, qui avions poussé pendant ce temps-là et qui faisions le contraire de ce que vous aviez fait, vous les grands. Voilà tout. Tu es devenu « Dumas père » pour les respectueux, « le père Dumas » pour les insolents, et, au milieu de toute sorte de clameurs, tu as pu entendre parfois cette phrase : « Décidément, son fils a plus de talent que lui! »

Comme tu as dû rire!

Eh bien, non; tu as été fier, tu as été heureux, semblable au premier père venu; tu n'as demandé qu'à croire, tu as cru peut-être ce qu'on disait! Cher grand homme, naïf et bon! qui m'aurais donné ta gloire comme tu me donnais ton argent quand j'étais jeune et paresseux, je suis bien heureux d'avoir enfin l'occasion de m'incliner publiquement devant toi, de te rendre hommage en plein soleil et de t'embrasser comme je t'aime en face de l'avenir! Que d'autres de mon âge et de ma valeur se déclarent tes égaux, ne portant pas ton nom, c'est affaire à eux, et je n'ai pas plus à leur reprocher qu'à leur envier cette supposition, moi qui serais aussi connu qu'eux rien qu'à être ton fils; mais il faut que la postérité, qui, quoi qu'il arrive, sera forcée de compter avec toi, sache bien, quand elle lira nos deux noms au-dessous l'un de l'autre, chronologiquement, dans le bilan de ce siècle, que je n'ai jamais vu en toi que mon père, mon ami et mon maître, quoi qu'on ait pu dire; que j'ai eu cette bonne chance, grâce à ton voisinage, de ne jamais m'exagérer, et de me

considérer toujours comme un bambin en étant obligé de me comparer toujours à ce père redoutable.

Du reste, il y a dans mon enfance un souvenir qui secrètetement battait en brèche mes jeunes vanités. C'est celui de la première représentation de *Charles VII,* à l'Odéon. Ce fut un *four,* comme on dirait aujourd'hui dans cet argot parisien qui remplacera peu à peu, si nous n'y prenons garde, la vieille langue française. J'avais huit ans, j'écoutais avec religion parce que c'était *papa* qui avait écrit ça. Je n'y comprenais rien du tout, bien entendu. Tu avais voulu que je fusse présent à cette solennité; tu étais superstitieux, tu croyais que je te porterais bonheur. Tu te trompais bien. Les cinq actes se déroulèrent au milieu d'un silence morne. Aussi quelle idée avais-tu de vouloir arrêter tout à coup, avec une œuvre sobre, ferme, simple, le mouvement que tu avais toi-même et le premier imprimé au théâtre? Pourquoi tout à coup cet hommage à Racine, qu'on était convenu d'appeler un polisson?

Nous revînmes ensemble tout seuls, toi me tenant par la main, moi trottinant à ton côté pour me mettre à l'unisson de tes grandes jambes. Tu ne parlais pas; je ne disais rien non plus; je sentais que tu étais triste et qu'il fallait se taire. Depuis ce jour, je n'ai jamais longé le vieux mur de la rue de Seine, près du guichet de l'Institut (où tu ne devais pas entrer), sans revoir nos silhouettes sur cette muraille humide, léchée ce soir-là d'un grand rayon de lune. Je ne suis jamais non plus revenu d'une de mes premières représentations les plus bruyantes et les plus applaudies, sans me rappeler le froid de cette grande salle, notre marche silencieuse à travers les rues désertes, et sans me dire tout bas, pendant que mes amis me félicitaient : « C'est possible; mais j'aimerais mieux avoir fait *Charles VII,* qui n'a pas réussi. »

Eh bien, pourquoi ce siècle, qui a encore plus de trente ans à vivre, vous a-t-il déjà dévorés, vous les grands, et nous grignote-t-il distraitement, nous les petits, comme le dessert de ce grand festin? C'est qu'il est le siècle le plus pressé qui fut jamais; c'est qu'il se sent emporté comme le

vaisseau de Colomb vers un pôle inconnu; c'est qu'il croit déjà entendre les cataractes effroyables dont il rêve la nuit et qui doivent l'engloutir; c'est qu'il use ses yeux et ses télescopes à sonder la ligne brumeuse de l'horizon, et que le plus petit oiseau et le moindre brin d'herbe qui lui dénonceraient la terre promise lui seraient bien autrement chers que les plus riants souvenirs des campagnes natales. Quand il aura abordé, quand il aura planté sa tente, il se reprendra peut-être à entendre les bardes et les troubadours, les bergeries naïves, les aventures chevaleresques, les mélancolies douces et les délicatesses de l'âme; mais il n'en est pas là pour le moment. Le passé le pousse, le présent le menace, l'avenir l'épouvante. Il n'a plus besoin qu'on le charme, il n'a plus besoin qu'on le plaigne, il a besoin qu'on le sauve.

Pendant un certain temps, il vous a écoutés; vous chantiez son mal, et si bien! Il pleurait avec le « René » de Chateaubriand et le « Jocelyn » de Lamartine; il doutait avec le « Didier » d'Hugo, l' « Antony » de Dumas et le « Rolla » de Musset; il frissonnait avec Balzac, il délirait avec Sand. On était en pleine pathologie. Après vos diagnostics admirables, le malade vous a dit: « Pouvez-vous me guérir, maintenant? » Vous lui avez répondu : « Non; nous ne pouvons que nous plaindre avec toi. » Alors, il vous a tourné le dos. Chateaubriand en est mort! Balzac en est mort! de Musset en est mort! Lamartine s'est jeté dans la politique, espérant, pour en finir, sauver la société d'un seul coup. Il a saisi le gouvernail, il l'a tourné si violemment, qu'il a fait pivoter le vaisseau sur lui-même, et qu'il s'en est cassé les reins.

Hugo s'est précipité à sa place; mais la barre, en se redressant l'a jeté par-dessus le pont, sur un rocher qui se trouvait là. Le poëte a poussé un cri de colère qui aurait immortalisé sa chute, si la colère immortalisait; mais le vaisseau a continué sa marche sans lui, malgré les vibrations de sa lyre neuve, comme le vaisseau qui emportait Télémaque malgré les cris de Calypso.

Alors, Antony s'est changé en d'Artagnan, Lélia en Fa-

dette. Le siècle a souri ; mais il s'est contenté de sourire à ces souplesses et à ces métamorphoses, sans s'arrêter une minute.

C'est alors que nous sommes apparus, les uns avec la tradition classique, les autres avec la satire gauloise, ceux-ci, avec l'observation naturelle, ceux-là avec le tableau bourgeois. Nous avons cherché la vérité entre le rire et les larmes; nous l'avons trouvée, de temps en temps ; nous l'avons mise sous les yeux du spectateur. Tantôt il a battu des mains, tantôt il s'est révolté, et maintenant, il commence à nous dire, comme à nos prédécesseurs : « Eh bien, après? Que nous importe de savoir comment nous sommes, et sommes-nous bien comme vous le dites ? D'ailleurs, nous ne venons pas ici pour nous retrouver, mais pour nous fuir. Donnez-nous l'Espérance! Vous ne le pouvez pas? Alors, donnez-nous l'Oubli ! »

Et le voilà qui se détache encore pour aller à ceux qui devaient nécessairement venir et qui sont venus à la suite de toutes ces convulsions et de tous ces mélanges. Ceux-ci sont les malins. Ils se sont fait ce raisonnement : « Ah ! dix-neuvième siècle égoïste, glouton, ingrat, tu as usé, dévoré, rejeté tous ceux qui se sont sincèrement dévoués à toi. Tu es vieux à cette heure et tu t'ennuies ! Attends un peu ! Nous avons ce qu'il te faut, et, puisqu'il n'y a plus moyen de te sauver et que tu n'as plus la force de te défendre, nous allons t'achever d'abord, et te dépouiller ensuite. Tiens! voilà des plaisanteries de carrefour, de la musique de sauvages, des chansons de cabaret, des lazzis crapuleux, des danses obscènes, de la gaieté épileptique, quelque chose qui tient du cimetière et de la Courtille, le Carnaval de la fosse commune. L'homme, pour te faire rire, s'avilira jusqu'à se disloquer; la femme jusqu'à se mettre toute nue pour t'exciter un peu. Ah ! tu veux être grisé, empiffré, abruti! Monte chez nous, joli jeune homme; paye avant d'entrer, et nous allons bien rire..., nous surtout ! »

Et le théâtre se fait tréteau, et le comédien se fait pitre, et l'actrice se fait... tout ce qu'on veut.

Le vieillard, qui sent bien, à certaines secousses céré-

brales, qu'on le mène trop vite, essaye par moments de se remettre sur ses jambes, de se rappeler sa jeunesse, ses chastes amours, son innocence, sa foi. Il voudrait revoir la campagne, respirer l'air vivifiant des forêts, entendre les chansons matinières. Il s'exalte tout à coup pour une œuvre jeune et ferme comme un libertin pour une vierge, mais les forces lui manquent bientôt; il retombe dans ses éréthismes impuissants, dans ses hystéries séniles, et il retourne aux bacchanales, en bredouillant : « Allons! Muse de la rue, fais de moi ce que tu voudras, pourvu que tu m'étourdisses, que je ne voie pas ce que je devrais voir, que je n'entende pas ce que je devrais entendre et que je meure aussi gaiement que possible. Après moi la fin du monde, comme a dit le petit roi! »

Ce que je disais de l'amour dans la préface de *la Dame aux Camélias*, je puis donc le dire de l'art dans cette préface nouvelle. La prostitution, hélas! a envahi l'esprit de l'homme de lettres comme elle a envahi le cœur de la femme, et l'un demande au public combien il donne, comme l'autre demande au prétendant combien il a.

Il se prépare une réaction, assurent les quelques esprits sérieux que cet abaissement désole.

Évidemment, il y aura une réaction. Il y en a toujours une : quand on a fait longtemps la même chose, homme ou nation, on éprouve le besoin de faire la chose opposée pendant un espace de temps à peu près égal. C'est le jour après la nuit, le chaud après le froid, c'est la loi de rotation et d'équilibre. Dépend-il de nous que cette réaction soit féconde, durable, définitive? Voilà la question. Oui. Jamais le théâtre, qui se dégrade et s'avilit à cette heure, entre les mains du plus grand nombre (parmi lesquels l'art véritable regrette des transfuges d'un véritable talent), jamais le théâtre n'a eu plus belle occasion et plus sûre d'affirmer sa puissance moralisatrice.

En effet, par suite du mouvement qui s'est opéré dans les mœurs, par les rapports internationaux, par le progrès des idées et des sciences, par la plus grande connaissance que l'homme à acquise de lui-même, par l'accroissement d'un pu-

blic qu'alimentent et transforment les grands courants étrangers qui le traversent, nous détenteurs de la forme dramatique, possesseurs de la scène, nous sommes devenus une des forces les plus incontestables, la plus incontestée si nous le voulons, et nous n'avons pas l'air de nous en apercevoir, et c'est ce moment unique dans l'histoire de l'art que nous choisissons pour abdiquer.

Nous sommes plus puissants que la guerre, car nous ne détruisons pas, nous créons, et nul, fût-il César ou Charlemagne, ne peut nous reprendre nos conquêtes. Au contraire, plus on nous envahit, plus on nous étend; plus on nous pille, plus on nous enrichit; — plus puissants que la politique, car nous ne devons dire que la vérité, car nous ne relevons pas des événements et ne dépendons pas du fait; — plus puissants que la presse, car nous avons le relief, la couleur, la répétition quotidienne, régulière, plastique de notre pensée, nous avons la parole, le regard, le geste, l'action, la vie en un mot, et tous les sens de l'homme nous sont ouverts; — plus puissants enfin que l'éloquence elle-même, car notre corps n'est pas forcé de se transporter là où nous voulons parler; nous nous distribuons à l'infini, nous substituons à nous des centaines de personnages, des milliers d'interprètes, et nous avons sous nos doigts tout le clavier humain, depuis le rire le plus insensé jusqu'aux larmes les plus amères. Une seule puissance nous est supérieure, — la Religion, parce qu'elle ne traite que du côté divin de l'homme et ne l'entretient que de ses aspirations sublimes, profondes — et dernières. Je dis : la religion, je ne dis pas : l'Église, une certaine Église surtout. Que celle-ci le sache bien, en se déclarant notre ennemie, elle nous reconnaît son égale; et, du jour où, en réponse à ses mépris et à ses excommunications, Molière, qui savait bien ce qu'il faisait, quoi qu'il ait dit, lui a jeté *Tartuffe* au visage, elle a compris que nous disposions des consciences comme elle, et elle n'a cessé de tonner contre nous. Elle nous attaque, donc elle nous craint; elle a tort; car nous marchons forcément vers le même but,

puisque nous partons du même principe : la représentation de l'Idée par l'homme. Sous peine de mort ou d'avilissement, nous ne pouvons plus procéder, comme elle, que par la propagation de la plus haute morale (je parle, bien entendu, de ceux qui se respectent dans ceux qui les écoutent). Comme elle, nous nous adressons aux hommes assemblés, et l'on ne peut parler longtemps et d'une manière efficace à la multitude qu'au nom de ses intérêts supérieurs.

Nous sommes donc perdus, et je le répète et l'affirme, ce grand art de la scène va s'effiloquer en oripeaux, paillons et fanfreluches, il va devenir la propriété des saltimbanques et le plaisir grossier de la populace, si nous ne nous hâtons de le mettre au service des grandes réformes sociales et des grandes espérances de l'âme.

Un art qui, pour nous en tenir à la France, a produit *Polyeucte, Athalie, Tartuffe* et *le Mariage de Figaro,* est un art civilisateur au premier chef, dont la portée est incalculable quand il a pour base la vérité, pour but la morale, pour auditoire le monde entier; et c'est le monde entier qui nous écoute aujourd'hui. Nous ne convoquons plus comme nos maîtres une petite assemblée de lettrés, de délicats, d'oisifs aimables et spirituels, trop peu nombreux pour imposer leur opinion à leurs contemporains et forcés de soumettre à l'avenir la consécration de leurs jugements. Aujourd'hui, nous tenons sous notre parole, durant cent, deux cents, trois cents représentations, un public varié, mobile, ondulant, distrait, qui vient à nous, je le veux bien, entre deux gares, tout en bouclant sa malle, en regardant sa montre et en lisant la cote, mais des mœurs duquel nous faisons partie comme la vapeur et l'électricité, qui ne peut plus se passer de nous *parce qu'il ne sait plus rester chez lui,* qui veut entendre parler parce qu'il ne sait plus lire, et à qui nous pouvons dire tout ce que nous voulons, car ce n'est pas lui, comme on le croit, qui nous impose son goût, c'est nous qui lui imposons le nôtre.

Indiquons le but à cette masse flottante qui cherche son chemin sur toutes les grandes routes; fournissons-lui de

nobles sujets d'émotion et de discussion. Seulement, n'oublions pas que, modifié dans sa composition, ce public modifie forcément nos procédés et nos traditions. Il n'a plus le temps de s'arrêter et de se recueillir pour admirer et immortaliser un esprit plus ou moins original, plus ou moins littéraire. Le chef-d'œuvre pour le chef-d'œuvre ne lui est plus suffisant, pas plus que la satire sans le conseil, pas plus que le diagnostic sans le remède. Et puis rire toujours de l'homme sans bénéfice pour lui, c'est cruel, c'est lâche, c'est triste. D'ailleurs, tel qu'il est aujourd'hui, il ne sera attentif qu'à ce qui le frappera tout de suite, à ce qui l'aidera dans ses recherches, à ce qui le servira dans ses intérêts. C'est du théâtre en plein air que nous faisons, à ciel ouvert, sur la place publique. Il faut que nos personnages puissent être éclairés sur toutes leurs faces, non plus par la lumière partiale de la rampe, mais par les rayons dévorants du soleil, qu'ils soient vrais des pieds à la tête, et qu'en même temps, pour qu'ils puissent être vus et entendus de cette foule immense, ils soient surélevés comme taille, haussés comme ton, tout en conservant, comme les figures de Michel-Ange, l'harmonie, la proportion et le mouvement dans le *plus grand que nature*. Il nous faut peindre à larges traits, non plus l'homme individu, mais l'homme humanité, le retremper dans ses sources, lui indiquer ses voies, lui découvrir ses finalités; autrement dit, nous faire plus que moralistes, nous faire législateurs. Pourquoi pas, puisque nous avons charge d'âmes?

La vieille société s'écroule de toutes parts; toutes les lois originelles, toutes les institutions fondamentales, terrestres et divines sont remises en question. Les sentiments hésitent et frissonnent, la passion doute, les vérités d'autrefois tremblent à ce vent nouveau. L'homme ne se retrouve plus dans ce qu'il était jadis, il se cherche partout avec curiosité, avec désespoir, avec ironie, avec terreur. Il traverse une des nuits de l'Ame, qui a ses jours et ses nuits comme les mondes physiques, seulement immenses, éternelles au premier aspect. Poltron, il chante à tue-tête, croyant donner le change à Celui

qui l'écoute et le regarde passer dans l'ombre; mais il pressent, malgré tout, une destinée autre, il distingue par moments, au-dessous de l'horizon, une lueur vague qui lui rend, à de certaines heures, la terre transparente.

Est-ce le dernier rayon du soleil disparu? Est-ce le premier rayon de l'aurore espérée? C'est l'aurore évidemment, l'aurore du jour le plus long et le plus éclatant peut-être que le monde aura vu briller dans ces saisons des temps, où les minutes sont des années, où les jours sont des siècles.

Quelle Idée nouvelle allume secrètement le foyer de cet astre naissant? C'est la Vérité, qui utilisera, sans parti pris, sans exclusion, sans légendes et sans mystères, toutes les virtualités éparses et qui s'ignorent. Rallions-nous donc à elle le plus tôt que nous pourrons, car il n'est pas un esprit sincère qui ne l'entrevoie. Aidons l'homme à trouver la direction qu'il cherche, la solution qu'il demande. Notre siècle est usé, mais les Siècles ne le sont pas. Il y a plus de vieillards que jamais, mais il y a toujours des enfants. Laissons ceux-là mourir comme ils l'entendent, et faisons vivre ceux-ci comme ils doivent.

Nos maîtres, qui ont accompli la mission de leur époque, nous ont laissé beaucoup à faire, et, je le crois sincèrement, plus qu'ils n'ont fait. Ils ont appris à l'homme comment il est, ils nous ont réservé de lui apprendre comment il doit être, et, je le déclare en leur nom, c'est à ce résultat qu'ils tendraient, s'ils étaient à notre place. Ce qu'il faut regretter, pour l'intérêt commun, c'est qu'ils n'y soient pas. Essayons donc de les suppléer au moins par le nombre et par le résultat. Ayons la bonne foi des écrivains du XVIIe siècle avec l'entente et les convergences de ceux du XVIIIe siècle, et *ce que nous voudrons détruire sera détruit*, et *ce que nous voudrons maintenir sera maintenu*. Imitons en cela Voltaire, pour qui le théâtre n'était qu'une tribune. — Mais le théâtre de Voltaire est mort! — C'est vrai; mais Voltaire vit. Qu'importe que la balle soit perdue, pourvu que le coup porte et que le soldat reste.

Le théâtre n'est pas le but, ce n'est que le moyen. L'homme

moral est déterminé, l'homme social est à faire. L'œuvre qui ferait pour le bien ce que *Tartuffe* a fait contre le mal, à talent égal, serait supérieure à *Tartuffe;* voilà ce que je veux dire.

Par la comédie, par la tragédie, par le drame, par la bouffonnerie, dans la forme qui nous conviendra le mieux, inaugurons donc le théâtre *utile,* au risque d'entendre crier les apôtres de *l'art pour l'art,* trois mots absolument vides de sens. Toute littérature qui n'a pas en vue la perfectibilité, la moralisation, l'idéal, l'utile, en un mot, est une littérature rachitique et malsaine, née morte. La reproduction pure et simple des faits et des hommes est un travail de greffier et de photographe, et je défie qu'on me cite un seul écrivain, consacré par le Temps, qui n'ait pas eu pour dessein la plus-value humaine.

« Alors, diront ceux qui ne comprennent pas très-vite, c'est du Berquin à haute dose que vous nous conseillez de faire? c'est de l'Ennui majestueux que vous voulez nous voir distribuer?»

Je vous conseille de faire du Berquin, si le Berquin peut servir; je vous conseille de faire du Rabelais, si le Rabelais peut être profitable; je vous conseille de faire n'importe quoi, pourvu que vous le fassiez loyalement, et en sachant bien ce que vous faites, que votre talent ait sa raison d'État, et que je bénéficie, moi, auditeur et lecteur, de l'autorité que je vous accorde, du droit que vous réclamez de parler seul aux autres hommes; je vous conseille enfin, quand l'esprit humain monte à l'assaut, de ne pas rester en arrière avec les femmes et les enfants, sinon, tout ayant augmenté, vous ne serez plus abandonnés avec indifférence, vous serez chassés avec dégoût, comme il doit advenir à ceux qui ont jeté leurs armes au moment du combat.

10 avril 1868.

PERSONNAGES	ACTEURS qui ont créé les rôles.
CHARLES STERNAY	MM. DUPUIS.
JACQUES	LAGRANGE.
LE MARQUIS D'ORGEBAC. . .	DERVAL.
ARISTIDE FRESSARD.	GEOFFROY.
LUCIEN	DIEUDONNÉ.
LE DOCTEUR.	BLONDEL.
CLARA VIGNOT	Mmes ROSE CHÉRI.
HENRIETTE STERNAY.	MARQUET.
LA MARQUISE	MÉLANIE.
HERMINE	DELAPORTE.
MADAME GERVAIS	GEORGINA.

DOMESTIQUES.

La scène se passe, au prologue, à Paris en 1819; au 1er acte, à Ingouville, chez madame Sternay; au 2e, au Havre, à l'hôtel de *France;* au 3e, chez le marquis d'Orgebac, à la campagne, près Paris; au 4e, à Paris, chez Clara Vignot.

LE

FILS NATUREL

PROLOGUE

Chez Clara. — Chambre très-simple, mais confortable. — Porte au fond, à gauche, donnant sur l'escalier. — Porte latérale, donnant à gauche dans la chambre de madame Gervais ; à droite, dans la chambre de Clara. — Cheminée au fond. — Meubles d'acajou. — Métier à tapisserie, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, MADAME GERVAIS.

LUCIEN, entrant.

Bonjour, madame Gervais.

MADAME GERVAIS.

Bonjour, monsieur Lucien.

LUCIEN.

Comment va l'enfant ?

MADAME GERVAIS.

L'enfant va mieux, beaucoup mieux. Vous vous êtes dé-

rangé exprès pour venir savoir des nouvelles de notre petit Jacques ? C'est bien aimable à vous.

LUCIEN.

Je n'avais pas grand chemin à faire, puisque j'habite la maison.

MADAME GERVAIS.

Dont vous êtes propriétaire, ce qu'on ne soupçonnerait pas, si on ne devait l'apprendre que par vos quittances. Il faut les demander trois fois pour que vous les donniez.

LUCIEN.

C'est si ennuyeux, de payer son terme ! Et puis on ne se gêne pas entre amis.

MADAME GERVAIS.

Entre amis ? Comme vous y allez !

LUCIEN.

Est-ce que votre nièce n'a pas d'amitié pour moi ? Elle aurait tort, car j'ai, moi, beaucoup d'amitié pour elle.

MADAME GERVAIS.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est plus votre amie que les gens qui se disent les vôtres et vous font mener la vie que vous menez.

LUCIEN.

Quelle vie donc, madame Gervais ?

MADAME GERVAIS.

Je parie que vous rentrez chez vous dans ce moment-ci ?

LUCIEN.

Oui, je rentre.

MADAME GERVAIS.

A onze heures du matin !

LUCIEN.

Cela prouve que je suis sorti de bonne heure.

MADAME GERVAIS.

En cravate blanche et en bas de soie ! Cela prouve que vous n'êtes pas rentré hier au soir.

LUCIEN.

Je l'ai oublié.

MADAME GERVAIS.

Vous avez une jolie mine !

LUCIEN, s'asseyant.

Il faut bien que jeunesse se passe.

MADAME GERVAIS.

Elle se passera vite, à ce train-là.

LUCIEN.

Eh bien, et vous ?

MADAME GERVAIS.

Moi ?

LUCIEN.

Oui ; où alliez-vous, hier au soir, du côté du faubourg Saint-Denis ?

MADAME GERVAIS.

J'allais au faubourg Saint-Denis.

LUCIEN.

Quoi faire ?

MADAME GERVAIS.

J'allais porter de la broderie au magasin qui fait le coin du boulevard.

LUCIEN.

Qui avait fait cette broderie ?

MADAME GERVAIS.

Qui ? Clara, ma nièce, vous le savez bien.

LUCIEN.

Ça ne doit pas se vendre cher, la broderie ?

MADAME GERVAIS.

Si les gens comme vous, qui donnent si facilement de l'argent à des femmes qui ne font rien, savaient ce qu'il faut de peine à une femme qui travaille pour gagner vingt francs, ils auraient des remords, ma parole d'honneur! Leur seule excuse, c'est qu'ils l'ignorent.

LUCIEN.

Vendez-moi de la broderie, je ne demande pas mieux que d'en acheter.

MADAME GERVAIS.

On ne vous en offre pas.

LUCIEN.

Puisque j'en ai besoin.

MADAME GERVAIS.

Vous ? et pour qui ?

LUCIEN.

Pour ces dames qui ne font rien. Je les solderai en marchandises au lieu de les solder en espèces; elles seront furieuses. Non, je ne plaisante pas; vendez-moi des cols et des manchettes, j'en ai vraiment besoin; j'ai une commande; je vous les payerai ce qu'ils vaudront. Donnez-moi la préférence.

MADAME GERVAIS.

Je suis maligne, monsieur Lucien.

LUCIEN.

Vous êtes femme.

MADAME GERVAIS.

Je l'ai été tout au plus, et je vois bien que vous êtes bon.

LUCIEN.

Il n'y a que les imbéciles qui ne sont pas bons.

MADAME GERVAIS.

Ce qui prouve que vous avez de l'esprit et que vous savez ce qu'on ne vous dit pas.

LUCIEN.

Je ne sais rien.

MADAME GERVAIS.

Ne mentez donc pas !

LUCIEN.

Alors, je sais tout... N'en parlons plus. (Il se lève.)

MADAME GERVAIS.

Vous allez vous coucher ?

LUCIEN.

Non, je vais m'habiller et monter à cheval.

MADAME GERVAIS.

Vous feriez mieux d'aller faire un bon somme.

LUCIEN.

Il sera temps ce soir.

MADAME GERVAIS.

Ou demain... n'est-ce pas ?... Vous vous tuerez... et ce sera bien bête pour un homme d'esprit.

LUCIEN.

J'ai une santé de fer. (Au docteur qui entre.) N'est-ce pas, docteur ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Quoi ?

LUCIEN.

N'est-ce pas que j'ai une santé de fer ?

LE DOCTEUR.

Vous ? Vous êtes bâti comme le pont Neuf.

LUCIEN, à madame Gervais.

Vous voyez bien.

MADAME GERVAIS, au docteur.

Je vais prévenir ma nièce que vous êtes là. (Elle sort.)

SCÈNE III.

LE DOCTEUR, LUCIEN.

LE DOCTEUR.

Ah çà ! vous en tenez pour la maîtresse de la maison, vous ?

LUCIEN.

Moi ? Pas le moins du monde.

LE DOCTEUR.

On le dit cependant.

LUCIEN.

On a tort.

LE DOCTEUR.

Elle est gentille !

LUCIEN.

Oui.

LE DOCTEUR.

Et puis elle a l'air d'une bonne petite femme.

LUCIEN.

Excellente ! mais elle ne voudrait pas de moi, et je ne songe pas à elle. D'ailleurs, elle a son mari qu'elle adore.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'elle est vraiment mariée ?

LUCIEN.

Pourquoi pas? Il y a des femmes mariées! Comme vous me regardez, mon cher docteur !

LE DOCTEUR.

Vous devriez vous soigner, vous.

LUCIEN.

Vraiment !

LE DOCTEUR.

Si fort que l'on soit, il faut se ménager un peu. Pourquoi ne faites-vous pas un voyage ?

LUCIEN.

En Italie?...

LE DOCTEUR.

Oui... ou bien mariez-vous.

LUCIEN.

Merci! c'est trop loin! j'aime mieux l'Italie. (A Clara qui entre.) Bonjour, madame ; comment vous portez-vous aujourd'hui ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLARA.

CLARA.

Très-bien. Je vous remercie, monsieur Lucien.

LUCIEN.

L'enfant est donc mieux ?

CLARA.

Nous verrons ce que le docteur dira.

LE DOCTEUR.

Il a dormi ?

CLARA.

Très-bien.

LE DOCTEUR.

C'est un bon signe... Je vais le voir. (Il sort par la droite.)

SCÈNE V.

CLARA, JULIEN.

CLARA, se disposant à suivre le docteur.

Vous permettez, monsieur Lucien ?

LUCIEN.

C'est juste : allez.

CLARA.

Est-ce que vous aviez quelque chose à me dire ?

LUCIEN.

Rien ; seulement, vous étiez triste hier.

CLARA.

J'étais inquiète pour mon fils.

LUCIEN.

Voilà tout ?

CLARA.

Oui.

LUCIEN.

Et aujourd'hui ?

CLARA.

Aujourd'hui, je suis moins inquiète.

LUCIEN.

Avez-vous des nouvelles de votre mari ?

CLARA.

Je l'attends dans la journée.

LUCIEN.

Allez rejoindre M. Blanchard. (Il lui donne la main.)

CLARA, avec intérêt.

Vous avez la fièvre ?

LUCIEN.

Je le crois bien!... j'ai quatre-vingt-cinq pulsations à la minute, seize mille pulsations de trop par jour ; c'est joli! j'ai fait le calcul.

CLARA.

Mais alors... vous êtes malade.

LUCIEN, avec indifférence.

Très-malade.

CLARA.

Il faut consulter; je vais appeler le docteur.

LUCIEN.

C'est inutile, il ne peut rien y faire. Je sais mieux que lui ce que j'ai.

CLARA.

Qu'avez-vous ?

LUCIEN.

C'est bien simple : je suis le fils d'un père qui est mort d'un anévrisme à trente ans, et d'une mère qui est morte à vingt-trois ans d'une maladie de poitrine. J'ai été maître de mes actions à dix-huit ans, et de ma fortune à vingt et un, ce qui veut dire que j'en ai encore pour un an.

CLARA.

Quel enfantillage !

LUCIEN.

Je sais ce que je dis. Au revoir, madame.

CLARA.

Mais...

LUCIEN.

Oh ! je vous en prie, ne me plaignez pas, et ne me con-

seillez pas de me soigner. Je passe ma vie à rencontrer des gens qui me disent : « Comme vous avez mauvaise mine!... Vous devriez vous soigner. Qu'est-ce que vous avez donc?... Vous êtes tout pâle... » Il y a ceux qui vous regardent, qui ne vous disent rien et dont on lit la pensée dans les yeux. C'est ce qu'on peut imaginer de plus insupportable. Je le sais bien, que je suis malade! Je n'ai pas besoin qu'on me l'apprenne; mais les gens bien portants sont si heureux et si fiers de montrer qu'ils se portent bien!

CLARA.

Ce qu'on en dit, c'est par intérêt pour vous.

LUCIEN.

Allons donc! qui est-ce qui s'intéresse à moi?

CLARA.

Vous n'êtes pas seulement malade; vous avez un chagrin.

LUCIEN.

J'en ai eu un, mais c'est fini.

CLARA.

Une femme, sans doute?

LUCIEN.

Naturellement. Il y a toujours une femme dans le chagrin d'un homme de mon âge.

CLARA.

Et, pour vous étourdir...

LUCIEN.

J'ai passé les nuits... j'ai joué, et j'ai voulu en aimer d'autres. Je n'ai pas oublié... et je me suis tué... C'est toujours ça.

CLARA.

Vous n'avez donc personne qui vous aime?

LUCIEN.

J'ai cinquante mille livres de rente ; on ne peut pas tout avoir.

CLARA.

Il y a cependant de bonnes femmes.

LUCIEN.

Il y a vous. Voulez-vous m'aimer?

CLARA.

Monsieur Lucien...

LUCIEN.

C'est une simple plaisanterie, et qui n'est pas du meilleur goût, encore; mais il faut bien rire un peu. Si, dans l'année qui me reste, je puis vous être bon à quelque chose, ne vous gênez pas. Et dire que j'aurais pu trouver une femme comme vous, en entrant dans la vie! Je ne vous aurais peut-être pas appréciée ; les hommes sont si bêtes. A-t-on apporté des joujoux à l'enfant, hier au soir?

CLARA.

Oui. Il a deviné qu'ils venaient de vous. Je vous remercie bien.

LUCIEN.

Ce cher petit!... il est gentil comme un cœur. Allez le retrouver. (Au docteur, qui reparaît.) Au revoir, docteur. Des viandes rôties, n'est-ce pas? pas d'émotions, et un voyage en Italie.

LE DOCTEUR.

Oui, mauvais sujet.

LUCIEN, à Clara.

Vous permettez que je vienne vous dire bonsoir, madame?

CLARA.

Tant que vous voudrez. (Lucien sort.) Pauvre enfant!

SCÈNE VI.

CLARA, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Vous le plaignez, madame ?

CLARA.

Il est très-malade.

LE DOCTEUR.

Oui ; mais il ne veut pas en convenir, et il passe toutes les nuits. Il faut que la machine humaine soit bien solide, pour que ce garçon ne soit pas enterré depuis longtemps. Il tombera tout à coup, et ne se relèvera plus.

CLARA.

Il le sait bien.

LE DOCTEUR.

Vraiment ?

CLARA.

Il disait tout à l'heure qu'il serait mort dans un an.

LE DOCTEUR.

Il se trompe.

CLARA.

N'est-ce pas ?

LE DOCTEUR.

Il sera mort dans six mois. Si assuré qu'il soit de mourir, l'homme, malgré lui, se croit toujours plus de temps à vivre qu'il n'en a réellement. La vie est la dernière habitude qu'on veut perdre, parce que c'est la première qu'on a prise.

CLARA.

C'est affreux !

LE DOCTEUR, *machinalement.*

C'est triste...

CLARA.

Je n'ose plus vous questionner sur mon enfant.

LE DOCTEUR.

Celui-là n'a rien à craindre.

CLARA.

Faut-il vous croire?

LE DOCTEUR.

Donnez-lui un bon potage aujourd'hui, un peu de volaille demain — et laissez-le faire, voilà tout ce que je puis vous dire.

CLARA, lui remettant quelques pièces d'argent.

Voici, docteur, le prix des visites que vous avez bien voulu nous faire; mais, avec cet argent, je ne paye pas tout ce que je vous dois. Dès que l'enfant pourra sortir, nous irons ensemble vous remercier.

LE DOCTEUR.

Alors, je vous attends dans trois ou quatre jours au plus tard.

CLARA.

Merci pour cette bonne promesse.

LE DOCTEUR.

J'ai l'honneur de vous saluer, madame.

CLARA.

Au revoir, docteur. (Le docteur sort.)

SCÈNE VII.

CLARA, MADAME GERVAIS.

CLARA, à madame Gervais.

Charles doit revenir aujourd'hui. Il dînera peut-être ici. Tu sais ce qu'il aime?

MADAME GERVAIS.

Sois tranquille. Je vais préparer un bon petit dîner. J'ai justement mis le pot-au-feu pour Jacques. — Vous dînerez à six heures?

CLARA.

Probablement.

MADAME GERVAIS.

Laisse-moi faire.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ARISTIDE.

ARISTIDE, ouvrant la porte.

Peut-on entrer?

CLARA.

Comment! c'est toi, Aristide? Que je suis contente de te voir!

ARISTIDE.

Aristide lui-même! — Bonjour, Gervaise. Vous ne changez pas, vous!

MADAME GERVAIS.

Vous ne vous en allez pas tout de suite?...

ARISTIDE.

Non.

MADAME GERVAIS.

Alors, je vais au marché et je reviens. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

ARISTIDE, CLARA.

ARISTIDE, à Clara.

Regarde-moi un peu. On peut toujours te tutoyer?

CLARA.

Oui.

ARISTIDE.

Ne te gêne pas, si ça doit contrarier quelqu'un.

CLARA.

Personne, mon cher Aristide. Tous les gens qui me connaissent savent que je t'aime comme mon frère.

ARISTIDE.

Tu parais contente?

CLARA.

Tu arrives dans un bon jour.

ARISTIDE.

Est-ce qu'il y en a de mauvais?

CLARA.

Il y en a toujours de moins bons les uns que les autres.

ARISTIDE.

Et le moutard?

CLARA.

Il va bien maintenant.

ARISTIDE.

Il a été malade?

CLARA.

Oui, un gros rhume.

ARISTIDE.

Tu as dû être inquiète?

CLARA.

J'ai passé quelques nuits.

ARISTIDE.

On pourra le voir?

CLARA.

Il est là.

ARISTIDE.

Et le père?

CLARA.

Il revient aujourd'hui même.

ARISTIDE.

Je m'explique l'air joyeux. Il était donc en voyage?

CLARA.

Depuis six semaines.

ARISTIDE.

Alors, il n'y a rien de nouveau dans ta vie?

CLARA.

Rien. Et dans la tienne? Ton père d'abord?

ARISTIDE.

Il est toujours teinturier; mais...

CLARA.

Quoi donc?

ARISTIDE.

Tel que tu me vois, je viens à Paris chercher des papiers pour...

CLARA.

Pour te marier? Et qui épouses-tu?

ARISTIDE.

J'épouse l'étude... (Se reprenant.) J'épouse la fille du père Chauveau.

CLARA.

De ton patron, alors?

ARISTIDE.

Justement.

CLARA.

Autant que je puis me le rappeler, elle était jolie.

ARISTIDE.

Elle l'est toujours, en plus fort; elle a le nez retroussé, je ne déteste pas ça, ces petits nez qui remuent quand la bouche parle : c'est gai, ça anime une figure; et elle se porte bien; une santé de province, elle est un peu grasse. Mais, quand on aime une femme, plus il y en a... Et elle est honnête, et il ne faut pas qu'on plaisante sur l'amour, elle se met à pleurer. Si elle m'entendait!

CLARA.

Tu l'aimes?

ARISTIDE.

Moi? Je l'adore. Elle va me donner de gros enfants, ronds comme des pommes; elle va les nourrir elle-même; et elle tiendra bien la maison; et il y aura beaucoup de linge dans les armoires, et elle fera des confitures pour l'hiver; c'était bien la femme que j'avais rêvée.

CLARA.

Et le père Chauveau n'a pas fait de difficultés?

ARISTIDE.

C'est lui qui me l'a offerte. Il a vu que nous nous aimions. C'était bien visible; nous faisions de la grosse poésie le soir, du lord Byron au kilo; nous poussions des soupirs à rouiller les serrures. Elle a dit à son père: « Je l'aime, je veux l'épouser! » Le père a répondu : « C'est bien, épouse-le. » Il m'a pris à part, il m'a dit: « Mon garçon, je te donne ma fille et je te vends mon étude, la moitié de ce qu'elle vaut; tu me la payeras quand tu pourras.» Nous nous sommes embrassés. J'ai couru annoncer la chose au père Fressard, qui a dit : « C'est ainsi? on veut m'humilier? Eh bien, attends un peu! » Et il m'a aligné quarante mille francs! Qu'est-ce qui se serait douté de ça? Est-ce assez vicieux, la teinturerie! Mais parlons de toi, car c'est pour toi que je suis venu. Je t'aime toujours bien.

CLARA.

Je le sais, mon bon Aristide.

ARISTIDE.

Ta mère m'aimait bien aussi. Pauvre bonne femme ! je la vois encore à Tours, dans sa petite boutique de mercerie, à côté de la boutique de mon père. Barbotions-nous assez dans l'indigo ! quelles calottes je recevais ! Et le chien de l'épicier que nous avions teint moitié rouge, moitié vert. Etait-il furieux, l'épicier ! Est-ce loin ! est-ce près ! et puis, un jour, la mauvaise chance est venue. Ta pauvre mère est tombée malade ; elle est morte ; il a fallu vendre le petit fonds, et gagner sa vie. Tu es restée avec ta tante Gervais. C'est une brave femme ; mais elle ne voit pas beaucoup plus loin que le bout de son nez. Tu as dû te mettre à travailler chez les autres. Tu avais déjà seize ans ! Moi, je faisais mon droit à Paris, avec soixante-quinze francs par mois, pour tout potage, tirant le diable par la queue, ne mangeant pas tous les jours, mais croyant à l'avenir, ce pâtissier fantastique qui vous fait sauter par-dessus le présent, en vous montrant des galettes qui vous cassent les dents quand on les mange. Nous nous sommes perdus de vue, et je t'ai retrouvée il y a quatre ans, à Paris, tu sais dans quelles circonstances. Pauvre chère ! Enfin, es-tu heureuse ?

CLARA.

Aussi heureuse que je puis l'être.

ARISTIDE.

Ce n'est pas une réponse. Le père de Jacques, comment se conduit-il ?

CLARA.

Bien.

ARISTIDE.

Il t'aime toujours ?

CLARA.

Toujours.

ARISTIDE.

Et il aime son fils ?

CLARA.

Il l'aime.

ARISTIDE.

L'a-t-il reconnu ?

CLARA.

Non.

ARISTIDE.

Pourquoi ?

CLARA.

A cause de sa famille.

ARISTIDE.

Ce n'est pas une raison pour un honnête homme.

CLARA.

Il le reconnaîtra, il me l'a promis.

ARISTIDE.

Et, en attendant, a-t-il assuré votre sort à tous les deux ?

CLARA.

Je ne lui ai jamais rien demandé.

ARISTIDE.

Comment vis-tu, alors ?

CLARA.

Je travaille.

ARISTIDE.

Et cet homme permet, dans sa position, que tu travailles pour élever son fils ?

CLARA.

Bien des fois, il m'a offert, il m'a apporté de l'argent, je l'ai toujours refusé. C'est bien assez d'accepter, au jour de l'an, à ma fête, ou à la fête du petit, les cadeaux qu'il croit devoir nous faire. C'est lui qui m'a donné tout ce qu'il y a ici ; et j'y serais mal à mon aise, si je ne savais qu'il s'y

trouve mieux, quand il y vient, que dans les simples meubles que je pourrais avoir.

ARISTIDE.

Tu as eu tort d'être si délicate.

CLARA.

Aristide !

ARISTIDE.

Certainement. Tu n'as pas de fortune, il en a; c'est à lui de prendre soin de son enfant.

CLARA.

Cet enfant coûte si peu de chose! Il me semble qu'il est encore plus à moi, ne dépendant que de moi seule ; tant que je pourrai suffire seule à nos simples besoins, je n'aurai recours à personne. Je ne voudrais pas que Charles pût supposer un moment qu'il y a eu calcul de ma part. Je crois qu'il m'aime, je veux qu'il m'estime.

ARISTIDE.

Il ne t'en estimerait pas moins, et il t'aimerait davantage, si tu lui rappelais de temps en temps les devoirs auxquels la paternité oblige. Tu l'habitues à vous oublier tous les deux, et un beau jour!... Je n'ai pas grande confiance dans ce M. Sternay, moi. Je n'ai pas grande confiance dans les gens qui ne travaillent pas, et qui, en venant au monde, trouvent leur vie toute faite. L'oisiveté des hommes comme lui, c'est la perte des femmes comme toi. Je l'ai aperçu quelquefois quand il se promenait autour du château de sa mère ; je le voyais venir à la ville avec son précepteur, quand il était plus jeune ; il mettait trop bien sa cravate à quinze ans, et il s'occupait déjà trop de chevaux et de chiens pour qu'il lui soit venu beaucoup de cœur dans ces occupations-là. Qu'un homme du monde qui dépend de sa famille n'épouse pas tout de suite la jeune fille dont il a un enfant, ce n'est déjà pas bien ; mais, quand l'enfant a... Quel âge a l'enfant ?

CLARA.

Trois ans.

ARISTIDE.

Mais, quand l'enfant a trois ans... c'est vrai, il y a trois ans que j'ai été le déclarer à la mairie ; le 5 février 1816 ; comme le temps passe ! Eh bien, je disais que, quand l'enfant a trois ans, que le père ne l'ait pas encore reconnu, lorsque la mère se conduit comme tu le fais, voilà ce que je n'admets pas. Si M. Sternay mourait demain, d'une chute de cheval ou de n'importe quoi, qu'est-ce que tu deviendrais avec un enfant sans fortune et sans nom ? Étais-tu une honnête fille quand il lui est venu idée de s'occuper de toi ? — Oui, n'est-ce pas ? — Eh bien, il y a des situations qui engagent toute la vie d'un homme. Tant pis pour lui ! Un homme de vingt-sept ans n'est plus un bambin ; il sait ce qu'il fait. Voilà un monsieur qui vient passer trois mois d'été dans le château de sa mère, parce qu'il n'a plus d'argent pour rester à Paris. Au bout d'un mois d'une existence purement matérielle, des idées d'amour lui passent par l'esprit. Le château est à quinze lieues de la ville ! Pas une femme jeune à qui faire la cour, rien que des duègnes à lunettes et à robe amarante grignotant une partie de whist dans un grand salon à boiseries grises. Ce n'est pas gai — je le veux bien — mais ce n'est pas ta faute. Un jour, ce monsieur traverse la lingerie, pour aller prendre des instruments de pêche dans un grenier, et il aperçoit une jeune fille qui coud près d'une fenêtre. A quoi tient la destinée ! madame Sternay avait demandé une ouvrière à la ville pour raccommoder son linge ; — on t'avait envoyée là. Trente sous par jour, la nourriture et le logement pendant un mois ; tu ne pouvais pas laisser échapper une pareille aubaine, et puis c'était une maison honorable ! M. Sternay avait pour lui la jeunesse, l'esprit, l'élégance, l'entraînement et l'éloquence que donnent à un homme de vingt-sept ans la vie de la campagne et une occasion comme celle qu'il rencontrait. Tu étais seule au monde, tu as aimé, tu as cédé ; tu

n'es pas la première. Aujonrd'hui, ce n'est plus cela; tu as un enfant; tu vis comme une honnête femme; il faut que ton enfant ait un sort, il faut surtout qu'il ait le nom de son père. Je suis le parrain de l'enfant; je n'ai pu lui donner qu'un nom de baptême, c'est à M. Sternay de lui donner un nom de famille. Veux-tu que j'aille trouver M. Sternay?

CLARA.

Jamais!

ARISTIDE.

Parce que?...

CLARA.

Parce que je ne veux forcer en rien la volonté de Charles.

ARISTIDE.

Si tu avais cent mille livres de rente, crois-tu que tu aurais besoin de forcer sa volonté pour qu'il t'épousât? — Non, n'est-ce pas? — Eh bien, quand un homme n'a à reprocher à la mère de son fils que de ne pas avoir cent mille livres de rente, son devoir est de l'épouser comme si elle les avait.

CLARA.

Malheureusement, mon cher Aristide, Charles n'est pas maître de toutes ses actions.

ARISTIDE.

Il n'est maître que des mauvaises, je le vois bien.

CLARA.

Tu le juges mal. S'il ne dépendait que de lui seul, je serais sa femme depuis longtemps.

ARISTIDE.

Il te l'a dit?

CLARA.

Bien des fois. Et si j'avais cent mille livres de rente comme tu le disais tout à l'heure, ce mariage se ferait tout de suite, ce n'est pas douteux, parce que la famille ne pourrait pas m'accuser de calcul. Quand une pauvre fille, qui a commis

une faute avec un homme d'une position supérieure à la sienne, est épousée par cet homme, on ne dit pas : « Elle a été confiante ; » on dit : « Elle a été adroite. » Je ne suis pas une fille adroite et je ne veux pas qu'on le dise.

ARISTIDE.

Alors, sais-tu ce qui arrivera ? Il arrivera qu'un beau jour M. Sternay te plantera là, toi et ton fils, et ce sera bien fait.

CLARA.

Tu ne le connais pas.

ARISTIDE.

Elles sont toutes les mêmes ; chaque femme se croit une exception et se figure qu'il ne lui arrivera jamais ce qui est arrivé aux autres. — Va demander aux rivières et aux marchands de charbon comment ont fini des milliers de jeunes filles qui parlaient comme toi, sans compter celles qui ont mieux aimé vivre, Dieu sait comment.

CLARA.

Celles-là n'avaient pas, comme moi, un enfant à aimer ; j'en ai un, et, quoi qu'il arrive, je vivrai pour lui comme pour moi, honorablement. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me fier à la délicatesse de Charles, qui m'aime, quoi que tu dises. Toutes les fois qu'il a un chagrin, une difficulté avec sa mère, qui est très-sévère pour lui, il vient me le conter. Il m'apporte toutes ses tristesses : quelle plus grande preuve d'estime peut-il me donner ? Non, je le connais. C'est un homme faible ; mais c'est un honnête homme, Et puis je l'adore, voilà mon excuse dans le passé, voilà mon espérance pour l'avenir. Enfin c'était à moi de ne pas l'écouter, si je n'avais pas confiance en lui. Que gagnerais-je à me faire exigeante et à irriter sa mère contre moi ? Non, patientons, procédons par la douceur, qu'il n'ait rien à nous reprocher, tout est là. D'ailleurs, je n'ai d'autres droits que ceux qu'il veut bien me donner. Avec le temps, Charles

verra qu'on l'aime ici, et ne pourra plus se passer de nos affections. En attendant, tu vas voir que je suis fine : je lis, j'apprends, je m'instruis ; je m'élève autant que possible à la hauteur de la position que je rêve dans un avenir lointain. Il ne faut pas qu'il puisse rougir de sa femme. Mon éducation a été fort négligée, je la recommence pour faire celle de mon fils. Tu ne saurais croire combien de charmes je trouve dans le développement, par moi-même, de mon intelligence attardée. Chaque fois que Charles me revoit, il me retrouve plus savante, il prend plus de plaisir à causer avec moi, et je sens bien que son amour-propre est flatté. Que te dirai-je enfin ? Je travaille, je prends soin du petit ; nul ne me connaît, je ne fais de mal à personne, je vis ici avec ma tante, qui nous soigne toujours mieux que ne ferait une étrangère ; mon fils grandit, il est sauvé, il est intelligent, il m'aime, j'espère : ne me retire pas ma confiance, laisse-moi croire encore au bien, et à la grâce de Dieu !

ARISTIDE.

N'en parlons plus ! Tu m'écriras de temps en temps pour me donner de tes nouvelles, et tout à toi de loin comme de près, plus tard comme aujourd'hui.

CLARA.

Est-ce que tu repars bientôt ?

ARISTIDE.

Ce soir ; Victoire m'attend. Elle m'a dit : « Je compterai les minutes. » Tu m'écriras.

CLARA.

Et si ta femme est jalouse ?

ARISTIDE.

Elle sait que je te connais et que je suis venu te voir ; je ne lui cache rien. « Vous avez raison, m'a-t-elle dit, et faites out ce que vous pourrez pour cette brave fille. »

CLARA.

Alors, si j'ai besoin de toi ?

ARISTIDE.

Maître Fressard, successeur de maître Chauveau, notaire à Châteauroux, Indre. Maintenant où est le mioche ?

CLARA, ouvrant doucement la porte de droite.

Dans ma chambre.

ARISTIDE, regardant dans la chambre.

C'est ce monsieur qui dort avec un polichinelle dans les bras ?

CLARA.

Oui.

ARISTIDE.

Il est superbe! Au fait, comment n'adorerait-on pas ces êtres-là ? Comme il dort! ne le réveillons pas ; on voit qu'il a été malade, mais ce ne sera rien. (Il referme tout doucement la porte. Pendant ce temps, Charles paraît.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

Clara !

CLARA, avec un cri.

Enfin !

CHARLES.

Prends garde, tu n'es pas seule.

CLARA, bas.

C'est Aristide Fressard, un bon ami à moi, un camarade d'enfance, dont tu m'as entendu parler souvent, le parrain de Jacques.

CHARLES, saluant.

Monsieur...

ARISTIDE, de même.

Monsieur... — Adieu, Clara.

CLARA.

Adieu, mon ami. (Aristide sort.)

SCÈNE XI.

CLARA, CHARLES.

CLARA.

Eh bien, méchant, vous m'avez laissée six semaines sans venir me voir.

CHARLES.

Un voyage indispensable ! Je te l'ai écrit ; tu as encore reçu une lettre de moi hier.

CLARA.

Je ne me plains pas ; seulement, l'enfant a failli mourir !... S'il était mort sans que tu l'eusses revu ! heureusement, il n'y a plus de danger, mais j'ai eu bien peur. Viens l'embrasser, quand je t'aurai embrassé encore une fois. (Elle l'embrasse.) Viens maintenant.

CHARLES.

Tout à l'heure ; M. Fressard n'a-t-il pas dit qu'il dormait ? D'ailleurs, j'ai à causer avec toi.

CLARA.

Voyons, qu'as-tu à me dire ? Tu sais que, si je n'avais pas reçu une lettre de toi hier, je partais aujourd'hui même ?

CHARLES.

Pour ?

CLARA.

Pour le château de ta mère.

CHARLES.

Qui t'avait dit que j'étais là ?

CLARA.

Je m'en doutais bien, c'est l'époque où tu y vas toujours; rassure-toi; on ne m'aurait pas vue; je t'aurais fait savoir où j'étais, et, après t'avoir embrassé, je serais repartie. Mais je parle et tu as quelque chose à me dire ; qu'est-ce que c'est?

CHARLES.

Tu me promets d'être raisonnable?

CLARA.

De quoi s'agit-il?

CHARLES.

Nous venons de perdre une grande partie, la plus grande partie de notre fortune, et je suis obligé de quitter la France!

CLARA.

Et tu vas?

CHARLES.

En Amérique.

CLARA.

Seul?

CHARLES.

Seul.

CLARA.

Je pars aussi, rien ne m'attache à la France.

CHARLES.

Malheureusement, je ne sais dans quelle partie de l'Amérique je me fixerai. Je vais voyager beaucoup, pour recueillir les derniers débris de notre fortune, comme je l'ai fait en France et en Angleterre depuis six semaines; car tu te trompais, je n'ai pas passé le dernier mois chez ma mère.

CLARA.

C'est toi qui me l'avais dit en partant.

CHARLES.

Pour ne pas t'effrayer. Je n'étais pas sûr, à ce moment-là, du désastre qui nous a été confirmé depuis. Si, ce qui peut arriver, au lieu d'être ruinés aux trois quarts, nous sommes ruinés tout à fait, il va falloir que je travaille.

CLARA.

Raison de plus pour que je t'accompagne ; je travaillerai aussi. Plus tu seras malheureux, plus tu auras besoin auprès de toi de quelqu'un qui t'aime, t'encourage, te console. Où trouveras-tu un cœur qui sache mieux t'aimer que le mien? Je bénis ce malheur s'il nous rapproche.

CHARLES.

Je ne puis accepter ton sacrifice ; que deviendrait ton fils loin de toi ?

CLARA.

Nous l'emmènerons.

CHARLES.

Un enfant de trois ans, qui vient d'être malade, que ce voyage peut tuer ! Non, sois résignée ! Il est certains événements qu'il faut accepter avec toutes leurs conséquences. Je ne puis refuser à mon père et à ma mère ce qu'ils me demandent ; c'est une séparation de dix-huit mois ou deux ans au plus.

CLARA.

Et tu appelles cela rien, toi ? Mon Dieu ! mon Dieu ! moi qui étais si contente ce matin ! (Elle pleure.)

CHARLES, avec mauvaise humeur.

Voyons, Clara, pas de larmes.

CLARA.

Cela t'est bien facile à dire, à toi qui ne m'aimes pas ; car tu ne m'aimes pas. Aristide avait raison.

CHARLES.

Vous parliez donc de moi avec M. Fressard?

CLARA.

Ne sait-il pas tout?

CHARLES.

Je vous ai priée de parler de moi le moins possible. Je tiens à ce que ma famille...

CLARA.

Ta famille! tu me la jettes toujours au visage. Ton fils n'est-il pas aussi de ta famille, après tout? Et, quand on saurait que tu as un enfant et que tu l'aimes, où serait le mal? Est-il possible d'être plus soumise que moi? Et, cependant, chaque fois que nous nous voyons depuis quelque temps, tu trouves une chose pénible à me dire. Comment! après plus d'un mois d'absence, mon enfant malade, moi inquiète, tu reviens me dire que tu pars, que je te reverrai dans deux ans, et, au lieu de me consoler, tu me fais des reproches et tu attristes encore plus notre dernière entrevue! Je ne pense qu'à toi, est-ce ma faute? et je ne te vois presque jamais. C'est bien le moins, quand je me trouve par hasard avec le seul ami que j'aie, que je lui parle de toi et que, lorsqu'il me dit que tu ne m'aimes pas, je lui réponde que tu m'aimes.

CHARLES.

J'ai tort! Moi-même, j'ai voulu cacher le chagrin que cette séparation me cause sous une apparence de mauvaise humeur. Je ne pensais pas ce que je t'ai dit. Pardonne-moi, tu sais bien que je t'aime.

CLARA.

Vrai?

CHARLES.

Vrai.

CLARA.

Tu vois, avec un mot comme celui-là, tu me calmes; avec

cette parole-là, tu me ferais faire tout ce que tu voudrais. Tu penseras à nous, là-bas?

CHARLES.

En doutes-tu?

CLARA.

Tu ne resteras pas des mois sans nous écrire; moi, jour par jour, je te rendrai compte de ma vie; tu le veux bien?

CHARLES.

Oui.

CLARA.

Le petit grandira. Tu permets que je lui parle de toi, n'est-ce pas, et que je l'habitue à t'aimer? car il ne te connaît pas; il t'appelle son ami sans savoir que tu es son père. Pauvre enfant! deux ans sans te voir! Si tu allais ne plus revenir!

CHARLES.

Quand je suis parti, il y a six semaines, tu m'as dit la même chose, tu vois bien que je suis revenu.

CLARA.

Mais il n'y avait que six semaines à attendre. Deux ans, songe donc ce que c'est!

CHARLES.

Du courage!

CLARA.

J'en aurai; seulement, tu me promets que si, d'ici là, tes affaires vont bien, que si tu te fixes dans un pays, tu nous feras venir. En tout cas, nous irons te chercher, quand tu reviendras, si nous n'avons pas pu être réunis auparavant.

CHARLES.

C'est cela.

CLARA.

Et alors, nous ne nous quitterons plus, quoi qu'il arrive.

CHARLES.

Je te le promets.

CLARA.

Quand pars-tu?

CHARLES.

Demain.

CLARA.

Et ce dernier jour, nous le passons ensemble?

CHARLES.

Impossible. Je suis arrivé il y a une heure, j'ai d'interminables préparatifs à faire.

CLARA.

Mais tu peux revenir dîner avec moi?

CHARLES.

Je suis attendu par un homme d'affaires.

CLARA.

Moi qui me faisais une fête de ce petit dîner. Allons, adieu! c'est moi qui te dis la première le mot de la séparation. Suis-je obéissante? Mais embrasse-moi bien. (Elle laisse tomber sa tête sur l'épaule de Charles.) Oh! nos bonnes journées d'autrefois, où sont-elles? quand reviendront-elles? Tu n'as pas été malheureux avec moi, n'est-ce pas? Soigne-toi bien, ne t'expose pas; rappelle-toi qu'il y a deux êtres qui mourraient de ta mort. Le jour où tu reviendras, nous retournerons à cette campagne où nous avons passé deux bons mois ensemble, tous les deux, sans nous quitter. Ce n'est plus la mère Honoré qui nous recevra, elle est morte, la pauvre femme! Tu as des larmes dans les yeux; tu es toujours bon. Pleure, mon Charles, ne fais pas le fort devant moi. C'est si bon de pleurer, dans de certains moments! Sais-tu ce que tu pourrais permettre, si tu m'aimais bien? tu me laisserais t'accompagner jusqu'au Havre; je mettrais un grand voile, personne ne me reconnaîtrait! — Tu ne veux pas?

CHARLES.

Il faudrait toujours nous séparer. Voyons, chère enfant, parlons de choses sérieuses. Il ne faut pas que tu restes à Paris; tu n'as rien à y faire; l'air de la campagne vaudra mieux pour le petit et pour toi-même. Il faut aller vivre à la campagne pendant que je serai absent.

CLARA.

Mais, mon ami, je ne puis pas travailler à la campagne!

CHARLES.

Aussi je ne veux plus que tu travailles, excepté pour les soins de ton petit intérieur. J'ai fait deux parts de ce qui me reste, une pour toi, une pour moi. Je te donne la plus petite; tu vois que je ne me gêne pas.

CLARA.

Je ne comprends pas du tout

CHARLES.

Prends ces papiers.

CLARA.

Qu'est-ce que ces papiers?

CHARLES.

Tu les liras quand je serai parti.

CLARA.

Non; je veux les lire tout de suite. (Lisant.) Un titre au porteur! une rente de trois mille francs! de l'argent! Charles, tu m'abandonnes, tu aimes une autre femme.

CHARLES.

Tu es folle. Je t'apporte cette somme, parce qu'il est temps que je m'occupe de l'avenir de notre enfant, du passé duquel tu t'es si noblement chargée jusqu'à ce jour. Je puis être ruiné, je puis mourir, ne peux-tu pas mourir aussi? Il faut tout prévoir; ton fils serait donc abandonné à la charité publique? Non. Prends cette rente, ce n'est pas l'aumône

d'un amant qui s'acquitte, c'est le dépôt d'un père prévoyant. Maintenant, près de cette ferme où nous sommes allés passer deux mois, et dont tu parlais tout à l'heure, il y avait une petite maison avec un grand jardin, où tu ambitionnais alors de passer ta vie, je l'ai achetée, elle est à toi; c'est là que tu habiteras pendant mon absence (mouvement de Clara); c'est là que tu recevras mes lettres, que je viendrai te trouver à mon retour, que nous vivrons ensemble. Quand j'aurai reconstitué ma fortune et celle de ma famille, je serai quitte avec elle, et alors...

CLARA.

Mon Charles!

CHARLES.

Tu vois bien que je pense à toi, que je t'aime toujours. Promets-moi d'être sage, de ne pas pleurer et de partir dès demain pour cette maison ; je le désire, je le veux.

CLARA.

Je ferai tout ce que tu voudras.

CHARLES.

Les titres de propriété de cette maison sont avec les autres papiers que je viens de te remettre. Tout est bien convenu, n'est-ce pas?

CLARA.

Oui; mais, si l'argent que tu emportes est insuffisant, si tu te trouves dans l'embarras, tu me promets de m'aimer assez pour t'adresser à moi ; car cet argent, cette maison, tout est à toi, et il me semble que, dans un moment difficile, cet argent te porterait bonheur. Tu sais que ma vie aussi est à toi, n'est-ce pas?

CHARLES.

Oui, chère enfant.

CLARA.

Je t'ennuie, tu es pressé, on t'attend? Allons, soyons forte; viens embrasser ton enfant, et adieu. (Charles fait un mouvement.)

Ah! Tu ne peux pas partir sans l'embrasser. (Charles marche rapidement vers la porte de droite, l'ouvre et disparaît un instant. — Clara, seule.)

Je deviens folle, moi.

CHARLES, reparaissant. Il est ému; il embrasse Clara.

Adieu!

CLARA.

Adieu! (Il s'éloigne, elle le rappelle.) Encore une fois! tu m'écriras dès ton arrivée au Havre? Charles, mon ami; allons, pars, pars donc.

CHARLES l'embrasse une dernière fois et sort en disant.

A bientôt. (Clara tombe sur une chaise et pleure en silence, les yeux fixés sur la porte que Charles a franchie. Gervaise entre pour faire les préparatifs du couvert.)

SCÈNE XII.

CLARA, GERVAISE.

GERVAISE.

J'ai de bonnes petites choses pour le dîner, va.

CLARA en larmes.

Merci, ma bonne tante, je ne dînerai pas.

GERVAISE.

Qu'est-ce que tu as donc?

CLARA.

Charles part pour deux ans. Il va en Amérique; je ne le verrai plus.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, entrant.

Vous m'avez permis de venir vous dire bonsoir, madame. — Vous pleurez ?

CLARA.

Oui, j'ai un grand chagrin auquel je m'attendais pas.

LUCIEN.

Je m'en doutais, et c'est pour cela que je suis venu tout de suite dès que M. Sternay a été parti.

CLARA.

Vous savez pourquoi je pleure, et vous connaissez M. Sternay.

LUCIEN.

J'ai rencontré M. Sternay plusieurs fois dans le monde ; je savais ce qui existait entre vous et lui. Je ne vous en ai jamais parlé, parce que vous ne m'en parliez pas ; mais je l'ai vu venir souvent ici, et, comme, excepté lui, vous ne receviez personne, il n'était pas difficile de deviner le reste. D'ailleurs, c'était le secret de toute la maison ; ce qui arrive aujourd'hui devait arriver tôt ou tard, et, depuis quelques jours surtout, chaque fois que je venais vous voir, je m'attendais à vous trouver dans l'état où vous êtes.

CLARA.

Alors, vous savez ce que M. Sternay est venu me dire ?

LUCIEN.

Il est venu vous dire qu'il partait pour se marier.

CLARA, se levant.

Pour se marier !

LUCIEN, à part.

Elle ne le savait pas !

CLARA, les yeux séchés tout à coup.

Et moi qui n'avais rien deviné ! (A madame Gervais.) Donne-moi un châle et un chapeau. — Vous venez de me faire bien du mal sans vous en douter, monsieur Lucien ; mais je vous remercie. (Elle met son châle et son chapeau.) Je reviens tout de suite ; aie bien soin du petit. (Elle ramasse les papiers que Charles lui a remis.) S'il m'a menti, c'est un misérable ! (Elle sort.)

ACTE PREMIER

Chez madame Sternay, à Ingouville. — Salon élégant. — Porte au fond donnant sur un jardin. — Piano. — Porte latérales.

SCENE PREMIÈRE.

HERMINE, JACQUES.

JACQUES, entrant et allant à Hermine, qui joue du piano.

Que faites-vous, mademoiselle ?

HERMINE.

Vous le voyez, monsieur, je joue du piano pour me donner une contenance, puisque je vous voyais venir.

JACQUES.

Où donc est madame votre tante ?

HERMINE.

Elle était là tout à l'heure; mais une lettre à laquelle il faut qu'elle réponde sans doute, l'a forcée de s'absenter.

JACQUES.

Une mauvaise nouvelle ?

HERMINE.

J'espère que non ; cependant, cette lettre a paru la contrarier un peu.

JACQUES.

Dieu veuille qu'il ne lui arrive rien de malheureux ! Je l'aime beaucoup, votre tante.

HERMINE.

Faut-il être jalouse ?

JACQUES.

Si vous voulez.

HERMINE, sans répondre, se met à jouer *Rendez-moi mon léger bateau.* Jacques fredonne l'air.

Vous connaissez cet air ?

JACQUES.

Il est bien connu.

HERMINE.

N'est-il pas charmant ?

JACQUES.

Certes.

HERMINE.

Ma mère le chantait quelquefois, et *Fleuve du Tage.* (Elle joue *Fleuve du Tage.*)

JACQUES.

Voilà un air qui me rappelle mon enfance.

HERMINE.

C'est vrai, il y a des airs qui sont comme les échelons du souvenir, et à l'aide desquels nous redescendons dans notre passé le plus obscur. Tenez, il est un refrain que je ne puis jamais me rappeler sans une véritable émotion : c'est *Ma bonne tante Marguerite, vous n'entendez rien à l'amour.* Quand ce refrain traverse ma mémoire, ou quand je l'entends par hasard, il recompose à l'instant tout un tableau devant mes yeux. C'était la chanson favorite de ma grand'mère, pas la marquise, pas celle qui va arriver aujourd'hui; la marquise n'a jamais chanté ! non ; de ma grand'mère maternelle, qui est morte il y a dix ans. Il me semble encore la voir, l'hiver, au coin d'un grand feu, avec ses beaux cheveux blancs, dont elle faisait coquettement deux rouleaux sous son bonnet à larges rubans clairs. Tout était gai en elle. Je m'asseyais

à ses pieds sur un coussin ; je posais ma tête sur ses genoux et je m'endormais, bercée par cette mélodie chantée à demi-voix. Pendant quelque temps, la conversation des grandes personnes, de mon père, de ma mère, de quelques amis que le soir réunissait à notre foyer, bourdonnait à mes oreilles ; puis ma mère me prenait dans ses bras, et je sentais qu'elle me déposait dans mon lit. Elle m'embrassait, je l'embrassais aussi à travers mon sommeil, je marmottais ma prière, et je m'endormais tout à fait. Était-ce de même pour vous?

JACQUES.

Oui! Seulement, autant que je puis m'en souvenir, ma mère était toujours seule. Elle travaillait auprès de mon lit; elle me berçait avec une chanson douce et mélancolique, car elle était souvent triste; et, comme vous, je passais de la veille au sommeil entre deux baisers.

HERMINE.

Quelle chose bizarre, qu'hommes et femmes, sans nous être connus, nous ayons tous les mêmes souvenirs d'enfance!

JACQUES.

C'est que l'enfance a été la même pour tout être qui a aimé sa mère et qui a été aimé d'elle.

HERMINE.

Dites-moi, regrettez-vous ce temps-là?

JACQUES.

Non. J'aime mieux l'âge où je suis, où je sens, où je vois, où je comprends, où mon chagrin a une cause, où ma joie a une raison. L'enfant ne jouit de cette insouciance du premier âge qu'il ne regrette plus tard qu'en le comparant aux agitations de la vie présente. Lorsque, arrivé à la plénitude de sa force, à la maturité de sa raison, il se rend un compte exact des grandes sensations de son esprit et de son cœur, pourquoi regretterait-il un temps d'ignorance, de faiblesse, où rien n'avait de prise sur lui, ni la joie ni la dou-

leur? Ainsi j'étais tout enfant quand j'ai perdu mon père; je ne me le rappelle même pas; c'est ma mère qui me l'a dit. Pourquoi, à l'âge où votre vue me cause un bonheur si grand, regretterais-je l'âge où je ne m'apercevais pas de la mort de mon père? Non, croyez-le bien, l'homme ne commence à vivre que lorsqu'il commence à comprendre.

HERMINE.

Et cependant, moi qui ai perdu mes parents à l'âge où je pouvais déjà comprendre quelle perte immense je faisais, comment se fait-il que j'aie continué de vivre, et que j'aie fini, sinon par oublier cette double mort, du moins par me familiariser avec ce triste souvenir. N'est-ce pas là de l'ingratitude?

JACQUES.

Vous avez suivi la loi de la nature qui défend les regrets éternels. Il est pour l'homme et pour la femme une succession de devoirs à remplir qui les poussent à regarder toujours en avant et à s'habituer à l'absence de leurs plus chères affections. Le monde eût fini trop vite, si le premier enfant n'avait pu survivre à la mort de la première mère.

HERMINE.

Savez-vous que la vie est effrayante avec cette certitude qu'on ne peut s'appuyer sur rien? C'est à désespérer de tout.

JACQUES.

Pourquoi ne pas profiter du jour, parce qu'on sait que la nuit viendra? Pourquoi douter du printemps, parce qu'on prévoit l'hiver? Pourquoi nier la vie au profit de la mort? Vous avez dix-huit ans, j'en ai vingt-trois; je vous aime, vous m'aimez un peu, n'est-ce pas? le monde est à nous. Les années nous apporteront le désenchantement de certaines choses, en même temps que la révélation de certaines autres; laissons faire les années. Nous vieillirons, nous bercerons nos enfants avec des chansons qu'ils se rappelleront un jour, comme nous nous rappelions tout à l'heure celles de nos pa-

rents ; nous sommes pleins de jeunesse, de force et d'amour aujourd'hui ; un jour, nous ne serons plus bons qu'à faire un grand-papa et une grand'maman, aimés pour les sucreries de leurs poches, jusqu'à ce qu'il ne reste de nous que deux portraits immobiles, faisant pendant sur les murs du salon de nos petits-enfants, qui deviendront à leur tour ce que nous aurons été, et ainsi de suite. Telle est la vie dans son expression la plus simple et la plus régulière. Cela semble triste, quand on rapproche tout à coup par la pensée les froides habitudes de l'âge futur des chauds enthousiasmes de l'âge présent; mais, lorsque le temps, à l'aide des gradations dont la nature lui a donné le secret, nous aura doucement conduits, appuyés l'un sur l'autre, vers notre autre horizon, nous nous reposerons volontiers, et, si l'on nous offrait de recommencer le chemin, nous refuserions.

HERMINE.

C'est égal, j'aime mieux parler du présent ou du passé que de ce grand avenir tout froid.

JACQUES.

Parlons de ce que vous voudrez.

HERMINE.

Eh bien, monsieur, vous rappelez-vous le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois ?

JACQUES.

Le 6 mai. Vous aviez une robe blanche à petites fleurs bleues. Vous étiez coiffée d'un grand chapeau de paille ; sur votre bras gauche était jetée une écharpe de mousseline ; de votre main droite, qui tenait un bouquet de fleurs des champs, vous releviez un peu votre jupe pour ne pas la mouiller, car il y avait de la rosée dans l'herbe, si bien que je pus voir que vous avez des pieds charmants. Est-ce bien cela?

HERMINE.

Parfaitement; continuez.

JACQUES.

Vous alliez boire du lait à la ferme voisine; moi, je passais. Je vous suivis. Je n'osai cependant pas entrer dans la ferme où vous entriez avec votre tante.

HERMINE.

Vous m'avez attendue à la porte.

JACQUES.

Vous saviez que j'étais là?

HERMINE.

On voit tant de choses derrière soi.

JACQUES.

Quand vous avez quitté la ferme, j'étais caché derrière un buisson, dans un pli de la colline. Il vous fallait descendre un petit sentier fort étroit dont les pierres s'égrenaient sous vos pieds. Vous aviez peur. C'est alors que vous m'avez aperçu de nouveau et que, voulant faire la brave, comme il arrive à toute jeune fille en présence même du jeune homme le plus indifférent, vous vous êtes élancée, au risque de tomber. Dans cette course rapide, vous aviez perdu le bouquet de bluets, de boutons-d'or et de marguerites que vous teniez à la main. Je me précipitai, je le ramassai et je vous le remis, en ayant soin d'en garder une fleur pour moi. Vous me dîtes : « Merci. » Je m'éloignai, — je me retournai plusieurs fois. Et je revins le lendemain sur la même route. — Je vous aimais.

HERMINE.

Et dire que tout cela pouvait ne pas arriver. Il eût suffi que je prisse à droite au lieu de prendre à gauche; alors, je ne me serais jamais mariée, car j'étais bien résolue à n'épouser qu'un homme que j'aimerais...

JACQUES.

Vous en auriez aimé un autre que moi.

HERMINE.

Il me semble que non. Et vous, qu'auriez-vous fait?

JACQUES.

Moi? J'aurais achevé mon voyage, je serais retourné auprès de ma mère et je serais peut-être en train de devenir un grand homme.

HERMINE.

Tant que cela?

JACQUES.

Mais oui! Avant de vous connaître, je ne sais quelles folles idées de gloire et d'ambition s'étaient emparées de mon esprit! Ce besoin d'amour qui était dans ma nature et que j'ai concentré sur vous seule, n'ayant pas encore trouvé son but, développait en moi des aptitudes et des énergies inconcevables pour toutes les grandes choses. Je me sentais des forces que je ne croyais à nul autre. J'avais hâte de prouver hautement que j'étais un homme. Je suis un savant, tel que vous me voyez. J'ai écrit des livres sérieux, j'ai étudié les questions de politique, d'histoire, d'économie. J'ai commis des vers. C'est effrayant. Nous les lirons ensemble et nous les brûlerons après. Je n'en étais pas moins convaincu qu'il ne fallait plus qu'une étincelle pour allumer en moi un Newton, un Chénier, un Mirabeau. Noble et respectable orgueil de la jeunesse! Une matinée de printemps, le ciel bleu, du soleil dans l'herbe, une jeune fille qui passe sur le même chemin que moi, et voilà tous mes rêves de renommée qui s'en vont retrouver les nuages du ciel et les parfums de la campagne! Je m'aperçois que je ne suis qu'un enfant, que la gloire n'est que la consolation de ceux qui n'ont pas l'amour, et maintenant toute ma science consiste à savoir que vous m'aimez, tout mon génie à vous prouver que je vous aime.

HERMINE.

Que dira votre mère de ce changement?

JACQUES.

Ma mère m'approuvera; ma mère m'a toujours vanté l'obscurité, le bonheur intérieur et inconnu.

HERMINE.

Je sens que je l'aimerai.

JACQUES.

Et vous aurez raison, car elle vous aimera.

HERMINE.

Quel âge a-t-elle ?

JACQUES.

Elle est jeune encore, et semble plutôt ma sœur que ma mère.

HERMINE.

Ne doit-elle pas venir vous retrouver?

JACQUES.

Je l'attends de jour en jour; je voulais aller la chercher, quand elle m'a écrit qu'elle préférait venir me rejoindre. Mais, dites-moi, — la marquise?

HERMINE.

Ma grand'mère, qui doit arriver aujourd'hui?

JACQUES, *souriant.*

Elle me fait peur, on la dit très-méchante.

HERMINE.

Le fait est qu'elle est toujours de mauvaise humeur. La marquise est une femme absolue qui n'admet pas qu'un autre qu'elle puisse avoir une bonne idée, qui croit que le monde lui appartient et qui est d'avance contre vous sans vous connaître et sans savoir pourquoi, par habitude.

JACQUES.

C'est effrayant.

HERMINE.

Il s'agit seulement d'être plus entêté qu'elle.

JACQUES.

Vous êtes donc entêtée?

HERMINE.

Oui, quand je me crois dans mon droit. Vous voilà prévenu. Ne vous préoccupez donc pas des airs qu'elle prendra avec vous comme avec tout le monde.

JACQUES.

Mais pourquoi votre oncle, qui est votre tuteur, ne vient-il pas ici en même temps que la marquise?

HERMINE.

Il fait sa tournée électorale.

JACQUES.

Il se présente à la députation?

HERMINE.

Pas encore, mais cela viendra. En attendant, il a ses candidats qu'il protége; ça l'amuse plus que de s'occuper de nous, et puis il est en froid avec sa mère. Toute la famille tremble devant elle, excepté le marquis et moi.

JACQUES.

Quel charmant homme que le marquis!

HERMINE.

Il vous adore! Comme j'ai eu raison de lui écrire de venir! c'est notre plus sûr appui, avec ma tante qui m'aime bien, mais qui n'a aucun droit sur moi, et qui n'ose pas répéter à ma grand'mère tout ce que le marquis lui dit.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE, entrant.

Bonjour, monsieur de Boisceny.

JACQUES.

Bonjour, madame.

HENRIETTE, à Hermine.

La marquise vient d'arriver; elle te demande.

HERMINE.

Je la rejoins. Il ne faut pas la faire attendre.

HENRIETTE.

Elle est dans le pavillon. (Hermine sort.)

SCÈNE III.

JACQUES, HENRIETTE.

JACQUES.

Est-il vrai, madame, que vous avez reçu une mauvaise nouvelle?

HENRIETTE.

C'est selon.

JACQUES.

Ne m'avez-vous pas dit l'autre jour que j'étais peut-être appelé à vous rendre un service? Le moment est-il venu?

HENRIETTE.

Le hasard vous a mis tout à coup dans la confidence d'un secret, monsieur.

JACQUES.

Je l'ai oublié.

HENRIETTE.

Je sais que l'on peut compter sur votre discrétion et sur votre loyauté. Aussi vous ai-je tendu la main tout de suite comme à un vieil ami, bien que je ne puisse dire à personne comment nous nous sommes connus. Maintenant, soyez franc. Le jour où vous nous avez rencontrées, Hermine et moi, près de la ferme, saviez-vous qui nous étions?

JACQUES.

Non, madame.

HENRIETTE.

Alors, vous ignoriez que la personne avec qui vous voyagiez nous connût, ou plutôt me connût, moi, car elle n'a jamais parlé à Hermine, qui ne sait même pas son nom, et qui croit que le hasard seul vous a amené ici.

JACQUES.

Voici toute l'histoire, madame. M. de Nervaux, qui a quelques années de plus que moi, est voisin de campagne de ma mère, qui, comme je vous l'ai dit, a une propriété près de Châteauroux. Nous voyions souvent notre voisin. Il se disposait à faire un voyage en Normandie, où il avait des fermes, disait-il; il me demanda si je voulais l'accompagner. Ma mère m'y engagea pour que je prisse un peu de distraction; j'avais beaucoup travaillé depuis quelques mois. Nous partîmes. Un jour qu'il était resté au Havre pour affaires, je vins me promener tout seul sur cette route d'Ingouville; je vous rencontrai, vous et mademoiselle Hermine. Le soir, je fis part à M. de Nervaux de ma rencontre et de l'impression que j'en avais gardée. Je m'étais enquis de votre nom, et quand je vous nommai, il m'offrit de me présenter à vous, mais à la condition que je ne dirais à personne par qui ni comment j'avais été présenté. Le lendemain, il m'emmena dans une petite maison qu'il possède à une lieue d'ici et dont il ne m'avait jamais parlé. Nous vous rencontrâmes — par hasard — sur la route. Il me présenta. Depuis ce jour, vous avez bien voulu m'accueillir comme si vous m'aviez connu depuis longtemps; je vous ai avoué que j'aimais Hermine, vous m'avez autorisé à le lui dire devant vous, et pour la première fois je viens de le lui dire pendant que vous n'étiez pas là. Voilà tout ce que je sais, madame, et puis encore que je suis prêt à faire pour vous quoi que ce soit.

HENRIETTE.

Je le crois; — aussi je regretterai moins des événements

— regrettables, — si la suite de ces événements amène, comme je l'espère, un mariage heureux pour Hermine, un mariage selon son cœur. M. de Nervaux m'a dit de vous ce que tout le monde doit en penser. Vous êtes, d'ailleurs, de ces hommes qui appellent, dès la première vue, une confiance sans réserve, et j'accepte franchement l'offre que vous me faites. Vous êtes jeune, vous aimez, vous me comprendrez. Eh bien, vous connaissez certaines situations nées de l'indifférence d'un mari et de l'oisiveté d'une femme, les rêves qui en sont l'excuse peut-être, les dangers et les hypocrisies qui en sont l'amertume et le châtiment. C'est à travers une de ces situations que vous vous trouvez jeté; mais cette situation avait cela de particulier, quand vous y avez été initié, que l'homme et la femme, après avoir été séparés quelques mois, venaient de s'apercevoir qu'elle n'avait plus de raison d'être. Ils en étaient arrivés, comme cela se voit souvent, à souhaiter une occasion, un prétexte, la femme pour rentrer dans la régularité de sa vie d'autrefois, l'homme pour entrer dans une vie régulière. La délicatesse seule retenait encore un double aveu, chacun des deux craignant d'affliger l'autre. Un événement futile, une lettre trouvée a brisé ce dernier lien; enfin on a prononcé le mot rupture et l'on s'est aperçu des deux côtés, au peu d'émotion que causait ce mot, dont on s'épouvantait jadis, que rien n'eût été plus facile que de rompre depuis longtemps. Bref, on en est à la dernière entrevue, celle où l'on se restitue les lettres à moitié effacées qu'il était inutile de s'écrire, et les portraits qui ne ressemblent plus, qu'il était inutile de se donner. Ne trouvez-vous pas comme moi que ces dernières formalités ont un côté plus ridicule qu'élégiaque, et qu'il vaut mieux qu'un ami se charge de la constatation du décès et de l'apposition des scellés? Voulez-vous être cet ami?

JACQUES.

Que faut-il faire?

HENRIETTE, lui remettant un paquet de lettres.

Il faut aller jusqu'à cette maison dont vous parliez tout à

l'heure, voir M. de Nervaux, qui attend, lui dire ce que je vous ai dit, lui remettre ce petit paquet et rapporter celui qu'il vous remettra.

JACQUES.

Dans une demi-heure, je serai de retour.

HENRIETTE, lui serrant la main.

Merci.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entrant.

Vous sortez, monsieur de Boisceny?

JACQUES.

Oui, monsieur le marquis, mais pour peu de temps.

LE MARQUIS.

Allez, allez, ma sœur est arrivée; je ne vous retiens pas; mieux vaut que ce soit nous, qui y sommes habitués, qui recevions les premiers boulets. Soyez tranquille, nous allons nous occuper de vos affaires. (Jacques sort.) Quel gentil garçon! Il me plaît beaucoup. Où l'avez-vous donc connu?... Oh! regardez ma sœur, regardez-la s'avancer. On dirait Louis XIV dans ses jardins de Versailles; se prend-elle assez au sérieux! Elle a l'air de se présenter les armes à elle-même. Comme Hermine doit s'amuser! Sternay est un malin, lui. Il ne vient jamais ici pendant que sa mère y est?

HENRIETTE.

Jamais.

LE MARQUIS.

En voilà un qui n'aime pas les difficultés et les contestations! Ah! le bon égoïste! Il a raison du reste, puisqu'il est heureux.

HENRIETTE.

La marquise lui a fait dire qu'elle ne voulait plus le voir.

LE MARQUIS.

Depuis qu'il est associé de la maison Renaud ?

HENRIETTE.

Oui.

LE MARQUIS.

C'est superbe !

HENRIETTE.

Il faut que j'aille au-devant d'elle.

LE MARQUIS.

Restez donc là; d'ailleurs, la voici. (La marquise entre avec Hermine.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, HENRIETTE, HERMINE.

LA MARQUISE.

Ah ! vous voilà, mon frère ? Je craignais que vous ne fussiez pas à la maison, ne vous ayant pas vu en arrivant. Il fait humide ; vous avez craint de vous mouiller les pieds.

LE MARQUIS.

Justement.

LA MARQUISE.

Moi, j'ai un rhumatisme et je me dérange tout de même. Ces choses-là dépendent des caractères. Je vous donne des nouvelles de ma santé, bien que vous ne m'en demandiez pas; mais je suppose que vous vouliez m'en demander. (A Hermine.) Et vous dites que ce monsieur s'appelle ?

HERMINE.

Quel monsieur, bonne maman ?

LA MARQUISE.

Ce monsieur que vous voulez tous épouser ici.

LE MARQUIS, à part.

Ça commence mal.

HERMINE.

Il n'y a que moi, bonne maman, qui veux l'épouser; et, soyez tranquille, on ne force pas ma volonté.

LA MARQUISE, très-vite.

Et vous le nommez?

HERMINE.

Vous dites, bonne maman?

LA MARQUISE.

Je dis : Et vous le nommez?

HERMINE.

M. de Boisceny.

LA MARQUISE.

De Boisceny... Est-ce que vous connaissez ça, mon frère?

LE MARQUIS.

Oui, je le connais. C'est un jeune homme brun, pas très-grand.

LA MARQUISE.

Je ne vous demande pas la couleur de ses cheveux ni la hauteur de sa taille; je vous demande si vous connaissez une famille de Boisceny.

LE MARQUIS.

Je ne peux pas connaître toutes les familles de France.

LA MARQUISE.

Je les connais bien, moi, celles qui en valent la peine, et il n'y en a pas du nom de Boisceny. Il y a eu autrefois un Boisrény, qui n'a eu qu'une fille, qui a épousé M. de Beautran, qui était premier écuyer de Charles X, et dont la mère

avait été dame d'honneur de la Dauphine; mais ce n'est pas la même chose.

LE MARQUIS.

Évidemment.

LA MARQUISE.

Ça vient probablement de l'Empire, le père aura gagné quelque bataille!

LE MARQUIS.

Rien que ça!

LA MARQUISE.

Et où en est-on?

HERMINE.

M. de Boisceny m'aime et veut m'épouser.

LA MARQUISE.

Et vous?

HERMINE.

Et moi, je consens.

LA MARQUISE.

Très-bien. Alors, je n'ai plus qu'à donner mon consentement aussi?

HERMINE

Oui, grand'mère.

LA MARQUISE.

D'où connaissez-vous ce monsieur?

HERMINE.

Nous l'avons rencontré.

LA MARQUISE.

Dans le monde?

HERMINE.

Non.

LA MARQUISE.

Où donc, alors?

HERMINE.

Sur la route.

LA MARQUISE.

Quelle route ?

HERMINE, montrant le fond.

Tenez, bonne maman, la petite route qui est là-bas. En vous levant un peu, vous pourrez la voir.

LA MARQUISE.

Avec qui était-il ?

HERMINE.

Il était tout seul.

LA MARQUISE.

Qui vous l'a présenté ?

HERMINE.

Lui-même.

LA MARQUISE.

Et votre tante l'a reçu ?

HERMINE.

De grand cœur !

LA MARQUISE.

Dites donc, mon frère ?

LE MARQUIS.

Ma chère sœur ?

LA MARQUISE.

Vous entendez ?

LE MARQUIS.

Parfaitement.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que vous en dites ?

LE MARQUIS.

Vous voyez, je n'en dis rien.

LA MARQUISE.

Ceci vous paraît tout simple ?

LE MARQUIS.

Mais oui ; une route dans la campagne, un monsieur sur cette route et d'autres personnes sur cette route en même temps que ce monsieur, cela se voit tous les jours.

LA MARQUISE.

Alors, il vous paraît simple qu'on promette la main d'une jeune fille à un homme qu'on a rencontré sur une route ; car un individu qui passe sur une route et qu'on ne connaît pas, ce n'est pas un monsieur, c'est un homme.

LE MARQUIS.

D'abord on n'a pas promis la main d'Hermine à M. de Boisceny, on l'a seulement autorisé à vous la demander, quand vous viendriez, comme vous faites tous les ans, passer quelques jours ici ; ensuite il me paraîtrait aussi simple de promettre une fille à un monsieur rencontré sur une route, qu'on reconnaît tout de suite pour un homme du monde, et qui plaît à la jeune fille, qu'à un monsieur qu'elle n'a jamais vu.

LA MARQUISE.

Vous ne savez pas ce que vous dites.

LE MARQUIS.

Alors, il ne faut pas demander ce que j'ai à dire.

HENRIETTE.

Si vous connaissiez M. de Boisceny...

LA MARQUISE.

C'est bien ce dont je me plains, de ne pas le connaître.

HENRIETTE.

Je veux dire que, si vous l'aviez vu une fois, vous le jugeriez comme nous le jugeons : c'est le hasard qui nous l'a présenté, il est vrai ; mais j'ai été bien vite à même d'apprécier chez M. de Boisceny une grande élévation d'idées et de caractère. Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir d'extraordi-

naire à essayer de marier une jeune fille selon son cœur et selon les convenances. Il serait bon qu'il se fît de temps en temps un mariage de ce genre, quand ce ne serait que pour faire excuser les autres. Le hasard sait quelquefois mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes.

LE MARQUIS.

C'est parfaitement juste.

LA MARQUISE.

Et vous, Hermine, qu'en pensez-vous ?

HERMINE.

Moi — je suis de l'avis de mon grand-oncle.

LA MARQUISE.

Alors, moi, je radote. Et monsieur mon fils est-il du même avis que vous tous ?

HENRIETTE.

J'ai écrit à ce sujet à mon mari, qui m'a répondu qu'il adhérait d'avance à votre décision.

LA MARQUISE.

C'est bien heureux. Qu'est-ce qu'il fait maintenant, monsieur mon fils ? Est-il toujours dans le commerce ? Dans quoi est-il ? Dans les denrées coloniales ?

LE MARQUIS.

Il est dans l'industrie. Il construit, ou plutôt il fait construire, car il ne pourrait pas y arriver tout seul, des bateaux, des grands bateaux, ce qui est joliment commode pour aller sur l'eau ; il est dans de bonnes affaires.

LA MARQUISE.

C'est agréable pour moi, d'avoir un fils qui fait des bateaux.

LE MARQUIS.

Son père faisait bien des maisons.

LA MARQUISE.

Mon mari ne faisait rien.

LE MARQUIS.

Voyons, ma chère sœur, il faudrait pourtant s'expliquer une fois pour toutes : vous êtes une demoiselle d'Orgebac, nous descendons tous deux des d'Orgebac, et nous nous vantons, vous du moins, d'avoir du sang royal dans les veines, le grand roi Henri IV ayant eu des bontés, à ce qu'il paraît, pour une de nos aïeules. Il est curieux, du reste, que la faute d'une femme soit, dans une famille, titre à noblesse pour ses descendants. On a arrangé les choses ainsi, je le veux bien, moi. Avec un peu de bonne volonté, nous aurions peut-être des droits à la couronne de France, mais je crois inutile de réclamer.

LA MARQUISE.

Allez ! allez ! ne vous gênez pas.

LE MARQUIS.

Je disais donc que, pendant la Révolution, pendant le temps de l'exil et de la misère, vous aviez pris votre parti sur notre noblesse et que vous aviez épousé M. Sternay, entrepreneur.

LA MARQUISE.

Architecte.

LE MARQUIS.

Architecte, soit ! — qui est le père de vos deux fils, dont l'un construit des bateaux, et dont l'autre est mort général de division, ce qui est fort honorable. Celui-là était le père d'Hermine ; et je dois dire que, lorsqu'on l'a connu, on retrouve la fermeté de son caractère dans sa fille.

LA MARQUISE.

Joli héritage qu'il lui a laissé là !

LE MARQUIS.

L'Empire venu, vous avez mis sur vos cartes de visite et

vous avez signé madame Sternay, née d'Orgebac ; votre mari mort, vous avez mis seulement marquise d'Orgebac, et vous avez fini par croire vous-même que vos enfants étaient de la première noblesse de France. C'est une erreur, ma chère sœur, c'est même plus qu'une erreur, c'est un ridicule qu'on vous passe parce que vous êtes vieille et qu'en France on passe tous les ridicules ; mais, quand nous sommes en famille et qu'il s'agit de la noblesse d'un prétendant à la main d'Hermine, vous pouvez ne pas vous montrer trop exigeante, puisque vous êtes une bourgeoise et que vos enfants sont des bourgeois, de simples bourgeois, ce dont ils ne rougissent pas. C'est moi qui suis noble ; il n'y a que moi qui aie le droit de porter notre titre et notre nom de d'Orgebac, qui ne me servirait de rien du tout, si je n'avais eu la bonne idée de faire ma fortune dans l'Inde ; et, comme je n'ai pas d'enfants, le grand nom des d'Orgebac, illustré par les fantaisies de notre aïeule Christine-Angélique, comtesse d'Orgebac, dame de Parvilliers et d'autres lieux, va s'éteindre définitivement le jour où je consentirai à mourir, les nobles comme nous ne mourant que le jour où ils le veulent bien. Croyez-moi, ma sœur, prouvons notre bonne naissance par les qualités et non par les exagérations de la noblesse ; n'en veuillez pas à votre fils d'avoir attaché son nom à une industrie honorable : il a d'autres défauts à critiquer, et ne chicanons pas trop M. de Boisceny sur l'ancienneté de son nom. L'important est qu'il soit un honnête homme, qu'il aime Hermine et qu'il soit aimé d'elle. C'est l'homme qui fait le titre et non le titre qui fait l'homme... Là-dessus, je m'assieds, car je n'en ai jamais tant dit, même à la Chambre des pairs dont je suis, ma sœur, et dont vous vous n'êtes pas ! Quelle honte !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Il y a là un monsieur qui demande à parler à madame la marquise.

LA MARQUISE.

Le nom de ce monsieur ?

LE DOMESTIQUE.

Voici sa carte.

LA MARQUISE.

Aristide Fressard, notaire à Châteauroux. Que veut ce monsieur ?

LE DOMESTIQUE.

Ce monsieur dit qu'il est le notaire de M. de Boisceny.

LA MARQUISE.

Faites entrer. (Le domestique sort.) Nous allons avoir des détails probablement.

SCÈNE VII.

ARISTIDE, LE MARQUIS, LA MARQUISE, HENRIETTE, HERMINE.

ARISTIDE, entrant.

Madame la marquise d'Orgebac ?

LA MARQUISE.

C'est moi, monsieur. De quoi s'agit-il ?

ARISTIDE.

C'est à vous seule, madame, que je désire faire la communication dont je suis chargé.

HENRIETTE.

Nous nous retirons, monsieur.

LE MARQUIS, à part.

Un incident! un mystère! ma sœur doit être enchantée.

HENRIETTE, à Hermine qui regarde Aristide.

Ne t'effraye pas, chère enfant.

HERMINE.

Je ne m'effraye jamais, ma tante, vous le savez bien. (Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, ARISTIDE.

LA MARQUISE, d'un ton sec.

Je vous écoute, monsieur!

ARISTIDE.

C'est à moi que madame la marquise fait l'honneur de parler?

LA MARQUISE, même ton.

Oui, monsieur.

ARISTIDE.

Madame la marquise est de mauvaise humeur.

LA MARQUISE.

Oui, monsieur; pourquoi cela?

ARISTIDE.

C'est que madame la marquise me parle sur un ton qui ne peut être dans ses habitudes de femme du monde, quand elle voit pour la première fois une personne qui n'a pas l'honneur d'être connue d'elle et qui s'est présentée d'une manière convenable.

LA MARQUISE, se radoucissant.

Excusez-moi.

ARISTIDE.

Je vous excuse, madame. Du reste, ma profession de notaire et ma qualité d'ambassadeur m'interdisent toute susceptibilité exagérée ; c'est une simple remarque que je me permettais.

LA MARQUISE.

Je vous écoute, monsieur ; donnez-vous la peine de vous asseoir.

ARISTIDE, s'asseyant.

D'ailleurs, je serai concis, madame la marquise : c'est ce qu'il y a de mieux pour le genre de mission que j'ai à remplir. M. de Boisceny aime votre petite-fille et il attend, pour vous adresser sa demande, l'arrivée de sa mère et des papiers qui justifient de sa fortune et de sa position sociale. Voilà où en sont les choses ?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur.

ARISTIDE.

C'est ici qu'il survient des difficultés.

LA MARQUISE, triomphante.

Il y en a donc ?

ARISTIDE.

En aviez-vous prévu, madame ?

LA MARQUISE.

J'en soupçonnais tout au moins.

ARISTIDE.

La seule pensée que vos soupçons se réalisent paraît vous enchanter, madame.

LA MARQUISE.

Vous disiez donc, monsieur ?

ARISTIDE.

Je disais que M. de Boisceny ne se nomme pas de Boisceny.

LA MARQUISE.

Je savais bien qu'il n'y avait pas de famille de ce nom-là! C'est un nom de terre, sans doute?

ARISTIDE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Un surnom, alors.

ARISTIDE.

De plus, il n'est pas le fils d'une femme veuve comme sa mère le lui a dit. Il est le fils non reconnu d'une ouvrière non mariée, nommée Clara Vignot.

LA MARQUISE, éclatant de rire.

Ce n'est pas possible!

ARISTIDE.

C'est la pure vérité.

LA MARQUISE.

Mais c'est du plus haut comique.

ARISTIDE.

Vous trouvez, madame? Eh bien, voyez comme vous aviez tort de me mal recevoir.

LA MARQUISE.

Je vous remercie, mon cher monsieur, de venir me donner tous ces renseignements. Alors, vous connaissez particulièrement M. de Boisceny?

ARISTIDE.

Je suis son notaire et son parrain.

LA MARQUISE.

Et c'est lui qui, n'osant pas faire cet aveu lui-même, vous a chargé de le faire à sa place?

ARISTIDE.

Non, madame; Jacques ignore ma démarche, comme il ignore les détails que je viens de vous donner.

LA MARQUISE.

Ce n'est guère croyable.

ARISTIDE.

Je vous l'affirme, madame.

LA MARQUISE.

Laissez donc...

ARISTIDE.

Sur l'honneur.

LA MARQUISE.

Et sa fortune?...

ARISTIDE.

Sa fortune est réelle.

LA MARQUISE.

C'est par simple curiosité que je vous ai posé cette question; je ne tiens pas à savoir d'où elle lui vient.

ARISTIDE.

D'une source très-honorable.

LA MARQUISE.

Je n'en doute pas, monsieur. Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

ARISTIDE.

Oh! non, madame, je n'ai pas fini.

LA MARQUISE.

Tant mieux.

ARISTIDE.

Cela vous amuse, madame la marquise?

LA MARQUISE.

Cela m'intéresse.

ARISTIDE.

Vous ne connaissez pas encore le plus intéressant.

LA MARQUISE.

De plus fort en plus fort, peut-être?

ARISTIDE.

Comme chez... Vous permettez que je procède par ordre; j'ai mon programme comme ambassadeur, vous voulez bien que je le consulte? (Il tire un petit papier de sa poche et jette les yeux dessus.) Je suis méthodique. Je suis notaire. Ici, je dois vous demander si, après ce que vous venez d'entendre, vous consentez au mariage de mademoiselle Hermine avec M. de Boisceny, ou plutôt avec M. Vignot, puisque c'est son nom véritable.

LA MARQUISE, riant toujours.

Non, monsieur, je n'y consens pas.

ARISTIDE.

Ce nom de Vignot ne vous rappelle rien, madame la marquise?

LA MARQUISE.

Rien.

ARISTIDE.

Eh bien, vous allez voir que le hasard s'est amusé à faire une chose bien curieuse. M. Vignot est le cousin de mademoiselle Sternay, car il est votre petit-fils.

LA MARQUISE.

Mon petit-fils et le cousin d'Hermine!

ARISTIDE.

Oui, madame; mademoiselle Hermine n'est-elle pas la fille d'un de vos fils, qui est mort, ainsi que sa femme?

LA MARQUISE.

Oui.

ARISTIDE.

M. de Boisceny est le fils de l'autre qui vit, de M. Sternay et de Clara Vignot, qui a été ouvrière chez vous, et que monsieur votre fils a séduite.

LA MARQUISE, redevenant sérieuse.

Comment! c'est cette fille qui était chez moi il y a vingt-trois ou vingt-quatre ans, et qui a fait je ne sais quel esclandre à l'époque du mariage de mon fils, sous prétexte qu'elle avait un enfant?

ARISTIDE.

Avouez que le prétexte était bon.

LA MARQUISE.

Détestable, monsieur; cet enfant n'était pas à M. Sternay.

ARISTIDE.

N'allons pas jusque-là, madame, c'est inutile; M. de Boisceny est de votre famille.

LA MARQUISE.

Il n'y a famille, chez les gens comme nous, monsieur, que lorsqu'il y a alliance.

ARISTIDE, reprenant avec le plus grand calme.

J'ai encore à vous demander, madame, si, sachant que M. Vignot est votre petit-fils, vous persistez toujours à lui refuser votre petite-fille?

LA MARQUISE.

Toujours, et tout le temps que la loi la laissera sous ma garde, j'exigerai de l'homme qui voudra l'épouser ce que ma mère a exigé de mon mari, ce que la famille de ma bru a exigé de mon fils, une position sociale, un nom légitime, un passé intact.

ARISTIDE.

Je vous demande pardon, madame, si j'insiste; mais il ne

s'agit pas de moi ; il faut que j'emploie tous les moyens de conciliation avant...

LA MARQUISE.

Avant?...

ARISTIDE.

Avant de passer à d'autres.

LA MARQUISE.

Quels autres, monsieur?

ARISTIDE.

Ceux-là regardent d'autres personnes.

LA MARQUISE.

On voudra faire un scandale.

ARISTIDE.

Je ne crois pas, madame; la mère de M. Vignot offre, si vous consentez au mariage, de vivre à l'écart, de ne plus revoir son fils; vous lui demanderiez de se tuer, pour être sûre qu'elle tiendrait sa promesse, qu'elle se tuerait. (Un temps.) Non?

LA MARQUISE, dédaigneusement.

Non, monsieur.

ARISTIDE.

J'ai fini, madame, avec vous du moins; je dois vous dire que je n'avais pas douté un seul moment de votre réponse.

LA MARQUISE.

Vous êtes un homme de loi, monsieur; suis-je dans mon droit, oui ou non?

ARISTIDE.

Vous y êtes parfaitement, madame; et, quoi qu'il arrive, vous n'aurez rien à vous reprocher, ni moi.

LA MARQUISE.

Et qu'arrivera-t-il, monsieur?

ARISTIDE.

Selon toutes probabilités, si M. Vignot aime réellement mademoiselle Hermine Sternay, ce dont je suis sûr; si mademoiselle Hermine Sternay aime réellement M. Vignot, ce que je crois, car il mérite d'être aimé, eh bien, ils se marieront; car il ne faut pas que la faute d'un individu empêche toute une génération d'être heureuse.

LA MARQUISE.

Et ils se marieront malgré moi?

ARISTIDE.

Malgré vous, madame.

LA MARQUISE.

Par quel moyen?

ARISTIDE.

Par un moyen que je leur indiquerai.

LA MARQUISE.

Et qui est?...

ARISTIDE.

Et qui est bien simple. Voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui, madame la marquise.

LA MARQUISE.

J'avoue que je serais curieuse de voir cela.

ARISTIDE.

Madame la marquise est encore assez jeune pour le voir.

LA MARQUISE.

En attendant, monsieur, veuillez nous épargner la peine de congédier M. Vignot.

ARISTIDE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Nous n'avons plus rien à nous dire, je pense?

ARISTIDE.

Rien.

LA MARQUISE, très-hautaine.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur.

ARISTIDE.

J'ai l'honneur de vous saluer, madame. (La marquise sort.)

SCÈNE IX.

ARISTIDE, seul, avec un soupir.

Pauvre garçon!

SCÈNE X.

JACQUES, ARISTIDE.

JACQUES, entrant.

C'est vous, parrain?

ARISTIDE.

Oui, mon cher Jacques; tu vas bien?

JACQUES.

A merveille; mais comment vous trouvez-vous ici?

ARISTIDE.

Je suis venu avec ta mère.

JACQUES.

Elle est là?

ARISTIDE.

Non, elle nous attend au Havre, à l'hôtel de *France*.

JACQUES.

Allons vite la retrouver.

ARISTIDE.

Écoute-moi un peu. Es-tu un homme?

JACQUES.

Que voulez-vous dire?

RISTIDE.

Je te demande si, comme doit l'être tout homme sensé, tu es préparé à tous les événements de cette vie?

JACQUES.

Ma mère est morte?

ARISTIDE.

Non; et puisque c'est le premier malheur auquel tu as pensé, celui que j'ai à t'apprendre est moins grand.

JACQUES.

Parlez, alors.

ARISTIDE.

On te refuse la main de mademoiselle Sternay.

JACQUES.

Parce que?

ARISTIDE.

Parce que tu es un enfant naturel.

JACQUES, avec indignation.

Qui a dit cela?

ARISTIDE, lui remettant un papier.

Ton acte de naissance; lis.

JACQUES, lisant.

« Un enfant désigné sous le nom de Jacques, né de demoiselle Clara Vignot; père inconnu. » C'est là mon acte de naissance?

ARISTIDE.

Oui.

JACQUES.

Ainsi, j'ai menti, moi! Qu'avait donc fait ma mère pour que mon père ne l'épousât pas? Pourquoi m'a-t-on caché la vérité? Il faut que je sache tout; ce père inconnu à la loi, il avait un nom?

ARISTIDE.

Parfaitement.

JACQUES.

Il vit encore?

ARISTIDE.

Il vit.

JACQUES.

Et il se nomme?

ARISTIDE.

M. Sternay.

JACQUES, se disposant à sortir.

L'oncle d'Hermine?

ARISTIDE.

L'oncle d'Hermine. Où vas-tu?

JACQUES.

Chez mon père.

ARISTIDE.

Quoi faire?

JACQUES.

Mais le voir, puisque je ne l'ai jamais vu. (Il sort.)

ACTE DEUXIÈME

Une chambre d'hôtel.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARA, seule, met en ordre des papiers près d'une table ; ARISTIDE entre.

CLARA.

Enfin, c'est toi.

ARISTIDE.

Oui, c'est moi ; j'ai cru que cette maudite voiture n'arriverait jamais.

CLARA.

Quelles nouvelles ?

ARISTIDE.

Mauvaises.

CLARA.

Je ne le prévoyais que trop ! La marquise?

ARISTIDE.

A été ce qu'elle devait être. Rien à attendre de ce côté.

CLARA.

Madame Sternay ?

ARISTIDE.

A l'air d'une bonne femme. Il est vrai qu'au moment où je l'ai vue, elle ne savait rien encore de ce qui m'amenait,

CLARA.

La jeune fille ?

ARISTIDE.

Voilà, je crois, ce qu'il y a de mieux dans toute la famille.

CLARA.

Enfin, Jacques ?

ARISTIDE.

Tu devines l'effet que la nouvelle a produit, n'est-ce pas ?

CLARA.

Il m'a maudite.

ARISTIDE.

Lui ? Es-tu folle ? Il a voulu connaître le nom de son père ; voilà tout.

CLARA.

Et tu le lui as dit ?

ARISTIDE.

Évidemment.

CLARA.

Alors ?

ARISTIDE.

Alors, il est allé le voir.

CLARA.

Et dans ce moment?...

ARISTIDE.

Il est chez lui.

CLARA.

Que va-t-il se passer ?

ARISTIDE.

Je n'en sais rien.

CLARA.

Il fallait le retenir. Jacques est bon, mais tu sais comme il est violent.

ARISTIDE.

Est-ce qu'on retient un homme emporté par une situation comme celle-là? Tout ce qu'on peut faire, c'est d'essayer de diriger cette situation. Si tu m'avais écouté, tu lui aurais tout dit depuis longtemps. Enfin! Je suis venu te mettre au courant de ma démarche, ce qui m'a paru le plus pressé. Je vais maintenant courir chez M. Sternay, voir un peu ce qui se passe, et je reviens le plus tôt possible. Encore une heure de patience.

SCÈNE II.

LES MÊMES; JACQUES.

JACQUES, paraissant.

Ma mère!

ARISTIDE.

Trop tard!

CLARA, sautant au cou de Jacques.

Jacques! mon ami! mon enfant!

JACQUES, après avoir tendu la main à Aristide.

Je viens de chez M. Sternay.

CLARA.

Eh bien?

JACQUES.

Je ne l'ai pas trouvé. Je lui ai laissé mon nom, le nom que je portais il y a deux heures, et mon adresse, le priant de me faire dire à quel moment il serait visible. (A Clara.) Je suis heureux de ce retard, qui me donnera le temps de causer avec toi.

CLARA, à Aristide qui sort.

Ne t'éloigne pas, je tiens à te revoir tout à l'heure. (Aristide sort.)

SCÈNE III.

CLARA, JACQUES.

JACQUES.

Voyons, ma mère, tu vas tout me raconter, n'est-ce pas ?

CLARA.

Interroge.

JACQUES.

Il faut que je connaisse bien la vérité pour pouvoir m'expliquer avec M. Sternay.

CLARA.

Que vas-tu lui dire ?

JACQUES.

Cela dépendra de ce que tu m'auras dit.

CLARA.

N'oublie pas qu'il est ton père.

JACQUES.

Pas plus qu'il n'a oublié que j'étais son fils.

CLARA.

Il n'est peut-être pas aussi coupable qu'il le paraît.

JACQUES.

Tu l'excuses déjà ?

CLARA.

C'est mon devoir.

JACQUES.

Quand un homme t'a abandonnée sans avoir un reproche à t'adresser, car il n'avait rien à te reprocher. . n'est-ce pas ?

CLARA.

Rien ! devant Dieu, je le jure. Mais songe bien à ce que tu vas faire.

JACQUES.

Je veux faire la chose du monde la plus simple : je veux savoir quelle raison un père peut avoir pour abandonner son enfant, et je vais le lui demander à lui-même. Si la raison est bonne, je la comprendrai.

CLARA.

Et s'il refuse de te donner cette raison ?

JACQUES.

Parce que ?

CLARA.

Parce qu'il peut nier qu'il soit ton père ; parce que rien ne le prouve.

JACQUES.

Devant la loi ; mais devant nous...

CLARA.

A quoi te mènera cette explication ?

JACQUES.

A connaître la vérité.

CLARA.

Je vais te la dire, car mon seul tort vis-à-vis de toi est de ne pas te l'avoir dite plus tôt. J'ai cru pouvoir te laisser toujours dans cette ignorance, ou du moins jusqu'à ma mort. Je t'ai écarté de toutes les carrières où il eût fallu avouer ta véritable position. Je n'en avais pas le droit, je le reconnais. Aujourd'hui, en présence de ton amour pour mademoiselle Sternay, de la rupture de ton mariage et de la perte de tes espérances, cette révélation prend les proportions d'un malheur irréparable. Il ne l'est pas cependant, car je suis toujours digne de toi et tu es toujours digne d'elle, car j'ai toujours été une bonne mère, et tu seras toujours un honnête homme. Tout dépend donc de l'explication que tu vas avoir avec M. Sternay, avec ton père. Maintenant que les passions sont calmées, que tu es un grand garçon, que je suis une

vieille femme, je comprends bien des choses que je ne comprenais pas autrefois. Sois doux et conciliant pendant cette entrevue. En voyant ce qu'est devenu son fils, M. Sternay sera fier de toi; lui seul peut réparer, sinon matériellement, du moins moralement, le malheur qui te frappe, puisqu'il est le tuteur de mademoiselle Hermine, et qu'après tout, pourvu que tu l'épouses, tu seras heureux. Eh bien, fais appel à ses bons sentiments; il t'écoutera, il te nommera son fils, j'en suis sûre, non devant tout le monde, mais dans l'intimité de son cœur; et, après t'avoir exclu de sa famille par son mariage, il t'y fera rentrer par le tien. Voyons, n'est-ce pas le meilleur conseil que je puisse te donner; n'est-ce pas ce qu'en cette triste circonstance tu as de mieux à faire?

JACQUES.

Non, ma mère, non. Crois-tu qu'un homme comme moi, qui depuis vingt-trois ans aime et estime sa mère comme la meilleure et la plus sainte des femmes, va apprendre tout à coup ce que je viens d'apprendre, et que cet homme, se trouvant en face de son père, ne lui demandera pas l'explication de toute sa vie, et oubliera tout ou ne voudra rien savoir, pourvu qu'on lui donne la main de celle qu'il aime? Tu me connais trop, tu as fait de moi un homme trop fier et trop loyal pour penser que je vivrai avec un doute sur toi ou sur moi. Oui, j'aime Hermine, et je faisais de cet amour l'espoir de mon avenir; mais il y a deux heures de cela, quand je me croyais un homme comme les autres. Maintenant, c'est autre chose, et mon amour ne doit plus venir qu'après mon honneur. J'aimerai Hermine, quand je serai sûr d'être un honnête homme.

CLARA.

Jacques!...

JACQUES.

Tu ne vois donc pas, ma mère, ou tu ne veux donc pas voir, depuis que je suis là, qu'une seule pensée domine mon

esprit, qu'une seule question tourmente mes lèvres; tu ne sens donc pas qu'il y a dans ma vie passée et présente un mystère que je ne m'explique pas, et dont je n'ose pas te demander l'explication, tant je suis encore habitué à t'aimer et à te respecter, et que cette explication que je veux avoir et que je ne puis te demander, il faut bien que je la demande à un autre ?

CLARA.

Tu sauras tout; interroge-moi, juge-moi, je le veux.

JACQUES.

Eh bien, ma mère, puisque tu étais sans fortune, puisque mon père m'a abandonné, comment se fait-il que je sois riche ?

CLARA.

Écoute, Jacques, écoute-moi bien, avec calme, je t'en prie. (Le domestique entre.)

JACQUES, au domestique.

Que me voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Il y a là un monsieur, chez qui vous êtes allé tout à l'heure, qui demande à vous parler : M. Sternay.

JACQUES, poussant une porte latérale.

Entre là, ma mère, écoute ce qui va se passer, et parais quand tu croiras devoir paraître. (Au domestique.) Priez M. Sternay d'entrer. (Il embrasse sa mère.)

CLARA.

Tu me promets ?

JACQUES.

Je te promets de me conduire en homme d'honneur. (Elle sort au moment où M. Sternay paraît.)

SCÈNE IV.

JACQUES, STERNAY.

STERNAY.

C'est à M. de Boisceny que j'ai l'honneur de parler?

JACQUES.

Oui, monsieur.

STERNAY.

Vous avez pris la peine de passer chez moi, monsieur; j'étais absent, je le regrette; mais, en rentrant, j'ai trouvé votre nom et votre adresse; je me suis empressé de me rendre chez vous, pour vous épargner la peine de revenir chez moi.

JACQUES.

Je vous sais gré, monsieur, de cette prévenance.

STERNAY.

Elle est toute naturelle.

JACQUES.

Madame Sternay, avec qui j'ai eu l'honneur de faire connaissance à la campagne, vous a sans doute déjà parlé de moi?

STERNAY.

En effet, monsieur, dans ses dernières lettres, elle m'entretenait souvent de vous, et dans des termes tels, qu'étant encore un inconnu, vous n'étiez déjà plus un étranger pour moi. Elle me disait que vous aimez ma nièce, et que vous nous avez fait l'honneur de demander sa main. — Ma mère ne devait-elle pas venir à la campagne?

JACQUES.

Elle y est en ce moment.

STERNAY.

Vous l'avez vue ?

JACQUES.

Non, monsieur.

STERNAY.

Ah ! C'est elle cependant qui s'occupe spécialement d'Hermine. C'est plus convenable... je ne puis que ratifier ce qu'elle fera... mais la cession que j'ai faite de mes droits n'a ni diminué mes devoirs ni atténué mon affection pour Hermine, que j'aime comme si elle était ma fille, et qui sera mon unique héritière, puisque je n'ai pas d'enfants.

JACQUES, le regardant.

Vous n'avez pas d'enfants, monsieur ?

STERNAY, tout naturellement.

Non.

JACQUES.

Vous n'en avez jamais eu ?

STERNAY, même jeu.

Jamais.

JACQUES, après une pause.

Quand je me suis rendu chez vous, monsieur, c'était pour vous prévenir que mes projets de mariage doivent être considérés probablement comme non avenus.

STERNAY.

Vous retirez votre demande ?

JACQUES.

Non. Mais madame votre mère refuse son consentement, et sans doute votre décision sera conforme à la sienne.

STERNAY.

Pourquoi ce refus ?

JACQUES.

Parce que, de même que vous n'avez pas d'enfants, ce qui

peut s'expliquer, moi, je n'ai pas de père, ce qui ne s'explique pas.

STERNAY.

Pas de père?... Je ne comprends pas.

JACQUES.

Je suis un enfant naturel. Je viens de l'apprendre, il y a deux heures, et je me suis empressé d'aller vous le dire. Ma mère m'avait toujours caché ma position; sans quoi, je ne me serais pas permis de demander la main de votre nièce. Madame votre mère, qui vient d'apprendre la vérité, refuse formellement son consentement au mariage, il ne me reste donc plus d'espoir qu'en vous, monsieur.

STERNAY.

Je m'attendais peu à cette révélation si simplement, si brusquement faite.

JACQUES.

Que votre réponse soit aussi franche que l'aveu a été franc.

STERNAY.

Alors, je vous dirai, monsieur, que votre franchise prouve un honnête homme; malheureusement...

JACQUES.

Malheureusement?...

STERNAY.

Nous appartenons, ma mère et moi, elle par sa naissance, moi par mes travaux, à un monde, à deux mondes même, chez lesquels ce que les gens supérieurs appellent un préjugé s'appelle encore un principe. Hermine n'est pas ma fille, elle n'est que ma nièce. Nous ne pouvons disposer de son sort qu'avec les plus grandes réserves... Le mariage n'est pas seulement l'union de deux personnes, c'est l'alliance de deux familles; il faut donc...

JACQUES.

Que ces deux familles soient, sinon de même rang, du moins de même race?

STERNAY.

Oui, monsieur. Vous m'avez demandé d'être franc, pardonnez-moi, je le suis.

JACQUES.

Et nous allons voir jusqu'où ira cette franchise. Ma mère se nomme Clara Vignot.

STERNAY, se levant.

Clara Vignot?

JACQUES.

Oui, monsieur.

STERNAY.

Vous êtes le fils de Clara Vignot?

JACQUES.

Et le vôtre, par conséquent.

STERNAY.

Monsieur!

JACQUES.

Si vous niez que vous êtes mon père, monsieur, je me retire à l'instant même.

STERNAY.

Je ne nie rien, monsieur.

JACQUES.

Alors, monsieur, pourquoi n'avez-vous pas épousé ma mère? pourquoi ne m'avez-vous pas donné votre nom?

STERNAY.

Je n'ai rien à vous dire.

ACQUES.

Parce que?

STERNAY.

Parce que je ne puis rien réparer.

JACQUES.

Je ne vous demande pas de réparer votre conduite, monsieur; je vous demande de l'expliquer. Je ne viens pas solliciter un nom, je viens demander un renseignement. J'ai été trompé jusqu'à présent sur ma naissance, je veux savoir pourquoi. Vous seul pouvez m'éclairer, monsieur : parlez-moi donc sans détours; je suis un homme et je connais la vie. Veuillez me répondre. Que faisait ma mère quand vous l'avez connue?

STERNAY.

Elle travaillait.

JACQUES.

Pour vivre?... Je ne sais rien de plus honorable. Quelqu'un avait-il le droit de dire quoi que ce fût sur elle?

STERNAY.

Non.

JACQUES.

Et vous l'aimiez?

STERNAY.

Je l'aimais.

JACQUES.

Vous vous êtes fait aimer d'elle en lui promettant de devenir son époux?

STERNAY.

Quand je lui faisais cette promesse, je croyais pouvoir la tenir.

JACQUES.

Pourquoi ne l'avez-vous pas tenue?

STERNAY.

Les événements, plus forts que la volonté de l'homme, ma position, ma famille, qui n'eût jamais consenti à ce mariage;

des pertes d'argent, qui me faisaient encore plus l'esclave de ma mère et des nécessités sociales...

JACQUES.

Quand vous avez été résolu à vous marier avec une autre femme que la mère de votre enfant, êtes-vous venu apprendre franchement à celle-ci cette séparation? s'y est-elle résignée? y a-t-elle consenti?

STERNAY.

Non; j'ai dit seulement à votre mère que je partais.

JACQUES.

Pourquoi ce... détour?

STERNAY.

Pourquoi?... pourquoi?... Parce qu'il y a des choses qu'on n'a pas le courage de dire à une femme à laquelle, c'est vrai, on n'a rien à reprocher. J'avais peur des larmes, des récriminations, des reproches. Vous en convenez, monsieur, vous connaissez la vie aussi bien que moi; à quoi bon me forcer de vous dire ce que vous devinez et ce qui peut vous faire de la peine?... Que voulez-vous!... j'avais vingt-cinq ans, j'étais jeune. Ce dénoûment était prévu. J'ai agi comme un jeune homme, comme tant d'autres, comme vous-même auriez agi à ma place.

JACQUES.

Je ne crois pas.

STERNAY.

Vous ne croyez pas! parce qu'en ce moment il s'agit de vous. Je voudrais pouvoir réparer ce malheur; mais comment?... Je suis marié, je ne puis pas avouer la vérité à ma femme. Interrogez les sentiments qui vous ont conduit chez moi quand vous avez connu la vérité sur votre naissance, et vous verrez qu'ils n'ont rien de filial. C'est que la famille est plus qu'un lien du sang: c'est une habitude du cœur qui ne se reprend pas quand, par un événement quelconque, elle

est brisée depuis vingt années. Tout ce qu'il y a de changé dans votre vie et dans la mienne, c'est que nous savons tous deux une chose que nous ignorions tout à l'heure; qui ne vous apporte à vous qu'un chagrin, à moi qu'un regret, un remords si vous voulez; car, si j'avais su, il y a vingt ans, ce que je sais maintenant, ma vie eût probablement pris une autre direction. Vous n'êtes plus un enfant, et votre cœur et votre raison ne se contenteraient pas du nom de fils donné et reçu en cachette. Vous êtes indépendant, vous n'avez besoin de personne : je n'ai donc rien à vous offrir.

JACQUES.

C'est vrai, monsieur, le premier sentiment que j'ai connu pour vous n'a pas été un sentiment d'amour ; mais à qui la faute? Eh bien, soit, je me rends aux froids raisonnements de votre âge, à la nécessité des événements, et ne vous demande rien de ce qu'un fils peut demander à son père; mais ce que vous n'auriez pas fait pour un enfant naturel qui vous eût été inconnu, ne le ferez-vous pas pour celui dont vous connaissez le père maintenant? — Supposons, comme me le conseillait ma mère, que je fasse appel à votre cœur qu'elle dit être bon, que je réduise les ambitions de mon avenir à la seule satisfaction de mon amour et que je me borne à vous demander la main de votre nièce, me la donnerez-vous?

STERNAY.

Certes, je le voudrais; mais comment? Je ne suis pas le maître de ma nièce. Ma mère est tutrice. Il y a tout un conseil de famille. Il sera impossible de cacher l'irrégularité de votre naissance. On fera alors les suppositions les plus outrageantes pour Hermine, car c'est toujours la femme que l'on accuse. On dira que, pour que ma mère et moi nous consentions à ce mariage, en admettant que ma mère consente, il faut qu'il y ait des raisons bien graves, et on lui donnera le nom de réparation, peut-être. Faudra-t-il que je dise toute la vérité? Alors, on criera bien autrement au scandale. On dira que je fais rentrer chez moi, sous le toit conjugal, avec

le titre de belle-mère, la femme à qui j'ai refusé le titre d'épouse ; que je fais asseoir à mon foyer, presque avec le titre de gendre, l'enfant à qui j'ai refusé le titre de fils. On ajoutera que je fais passer sur la tête de cet enfant, par le moyen d'un mariage, un bien qui ne m'appartient pas, puisqu'il est l'héritage de mon frère, et que je fais des largesses à mes enfants avec l'argent des autres. Quel est celui de tous ces scandales que vous êtes prêt à accepter pour l'honneur de votre femme, pour la réputation de votre mère, pour votre dignité personnelle?

JACQUES.

Ainsi, toute ma vie est brisée, mon avenir est perdu, mon cœur est condamné pour une faute qui n'est pas la mienne, qui est la vôtre et dont vous rejetez toutes les conséquences sur moi avec la froide logique de l'égoïsme social. Mais prenez garde, monsieur, vos déductions peuvent nous conduire au renversement des lois naturelles les plus sacrées.

STERNAY.

Comment cela?

JACQUES.

Qui me montrera l'endroit de votre raisonnement où la société finit, où la nature commence? Puisque le monde ne sait pas, puisqu'il ne doit pas savoir que je suis votre fils, il ne voit en nous que deux hommes étrangers l'un à l'autre. Eh bien, supposons que je suive la logique de ma situation comme vous suivez la logique de la vôtre et que je vous demande raison, non plus comme un fils à son père, mais comme un homme à un homme, du déshonneur de ma mère, que me répondrez-vous?

SCÈNE V.

LES MÊMES, CLARA.

CLARA, qui est entrée pendant ces dernières paroles, se plaçant entre son fils et Sternay.

Jacques!

JACQUES.

Ne craignez rien, ma mère, nous ne faisons que de la logique, monsieur et moi.

STERNAY.

Eh bien, je vous répondrai que, logiquement encore, vous avez perdu le droit de me dire de ces choses-là en acceptant depuis longtemps une position dans laquelle je n'ai plus rien à faire, et dont ma délicatesse m'empêchait de vous parler. — Vous me contraignez à vous donner des raisons plus positives, je vous les donne. Ce n'est pas à M. Jacques, l'enfant sans nom, ce n'est pas au fils de Clara Vignot, l'ouvrière sans fortune, que je refuse la main de ma nièce ; je la refuse à M. de Boisceny, homme du monde, portant un nom dont je ne connais pas l'origine et ayant vingt-cinq mille livres de rente dont je ne connais pas la source.

JACQUES.

Répondez, je vous prie, ma mère, à cette question à laquelle je ne saurais que répondre, moi, puisque je vous l'ai adressée tout à l'heure.

CLARA.

Sois juge alors : M. Sternay lève sous tes yeux le voile du passé ; il voudrait, pour s'excuser, arriver à te faire accuser ta mère ; il appelle à son aide une supposition infâme, soit. (S'adressant à Sternay.) Vous savez ce qui eut lieu, n'est-ce pas, une heure après notre dernière entrevue, il y a vingt ans?... Je parvins à vous rejoindre chez votre mère, qui voulut me

faire chasser par ses gens, moi, la mère de votre fils. Ce que je vous dis alors, je ne me le rappelle plus, j'étais folle de colère et de douleur. Ce que je sais, c'est que je déchirai la donation, l'aumône que vous m'aviez laissée, que je la jetai à vos pieds et que je rentrai chez moi, mourante, désespérée, sans ressources. Dieu m'est témoin cependant que je vous aimais tant à cette époque, que, si vous m'aviez avoué la vérité, au lieu de me mentir, je m'y serais résignée. Croyez bien que, pendant ces longues heures de solitude auxquelles vous me condamniez souvent, tout en berçant mon fils qui est aujourd'hui un homme, qui nous interroge et qui va me condamner peut-être, croyez bien que j'avais prévu ce dénoûment fatal. Je n'en disais rien à personne, mais je pensais bien que M. Sternay n'épouserait jamais l'ouvrière Clara, qu'il ne reconnaîtrait jamais son fils; car, lorsque le cœur d'un père n'a pas eu cette idée le jour même de la naissance de son enfant, elle ne lui vient pas plus tard; seulement, je me disais : « Quand le moment de notre séparation sera venu, il me l'avouera franchement et loyalement, il me demandera mon pardon, sans lequel il ne saurait être heureux; il me donnera cette dernière preuve d'estime, je lui donnerai cette dernière preuve d'affection, et, de temps en temps, quand je le rencontrerai, un sourire visible pour moi seule, une larme peut-être me payera de tout ce que j'aurai souffert. »

JACQUES, ému et ne voulant pas l'être.

Ma mère !

CLARA.

Après cette scène violente, je tombai malade. Je fus soignée, comme une sœur par son frère, par un jeune homme qui avait l'âge que tu as aujourd'hui, Jacques. Il était sans parents, sans amis, et, de plus, frappé d'une maladie qui bornait son existence à quelques mois de fièvre et d'insomnie. Et moi qui venais de perdre toutes mes espérances en une journée, qui n'avais que toi à qui conter mes peines, toi qui étais trop jeune pour les comprendre, je fus prise de

pitié, d'attachement pour ce pauvre être qui escomptait sa vie pour sauver la mienne. J'eus pour lui une sorte d'amour maternel. J'entrepris à mon tour de sauver ce malade. Je prolongeai sa vie de deux mois au delà du terme fixé par la science; mais c'est tout ce que je pus faire, et, un matin du mois d'avril, il mourut en croyant enfin à la vie, dernière espérance que Dieu accorde souvent à ceux qui vont mourir. Ce fut une grande douleur pour moi, je ne te le cache pas. Quand on ouvrit le testament du mort, on trouva qu'il nous laissait toute sa fortune, que j'acceptai par ambition pour toi et comme une revanche de la destinée. Il n'avait pas de famille, je ne frustrais donc personne. J'achetai une terre que l'on nomme Boisceny. Je m'y retirai avec toi. Les gens du pays me donnèrent plutôt que je ne pris le nom de cette terre; ce nom te resta, consacré par le bien que je te faisais faire autour de toi. Je t'élevai de mon mieux, en te disant que j'étais veuve et que ton père était mort lorsque tu étais tout enfant. Voilà le seul mensonge dont je sois coupable, et Dieu sait dans quelle bonne intention je le faisais.

JACQUES.

Est-ce tout, ma mère?

CLARA.

Oui.

JACQUES, à Sternay.

Vous étiez en droit de me dire ce que vous m'avez dit tout à l'heure, monsieur; vous êtes en droit de me refuser votre nièce. Recevez mes excuses pour les paroles que je me suis permises. (Mouvement de Sternay.) Maintenant, monsieur, vous pouvez vous retirer, nous n'avons plus rien à nous dire. (Sternay sort.)

SCÈNE VI.

JACQUES, CLARA.

JACQUES, à Clara.

Adieu, ma mère.

CLARA.

Tu me quittes? où vas-tu?

JACQUES.

Oh! je n'en sais rien. Tout droit devant moi.

CLARA.

Que crois-tu donc?

JACQUES.

Je crois que vous m'avez dit la vérité, ma mère; je crois que vous n'avez rien à vous reprocher, j'en suis sûr, mais je suis bien malheureux!

CLARA.

Jacques! Tu doutes de moi.

JACQUES.

Non; mais je suis forcé de me dire que mon père est quitte envers moi, envers vous, envers le monde.

CLARA.

Pourquoi?

JACQUES.

Parce que l'intervention immédiate d'un étranger dans votre abandon et dans votre douleur, l'influence de ce sauveur sur tout votre avenir, donnent quittance à M. Sternay des remords qu'il désirait tant ne pas avoir. Et moi, comment voulez-vous que je vive maintenant? A chaque pas que je ferais, je croirais entendre autour de moi : « Vous voyez bien cet homme, on l'appelle M. de Boisceny ; ce n'est pas son nom! Son nom est Jacques. Quant à son père, on ne le

connaît pas! — Il est riche... D'où lui vient cette fortune?... D'un jeune homme, d'un enfant qui se mourait, et qui, dominé par la mère de M. Jacques, lui a laissé en mourant tout ce qu'il possédait. »

CLARA.

Jacques!

JACQUES, qui commence à ne plus se contenir.

Voilà ce que, depuis vingt ans, on a dû dire autour de moi sans que je l'entende, voilà ce que j'entendrai, maintenant que je connais la vérité.

CLARA.

J'étais une pauvre fille sans instruction, sans connaissance du monde, je t'adorais; que fallait-il faire?

JACQUES, éclatant.

Il fallait accepter l'aumône de mon père, plutôt que le don d'un étranger, n'eussiez-vous eu à me donner que du pain et de l'eau; puis, quand j'aurais été en âge de comprendre et de travailler, il fallait m'avouer toute la vérité et faire de moi un ouvrier obscur, sans autre ambition que son pain de chaque jour, sans autre éducation que le respect de sa mère et l'honnêteté de sa vie; si vous n'aviez pas de quoi me nourrir, il fallait me mettre dans un hospice, il fallait me casser la tête sur un pavé, mais il ne fallait pas faire de moi un faux gentilhomme affublé d'un nom d'emprunt, vivant sans pudeur et sans honte d'un double déshonneur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ARISTIDE.

ARISTIDE, qui est entré pendant les derniers mots, levant la main sur Jacques.

Misérable!...

JACQUES, avec colère.

Monsieur!

ARISTIDE, le regardant en face.

Oh! tu ne me fais pas peur. Je te répète que l'homme qui insulte une femme est un lâche, mais que l'homme qui insulte sa mère est plus misérable qu'un laquais et un voleur. Ne dis pas un mot, ne fais pas un geste... je t'étrangle comme un chien! — Que je suis bête, moi! je m'emporte... un notaire... et la situation est impossible. (Prenant Jacques par le bras.) Allons, va embrasser ta mère, imbécile.

JACQUES, se jetant aux pieds de sa mère.

Ah! vous avez raison, je suis un misérable.

CLARA.

Mon pauvre enfant!

JACQUES, tendant la main à Aristide et s'adressant toujours à sa mère.

Pardonne-moi, pardonne-moi, je t'en prie!

CLARA.

Oui! je te comprends et je te pardonne.

JACQUES.

J'ai eu un moment de folie, mais je m'attendais si peu à cette nouvelle!... maintenant, je suis calme, et nous ne parlerons plus jamais de cela. Mais j'ai besoin de pleurer encore un peu. J'allais avec tant de confiance dans la vie! Cet homme a été cruel pour moi. Un père!... C'est étrange!... peut-être est-ce ma faute? Il me semble cependant qu'un mot de lui eût suffi pour que je l'aimasse depuis vingt ans; mais, quand il m'a dit si tranquillement qu'il n'avait jamais eu d'enfants, quand je me suis vu si simplement et si facilement rayé de sa vie, j'ai éprouvé une sensation intraduisible, j'ai eu le cœur comme inondé de glace tout à coup; enfin, il paraît que la vie a de ces épreuves-là. Il me reste la conscience que je suis un honnête homme et votre amour, n'est-ce pas, ma mère?... car tu me pardonnes, et tu m'aimes...

ARISTIDE.

Et bien d'autres encore t'aiment!... moi, par exemple ! et mademoiselle Hermine aussi !

JACQUES.

Oui, peut-être... mais ne comptons pas trop là-dessus. La pauvre enfant n'est pas libre... et puis elle ne savait pas... Il ne faut pas trop demander au cœur d'une femme. Le mieux est de tout prévoir. Nous allons partir. Nous vivrons tous ensemble à la campagne. Nous verrons ce que le temps décidera. (A sa mère.) Cela te convient-il?

CLARA.

Tu le demandes?

JACQUES.

Il y a d'autres gens que nous qui souffrent. Nous tâcherons de faire du bien! (On frappe.)

ARISTIDE.

Entrez. (Jacques, qui était aux genoux de sa mère, s'est levé et s'essuie es yeux.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

M. de Boisceny?

JACQUES.

Me voilà, monsieur.

LE MARQUIS.

Je suis chargé d'une lettre pour vous, monsieur. (Il remet une lettre à Jacques.)

JACQUES, lisant.

« Monsieur, vous pouvez remettre en toute confiance à M. le marquis d'Orgebac, mon oncle, les papiers dont vous

avez bien voulu vous charger pour moi. Je regrette de partir sans avoir pu vous remercier moi-même, mais je vous prie de croire, monsieur, à ma reconnaissance et à l'expression de mes sentiments les plus distingués. HENRIETTE STERNAY. » (Il prend les papiers dans sa poche et les donne au marquis.) Voici ces papiers, monsieur; vous prierez madame Sternay de m'excuser si je ne les lui ai pas remis dès que je les ai eus, mais j'avoue que je les avais oubliés au milieu de préoccupations personnelles.

LE MARQUIS.

Voulez-vous me donner votre main, monsieur?

JACQUES, lui tendant la main.

Avec plaisir.

LE MARQUIS.

Au revoir, monsieur.

JACQUES.

Au revoir.

LE MARQUIS, à Clara.

Vous pouvez être fière de votre fils, madame, c'est un homme d'honneur. Il avait une vengeance dans les mains, il n'y a pas même pensé.

CLARA.

Merci, monsieur!

JACQUES, au marquis.

Pardon, monsieur le marquis; mais, puisque vous paraissez vous intéresser à moi, voulez-vous me permettre de vous adresser une question?

LE MARQUIS.

Certainement.

JACQUES.

Vous savez ce qui s'est passé entre M. Sternay et moi?

LE MARQUIS.

Oui.

JACQUES.

Et madame Sternay?

LE MARQUIS.

Elle sait seulement que le mariage est rompu, sans connaître les causes de cette rupture.

JACQUES.

Et mademoiselle Hermine?

LE MARQUIS.

A reçu l'ordre de ne plus penser à vous, sans autre explication.

JACQUES.

Alors?

LE MARQUIS.

Alors, elle a voulu savoir les raisons de cet ordre; et comme on a refusé de les lui dire, vous connaissez son caractère, elle s'est disposée à venir les demander elle-même à madame votre mère.

JACQUES.

Et?

LE MARQUIS.

Et, comme ma sœur n'a pas trouvé la démarche convenable, elle l'a empêchée; et, pour n'avoir pas à l'empêcher de nouveau, elle renvoie Hermine au couvent.

JACQUES.

Jusqu'à?

LE MARQUIS.

Jusqu'à sa majorité.

JACQUES.

Merci, monsieur. (Le marquis salue et sort. — A Aristide, moitié triste, moitié gai.) Eh bien, parrain, je crois que voilà une rude journée.

ACTE TROISIÈME

Chez le marquis d'Orgebac.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, ARISTIDE.

LE MARQUIS.

Ainsi, mon cher monsieur Fressard, vous aurez la bonté de faire cela pour moi : vous avez bien compris?

ARISTIDE.

Parfaitement! J'ai compris que vous m'avez invité, pendant mon séjour à Paris, à venir passer la journée à la campagne et que vous m'envoyez discuter un bail avec votre fermier.

LE MARQUIS.

Je vous demande pardon, mon cher monsieur Fressard, mais...

ARISTIDE.

Je plaisante, monsieur le marquis. Depuis un an, depuis le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, et où vous avez tendu si cordialement la main à Jacques, je vous ai été tout acquis. Vous me faites l'honneur de m'inviter à passer la journée avec vous, et vous me donnez un acte à rédiger : c'est tout bénéfice et je vous en remercie.

LE MARQUIS.

J'aime les natures droites et franches; vous m'avez plu tout

de suite. Je vous en veux seulement de ne pas m'avoir amené madame Fressard. Je suis un garçon, c'est vrai, mais un bien vieux garçon.

ARISTIDE.

Ce n'est pas pour cela que Victoire n'est pas venue; mais elle ne va et ne peut aller nulle part à cause de ses enfants.

LE MARQUIS.

Combien avez-vous donc d'enfants?

ARISTIDE.

Neuf : le nombre des Muses.

LE MARQUIS.

Ce sont des filles?

ARISTIDE.

Tous garçons!

LE MARQUIS.

Et quel âge a le dernier de vos garçons?

ARISTIDE.

Le dernier a un mois.

LE MARQUIS.

Alors, madame Fressard est encore souffrante?

ARISTIDE.

Victoire? On voit bien que vous ne la connaissez pas, monsieur le marquis; il y a quinze jours qu'elle trotte comme s'il ne s'était rien passé, et elle est prête à recommencer... si on veut.

LE MARQUIS.

Et vous êtes heureux d'avoir tant d'enfants?

ARISTIDE.

Ma foi, oui! L'aîné a dix-neuf ans. Il est venu au monde neuf mois, jour pour jour, après mon mariage; il est à Saint-Cyr. Il va très-bien : voilà sa carrière trouvée. Le second a dix-sept ans, il a du goût pour le commerce : il sera com-

merçant. Je veux bien diriger mes enfants, mais je ne veux pas les contrarier. Voyez-vous, monsieur le marquis, j'ai toujours vécu en province. Par ma profession, j'ai été à même de voir de près les vices, les passions, les tendances des hommes. Ils sont dans le faux tant qu'ils sont en dehors de la famille, comme fils, comme époux, comme père. Le but de la nature est que l'homme ait beaucoup d'enfants, qu'il les élève bien pour qu'ils soient utiles, et qu'il les aime bien pour qu'ils soient heureux. Se marier quand on est jeune et sain, choisir, dans n'importe quelle classe, une bonne fille franche et saine, l'aimer de toute son âme et de toutes ses forces, en faire une compagne sûre et une mère féconde, travailler pour élever ses enfants et leur laisser en mourant l'exemple de sa vie : voilà la vérité. Le reste n'est qu'erreur, crime ou folie.

LE MARQUIS.

Vous êtes un grand philosophe, mon cher monsieur Fressard.

ARISTIDE.

J'ai eu un bon père, j'ai un bon estomac et j'ai une bonne femme : voilà tout. C'est dans les idées ci-dessus que j'ai élevé Jacques, car je remplaçais son père, heureusement; aussi, quand le pauvre garçon a rencontré votre petite nièce, il ne voulait plus en démordre. Enfin il y a les gens comme vous, monsieur le marquis, qui, n'ayant jamais été mariés et n'ayant jamais eu d'enfants, sont utiles aux enfants des autres. Ces gens-là, il faut les bénir et les aimer comme je vous aime depuis que je vous connais. Là-dessus, je vais faire votre bail, et il sera bien fait, je vous en réponds.

LE MARQUIS.

Je suis tranquille.

ARISTIDE.

On dîne à six heures?

LE MARQUIS.

A six heures précises.

ARISTIDE.

Je vous préviens que j'aurai faim. La régularité des repas, voilà encore une chose importante dans la vie. L'appétit! c'est la conscience du corps.

LE MARQUIS.

Et Jacques vient dîner avec nous?

ARISTIDE.

Il n'est pas sûr de pouvoir dîner. Il partira peut-être ce soir, mais il viendra toujours vous rendre ses devoirs. A tantôt!

LE MARQUIS.

A tantôt! (Sternay entre au moment où Aristide sort.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, STERNAY.

STERNAY.

Je connais cette figure-là. Quel est ce monsieur, mon oncle?

LE MARQUIS.

C'est un notaire... c'est mon notaire.

STERNAY.

Je l'ai vu quelque part.

LE MARQUIS.

Tu as dû le voir. Tu dînes avec nous?

STERNAY.

Oui, oui! ainsi que la marquise, ma femme et ma nièce. Vous avez reçu ma lettre?

LE MARQUIS.

Oui, et j'ai invité quelques personnes pour que vous ne

vous ennuyiez pas trop et pour fêter ton retour, car voilà près d'un an que nous ne nous sommes vus.

STERNAY.

Onze mois!

LE MARQUIS.

Et vous avez fait un bon voyage?

STERNAY.

Superbe, et qui a fait beaucoup de bien à Henriette. Ce golfe de Naples est magnifique. Et vous, qu'est-ce que vous êtes devenu pendant ce temps-là?

LE MARQUIS.

La Chambre, quelques travaux de commissions, une promenade à cheval ou en voiture, la chasse, mes livres, deux ou trois bons amis : voilà.

STERNAY.

Eh bien, moi, mon cher oncle, vous me voyez avec des idées nouvelles.

LE MARQUIS.

Ah! ah!

STERNAY.

Je viens vous les communiquer et vous demander vos conseils. Vous savez combien je vous aime et quelle confiance j'ai dans votre expérience et votre sagesse.

LE MARQUIS.

Tu es bien bon. Je t'écoute.

STERNAY.

J'ai quitté les affaires.

LE MARQUIS.

Depuis longtemps?

STERNAY.

Depuis six mois.

LE MARQUIS.

Est-ce qu'elles étaient mauvaises?

STERNAY.

Excellentes; mais j'ai trouvé à réaliser un beau bénéfice, et puis je voyageais! J'ai vendu ma part.

LE MARQUIS.

Ta mère le désirait?

STERNAY

Oui.

LE MARQUIS.

Et quand elle veut une chose...

STERNAY.

Elle le veut bien; je vous en réponds.

LE MARQUIS.

Du reste, elle n'a pas à se plaindre. Tu as toujours été très-soumis.

STERNAY.

Oh! mon Dieu, en somme, c'est une femme d'un grand sens et d'une grande vertu.

LE MARQUIS.

Oui, oui.

STERNAY.

J'ai donc vendu ma part. Ai-je eu tort?

LE MARQUIS.

Tu as eu raison.

STERNAY.

Vous m'approuvez ?

LE MARQUIS.

Je t'approuve.

STERNAY.

Vous ne vous moquez pas de moi?

LE MARQUIS.

A quel propos?

STERNAY.

Cela vous est arrivé souvent. Me voilà donc libre! Que faire? Il m'est venu une idée.

LE MARQUIS.

Qui est?

STERNAY.

Qui est une idée d'ambition.

LE MARQUIS.

Tiens, tiens!

STERNAY.

Mais de cette ambition qui pousse de quarante à cinquante ans.

LE MARQUIS.

Avec le ventre?

STERNAY.

Justement. C'est ennuyeux de ne pas être quelque chose. On s'en aperçoit quand on voyage; il n'est plus permis à un homme de mon âge de ne pas être au moins membre du conseil général et décoré.

LE MARQUIS.

Tu veux avoir de la garde nationale à ton enterrement, je te vois venir.

STERNAY.

Enfin je vois tant d'imbéciles qui ont des positions...

LE MARQUIS.

Que tu dis que tu y as tout autant de droits qu'eux.

STERNAY.

Vous me comprenez?

LE MARQUIS.

Parfaitement.

STERNAY.

Il n'y a qu'un moyen d'arriver à quelque chose.

LE MARQUIS.

C'est?

STERNAY.

C'est la députation. J'ai une position honorable, une belle fortune, des amis dans mon département. J'ai usé de mon influence pour les autres; à mon tour.

LE MARQUIS.

Eh bien, mon cher ami, tu as eu une idée excellente. Sois un homme politique; ça ne peut faire de mal à personne. Et tu comptes siéger dans l'opposition?

STERNAY.

Oh! ma foi, non.

LE MARQUIS.

Tu te rallies, alors; car ta mère avait cru devoir être légitimiste.

STERNAY.

Il y a si longtemps.

LE MARQUIS.

Elle t'approuve, alors?

STERNAY.

C'est elle qui... (S'arrêtant.)

LE MARQUIS.

Achève donc; c'est elle qui t'a donné ce conseil?

STERNAY.

Eh bien, oui.

LE MARQUIS.

C'est un conseil excellent.

STERNAY.

Et vous m'aiderez?

LE MARQUIS.

Comment?

STERNAY.

En me recommandant au ministre, avec qui vous êtes très-lié.

LE MARQUIS.

Tu voudrais être le candidat du ministère?

STERNAY.

Dans mon département, où les élections vont avoir lieu.

LE MARQUIS.

Je te présenterai au secrétaire du ministre.

STERNAY.

Quand?

LE MARQUIS.

Tout à l'heure.

STERNAY.

Il va venir?

LE MARQUIS.

Je l'attends; et il a une grande influence sur le ministre.

STERNAY.

A merveille. Le reste ne dépend plus que de vous.

LE MARQUIS.

Il y a donc un reste?

STERNAY.

Oui.

LE MARQUIS.

Voyons-le.

STERNAY.

Vous me répondrez : oui ou non, sans vous gêner.

LE MARQUIS.

Mais va donc.

STERNAY.

Eh bien, je viens vous dire tout simplement : Il n'y a que vous qui ayez le titre et le nom de nos aïeux paternels; vous êtes garçon, vous ne comptez pas vous marier. Ce titre et ce nom mourront avec vous. Franchement, ce n'est pas juste, et, puisque vous n'avez qu'un mot à dire pour qu'ils restent dans la famille...

LE MARQUIS.

Comment ?

STERNAY.

Adoptez-moi : vous n'avez pas d'enfant.

LE MARQUIS.

Ni toi non plus.

STERNAY.

Moi, je suis marié.

LE MARQUIS.

Et ta femme est encore jeune... On ne sait pas ce qui peut arriver. C'est encore une bonne idée que tu as eue là, mais il y a vingt ans que ta mère l'a eue avant toi. A l'époque de ton mariage, elle m'en a cassé la tête.

STERNAY.

Et vous avez refusé ?

LE MARQUIS.

Tu as dû t'en apercevoir.

STERNAY.

Mais aujourd'hui ?

LE MARQUIS.

Aujourd'hui, je refuse toujours.

STERNAY.

Me croyez-vous indigne de porter votre nom ?

LE MARQUIS.

Non. Mais, puisque tu en as déjà un, qui est celui de ton

père et qui est très-bien... Sternay... c'est très-joli, garde ton nom, je garderai le mien. Ah! si tu n'en avais pas du tout... si tu étais comme ton fils, par exemple, je ne dis pas; et encore, tu as bien refusé ton nom à ton fils quand il est venu te le demander.

STERNAY.

Mon fils! mon fils! D'abord, il n'est pas venu me le demander, et puis c'est tout autre chose, et, puisque vous me parlez de cette histoire...

LE MARQUIS.

Mon cher ami, à ton âge comme au mien, on sait ce qu'on fait, et, si tu n'as pas épousé la mère de ton enfant, si tu n'as pas reconnu ton fils, si tu ne lui as pas donné ta nièce, tu avais certainement d'excellentes raisons.

STERNAY.

Oui, excellentes.

LE MARQUIS.

Je voudrais bien les connaître.

STERNAY.

Ah çà! voyons, mon oncle, est-ce vous qui allez me faire de la morale, après la vie que vous avez menée?

LE MARQUIS.

Moi, mon cher, je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais compromis une femme ou déshonoré une fille. Je n'ai heureusement rencontré que des personnes qui avaient pris leurs précautions avant de me connaître. Je n'ai eu que des amours de table d'hôte. J'ai mangé du plat que me passait mon voisin de droite, je l'ai passé à mon voisin de gauche, j'ai payé et je suis parti. Si j'avais été à ta place...

STERNAY.

Vous auriez fait ce que j'ai fait.

LE MARQUIS.

Non.

STERNAY.

Vous n'auriez pas épousé une ouvrière dont la mère était mercière en province, le père cantonnier et la tante femme de ménage. Voyons, mon oncle, il faut être juste, on ne fait pas de ces mariages-là.

LE MARQUIS.

Soit. Mais on reconnaît l'enfant.

STERNAY.

Pas davantage. On n'embarrasse pas toute sa vie pour une erreur de jeunesse. On assure à l'enfant de quoi vivre, comme je l'ai fait (ce n'est pas ma faute si sa mère n'a pas accepté), et on se conduit, en faisant ainsi, comme deux hommes sur cent; et ce n'est pas quand un enfant a vingt-trois ans, qu'il y a vingt ans qu'on n'a entendu parler de lui, qu'on n'y pense plus, qu'on est marié, qu'on est vieux, qu'on ne sait pas ce qu'il a pu faire, qu'il porte un autre nom que celui de sa mère, qu'il vient presque vous provoquer, car j'ai vu le moment où il me provoquait, qu'on va le reconnaître, faire un scandale, se brouiller avec sa mère et avec sa femme. Si ce garçon avait été malheureux... mais il est plus riche que moi.

LE MARQUIS.

Oui, s'il avait crevé de faim, tu lui aurais alloué six cents francs de pension et peut-être autant à la mère, mais il n'avait besoin que d'un nom. Alors, à ce qu'il paraît, tu as invoqué la société, la morale! Tu as dû être bien beau! j'aurais voulu être là... et, pour sortir de la fausse situation où tu étais, tu as eu le courage de vouloir faire croire à ton fils que sa mère avait eu un amant... quand tu savais le contraire.

STERNAY.

Il y avait cent à parier...

LE MARQUIS.

Tu mens!... tu savais très-bien à quoi t'en tenir, et, en tout

cas, s'il y avait cent à parier, ce n'était pas à toi de tenir le pari, surtout contre ton fils; et, quand sa mère s'est expliquée devant toi, tu pouvais, tu devais revenir sur ce que tu avais dit. Et, en admettant que tu aies cru avoir de bonnes raisons pour ne pas t'occuper de ton fils, depuis un an ton silence n'a pas d'excuse.

STERNAY.

Mais comment connaissez-vous tous ces détails?

LE MARQUIS.

Je les connais, peu t'importe comment, et je trouve que tu as commis là une petite infamie, mon bonhomme. Ta conscience ne te dit rien. Tant mieux pour toi, et n'en parlons plus. Ce n'est pas pour cela que tu es venu. Tu veux être député, tu veux être un homme politique, je ne t'en empêche pas; arrange-toi avec le gouvernement; c'est ton affaire. Mais tu veux que je t'adopte et que je te donne mon nom et mon titre? Ceci est autre chose, et je te le refuse net. Chacun a ses petites raisons. Je ne te donne pas les miennes. Qu'il te suffise de savoir qu'elles sont excellentes. Là-dessus, aime toujours bien ta maman, ne fais rien pour lui déplaire et garde le caractère que tu as, tu seras toujours heureux. C'est moi qui te le dis. Tu ne tiens pas à ce que je t'embrasse, après ce petit discours. C'est inutile, nous nous aimerons bien sans cela. (A la marquise, qui entre avec Hermine et madame Sternay.) Bonjour, ma chère sœur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA MARQUISE, HENRIETTE, HERMINE.

LA MARQUISE.

Bonjour, mon ami.

LE MARQUIS.

Vous allez bien, chère Henriette?

HENRIETTE.

A merveille, merci.

LE MARQUIS, à Hermine.

Et toi, l'enfant, on t'a donc permis de sortir du couvent aujourd'hui?

HERMINE.

Pour votre fête, c'était bien le moins.

LE MARQUIS.

En effet, c'est ma fête.

HERMINE, l'embrassant.

Et je vous la souhaite bonne et heureuse.

LE MARQUIS.

Merci, chère petite; mais le couvent te réussit.

HERMINE.

Je ne me suis jamais si bien portée.

LE MARQUIS.

Le fait est que tu as une mine superbe; tu es engraissée.

HERMINE.

J'ai cinq centimètres de plus à la taille, et j'ai grandi un peu. On est très-bien au couvent.

LE MARQUIS.

Tu t'y plaïs, alors?

HERMINE.

Beaucoup. (Elle va déposer son chapeau sur un meuble.)

LA MARQUISE, à son fils.

Eh bien?

STERNAY.

Il a refusé net.

LA MARQUISE.

Sous quel prétexte?

STERNAY.

Sous le prétexte qu'il ne veut pas.

LA MARQUISE.

Je me charge de le décider, moi.

LE MARQUIS, à Henriette.

Ce que dit Hermine est-il vrai?

HENRIETTE.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Pas un mot de M. de Boisceny?

HENRIETTE.

Pas une syllabe.

LE MARQUIS.

Même à vous?

HENRIETTE.

Même à moi.

LE MARQUIS.

Que vous a dit la supérieure du couvent?

HENRIETTE.

Qu'Hermine mange, boit, dort, cause et rit avec ses camarades comme autrefois.

LE MARQUIS.

Et vous ne l'avez pas interrogée?

HENRIETTE.

Non. Si Hermine devait répondre franchement à mes questions, elle m'aime assez pour ne pas attendre que je les lui fasse. Je respecte son secret, si elle en a un, d'autant plus facilement que je ne puis rien pour elle.

HERMINE, s'approchant du marquis.

Puis-je lire ce livre-là, mon oncle? Il n'y a rien dedans qu'une jeune fille ne puisse lire?

LE MARQUIS.

Rien; d'ailleurs, il est en anglais.

HERMINE.

Je sais l'anglais, je l'ai appris cette année.

LE MARQUIS.

Lis-le alors tant que tu voudras, ou plutôt tant que tu pourras. (Hermine va se mettre dans un coin avec son livre et paraît lire très-attentivement.)

HENRIETTE.

Vous voyez.

LE MARQUIS.

Oui; après tout, un an de couvent change bien une fille.

HENRIETTE.

Elle n'est pas de celles qui changent en un an.

LA MARQUISE, haut.

Mon frère!

LE MARQUIS.

Ma chère sœur?

LA MARQUISE.

Est-ce un secret que vous avez avec madame Sternay?

LE MARQUIS.

Oui.

LA MARQUISE.

Alors, je vous retiens après elle. Il n'y a pas besoin de prendre un numéro?

LE MARQUIS.

C'est inutile, je me le rappellerai. (A Henriette.) Et Hermine ignore toujours pourquoi son mariage n'a pas eu lieu?

HENRIETTE.

Toujours.

LE MARQUIS.

Mais vous, connaissez-vous la cause de cette rupture?

HENRIETTE.

Oui : la marquise m'a dit que M. de Boisceny n'avait pu justifier de la position qu'il s'était donnée, et que, du reste, il avait compris lui-même qu'il ne devait plus prétendre à cette union.

LE MARQUIS.

Voilà tout?

HENRIETTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Et Sternay ne vous a rien dit, lui?

HENRIETTE.

Rien. Il a confirmé le dire de sa mère.

LE MARQUIS.

Je vous dirai tout, moi; car il faut que vous sachiez la vérité. Ces gens-là sont par trop égoïstes, et, quand vous la connaîtrez, vous m'aiderez, si ces deux enfants s'aiment toujours, à conclure ce mariage.

HENRIETTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est que M. de Boisceny s'est conduit avec moi comme le plus galant homme du monde.

LE MARQUIS.

C'est vrai.

LA MARQUISE, haut.

Eh bien, mon frère?

LE MARQUIS.

On y va, ma sœur; vous vous ennuyez donc bien avec votre fils? (A madame Sternay.) Et vous? peut-on vous demander comment vous avez fait ce voyage?

HENRIETTE, lui tendant la main.

Bien.

LE MARQUIS.

Vous êtes contente?

HENRIETTE.

Je n'ai jamais été si heureuse.

LE MARQUIS.

M. de Nervaux est marié?

HENRIETTE.

Oui; sa femme est très-gentille; nous nous sommes rencontrés à Venise.

HERMINE, s'approchant.

Mon oncle, vous savez l'anglais?

LE MARQUIS.

Oui.

HERMINE.

Que veut dire ce mot : *stiffness*.

LE MARQUIS.

Il veut dire : persévérance, petite rusée!

HERMINE.

Merci.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES.

LE MARQUIS, voyant arriver Jacques, à la marquise.

Il faut remettre encore un peu ce que vous avez à me dire, ma chère sœur; heureusement, vous passez la journée avec nous. (Présentant Jacques.) M. Jacques Vignot. (Présentant la marquise.) Madame Sternay, ma sœur, née marquise d'Orgebac. Votre mère ne vous accompagne pas, mon cher Jacques?

JACQUES.

Non, monsieur le marquis; ma mère, vous le savez, sort

très-peu ; et, aujourd'hui, elle active tous mes préparatifs de voyage.

LE MARQUIS.

Vous partez donc, décidément?

JACQUES.

Ce soir. C'est une bonne nouvelle que je viens vous apprendre.

LA MARQUISE, à Sternay.

Quelle est cette plaisanterie? C'est là le fils de Clara Vignot?

STERNAY.

Oui, ma mère; je n'y comprends rien.

LE MARQUIS, présentant Sternay à Jacques.

Mon neveu M. Sternay...

JACQUES, saluant.

J'ai déjà eu l'honneur de me trouver une fois avec monsieur.

LE MARQUIS, le présentant à Henriette.

Madame Sternay... (Jacques salue très-respectueusement.)

HENRIETTE, à Jacques.

Je demandais tout à l'heure de vos nouvelles, monsieur; seulement, je ne connaissais pas le nom sous lequel vous venez de m'être présenté.

JACQUES.

C'est pour cela que je me suis fait présenter de nouveau, madame. Le nom que je portais ne m'appartenant pas, j'ai dû le quitter et reprendre mon nom véritable.

HENRIETTE.

Quel que soit votre nom, monsieur, il est celui d'un homme que j'estime et à qui je suis heureuse de le dire.

JACQUES.

Je vous remercie, madame.

LA MARQUISE, à elle-même.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

JACQUES, allant à Hermine et lui tendant la main.

Bonjour, Hermine.

HERMINE, lui donnant la main.

Bonjour, Jacques; vous n'avez donc pas douté de moi?

JACQUES.

Pas un seul instant.

HERMINE.

Ni moi de vous.

LA MARQUISE.

Est-ce que vous devenez folle, Hermine?

HERMINE.

Je ne crois pas, bonne maman.

LA MARQUISE.

Que veut dire alors cette façon d'être avec monsieur?

HERMINE.

Elle est toute simple : monsieur et moi, nous nous aimions, l'année dernière, nous nous le sommes dit, et j'ai juré à monsieur d'être sa femme comme il m'a juré d'être mon mari. Vous avez cru devoir vous opposer à notre mariage, sans me dire pourquoi, et je n'ai pu mettre aucun empêchement à votre volonté, puisque je suis mineure. D'ailleurs, vous êtes plus âgée que moi, vous avez l'expérience et je pouvais m'être trompée moi-même; vous agissiez en personne sensée; mais les gens comme monsieur et moi n'ont qu'une parole, et, quand ils l'ont donnée, c'est pour la vie. Après une année de séparation forcée, nous nous retrouvons chez mon oncle, chez votre frère, chez un homme honorable enfin, qui accueille monsieur comme un ami, ce qui est la preuve que monsieur est toujours digne au moins de mon estime. Nous nous tendons franchement la main devant tout le monde et

en toute confiance, ce qui me paraît plus convenable que d'attendre une occasion de nous parler, tout bas, dans un coin. Voilà, bonne maman, l'explication de ma conduite.

LA MARQUISE.

Et peut-on savoir maintenant quels sont vos projets?

HERMINE.

Oui, bonne maman : si vous me les aviez demandés plus tôt, je vous les aurais dits plus tôt. Mes projets sont d'épouser M. Jacques Vignot, puisque je l'aime toujours, comme je voulais épouser M. Jacques de Boisceny; ce n'est plus le même nom, mais c'est le même homme.

LA MARQUISE.

Et quand comptez-vous épouser monsieur?

HERMINE.

Quand vous ne pourrez plus faire autrement, grand'mère, que de vous laisser convaincre.

LA MARQUISE.

C'est bien, mademoiselle; mais jusque-là?

HERMINE.

Jusque-là, bonne maman, vous me remettrez, je pense, au couvent où j'étais encore ce matin, et vous aurez bien raison; car, outre qu'il vous serait sans doute désagréable d'avoir sans cesse auprès de vous une petite fille aussi désobéissante que moi, de mon côté, c'est l'endroit où je désire le plus rester, jusqu'à vingt et un ans, ayant le grand désir d'apprendre toutes les choses utiles que je ne sais pas encore.

LA MARQUISE.

Alors, si vous voulez, nous partirons tout de suite; car mon avis à moi est que votre place n'est plus ici.

HERMINE.

Je suis à vos ordres, bonne maman.

LA MARQUISE.

Partons donc.

HERMINE.

Partons. (Elle va prendre son chapeau.)

HENRIETTE, conciliante.

Madame...

LA MARQUISE.

Vous n'avez rien à voir là dedans.

STERNAY.

Voyons, ma mère, voyons...

LA MARQUISE.

Vous me trouverez chez moi si vous avez à me parler, mon fils. (Au marquis.) Quant à vous, mon frère, c'est la dernière fois que vous me voyez chez vous, et je vous aurais tenu quitte plus tôt de ma présence, si j'avais pu prévoir les rencontres auxquelles vous m'exposeriez.

LE MARQUIS.

Comme il vous plaira, ma chère sœur; mais vous ne vous êtes rencontrée chez moi qu'avec des personnes que j'estime et que j'aime.

LA MARQUISE.

Venez, Hermine.

HERMINE.

Me voici, bonne maman. (Très-simplement.) Au revoir, Jacques.

JACQUES.

Au revoir, Hermine. (Hermine et la marquise sortent.)

STERNAY, à Jacques.

Il faut que je vous parle

JACQUES.

Je suis tout à vous, monsieur.

LE MARQUIS, à Henriette.

Ces messieurs ont certainement à causer; venez faire un tour de jardin, chère Henriette, que je vous raconte une histoire et que je vous communique une idée.

HENRIETTE.

Je n'y comprends plus rien; qui est-ce qui a raison dans cette affaire?

LE MARQUIS.

Tout le monde: voilà bien où est la difficulté! (Ils sortent.)

SCÈNE V.

JACQUES, STERNAY.

STERNAY.

Voyons, monsieur, où voulez-vous en venir?

JACQUES.

Moi, monsieur? Mais à rien du tout.

STERNAY.

Votre présence dans cette maison, le jour où j'y reviens pour la première fois, prouve cependant que vous avez un but.

JACQUES.

Vous êtes complétement dans l'erreur, monsieur.

STERNAY.

Qu'êtes-vous venu faire ici?

JACQUES.

Je suis venu voir M. d'Orgebac, lui dire adieu, car je pars ce soir, et j'ignorais non-seulement que vous fussiez chez lui, mais encore que vous fussiez de retour et que vous fussiez parti. Je vous avouerai même que, si j'avais su vous rencontrer, vous et madame votre mère, j'aurais refusé l'invita-

tion du marquis pour ne pas nous exposer les uns et les autres aux embarras d'une situation désagréable pour ceux-ci, pénible pour ceux-là, ridicule pour tous. Le marquis ignorait comme moi que vous lui feriez visite aujourd'hui. Le hasard seul, cette fois encore, a tout combiné.

STERNAY.

Alors, vous êtes très-lié avec mon oncle?

JACQUES.

Comme un homme de mon âge peut être lié avec un homme du sien. Une circonstance indépendante de notre volonté à tous deux nous a mis en rapport ensemble l'année dernière, une heure après que je vous connaissais. M. d'Orgebac s'est pris subitement d'amitié pour moi, il a essayé de m'être utile, il a réussi, et j'ai pour lui la plus vive reconnaissance et la plus sincère affection. Je m'attache très-facilement. J'ai ce qu'on appelle une nature aimante. Depuis six mois, nous sommes non-seulement en relations affectueuses, mais en relations d'affaires; j'ai très-souvent des communications à lui transmettre de la part du ministre, dont je suis le secrétaire.

STERNAY.

Comment! c'est vous qui êtes le secrétaire du ministre?

JACQUES.

Oui, monsieur.

STERNAY.

Ah! je vous fais mon compliment. C'est au marquis que vous devez cette position?

JACQUES.

Un peu, monsieur, et à un travail que je lui ai adressé sur la question qui s'agite en Orient et que j'ai beaucoup étudiée. Le ministre l'a lu, il a désiré me connaître, le marquis m'a présenté à lui, lui a même raconté mon histoire, en ne nommant que les personnes qu'il devait nommer, bien en-

tendu; le ministre s'est montré très-bienveillant à mon égard et m'a demandé si je voulais rester auprès de lui, j'ai accepté, et je crois que je lui suis assez utile.

STERNAY.

Vous êtes dans des idées beaucoup plus sages que l'année dernière.

JACQUES.

Je suis tout simplement dans les idées d'un homme qui a souffert beaucoup en peu de temps. Un moment, j'ai douté de la vie, je me suis abandonné à la colère, à la haine. J'étais jeune, inexpérimenté, étranger aux grandes émotions; mais les sentiments de ma véritable nature ont repris le dessus, et je suis redevenu bon comme ma mère m'avait appris à l'être. Il y a de braves gens dans le monde, et, depuis un an, j'ai vu venir à moi des sympathies que je n'avais pas connues jusqu'alors, qui m'ont conseillé, soutenu, dirigé. J'ai beaucoup d'amis; et puis les événements les plus douloureux ont quelquefois un bon résultat. Souvent une douleur inattendue, un malheur injuste, donnent à l'homme une énergie et une persévérance qu'il n'eût peut-être jamais trouvées dans le bonheur, et tel est devenu un homme supérieur après avoir souffert, qui n'eût été qu'un homme vulgaire s'il eût toujours été heureux. Je ne suis pas un homme supérieur, mais je commence à être un homme utile, et je le dois aux événements imprévus de l'année passée. Je n'ai donc pas à vous en vouloir, monsieur; j'ai presque à vous remercier, quoique le bien que vous m'avez fait, vous me l'ayez fait un peu malgré vous. Je sers mon pays dans la mesure de mes forces, sans bruit et sans ostentation. J'avais le goût naturel de l'obscurité, ma naissance m'en a fait un devoir, et ce ne serait que poussé par une volonté plus forte que la mienne, que je consentirais à en sortir. Je n'ai pas d'ambition et je comprends que je ne puis pas avoir d'orgueil. Je dois le jour à une faute; je n'en rougis ni ne m'en vante; je ne le cache ni ne l'avoue; je l'accepte comme un fait, et je

crois que nul ne sera en droit de reprocher cette faute soit à ma mère, soit à moi, en voyant la modestie de notre vie à tous les deux. Cependant, comme Dieu est juste, il m'envoie une compensation dans l'amour de votre nièce. Ni vous ni votre mère ne croyez devoir me la donner, soit; au lieu de tenir ma femme de sa famille, je la tiendrai de la loi qui, si elle a frappé un côté de mon cœur, consolera du moins l'autre. Vous voyez, monsieur, que je n'ai aucune raison d'en vouloir à personne, que j'ai assez bien arrangé ma vie, et que je suis, je le crois du moins, dans le simple, dans le juste et dans le vrai.

STERNAY, à part.

Mais il est charmant, ce gaillard-là! (Allant à lui.) Jacques...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HENRIETTE.

JACQUES, voulant éviter toute autre explication.

Voici madame Sternay, monsieur, je vous laisse. (A Henriette, en lui tendant la main.) Adieu, madame.

HENRIETTE.

Vous partez, monsieur?

JACQUES.

Je retourne à Paris à l'instant, et je le quitte ce soir.

HENRIETTE.

Ce soir même?

JACQUES.

Oui. Je suis venu dire adieu au marquis et je n'ai que le temps d'aller embrasser ma mère. Permettez-moi de vous remercier encore une fois, madame, de l'accueil que vous m'avez toujours fait et de la sympathie que vous n'avez cessé de me témoigner. (Il salue et sort.)

SCÈNE VII.

HENRIETTE, STERNAY.

HENRIETTE.

Eh bien, le marquis m'a tout raconté.

STERNAY.

Qu'est-ce qu'il vous a raconté, chère amie?

HENRIETTE.

Il m'a raconté que Jacques Vignot est votre fils.

STERNAY.

Alors, chère amie, je ne vous le cacherai pas plus longtemps.

HENRIETTE.

Je voudrais même savoir pourquoi vous me l'avez caché.

STERNAY.

Quand aurais-je pu vous le dire?

HENRIETTE.

Avant notre mariage.

STERNAY.

Votre famille m'aurait refusé votre main, et...

HENRIETTE.

Et...?

STERNAY.

Et je vous aimais...

HENRIETTE.

Je le veux bien. En tout cas, si vous n'aviez pas le courage de faire cet aveu avant votre mariage, il fallait avoir l'esprit de le faire après, quand on ne pouvait plus rien empêcher. J'aurais pris cet enfant, je l'aurais élevé auprès de nous.

STERNAY.

Vous auriez fait cela?

HENRIETTE.

Pourquoi pas?

STERNAY.

Mais la mère n'eût pas abandonné son fils.

HENRIETTE.

C'est vrai, on ne pense jamais à la mère dans ces cas-là. Eh bien, monsieur, il fallait épouser la mère. Cela eût probablement mieux valu pour tout le monde.

STERNAY.

Henriette!

HENRIETTE.

Enfin il ne s'agit plus du passé. Quels sont vos projets maintenant?

STERNAY, naïvement.

Qu'est-ce que vous me conseillez?

HENRIETTE.

Je vous conseille de faire tout au monde pour sortir de la position où vous êtes, qui serait honteuse si elle n'était pas ridicule, car vous étiez ridicule tout à l'heure, monsieur, en présence de votre fils; cette situation se renouvellera toutes les fois que vous vous trouverez ensemble.

STERNAY.

Je ne pouvais rien dire devant ma mère, devant vous et surtout devant Hermine, qui doit ignorer ces secrets de famille; car vous désirez qu'elle les ignore?

HENRIETTE.

Évidemment; mais il faut trouver un moyen de la marier tout de suite avec votre fils, puisqu'elle l'aime toujours.

STERNAY.

Trouvons-le, je ne demande pas mieux.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est que la mère?

STERNAY.

Quelle mère?

HENRIETTE.

La mère de votre fils, quelle femme est-ce?

STERNAY.

C'est vrai, vous ne la connaissez pas.

HENRIETTE.

Où voulez-vous que je l'aie connue? Je vois seulement comment elle a élevé son fils, et, à la juger par là, ce serait une honnête femme.

STERNAY.

Clara? C'est la plus honnête femme du monde.

HENRIETTE.

Merci. Eh bien, alors, monsieur, qu'est-ce que vous attendez?

STERNAY.

Pour...?

HENRIETTE.

Pour sauter au cou de votre fils et pour lui donner votre nom.

STERNAY.

J'attends! j'attends! Vous voyez les choses comme une femme, avec votre cœur; moi, je les vois avec ma raison.

HENRIETTE.

Les rôles sont intervertis, alors; mais votre raison, votre égoïsme même, vous engagent à reconnaître votre fils et à lui donner votre nom.

STERNAY.

Vous croyez?

HENRIETTE.

Si l'on arrive à tirer de vous un père véritable, on aura du bonheur, mais enfin on peut toujours essayer. D'abord c'est votre fils, voilà la meilleure raison; ensuite vous n'avez pas d'enfant; enfin, avec le caractère que je lui connais, — car il ne tient pas de vous de ce côté-là, il a du caractère, — à la majorité d'Hermine, votre fils ou non, il épousera votre nièce, après les sommations légales.

STERNAY.

Ce n'est pas douteux.

HENRIETTE.

L'histoire fera du bruit; la vérité transpirera; on se demandera pourquoi vous n'avez pas reconnu cet enfant; on cherchera dans sa vie; qu'est-ce qu'on trouvera? Un homme honorable, intelligent, qui se sera fait sa position tout seul, et l'on dira : « M. Sternay a été bien maladroit de ne pas reconnaître un homme qui pouvait lui être si utile. »

STERNAY.

Comment! lui être si utile?

HENRIETTE.

Supposez que M. Vignot porte votre nom; aimé comme il l'est du ministre, il peut demander tout ce qu'il voudra pour son père.

STERNAY.

C'est vrai.

HENRIETTE.

Vous êtes ambitieux, il vous pousse ; vous avez fait votre devoir, et vous servez vos intérêts.

STERNAY.

C'est parfaitement juste; après?

HENRIETTE.

Eh bien, après? Savez-vous ce qui va arriver, si vous ne vous décidez pas tout de suite?

STERNAY.

Qu'arrivera-t-il?

HENRIETTE.

Il arrivera qu'un autre fera ce que vous auriez dû faire, un autre reconnaîtra votre fils.

STERNAY.

Un autre reconnaîtra mon fils! Quel autre?

HENRIETTE.

Le marquis.

STERNAY.

Mon oncle?

HENRIETTE.

Lui-même.

STERNAY.

Quelle plaisanterie!

HENRIETTE.

Je ne plaisante pas plus qu'il ne plaisantait tout à l'heure quand il m'annonçait ses intentions.

STERNAY.

Il vous a dit...?

HENRIETTE.

Que, s'il ne faut qu'un nom à ce jeune homme pour qu'il épouse Hermine, il lui donnera le sien, et il le fera comme il l'a dit.

STERNAY.

Il en est capable, mais je suis là, heureusement. Vous êtes une bonne femme, Henriette, et vous m'avez donné un bon conseil... Jacques portera mon nom... Où est mon chapeau? (Au marquis qui entre.) Ah! c'est vous, mon oncle?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Tu es étonné de me voir chez moi ?

STERNAY.

Non, mais je pensais à autre chose.

HENRIETTE.

Vous n'avez plus besoin de moi?

STERNAY.

Non, il faut que je cause avec mon oncle. Voulez-vous aller m'attendre à Paris, chez ma mère? Dites-lui... non, ne lui dites rien... seulement, qu'elle attende un peu avant de reconduire Hermine à son couvent.

HENRIETTE.

Adieu, mon oncle.

LE MARQUIS.

Au revoir, ma chère enfant. (Henriette sort.)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, STERNAY.

STERNAY.

Qu'est-ce qu'Henriette vient de me dire, mon cher oncle, que vous voulez reconnaître Jacques?

LE MARQUIS.

Oui ; c'est une idée qui m'est venue tout à l'heure en l'embrassant quand il m'a quitté ; j'ai senti que je l'aimais, cet enfant ; au fait, il est de ma famille, puisqu'il est ton fils. Il

m'a semblé que c'était le moyen de tout arranger. Je n'ai pas les mêmes raisons que toi, et je venais même pour te consulter.

STERNAY.

Je vous remercie bien, mon oncle, mais votre idée devient inutile.

LE MARQUIS.

Parce que?

STERNAY.

Parce que c'est moi qui reconnais Jacques.

LE MARQUIS.

Es-tu sûr de le pouvoir?

STERNAY.

Comment, si je le peux? Le pouvez-vous, vous?

LE MARQUIS.

Parfaitement.

STERNAY.

Eh bien, alors?

LE MARQUIS.

Ce n'est pas la même chose.

STERNAY.

Non, ce n'est pas la même chose ; car, moi, je suis le père.

LE MARQUIS.

Quelle mauvaise raison !

STERNAY.

Vous trouvez?

LE MARQUIS.

Tu ne l'es plus, il y a prescription.

STERNAY.

C'est un joli mot; mais vous ne comptez pas me faire concurrence ?

LE MARQUIS.

Pourquoi pas? Tu as eu vingt-cinq ans d'avance sur moi, il fallait en profiter. Je trouve un grand garçon que j'aime beaucoup et qui m'aime bien, que personne ne réclame, et qui a besoin d'un nom. J'ai justement un nom dont je ne sais que faire, et la preuve, c'est que tu es venu me le demander et que je te l'ai refusé; je n'ai plus que quelques années à vivre, je ne sais pas pourquoi je ne me donnerais pas le luxe d'un fils pendant ces dernières années. Ce sera de l'amour filial en viager. Si l'enfant était à faire, je ne dis pas; mais, puisqu'il est tout fait...

STERNAY.

Charmant paradoxe, mais je suis là et la loi aussi.

LE MARQUIS.

La loi?

STERNAY.

Oui; la loi, le Code.

LE MARQUIS.

Mais la loi est pour moi, mon bon ami.

STERNAY.

Je serais curieux de voir cela.

LE MARQUIS, voyant entrer Fressard.

Veux-tu le voir tout de suite?

STERNAY.

Je ne demande pas mieux.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ARISTIDE.

LE MARQUIS.

Voilà justement mon notaire, et il connaît la loi, celui-là, je t'en réponds! — Arrivez, mon cher monsieur Fressard, nous avons besoin de vous pour juger un point de droit.

STERNAY, se souvenant.

Fressard !

LE MARQUIS, les présentant l'un à l'autre.

Mon neveu, M. Sternay... Mon notaire, M. Aristide Fressard.

ARISTIDE.

De quoi s'agit-il ? (Au marquis.) Voici votre bail, monsieur le marquis, et bien en règle.

LE MARQUIS.

Merci.

STERNAY.

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, monsieur Fressard?

ARISTIDE.

En effet, monsieur, il me semble avoir déjà eu l'honneur de me rencontrer avec vous.

STERNAY.

Il y a longtemps, chez...

ARISTIDE.

Chez la mère de mon filleul. Vous allez bien, monsieur, depuis vingt ans?

STERNAY.

Très-bien, je vous remercie; et vous?

ARISTIDE.

Pas mal, comme vous voyez.

STERNAY.

Eh bien, mon cher monsieur Fressard, je suis on ne peut plus heureux de vous rencontrer dans les circonstances présentes; vous connaissez mieux que personne tous les détails auxquels il faudrait initier mon notaire à moi, et vous serez heureux, je crois, de me rendre le service que je vais vous demander.

ARISTIDE.

Je suis notaire; mon état est de rendre des services. Qu'est-ce que c'est?

STERNAY.

Voulez-vous parler, mon oncle?

LE MARQUIS.

Non, non; parle d'abord, tu parles bien; et puis tu dirais que j'influence la loi.

STERNAY, à Fressard.

Il s'agit de mon fils.

ARISTIDE.

Vous avez un fils?

STERNAY.

Vous le savez bien... Jacques.

ARISTIDE.

Ah! Jacques est votre fils! depuis quand? car il ne l'était pas l'année dernière.

STERNAY.

Il l'est maintenant.

ARISTIDE.

Pour longtemps?

STERNAY.

Pour toujours.

ARISTIDE.

Vous l'avez reconnu?

STERNAY.

Non; mais je veux le reconnaître! c'est possible?

ARISTIDE.

Oui, oui; on peut toujours reconnaître un enfant.

STERNAY.

Vous voyez bien, mon oncle.

LE MARQUIS.

Va, va.

STERNAY.

Quelles sont les formalités à remplir?

ARISTIDE.

Il faut reconnaître l'enfant par un papier authentique, à la mairie ou devant notaire.

STERNAY.

Ce notaire, ce sera vous, si vous le voulez bien.

ARISTIDE.

Je suis à vos ordres.

STERNAY.

Voilà tout?

ARISTIDE.

Voilà tout.

STERNAY.

Eh bien, mon oncle, vous voyez comme c'est simple.

LE MARQUIS.

A mon tour, alors. — Mon cher monsieur Fressard, je veux reconnaître le fils de mon neveu.

ARISTIDE.

Vous le pouvez.

LE MARQUIS.

Ce sont les mêmes formalités à remplir?

ARISTIDE.

Les mêmes.

LE MARQUIS.

Je compte sur vous.

ARISTIDE.

A votre service.

LE MARQUIS.

Tu vois!...

STERNAY.

Je ferai observer à M. Fressard qu'il s'agit de choses sérieuses, et, comme ami de Jacques et de sa mère, il devrait parler plus sérieusement et prendre au moins leurs intérêts.

ARISTIDE.

Pardon, monsieur, pardon; il n'a été question que d'un point de droit, et j'y ai répondu catégoriquement, comme la loi elle-même eût répondu. C'est mon devoir de notaire; maintenant, voulez-vous me consulter sur les intérêts de mon filleul? Je les défendrai de mon mieux, c'est mon devoir d'ami; je vais donc avoir deux côtés pour vous être agréable (se touchant l'épaule droite), côté ami (se touchant l'épaule gauche), côté notaire. Je suis prêt, monsieur; voulez-vous que je réponde ou que j'interroge? Je ne suis qu'une mécanique, je vous en préviens.

STERNAY.

Veuillez poser les questions...

ARISTIDE.

Vous êtes deux personnes qui voulez reconnaître le même enfant; cas nouveau. (A Sternay.) Je commencerai par vous, monsieur; vous voulez reconnaître un enfant?

STERNAY.

Oui.

ARISTIDE.

Avez-vous d'autres enfants?

STERNAY.

Non...

ARISTIDE.

Aimez-vous mieux le légitimer que de le reconnaître?

STERNAY.

Comment?

ARISTIDE.

En épousant la mère.

STERNAY.

Je suis marié.

ARISTIDE.

Avec une autre femme?

STERNAY.

Oui.

ARISTIDE.

Vous ne pouvez donc que reconnaître. (Au marquis.) Vous voulez reconnaître un enfant?

LE MARQUIS.

Oui.

ARISTIDE.

Êtes-vous marié?

LE MARQUIS.

Non.

ARISTIDE.

Vous pourriez donc épouser la mère et légitimer l'enfant?

LE MARQUIS.

Oui.

ARISTIDE, montrant le marquis.

Jusqu'à présent, l'intérêt de l'enfant est de ce côté. (A Sternay.) La reconnaissance peut être contestée par tous ceux qui y ont intérêt; votre femme conteste-t-elle la reconnaissance?

STERNAY.

Non...

ARISTIDE.

Avez-vous encore des parents?

STERNAY.

J'ai ma mère.

ARISTIDE.

Contestera-t-elle? Répondez.

STERNAY.

Oui.

ARISTIDE.

Plaiderez-vous contre elle?

STERNAY.

Je plaiderai.

ARISTIDE.

Le jeune homme consentira-t-il à laisser traîner le nom de sa mère devant un tribunal pour avoir un nom qu'il ne demande pas? — Vous n'en savez rien. L'enfant n'étant pas là, moi, l'ami de l'enfant, je réponds pour lui : « Non ! » (Au marquis.) Avez-vous une mère, un père, un fils naturel, légitime ou légitimé, une femme qui puisse s'opposer à la reconnaissance?

LE MARQUIS.

Non.

ARISTIDE.

Vous pouvez reconnaître ou légitimer à votre choix. Monsieur ne le peut pas. L'intérêt de l'enfant est ici. (Il montre le marquis.)

STERNAY.

Alors, je l'adopterai.

ARISTIDE.

Soit. Avez-vous des enfants légitimes?

STERNAY.

Non.

ARISTIDE.

Votre femme consent-elle à l'adoption?

STERNAY.

Oui.

ARISTIDE.

Avez-vous cinquante ans révolus?

STERNAY.

Oui.

ARISTIDE.

Pouvez-vous prouver que vous avez fourni à l'adopté, pendant sa minorité, six ans au moins de secours et de soins non interrompus?

STERNAY.

Mais...

ARISTIDE.

Pouvez-vous le prouver?

STERNAY.

Non.

ARISTIDE.

L'adoption est impossible.

STERNAY.

Alors, un père ne peut pas reconnaître son enfant?

ARISTIDE.

Si, monsieur, le jour de sa naissance.

LE MARQUIS.

C'est ce qu'il y a de plus simple.

ARISTIDE.

Il y a une chose plus simple encore, monsieur le marquis: c'est de n'avoir d'enfants que par le mariage; car, voyez-vous, tant qu'on n'est pas marié, la loi permet de faire des enfants, elle ne permet pas d'en avoir.

STERNAY.

Singulière loi, qu'une loi qui donne plus de facilités à un étranger pour reconnaître un enfant qu'au père lui-même!

ARISTIDE.

La loi a raison, monsieur: un père qui veut donner son nom à son fils au bout de vingt-cinq ans répare à peine une mauvaise action; un étranger qui donne son nom à un enfant sans père en fait une bonne. Personne ne dit plus rien? Adjugé l'enfant à M. le marquis.

LE MARQUIS.

Eh bien?

STERNAY, après une pause.

Vous avez raison, mon oncle; et, s'il y a un moyen que Jacques ait mon nom, il est en votre pouvoir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé un moyen?

STERNAY.

Oui.

LE MARQUIS.

Voyons-le.

STERNAY.

Et je pense que M. Fressard n'y mettra pas d'opposition; c'est un moyen qui arrangerait tout selon le désir de tout le monde.

ARISTIDE.

Conciliation, alors; côté ami...

LE MARQUIS.

Parle.

STERNAY.

Le seul obstacle à la reconnaissance par moi, c'est ma mère.

LE MARQUIS.

Oui.

STERNAY.

Eh bien, mon oncle, vous pouvez obtenir le consentement de ma mère.

LE MARQUIS.

Comment?

STERNAY.

Adoptez-moi, comme elle le désire, à la condition qu'elle me laissera reconnaître Jacques comme je le veux.

ARISTIDE.

Passez-moi le séné, je prendrai la rhubarbe.

LE MARQUIS, à Fressard.

Voyez-vous encore un obstacle?

ARISTIDE.

Comme ami ou comme notaire?

STERNAY.

Comme notaire?

ARISTIDE.

Non.

LE MARQUIS.

Gredin, tu en arriveras à ce que tu veux!

STERNAY.

C'est pour Jacques.

LE MARQUIS.

J'y consens, à cause de ta femme, qui mérite d'être comtesse. (A Aristide.) A tout péché miséricorde; il aimera peut-être son fils.

ARISTIDE, d'un air de doute.

Peut-être.

STERNAY.

Ne perdons pas de temps; je veux voir Jacques avant qu'il parte. A quelle heure part-il?

ARISTIDE.

A sept heures et demie.

STERNAY.

Il est sept heures, dépêchons. Il est plus convenable que Jacques ne parte en mission qu'avec le nom de son père.

ARISTIDE.

Ah! ah! je tiens le bout de l'oreille. *Teneo lupum auribus.* — Allons.

ACTE QUATRIÈME

Chez Clara. — Salon simple et élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, CLARA.

LA MARQUISE.

Adieu, chère; je vous laisse. Vous attendez votre fils aujourd'hui, il faut qu'il vous trouve seule.

CLARA.

Combien je suis touchée de cette nouvelle visite, madame la marquise! Je ne sais comment vous en remercier.

LA MARQUISE.

Il y a longtemps que nous nous serions vues si j'avais appris plus tôt ce que je sais aujourd'hui. C'est mon fils qui a été le plus coupable. S'il m'avait dit autrefois ce qu'il m'a dit, il y a un mois, j'aurais été la première à lui indiquer ce qu'il avait à faire, puisqu'il ne le savait pas. Il faut lui pardonner, maintenant que vous êtes heureuse et que tout va s'arranger, si toutefois les arrangements dont nous sommes convenus vous agréent toujours.

CLARA.

Toujours.

LA MARQUISE.

Nous devons oublier le passé, les uns et les autres, et ne

plus nous occuper que de l'avenir de ce grand garçon, que nous allons tous aimer de façon à réparer nos fautes. Tout le monde a eu ses torts. Il faut donc que tout le monde aujourd'hui y mette un peu du sien. Nous aurons peut-être encore une petite concession à vous demander; mais nous parlerons de cela plus tard. Il ne faut pas attrister la joie de son retour. Allons, adieu; ou plutôt au revoir, car vous me reverrez dans la journée pour la régularisation de tous nos actes. Il n'est pas au courant de ce qui a été convenu en son absence ?

CLARA.

Non; le jour où M. Sternay a consenti à la reconnaissance, il est venu nous apporter cette bonne nouvelle une demi-heure après que Jacques était parti.

LA MARQUISE.

Je me le rappelle; ne voulait-il pas courir après son fils! rien ne pouvait plus l'arrêter; ces cœurs indécis sont tous les mêmes : le jour où ils se décident à aimer, ils aiment plus que les autres.

CLARA.

Et puis il avait un arriéré à combler.

LA MARQUISE.

Elle est charmante! Mais il n'est pas parti cependant.

CLARA.

La mission de Jacques était secrète; il n'avait dit à personne, pas même à moi, où il allait. J'ai offert à M. Sternay, dès que j'aurais reçu une lettre de Jacques et que je saurais où lui répondre, de faire savoir à mon fils les dispositions où était son père à son égard; mais M. Sternay a préféré lui garder cette bonne surprise pour son retour.

LA MARQUISE.

Et croyez-vous que la surprise lui soit agréable ?

CLARA.

J'en suis certaine.

LA MARQUISE.

Pauvre enfant, que j'ai hâte de le voir!

CLARA.

Et mademoiselle Hermine?

LA MARQUISE.

Elle ne sait rien de ce qui se passe; elle sait seulement que je consens à son mariage.

CLARA.

Que vous êtes bonne, et que je voudrais embrasser cette jeune fille! Où pourrai-je la voir?

LA MARQUISE.

Je vais vous l'amener tantôt.

CLARA.

Vraiment?

LA MARQUISE.

N'êtes-vous pas la mère de l'homme qu'elle aime, et qu'elle aime bien, je vous en réponds? Mais il le mérite, car je l'aime déjà, moi, depuis que je vous connais. Êtes-vous contente de nous?

CLARA.

Vous le demandez!

LA MARQUISE.

A tantôt, chère, à tantôt. (Elle embrasse Clara sur le front. En ce moment, Aristide paraît.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ARISTIDE.

ARISTIDE, à lui-même.

De mieux en mieux.

LA MARQUISE.

Ah! c'est vous, mon cher monsieur Fressard; je suis bien aise de vous voir. Tous nos petits actes sont prêts?

ARISTIDE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

A tantôt, alors. (Elle salue et sort.)

SCÈNE III.

ARISTIDE, CLARA.

ARISTIDE, la regardant s'éloigner.

Elle ne sort donc plus d'ici?

CLARA.

C'est la quatrième fois qu'elle vient.

ARISTIDE.

Lui as-tu rendu ses visites?

CLARA.

Je le voulais, mais elle s'y est opposée. Elle ne veut pas que je me dérange.

ARISTIDE.

Elle ne veut pas qu'on te voie chez elle, voilà tout. Tu donnes dans ces amitiés-là, toi?

CLARA.

Quel intérêt aurait-elle à me flatter? Je ne puis rien pour elle, moi!

ARISTIDE.

Tu peux empêcher ton fils d'entrer dans leur combinaison.

CLARA.

Je m'en garderai bien.

ARISTIDE.

Tu es contente, alors?

CLARA.

J'ai droit de l'être; je n'ai eu qu'un rêve, qu'une ambition toute ma vie, ç'a été que Jacques portât le nom de son père; il va le porter, je puis mourir demain, je mourrai heureuse.

ARISTIDE.

Et tu leur rendrais un fier service.

CLARA.

Pourquoi?

ARISTIDE.

J'ai mon idée, moi : je ne crois pas qu'à l'âge de la marquise on démente, en vingt-quatre heures, les théories, les habitudes, les préjugés de toute sa vie, sans une raison d'intérêt, et d'intérêt puissant. Elle te flatte, pas autre chose. Elle n'est pas femme à devenir sensible tout à coup. Qui n'a pas de cœur étant jeune, n'en a jamais. Le cœur n'est pas un fruit d'hiver, il ne pousse pas dans la neige.

CLARA.

Que crois-tu donc?

ARISTIDE.

Et madame Sternay, est-elle venue te voir, elle?

CLARA.

Non; elle est à la campagne, chez sa mère, ou près de son père malade, je ne sais plus bien : c'est un prétexte.

ARISTIDE.

Probablement, mais au moins ce n'est pas de l'hypocrisie. Elle ne saurait pas se jeter à ton cou, comme le fait la marquise, elle attend que les circonstances vous rapprochent, elle a raison, et je la tiens pour une bonne femme; mais le père, mais la marquise... Ah! si j'étais Jacques...

CLARA.

Je t'en prie, ne lui donne pas de mauvais conseils.

ARISTIDE.

Tu peux être tranquille, ce serait la première fois. Je me suis promis de ne rien dire, je ne dirai rien ; mais tu ne peux pas m'empêcher de voir et de juger les faits, les simples faits. M. Sternay n'a pas reconnu son fils pendant vingt-cinq ans. Au bout de vingt-cinq ans, il consent à le reconnaître. Pourquoi? Parce que son fils est en position de lui faire honneur, et parce qu'il y gagne le titre de son oncle. La marquise, sa mère, a voulu te faire chasser de chez elle, quand tu es venue réclamer contre l'abandon de ton enfant, et, aujourd'hui, elle reconnaît Jacques pour son petit-fils ; depuis quand ? Depuis que son frère consent à donner à M. Sternay son titre, et par conséquent sa fortune, qui est de six à sept cent mille francs. Elle vient te faire quatre visites en quatre jours. Pourquoi n'est-elle pas venue plus tôt? Parce qu'elle ne savait pas ce qu'elle a appris, il y a quatre jours, que Jacques vient de remplir une mission importante; que tous les journaux parlent de lui... qu'il ne peut que jeter de l'éclat sur sa famille... qu'il va être très-bien en cour et que, par son influence, on obtiendra tout ce qu'on voudra. La marquise aime peut-être son fils... M. Sternay aime peut-être sa mère... mais qu'elle t'aime, toi, mais que M. Sternay aime Jacques, non !... non !... mille fois non !... c'est de l'orgueil, c'est du calcul, c'est de l'ambition, c'est tout ce qu'on voudra, mais ce n'est pas de l'amour paternel; je m'y connais; je sais ce que c'est que d'être père, je le suis assez souvent; on ne me remontrera rien là-dessus. J'ai dit.

CLARA.

Est-il de l'intérêt de Jacques que sa position sociale soit régularisée, que la famille de son père l'admette comme un enfant légitime?

ARISTIDE.

Évidemment.

CLARA.

Alors, mon bon ami, quelle que soit la raison qui fasse agir cette famille, nous gagnons trop au résultat pour discuter les causes.

ARISTIDE.

Et tu crois que ces gens-là vont te recevoir comme si tu étais des leurs?

CLARA.

La marquise vient de me le dire il y a cinq minutes.

ARISTIDE.

Eh bien, nous en reparlerons dans un mois.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entrant.

Est-il arrivé? (Il tend la main à Clara.)

CLARA.

Pas encore.

LE MARQUIS.

Bonjour, mon cher monsieur Fressard. — Il ne peut pas tarder; le ministre l'attendait ce matin à dix heures.

CLARA.

Vous avez vu le ministre ?

LE MARQUIS.

Il est enchanté de Jacques.

CLARA.

Qu'a-t-il donc fait?

LE MARQUIS.

Des choses superbes, dit-on; mais il faut lui laisser le plaisir de vous les conter lui-même.

ARISTIDE.

Et M. Sternay, l'avez-vous vu?

LE MARQUIS.

Je l'aperçois de temps en temps; il court, il se démène; il va chez l'un, il va chez l'autre. « Mon fils par-ci, mon fils par-là. —Vous aviez donc un fils? — Mais oui; comment! vous ne le saviez pas? Un grand garçon! » J'ai toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'il doit se taire; rien n'est encore fait.

CLARA.

Est-ce que vous revenez sur votre décision?

LE MARQUIS.

Non, madame, loin de là; ce que j'ai consenti à faire pour tout concilier, je serais très-fier que Jacques l'acceptât; mais...

CLARA.

Mais...

LE MARQUIS.

Mais il est seul juge maintenant dans la question, et mon avis est que nous serons trop heureux qu'il entre dans notre famille pour ne pas attendre qu'il y entre volontairement.

ARISTIDE, à Clara.

Que te disais-je? (Au marquis.) A la bonne heure, monsieur le marquis. Voilà comme parlent les gens de cœur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, STERNAY.

STERNAY, entrant, courant à Clara et lui prenant les mains. Aristide va s'asseoir et se cacher près du feu dans un grand fauteuil.

Ah! chère Clara! où est-il?...

CLARA.

Est-ce qu'il est arrivé?

STERNAY.

Mais oui.

CLARA.

Vous l'avez vu?

STERNAY.

Non; je le croyais ici. L'huissier du ministre vient de me dire qu'il l'avait vu et qu'il était reparti. Il sera peut-être allé tout de suite voir Hermine chez la marquise.

CLARA.

Non, il viendra ici d'abord.

STERNAY.

Vous croyez?

CLARA.

J'en suis sûre.

ARISTIDE.

Il ne manquerait plus qu'il ne vînt pas voir sa mère avant tout le monde!

LE MARQUIS.

L'huissier t'aura dit cela pour se débarrasser de toi, il ne te connaît pas.

STERNAY.

Comment, il ne me connaît pas! Il sait bien que je suis le père de Jacques.

LE MARQUIS.

Tu l'as dit même à l'huissier?

STERNAY.

La première fois que j'ai demandé une audience au ministre.

LE MARQUIS.

Tu as donc vu le ministre?

STERNAY.

Naturellement, pour avoir des nouvelles de Jacques, puisque je ne savais pas où lui écrire.

LE MARQUIS.

Alors, le ministre sait...?

STERNAY.

Il sait tout; il m'a tenu au courant de la mission de Jacques depuis qu'elle peut être connue. Il m'a communiqué les dépêches de mon fils.

CLARA, souriant.

De notre fils.

STERNAY.

Oui, chère amie, oui. C'est merveilleux de clarté, d'intelligence, d'habileté! J'ai vu aussi les lettres de notre ambassadeur et du sultan lui-même, traduites, bien entendu. Ils reconnaissent tout simplement que Jacques les a sauvés.

CLARA.

Qu'a-t-il donc fait?

STERNAY.

Il ne vous l'a pas écrit?

CLARA.

Non, ce n'était pas son secret.

STERNAY.

Alors, vous ne savez rien?

CLARA.

Rien

STERNAY.

Mais Jacques vient de sauver l'Europe!

CLARA.

Mon fils!

STERNAY.

Notre fils, chère amie! Mais oui, Ibrahim-Pacha allait franchir le Taurus, et le Taurus franchi, c'était la guerre européenne. C'était l'Angleterre contre la Russie, c'était la France forcée de prendre fait et cause; c'était l'Autriche... Certes, la France était en position; mais le commerce, les intérêts...

ARISTIDE, à part.

Barbote, va, barbote...

CLARA.

Et c'est Jacques?

STERNAY.

C'est Jacques qui, au moment où les quatre puissances ne savaient plus où donner de la tête, a eu une idée et l'a communiquée au ministre.

CLARA.

Et cette idée était...?

STERNAY.

Cette idée était... bonne, à ce qu'il paraît.

CLARA.

Vous ne la connaissez pas?

STERNAY.

Non.

ARISTIDE, à part.

Avec ça que le ministre va lui raconter ses affaires...

STERNAY.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis que Jacques a vu Méhémet-Ali...

ARISTIDE.

Je croyais que c'était Ibrahim.

STERNAY.

Méhémet est le père; Ibrahim est le fils.

ARISTIDE, haut.

Et père et fils, c'est la même chose.

STERNAY, apercevant Fressard.

Ah! c'est vous, mon cher monsieur Fressard? Je ne savais pas qui me parlait; je ne reconnaissais pas la voix de mon oncle.

ARISTIDE.

Mais vous répondiez tout de même, emporté par l'amour paternel. Vous allez bien, du reste?

STERNAY, lui tendant la main.

Et vous?

ARISTIDE.

A merveille! Vous disiez donc?...Vous parliez du Taurus...

STERNAY.

Eh bien... je disais qu'il s'agissait d'obtenir de Méhémet-Ali qu'Ibrahim ne franchît pas le Taurus; c'était une négociation très-difficile, tout le monde avait échoué. Jacques est parti. Je ne sais pas ce qu'il a dit à Méhémet-Ali, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'Ibrahim a déposé les armes et que la paix est faite. Or, je le répète, la paix faite en Orient, c'est la paix du monde! c'est la civilisation avancée de cinquante ans peut-être! car, voyez un peu...

ARISTIDE.

Il s'exerce pour la Chambre...

CLARA, au marquis.

Croyez-vous que tout cela soit vrai, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Je ne sais pas si votre fils, chère madame, a fait absolument tout ce que dit Sternay, mais il a certainement rendu un grand service à son pays. On peut tout attendre d'un homme de cœur à qui le malheur a donné le courage et l'ambition. C'est une preuve de plus qu'il ne faut évaluer un homme que sur son œuvre, quelle que soit son origine. Qui sait si cet enfant du peuple, qui court nu-pieds dans la rue avec les gamins de son âge, n'ajoutera pas un jour une découverte au catalogue de l'humanité, et si ce pauvre petit être, que sa mère fait inscrire en pleurant parmi les enfants sans nom, ne porte pas dans son cerveau la destinée d'un monde! Dieu est partout; laissons-le faire et ne le jugeons

que lorsqu'il a fini. L'autre soir, on parlait de Jacques dans une réunion, et je ne sais qui disait, du bout des lèvres : « Il paraît que c'est un enfant naturel que son père n'a jamais voulu reconnaître. — Tant pis pour son père, a dit l'ambassadeur d Angleterre, qui était présent ; quand on est le fils de ses œuvres, on est de la meilleure famille du monde, et le nom qu'on se fait vaut toujours mieux que celui qu'on reçoit... »

ARISTIDE.

Très-bien! Qu'en pensez-vous, monsieur Sternay?

STERNAY.

C'est très-joli, au point de vue politique peut-être, mais non au point de vue moral et social; et la preuve, puisqu'on ne parle ici que par preuves, c'est que Jacques, quand le ministre lui a fait demander ce qu'il voulait, a répondu qu'il voulait un consulat en Égypte, lui qui maintenant peut prétendre à tout, à la pairie, à une ambassade, si bon lui semble. Or, pourquoi demande-t-il si peu ? Parce que, comme il me l'a dit lui-même, sa naissance le condamne à l'obscurité. Éclairons sa naissance, nous élargirons sa route!

ARISTIDE, en regardant Sternay et à lui-même.

A-t-il assez peur maintenant que son fils ne le reconnaisse pas!

STERNAY, à Clara.

Vous avez vu ma mère?

CLARA.

Oui.

STERNAY.

Vous êtes contente d'elle?

CLARA.

Elle paraît très-bonne pour moi.

STERNAY.

Elle vous adore. C'est une bonne femme quand on la connaît. Henriette m'a chargé de l'excuser auprès de vous.

CLARA.

Mais elle est auprès de son père, qui est malade?

STERNAY.

Oui.

CLARA.

Aristide m'a fait comprendre, d'ailleurs, que, dans les premiers moments, notre position vis-à-vis l'une de l'autre pouvait être embarrassante pour toutes deux, et qu'il était préférable d'attendre.

STERNAY.

Vous êtes dans les idées les plus sensées. Vous avez toujours été une femme supérieure. Ah! c'est étrange de se retrouver ainsi. Bonne Clara! Ma mère ne vous a pas dit autre chose?

CLARA.

Non. Avait-elle quelque chose à me dire?

STERNAY.

Non, rien.

ARISTIDE, à part, en regardant Sternay.

Il faut que j'aie ton dernier mot, à toi.

STERNAY, à Aristide.

Et vous, mon cher monsieur Fressard, vous ne m'en voulez plus?

ARISTIDE.

J'aimais Jacques, je prenais parti pour lui.

STERNAY.

C'était tout naturel. Vous ne nous avez pas amené votre femme; ça n'est pas bien. Nous aurions été enchantés de la connaître. Ma mère m'en parlait hier encore.

ARISTIDE.

Victoire est très-timide. Je vous suis vraiment bien reconnaissant de la façon dont vous me faites l'honneur de me traiter.

STERNAY.

Vous êtes presque de la famille.

ARISTIDE.

Presque me suffit.

STERNAY.

Voyons, le temps passe, Jacques va arriver, précisons bien ce que nous allons faire. Il va voir le ministre d'abord, c'est son devoir; ensuite il voudra embrasser sa mère, c'est trop juste; nous signerons nos actes tout de suite : que ce soit une chose faite! Puis, comme il aura besoin de repos, nous partirons, ma mère, Hermine, lui et moi pour la Touraine, où j'ai une terre que je lui donne en signant le contrat. Il se mariera là-bas...

CLARA.

Et moi, mon cher monsieur Sternay? que faites-vous de moi, dans tout cela?

STERNAY.

Vous venez avec nous, évidemment. Est-ce que je ne l'avais pas dit?

CLARA.

Non.

STERNAY.

C'est un oubli.

ARISTIDE.

Dites-moi, mon cher monsieur Sternay... (Le prenant à part.) Il y a une chose à laquelle je pense depuis quelque temps, et la conduite toute naturelle de madame Sternay à l'égard de Clara, et la réflexion que Clara vient de faire, me décident à vous en parler : ceci est tout à fait entre nous, n'est-ce pas?

STERNAY.

Certainement.

ARISTIDE, baissant la voix.

Ne trouvez-vous pas que la position de Clara va être bien fausse dans votre maison?

STERNAY, avec un soupir.

A qui le dites-vous!

ARISTIDE.

Et ne croyez-vous pas que si, après le service qu'il vient de rendre à son pays, Jacques demande si peu, c'est...

STERNAY.

C'est à cause de sa mère. J'en suis sûr, le pauvre garçon a compris...

ARISTIDE.

Nous nous comprenons.

STERNAY.

Je croyais que ma mère avait déjà touché deux mots à Clara...

ARISTIDE.

Elle a voulu d'abord être bien avec elle; c'est de la délicatesse et de l'esprit. Mais voulez-vous que je tâte le terrain?

STERNAY.

Vous pensez pouvoir obtenir?

ARISTIDE.

Clara n'offrait-elle pas autrefois de vivre à l'écart, de se retirer pour que son fils épousât votre nièce?

STERNAY.

Oui; mais, depuis, son fils a pris de l'importance. Elle est fière d'être sa mère, elle voudra le dire à tout le monde.

ARISTIDE.

Elle n'a pas d'orgueil, elle l'aime, voilà tout. On obtient tout de ces amours-là.

STERNAY.

Ma mère voulait d'abord laisser faire le mariage, et, après, tout doucement...

ARISTIDE.

Si l'on doit prendre un parti, mieux vaut le prendre tout de suite. En tout cas, dans les actes, j'ai laissé le nom de la mère en blanc.

STERNAY.

Dans les actes, cela ne fait pas grand'chose.

ARISTIDE.

Il est inutile cependant de dire qu'elle a été ouvrière, à cause de votre position. Jacques est votre fils, voilà; votre nom couvre tout. Sa mère, était-ce une grisette, était-ce une grande dame? On n'en sait rien.

STERNAY.

J'avais trouvé un moyen : qu'elle passât pour une de ses parentes aux yeux du monde, pour sa tante, par exemple, pour la sœur de sa mère. Ce titre de mère, à côté de ma femme, c'est bien embarrassant. Qu'elle fasse un petit voyage d'un an.

ARISTIDE.

Ou deux.

STERNAY.

Ou deux, avec une de ses amies, ou qu'elle aille chez vous à la campagne, avec madame Victoire. Et puis que dire à Hermine? comment lui expliquer?... Vous êtes un homme de cœur, mon cher Fressard, arrangez cette affaire. Je me fie à vous.

ARISTIDE.

Comptez sur moi, Clara ne paraîtra même pas au contrat.

STERNAY.

Mais que dire à Jacques? Il l'aime!

ARISTIDE.

Elle trouvera une raison.

STERNAY.

En somme, c'est une bonne femme.., Quel malheur!... quel malheur!

ARISTIDE.

Comptez sur moi! seulement, allez tout de suite prévenir madame votre mère pour qu'elle ne dise rien. Il vaut mieux que le conseil vienne d'un vieil ami.

STERNAY.

Vous avez raison, j'y vais. Si jamais vous avez besoin de moi...

ARISTIDE.

On ne sait pas! Quand vous serez à la Chambre... Je suis maire de ma commune depuis sept ans.

STERNAY.

Un peu de ruban rouge ne ferait pas mal. (D'un air protecteur.) Nous verrons. (Au marquis.) Venez-vous, mon oncle?

LE MARQUIS.

Où vas-tu?

STERNAY.

Venez toujours, j'ai à causer avec vous. (Bas.) Laissons M. Fressard avec madame Vignot, il a quelque chose à lui dire.

ARISTIDE, à Sternay.

Je vais descendre avec vous. Si je lui parlais tout de suite de ce que nous venons de dire, elle verrait que c'est concerté entre nous. (Haut.) Je descends avec vous, messieurs. J'ai quelques papiers à aller prendre.

STERNAY, à Clara.

A bientôt, chère...

CLARA.

A bientôt.

STERNAY.

Que Jacques nous attende s'il arrive avant nous.

ARISTIDE, à Clara, bas.

Il y a du nouveau.

CLARA.

Quoi donc ?

ARISTIDE.

Je vais revenir.

LE MARQUIS.

Au revoir, chère madame.

CLARA.

Au revoir, monsieur le marquis. (Ils sortent. Pendant ce temps, Jacques ouvre la porte de gauche et s'approche de sa mère sans qu'elle le voie.)

SCÈNE VI.

JACQUES, CLARA.

JACQUES, à demi-voix derrière Clara.

Maman!

CLARA, se retournant.

Jacques! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

JACQUES.

Pas si haut! je ne veux pas qu'ils nous entendent! J'étais ici, j'attendais qu'ils fussent partis. Je voulais te voir tout seul... Je les aime bien, mais je t'aime mieux et je veux t'embrasser à mon aise.

CLARA.

Comme tu dois être fatigué!

JACQUES.

Non. Il y a des retours qui reposent tout de suite du voyage.

CLARA, touchant la boutonnière de Jacques.

Qu'est-ce que tu as là?

JACQUES.

Ce sont des petits rubans. Il y en a un peu de tous les pays et de toutes les couleurs.

CLARA.

Cher enfant, c'est donc vrai?

JACQUES.

Quoi?

CLARA.

Ce que nous disait ton père?

JACQUES.

Comment, mon père? Quand cela?

CLARA.

Tout à l'heure.

JACQUES.

Il était donc ici?

CLARA.

Oui.

JACQUES.

Je n'ai pas reconnu sa voix. Comment se trouvait-il chez toi?

CLARA.

Il s'est passé bien des choses depuis ton départ. Je te les conterai tout à l'heure. Oui, ton père nous disait que tu venais de sauver l'Europe.

JACQUES.

Et tu l'as cru?

CLARA.

Je suis prête à croire bien autre chose.

JACQUES.

Je n'ai rien sauvé, ma pauvre mère ; j'ai rempli avec intelligence une mission dont on m'avait chargé, voilà tout.

CLARA.

Mais tous les journaux parlent de toi !

JACQUES.

Cela te fait plaisir?

CLARA.

Oui.

JACQUES.

Alors, ils ont raison.

CLARA.

Chaque jour, on venait savoir de tes nouvelles. Il y a là des cartes et des lettres des plus grands personnages. Le ministre m'a écrit un mot charmant. Sois modeste avec tout le monde ; mais avec moi c'est inutile, et surtout embrasse-moi encore ! (Ils s'embrassent.)

JACQUES.

Chère mère !

CLARA.

Voyons, dis-moi tout.

JACQUES.

Eh bien, je crois que j'ai été assez adroit, mais il ne faut rien s'exagérer. En France, on est ainsi. On porte aux nues les hommes nouveaux, quitte à les laisser retomber sans les prévenir, pour courir à un autre. Profitons de la situation, ma chère mère, mais ne nous laissons pas tourner la tête et remercions les événements qui m'ont aidé. J'ai bien mené ma barque, mais j'avais le courant pour moi ; aussi, quand le ministre m'a dit de choisir ce que je voulais, je lui ai demandé un simple consulat, où nous irons vivre tranquillement, jusqu'à ce qu'il se présente une nouvelle occasion d'être un héros.

CLARA.

Tu as toujours raison! Et tu m'emmèneras?

JACQUES.

Pourrais-je me passer de toi?

CLARA.

Bien vrai?

JACQUES.

Est-ce que tu en doutes?

CLARA.

Que je suis heureuse et que je suis fière! car je suis ta mère. Il n'y a pas à dire, n'est-ce pas?... Pensais-tu quelquefois à moi, là-bas?

JACQUES.

Je t'ai écrit exactement.

CLARA.

Et je t'en remercie bien. Mais pensais-tu quelquefois combien je devais être heureuse, plus encore que ne le serait une autre mère? Car tu es tout pour moi, Jacques; je n'ai ni père, ni mère, ni mari. Tu es tout mon passé, tout mon présent, tout mon avenir. Tu es ma seule raison d'être dans ce monde. Si tu mourais, je mourrais!

JACQUES.

Qu'as-tu, chère mère? et pourquoi ces tristes pensées au moment le plus heureux de notre vie?

CLARA.

C'est toujours aux moments les plus heureux que nous viennent les pensées tristes, comme pour nous avertir que le bonheur n'a pas toujours été, et qu'il ne sera pas toujours. Et puis...

JACQUES.

Et puis... quoi?... Voyons, qu'y a-t-il?...

CLARA.

Il y a que ton père consent à te reconnaître. Il est venu ici, dans ce but, un quart d'heure après ton départ.

JACQUES.

Que me dites-vous là?

CLARA.

La vérité! Si je ne te l'ai pas écrite, c'est que ton père voulait te faire cette surprise à ton retour.

JACQUES.

Quelle surprise, en effet! Mais la marquise?

CLARA.

La marquise accepte, madame Sternay aussi, tout le monde est d'accord. Le marquis a été charmant. Il adopte son neveu, il lui concède son titre, pour que la marquise consente à ce que son fils te reconnaisse.

JACQUES.

Que de complications, mon Dieu!

CLARA.

Qu'importe, cher enfant, pourvu...

JACQUES.

Pourvu?

CLARA.

Pourvu que tu sois heureux! Tu épouseras Hermine.

JACQUES.

Et toi?

CLARA.

Oh! mon Dieu... moi! je me sacrifierai encore s'il le faut...

JACQUES.

Te sacrifier? Ils t'ont demandé encore quelque chose? Ils t'ont fait souffrir?...

CLARA.

Non, ils ne m'ont rien demandé. C'est moi qui ai réfléchi, qui songe à ta position, qui me dis que, pour ton avenir, le nom de ton père te sera plus utile que le mien, et, pour cette jeune fille qui t'aime, qui a été patiente et dévouée, le nom et le titre de sa famille sont préférables. Je n'avais que mon nom, mon pauvre enfant, je te l'ai donné. C'est le nom de gens bien obscurs, bien pauvres, bien ignorants, et, quand je le lisais accompagné de tant d'éloges, je ne pouvais m'empêcher de penser à ceux qui le portaient avant nous, à ma mère, à mon père, qui ne savait pas lire... et (en souriant) qui a un petit-fils qui sauve le monde. Sais-tu que Dieu a été bien bon pour nous! mais tu as toujours aimé ta mère, et voilà ceux qu'il protége. Tu étais si aimant, si caressant, quand tu étais petit! Je te vois encore, jouant près de la table sur laquelle je travaillais, moi, jusqu'à deux ou trois heures du matin; tu comprenais alors que c'était pour toi que je travaillais. Tu me prenais dans tes petits bras et tu me disais : « Sois tranquille, va, petite mère, quand je serai grand, je travaillerai à mon tour, et tu seras riche!... riche!... » Cher enfant!... ces souvenirs-là font pleurer, mais ils font tant de bien! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre en pleurant ensemble.)

JACQUES.

Mais je ne veux pas que tu pleures, ma chère mère! tu vas être heureuse, au contraire, plus que tu ne l'as jamais été.

CLARA.

Oh! non, je vois bien que, maintenant que tu es célèbre, ils ne veulent plus que tu sois mon fils.

JACQUES.

Mais tu ne sais donc pas?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ARISTIDE.

ARISTIDE.

Comment! on pleure déjà ici, à onze heures du matin?

JACQUES.

Oui, un peu, pour n'en pas perdre l'habitude.

ARISTIDE.

Il fallait donc me prévenir, je serais revenu plus tôt, nous aurions pleuré tous ensemble. Enfin, ce sera pour une autre fois. Alors, tu étais là quand nous sommes venus tout à l'heure? Tu nous as laissés partir pour rester seul avec ta mère. Tu as eu joliment raison; mais le domestique m'a fait un signe, j'ai compris, j'ai accompagné le marquis un peu, et puis je l'ai quitté sous un prétexte quelconque. C'est un excellent homme, mais je voulais t'embrasser avant lui. (Il embrasse Jacques.)

JACQUES.

Répondez-moi, parrain. Qu'est-ce que c'est que cette reconnaissance dont me parle ma mère?

ARISTIDE.

Ah! au fait! Tu vas t'appeler M. Sternay; M. le comte Sternay, même, car tu vas être noble, par suite de la combinaison que M. Sternay a trouvée. Oui, oui, oui, tout est convenu : ton mariage, ton nom, ce que tu dois demander au gouvernement; tu n'as plus à t'inquiéter de rien. Tu vas aller vivre avec M. Sternay et sa femme; quel honneur! C'est ton petit papa qui a arrangé ça. Il t'aime joliment, ton petit papa! Ça lui est venu un peu tard, mais, sapristi! il se rattrape. Il va amener la marquise. Tiens-toi bien! Quant à ta mère, tu comprends, elle t'a élevé depuis vingt-cinq ans, elle ne t'a pas quitté, elle t'aime; mais elle ne peut servir à rien maintenant : chacun son tour; elle va s'en aller

en province, à l'étranger; pourvu qu'on ne la voie plus, c'est l'important... Voilà.

JACQUES.

C'est complet, alors?

ARISTIDE.

Oh! complet, je t'en réponds.

JACQUES.

Vous avez dû bien rire quand vous avez vu tout cela!

ARISTIDE.

Non, je t'ai attendu pour en rire avec toi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, STERNAY.

STERNAY, entrant.

Enfin, mon cher Jacques! (Il le prend dans ses bras avant que Jacques ait pu s'en défendre.)

JACQUES, poli, mais froid.

Bonjour, mon cher monsieur Sternay, bonjour; je suis enchanté de vous voir.

STERNAY.

Comment! « mon cher monsieur Sternay?... » mais tout le monde connaît la vérité... Dans mes bras!... dans mes bras!...

JACQUES.

Tout à l'heure, tout à l'heure... Et madame la marquise, comment va-t-elle?

STERNAY.

Elle vient avec ma nièce, mais j'ai tous ses pouvoirs. Le marquis les accompagne; moi, j'ai voulu venir avant eux, tant j'avais hâte...

JACQUES.

Alors, monsieur, puisque c'est vous qui représentez tout

le conseil de famille et que je suis revenu exprès pour me marier et pour chercher ma mère, je profiterai de ce que mademoiselle Hermine n'est pas encore arrivée, pour vous renouveler officiellement la demande que je vous ai faite autrefois. Je me nomme Jacques Vignot, je n'ai que ma mère; ma fortune est de cinq cent mille francs, je suis chevalier de la Légion d'honneur et consul. J'aime mademoiselle votre nièce, je suis aimé d'elle; j'ai l'honneur de vous demander sa main.

STERNAY.

Mais nous vous l'accordons, mon cher Jacques, c'est convenu; seulement, vous vous êtes trompé, vous ne vous appelez plus Jacques Vignot, vous vous appelez Jacques Sternay.

JACQUES.

Moi, monsieur! depuis quand?

STERNAY.

Depuis que j'ai consenti à vous reconnaître, vous jugeant digne de mon nom.

JACQUES.

Vous êtes vraiment bien bon, monsieur; mais vous auriez dû me prévenir plus tôt.

STERNAY.

Parce que?...

JACQUES.

Parce que, n'ayant pas de nom, je m'en suis fait un, et que celui-là me suffit.

STERNAY.

J'ai dit partout, moi, que vous étiez mon fils.

JACQUES.

Je suis forcé de vous dire, monsieur, que vous avez eu tort; car, moi, je ne me suis permis de dire nulle part que vous étiez mon père.

STERNAY.

Mais le mariage ne peut pas se faire sans cette reconnaissance.

JACQUES.

Alors, je ne puis rien décider avant d'avoir pris conseil...

STERNAY.

De qui donc?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE MARQUIS, LA MARQUISE, HERMINE.

JACQUES, voyant entrer Hermine, le marquis et la marquise.

De ma femme; puisqu'elle doit porter le même nom que moi, elle a le droit de choisir dans le nombre.

LA MARQUISE, à Clara.

Bonjour, chère... (Elle lui donne la main.)

CLARA.

Bonjour, madame...

JACQUES, allant à Hermine.

Vous arrivez bien, Hermine. Je viens de demander de nouveau votre main à votre oncle, il me l'a accordée; cependant, il est encore un consentement qu'il me faut obtenir.

HERMINE.

Lequel?

JACQUES.

Le vôtre.

HERMINE.

Ne l'avez-vous pas depuis longtemps?

JACQUES.

Mais, quand vous me l'avez donné, vous ignoriez bien des

choses que vous ignorez encore, et qu'il faut que vous sachiez; quand vous les connaîtrez, vous serez libre de reprendre votre parole.

HERMINE.

Qu'est-ce donc? Parlez.

JACQUES.

Depuis le jour où je me suis permis de vous dire que je vous aimais, Hermine, bien des événements inattendus ont traversé ma vie. A l'époque où je vous ai connue, je croyais n'avoir rien à faire dans ce monde que de vous aimer.

HERMINE.

Ne m'aimez-vous donc plus?

JACQUES.

Au contraire, je vous aime davantage; mais j'ai vieilli de dix ans pendant les dix-huit mois qui viennent de s'écouler. Je ne suis plus un homme du monde, je ne suis plus un jeune homme, malgré mon âge. Je suis un homme de travail et de lutte peut-être. Je n'appartiens plus à mes seuls sentiments, j'appartiens à mon pays, qui récompense avec exagération le service que j'ai eu le bonheur de lui rendre. Il me faut vivre loin de la France, loin des habitudes et des affections de votre jeunesse. N'est-ce pas trop vous demander?

HERMINE.

N'ai-je pas vécu au couvent, pendant dix-huit mois, pour atteindre au jour où je pouvais être votre femme? et, entre nous, ce n'est pas bien amusant, le couvent. Croyez-vous que, pendant ces dix-huit mois, je n'aie pas réfléchi et que je n'aie pas deviné qu'il y avait un chagrin à consoler dans votre cœur, un mystère à respecter dans votre vie, un malheur à vous faire oublier dans l'avenir, et qu'il fallait vous aimer, non pas plus, cela m'eût été impossible, mais mieux; vous me comprenez, n'est-ce pas? et qu'il fallait être plus que votre femme, qu'il fallait être votre amie? J'ai bien ré-

fléchi, Jacques, je vous le répète, et je crois être la compagne qu'il vous faut.

JACQUES.

Maintenant, mon devoir est de vous apprendre le malheur que vous aviez pressenti : l'homme que vous aimez, Hermine, est un enfant naturel. Ma mère n'a jamais été mariée, mon père ne m'a jamais reconnu pour son fils. Voilà pourquoi la marquise s'opposait à notre mariage. Elle me reprochait ma naissance et ne me la pardonnait pas. Consentez-vous cependant à ce que ma mère vous nomme sa fille?

HERMINE.

Elle est votre mère, Jacques; je n'ai pas besoin de savoir autre chose.

JACQUES.

Alors, donnez-moi un conseil... Mon père vit encore. Il m'a oublié pendant plus de vingt ans, il m'offre son nom aujourd'hui. Dois-je accepter ce nom et le titre qui l'accompagne, ou garder le nom de ma mère?

HERMINE.

Vous devez garder le nom que vous avez déjà illustré et que vous illustrerez encore. Ce nom porté par vous, c'est l'absolution de votre mère et la récompense de ce qu'elle a fait pour son fils. Pour ma part, je n'en veux pas d'autre, tant je suis fière de celui-là.

JACQUES.

Chère enfant! votre cœur est bien fait pour le mien, et vous m'aviez bien compris. (Présentant Clara à Hermine.) Ma mère, Hermine.

CLARA, embrassant Hermine.

Ma fille!

LA MARQUISE.

Pardon, mais...

JACQUES.

Je sais ce que veut dire madame la marquise : que, du

moment que je n'accepte pas les conditions faites, elle est dégagée de sa promesse.

LA MARQUISE.

C'est cela, monsieur.

JACQUES.

Et que mon refus fait perdre un titre à M. Sternay. Heureusement, pendant que M. Sternay voulait bien s'occuper de moi, j'avais l'idée de m'occuper de lui, et j'avais trouvé, pour tout concilier, un moyen qui va nous servir. (A Sternay.) Le ministre m'a demandé avec beaucoup de grâce, monsieur, quelle faveur particulière je désirais au moment de mon mariage. Je lui ai répondu que, moi, je n'avais besoin de rien; que, cependant, j'entrais dans une famille honorable, mais bourgeoise; et j'ai demandé le titre de comte pour le chef de cette famille, sachant que depuis longtemps il ambitionnait ce titre, qui, du reste, avait appartenu à ses ancêtres, et qu'il n'avait perdu que par le mariage de sa mère. Le ministre a obtenu de Sa Majesté cette exception en ma faveur, et il m'a remis les lettres qui confirment sa promesse. Les voici, monsieur. A partir d'aujourd'hui, vous êtes comte.

STERNAY.

Vous vous vengez noblement, Jacques; mais, si vous ne voulez pas m'appeler votre père, vous me permettrez bien de vous appeler mon fils?

JACQUES, en souriant.

Oui, mon oncle. — (A Fressard.) Eh bien, parrain, qu'est-ce que vous faites là?

ARISTIDE.

Moi? Je pleure.

UN PÈRE PRODIGUE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 30 novembre 1859.

A

EDMOND ABOUT

PRÉFACE

Aujourd'hui, si vous le voulez bien, nous parlerons métier.

Aussi bien doit-on faire au métier la part qui lui revient dans l'art dramatique; part si grande, que l'un arrive quelquefois à passer pour l'autre. Du reste, de toutes les différentes formes de la pensée, le théâtre est celle qui se rapproche le plus des arts plastiques, que l'on ne peut exercer que si l'on en connaît tous les procédés matériels, avec cette différence que dans les autres arts on apprend ces procédés, et que dans celui-ci on les devine, ou, pour mieux dire, on les a en soi.

On peut devenir un peintre, un sculpteur, un musicien même à force d'étude; on ne devient pas un auteur dramatique. On l'est tout de suite ou jamais, comme on est blond ou brun, sans le vouloir. C'est un caprice de la nature qui vous a construit l'œil d'une certaine façon pour que vous puissiez voir d'une certaine manière qui n'est pas absolument la vraie, et qui cependant doit paraître la seule, momentanément, à ceux à qui vous voulez faire voir ce que vous avez vu. L'homme qui est appelé à écrire pour le théâtre révèle cette faculté très-rare dès sa première tentative, dans une farce de collége ou dans une charade de salon. C'est une science d'optique et de perspective qui permet de dessiner un personnage, un caractère, une passion, une action de l'âme d'un

seul trait de plume. Le *trompe-l'œil* est si complet, qu'il arrive souvent au spectateur, quand il se fait lecteur et veut se donner de nouveau à lui seul l'émotion qu'il a ressentie avec la foule, non-seulement de ne plus retrouver cette émotion dans la *chose* écrite, mais encore de ne plus retrouver l'endroit où elle est. Un mot, un regard, un geste, un silence, une combinaison purement atmosphérique, l'avaient tenu sous le charme. C'est là qu'est le génie du métier, si ces deux mots peuvent se trouver ensemble. On pourrait comparer l'œuvre de théâtre, par rapport aux autres formes littéraires, avec la peinture de plafond, par rapport aux peintures de muraille ou de chevalet. Malheur au peintre s'il oublie que sa composition doit être vue à distance, la lumière en dessous !

Un homme sans aucune valeur comme penseur, comme moraliste, comme philosophe, comme écrivain, peut donc être un homme de premier ordre comme auteur dramatique, c'est-à-dire comme metteur en œuvre des mouvements purement extérieurs de l'homme; et, d'un autre côté, pour être au théâtre un penseur, un moraliste, un philosophe, un écrivain que l'on écoute, il faut, indispensablement, être muni des qualités particulières et naturelles de cet homme de troisième valeur. Bref, pour être un maître dans cet art, il faut être un malin dans ce métier.

Si l'on ne peut jamais communiquer ses qualités naturelles à ceux qui ne les ont pas, rien n'est plus facile que de les reconnaître et de les développer dans ceux qui les ont.

La première de ces qualités, la plus indispensable, celle qui domine et commande, c'est la logique, — laquelle comprend le bon sens et la clarté. La vérité peut y être absolue ou relative, selon l'importance du sujet et le milieu qu'il occupe : la logique devra être implacable entre le point de départ et le point d'arrivée, qu'elle ne devra jamais perdre de vue dans le développement de l'idée ou du fait. Il y faut encore la mise en saillie continuelle sous les yeux du spectateur du côté de l'être ou de la chose pour ou contre lesquels on veut

conclure; puis la science des contre-parties, c'est-à-dire des *noirs,* des ombres, des oppositions en un mot qui constituent l'équilibre, l'ensemble et l'harmonie; puis la concision, la rapidité, qui ne permettent pas à celui qui écoute d'être distrait, de réfléchir, de respirer, de discuter en lui-même avec l'auteur; puis la connaissance des plans qui ne laisse pas s'en aller vers le fond la figure qui doit être en lumière ni avancer dans la lumière les figures de demi-teinte; puis la progression mathématique, inexorable, fatale, qui multiplie la scène par la scène, l'événement par l'événement, l'acte par l'acte jusqu'au dénoûment, lequel doit être le total et la preuve; enfin, la notion exacte de nos limites qui nous interdit de faire notre tableau plus grand que notre cadre, car l'auteur dramatique qui a le plus à dire doit dire tout de huit heures du soir à minuit, dont une heure d'entr'actes et de repos pour le spectateur.

Je n'ai pas parlé d'imagination, parce que c'est le théâtre qui, en dehors de l'auteur, la fournit dans ses interprètes, dans ses décors, dans ses accessoires, puisqu'il met en chair, en os, en verbe, en images enfin, devant le spectateur, les individus, les lieux et les choses que celui-ci serait forcé d'imaginer, s'il était en face d'un livre. Je n'ai pas parlé non plus d'invention, par cette raison excellente que l'invention n'existe pas pour nous. Nous n'avons rien à inventer, nous n'avons qu'à voir, à nous souvenir, à sentir et à restituer, sous une forme spéciale, ce que tous les spectateurs doivent se rappeler immédiatement avoir senti ou vu sans avoir pu s'en rendre compte jusqu'alors. Le réel dans le fond, le possible dans le fait, l'ingénieux dans le moyen, voilà ce qu'on peut exiger de nous.

L'art dramatique, qui a besoin d'un métier à part, doit-il avoir aussi un style à part? Oui. On n'est complétement un auteur dramatique que si l'on a une manière d'écrire comme une manière de voir, particulière et surtout personnelle. Une œuvre dramatique doit toujours être écrite comme si elle ne devait être que lue. La représentation n'est qu'une lecture

par plusieurs personnes pour ceux qui ne veulent pas ou ne savent pas lire. C'est par ceux qui vont au théâtre que l'œuvre réussit, c'est par ceux qui n'y vont pas qu'elle s'affirme. Le spectateur la fait retentissante, le lecteur la fait durable. La pièce qu'on n'a pas envie de lire sans l'avoir vue, ni de relire après l'avoir lue, est morte, eût-elle deux mille représentations de suite. Seulement, il faut, pour que l'œuvre vive sans le secours de l'interprète, que le style de l'écrivain ait su transporter sous les yeux du lecteur les solidités, les proportions, les effets et la vie que les spectateurs applaudissent. La langue des plus grands écrivains n'est pour l'auteur dramatique qu'un renseignement : elle ne lui apprend que des mots, et encore est-il nombre de ces mots qu'il doit exclure dès le principe de son vocabulaire, parce qu'ils manquent du relief, de la vigueur, de la bonhomie, je dirai presque de la trivialité nécessaires pour cette mise en action de l'homme sur ce terrain artificiel. Le vocabulaire de Molière est des plus restreints, il emploie toujours les mêmes mots : il joue toute l'âme heureuse sur cinq octaves et demie.

La langue du livre, c'est-à-dire de la pensée présentée directement aux lecteurs, peut être fixée une fois pour toutes. Quiconque écrira un récit, voire même un dialogue, destiné à la seule lecture, peut s'approprier la forme d'un maître du même ordre que lui, de Bossuet, de Voltaire, de Pascal, de Jean-Jacques, de Sand, de Hugo, de Lamartine, de Renan, de Théophile Gautier, de Sainte-Beuve, de Flaubert, d'About ; non-seulement on ne lui en voudra pas, mais on lui saura gré de cet hommage à la tradition et à la pureté. On ne reconnaîtra peut-être pas même les origines : on le proclamera un écrivain, il en sera un en effet, même si son style élégant et pur ne contient pas une idée neuve. Nous voyons tous les jours ce spectacle : la forme faisant croire au fond.

Au théâtre, rien de pareil. Dès que nous imitons le langage d'un de nos maîtres, nous ne sommes plus des disciples révérencieux, nous sommes des pasticheurs insupportables. Ce

qu'il faut prendre aux maîtres dans cet art, c'est leur manière de voir et non leur manière de dire. Chacun d'eux a sa marque de fabrique qu'on ne peut imiter sans être un faussaire. Lisez Corneille, Racine, Molière, Marivaux, Beaumarchais, pour nous en tenir aux morts, et voyez les différences. Comme chacun d'eux a versé son alcool particulier dans cette eau courante que l'on appelle la langue!

Ce langage du théâtre a-t-il besoin d'être correct? Non, dans le sens grammatical. Il faut, avant tout, qu'il soit clair, net, pénétrant, incisif.

Je t'aimais inconstant; qu'aurais-je fait, fidèle?

est une abominable faute de grammaire que le vers ne nécessitait pas; cependant, s'il eût eu à peindre le même sentiment en prose, Racine, *qui savait son métier,* l'aurait présenté avec la même incorrection. Il y a des tours de phrases, des mots qui en eux-mêmes ont une saillie, une sonorité, une plastique qui les font de nécessité et qu'il faut absolument laisser entrer, au risque de se compromettre. Aussi les écrivains académiques ne comprennent-ils rien à notre forme et nous traitent-ils de barbares. C'est ce malentendu entre les deux manières qui fait dire à la Bruyère cette vérité absurde : « Il n'a manqué à Molière que d'éviter le jargon et d'*écrire purement.* »

Fénelon pensait et disait comme la Bruyère en parlant de notre chef de file.

La Bruyère avait raison et il avait tort : voilà pourquoi je me suis permis cette expression : « vérité absurde », en parlant de l'opinion d'un écrivain que je révère plus que personne, qui a affermi la langue du livre, qui a inondé le monde de vérités qu'il eût été incapable d'énoncer au théâtre, parce qu'il aurait gravé en creux là où il faut tailler en relief.

Supposez maintenant que vous êtes Fénelon, ce qui ne peut pas vous blesser. Votre caractère sacré ne vous permet pas d'aller au spectacle : néanmoins, vous voulez être au courant

des choses de l'esprit, puisque vous êtes un écrivain, précepteur d'un prince, dans l'époque la plus littéraire que la France ait encore connue. Vous avez entendu parler d'un certain Molière, excommunié d'ailleurs, comédien et valet de chambre du roi, qui écrit des comédies immorales, disent les uns, sublimes, dit Boileau; vous ouvrez au hasard une de ces comédies, et vous lisez ces lignes :

« Pour moi, je *vous l'avoue,* je me *repais* un *peu* de gloire. Les applaudissements me touchent, et je tiens *que,* dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux *que* de se produire à des sots, *que* d'essuyer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes *qui* soient capables de sentir les délicatesses d'un art, *qui* sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable *qu'on* puisse recevoir des choses *que* l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caresser d'un applaudissement *qui* vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, *qui* nous paye mieux *que* cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquises *que* des louanges éclairées. »

Vous êtes Fénelon! Vous n'allez pas plus loin : vous jetez là *le Bourgeois gentilhomme,* en disant : « Voilà un pauvre écrivain! » et vous n'en démordez plus.

Maintenant, vous n'êtes pas Fénelon, ce qui est extrêmement facile; vous êtes le premier venu, mais vous vous occupez de littérature et vous connaissez naturellement les œuvres de Fénelon et celles de Molière; on vous offre d'être l'un ou l'autre : lequel des deux voulez-vous être? Molière : cela ne fait pas un pli; — et voilà tout ce que je voulais dire.

Ces incorrections, si choquantes à la lecture, non-seulement passent inaperçues à la scène dans l'intonation de l'acteur et dans le mouvement du drame, mais encore elles donnent quelquefois la vie à l'ensemble, comme des petits yeux, un gros nez, une grande bouche et des cheveux ébouriffés donnent souvent plus de grâce, de physionomie, de

passion, d'accent à une tête que la régularité grecque — dont on a fait le type dominant de la beauté humaine parce qu'il faut toujours établir dans un art un idéal déterminatif; après quoi, chacun s'en va de son côté avec son tempérament propre, et déplace la tradition s'il est assez fort pour cela. C'est ainsi que les écoles se fondent et que les hommes discutent, ce qui n'est pas une mauvaise manière de tuer le temps, qui a ses longueurs, comme nous disons au théâtre.

« Alors, d'incorrections en incorrections, le style de M. Scribe, par exemple, vous suffit? »

Parfaitement, si le style de M. Scribe recouvre une pensée. Que m'importe l'étoffe de la robe, pourvu que la femme soit belle!

« C'est cependant par la forme, me direz-vous, que M. Scribe périt. »

Erreur! Ce n'est jamais par la forme qu'on périt, c'est par le fond. La traduction est la preuve de ce que j'avance. Tous les jours, nous admirons les écrivains étrangers dans des traductions qui n'ont rien à envier au style de M. Scribe; parce que, la pensée étant forte et solide, elle surgit et se dessine à travers cette forme incolore et molle, comme les hautes montagnes à travers les brouillards du matin. Pensez comme Euripide et écrivez comme M. Scribe; on ne vous en demande pas davantage. Malheureusement, ou heureusement plutôt, cette discordance est impossible. L'expression sera toujours, malgré vous-même, au niveau de la pensée : juste et ferme si la pensée est élevée, flasque ou boursouflée si la pensée est vulgaire. L'élévation et la sincérité manquent chez M. Scribe, l'expression ne vient pas; n'étant pas convaincu, il ne peut pas être éloquent. A liqueur sans valeur, vase sans prix. D'ailleurs, il ne cherchait pas la comédie, il ne cherchait que le *théâtre;* il ne voulait ni instruire, ni moraliser, ni corriger les gens; il voulait les amuser. Il ne demandait pas la gloire qui immortalise le mort, il se contentait du succès qui popularise le vivant et de la fécondité

qui l'enrichit. Prestidigitateur de première force, joueur de gobelets merveilleux, il vous montrait une situation comme une muscade, vous la faisait passer, tantôt rire, tantôt larme, tantôt terreur, tantôt chien, tantôt chat, sous deux, trois ou cinq actes, et vous la retrouviez dans le dénoûment. C'était bien la même, il n'y avait rien à dire. La prose dont il accompagnait ces tours de passe-passe avait mission d'égarer, de dépister l'auditoire et de gagner du temps jusqu'à l'effet promis, le moment où la muscade devient boulet de 48 et rentre tout de même dans le gobelet; c'était, passez-moi ce mot de place publique, un *boniment* de faiseur de tours. La séance finie, les bougies éteintes, les muscades remises dans le sac à la malice, les gobelets rentrés les uns dans les autres, le chien et le chat couchés, l'intonation morte, le lazzi envolé, il ne restait dans l'esprit et dans l'âme du spectateur ni une idée, ni une réflexion, ni un enthousiasme, ni une espérance, ni un remords, ni l'agitation, ni le bien-être. On avait regardé, on avait écouté, on avait été intrigué, on avait ri, on avait pleuré, on avait passé la soirée, on s'était amusé, ce qui est beaucoup; on n'avait rien appris. On en parlait peut-être, on n'en causait pas. Bref, M. Scribe avait toutes les qualités qui dénotent le talent, pas une de celles qui dénoncent le génie. Trois fois ses figures ont pris l'apparence, non pas de la vie réelle, mais de la vie épique, quand Meyerbeer leur a prêté son souffle puissant; une fois, tout seul, il a entre-bâillé la porte du temple, il a surpris les mystères de la Bonne Déesse, il a touché à la grande comédie en mettant en scène cette *Camaraderie* dont il avait eu autant à se louer qu'à se plaindre. Il a prouvé, ce jour-là, qu'il aurait pu être de la famille des observateurs et qu'en se concentrant, en ambitionnant moins la richesse et en respectant plus l'art, il aurait pu être un grand homme. Il ne l'a pas voulu; que sa volonté soit faite!

Cependant, le théâtre lui doit une innovation tout à fait imprévue et qui constate la poétique particulière de l'auteur. Jusqu'à son avénement, l'amour et le mariage avec la femme

aimée avaient été la récompense finale du héros de la comédie. Le poëte représentait cette femme aussi belle, aussi chaste, aussi passionnée, en un mot aussi intéressante que possible. M. Scribe crut devoir ajouter à toutes ces qualités, un appas de première classe pour lui : le 3 pour 100. Pas de bonheur probable dans le mariage qui couronne tout, si la jeune fille n'apporte pas une grosse dot au jeune homme. Et c'était si bien là l'idéal du public auquel s'adressait M. Scribe, que ce public l'a reconnu tout de suite pour son représentant; et, pendant un tiers de siècle, ce grand prêtre de cette religion bourgeoise a servi la messe tous les soirs sur l'autel du petit écu, se retournant de temps en temps au milieu de la cérémonie pour dire à ses ouailles, la main sur son Évangile en partie double : *Ego vobiscum!*

Les collaborateurs, les élèves, les imitateurs, les entrepreneurs n'ont pas manqué à ce travail facile, agréable, productif, qui, en même temps qu'il faussait le goût public, faisait dévier l'art sérieux. Le Scribe avait passé dans les mœurs, hors de cet article pas de salut. Malheureusement, le maître abusa et l'on finit par se lasser des colonels, des femmes veuves, des pensionnaires riches dont on chassait la dot à courre, des artistes entretenus par des femmes de banquier, des croix d'honneur pêchées dans l'adultère, des millionnaires tout-puissants et des demoiselles de magasin qui faisaient aller les reines comme elles voulaient. On éprouvait le besoin d'entendre quelque chose qui eût le sens commun et qui relevât, encourageât, consolât l'espèce humaine, qui n'est ni aussi égoïste ni aussi bête que M. Scribe le déclare. Un esprit robuste, loyal et fin se présenta, et *Gabrielle,* avec son action simple et touchante, avec son beau et noble langage, fut la première réaction contre ce théâtre de convention. Le mari intelligent, paternel, lyrique, fut exalté sur cette même scène où l'on bafouait depuis plus de vingt ans le mari, toujours ridicule, toujours aveugle, toujours trompé par une épouse amoureuse, au marc le franc, avec deux autres femmes, d'un commis, d'un artiste ou d'un diplomate habillé, chauffé,

décoré par sa maîtresse et finalement enrichi par sa cousine pour cause de remords !

« Pourquoi cette prise à partie de M. Scribe? me direz-vous. A quel propos cette attaque? »

Je n'attaque pas M. Scribe; je ne bats pas la caisse devant ma baraque pour vous empêcher d'entrer dans celle de mon voisin; mais, étant donnée cette question du *métier,* j'étudie et j'explique l'homme qui en est l'incarnation et qui en a poussé la science si loin, que, comme je le disais plus haut, on l'a quelquefois pris pour l'art lui-même. Personne n'a jamais su mieux que M. Scribe, sans conviction, sans naïveté, sans but philosophique, mettre en action et en valeur sinon un caractère, sinon une idée, du moins un sujet, une situation surtout et en faire sortir logiquement les effets scéniques; nul n'a mieux su, dès le premier choc, s'assimiler la pensée du premier venu, l'adapter au théâtre, quelquefois dans des proportions et dans un sens absolument opposés aux combinaisons du premier auteur, en utilisant tout, depuis les dispositions, le début, le nom, la beauté, la laideur, la grosseur, la maigreur, les bras, les pieds, les regards, la couleur des cheveux, l'élégance, la bêtise, l'esprit des comédiens et des comédiennes; jusqu'aux goûts, aux passions, aux préjugés, aux hypocrisies, aux lâchetés du public auquel il s'adressait et dont il voulait tirer sa fortune et sa liberté. C'est l'improvisateur le plus extraordinaire que nous ayons eu au théâtre, celui qui a le mieux su faire mouvoir des personnages qui ne vivaient pas. C'est le Shakspeare des ombres chinoises.

Eh bien, sur les quatre cents pièces qu'il a écrites, seul ou en collaboration, laissez tomber *Il ne faut jurer de rien,* ou *le Caprice,* ou *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée,* c'est-à-dire un petit proverbe du poëte le plus naïf, le moins expert dans le métier, et vous verrez tout le théâtre Scribe se dissoudre et se volatiliser, comme le mercure à une chaleur de trois cent cinquante degrés; parce que Scribe travaillait pour le public sans y mettre rien de son âme ni de son

cœur, tandis que Musset écrivait avec son cœur et son âme pour l'âme et pour le cœur de l'humanité, et que la sincérité donnait à celui-ci, sans même qu'il s'en doutât, toutes les ressources de métier qui faisaient le seul mérite de l'autre.

« Et la conclusion? »

Est que l'auteur dramatique qui connaîtrait l'*homme* comme Balzac et le *théâtre* comme Scribe serait le plus grand auteur dramatique qui eût jamais existé.

Mai 1868.

PERSONNAGES	ACTEURS qui ont créé les rôles.
LE COMTE FERNAND DE LA RIVONNIÈRE	MM. LAFONT.
LE VICOMTE ANDRÉ DE LA RIVONNIÈRE	DUPUIS.
DE TOURNAS	LESUEUR.
DE LIGNERAY	LANDROL.
DE PRAILLES	LUGUET.
DE NATON	DIEUDONNÉ.
JOSEPH, DOMESTIQUE	BAPTISTE.
UN HOMME DE LA BANQUE	AMÉDÉE.
UN COCHER	LOUIS.
DEUX DOMESTIQUES	ISMARL. LÉON.
ALBERTINE DE LA BORDE	Mmes ROSE CHÉRI.
MADAME DE CHAVRY	BLOCH.
HÉLÈNE	DELAPORTE.
MADAME GODEFROY	MÉLANIE
VICTORINE	GEORGINA.

A Paris.

UN

PÈRE PRODIGUE

ACTE PREMIER

Un salon chez André.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, VICTORINE.

ANDRÉ, rangeant des papiers, à Victorine qui entre.

J'ai sonné pour avoir Joseph. Où est-il?

VICTORINE.

Il est sorti.

ANDRÉ.

L'avez-vous envoyé quelque part?

VICTORINE.

Il n'y a pas besoin de l'envoyer quelque part pour qu'il sorte; il est toujours dehors.

ANDRÉ.

Qu'y a-t-il pour déjeuner?

VICTORINE.

Rien, monsieur.

ANDRÉ.

J'ai commandé à dîner hier, et je n'ai pas dîné ici.

VICTORINE.

C'est qu'il m'est arrivé des parents de la campagne, et alors...

ANDRÉ.

Ils vont bien, messieurs vos parents?

VICTORINE.

Très-bien, monsieur, je vous remercie.

ANDRÉ.

Vos parents vous empêchent-ils de nous faire déjeuner?

VICTORINE.

Monsieur a du monde?

ANDRÉ.

Une dame.

VICTORINE.

La dame en noir?

ANDRÉ.

Non, mademoiselle Victorine; ce n'est pas la dame en noir, c'en est une autre que vous prierez, quand elle viendra, de m'attendre un peu, parce qu'il faut que je sorte.

VICTORINE.

Ah! monsieur, j'y pense, M. de Tournas est venu ce matin; il va revenir; il a absolument besoin de parler à monsieur.

ANDRÉ.

Je sais ce qu'il a à me dire. Vous le flanquerez à la porte, M. de Tournas.

VICTORINE.

Je m'en doutais. Monsieur me donnera de l'argent avant de sortir?

ANDRÉ.

Vous n'en avez déjà plus?

VICTORINE.

Non, monsieur; mais tout est écrit.

ANDRÉ, lui remettant un billet.

Faites changer.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH entre. On voit qu'il est gris, mais il se tient très-bien.

Madame Godefroy...

ANDRÉ.

D'où venez-vous?

JOSEPH.

De chez le tailleur. Il m'a apporté un habit qui ne m'allait pas...

ANDRÉ.

Que veniez-vous dire?

JOSEPH.

Madame Godefroy est en bas dans une voiture. Elle demande si elle peut parler à monsieur.

ANDRÉ.

Madame Godefroy?

JOSEPH.

Oui, monsieur.

ANDRÉ.

Dites-lui d'entrer.

JOSEPH.

Monsieur dit?

ANDRÉ, s'approchant de Joseph.

Il est parfaitement ivre.

VICTORINE.

Si matin! Est-ce possible?

ANDRÉ, à Victorine.

Dites à madame Godefroy d'entrer. Si la dame que j'attends pour déjeuner vient pendant que madame Godefroy sera ici, vous l'introduirez là. (Il montre l'appartement de son père. Victorine sort. A Joseph, qui dort debout.) Joseph!

JOSEPH.

Monsieur?

ANDRÉ.

Donnez-moi un mouchoir, et allez vous coucher.

JOSEPH.

Me coucher?

ANDRÉ.

Oui, vous êtes ivre.

JOSEPH.

Cela ne m'empêche pas de faire mon service. C'est la chaleur de l'appartement qui m'a un peu porté à la tête, en revenant du grand air.

ANDRÉ, voyant entrer madame Godefroy.

Allez! allez! (Joseph sort et ferme la porte.)

SCÈNE III.

ANDRÉ, MADAME GODEFROY.

ANDRÉ, à madame Godefroy.

Comment! c'est vous, chère madame!

MADAME GODEFROY.

Moi-même, qui viens vous apporter les renseignements que vous m'avez demandés dans votre dernière lettre.

ANDRÉ.

Vous avez quitté la campagne exprès pour cela?

MADAME GODEFROY.

Non ; mais j'avais besoin de venir à Paris pour quelques affaires ; j'ai profité de l'occasion et j'ai pris la liberté de me présenter chez vous.

ANDRÉ.

Il fallait m'écrire d'aller vous voir.

MADAME GODEFROY.

Ce que j'aurais fait, si je ne vous avais pas trouvé ; mais à quoi bon vous déranger? Tout est permis à une femme de mon âge ; d'ailleurs, se gêne-t-on entre amis, car j'espère que vous avez un peu d'amitié pour moi?

ANDRÉ.

J'ai beaucoup d'amitié pour vous, madame, et depuis longtemps.

MADAME GODEFROY.

Bien vrai?

ANDRÉ.

Bien vrai.

MADAME GODEFROY.

J'en suis heureuse; car, moi, je vous aime comme j'aimerais mon fils, si j'en avais un! (Voyant Joseph qui vient préparer sur une chaise le paletot d'André.) Vous êtes pressé, vous alliez sortir?

ANDRÉ.

Quelques courses avant mon départ ; mais j'ai le temps.

MADAME GODEFROY.

Vous allez à Dieppe?

ANDRÉ.

Rejoindre mon père, qui m'écrit lettre sur lettre pour que j'arrive.

MADAME GODEFROY.

Je l'avais invité à venir avec vous chasser chez moi ; il m'a répondu, comme toujours, que, ni lui ni vous, vous ne pouviez venir.

ANDRÉ.

En effet...

MADAME GODEFROY.

Vous avez peur tous les deux de vous ennuyer ; vous ne vous trompez peut-être pas. Enfin, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

JOSEPH, à André.

Le mouchoir de M. le vicomte, la monnaie du billet et les journaux. (Il dépose le tout sur la table et sort.)

MADAME GODEFROY.

Votre père a retrouvé à Dieppe une ancienne amie à lui, madame de Chavry, avec la nièce de laquelle vous avez été élevé, pour ainsi dire. Pour une raison ou pour une autre, vous désirez, avant de retourner chez elles, avoir des renseignements sur ces deux dames, que vous avez perdues de vue depuis huit ans ; et, comme ma propriété est à une demi-lieue de Dieppe, vous m'avez priée de prendre tous les renseignements possibles et de vous les faire connaître.

ANDRÉ.

C'est cela même ; vous avez dû supposer, chère madame...

MADAME GODEFROY.

Je n'ai rien supposé du tout ; vous me direz, quand le moment sera venu, ce que vous croirez devoir me dire, et, moi, je vais vous dire ce que j'ai recueilli. (Elle tire un petit papier de son portefeuille. Lisant.) « Madame de Chavry vivait depuis huit ans à l'étranger, séparée de son mari, qui était un assez

mauvais sujet; elle s'était, en dernier lieu, fixée à Venise. Elle y a appris, il y a dix-huit mois, la mort du marquis. A la fin de son deuil, elle est revenue en France pour marier sa nièce, qui tient à s'établir ici; le lendemain du mariage de sa nièce, elle repartira pour son palais du Grand-Canal, dont elle ne saurait plus se passer. »

ANDRÉ.

Et mademoiselle Hélène?

MADAME GODEFROY.

Restée orpheline de très-bonne heure, élevée par sa jeune tante, qui est un peu mondaine, un peu frivole, un peu folle même, disent ses amis, mademoiselle Hélène a reçu l'éducation superficielle que reçoivent aujourd'hui presque toutes les jeunes filles de son monde; cependant, elle a l'aspiration et le sentiment du bien; elle sera ce que nous sommes toutes, une bonne ou une mauvaise femme, selon le mari qu'elle aura choisi. Elle est du caractère le plus aimable et le plus facile; aucune coquetterie, pas même une de ces coquetteries de pensionnaire si fréquentes chez les filles de son âge, élevées librement. Voilà, mon cher monsieur André, tout ce que j'ai pu apprendre.

ANDRÉ.

Vous êtes, chère madame, la meilleure femme que je connaisse! Je vais partir aujourd'hui même pour Dieppe, d'où j'irai vous voir avec mon père.

MADAME GODEFROY.

Que ce serait bien à vous de l'amener! mais je crois que je l'ennuie.

ANDRÉ

Vous vous trompez, madame. Mon père a pour vous la plus sincère affection et la plus profonde estime. S'il va plus souvent où l'on s'amuse qu'où l'on aime, il n'en faut accuser que l'habitude. Il est bien difficile de se transformer à son

âge, à moins que la nécessité ne s'en mêle, et peut-être va-t-elle s'en mêler.

MADAME GODEFROY.

Sa fortune?...

ANDRÉ.

Sa fortune commence à ne plus avoir aucun rapport avec ses goûts. J'hésite toujours à le lui apprendre, mais il faudra pourtant en arriver là, et, qui sait? cette mauvaise nouvelle aura peut-être de bons effets.

MADAME GODEFROY.

Ah! si vous vouliez, mon cher monsieur André, ce serait le moment de nous rendre tous heureux.

ANDRÉ.

J'y pense quelquefois.

MADAME GODEFROY.

Vraiment!

ANDRÉ.

Oui, et, si cela ne dépendait que de moi...

MADAME GODEFROY.

Mais cela ne dépend que de vous. Votre père fera tout ce que vous voudrez. A travers les folies de sa vie d'aventures et de dissipation, vous avez été et vous êtes son seul amour. Il vous reconnaît en outre plus de raison qu'à lui. Il a en vous une confiance illimitée; il a même un peu peur de vous. Je ne dois rien vous cacher, mon cher monsieur André. Votre père m'a fait la cour autrefois, comme il la faisait à toutes les femmes. Je n'étais qu'une simple bourgeoise, mais j'étais jolie, disait-on; mon mari ne m'appréciait pas à ma valeur. Cependant, M. Godefroy était un honnête homme, j'étais une honnête femme, et pour rien au monde je ne l'eusse trompé. Entre nous, j'ai eu du mérite... Le comte était bien séduisant... il le sera toujours. — Lorsque je suis devenue veuve, il y a de cela dix ans (je ne l'avais pas souhaité, mais enfin

je l'étais), j'ai tout simplement offert au comte de devenir sa femme. Il a eu la générosité de me répondre qu'à cause de vous il ne voulait pas se remarier. La vérité est que la petite bourgeoise ne lui plaisait plus, et qu'il ne voulait pas enchaîner sa liberté. Lui demandais-je autre chose pour moi, dans le mariage, que la joie de le rendre heureux comme il l'eût entendu?... J'aurais tenu sa maison, je lui aurais créé un intérieur confortable, j'aurais eu soin de lui et de vous, je l'aurais choyé comme un enfant; car c'est un grand enfant que votre père. Il n'a pas voulu. Cependant, il ne sera pas toujours jeune, même de caractère. Si vous vous mariez, saura-t-il vivre tranquillement entre son fils et sa bru? et, s'il ne vit pas ainsi, que deviendra-t-il? Vous me comprenez, son avenir vous inquiète aussi... Vous aimez votre père; vous connaissez mon affection pour lui; faites de votre mieux.

ANDRÉ.

Je suis très-heureux de cette explication, chère madame... et...

SCÈNE IV.

Les Mêmes, DE TOURNAS.

DE TOURNAS, qui est entré pendant la dernière phrase, et qui cherche un journal sur la table.

C'est moi, cher ami; pardon, je vous croyais seul... Je vais vous attendre, ne vous occupez pas de moi.

ANDRÉ, très-contrarié.

Excusez-moi, mais...

DE TOURNAS.

Ne vous gênez pas, j'attendrai... je prends seulement le journal pour voir les nouvelles... (Il cherche le journal sur la table.) C'est celui d'hier... Ah! voici celui d'aujourd'hui... (Il sort

en courant sur la pointe du pied et en affectant la discrétion la plus grande vis-à-vis de madame Godefroy.)

ANDRÉ, qui a sonné, à madame Godefroy.

Vous permettez, madame?

SCÈNE V.

ANDRÉ, MADAME GODEFROY, JOSEPH.

JOSEPH, entrant.

Une lettre pour monsieur.

ANDRÉ, à Joseph qui entre.

Qui a ouvert la porte à M. de Tournas? J'avais défendu qu'on le reçût.

JOSEPH.

Il est entré pendant que j'étais dans l'appartement de M. le comte; j'avais laissé la porte de l'antichambre ouverte; d'ailleurs (montrant madame Godefroy), je pensais que monsieur ne serait pas fâché...

ANDRÉ.

Assez! Vous n'êtes plus à mon service.

JOSEPH.

M. le vicomte me renvoie?

ANDRÉ.

Oui.

JOSEPH.

Quand devrai-je quitter la maison, monsieur le vicomte?

ANDRÉ.

Quand vous voudrez...

JOSEPH.

J'étais très-attaché à monsieur; monsieur me regrettera. (Il sort.)

MADAME GODEFROY.

Comme vous êtes tourmenté! votre temps ne vous appartient plus; je vous quitte, car je suis importune comme les autres. J'ai fait apporter à votre intention, en venant à Paris, quelques petites provisions d'hiver : vous voudrez bien les accepter, n'est-ce pas? entre autres, des confitures que votre père adore, et que j'ai faites moi-même. Tâchez que ce ne soit pas, comme l'année dernière, vos domestiques qui les mangent.

ANDRÉ.

J'y veillerai, chère madame, car, moi aussi, j'adore les confitures. (Il prend son mouchoir.)

MADAME GODEFROY.

Regardez donc votre mouchoir!

ANDRÉ, voyant son mouchoir déchiré.

Si vous voyiez ceux de mon père, c'est bien autre chose!

MADAME GODEFROY.

Je suis ridicule, peut-être, mais ces choses-là me désolent. Enfin!... Adieu. (Elle va pour sortir. Se ravisant.) Vous êtes sûr que le comte ne fait pas la cour à madame de Chavry?

ANDRÉ.

J'en suis sûr; ce serait la première chose qu'il m'aurait écrite.

MADAME GODEFROY, très-contente.

Allons, au revoir, mon cher monsieur André... N'oubliez pas votre promesse.

ANDRÉ.

Soyez tranquille, chère madame, et merci mille fois pour cette bonne visite! (Au moment où madame Godefroy sort, de Tournas se précipite du dehors, prend un battant de la porte, le tient ouvert et salue obséquieusement madame Godefroy. Elle salue et sort. Il entre.)

SCÈNE VI.

ANDRÉ, DE TOURNAS.

DE TOURNAS.

Vous allez bien, cher?

ANDRÉ.

Très-bien, je vous remercie.

DE TOURNAS.

Qu'est-ce que vous me conterez de neuf?...

ANDRÉ.

Je ne sais rien de neuf, mon cher; d'ailleurs, je suis très-pressé. Vous permettez que je lise cette lettre?

DE TOURNAS.

Lisez, mon cher, lisez.

ANDRÉ, décachetant la lettre. Lisant.

« Mon bien cher ami, je suis seule à Paris jusqu'à demain. Je vous expliquerai comment cela se fait. Que je suis heureuse de ce jour de liberté sur lequel je ne comptais pas hier! Je puis donc encore vous voir aujourd'hui, et nous allons nous voir tous les jours ensuite. Attendez-moi de midi à une heure. J'ai hâte de vous redire combien je vous aime et ce que j'ai fait pour vous le prouver. Toute ma vie est à vous. » (Il met la lettre dans sa poche et sonne. A de Tournas.) Je suis désolé, mon cher ami, mais il faut que je sorte.

DE TOURNAS.

Tant pis! je venais vous chercher pour vous offrir à déjeuner au cabaret.

ANDRÉ.

Impossible aujourd'hui.

DE TOURNAS.

Vous avez déjeuné?...

ANDRÉ.

Non... mais je déjeune avec quelqu'un.

DE TOURNAS.

Une femme! Ah! mon gaillard... Vous avez raison, vous êtes jeune, amusez-vous, mais n'abusez pas... Qu'est-ce que vous cherchez?

ANDRÉ, sonnant de nouveau.

Je cherche mon chapeau.

DE TOURNAS.

Le voici... Ah! non, c'est le mien. Vous y perdriez probablement. Voulez-vous que je le demande, votre chapeau?

ANDRÉ, voyant entrer Joseph.

Je vous remercie, Joseph va me le donner. (A Joseph.) Si la dame en noir vient, que je sois ici ou que je n'y sois pas, vous lui direz que je suis parti ce matin pour Dieppe.

JOSEPH.

Oui, monsieur.

ANDRÉ.

Donnez-moi mon chapeau. (Joseph sort.)

DE TOURNAS.

Qu'est-ce que c'est que la dame en noir?

ANDRÉ.

C'est une dame qu'on désigne ainsi, probablement parce qu'on ne veut pas la faire connaître.

DE TOURNAS.

Il y a un mari!... Que de bonnes fortunes vous devez avoir!

ANDRÉ.

Si vous venez du même côté que moi...

DE TOURNAS.

A propos, je ne vous ai pas revu depuis que vous avez eu la bonté de me prêter ce que je vous ai demandé. Vous ne m'en voulez pas d'être encore votre débiteur?

ANDRÉ.

Non.

DE TOURNAS.

Si vous en aviez besoin...

ANDRÉ.

Non.

DE TOURNAS.

Entre nous, je vais entrer, je crois, dans une grande affaire; n'en parlez pas, je viendrai vous donner des détails un jour que vous aurez le temps. Tenez, il y aurait peut-être pour vous de l'argent à gagner là dedans. J'y songerai. Jusque-là, j'ai toujours mon affaire de succession, qui n'en finit pas. — Cependant, j'ai de l'espoir. — Je suis allé voir mes juges, ils m'ont très-bien reçu, et, dans deux ou trois mois, je pense... mais deux ou trois mois, c'est encore long, et, en attendant...

ANDRÉ, mettant la main à sa poche.

Voyons! combien?

DE TOURNAS.

Prêtez-moi quinze louis.

ANDRÉ.

Les voici.

DE TOURNAS.

Je vous rendrai le tout ensemble. Oh! je n'oublie rien. Les bons comptes font les bons amis. (Il met les quinze louis dans sa poche, après avoir jeté un regard dessus comme pour s'assurer que le compte y est.) Et le père, comment va-t-il? Avez-vous de ses nouvelles? Toujours jeune, hein? toujours en train? Quelle nature!... Il y a vingt-cinq ans que nous nous connaissons. Ah! je l'aime bien, et je crois qu'il m'aime bien aussi. Nous

en sommes-nous donné ensemble!... Vous étiez haut comme ça (Il met la main à deux pieds de terre.) quand je l'ai connu.

JOSEPH, apportant le chapeau à André.

A-t-on dit à monsieur que madame de la Borde est là?

ANDRÉ.

Non; où est-elle?

JOSEPH.

Elle est arrivée pendant que madame Godefroy était avec monsieur. Je l'ai fait attendre dans l'appartement de M. le comte.

ANDRÉ, à Joseph.

C'est bien. (Joseph sort.) Déjà onze heures... (A lui-même.) Tiens... (En regardant de Tournas.) Mes quinze louis vont me servir à quelque chose. (A de Tournas.) Voulez-vous me rendre un service?

DE TOURNAS.

Deux, cher ami, deux!

ANDRÉ.

Vous m'avez offert à déjeuner?

DE TOURNAS.

Et je vous l'offre toujours.

ANDRÉ.

Merci, c'est moi qui vous invite.

DE TOURNAS.

Encore mieux. Mais je ne vois pas quel service je vous rends.

ANDRÉ.

Le service, c'est de tenir compagnie à la personne qui va entrer pendant que je serai sorti et jusqu'à ce que je revienne.

DE TOURNAS.

Très-volontiers.

ANDRÉ, ouvrant la porte et appelant.

Albertine!

SCÈNE VII.

ALBERTINE, ANDRÉ, DE TOURNAS.

ALBERTINE, entrant et donnant la main à André.

Bonjour, cher ami. Quel est cet appartement où l'on m'a fait attendre si longtemps? On dirait l'appartement d'une femme.

ANDRÉ.

C'est l'appartement de mon père, qui communique avec le mien par le salon où nous sommes. Je vous demande pardon de ne vous avoir pas reçue plus tôt.

ALBERTINE.

Vous aviez du monde, on me l'a dit, vous êtes tout excusé.

ANDRÉ.

Alors, permettez-moi de vous présenter monsieur, en compagnie de qui je vous prierai de m'attendre un instant.

ALBERTINE.

Vous sortez?

ANDRÉ.

Un quart d'heure.

ALBERTINE.

Voilà ce que vous appelez donner à déjeuner à vos amis! Que diable voulez-vous que je fasse avec monsieur?

ANDRÉ.

Ce n'est pas cela qui peut embarrasser une femme d'esprit comme vous. Je dois sortir depuis ce matin et je ne puis pas y arriver. Il y a toujours du monde ici.

ALBERTINE.

Peut-on savoir au moins où vous allez?

ANDRÉ.

J'ai un rendez-vous chez mon notaire.

ALBERTINE.

Tout le monde va donc chez son notaire, ce matin!

ANDRÉ.

Vous êtes allée chez le vôtre?

ALBERTINE.

Non, j'y vais aller en sortant d'ici, lui porter dix mille francs que j'ai touchés hier. Je n'aime pas garder de l'argent chez moi. (On frappe à la porte.)

ANDRÉ.

Entrez!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COCHER, UN GARÇON DE BANQUE.

LE COCHER, entrant.

Monsieur... (Pendant ce temps, Albertine ôte son chapeau et son châle, les dépose sur une chaise, tire un petit peigne de sa poche, lisse ses cheveux devant une glace, puis tire une petite boîte de poudre de riz de son autre poche, et se met de la poudre sur la figure. De Tournas a mis son lorgnon et l'examine des pieds à la tête sans qu'elle paraisse le remarquer.)

ANDRÉ.

Qu'est-ce que c'est?

LE COCHER.

Joseph et Victorine sont sortis, et l'on vient de la Banque.

ANDRÉ.

Pour? ..

LE COCHER.

Pour un effet.

ANDRÉ.

Quel effet?

LE COCHER.

Un effet, un billet à payer.

ANDRÉ.

De qui?

LE COCHER.

De vous, monsieur.

ANDRÉ.

De moi? Il y a erreur, je n'ai jamais fait de billets. Dites au garçon de recettes d'entrer.

LE COCHER, à la porte.

Voulez-vous entrer, monsieur. (Le garçon de recettes entre e salue. — Le cocher sort.)

ANDRÉ.

Vous venez pour toucher un effet?

LE GARÇON.

Oui, monsieur, une traite de six mille francs sur M. le vicomte de la Rivonnière.

ANDRÉ.

Voyons!

LE GARÇON, lui passant la traite.

Voilà, monsieur.

ANDRÉ.

C'est mon père qui tire à vue sur moi. (Au garçon). Je n'attendais pas cette traite.

LE GARÇON.

Faut-il la retourner?

ANDRÉ.

Non pas. Laissez-moi le bulletin de la Banque.

LE GARÇON, lui remettant le bulletin.

Bureau numéro 5, avant deux heures. (Il sort.)

ANDRÉ, avec un mouvement de mauvaise humeur.

Il ne manquait plus que ça!

ALBERTINE.

Si vous n'avez pas ce qu'il vous faut, je vais vous le donner, vous me le rendrez tantôt.

ANDRÉ.

Merci. Je ne suis pas assez riche pour me créditer dans une maison comme la vôtre.

ALBERTINE.

Avare!

ANDRÉ, à Albertine et à de Tournas.

Je reviens. (Il sort.)

SCÈNE IX.

ALBERTINE, DE TOURNAS.

ALBERTINE.

Il n'est pas content, le bourgeois!

DE TOURNAS.

Moi, j'ai l'idée qu'il est en train de se ruiner.

ALBERTINE.

Vous croyez qu'André se ruine?

DE TOURNAS.

Je le vois souvent de mauvaise humeur depuis quelque temps.

ALBERTINE.

Cela ne prouve rien. Les gens qui se ruinent sont tou-

jours gais. C'est lorsqu'ils sont ruinés qu'ils sont de mauvaise humeur.

DE TOURNAS.

Vous en avez vu beaucoup dans cet état-là?

ALBERTINE.

Non. Quand ils étaient dans cet état-là, je ne les voyais plus.

DE TOURNAS.

Et Lorédan, qu'est-ce que vous en avez fait?

ALBERTINE.

Vous avez connu Lorédan? Quel gentil garçon!

DE TOURNAS.

Je vous ai vue quelquefois chez lui, dans son petit hôtel de la rue Chauchat.

ALBERTINE.

On s'amusait, alors!

DE TOURNAS.

Il y a dix ans!

ALBERTINE.

J'en avais quinze.

DE TOURNAS.

Hum!...

ALBERTINE.

Vous avez quelque chose dans la gorge?...

DE TOURNAS.

J'ai avalé de travers.

ALBERTINE.

Il faut bien dire de ces choses-là. Tout le monde n'a pas les amygdales aussi sensibles que vous. Mais vous qui plaisantez les autres, vous n'êtes pas un enfant. (Montrant les cheveux de Tournas.) Il y a du petit-gris là-dessous.

DE TOURNAS.

Alors, vous dites que Lorédan?...

ALBERTINE.

C'est à n'y pas croire! quand il a été ruiné, mais tout à fait ruiné...

DE TOURNAS.

Je me fie à vous; je suis sûr que la chose était proprement faite.

ALBERTINE.

D'où venez-vous? ce n'est pas moi qui ai ruiné Lorédan... Qu'est-ce qu'il m'a donné? trois cent mille francs en quatre ans. Vous voyez, ce n'est pas une affaire. (Elle sonne.) Est-ce que vous n'avez pas faim?

DE TOURNAS.

Si...

ALBERTINE, à Joseph, qui entre.

Servez-nous.

JOSEPH.

On attend M. le vicomte.

ALBERTINE.

Je ne vous demande pas si l'on attend M. le vicomte; je vous dis de nous servir ici, n'importe quoi, sur un coin de table. Allez. (Joseph sort.) Je le connais, ce domestique-là; il a été chez Monséjour. Il m'a reconnue; il va nous servir tout de suite, soyez tranquille. Pour en revenir à Lorédan, je suis peut-être la seule personne qui lui ait tendu la main dans sa déconfiture. Je lui ai porté quinze mille francs. C'était un très-honnête garçon : il les a refusés. Je pensais bien qu'il les refuserait; mais, enfin, j'ai fait ce que je devais faire.

DE TOURNAS.

Quinze mille francs, juste l'intérêt de son argent! Et alors?...

ALBERTINE.

Alors, quand il n'a plus eu un sou, quand il a eu payé tout ce qu'il devait, au lieu de se marier, ce qui lui était très-facile, car il était joli garçon et de bonne famille, il a demandé et obtenu à grand'peine une place de trois mille francs dans un chemin de fer étranger; il a maintenant six mille francs d'appointements. Il se porte bien, et il est très-heureux.

DE TOURNAS.

Et il a votre estime ?

ALBERTINE.

Et il a mon estime, oui, mon cher, et tout le monde ne l'a pas. Les hommes qui se ruinent pour nous sont des imbéciles, je vous l'accorde; mais il y en a d'honnêtes, qui restent honnêtes encore après, et ce n'est pas facile. Là-dessus, inutile de nous dire des choses désagréables, n'est-ce pas? Les loups ne se mangent pas entre eux; car, moi aussi, je vous reconnais. Vous êtes M. de Tournas, et j'ai entendu parler de vous souvent. Sous le prétexte que vous avez mangé jadis un petit patrimoine de cent cinquante mille francs, depuis vingt-cinq ans que cela est arrivé, vous trouvez moyen d'avoir toujours cinq louis dans votre poche. Ce n'est pas bête, et je vous admire parce que c'est moins commode pour un homme que pour une femme, mais ce n'est pas une raison pour abîmer ceux qui ont mieux aimé faire autrement. Voilà, mon bon; et, quand vous ne saurez où aller dîner, venez dîner chez moi, vous me ferez plaisir.

DE TOURNAS, après un court silence.

A quelle heure dîne-t-on chez vous?

ALBERTINE.

Allons, vous êtes un homme d'esprit... A sept heures. (Pendant ces derniers mots, Joseph a servi sur un coin de table.) En attendant, déjeunons... Qu'est-ce que c'est que ça? Du filet de bœuf et de la fricassée de poulet, à cette heure-ci! C'est un

déjeuner de conducteur de diligence ; donnez-moi un morceau de fromage et un fruit.

DE TOURNAS.

Moi, je mangerai un peu de bœuf ; j'ai si mal dîné hier !

ALBERTINE.

Où avez-vous donc dîné ?

DE TOURNAS.

Chez moi.

ALBERTINE.

Espérons que, lorsque André sera marié, sa maison sera tenue autrement.

DE TOURNAS.

Pour ce que nous y gagnerons ! Mais est-ce qu'il va se marier ?

ALBERTINE.

Il donne du filet de bœuf à déjeuner. Il n'est plus bon qu'à faire un mari.

DE TOURNAS.

Alors, cela vous est indifférent ?

ALBERTINE.

Tout à fait.

DE TOURNAS.

Je croyais, en vous voyant ici...

ALBERTINE.

Que j'aimais André, peut-être ?

DE TOURNAS.

Aimer, non ; mais, enfin...

ALBERTINE.

Voilà longtemps que je connais André ; il a eu une espèce de passion pour une de mes amies... Dans ces derniers temps, il m'a fait une espèce de cour. On ne sait pas ce qui peut

arriver. Je lui ai demandé à déjeuner ce matin. Je voulais connaître l'intérieur de la maison; mais une femme dans ma position ne peut avoir qu'une liaison sérieuse. En cinq minutes, j'ai su à quoi m'en tenir : mauvaise maison, mauvais service, mauvais entourage. S'il faisait un beau mariage!... et encore... non... ce n'est pas cela qu'il me faut.

DE TOURNAS.

Qu'est-ce qu'il vous faut donc?

ALBERTINE.

Je suis la meilleure fille du monde; mais, que voulez-vous! j'ai de l'ordre, c'est dans ma nature. Aussi on dit du mal de moi, parce que j'ai eu l'esprit de mettre un peu d'argent de côté.

DE TOURNAS.

Vous êtes riche?

ALBERTINE.

Non; j'ai une trentaine de mille livres de rente, j'en veux quarante.

DE TOURNAS.

C'est votre chiffre?

ALBERTINE.

On ne peut pas vivre à moins. Quand j'aurai mes quarante mille livres de rente, je dis adieu au monde; je vends les diamants, les voitures, les chevaux en vente publique, c'est ce qu'il y a de mieux. J'ai horreur de tous ces brimborions-là, mais il faut en avoir, sans cela on ne vous regarderait pas. J'achète un bon petit hôtel dans un coin de Paris, je le meuble bien modestement avec du palissandre et de l'acajou, rien de plus; j'y reçois quelques bons amis, des artistes, ils sont amusants; pas de femmes, bien entendu : je les connais, ces dames! et alors, n'ayant plus d'inquiétudes matérielles, je m'occuperai d'aimer, ce que je n'ai pas encore pu faire, si toutefois je trouve un cœur qui comprenne le mien...

DE TOURNAS.

Oh! vous trouverez ça!... (Pendant la réplique de Tournas, le comte a ouvert la porte de son appartement.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, très-bas.

Joseph! Joseph!

JOSEPH.

C'est vous qui m'appelez, monsieur le comte?

LE COMTE.

Oui, j'arrive. Silence, silence!... André n'est pas ici?

JOSEPH.

Non, monsieur le comte.

LE COMTE.

Il va rentrer?

JOSEPH.

Bientôt.

LE COMTE.

Vous viendrez me prévenir dès son retour. Occupez-vous des personnes qui sont là.

JOSEPH.

Il n'y a pas à se gêner avec elles!

ALBERTINE, qui a levé la tête et vu le groupe du comte et de Joseph, bas, à de Tournas.

Quel est ce monsieur qui cause avec Joseph?

DE TOURNAS, après avoir regardé, haut.

C'est le comte... (A Albertine.) Le père d'André... (Il se lève et va au-devant du comte.)

LE COMTE.

Tiens, c'est vous, de Tournas! Comment va, cher?

DE TOURNAS.

Très-bien, vous voyez; nous déjeunons sans cérémonie, madame et moi, chez André, en l'attendant. Voulez-vous me permettre de vous présenter madame de la Borde?

LE COMTE.

Présentez-moi plutôt à madame.

DE TOURNAS.

M. le comte Fernand de la Rivonnière.

ALBERTINE.

Vous devez être fort étonné, monsieur le comte, de trouver, installée chez votre fils, presque chez vous, pendant qu'il est absent, une personne que vous ne connaissez pas comme une de ses amies?

LE COMTE.

Ce qui m'étonne, c'est que mon fils soit absent de chez lui pendant que vous y êtes. Je vous demande pardon de vous avoir dérangée, madame, mais j'ignorais qu'il y eût du monde chez André... (Il salue.)

ALBERTINE.

Vous nous quittez déjà?

LE COMTE.

Si mon fils rentrait...

ALBERTINE.

Eh bien?...

LE COMTE.

Peut-être me gronderait-il d'être resté...

ALBERTINE.

Il vous gronde donc?

LE COMTE.

Quelquefois.

ALBERTINE.

Le méritez-vous?

LE COMTE.

Souvent.

ALBERTINE.

Je prends la chose sur mon compte... Restez et permettez-moi de faire les honneurs de la maison, bien que je n'en aie pas le droit.

LE COMTE.

Tant pis pour André.

ALBERTINE.

Et d'abord, avez-vous déjeuné?

LE COMTE.

Non.

ALBERTINE, à Joseph.

Mettez un couvert...

LE COMTE.

Et servez-moi deux œufs.

JOSEPH.

Quel vin, monsieur le comte?

LE COMTE.

De l'eau!... Vous savez bien que je ne bois jamais que de l'eau... (Joseph sort.)

ALBERTINE, à de Tournas.

Il est mieux que son fils.

DE TOURNAS, qui a pris son chapeau.

Il n'y a pas de comparaison!

LE COMTE, à de Tournas, bas.

Quelle est donc cette dame?...

DE TOURNAS.

Comment la trouvez-vous?

LE COMTE.

Charmante!

DE TOURNAS.

Eh bien... c'est une dame charmante, voilà tout. Je vous laisse. (A Albertine.) Adieu, chère madame.

ALBERTINE, à de Tournas.

Attendez-moi, mon cher monsieur de Tournas, je m'en vais avec vous.

DE TOURNAS.

Parfaitement... (A Joseph.) Alors, donnez-moi du café. (Il va prendre son café au fond du théâtre.)

LE COMTE, voyant Albertine reprendre son chapeau et son châle.

Vous m'abandonnez?... C'est une trahison!

ALBERTINE.

Vous repartez dans quelques heures... Si vous êtes venu à Paris, c'est que vous avez à y faire autre chose que de causer avec moi. Et, d'ailleurs, de quoi causerions-nous? Nous ne nous connaissons pas.

LE COMTE.

Ce ne serait pas là la difficulté... Nous ferions connaissance.

ALBERTINE.

Mal...

LE COMTE.

Mon fils est fort heureux!...

ALBERTINE.

De quoi?

LE COMTE.

De connaître bien une personne comme vous!...

ALBERTINE.

Le vicomte me connaît depuis six mois; c'est la seule différence qui existe entre vous deux.

LE COMTE.

Votre parole?...

ALBERTINE.

Ma parole...

LE COMTE.

Restez, alors!

ALBERTINE.

Non, j'ai toute sorte de raisons pour m'en aller...

LE COMTE.

On vous attend?

ALBERTINE.

Peut-être; et puis que dirait madame de Genson, par exemple, si elle me savait ici!

LE COMTE.

Madame de Genson...

ALBERTINE.

Ou madame de Villerveux, ou madame de Norbois; car, si je n'ai pas l'honneur de vous connaître, je connais beaucoup de vos amis, et vos amis sont indiscrets. Vous n'aimez que les femmes du monde; et, jusqu'à présent, vous n'avez jamais voulu mettre le pied sur notre territoire. Je ne veux pas me reprocher de vous avoir fait passer la frontière, surtout à votre âge.

LE COMTE.

« A votre âge » est méchant.

ALBERTINE.

Vous le voyez, je ne saurais causer une demi-heure avec vous sans dire une sottise.

LE COMTE, lui prenant la main.

Quand vous reverra-t-on?

ALBERTINE.

Quand vous voudrez, 26, rue de la Paix, de une heure à deux; c'est l'heure où je reçois mes meilleurs amis.

LE COMTE.

Et votre meilleur ami?

ALBERTINE.

Celui-là choisit son heure.

LE COMTE.

Savez-vous que vous avez de l'esprit!

ALBERTINE.

Chez nous, il faut bien tenir un peu de tout, il y a tant de concurrence!

LE COMTE.

Ne dites pas de ces choses-là; les vilaines paroles vont mal aux jolies bouches.

ALBERTINE.

Comme vous êtes sentimental!

LE COMTE.

C'est de mon âge...

ALBERTINE.

Vous direz au vicomte que je le remercie bien du déjeuner qu'il m'a donné; mais je saurai maintenant ce que ses invitations veulent dire. Heureusement, vous êtes là, et je ne le regrette plus du tout. On vous verra?

LE COMTE.

Puisque vous le permettez...

ALBERTINE.

A votre retour, bien entendu. Où allez-vous?

LE COMTE.

A Dieppe.

ALBERTINE.

A Dieppe? J'y ai un ami.

LE COMTE.

Le meilleur?

ALBERTINE.

Un des meilleurs : M. de Naton.

LE COMTE.

Je le connais beaucoup, c'est un jeune homme charmant.

ALBERTINE.

En êtes-vous bien sûr? Si j'allais le voir?

LE COMTE.

Voilà une bonne idée. Venez donc.

ALBERTINE.

Pourrais-je compter sur votre visite?

LE COMTE.

Certes.

ALBERTINE.

Alors, je ne dis pas non. Si j'y vais, ce sera très-prochainement. En tout cas, je vous le ferai savoir.

LE COMTE.

Hôtel *Royal*.

ALBERTINE.

C'est dit. Je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion vis-à-vis de M. de Naton.

LE COMTE, lui baisant la main.

J'avais compris.

ALBERTINE.

Venez-vous, mon cher de Tournas?

DE TOURNAS.

Me voici. (Ils sortent.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, JOSEPH, puis ANDRÉ.

JOSEPH, qui a servi pendant ce temps.

M. le comte est servi.

LE COMTE.

Bien. Vous irez chez mon fleuriste, chez Lemoine, le fleuriste de l'Opéra, vous le connaissez bien, et vous lui direz d'envoyer aujourd'hui avec ma carte, — il a des cartes à moi d'avance, — à mademoiselle Albertine de la Borde, 26 ou 28, rue de la Paix, je ne me rappelle plus bien le numéro qu'elle m'a donné...

JOSEPH.

26.

LE COMTE.

Vous connaissez son adresse?

JOSEPH.

Oh! oui, monsieur.

LE COMTE.

D'envoyer un bouquet de lilas blanc et de roses du roi. Je n'ai pas besoin de vous, allez tout de suite. (Joseph remet une grande enveloppe au comte.) Qu'est-ce que c'est que ça?

JOSEPH.

Ce sont des papiers timbrés qui sont venus en l'absence de M. le comte, et que je n'ai pas cru devoir lui envoyer à Dieppe.

LE COMTE, sans prendre les papiers.

Vous avez bien fait. Mon fils ne les a pas vus?

JOSEPH.

Non, monsieur le comte.

LE COMTE.

Eh bien, qu'il ne les voie pas, et mettez-les avec les autres.

JOSEPH.

Je me permettrai de demander à M le comte d'intercéder pour moi auprès de monsieur son fils.

LE COMTE.

A quel propos?

JOSEPH.

M. le vicomte m'a dit de chercher une place, et je suis si attaché à la maison...

LE COMTE.

J'arrangerai cela. Si mon fils vous renvoie, je vous prendrai. Allez chez le fleuriste, allez.

ANDRÉ, entrant sans voir son père.

Madame de la Borde est partie?

JOSEPH.

Oui, monsieur, et M. de Tournas aussi. M. le vicomte a déjeuné?

ANDRÉ.

Non.

LE COMTE.

Eh bien, tu vas déjeuner avec moi. (A Joseph.) Apportez un couvert. (Joseph sort.)

SCÈNE XII.

LE COMTE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Comment, te voilà?...

LE COMTE.

Je suis là depuis une heure, et les honneurs de chez toi m'ont été faits par une fort aimable personne.

ANDRÉ.

Il s'agit bien d'aimables personnes! C'est toi qui es aimable...

LE COMTE.

Qu'y a-t-il?

ANDRÉ.

Je suis furieux.

LE COMTE.

Contre qui?

ANDRÉ.

Contre toi.

LE COMTE.

Qu'est-ce que j'ai fait?

ANDRÉ.

Tu as fait une lettre de change.

LE COMTE.

Moi?

ANDRÉ.

La voici.

LE COMTE.

Ce n'est pas une lettre de change, c'est une traite. Je sais ce que c'est, elle vient de Londres; c'est pour le bateau.

ANDRÉ.

Elle vient de Londres et c'est pour le bateau; cela ne l'excuse pas. Qu'est-ce que c'est encore que ce bateau?

LE COMTE.

Mais on ne devait la présenter que le 15.

ANDRÉ.

Eh bien?

LE COMTE.

C'est aujourd'hui le 15?

ANDRÉ.

Tu le sais bien.

LE COMTE.

Je croyais que ce n'était que le 14. Tu as payé?

ANDRÉ.

Naturellement!

LE COMTE.

Je te dois six mille francs, voilà tout.

ANDRÉ.

Oui, voilà tout. Mais tu ne m'avais pas prévenu; je n'avais pas d'argent ici; il m'a fallu en demander à mon notaire. Je te prierai à l'avenir...

LE COMTE.

Pauvre garçon! mais, entre nous, tu aurais mieux fait, puisque tu ne m'as pas vu depuis un mois, et que tu m'aimes bien, de m'embrasser en me revoyant, que de me dire tout ce que tu m'as dit.

ANDRÉ, l'embrassant.

Ça n'empêche pas...

LE COMTE.

Le second mouvement est bon chez toi, je le sais bien, aussi tu devrais commencer par celui-là. Je ne t'en demande pas moins pardon de l'embarras que je t'ai causé. (Prenant des billets de banque dans sa poche.) Voici tes six mille francs. (Il lui tend le reste.) Et, puisque tu as besoin d'argent, prends.

ANDRÉ.

D'où vient cet argent-là?

LE COMTE.

C'est de l'argent que j'ai touché.

ANDRÉ.

Tu n'avais rien à recevoir.

LE COMTE.

On a toujours quelque chose à recevoir quand on cherche bien. Ah çà! parlons de choses sérieuses; est-ce que tu es amoureux?

ANDRÉ.

Pourquoi cela?

LE COMTE.

Je ne vois que cette raison de rester à Paris au mois de septembre. J'y suis depuis deux heures et j'y étouffe. Si ce n'était pas pour t'en arracher...

ANDRÉ.

C'est pour cela seulement?

LE COMTE.

Pas pour autre chose. Il y a une partie superbe organisée pour après-demain avec madame de Chavry, sa nièce, de Ligneraye... Tu ne connais pas de Ligneraye?

ANDRÉ.

Non.

LE COMTE.

C'est un aimable garçon qui te plaira beaucoup; mais il habite presque toujours l'Italie pour sa santé, et parce que madame de Chavry l'habite.

ANDRÉ.

Ah!

LE COMTE.

Oui, oui; mais ça ne nous regarde pas. Il y aura de Naton; tu le connais, lui!

ANDRÉ.

Trop! Alors, voilà de qui tu fais ta société?...

LE COMTE.

Oui, j'aime les jeunes gens. Enfin, j'ai engagé ma parole que tu serais des nôtres; et, puisque mes lettres ne servaient

de rien, je suis venu te chercher moi-même. Que dis-tu de ce père-là?

ANDRÉ.

Ah! c'est un bon père! Mais il est bien venu un peu aussi pour dire adieu à madame de Genson, qui m'a écrit de venir la voir et qui m'a annoncé son départ.

LE COMTE.

Elle est partie hier : elle va rejoindre son mari en Écosse.

ANDRÉ.

Eh bien, mais tu devrais être d'une tristesse affreuse!

LE COMTE.

C'est vrai... Je ne sais pas comment cela se fait, je supporte assez bien ce malheur.

ANDRÉ.

Tu ne l'as pas vue, alors?

LE COMTE.

Si!... je suis arrivé hier à Paris. Seulement, je n'ai eu que le temps de changer de chemin de fer; je l'ai accompagnée jusqu'à Boulogne. Entre nous, je crois qu'il y a un peu de secrétaire d'ambassade sous ce voyage-là. Du reste, nous nous sommes quittés convenablement. Elle a bien fait les choses; elle a pleuré, et, moi-même, lorsque j'ai vu s'éloigner le bateau à vapeur qui l'emportait, je n'ai pu retenir une larme... Le cœur est encore l'étoffe qui se déchire le plus facilement.

ANDRÉ.

Et qui se raccommode le plus vite.

LE COMTE.

C'est vrai, car...

ANDRÉ.

Qu'est-ce qui se passe?

LE COMTE.

J'ai à te parler d'affaires.

ANDRÉ.

Moi aussi! Ça se trouve bien. Je t'écoute.

LE COMTE.

Non... commence, pour m'encourager.

ANDRÉ.

C'est donc bien grave?

LE COMTE.

Oh! très-grave!...

ANDRÉ.

Eh bien, voici ce que c'est... (Joseph entre.) Que voulez-vous?

JOSEPH.

Que monsieur ne parle pas si haut...

ANDRÉ.

Parce que?...

JOSEPH.

La dame en noir est là!...

ANDRÉ.

Comment! la dame en noir est là? Cependant, vous lui avez dit?...

JOSEPH.

Oui, mais elle a voulu absolument écrire un mot à M. le vicomte, et elle est là, dans la chambre; je n'ai pas osé refuser. Que monsieur prenne garde!... (Il sort.)

LE COMTE.

Veux-tu que je te laisse?...

ANDRÉ.

Au contraire...

LE COMTE.

Si tu as quelqu'un à recevoir?...

ANDRÉ.

Personne... Seulement, ne fais pas de bruit...

LE COMTE.

Tu as fait dire que tu n'étais pas chez toi?

ANDRÉ.

Oui... mais je crois qu'on se doute que j'y suis.

LE COMTE.

Veux-tu que j'aille recevoir la personne? Je dirai que tu es parti...

ANDRÉ.

Inutile!...

LE COMTE.

C'est une femme; il faudrait y mettre des formes.

ANDRÉ.

Ce n'est pas la peine...

LE COMTE.

Alors, va pousser ton verrou...

ANDRÉ.

Tu as raison... (Il pousse tout doucement le verrou. Au même moment, du dehors, on essaye d'ouvrir la porte.) Il était temps! (Il regarde par le trou de la serrure.)

LE COMTE.

Tu vois... je me connais mieux en femmes que toi.

ANDRÉ.

Elle s'en va... (Au comte.) Je te demande pardon.

LE COMTE.

N'es-tu pas chez toi?

JOSEPH, entrant.

Partie... et voici la lettre qu'elle a remise pour M. le vicomte...

ANDRÉ, lisant.

« Je sais que vous êtes chez vous, André!... Vous me chassez donc pour une autre femme!... Je m'étais arrangée de manière à vous retrouver à Dieppe. Je venais vous annoncer cette bonne nouvelle. Je comprends que je vous ennuierais. Vous ne me reverrez plus! Adieu, André... »

LE COMTE.

« Soyez heureux! .. »

ANDRÉ.

« Soyez heureux!... » ça y est!...

LE COMTE.

Toujours la même lettre. C'est une femme de trente ans?...

ANDRÉ.

Oui...

LE COMTE.

Jolie?...

ANDRÉ.

Jolie...

LE COMTE.

Veuve?

ANDRÉ.

Mariée...

LE COMTE.

Un mari jeune?...

ANDRÉ.

Quarante ans...

LE COMTE.

C'est tout jeune. Il n'est pas ton ami, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Je ne l'ai jamais vu...

LE COMTE.

Il ne se doute de rien?

ANDRÉ.

Heureusement, car il est jaloux comme un tigre...

LE COMTE, lui prenant la main.

Tu sais que je n'ai que toi...

ANDRÉ.

Sois tranquille! D'ailleurs, tu le vois, tout est en train de se rompre. Elle vient passer deux ou trois mois de l'année à Paris, je la vois trois ou quatre fois pendant ce temps-là, et, le reste du temps, elle m'écrit des lettres de huit pages... J'en ai plein une malle, en voilà assez. Elle avait trouvé moyen de venir à Dieppe! Ç'aurait été gai!...

LE COMTE.

Romps, mon ami, romps!... Toutes ces liaisons légères, toutes ces amours du monde, tout cela est bien creux, en somme, et il vient un moment...

ANDRÉ.

Où il faut se ranger...

LE COMTE.

Certainement!...

ANDRÉ.

Serais-tu disposé à te ranger, toi?

LE COMTE.

Qu'appelles-tu me ranger?

ANDRÉ.

Faire des économies, par exemple.

LE COMTE.

Des économies... je le veux bien; mais je ne vois pas sur quoi nous pourrions en faire, nous vivons aussi modestement que possible. Cet hôtel nous appartient. Nous avons quatre chevaux de selle, quatre chevaux d'attelage, deux chevaux de nuit... on ne peut pas avoir moins... deux cochers, deux

valets de chambre, deux hommes d'écurie, une cuisinière. Nous n'avons même pas d'intendant...

ANDRÉ.

Il ne manquerait plus que ça!

LE COMTE.

Nous ne recevons que des hommes; nous ne faisons pas d'excès de table. Moi, je déjeune de deux œufs et d'un verre d'eau... Il me semble qu'avec notre fortune...

ANDRÉ.

Notre fortune? Sais-tu dans quel état elle est, notre fortune?

LE COMTE.

Tu dois le savoir mieux que moi, puisque c'est toi qui tiens la maison depuis ta majorité.

ANDRÉ.

Alors, je connais les dépenses; or, tu n'as énuméré que celles de Paris, et tu n'as pas parlé de celles de la campagne.

LE COMTE.

La campagne... c'est l'économie.

ANDRÉ.

Ainsi, c'est une économie que ta terre de Vilsac?

LE COMTE.

Naturellement. Nous y avons tout, depuis les œufs jusqu'aux bœufs.

ANDRÉ.

Et même jusqu'au sanglier, qnand il te plaît d'en tirer un. Or, voici sa position, à ta terre de Vilsac, que tu appelles une économie. D'abord, elle ne rapporte rien.

LE COMTE.

Elle n'a jamais rien rapporté.

ANDRÉ.

Elle est hypothéquée pour deux cent mille francs.

LE COMTE.

C'est de ma jeunesse.

ANDRÉ.

Alors, tu te figures que les hypothèques finissent par s'user au bout d'un certain temps? Je le veux bien, moi; mais je crois que tu te trompes, et, en attendant, tu payes tous les ans des intérêts hypothécaires. Ensuite, dans cette terre d'agrément...

LE COMTE.

Où nous passons septembre, octobre, novembre, ce qui est une véritable économie...

ANDRÉ.

Ensuite, dans cette terre d'agrément où nous passons septembre, octobre et novembre, ce qui est une véritable economie, et la preuve, c'est que nous sommes en plein septembre et que nous allons partir pour Dieppe...

LE COMTE.

Une fois, par hasard! et, d'ailleurs, nous serons bien forcés d'y aller à la fin du mois : j'ai invité tous ces messieurs à y venir chasser.

ANDRÉ.

Dans cette terre d'agrément où tu as invité tous ces messieurs à venir chasser à la fin du mois...

LE COMTE.

On y mourrait d'ennui sans cela.

ANDRÉ.

Tu as douze gardes.

LE COMTE.

Oui, mais c'est une des plus belles chasses de France, et il y a tant de braconniers...

ANDRÉ.

Tu as deux piqueurs, une meute de quarante chiens, dix chevaux et tout un équipage de chasse. Je ne parle pas des indemnités que les voisins te font payer tous les ans, rien que pour les lapins!

LE COMTE.

Le fait est qu'il y en a des milliers. Mais c'est un tir si amusant, le lapin!

ANDRÉ.

Ajoutons à cela les fêtes qu'il te vient à l'esprit d'y donner de temps en temps, avec joutes sur le lac et feux de Bengale, le soir.

LE COMTE.

Ça fait plaisir aux paysans, qui m'adorent; mais, entre nous, c'est bien mesquin. Ah! si j'avais été riche, j'aurais fait de belles choses! On ne sait pas dépenser l'argent en France. En Russie, à la bonne heure! Voilà des gens qui s'entendent à donner une fête! Mais qu'est-ce qu'on peut faire avec deux cent mille livres de rente?

ANDRÉ.

On peut faire ce que tu as fait, on peut se ruiner.

LE COMTE.

Comment! se ruiner?

ANDRÉ.

A la mort de ma mère, ta fortune personnelle était, en effet, de deux cent mille livres de rente, et celle que me laissait ma mère, et dont tu avais l'usufruit jusqu'à ma majorité, de cent vingt mille.

LE COMTE.

Je t'ai rendu tes comptes.

ANDRÉ.

Parfaitement exacts... Seulement... (Il hésite.)

LE COMTE.

Seulement?...

ANDRÉ.

Seulement, tu avais fort entamé ton capital.

LE COMTE.

Pourquoi ne me l'as-tu pas dit à cette époque-là?

ANDRÉ.

Parce que, moi aussi, je ne demandais qu'à dépenser de l'argent.

LE COMTE.

Tu aurais dû me prévenir.

ANDRÉ.

Mais je faisais naturellement ce que je te voyais faire : je vivais comme tu m'avais appris à vivre.

LE COMTE.

Ce n'est pas un reproche?...

ANDRÉ.

Dieu m'en garde! Je t'explique seulement pourquoi je n'ai pas mieux mené ta maison que toi-même.

LE COMTE.

Alors, moi, je vais t'expliquer pourquoi je t'ai élevé comme je l'ai fait.

ANDRÉ.

Inutile, mon cher père. Il n'y a plus à revenir là-dessus, et je sais bien...

LE COMTE.

Tu ne sais rien du tout, au contraire, et tu me permettras de parler, ce sera une consolation. Tout a une raison, même les choses déraisonnables, et, si je t'ai élevé d'une certaine manière, c'est que, moi, j'avais souffert d'un autre genre d'éducation. J'ai été élevé très-sévèrement, moi, tel que tu me vois. A vingt-deux ans, je ne connaissais rien de la vie.

J'étais né et j'étais resté à Vilsac entre mon père et ma mère, qui étaient des saints, mon grand-oncle qui avait la goutte, et mon précepteur qui était abbé. Doué d'une constitution de fer, je chassais pendant des mois entiers, à pied ou à cheval, je mangeais comme un ogre; je montais tous les chevaux et je faisais des armes comme Saint-Georges; mais, pour le reste, il n'y fallait pas songer; je n'avais pas un écu dans ma poche, et, quant aux femmes, j'avais entendu dire qu'il y en avait quelque part, mais je ne savais pas où. Un jour, mon père me demanda si je voulais me marier; je m'écriai : « Oh! oui! » avec une explosion devant laquelle il ne put s'empêcher de rire, lui qui ne riait pas souvent; je fus présenté à une jeune fille d'une grande vertu et d'une grande beauté. J'éprouvai instantanément pour elle une passion qui effraya d'abord cette nature craintive et délicate, mais qu'elle partagea bientôt. C'était ta mère, mon cher André, et je lui dois les deux plus heureuses années de ma vie; il est vrai que je lui dois aussi ma plus grande douleur, car elle mourut au bout de deux ans; mais, il faut le dire à la honte ou à la louange de la nature, les organisations comme la mienne résistent aux plus grandes secousses. Je me trouvai donc, à vingt-quatre ans, riche, veuf, libre et jeté, avec un enfant d'un an, au milieu de ce monde de Paris que je ne connaissais pas. Devais-je te condamner à la vie que j'avais menée à Vilsac et qui m'avait si souvent ennuyé? J'ai obéi à ma nature, je t'ai donné mes qualités et mes défauts, sans compter. J'ai recherché ton affection plus que ton obéissance et ton respect; je ne t'ai pas appris l'économie, c'est vrai, mais je ne la savais pas; d'ailleurs, je n'avais pas une maison de commerce et une enseigne à te laisser. Mettre tout en commun, notre cœur comme notre bourse, tout nous donner et tout nous dire, telle fut notre devise. Les puritains se croient en droit de blâmer cette trop grande intimité; laissons-les dire; nous y avons perdu, à ce qu'il paraît, quelques centaines de mille francs, mais nous y avons gagné de pouvoir compter, toi sur moi, moi sur toi, et d'être toujours prêts à

nous faire tuer l'un pour l'autre; c'est le plus important entre un père et un fils : le reste ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe, qu'en penses-tu?

ANDRÉ.

Tout cela est vrai, mon cher père, et je t'aime comme tu m'aimes. Loin de moi l'idée de te reprocher quoi que ce soit! mais à mon tour je vais te faire un aveu. Tu es une exception dans notre société : ta jeunesse contenue, ton veuvage précoce sont tes excuses, si tu en as besoin. Puis tu es né à une époque où la France entière avait la fièvre et où les individus comme les masses cherchaient à dépenser, par tous les moyens possibles, une surabondance de vitalité; poussé vers la vie bruyante par nature, par curiosité, par tempérament, tu as aimé les choses dignes d'être aimées, celles-là seulement, les fêtes, les chasses, les beaux chevaux, les grands artistes, les belles personnes nobles et distinguées. Au milieu de tout cela, tu as payé ton tribut à ton pays, tu as acquitté la dette de ton rang et de ton nom; mais, moi, comme presque toute ma génération, initié dès l'enfance à la vie mondaine, né dans une époque de lassitude et de transition, j'ai mené cette vie par laisser aller, par imitation, par oisiveté. Je n'en ai pris alors que les ridicules, les désordres, les excès, le jeu, l'orgie, les femmes faciles et compromettantes. Bref, tout compte fait, c'est le mot, cette existence ne m'amuse plus, et, te le dirai-je, elle ne m'a jamais amusé. Passer des nuits à retourner des cartes, se lever à deux heures, atteler des chevaux, faire le tour du lac, en voiture, ou de l'allée des poteaux, à cheval; vivre dans le jour avec des maquignons et le soir avec des parasites comme M. de Tournas ou des demoiselles comme Albertine...

LE COMTE.

Elle est jolie...

ANDRÉ.

Elle est jolie, soit; mais laisser dans cette vie le plus clair de sa fortune et quelquefois les meilleurs de ses sentiments,

y perdre un peu de sa considération et beaucoup de ses cheveux, enfin s'ennuyer et se ruiner, ceci me paraît le comble de la folie. Au fond, tu penses comme moi, et, puisque nous en sommes aux explications sérieuses, prenons une détermination irrévocable. Veux-tu me laisser disposer de ta vie à venir comme de ma propre vie? veux-tu avoir confiance en moi, et, après m'avoir élevé à ta façon, veux-tu qu'à mon tour, quand il en est temps encore, je t'élève à la mienne?

LE COMTE.

Va!

ANDRÉ.

Eh bien, aux grands maux les grands remèdes. Tu tiens à la terre de Vilsac?

LE COMTE.

J'y suis né, je ne serais pas fâché d'y mourir.

ANDRÉ.

Nous allons te la conserver, prendre sur autre chose, pour rembourser l'hypothèque.

LE COMTE.

Sur quoi?

ANDRÉ.

Ceci me regarde; seulement, on renverra les deux piqueurs et six gardes.

LE COMTE.

Pauvres gens!

ANDRÉ.

On n'aura plus que quatre chevaux; on ne donnera plus de fêtes; il n'y aura plus de feux de Bengale; on recevra seulement deux ou trois bons amis, si l'on en trouve deux ou trois bons parmi tous ceux que nous avons aujourd'hui, et tu passeras à Vilsac sept ou huit mois de l'année.

LE COMTE.

Seul?

ANDRÉ.

Attends un peu, je n'ai pas fini. Il faut vendre la maison où nous sommes, mettre à la porte les domestiques, qui sont des voleurs, et n'avoir plus à Paris qu'un pied-à-terre.

LE COMTE.

Veux-tu me permettre de respirer?

ANDRÉ.

Ne bouge pas, ou l'opération va manquer. Tes dettes payées, il te restera...

LE COMTE.

Il me restera?

ANDRÉ.

Quarante mille livres de rente, et autant à moi... et encore, pendant deux ou trois ans, tu n'auras pas le capital à ta disposition.

LE COMTE.

Quelle chute!

ANDRÉ.

Acceptes-tu?

LE COMTE.

Il le faut bien.

ANDRÉ.

Alors, signe-moi ceci. (Il tire des papiers de sa poche.)

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est?

ANDRÉ.

Ce sont des papiers que je viens de prendre chez mon notaire, et que je comptais te faire signer à Dieppe et lui renvoyer. Mais, puisque tu es ici...

LE COMTE, signant.

Autant les signer tout de suite, tu as raison. Voilà.

ANDRÉ.

Très-bien... Maintenant, comme à mon avis, tant que tu resteras livré à toi-même, tu retomberas dans les mêmes erreurs...

LE COMTE.

Qu'est-ce que tu vas faire encore?

ANDRÉ.

Devine!

LE COMTE.

Tu vas me faire interdire...

ANDRÉ.

Es-tu fou! Je vais te marier.

LE COMTE.

Me marier!

ANDRÉ.

Sans rémission...

LE COMTE.

Et toi?

ANDRÉ.

Moi... après... Commence, pour l'exemple.

LE COMTE.

Tu sais quelque chose?

ANDRÉ.

Quelle chose?

LE COMTE.

On te l'a dit.

ANDRÉ.

On ne m'a rien dit.

LE COMTE.

Ta parole?

ANDRÉ.

Ma parole! Explique-toi.

LE COMTE.

Toi seul as eu cette idée de mariage ?

ANDRÉ.

Moi seul.

LE COMTE.

Niez donc la sympathie!

ANDRÉ.

Qu'y a-t-il encore?

LE COMTE.

Il y a... (Prenant son fils dans ses bras.) Tiens, embrasse-moi!

ANDRÉ.

Mais tu acceptes?

LE COMTE.

Si j'accepte!... Ma chose sérieuse que je voulais te dire... ma chose sérieuse...

ANDRÉ.

Eh bien?

LE COMTE.

C'est justement ça. Le mariage! c'est mon idée fixe.

ANDRÉ.

Depuis quand ?

LE COMTE.

Depuis un mois.

ANDRÉ.

Ce n'est pas vieux. Pourquoi ne m'en parlais-tu pas?

LE COMTE.

Je craignais de te contrarier en te donnant une nouvelle famille!

ANDRÉ.

Je ne compte plus, moi, je ne suis plus ton fils; je suis ton père!

LE COMTE.

Mais tu es le roi des pères! Allons, partons!

ANDRÉ.

Où allons-nous?

LE COMTE.

Voir la jeune fille!

ANDRÉ.

Quelle jeune fille?

LE COMTE.

Celle que je veux épouser.

ANDRÉ.

Un instant, il ne s'agit pas d'une jeune fille!

LE COMTE.

De qui s'agit-il donc?

ANDRÉ.

Il s'agit d'une femme veuve, posée...

LE COMTE.

Madame Godefroy!...

ANDRÉ.

Madame Godefroy.

LE COMTE.

Une bourgeoise!

ANDRÉ.

Une honnête femme.

LE COMTE.

Quarante-deux ans!

ANDRÉ.

Soixante mille livres de rente.

LE COMTE.

Qui va au marché elle-même!

ANDRÉ.

On n'en dîne que mieux.

LE COMTE.

Épouse-la!

ANDRÉ.

Mais, moi...

LE COMTE.

Donne mille francs et mets-moi à Sainte-Périne, c'est bien plus simple ! Madame Godefroy ! Tu ne l'as donc pas regardée ! Mais je deviendrais fou ! Tu l'as vue dernièrement ?

ANDRÉ.

Ce matin.

LE COMTE.

Elle m'a demandé en mariage ?

ANDRÉ.

Presque.

LE COMTE.

C'est une bonne femme !

ANDRÉ.

Eh bien !.. Je t'assure...

LE COMTE.

Mais elle est ennuyeuse comme la pluie ; tu as voulu plaisanter, c'est très-drôle ! Maintenant, viens voir l'autre. Vingt ans, pas très-grande, un peu grasse, et de jolies ondulations de cou, comme un gros pigeon au soleil, et blonde ! Tu m'as toujours dit que tu aimais les blondes ; ainsi, tu n'as rien à objecter.

ANDRÉ.

Il ne s'agit pas de moi !

LE COMTE.

Mais si, car je veux que ma femme te plaise.

ANDRÉ.

Et cette jeune fille, c'est ?

LE COMTE.

Devine !

ANDRÉ.

Comment veux-tu ?

LE COMTE.

Hélène de Brignac !

ANDRÉ.

La nièce de madame de Chavry ! C'est toi qui plaisantes à ton tour.

LE COMTE.

Rien n'est plus sérieux.

ANDRÉ, souriant.

Tu sais quelque chose !

LE COMTE.

Quoi ?

ANDRÉ.

Madame Godefroy t'a écrit ?

LE COMTE.

Rien du tout ; explique-toi !

ANDRÉ.

Alors, tu aimes Hélène ?

LE COMTE.

J'en suis fou !

ANDRÉ.

Et elle ?

LE COMTE.

Je ne me suis pas encore déclaré, n'ayant pas ton assentiment ; mais, maintenant que je l'ai, entre nous, je crois être bien reçu.

ANDRÉ.

Et sa tante ?...

LE COMTE.

Sa tante ne demande pas mieux. Nous arrivons à Dieppe, tu revois Hélène, vous renouvelez connaissance, tu la

questionnes à mon sujet, tu fais la demande en mon nom; c'est assez original; tu avoues que je suis moins riche qu'on ne le croit; mais ce n'est pas une question dans cette maison-là... et, si elle accepte, dans trois semaines je suis marié, rangé, heureux; je deviens le modèle des maris et l'exemple des familles! Tu te maries à ton tour, et nous vivons tous ensemble, où tu voudras. Qu'importe l'endroit quand on est heureux, et nous le serons! Quelle belle vie!... A quoi penses-tu?

ANDRÉ, sérieux.

Tu es bien décidé?

LE COMTE.

Tout ce qu'il y a de plus décidé.

ANDRÉ.

Et tu seras heureux?

LE COMTE.

L'homme le plus heureux du monde.

ANDRÉ.

Partons alors, et faisons vite!

LE COMTE, lui prenant la tête et l'embrassant avec force.

Je t'adore!... (Il sonne.) Joseph n'a que le temps de faire ta malle!... (Il ouvre la porte et appelle.) Joseph!... Ah! j'oubliais que je l'ai envoyé...

ANDRÉ.

Où donc?

LE COMTE.

Porter des fleurs à mademoiselle Albertine.

ANDRÉ.

Voilà ce que tu appelles être amoureux?

LE COMTE.

Affaire d'habitude; mais, une fois marié, tu comprends... (Il appelle.) Jules! Jules!...

ANDRÉ, appelant de son côté.

Victorine! Elle sera sortie avec sa famille.

LE COMTE, ouvrant la fenêtre.

Pierre!... Pierre!... Personne!... Tu as raison, il faut mettre tous ces gens-là à la porte. En attendant, faisons ta malle nous-mêmes; je crois que ce sera le plus court.

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez madame de Chavry, à Dieppe.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE PRAILLES, qui, au lever du rideau, est seul en scène, regarde sa montre, puis se dispose à écrire ; DE LIGNERAYE paraît avec LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à de Ligneraye.

Madame la marquise est aux bains avec mademoiselle Hélène. Elle prie les personnes qui viendront la voir de l'attendre. Du reste, il y a déjà quelqu'un.

DE LIGNERAYE.

C'est bien... (Le domestique sort. A de Prailles.) Ah ! c'est vous, monsieur. Je vous demande pardon, je ne vous reconnaissais pas.

DE PRAILLES.

Ce n'est pas étonnant, nous ne nous connaissons que depuis hier. Je me permettrai cependant de vous charger d'une petite commission auprès de la marquise. Elle a eu la bonté, dès mon arrivée, de m'inviter à une partie qui a lieu demain.

DE LIGNERAYE.

Je sais cela, et je venais même voir si le comte de la Rivonnière, qui s'est chargé de tous les détails de cette petite excursion, est arrivé.

DE PRAILLES.

Je l'ignore; d'ailleurs, je ne connais pas M. le comte de la Rivonnière, et je venais m'excuser auprès de la marquise de lui manquer de parole. Je suis forcé de retourner à Paris.

DE LIGNERAYE.

Aujourd'hui même?

DE PRAILLES.

A l'instant. J'ai attendu madame la marquise autant que j'ai pu; mais l'heure me presse, et j'allais lui écrire lorsque vous êtes entré.

DE LIGNERAYE.

Puis-je vous demander, monsieur, si c'est une mauvaise nouvelle qui vous rappelle à Paris?

DE PRAILLES.

Madame de Prailles m'écrit qu'elle est très-souffrante et qu'elle ne peut venir me rejoindre avant deux ou trois jours. Je n'étais venu à Dieppe avant elle que pour retenir un appartement et lui épargner les ennuis d'une installation. Je n'ai donc pas de raison de rester ici lorsqu'elle est souffrante là-bas. Je ne saurais prendre un plaisir dont elle se trouve privée pour une pareille cause, et, d'ailleurs, je serais trop inquiet.

DE LIGNERAYE.

Ne nous avez-vous pas dit que la mère de madame de Prailles était auprès d'elle?

DE PRAILLES.

Oui, heureusement; mais j'ai le ridicule — dans ce temps-ci c'en est un, je crois, — d'aimer ma femme...

DE LIGNERAYE.

Pourquoi n'aimerait-on pas sa femme? on aime bien celles des autres...

DE PRAILLES.

Alors, je puis compter, monsieur, que vous présenterez mes excuses et mes regrets à madame de Chavry?

DE LIGNERAYE.

Certainement.

DE PRAILLES.

Merci, et au revoir, j'espère; si jamais vous venez à Tours, n'oubliez pas que j'en suis à deux lieues, au château de Prailles, dix mois sur douze, et que je serai heureux de vous y recevoir.

DE LIGNERAYE.

De mon côté, monsieur, si je puis jamais vous être bon à quelque chose, disposez de moi. (Les deux hommes se saluent au moment où de Naton entre. De Prailles sort.)

SCÈNE II.

DE LIGNERAYE, DE NATON.

DE NATON.

Bonjour, mon cher de Ligneraye.

DE LIGNERAYE.

Bonjour, mon cher de Naton.

DE NATON.

Quel est ce monsieur?

DE LIGNERAYE.

C'est M. de Prailles, qui est arrivé hier ici avec une lettre de madame de Grige pour la marquise. Il repart pour Paris.

DE NATON.

Ah! c'est ça M. de Prailles?

DE LIGNERAYE.

Vous le connaissez?

DE NATON.

Non, mais j'ai entendu parler de lui. Il est marié?

DE LIGNERAYE.

Oui.

DE NATON.

Ça ne lui réussit pas.

DE LIGNERAYE.

Vraiment?

DE NATON.

Sa femme est très-jolie, et il paraît...

DE LIGNERAYE.

Qui est-ce qui vous a dit cela?

DE NATON.

Je l'ai entendu dire.

DE LIGNERAYE.

Soit; mais ne le répétez pas trop, d'abord parce que c'est inutile, puis parce que le mari ne plaisante pas à l'endroit de la jalousie. C'est le plus galant homme du monde, mais il vous tue un monsieur sans sourciller. Cela lui est déjà arrivé une fois, et pour une femme qui n'était pas la sienne... ainsi...

DE NATON.

Eh bien, il peut être tranquille, ce n'est pas moi qui ferai la cour à madame de Prailles. Et le père de la Rivonnière, est-il revenu?

DE LIGNERAYE.

Pas encore; mais on l'attend.

DE NATON.

Tant mieux! Il me manque. Je voudrais revoir ses belles cravates bleues et ses petites guêtres blanches. Et à quand son mariage?

DE LIGNERAYE.

Est-ce qu'il se marie?

DE NATON.

Faites donc celui qui ne se doute de rien! Il est allé à Paris chercher son vieil extrait de naissance et tous ses pantalons de nankin.

DE LIGNERAYE.

Et il épouse?

DE NATON.

Vous le savez mieux que moi : la nièce de la maîtresse de céans. Du reste, c'est la mode aujourd'hui : tous les vieux se marient avec de jeunes femmes. Ils les pomponnent, ils les rênent court, et ils les envoient stepper aux Champs-Élysées de quatre heures à six heures. C'est une drôle d'idée qu'ils ont là.

DE LIGNERAYE.

Il faut bien que les vieux se marient, puisque les jeunes gens ne veulent pas se marier. C'est vous qui auriez dû épouser mademoiselle de Brignac.

DE NATON.

Vous voilà comme mon père, qui veut absolument que je me marie.

DE LIGNERAYE.

Eh bien?

DE NATON.

Eh bien, je ne veux pas, moi.

DE LIGNERAYE.

Vous aimez mieux Albertine!

DE NATON.

Vous allez encore dire du mal de Titine!

DE LIGNERAYE.

C'est probable.

DE NATON.

Vous ne l'aimez pas, décidément?

DE LIGNERAYE.

On ne peut pas l'aimer toute la vie.

DE NATON.

Elle n'aura pas voulu de vous.

DE LIGNERAYE.

Voilà un joli mot! c'est comme si vous disiez que les chemins de fer ne veulent pas de voyageurs.

DE NATON.

Elle m'a dit qu'elle ne vous connaissait pas.

DE LIGNERAYE.

Elle m'aura oublié, il y a si longtemps...

DE NATON.

Quel âge a-t-elle?

DE LIGNERAYE.

Trente-cinq ans.

DE NATON.

Allons donc!

DE LIGNERAYE.

Trente-cinq ans!

DE NATON.

Elle ne les paraît pas, elle est jolie.

DE LIGNERAYE.

Elle le sera tant qu'elle voudra maintenant; le plus dur est fait. Ce n'est plus qu'une question de patience et de parfumerie.

DE NATON.

C'est une bonne fille.

DE LIGNERAYE.

C'est elle qui le dit.

DE NATON.

Je l'ai vue pleurer, moi.

DE LIGNERAYE.

Comme les crocodiles, quand ils digèrent.

DE NATON.

Et puis c'est une femme d'esprit.

DE LIGNERAYE.

Parce qu'elle a trente mille livres de rente.

DE NATON.

Ce n'est déjà pas bête!

DE LIGNERAYE.

Après vous, elle en aura trente-cinq, ce qui sera moins bête encore.

DE NATON.

Je voudrais bien voir ça!

DE LIGNERAYE.

Vous le verrez. Vous avez pris la meilleure place pour le voir.

DE NATON.

Vous ne connaissez pas Albertine, elle ne dépense rien.

DE LIGNERAYE.

C'est bien ce que je lui reproche; vous avez affaire à la courtisane économe, mon cher, la plus dangereuse de l'espèce. Du reste, cette race amphibie, moitié Aspasie, moitié Harpagon, est un produit récent de notre bêtise progressive en matière d'amour. Autrefois, ces demoiselles naissaient dans un grenier et mouraient n'importe où. Cela leur servait d'excuse avant et de pardon après. La gaieté, l'insouciance, la prodigalité, les accompagnaient le long de la route; l'amour faisait même quelquefois un bout de chemin avec elles; elles étaient folles toujours, bonnes souvent, dévouées quelque-

fois; si l'on se ruinait, on se ruinait avec elles, et non pour elles; en tout cas, on se ruinait avec esprit, et l'on se faisait honneur de son argent. Aujourd'hui, on se ruine tristement, sans rire, comme si l'on y était forcé. Ces dames n'ont qu'une idée, avoir pignon sur rue. Aussi ce ne sont plus des êtres vivants, ce sont des espèces de mécaniques mues par des rouages mystérieux et invisibles, comme l'arbre d'un moulin à vapeur. Ont-elles saisi le petit doigt, si l'on n'a pas la présence d'esprit et le courage de le sacrifier tout de suite, le corps entier y passe, et il n'est si pauvre grain de blé qui ne donne son contingent de farine sous cette meule qui tourne toujours. Tout est coté. Ces dames tiennent un livre de recettes et de dépenses, comme un commerçant patenté; et, si un amant jeune et naïf fouille dans leur tiroir pour y chercher les lettres d'un rival, il y trouve un cahier de papier réglé à deux colonnes, où il lit d'un côté : « Reçu de M. X..., mille francs, » et de l'autre : « Légumes, deux sous. » — L'aimez-vous, au moins?

DE NATON.

Albertine? Non, je ne l'aime pas.

DE LIGNERAYE.

Alors, qu'allez-vous faire dans cette galère? ramer pour les autres? C'est un métier de dupe. Faites donc ce que votre père vous dit : mariez-vous, pas avec Albertine.

DE NATON.

Pour qui me prenez-vous?

DE LIGNERAYE.

Eh! mon cher, c'est leur manie, à ces dames, de se faire épouser, et elles y arrivent quelquefois; on commence par se ruiner pour elles, et, lorsqu'on n'a plus rien, on les épouse pour avoir encore quelque chose. C'est triste, mais cela se voit.

DE NATON.

Mais, mon bon, vous qui conseillez le mariage, pourquoi ne vous mariez-vous pas vous-même?

DE LIGNERAYE.

Trop tard!

DE NATON.

Comment, trop tard! quel âge avez-vous?

DE LIGNERAYE.

Trente-huit ans.

DE NATON.

Ce n'est pas beaucoup.

DE LIGNERAYE.

Comme quantité, non; mais comme qualité...

DE NATON.

Je vous trouve encore très-bien, moi.

DE LIGNERAYE.

Parbleu! pour vous, je suis encore plus que suffisant; mais, pour une femme, il n'y en a pas une dans le monde que je déteste assez pour lui faire un pareil cadeau : j'ai des névralgies atroces, je n'ai plus d'estomac. Si je soupe, par hasard, je suis malade huit jours, et... enfin je porte de la flanelle; elle est rose, elle est légère, elle est piquée, il y a des ornements dessus, tout ce que vous voudrez, mais c'est de la flanelle. Bref, je suis dans l'état où vous serez quand vous aurez mon âge, si vous avez continué cette vie d'Albertines que nous menons tous, qui peuple les familles de pauvres maris, et la société de pauvres enfants. Mariez-vous, ou vous serez comme moi une horloge détraquée, qui s'arrête à chaque instant et passe sa vie chez l'horloger; votre biographie tiendra comme la mienne en quatre mots : *Usé sans avoir servi.* Et dire que j'avais une si bonne mère, de si bons sentiments et une si bonne santé, et que j'ai tout sacrifié, tout raillé, tout perdu, pour imiter un tas d'imbéciles!...

Ah! ne parlons plus de tout cela, je deviendrais furieux. Tournez-vous donc un peu, vous. (De Naton se retourne sans comprendre pourquoi; de Ligneraye lui tâte les articulations des bras et des genoux.) Mariez-vous, mon cher, mariez-vous, vous n'irez même pas si loin que moi!

DE NATON.

Vous n'êtes pas gai, aujourd'hui!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Messieurs!

DE NATON, à part.

Ah! voici Lindor! (Haut.) Bonjour, comte.

LE COMTE.

Bonjour, jeune homme.

DE NATON.

Vous arrivez?

LE COMTE.

A l'instant même.

DE LIGNERAYE.

Vous êtes le bienvenu. Ce gars-là n'est pas amusant.

LE COMTE.

C'est jeune, c'est jeune.

DE LIGNERAYE.

Est-ce que nous avons été comme lui?

LE COMTE.

Vous, peut-être, vous êtes déjà de la mauvaise époque. Et la gastrite?

DE LIGNERAYE.

Elle va bien. Et le cœur?

LE COMTE.

Le cœur est toujours là.

DE NATON.

Qu'est-ce que vous êtes allé faire à Paris?

LE COMTE.

Ce que vous ne feriez probablement pas avec vos vingt-deux ans. Je suis arrivé à Paris, je suis reparti une heure après pour Boulogne, je suis revenu à Paris, je suis reparti pour Dieppe, et me voilà! Il y a quarante-huit heures que je n'ai dormi, mais je dormirai ce soir.

DE NATON.

Il y avait de l'amour là-dessous?

LE COMTE.

Je ne dis pas non.

DE NATON.

Vous êtes donc toujours amoureux?

LE COMTE.

Je ne me rappelle pas avoir passé trois mois sans l'être; que voulez-vous! je ne puis pas me trouver seul cinq minutes avec une femme sans lui faire la cour.

DE NATON.

A moins qu'elle ne soit vieille.

LE COMTE.

Hélas! il n'y a plus de vieilles femmes!

DE NATON.

Depuis quand?

LE COMTE.

Depuis vous autres. Les jeunes gens ne demandant plus aux femmes que d'être belles... les femmes ne s'occupent

plus que de leur beauté. Or, la beauté disparaissant avec la jeunesse et les hommes disparaissant avec la beauté, à partir d'un certain âge les femmes, qui ne peuvent se faire à l'idée de la solitude et de l'abandon, entament avec la nature, à force d'onguents, de blanc, de rouge, de poudre, de faux cheveux et de cheveux teints, une lutte quotidienne et ridicule, et, oubliant qu'elles sont mères et quelquefois grand'mères, elles viennent comme des fantômes, à travers le bruit du bal et sous le feu des bougies, disputer aux jeunes femmes les plaisirs de leur jeunesse et s'arracher entre elles un dernier amant attardé. Jadis, il en était autrement. L'éducation facilitait aux femmes les transformations des différents âges. Alors, nos mères savaient vieillir... elles acceptaient bravement et ingénument les cheveux blancs et les rides; elles remplaçaient la beauté par l'esprit, la jeunesse par la grâce, la galanterie par la bonne humeur, l'amour par l'amitié. Au lieu de fuir leurs maisons, les jeunes gens sollicitaient l'honneur d'y être admis; car elles tenaient école de bonnes manières, de bon ton et de bon langage. Enfin c'était là le contrôle de la bonne compagnie, et un homme comme il faut n'avait véritablement cours qu'en sortant de chez elles. Vous avez changé tout cela, vous autres! Vous fumez chez les femmes ou vous n'y allez pas; vous leur parlez le chapeau sur la tête, et Dieu sait de qui et de quoi vous leur parlez! Votre cœur ne fait plus de conquêtes, il ne fait plus que des acquisitions; et, si par hasard une femme distinguée vous aime, il faut qu'elle se donne aussi vite que les autres se vendent... Jeunes gens, jeunes gens, vous avez tué l'amour, et il n'y a que cela de bon dans la vie, n'est-ce pas de Ligneraye?

DE LIGNERAYE.

Je n'ai plus d'opinion là-dessus, et depuis longtemps.

LE COMTE.

Voilà où vous en arrivez. Ah! je vous plains, mon cher! J'ai cinquante ans; vous me croirez si vous voulez, à vingt

ans je n'étais pas plus jeune! Que je rencontre dans la rue une grisette avec son petit bonnet en arrière, son regard malin et sa robe d'indienne, et me voilà ému comme un écolier; je lui souris malgré moi, comme à une amie. Elle reconnaît tout de suite, dans ce sourire, l'hommage spontané rendu à la jeunesse et à la beauté, et elle ne peut s'empêcher de sourire à son tour : les femmes devinent si vite les hommes qui les aiment! et l'âge n'y fait rien! Vous n'aimez plus, dites-vous? voulez-vous aimer encore? Mettez-vous à votre fenêtre au commencement d'avril et regardez ces femmes qui vont et viennent par les rues de Paris. Leur marche est ferme et sonore, le cou apparaît tout blanc entre le col et le chapeau! le regard est clair, la lèvre est rose. Chacune d'elles porte en elle, avec un rayon du soleil nouveau, le frémissement intérieur et mystérieux de la nature qui se réveille, et l'on sent qu'elle va, de toute sa personne, confiante et résolue, vers cette éternelle sensation de l'amour, toujours la même et toujours nouvelle.

DE NATON, à part.

Est-il assez réussi?

DE LIGNERAYE.

On n'en fait plus comme vous.

LE COMTE.

Ma parole, je le crois : il n'y a plus de jeunes gens, ou bien est-ce qu'ils ne veulent plus paraître jeunes?... Qu'est-ce qui leur est arrivé?... Est-ce un genre qu'ils se donnent? Ils ont tort. C'est si charmant et si facile de rester comme Dieu vous a faits! La nature vous a donné un cœur, aimez! des larmes, pleurez! La sensation sera plus ou moins longue; mais elle sera... voilà l'important, et votre organisation aura fait son devoir. Mais, positivement, il y a décadence. Prenons mon fils, il doit tenir de moi : il est bien constitué, c'est un gaillard très-solide. Ce n'est plus ça! Je le regardais tout à l'heure, dans le wagon, il dormait au lieu d'admirer

la campagne, qui est une merveille à partir de Rouen; il dormait, il a fallu le réveiller pour lui faire donner son billet. Vous voyez, il doit me rejoindre ici, il ne vient pas. Il arrivera tout chaud, dans une heure. (Montrant de Naton.) Et voilà l'autre qui rit de moi, là-bas, parce que j'ai chanté l'amour... O jeunesse! où vas-tu?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA MARQUISE, HÉLÈNE.

LA MARQUISE.

C'est bien aimable à vous, messieurs, de nous avoir attendues. — Bonjour, comte, voilà ce qui s'appelle être exact; à la bonne heure!...

HÉLÈNE, au comte.

Enfin, c'est vous! Je vous attendais avec impatience...

LE COMTE.

Vraiment?...

HÉLÈNE.

On s'ennuie tant, quand vous n'êtes pas ici! Ces deux jours m'ont paru mortels.

DE NATON.

Votre santé est bonne, mademoiselle?

HÉLÈNE.

Excellente, monsieur.

DE NATON.

Quel beau temps!

HÉLÈNE.

Un temps magnifique.

DE NATON.

Il faut espérer que cela durera.

HÉLÈNE.

Oh oui! le vent est au nord. (Au comte.) Voilà tout ce qu'ils savent dire; ne vous en allez pas. (Elle va porter le châle et le chapeau de sa tante dans la coulisse.)

DE NATON, à la marquise.

Votre santé est bonne, madame?

LA MARQUISE.

Excellente, monsieur. Quel beau temps!

DE NATON.

Un temps magnifique.

LA MARQUISE.

Il faut espérer que cela durera.

DE NATON.

Oh oui! le vent est au nord.

LA MARQUISE, au comte.

Et votre fils?

LE COMTE.

Il va venir.

LA MARQUISE.

Lui avez-vous parlé?

LE COMTE.

Oui.

LA MARQUISE.

Et il vous approuve?

LE COMTE.

Complétement.

LA MARQUISE.

Tout va bien, alors?

LE COMTE.

Et vous, est-ce que vous avez parlé à mademoiselle Hélène?

LA MARQUISE.

Pas encore; je vous attendais; mais je vais causer avec elle.

LE COMTE.

Tout de suite?

LA MARQUISE.

Si vous voulez.

LE COMTE.

Non, attendez André.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que vous avez?

LE COMTE.

J'ai le cœur qui bat, parole d'honneur!

LA MARQUISE.

Vous êtes donc vraiment amoureux?

LE COMTE.

Comme un fou!

LA MARQUISE.

Et vous avez peur?

LE COMTE.

Comme un enfant.

LA MARQUISE.

Je puis vous dire une chose, Hélène ne cesse de parler de vous.

LE COMTE.

Savez-vous ce que je ferai pendant que vous et mon fils causerez avec Hélène? (Il montre la porte à gauche.) Je me tiendrai là. On peut y entendre ce qui se dit ici?

LA MARQUISE.

Parfaitement.

LE COMTE.

Si je vois que la chose tourne mal, je me sauve.

LA MARQUISE.

Poltron!

HÉLÈNE, au comte et s'approchant de lui.

Qu'est-ce que vous dites là?

LA MARQUISE.

Nous parlons de la partie de demain.

HÉLÈNE.

Elle tient donc toujours?

LE COMTE.

Plus que jamais.

HÉLÈNE.

Vous y avez pensé?

LE COMTE.

Je n'ai pensé qu'à cela.

HÉLÈNE.

Alors, demain, nous allons déjeuner à Tréport, et nous revenons en bateau le soir.

LE COMTE.

C'était le programme.

HÉLÈNE.

Vous voyant partir pour Paris, je pensais que vous l'aviez oublié.

LE COMTE.

Je ne suis allé à Paris que pour l'exécuter.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que Paris doit donc faire là dedans?

LE COMTE.

Beaucoup; il fallait bien commander le déjeuner.

HÉLÈNE.

Vous l'avez commandé à Paris?

LE COMTE.

Naturellement.

DE NATON.

Et le bateau aussi ?

LE COMTE.

Non ; le bateau, je l'ai commandé autre part.

DE NATON.

Ici?

LE COMTE, à de Naton.

Voyons, jeune homme, comment vous y seriez-vous pris pour mener par mer, demain, à Tréport, la marquise et sa nièce qui avaient la fantaisie d'y aller, d'y déjeuner et de revenir par le même chemin ?

DE NATON.

C'est bien simple. J'aurais appelé un pêcheur, je lui aurais loué son bateau, il nous aurait menés à Tréport. J'aurais commandé le déjeuner dans un hôtel ou dans un restaurant, il ne doit pas en manquer; j'aurais fait visiter Tréport à ces dames, pendant qu'on aurait préparé le déjeuner, et je les aurais ramenées après.

LE COMTE.

Ainsi, vous feriez monter des femmes comme il faut dans un bateau qui sent le poisson et le goudron, vous les feriez entrer dans un hôtel ou un restaurant qui sent le bouillon et la pipe, et vous croiriez avoir fait ce qu'elles vous auraient demandé?

DE NATON.

Il n'y a pas d'autre moyen.

LE COMTE.

Voici ce qu'on aurait fait de mon temps : on aurait adressé à Ratsey, le grand constructeur anglais, à Cowes, une dépêche pour lui demander d'expédier immédiatement, avec ses hommes d'équipage, un des yachts qu'il a toujours à sa

disposition sur la Tamise ; on serait parti aussitôt pour Tréport, où l'on aurait loué une des élégantes maisons qui bordent la plage. La maison louée, on se serait rendu à Paris, d'où l'on aurait expédié des fleurs pour ladite maison ; on aurait donné à Potel le menu des vins et du déjeuner, et, au jour dit, à l'heure convenue, il nous aurait servi au milieu des fleurs, en face de la mer, un repas digne des femmes qui nous auraient fait l'honneur de se confier à nous et des amis qui les auraient accompagnées. — Voilà comment nous faisions autrefois, — voilà comment on devrait faire encore ; enfin, voilà comment j'ai fait ; si bien que je n'ai plus maintenant qu'à dire à mes invités : « On part demain à neuf heures, on déjeune à midi, et l'on reviendra quand vous voudrez. Le bateau et la maison sont à nous, et la mer est toujours là. »

LA MARQUISE.

Allons, vous êtes magnifique !

DE NATON.

Bravo, mon cher comte ! recevez mon compliment.

DE LIGNERAYE.

Et votre fils, qu'est-ce qu'il dit de ça ?

LE COMTE.

Il n'en sait rien. Je vous prierai même, entre nous, de lui dire que c'est vous qui avez organisé la chose comme elle est.

DE LIGNERAYE.

e le veux bien, mais il reconnaîtra tout de suite votre facture.

LE COMTE, à Hélène.

Ma petite amie est-elle satisfaite ?

HÉLÈNE.

Votre petite amie est honteuse.

LE COMTE.

De quoi?

HÉLÈNE.

D'avoir eu une fantaisie qui vous entraîne à une folie pareille.

LE COMTE.

Voulez-vous vous acquitter avec moi?

HÉLÈNE.

Je ne vois qu'un moyen : c'est d'armer une frégate et de vous emmener faire le tour du monde.

LE COMTE.

Ne vous en avisez pas! j'irais... Non, il y a un moyen plus simple.

HÉLÈNE.

Qui est?

LE COMTE.

Qui est de me donner la main.

HÉLÈNE, lui donnant la main.

Et puis?

LE COMTE.

Et puis de me permettre de la baiser.

HÉLÈNE.

Après?

LE COMTE.

C'est tout. Nous sommes quittes.

HÉLÈNE.

C'est ce que je vous donne tous les jours et pour rien. Ce n'est pas assez.

LE COMTE.

Prenez garde! ne vous avancez pas trop; je suis capable de demander des choses terribles.

HÉLÈNE.

Quelles choses?

LE COMTE.

Plus tard.

HÉLÈNE.

Non, tout de suite.

LE COMTE.

Impossible maintenant; il faut que mon fils soit là.

HÉLÈNE.

Votre fils?

LE COMTE.

Oui.

HÉLÈNE.

Je ne comprends pas du tout. Va-t-il arriver bientôt?

LE COMTE.

Dans un instant.

HÉLÈNE.

Et il va me demander des choses terribles en votre nom?

LE COMTE.

En mon nom.

HÉLÈNE.

Et que je puis accorder?

LE COMTE.

Elles ne dépendent que de vous.

HÉLÈNE.

Alors, si elles ne dépendent que de moi, elles sont accordées d'avance.

LA MARQUISE, à de Ligneraye.

Comment allez-vous, aujourd'hui?

DE LIGNERAYE.

Aussi bien que possible...

LA MARQUISE.

Soignez-vous. Si ce n'est pour vous, que ce soit pour vos amis... (Elle lui donne la main.)

DE LIGNERAYE.

Ah!... j'oubliais de vous dire... M. de Prailles...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le vicomte de la Rivonnière. (Mouvement d'Hélène.)

LE COMTE, à Hélène.

Qu'est-ce que vous avez?

HÉLÈNE.

Ce domestique m'a fait peur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Est-il encore temps de se présenter, madame?...

LA MARQUISE.

Voilà huit ans que l'on ne vous a vu, et un mois que l'on vous attend. Quelle excuse avez-vous à donner?

ANDRÉ.

Je n'en ai pas.

LA MARQUISE.

C'est la meilleure. On vous pardonne. (Elle présente de Ligneraye.) M. de Ligneraye... (Les deux hommes se saluent.)

HÉLÈNE, au comte, pendant qu'André baise la main de sa tante et donne des poignées de main à de Naton, qui lui cache Hélène.

Ne bougez pas, je suis curieuse de voir s'il me reconnaîtra.

LA MARQUISE.

Vous voyez l'occupation de votre père; il passe sa vie ainsi. Il n'a même pas entendu annoncer son fils.

ANDRÉ.

Mademoiselle Hélène non plus!

LA MARQUISE.

Vous la reconnaissez donc?

ANDRÉ.

Je suppose que c'est elle parce que je la vois là, car elle est bien changée. J'ai quitté une enfant, et je retrouve une femme. Décidément, mon père est un homme de goût.

HÉLÈNE.

Ils parlent de nous.

LE COMTE.

Positivement.

LA MARQUISE.

Voyons,... pourquoi ne vous a-t-on pas revu plus tôt?...

ANDRÉ.

Tous les jours je voulais partir, et tous les jours j'étais retenu...

LA MARQUISE.

Par le cœur?

ANDRÉ.

Oh! Dieu, non!

LA MARQUISE.

Cependant, le cœur doit être héréditaire dans la famille... Ce n'est pas ce qui manque au comte.

ANDRÉ.

Mon père en a plus que moi.

LA MARQUISE.

C'est un être excellent!

ANDRÉ.

C'est le meilleur des hommes!

LA MARQUISE.

Vous l'aimez?

ANDRÉ.

Je l'adore, et il en abuse.

LE COMTE, à Hélène.

Eh bien, comment le trouvez-vous? N'est-ce pas, que c'est un beau garçon?

HÉLÈNE.

Je ne m'y connais pas beaucoup, mais il me semble que oui.

LE COMTE.

Et bon!

HÉLÈNE.

Vraiment!

LE COMTE.

Et plein d'esprit!

HÉLÈNE.

Vous l'aimez, votre fils?

LE COMTE.

Je l'adore.

HÉLÈNE.

Comme c'est gentil, un père et un fils qui s'aiment ainsi! Le voilà qui regarde de notre côté. Ayons l'air de causer et de ne pas le voir.

LA MARQUISE, à André,

Il faut pourtant que vous renouveliez connaissance avec Hélène, quand ce ne serait que pour lui dire toutes les choses graves que vous avez à lui communiquer; car vous savez qu'on n'attend plus que vous pour cela. (Appelant.) Hélène!

HÉLÈNE.

Ma tante?... (Elle se lève, et va au-devant de sa tante.)

LA MARQUISE.

Ton ancien ami, M. André de la Rivonnière.

HÉLÈNE, cérémonieuse.

Monsieur...

ANDRÉ.

Mademoiselle... (Hélène s'éloigne.)

LE COMTE, à son fils.

Qu'en dis-tu?

ANDRÉ.

Je te fais mon compliment; mais je la trouve bien froide avec moi.

LE COMTE.

C'est une malice de petite fille; nous allons vous laisser ensemble; tout dépend de toi maintenant : je lui ai annoncé que tu avais quelque chose à lui dire.

ANDRÉ.

On est venu tout à l'heure à l'hôtel apporter une lettre pour toi.

LE COMTE.

Où est-elle?

ANDRÉ.

On n'a pas voulu me la donner; on paraissait même avoir reçu l'ordre de se défier de la Rivonnière fils; j'ai répondu au domestique que, si cette lettre était pressée, on pouvait te l'envoyer ici.

LE COMTE.

C'est cela.

LA MARQUISE, à Hélène.

Tu es bien cérémonieuse avec M. André!

HÉLÈNE.

Je ne sais que lui dire.

LA MARQUISE.

Approche-toi de lui. Je suis sûre qu'il trouvera un sujet de conversation. (Hélène s'approche d'André. — La marquise, au comte.) Laissons les enfants ensemble.

DE LIGNERAYE.

Dites donc, comte, le yacht est dans le port?

LE COMTE.

Depuis hier.

DE LIGNERAYE.

De Naton, voulez-vous venir le voir?

DE NATON.

Très-volontiers.

LA MARQUISE.

Nous vous attendons pour dîner, n'est-ce pas, messieurs?

DE NATON.

Oui, madame. (Ils sortent. Le comte s'éloigne avec la marquise.)

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Dois-je m'en tenir, mademoiselle, à l'accueil que vous venez de me faire, ou dois-je espérer redevenir votre ami comme autrefois, ainsi que madame votre tante m'y autorise?

HÉLÈNE.

Mon ami! Je ne demande pas mieux, mais il me faut auparavant savoir bien des choses; car, dans ces temps-ci, lorsqu'on n'a pas vu les gens depuis huit ans, on ne peut

pas savoir ce qu'ils sont devenus. Me répondrez-vous franchement?

ANDRÉ.

Interrogez.

HÉLÈNE.

Êtes-vous d'un club?

ANDRÉ.

Oui; mais je n'y vais jamais.

HÉLÈNE.

Êtes-vous forcé de fumer immédiatement après le dîner?

ANDRÉ.

Je ne fume qu'en voyage.

HÉLÈNE.

Avez-vous des chevaux?

ANDRÉ.

Hélas! oui.

HÉLÈNE.

En parlez-vous toujours?

ANDRÉ.

J'en parle quelquefois avec mon cocher.

HÉLÈNE, très-sérieusement.

Vous me jurez que tout ce que vous venez de me dire est vrai?

ANDRÉ, de même.

Je vous le jure.

HÉLÈNE.

Combien vous êtes supérieur aux autres hommes! Oh! oui, soyez mon ami; je ne vous le permets pas, je vous le demande.

ANDRÉ.

Vous êtes toujours gaie?

HÉLÈNE.

Toujours; et vous?

ANDRÉ.

Moi aussi.

HÉLÈNE.

Dieu soit loué!... car tous ces petits messieurs sont lugubres. Comme vous me regardez!

ANDRÉ.

Je suis heureux de vous revoir.

HÉLÈNE.

Je vous en dis tout autant.

ANDRÉ.

Bien vrai?

HÉLÈNE.

Bien vrai.

ANDRÉ.

Vous m'avez pourtant mal reçu tout à l'heure!

HÉLÈNE.

C'était pour vous punir de n'être pas venu depuis un mois.

ANDRÉ.

J'en suis plus puni que vous ne croyez.

HÉLÈNE.

Comment?

ANDRÉ.

En voyant tout ce que j'ai perdu pendant ce mois-là.

HÉLÈNE.

Nous le retrouverons.

ANDRÉ.

Ce sera bien difficile.

HÉLÈNE.

Non, car nous nous verrons souvent. Me trouvez-vous bien changée?

ANDRÉ.

Oui, je le disais tout à l'heure à votre tante; je ne vous aurais pas reconnue; mais vous êtes...

HÉLÈNE.

Beaucoup mieux, n'est-ce pas? Cette petite sucrerie était inévitable... Mais, moi, je vous aurais reconnu, c'est tout naturel! Vous aviez déjà dix-huit ans quand nous nous sommes quittés. La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était à la campagne. Vous êtes venu à cheval. Vous étiez un peu... On peut tout dire?

ANDRÉ.

Oui.

HÉLÈNE.

Vous étiez un peu trop content de vous.

ANDRÉ.

Vous avez remarqué cela, à douze ans?

HÉLÈNE.

A douze ans, on remarque bien des choses. Vous rappelez-vous nos promenades au Luxembourg? Et les contes de fées?

ANDRÉ.

Dont nous nous amusions à peindre les images, le soir.

HÉLÈNE.

J'ai toujours ce livre. Venez avec moi... Non, attendez-moi; attendez-moi un peu, je vais revenir. (Elle sort en courant. André reste pensif.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, entrant, à André.

Eh bien?

ANDRÉ.

Nous avons parlé de notre enfance.

LA MARQUISE.

Et du comte?

ANDRÉ.

Le passé nous a entraînés loin de l'avenir, et puis, franchement, cette situation retournée m'embarrasse beaucoup plus que je ne l'aurais pensé, et je ne saurais comment m'y prendre pour demander à une jeune fille, avec qui j'ai sauté à la corde, si elle veut être ma belle-mère. Il n'y a que vous, madame, qui puissiez remplir cette mission. Beaucoup de ceux qui railleraient mon père valent moins que lui; mais, enfin, il touche à cette époque de la vie où la persistance des qualités propres à la jeunesse peut paraître un défaut, et même un ridicule, à qui est véritablement jeune. Je vous prierai donc de présenter sa demande à mademoiselle Hélène, de telle façon que, si elle refuse, elle ne puisse du moins rire de celui qui l'aura faite. Il en souffrirait beaucoup, et toute illusion est respectable lorsqu'elle vient de notre cœur.

LA MARQUISE.

C'est parler comme un bon fils.

ANDRÉ.

Ce n'est pas tout; il reste la question matérielle. Mon père est complétement ruiné; il n'en sait rien. Je lui ai caché ce désastre, qu'il n'eût peut-être pas supporté assez philosophiquement. Il me reste, à moi, quatre-vingt mille livres de rente. Je compte partager avec lui sans qu'il le sache.

LA MARQUISE.

Mais vous êtes plein de cœur!

ANDRÉ.

Non, madame, je fais pour mon père ce qu'il ferait pour moi, voilà tout.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, rentrant et donnant le livre à André.

Tenez.

ANDRÉ.

Je le reconnais; voilà l'oiseau bleu.

HÉLÈNE.

Il est peint en vert; vous n'aviez décidément aucun goût pour la peinture.

ANDRÉ.

Voulez-vous me donner ce livre?

HÉLÈNE.

Jamais.

ANDRÉ, avec émotion.

Au revoir, mademoiselle.

HÉLÈNE.

Vous m'en voulez?

ANDRÉ.

Oh! non!

HÉLÈNE.

Pourquoi vous en allez-vous, alors?

LA MARQUISE.

Le vicomte va rejoindre son père... J'ai à causer avec toi.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que c'est?

LA MARQUISE.

Tout à l'heure. (A André.) A bientôt. (Bas). Votre père est revenu; il est là. (André sort.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, HÉLÈNE.

LA MARQUISE.

Voyons, ma chère enfant, causons

HÉLÈNE.

De quoi, ma chère tante?

LA MARQUISE.

Du mariage. Le sujet te déplaît-il?

HÉLÈNE.

Autant celui-là qu'un autre.

LA MARQUISE.

As-tu choisi?

HÉLÈNE.

Je n'ai vu personne.

LA MARQUISE.

Et tous les jeunes gens qu'on t'a présentés?

HÉLÈNE.

Ils ne comptent pas; il doit y en avoir d'autres.

LA MARQUISE.

Il y en aura peut-être plus tard; mais, pour le moment, il n'y en a plus.

HÉLÈNE.

On cherchera; nous avons le temps.

LA MARQUISE.

Et si l'on ne trouve pas?

HÉLÈNE.

J'en serai quitte pour rester fille.

LA MARQUISE.

Peut-être aussi es-tu un peu exigeante... Comment veux-tu que soit ton mari ?

HÉLÈNE.

Comme il voudra, pourvu que je l'aime !

LA MARQUISE.

Et qu'il t'aime ?

HÉLÈNE.

Naturellement.

LA MARQUISE.

Nous n'y arriverons jamais.

HÉLÈNE.

Je vois pourtant des femmes heureuses.

LA MARQUISE.

Dans notre monde, non... Tu vois des femmes élégantes, insoucieuses, riches, coquettes, indifférentes; tu ne vois pas de femmes heureuses.

HÉLÈNE.

Alors, ma destinée, sous le prétexte que j'ai eu l'honneur de naître riche, noble, est d'être parfaitement malheureuse, d'épouser un homme, celui-là ou un autre, pourvu qu'il ait un nom et un état social équivalents aux miens, d'aller avec lui dans le monde l'hiver, à la campagne l'été; de faire des visites et d'en recevoir; tout cela, pendant un certain nombre d'années, après lesquelles l'un des deux perdra l'autre avec le calme qui aura présidé à tous les actes de l'association. Mais cette perspective est gaie comme la grande avenue du Père-Lachaise, et il me passe un frisson par tout le corps, au seul espoir d'un bonheur si simple et si durable !

LA MARQUISE.

N'auras-tu pas tes enfants à aimer ?

HÉLÈNE.

Écoute, ma chère tante, je réfléchis quelquefois, souvent même, et, puisque nous en sommes là, je vais te dire le résultat de mes réflexions, d'autant qu'aujourd'hui je les trouve encore plus sensées. — A partir de seize ans, tu le sais aussi bien que moi, car il n'y a pas longtemps que tu étais toi-même une jeune fille; à partir de seize ans, volontairement ou à leur insu, toutes les filles, riches ou pauvres, ne sont occupées que d'une chose : le mariage. C'est la grande curiosité, le grand mystère. — Comment et que sera-t-il ce mari? Où est-il? Nous commençons d'abord par nous le figurer grand, beau, romanesque, les yeux levés vers le ciel; il renverse les montagnes pour arriver jusqu'à nous. Puis nous entrons dans le monde, et à peine, hélas! comparons-nous le mari rêvé au mari possible, que nous voyons notre pauvre idéal s'en aller par morceaux... Les unes, alors, tombent dans l'excès contraire, et, ne croyant pas pouvoir obtenir de la destinée ce qu'elles ambitionnaient, ne demandent plus au mariage que le bruit, le plaisir, le tapage du monde; les autres consultent sincèrement leur nature, leurs goûts, et se disent qu'il y a des conditions de bonheur éternelles, comme la lumière du soleil, parce que Dieu lui-même les a voulues : c'est la jeunesse, c'est la foi, c'est l'intelligence du bien, c'est l'amour des enfants pour les parents, de la femme pour son époux, de la mère pour ses enfants. — Avec cette conviction, la jeune fille doit trouver, sinon le chevalier poétique qu'elle a rêvé, du moins un homme jeune, loyal et bon qui, pouvant disposer de sa vie et sentant en elle comme en lui la volonté du bien, lui dira : « Je vous estime, je vous aime; soyez ma femme. Associons-nous, non pas pour accoler nos écussons et réunir nos fortunes, mais pour nous aimer sincèrement, pour porter à deux les joies et les douleurs de ce monde, pour être une force et un exemple. » Eh bien, ma chère tante, le jour où j'aurai trouvé cet homme, tant mieux s'il est de ma caste, mais peu importe s'il n'en

est pas, je l'épouse! Car l'important, vois-tu, ce n'est pas d'être noble, ce n'est pas d'être riche : c'est d'être heureux.

LA MARQUISE, prenant Hélène dans ses bras.

Chère enfant!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COMTE, ANDRÉ.

LE COMTE. Il est entré vers la fin de la scène précédente, avec André, qui reste au fond, très-ému. S'avançant vers Hélène, après avoir regardé son fils.

Laissez-moi vous embrasser aussi.

HÉLÈNE, étonnée.

Monsieur!...

LE COMTE.

Vous m'avez fait pleurer; vous me devez bien cela... Quel orateur! — Allons, approche, André, tu n'es pas de trop.

HÉLÈNE.

Vous m'écoutiez donc?

LE COMTE.

Derrière la porte, tout bonnement. Mais rassurez-vous, mon enfant, c'était avec l'autorisation de votre tante.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE.

Cela signifie, chère et adorable enfant, qu'il y a de par le monde, et pas bien loin de vous, un homme qui avait l'ambition de faire de vous sa femme. Cet homme était un fou, car il a près de trois fois votre âge, mais il a entendu les bonnes paroles que vous avez dites; elles lui ont rappelé à temps qu'il était père, et qu'il n'a plus autre chose à demander à la vie que les joies de la paternité. Alors, il a regardé

son fils, qui était auprès de lui, et, le voyant ému et tremblant à vos paroles, il a tout deviné et il s'est dit : « Cet homme dont Hélène parle, qu'elle rêve, qu'elle doit aimer, qu'elle aime, je tiens sa main ; il est noble, loyal et bon ; et je sens au frémissement de sa main qu'il va l'aimer comme elle veut qu'on l'aime, qu'il l'aime déjà, et, si j'aimais cette enfant, moi, c'est que je l'aimais par lui et pour lui, car cet homme, c'est bien plus que mon cœur, c'est mon fils ; c'est-à-dire le cœur de mon cœur ! »

ANDRÉ, se jetant dans les bras du comte.

Mon père !...

HÉLÈNE, très-émue.

Monsieur !

LE COMTE.

Ma chère marquise, je vous avais demandé la main de votre nièce, mais j'avais oublié de vous dire que c'était pour mon fils.

ANDRÉ, s'approchant d'Hélène.

Je sens en moi comme en vous la volonté du bien ; je vous estime, je vous aime. Soyez ma femme. Associons-nous, non pas pour accoler nos écussons et réunir nos fortunes, mais pour nous aimer sincèrement, pour porter à deux les joies et les douleurs de ce monde ; pour être une force et un exemple.

HÉLÈNE.

Combien me donnez-vous de temps pour réfléchir ?

ANDRÉ.

Tout le temps qu'il vous plaira ; car le temps que vous emploierez à réfléchir, je l'emploierai à vous prouver que je vous aime.

HÉLÈNE.

Eh bien, nous verrons...

LE COMTE.

Ma foi, c'est une bonne chose de pleurer, n'est-ce pas, marquise?

LA MARQUISE.

Oui, cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps... Je croyais avoir perdu les larmes.

LE COMTE.

On a toujours des larmes tant qu'on a des enfants...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, puis DE LIGNERAYE et DE NATON.

DE LIGNERAYE, entrant, à la marquise.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Il y a du nouveau, je vous en réponds! Et votre ami, M. de Naton, où est-il?

DE LIGNERAYE.

Nous revenions ensemble, quand il a rencontré une dame qu'il est allé saluer.

DE NATON, entrant.

Est-ce que je suis en retard, madame?

LA MARQUISE.

Non, pas du tout.

DE NATON, à Ligneraye.

Comprenez-vous que je rencontre Albertine, qui se promène tranquillement sur la plage avec son petit chien?... Que le diable les emporte!

DE LIGNERAYE.

Oh! ce pauvre chien,... qu'est-ce qu'il vous a fait?

LE DOMESTIQUE, entrant.

Une lettre pour M. le comte.

LE COMTE, à la marquise.

Vous permettez, madame ?

LA MARQUISE.

N'êtes-vous pas chez vous, maintenant ?

LE COMTE, lisant.

« Me voici à Dieppe jusqu'à demain, et je vous rappelle votre promesse; il vous sera d'autant plus facile de la tenir, que je descends dans le même hôtel que vous... ALBERTINE. »

(Le comte regarde autour de lui; il voit son fils et Hélène qui causent.) Ils ne pensent déjà plus à moi. (Au domestique.) Dites que j'irai! (A part.) Pourquoi pas, puisque me voilà redevenu garçon ?

ACTE TROISIÈME

Chez André.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, debout, en peignoir; ANDRÉ lui tient les mains assis devant elle.

HÉLÈNE, essayant de se dégager.

Maintenant, laisse-moi aller m'habiller.

ANDRÉ.

Tout à l'heure.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que tu veux encore ?

ANDRÉ.

Je veux te dire que je t'aime.

HÉLÈNE.

Et quand tu me l'auras dit ?

ANDRÉ.

Je te le répéterai; n'avons-nous pas un arriéré de compte? ne suis-je pas absent depuis quatre jours?

HÉLÈNE.

Je crois que la balance est faite.

ANDRÉ.

C'est égal, dis-moi encore une fois que tu m'aimes!

HÉLÈNE.

Tant que tu voudras. Je t'aime... je t'aime... je t'aime! Est-ce assez? (André la fait asseoir et se met à genoux.) Si l'on entrait...

ANDRÉ.

Qui pourrait entrer?

HÉLÈNE.

Ton père! Nous devons sortir ensemble.

ANDRÉ.

Pour?

HÉLÈNE.

Pour aller faire des visites.

ANDRÉ.

A qui?

HÉLÈNE.

A toute sorte de personnes.

ANDRÉ.

Tous ces gens-là sont ennuyeux.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas une raison pour être impoli avec eux. Je croyais que tu ne reviendrais que demain; voilà pourquoi je me suis engagée. Si tu ne veux pas que j'y aille, prévenons ton père.

ANDRÉ.

D'abord, il n'est pas besoin de prévenir mon père, qui demeure avec nous; ensuite, fais tes visites, je ne t'en empêche pas. Je t'habillerai moi-même.

HÉLÈNE.

Merci! Tu t'y prends trop mal. L'autre soir, au bal, madame de Grige m'a demandé qui est-ce qui m'avait arrangée, c'est le mot, comme je l'étais. Je n'ai jamais osé lui dire que c'était toi qui non-seulement m'avais habillée, mais qui même avais commandé ma robe.

ANDRÉ.

N'était-elle pas bien, cette robe?

HÉLÈNE, montrant son cou.

Elle montait jusqu'ici. J'avais l'air d'une pensionnaire.

ANDRÉ.

Tu étais suffisamment décolletée pour n'avoir pas trop chaud. C'est par les robes décolletées que s'évapore peu à peu la pudeur des femmes. Vous ne savez donc pas que le murmure d'admiration qui caresse vos épaules nues n'est qu'une insulte déguisée ! Si j'étais femme, je jugerais de la sincérité de l'homme qui dirait m'aimer par le corsage qu'il me laisserait mettre.

HÉLÈNE.

Mais tout le monde...

ANDRÉ.

Tout le monde!... Je le connais celui qu'on appelle Tout le monde... Tout le monde a horreur des gens qui s'aiment, des femmes chastes et des hommes jaloux, parce que Tout le monde n'a rien à gagner avec eux, tandis que Tout le monde profite des femmes coquettes, des maris indifférents et des épaules qui ne finissent pas. Tout le monde est un malin qui fait des théories à son bénéfice... Ainsi c'est Tout le monde qui dit : « Il faut aimer sa femme d'une certaine façon. L'épouse qui sera mère de famille a plus besoin de respect que d'amour. Laissez les transports, les jalousies, les manifestations violentes aux amours passagères! » ce qui veut dire: « Supprimez la passion dans le mariage, pour que le mariage soit ennuyeux, et, quand votre femme s'ennuiera, moi, Tout le monde, je la consolerai. » Eh bien, moi, je ne suis pas de l'avis de Tout le monde. Libre à ceux qui épousent par raison des femmes laides, de faire des théories sur le mariage, je les comprends; mais, moi qui t'ai épousée parce que je t'aimais... je t'aime... voilà tout, et ce mot n'a qu'un sens : baise-moi!

(Le comte ouvre la porte; mais, en voyant l'attitude des deux jeunes gens qui ne l'entendent pas, il referme doucement la porte, et reste en dehors.

HÉLÈNE.

Et quand nous serons vieux?

ANDRÉ.

Nous verrons; d'ailleurs, on n'a qu'à ne pas vieillir!

HÉLÈNE.

Il faut bien y arriver.

ANDRÉ.

Inutile; on fait comme mon père.

HÉLÈNE.

C'est vrai; mais...

ANDRÉ.

Est-ce qu'il te déplaît d'être aimée comme tu l'es?

HÉLÈNE.

Oh! non! et je suis bien heureuse; mais je me demande qui t'a appris à aimer ainsi?

ANDRÉ.

C'est toi!

HÉLÈNE, avec un air de doute.

Je le voudrais bien.

ANDRÉ.

Qu'as-tu?

HÉLÈNE, tout bas.

Je suis jalouse!

ANDRÉ.

Et de qui es-tu jalouse?

HÉLÈNE.

Je n'en sais rien; voilà ce qu'il y a de plus affreux. Je suis jalouse de ton passé, que je n'ai pas connu et qui ne t'appartient pas plus qu'à moi.

ANDRÉ.

Enfant!

HÉLÈNE.

Oui, c'est avec ces mots-là que vous vous en tirez, vous autres hommes. « Enfant! » et vous croyez avoir tout dit et tout expliqué. Mais ceux qui disent que votre femme a plus besoin de respect que d'amour ont peut-être raison; car, avant elle, vous en avez aimé d'autres, que vous ne respectiez pas, puisque aucune d'elles n'a reçu votre nom. Votre respect est donc une nouvelle forme de votre amour qui nous appartient sans partage. A combien de femmes as-tu dit que tu les aimais? C'est horrible quand j'y pense; et, lorsque je te vois ainsi à mes pieds, je me dis : « C'est une habitude, » et je me tourmente, — car je voudrais l'impossible, — que tu n'eusses jamais aimé que moi et que tu fusses à moi tout entier.

ANDRÉ.

Tu veux tout savoir?

HÉLÈNE.

Oui.

ANDRÉ.

Tu me croiras?

HÉLÈNE.

Je ne demande qu'à te croire.

ANDRÉ.

Eh bien, oui, j'ai dit à d'autres femmes que je les aimais... Et maintenant, écoute bien ceci, mais n'en abuse pas trop. Il n'existe pas une femme, si habile, si belle, si aimée qu'elle soit, qui puisse donner à son amant la centième partie de l'émotion que donne en une minute à l'époux qui l'a choisie la jeune fille qui va recevoir de lui la révélation de l'amour. Notre esprit, notre cœur, nos sens, toutes nos facultés trouvent dans la première expansion de cette âme ignorante, timide et curieuse à la fois, une sensation si absolue, qu'elle détruit tout ce qui n'est pas elle; si élevée, qu'aucune autre n'y peut atteindre; si complète, qu'il ne nous est même plus permis de l'éprouver une seconde fois. Tout homme qui ne

l'a pas connue et qui prétend avoir aimé est un fou dont on peut rire, et celui qui, dans le mariage, croit pouvoir se passer d'elle est un malheureux qu'il faut plaindre. — Sois tranquille, je suis bien à toi... (Le comte est entré sur ces derniers mots, s'est approché doucement, et, lorsque Hélène veut embrasser André, c'est lui qu'elle embrasse.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE.

HÉLÈNE, avec un petit cri.

Ah!

LE COMTE.

Ne fais pas attention, c'est moi : j'ai vu un baiser qui traînait, je l'ai ramassé. A qui est-il?

HÉLÈNE.

A André...

LE COMTE, embrassant André.

Eh bien, je te le rends. Quand es-tu revenu?

ANDRÉ.

Il y a une heure.

LE COMTE.

Qu'est-ce que tu as? Tu parais contrarié.

ANDRÉ.

Je n'ai rien.

LE COMTE.

Tu es content de ton voyage?...

ANDRÉ.

Oui, toutes tes affaires sont terminées...

LE COMTE.

Tout à fait, tout à fait?

ANDRÉ.

Tout à fait. C'était joli à voir!...

LE COMTE.

C'était embrouillé... hein? Quant à moi, je ne m'y serais jamais reconnu. Je te remercie!... (Se retournant vers Hélène.) Madame, je suis à vos ordres; quand vous voudrez.

HÉLÈNE.

Il faut que je m'habille.

ANDRÉ.

Où allez-vous donc?

HÉLÈNE.

Nous sortons...

ANDRÉ.

Et vous allez?

HÉLÈNE.

Je te l'ai dit, nous allons faire des visites.

LE COMTE, bas, à Hélène.

Lui avez-vous parlé de la belle voiture?

HÉLÈNE.

Non, pas encore.

ANDRÉ.

Pourrait-on savoir ce que vous dites tout bas?

LE COMTE.

Est-il assez curieux! Comme si cela le regardait!

HÉLÈNE.

Nous parlions d'une surprise que ton père m'a faite. Il me demandait si tu la connaissais. Le lendemain de ton départ, j'ai vu entrer dans la cour un grand coupé à huit ressorts, traîné par deux chevaux bais, qui valent au moins quinze mille francs, et conduit par un cocher qui pèse quatre cents, et qu'on attache au siége avec une sangle pour qu'il ne roule pas par terre.

LE COMTE.

Tu le connais; c'est l'ancien cocher de lord Stoppfield, qui vient de mourir. Le plus gros cocher de Paris. Tout le monde voulait l'avoir!

ANDRÉ.

Et cette voiture te coûte?

LE COMTE.

Cela ne regarde que moi.

ANDRÉ.

Tu sais que tu as quarante mille francs à dépenser par an, et pas un sou de plus; et que le capital même...

LE COMTE.

C'est bon! c'est bon! Puisque je n'ai plus rien à dépenser pour moi!

ANDRÉ.

Si tu crois que je vais passer ma vie à arranger tes affaires!

LE COMTE.

Il vous fallait un équipage convenable. Vous aviez un mauvais petit coupé. Vous avez maintenant le plus bel attelage de Paris! Si tu avais vu l'effet qu'il a produit au bois de Boulogne! Nous sommes allés nous y promener tous les deux, tous les jours. Il faisait un temps magnifique! Le soir nous nous sommes servis de l'ancienne voiture.

ANDRÉ.

Où êtes-vous donc allés, le soir?...

LE COMTE

Le premier soir? où sommes-nous donc allés?...

HÉLÈNE.

Aux Italiens...

LE COMTE.

Oui, aux Italiens... avec madame de Grige.

ANDRÉ.

Et le second jour?

HÉLÈNE.

A l'Opéra.

ANDRÉ.

Avec?

LE COMTE.

Avec madame Godefroy.

ANDRÉ.

Et le lendemain?

LE COMTE.

J'ai conduit Hélène chez madame de Parreins.

ANDRÉ.

Très-bien... Vous êtes allés tous les deux?

LE COMTE.

Tout bonnement.

ANDRÉ.

Et hier?

LE COMTE.

Hier, nous ne sommes pas sortis, nous avons reçu.

ANDRÉ.

Et aujourd'hui vous allez faire des visites?...

LE COMTE.

Oui.

ANDRÉ.

Eh bien, et moi?...

LE COMTE.

Toi?

ANDRÉ.

Oui; à quoi est-ce que je sers dans tout cela, moi, le mari?

LE COMTE.

Toi? Tu es le mari; c'est bien assez.

ANDRÉ.

Et tu crois que je vais laisser Hélène ?...

LE COMTE.

Tu vas laisser Hélène s'amuser. C'est de son âge. Comment! pendant que tu es absent, je promène ta femme, je la conduis au spectacle, je l'accompagne au bal, je la distrais tant que je peux, et tu te plains? Je suis là pour égayer tes entr'actes, et tu n'es pas content? Veux-tu que nous changions?

ANDRÉ.

Hélène ira au spectacle et au bal avec moi ou avec nous deux; mais, quand je serai absent, si par hasard je m'absente encore sans elle, ce qui m'étonnera beaucoup, elle restera à la maison. C'est ce qui me paraît le plus convenable. Ce sera dit une fois pour toutes, n'est-ce pas, Hélène ?

HÉLÈNE.

Mais, mon ami...

LE COMTE.

Ne lui répondez donc pas; si vous êtes sa femme, vous êtes ma fille, et j'ai aussi mes droits. Prends garde! tu vieillis, mon garçon, tu vieillis; tu deviens un mari ordinaire, tu tournes au père Prudhomme. Tiens, tu es de mauvaise humeur, parce que j'ai embrassé ta femme tout à l'heure, au moment où tu comptais être embrassé. Pourquoi es-tu si lambin, aussi? Une femme veut vous embrasser; on se dépêche de tendre la joue. Rien ne refroidit aussi vite qu'un baiser. Allons, on ne recommencera plus. On ne lui baisera plus que la main, à ta femme. Es-tu content? (A Hélène.) Il est comme ça, vous ne le connaissez pas encore... vous allez voir... (A André.) Et puis, aujourd'hui, on n'ira pas faire de visites avec elle. C'est toi qui iras; la, est-ce bien ainsi? Eh bien, faites une petite risette à votre papa. (André se met à rire.)

ANDRÉ.

Il n'y a pas moyen d'être sérieux avec toi.

LE COMTE.

A quoi cela sert-il d'être sérieux?

JOSEPH, entrant.

On demande M. le comte.

LE COMTE, à Joseph.

Est-ce que c'est?...

JOSEPH.

Oui, monsieur le comte...

LE COMTE.

J'y vais... — Je vous laisse, mes enfants... Ne dites pas trop de mal de moi... (A André.) Ne t'en va pas, je reviens tout de suite et j'ai à te parler... (Baisant sérieusement la main d'Hélène.) Madame... (A André en lui tapant sur la tête.) Grand enfant, va!... (Il sort.)

SCÈNE III.

HÉLÈNE, ANDRÉ.

HÉLÈNE.

Es-tu assez méchant!... J'ai vu le moment où tu lui faisais de la peine!...

ANDRÉ.

Ma chère enfant, je connais mieux la vie que toi, et je connais mieux mon père surtout. Si je ne lui fais pas de temps en temps une observation, Dieu sait où il nous mènera avec ses coupés à huit ressorts, ses loges aux Italiens et ses bals et ses réceptions!... Non-seulement il nous ruinera le plus innocemment du monde, si je le laisse nous aimer à sa façon, mais c'est une nature si absorbante, qu'il nous dominera tout à fait et que nous ne serons plus maîtres de nous. Il a été convenu que nous vivrions tous ensemble; je ne demande pas mieux que cela soit, mais à une condition : c'est que nous aurons chacun notre emploi déterminé, et qu'il sera le

père et le beau-père, que tu seras la femme et la bru, et que je serai le fils et le mari... Et, quand je vais le revoir tout à l'heure, je lui dirai...

HÉLÈNE.

Tu ne lui diras rien du tout...

ANDRÉ.

Parce que?...

HÉLÈNE.

Parce que toute observation venant de toi lui fera de la peine.

ANDRÉ.

De qui veux-tu qu'elle vienne, alors?...

HÉLÈNE.

De moi, qui flatte ses petites manies, qui le laisse me raconter ses bonnes fortunes d'autrefois, comme un militaire retraité raconte ses batailles. Nous avons nos petits secrets qui ne te regardent pas. Si je me laisse conduire au bal et au spectacle, ce n'est pas pour moi. Tu sais bien que je ne m'y amuse pas quand tu n'es pas là. C'est pour lui faire la transition plus douce entre sa vie d'autrefois et sa vie à venir. Il ne faut pas non plus trop exiger des gens que nous aimons et que nous voulons convertir, surtout quand ils ont derrière eux trente ou quarante ans d'habitudes. Laisse-moi donc faire, je le dorlote, je le câline, je l'endors comme un enfant dans la ouate d'une vie nouvelle; et, un beau matin, il se réveillera le mari de madame Godefroy, sans s'être aperçu qu'il l'avait épousée. C'est cela que nous voulons, n'est-ce pas? eh bien, je m'en charge!...

ANDRÉ.

Fais tout ce que tu voudras. (Le comte rentre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Veux-tu passer chez moi, il y a quelqu'un qui te demande.

ANDRÉ.

Qui?

LE COMTE.

Va toujours!

ANDRÉ.

Mais enfin?...

LE COMTE.

Vas-y, tu le verras; c'est une affaire de cinq minutes.

ANDRÉ.

Hélène! va t'habiller...

LE COMTE.

Quand tu reviendras, il sera temps... (André sort, ne comprenant rien aux signes que lui fait son père.)

SCÈNE V.

LE COMTE, HÉLÈNE.

LE COMTE.

Est-ce qu'il vous a grondée?

HÉLÈNE.

Non, grâce à Dieu, il ne me gronde jamais.

LE COMTE.

Mais je craignais qu'à cause de moi... Il vous aime bien, alors!...

HÉLÈNE.

Oh! oui.

LE COMTE.

C'est ce qu'il était en train de vous dire, tout à l'heure, lorsque je suis entré.

HÉLÈNE.

Oui.

LE COMTE.

Le dit-il bien, au moins?

HÉLÈNE.

Que me demandez-vous là?

LE COMTE.

Je suis responsable, moi; car enfin, c'est moi qui vous ai mariés. Et moi, m'aimez-vous un peu?

HÉLÈNE.

Vous, mon cher papa, vous le savez bien, que je vous aime, et de tout mon cœur.

LE COMTE.

Mon cher papa! (Il soupire.)

HÉLÈNE.

Qu'avez-vous?

LE COMTE, même soupir.

Mon cher papa!

HÉLÈNE.

Eh bien?

LE COMTE.

Quand on pense que j'ai voulu vous épouser, et que vous m'appelez « mon cher papa », c'est dur!

HÉLÈNE.

Comment voulez-vous que je vous appelle?

LE COMTE.

C'est vrai, il n'y a pas d'autre nom, il faut s'y résigner. Appelez-moi papa ! (Nouveau soupir.)

HÉLÈNE.

André, qui est un grand garçon, vous appelle ainsi, et depuis plus longtemps que moi.

LE COMTE.

Oui, mais il a commencé quand j'étais jeune, et, quand on est jeune, on trouve ça charmant; et puis André est un homme. Ce n'est pas la même chose. Chaque fois que vous m'appelez papa, vous, c'est comme si vous me disiez : « A propos, vous savez que vous avez cinquante ans. »

HÉLÈNE.

Vous l'oubliez si vite !

LE COMTE.

Plus maintenant, plus depuis votre mariage. Allez donc faire le gracieux auprès d'une femme quand vous allez être grand-père, car j'espère bien, en somme, que cela ne tardera pas. Ce ne serait pas la peine...

HÉLÈNE.

Chut !

LE COMTE.

Mon fils m'aime bien, vous aussi, mais c'est fini là.

HÉLÈNE.

C'est déjà quelque chose, et d'autres s'en contenteraient, car enfin vous avez là les affections les plus sûres.

LE COMTE.

Qui sait ?

HÉLÈNE.

Vous doutez de nous ?

LE COMTE.

Non, mais la nature regarde devant elle, et elle a bien

raison. Vous m'avez pris un peu du cœur d'André ; vos enfants m'en prendront encore une partie, s'ils ne le prennent pas tout entier. Il peut venir un moment où je serai de trop. Je vous gêne déjà peut-être. Tout à l'heure, je vous ai dérangés. Les vieux sont si ennuyeux !

HÉLÈNE.

Voyons, vous avez un chagrin de cœur?

LE COMTE.

Je le voudrais bien; non, je n'ai pas de chagrin réel, mais quelquefois, je vous le dis, à vous, parce que vous êtes ma bru et qu'il vous est interdit, par conséquent, de vous moquer de moi, mais quelquefois je suis triste en pensant qu'il y a et qu'il y aura toujours des jeunes gens et que je n'en suis plus et que je ne dois plus en être. On me parle politique, et l'on me demande aux tables de whist. Après avoir été choyé, gâté, aimé toute ma vie, je ne puis me résoudre à ne plus l'être ; et, d'un autre côté, j'ai assez d'esprit pour comprendre que ce temps-là est passé. Bref, je sens un vide dans ma vie. Je me vois arriver à l'état d'ancien beau, et, s'il y a un rôle bête à jouer dans le monde, c'est celui-là. Quand j'écoute mon cœur, quand je consulte mes facultés, pardieu! je n'ai que vingt-cinq ans; et puis mon fils arrive et me fait souvenir que j'en ai le double. Je ne lui en veux pas, le cher enfant! je l'aime plus que jamais; mais il y a un moment difficile à passer. Ce sera ainsi jusqu'à ce que je sois tout à fait vieux; car, pour un homme comme moi, ce qu'il y à de triste, ce n'est pas d'être vieux, c'est de ne plus être jeune. Pardon pour toutes les sottises que je vous dis, et que vous ne pouvez comprendre. Nous n'en reparlerons plus.

HÉLÈNE.

Une femme comprend tout. Parlons de vous, au contraire, et laissez-moi vous dire que la maladie momentanée de votre esprit vient d'un malentendu entre lui et votre cœur.

LE COMTE.

Vous croyez?

HÉLÈNE.

Récapitulons toutes les conditions de bonheur que vous avez déjà autour de vous : la santé, la fortune, l'esprit. Une seule des trois suffirait à un autre homme. Vous avez votre fils qui vous adore, vous avez moi qui vous aime aussi, non pas comme un père, puisque le mot vous blesse, mais comme notre meilleur ami, à André et à moi. Cela ne vous suffit pas? Eh bien, regardez autour de vous, et vous trouverez dans une étrangère la plus délicate, la plus loyale, la plus attentive des affections.

LE COMTE.

Madame Godefroy?

HÉLÈNE.

Oui.

LE COMTE.

Toujours madame Godefroy! Alors, c'est là votre moyen de guérison? Elle vous connaît depuis deux mois, et elle vous a déjà enrôlée dans la conspiration de son mariage. Oui, oui, si j'épousais madame Godefroy, je serais guéri — comme les malades sont guéris quand ils sont morts.

HÉLÈNE.

Alors, il est encore trop tôt.

LE COMTE.

Ah! oui, c'est, avec vous, la femme que j'estime le plus dans le monde, mais c'est tout.

HÉLÈNE.

Cherchons autre chose. Voyons, faut-il vous traiter tout à fait comme un enfant et vous gâter?

LE COMTE.

Est-elle gentille!

HÉLÈNE.

Quelquefois, vous regrettez votre liberté, vos amis, vos habitudes, et, pour tenir votre promesse de vivre avec nous, je crois que, pas plus tard qu'hier, vous avez fait de la peine à quelqu'un, et que c'est ce qui vous attriste aujourd'hui.

LE COMTE.

Hier, j'ai fait de la peine à quelqu'un ?

HÉLÈNE.

Oui, à une dame qui est venue vous voir.

LE COMTE, avec inquiétude.

Vous l'avez vue ?

HÉLÈNE.

Ne craignez rien, je n'ai pas vu son visage. Je travaillais à ma fenêtre lorsque j'ai entendu une voiture s'arrêter à la porte; j'ai regardé machinalement, et j'en ai vu descendre une dame voilée. Elle a traversé la cour comme une familière de la maison. J'ai été prise d'un battement de cœur, dont vous comprenez la cause, n'est-ce pas ? Mais cette dame est entrée chez vous, et, lorsqu'elle en est sortie une heure après, elle tenait son mouchoir à la main ; elle avait pleuré. Vous lui aurez reproché d'être venue dans ma maison. Allez voir cette pauvre femme, et demandez-lui pardon de l'avoir si mal reçue hier. Quant à moi, je ne regarderai plus par les fenêtres, je vous le promets.

LE COMTE.

Il n'y a rien de bon comme vous, chère enfant! Mais cette dame ne venait pas pour moi. Les femmes de son âge ne se dérangent pas pour les hommes du mien.

HÉLÈNE.

Pour qui venait-elle donc ?

LE COMTE.

Pour un de mes amis qui l'a abandonnée, et qui m'avait

chargé de lui rendre ses lettres. Je vous le disais bien, me voilà dans les pères nobles ou les confidents, au choix.

ANDRÉ, entrant.

Va t'habiller, Hélène. J'ai à causer avec mon père, et tu as à sortir; va! (Elle sort.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, ANDRÉ, restant un instant sans parler

LE COMTE.

Qu'est-ce que tu as?

ANDRÉ.

Tu me le demandes!

LE COMTE.

Mais oui; tu as l'air de ne plus te posséder!

ANDRÉ.

Alors, tu ne trouves pas qu'il y ait de quoi se fâcher?

LE COMTE.

Mais, non; ta femme n'a rien vu. Je l'ai gardée exprès tout le temps que tu as été absent. L'autre est partie, voilà une affaire terminée. Je ne vois pas d'où peut venir ta mauvaise humeur.

ANDRÉ.

Comment! tu arrives, tu me dis qu'on me demande chez toi; j'y vais de confiance, et je tombe, sur qui? Sur une femme qui me fait une scène de jalousie, de reproches; et c'est toi qui as préparé cette scène ridicule! et tu me demandes ce que j'ai!...

LE COMTE.

Tu es charmant! si elle t'a fait une scène, elle m'en a fait une, à moi qui ne la connaissais pas, et qui étais parfai-

tement désintéressé dans la question; chacun son tour. J'aurais bien voulu te voir à ma place, hier, quand elle pleurait dans ma chambre, et que je ne savais plus qu'en faire.

ANDRÉ.

A ta place?

LE COMTE.

Oui, à ma place; qu'est-ce que tu aurais dit?

ANDRÉ.

J'aurais dit que ces choses-là ne me regardaient pas.

LE COMTE.

Tu penses bien que j'ai commencé par là.

ANDRÉ.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien, elle s'est mise à pleurer, elle m'a dit qu'elle se tuerait.

ANDRÉ.

Est-ce que les femmes se tuent!

LE COMTE.

Pour se venger, elles sont capables de tout! En tout cas, celle-là était dans un état d'exaltation qu'il fallait calmer à tout prix.

ANDRÉ.

J'étais absent, c'était une réponse toute faite.

LE COMTE.

Je le lui ai assez dit, que tu étais absent; mais j'y ai été pris moi-même, à cette raison, que je croyais excellente. Sais-tu d'abord comment la chose s'est passée?

ANDRÉ, montrant la chambre de sa femme.

Ne parlons pas si haut.

LE COMTE.

Hier, Joseph vient me dire : « Monsieur le comte, il y a une dame qui demande à vous parler... — Son nom?... — Elle ne veut pas me le dire; M. le comte ne la connaît pas. »

ANDRÉ.

Joseph connaissait parfaitement cette dame, il l'a vue chez moi. Il l'avait baptisée « la dame en noir », et il a très-bien su la congédier le jour où nous sommes partis pour Dieppe.

LE COMTE.

Elle m'a rappelé cette circonstance, et c'est ce qui m'a le plus touché. Cette pauvre femme! Enfin Joseph faisait son devoir. Elle ne voulait pas être nommée; il ne la nommait pas.

ANDRÉ.

Tu as voulu prendre cet homme à ton service, c'est encore une idée à toi; mais il n'est pas question de Joseph.

LE COMTE.

Il fait entrer cette dame. Elle paraissait fort émue, je l'invite à s'asseoir. Elle me prend les mains et se met à fondre en larmes; voilà une jolie position! En somme, les femmes ne sont pas faites pour pleurer; et puis je ne savais pas de quoi il était question. Bref, elle te nomme, et elle me dit que tu t'es marié sans l'en avertir, qu'elle vient de l'apprendre tout à coup, qu'elle est désespérée, que sa vie est brisée, qu'elle va tout avouer à son mari; qu'il est jaloux, qu'il la tuera; qu'elle est venue me trouver parce que tu lui as dit autrefois combien j'étais bon, que je sais comprendre certaines choses, que je suis jeune encore... — tout ce qu'elle pouvait trouver d'agréable, elle me le disait..., tu vois...! — et qu'elle me demande, pour éviter les plus grands malheurs, de te revoir une dernière fois. J'ai beau lui répondre : « Mon fils est marié, je ne peux pas me mêler de ses affaires de cœur; d'ailleurs, il est parti, je ne sais quand il reviendra... »

comme Malbrouck... Alors, des cris que ta femme pouvait entendre, des attaques de nerfs en perspective. Il fallait la calmer coûte que coûte ; elle était folle. J'ai accepté qu'elle revînt aujourd'hui, c'était le dernier jour qu'elle pouvait passer à Paris. Je pensais que tu ne serais pas de retour, et que j'achèverais, moi seul, de lui faire entendre raison. Tu es revenu ; elle est arrivée ; Joseph est accouru pour me prévenir ; j'ai été faire une dernière tentative. Elle te savait de retour ; elle ne serait pas partie pour un empire sans t'avoir revu ; elle serait plutôt entrée ici. J'ai pensé qu'il valait mieux qu'elle te vît, toi, que t'a femme. Elle ta vu, et elle est partie. Tout est pour le mieux, et t'en voilà quitte comme nn galant homme. Quel mal y a-t-il à cela ?

ANDRÉ.

Quel mal ? Il y a que cela ne devrait pas être ainsi.

LE COMTE.

Qu'est-ce qui te prend ?

ANDRÉ.

Il me prend que j'aime ma femme ; que je veux la rendre heureuse ; que j'ai arrangé ma vie et que je ne veux plus que rien vienne la déranger.

LE COMTE.

C'est pour moi que tu dis cela ?

ANDRÉ.

Ce n'est pas pour toi ; mais, s'il suffit à tous les gens que j'ai connus, et que je ne veux plus voir, de s'adresser à toi pour...

LE COMTE.

Tu me fais une scène ?

ANDRÉ.

Non ; mais...

LE COMTE.

Non, mais tu en as bien envie. Veux-tu que je te dise mon opinion? Tu es parfaitement ridicule.

ANDRÉ.

Peut-être; mais j'ai résolu d'être ainsi.

LE COMTE.

Où veux-tu en venir avec tes mais et tes résolutions? Suis-je de trop dans la maison? Dis-le-moi...

ANDRÉ.

Ce n'est pas toi qui es de trop dans la maison, ce sont les gens que tu y laisses entrer.

LE COMTE.

Les gens que j'y laisse entrer sont les gens à qui tu en as montré le chemin. Il fallait régler les comptes de ton cœur avant de te marier, pour n'avoir plus rien à payer après. Tu es marié, tu aimes ta femme; je serais le premier à prendre parti contre toi, s'il en était autrement; mais il ne faut pas non plus tomber dans la morale de convention. Avant d'être marié, avant tout, tu es gentilhomme... Or, la moindre chose qu'on puisse exiger d'un gentilhomme, c'est qu'il soit au moins poli avec toutes les femmes, et surtout avec une femme dont il est aimé, et tu n'as pas même été poli avec celle-là.

ANDRÉ.

Tu as raison.

LE COMTE.

Certainement j'ai raison, et tu es bien heureux d'en être quitte à si bon marché : une petite scène et quelques lettres...

ANDRÉ.

Comment! quelques lettres?

LE COMTE.

Après ça, elle ne t'écrira peut-être pas. Si, cependant!

C'est une sentimentale de Touraine! Ça écrit beaucoup, ces femmes-là!

ANDRÉ.

Elle t'a dit qu'elle m'écrirait?...

LE COMTE.

Et je l'y ai fort engagée... J'aime mieux la voir t'écrire que la voir revenir. Une fois passe, mais elle n'est pas amusante! Les lettres, on ne les lit pas!

ANDRÉ.

Tu lui as conseillé de m'écrire?...

LE COMTE.

Oui, c'était le meilleur moyen.

ANDRÉ.

Tu as très-bien fait! Seulement, ses lettres ne me trouveront pas!

LE COMTE.

Parce que?...

ANDRÉ.

Parce que je vais partir et que je ne dirai certainement pas où je serai.

LE COMTE.

Tu vas partir?

ANDRÉ.

Oui!

LE COMTE.

Quelle raison as-tu de partir?

ANDRÉ.

Tu veux que je reste ici à attendre des lettres dont une seule, trouvée par Hélène, peut détruire toute sa confiance et tout mon bonheur!

LE COMTE.

Il n'y a pas de danger! (Mouvement d'André.) Veux-tu me

permettre de placer un mot, un seul? J'ai tout prévu, je ne suis pas aussi maladroit que tu veux bien le croire!... J'ai dit à cette dame d'adresser ses lettres à mon nom, en ayant bien soin de ne pas te nommer une seule fois dedans, et de faire une petite croix sur l'enveloppe, une petite croix, tu sais. De cette façon, supposons que ta femme trouve une de ces lettres, tu es blanc comme neige; c'est moi le scélérat!

ANDRÉ.

C'est très-ingénieux!...

LE COMTE.

Tu m'en veux?...

ANDRÉ.

Oh! non.

LE COMTE.

Alors, il ne sera plus question de voyage?... (Hélène entre.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

ANDRÉ.

Ma femme!... (Le comte donne les mains à Hélène.)

HÉLÈNE, entrant.

Me voici prête. Es-tu prêt?

ANDRÉ.

Oui.

LE COMTE.

Hélène et moi, nous devions dîner chez madame de Parreins. Tu y dîneras avec elle, et tu m'excuseras de n'y pouvoir aller.

HÉLÈNE.

Qu'avez-vous? Vous paraissez ému.

LE COMTE.

Je n'ai rien, chère enfant!... (Il lui donne la main.)

HÉLÈNE, à André.

Qu'as-tu donc?... Tu sembles contrarié.

ANDRÉ.

Tu te trompes, chère amie!... (Il l'embrasse.) Viens...

HÉLÈNE, au comte.

André reviendra vous chercher à six heures... J'espère que vous aurez changé d'avis... et que vous dînerez avec nous.

JOSEPH, annonçant.

M. de Tournas...

ANDRÉ.

Pourquoi annonce-t-on M. de Tournas ici?

LE COMTE.

On lui aura dit que j'étais chez toi, et, comme il te connaît... Veux-tu qu'on le renvoie? Mais il ne sait peut-être pas où aller dîner...

ANDRÉ, à Joseph.

Faites entrer... (Joseph sort.) Autant qu'il sache tout de suite à quoi s'en tenir sur nos relations futures.

DE TOURNAS, entrant.

Bonjour, mon cher comte... — Ah! c'est vous, mon cher André... (Voyant Hélène.) Madame...

ANDRÉ.

Je vous demande pardon, mon cher monsieur de Tournas, si je vous quitte sitôt; mais, madame et moi, nous sommes attendus. (Il salue très-froidement et sort.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, DE TOURNAS.

DE TOURNAS.

On ne peut pas appeler cela être reçu à bras ouverts; qu'en pensez-vous, cher ami?

LE COMTE.

André est un peu pressé, en effet.

DE TOURNAS.

Vous savez, mon cher Fernand, l'amitié que j'ai pour vous; mais, comme vous vivez avec votre fils, et que c'est votre fils, après tout, si cela vous embarrasse de me recevoir, profitez de l'occasion pour me le dire, elle est bonne. Je n'ai jamais été importun, cependant. Il m'a rendu un service, c'est vrai, mais il n'est pas le seul, et l'on ne me les reproche ainsi nulle part. Je ne me suis pas encore acquitté, mais j'espère bien un jour... Enfin, faut-il m'en aller?

LE COMTE.

Pas le moins du monde. Ne faites pas attention à la mauvaise humeur d'André. Elle existait avant votre visite, une petite discussion.

DE TOURNAS.

Entre vous?

LE COMTE.

Oui.

DE TOURNAS.

Rien de sérieux, cependant?

LE COMTE.

Bien entendu. Il avait raison, du reste, et c'est sans importance. Parlons de vous. Qu'est-ce que vous devenez?

DE TOURNAS.

Oh! moi, c'est toujours la même chose; et je venais vous

voir justement pour savoir du neuf. On ne vous rencontre plus nulle part. On dirait que c'est vous qui êtes marié. Quel changement! Du reste, il vous va bien, vous avez une mine! Vous êtes rajeuni de dix ans, c'est à donner envie de vous imiter. N'importe, il doit y avoir des moments difficiles pour un homme qui menait la vie bon train.

LE COMTE.

Ah! oui, quelquefois; mais il faut se faire une raison.

DE TOURNAS.

Enfin, vous êtes heureux, vous vous portez bien, voilà l'important. Vous êtes toujours bon et affectueux pour vos anciens amis. Vous êtes de la bonne race, vous. A quelle heure peut-on venir vous voir, de temps en temps, sans vous déranger et sans crainte de rencontrer votre fils?

LE COMTE.

Le matin, venez déjeuner avec moi.

DE TOURNAS.

C'est cela..., je viendrai déjeuner un de ces matins avec vous. (Il fait mine de s'en aller.)

LE COMTE.

Vous vous en allez?

DE TOURNAS.

Oui, j'ai vraiment peur d'être mal arrivé aujourd'hui; et puis vous semblez avoir quelque chose à faire...

LE COMTE.

Rien absolument.

DE TOURNAS.

Si.

LE COMTE.

Non; rien du tout. Voulez-vous dîner avec moi?

DE TOURNAS.

Aujourd'hui?

LE COMTE.

Ce soir.

DE TOURNAS.

Ce soir? Oh! ce soir impossible! Je donne moi-même à dîner à quelqu'un. Cela vous étonne?

LE COMTE.

Mais non, c'est tout simple.

DE TOURNAS.

Je donne à dîner à madame de la Borde. Je vous offrirais bien de dîner avec nous, mais un homme aussi rangé!

LE COMTE.

Vous la voyez toujours?

DE TOURNAS.

Nous ne nous quittons plus... En tout bien, tout honneur! Comme vous pensez, elle me donne souvent... (Se reprenant.) quelquefois à dîner; et de temps en temps, à mon tour, quand j'ai un peu d'argent, je la mène au cabaret... Nous dînons ce soir aux *Provençaux* tous les deux; ça vous va-t-il?

LE COMTE.

Merci.

DE TOURNAS.

Merci non?

LE COMTE.

Merci non.

DE TOURNAS.

Je n'insiste pas; mais, entre nous, vous avez tort.

LE COMTE.

Pourquoi?

DE TOURNAS.

D'abord, parce que cela me ferait plaisir, à moi; puis parce que cela lui ferait plaisir, à elle.

LE COMTE.

Oh! à elle... Nous ne devons pas être très-bien ensemble.

DE TOURNAS.

Vous vous trompez. Vous l'avez quittée brusquement, à l'époque du mariage de votre fils; mais c'est une femme intelligente, qui a compris vos raisons et gardé de vous le meilleur souvenir; aussi, elle vous défend...

LE COMTE.

On m'attaque donc?

DE TOURNAS.

On vous attaque comme tout le monde; et il est des occasions...

LE COMTE.

Quelles occasions?

DE TOURNAS.

De certaines occasions...

LE COMTE.

Mon cher de Tournas, j'ai horreur des énigmes; si vous voulez me dire quelque chose, dites-le-moi, mais dites-le-moi clairement.

DE TOURNAS.

Tenez, l'autre jour, justement devant Albertine, on parlait de votre conversion, et l'on plaisantait, et l'on vous comparait à mademoiselle de la Vallière... « Chagrin d'amour!... » a dit quelqu'un.

LE COMTE.

Comment, chagrin d'amour?...

DE TOURNAS.

Je vous répète ce que j'ai entendu dire, moi... Il paraît que vous avez été amoureux de mademoiselle de Brignac, que vous avez voulu l'épouser, et qu'elle a mieux aime votre fils...

LE COMTE.

Mademoiselle de Brignac n'a jamais eu à préférer l'un à l'autre; elle n'a jamais entendu parler que de l'amour d'André, et c'est moi...

DE TOURNAS.

Vous n'empêcherez pas les gens de causer, cher ami, surtout d'un homme aussi en vue que vous. Eh bien, on causait, et il y avait deux camps. Les uns disaient que mademoiselle de Brignac avait eu raison d'épouser le fils; les autres, Albertine était du nombre, et, du reste, elle l'avait bien prouvé antérieurement, soutenaient qu'ils auraient préféré le père... — moi, je suis aussi de cet avis-là... — quand une femme, très-jolie, ma foi, se rangeant de notre côté, ajouta que la jeune femme, à force de vivre avec vous deux, reconnaîtrait un jour son erreur, et regretterait d'avoir préféré l'un à l'autre, et que, tôt ou tard, il y aurait brouille entre le père et le fils... Pour ma part, j'ai soutenu le contraire, parce qu'il faut toujours défendre ses amis; mais, de vous à moi, je la crois dans le vrai, et, quand vous m'avez dit, tout à l'heure, que vous veniez d'avoir une discussion avec votre fils... ma foi!...

LE COMTE.

Mais cette discussion n'avait aucun rapport...

DE TOURNAS.

Parbleu! vos discussions n'auront jamais lieu pour la cause véritable; mais tout servira de prétexte... Vous direz ce que vous voudrez... André est jaloux de vous.

LE COMTE.

Jaloux de moi?... Vous rêvez!...

DE TOURNAS.

Et vous, vous êtes plus malin que vous ne voulez en avoir l'air.

LE COMTE.

Plus malin... Je veux être pendu si je comprends un mot de ce que vous me dites.

DE TOURNAS.

Vous faites votre coquet, et, le jour où vous vous apercevrez qu'André perd à la comparaison... eh bien, ce jour-là vous ne serez pas fâché de votre découverte.

LE COMTE.

Vous êtes fou, mon cher!

DE TOURNAS.

Soit!... mais voulez-vous faire un pari?...

LE COMTE.

Un pari?

DE TOURNAS.

Oui... un pari avec moi... pas cher... parce que je ne suis pas riche, et c'est malheureux... car je pourrais vous gagner une grosse somme...

LE COMTE.

Après?...

DE TOURNAS.

Votre fils, en s'en allant, était de mauvaise humeur?

LE COMTE.

C'est vrai.

DE TOURNAS.

Devez-vous le revoir aujourd'hui?

LE COMTE.

Il va revenir tout à l'heure.

DE TOURNAS.

Eh bien, je vous parie vingt-cinq louis que, si vous lui dites : « Je pars pour un voyage d'un an, » sans lui dire la cause ni le but du voyage, je parie que non-seulement il

vous laisse partir, mais qu'il redevient parfaitement gai à cette nouvelle?... Pariez-vous?

LE COMTE.

Je parie que non.

DE TOURNAS.

C'est dit, alors?

LE COMTE.

C'est dit.

DE TOURNAS.

Et si j'ai gagné?...

LE COMTE.

Si vous avez gagné..., je vais vous le dire ce soir, aux *Provençaux*, et je dîne avec vous.

DE TOURNAS.

Voilà qui est parlé, à la bonne heure! (Il tape dans la main du comte.)

JOSEPH, annonçant.

Madame Godefroy.

DE TOURNAS.

Je vous quitte. (Madame Godefroy entre.) Votre santé est bonne, madame?...

MADAME GODEFROY.

Très-bonne, monsieur... Mais...

DE TOURNAS.

Vous ne me reconnaissez pas, madame?... Moi, je vous reconnais; j'ai eu l'honneur de me trouver un matin, avec vous, chez le vicomte de la Rivonnière.

MADAME GODEFROY.

Ah! c'est vrai... monsieur... Je vous demande pardon. (Ils se saluent.)

DE TOURNAS, au comte.

Au revoir, cher!... au revoir!... (Il sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, MADAME GODEFROY.

MADAME GODEFROY.

Je venais voir les enfants... Ils sont sortis, à ce qu'il paraît?...

LE COMTE.

Oui.

MADAME GODEFROY.

Comment allez-vous?

LE COMTE.

Très-bien ; je vous remercie.

MADAME GODEFROY.

Hélène va-t-elle rentrer?

LE COMTE.

Non; elle dîne dehors avec André...

MADAME GODEFROY.

Et vous?

LE COMTE.

Non.

MADAME GODEFROY.

Vous dînez autre part?

LE COMTE.

Je n'en sais rien encore...

MADAME GODEFRO .

Voulez-vous dîner avec moi?

LE COMTE.

Non, merci.

MADAME GODEFROY

Qu'est-ce que vous avez?

LE COMTE.

Je n'ai rien.

MADAME GODEFROY.

Si, vous paraissez préoccupé.

LE COMTE.

Oui, je suis très-troublé...

MADAME GODEFROY, avec intérêt.

Qu'avez-vous?...

LE COMTE.

Vous me connaissez depuis longtemps.

MADAME GODEFROY.

Eh bien?

LE COMTE.

Il faut que je vous demande quelque chose, mais vous répondrez bien sincèrement?

MADAME GODEFROY.

Demandez.

LE COMTE.

Suis-je un honnête homme?

MADAME GODEFROY.

Vous?

LE COMTE.

Moi!

MADAME GODEFROY.

Vous plaisantez!

LE COMTE.

Enfin, même au milieu de mes désordres passés, avez-vous entendu dire que j'eusse commis une infamie, une lâcheté, une indélicatesse, et vous, m'en croyez-vous capable?

MADAME GODEFROY.

Une infamie, une lâcheté, une indélicatesse, quels sont ces mots-là?

LE COMTE.

Ce sont les seuls, et le dernier est trop doux.

MADAME GODEFROY.

Mais enfin?

LE COMTE.

Devinez ce dont on m'accuse?

MADAME GODEFROY.

Je l'ignore, mon ami.

LE COMTE.

Cet homme que vous venez de voir, qui me connaît depuis vingt-cinq ans (il est vrai que son honorabilité est douteuse, mais enfin il ne suffit pas d'être bien jugé par les gens honorables), cet homme se figure, et il trouve cela tout simple, que mon fils est jaloux de moi au sujet de sa femme, que, moi, je fais ce que je peux pour donner raison à cette jalousie, et qu'André serait enchanté de me voir partir. Qu'en dites-vous?

MADAME GODEFROY.

Rien.

LE COMTE.

Comment, rien?

MADAME GODEFROY.

Tout cela est possible, mon pauvre ami!

LE COMTE.

Possible! Vous aussi, alors?

MADAME GODEFROY.

Oh! mon avis, à moi, est que les gens qui vous connaissent ne sauraient se tromper sur votre compte; mais ceux, et c'est le plus grand nombre, qui n'ont entendu parler que de votre luxe, de vos prodigalités, de vos amours, sont prêts à accueillir sur vous les contes les plus ridicules; or, l'opinion est faite par le plus grand nombre, et elle n'a pas de terme

moyen. Pour elle, du moment qu'on est entré dans certaines habitudes, on est capable de tout. Certes, il est original et amusant de traiter son fils en ami, en camarade, en compagnon, et de lui laisser voir tout ce qu'on fait; mais à une condition, c'est que toutes vos actions seront ses exemples, sinon elles deviendront ses excuses, le jour où il lui plaira de se mal conduire. Êtes-vous bien sûr que toutes vos actions pouvaient et devaient être connues de votre fils?... Vous vous êtes donc trompé, mon ami. Suivez l'opinion depuis votre jeunesse, écoutez ses flatteries, ses hésitations, son arrêt... « Connaissez-vous ce jeune comte Fernand de la Rivonnière qui vient d'arriver à Paris avec sa femme?... Il est charmant, il a un enfant adorable, ils sont heureux... ils le méritent bien. — Madame de la Rivonnière est morte. — Comment! cette ravissante femme?... Quel malheur! — Le mari est inconsolable!... — Pauvre jeune homme!... Toutes les femmes sont pour lui. — Au bout de deux ans, il reparaît dans le monde. — Ah! il se console. — Il ne peut pourtant pas pleurer toute sa vie! A vingt-quatre ans! — Comme il reçoit bien! — Les beaux chevaux!... les belles chasses!... les excellents dîners!... la bonne maison!... Il est donc bien riche? — Trois ou quatre fois millionnaire. — Oh! oh! c'est beaucoup dire. — Il mange un peu du capital. — On dit qu'il est l'amant de la baronne de... de la comtesse de... de la duchesse de... — Son fils a quinze ans; l'avez-vous vu?... Son père le conduit partout. — Il a tort. — Il a raison. — Qu'il prenne garde! le jeune homme a une maîtresse. — Ah! ah! — Une fille de théâtre. — Que dit son père?... — Le père trouve cela tout naturel; comment voulez-vous que le père, qui a été un viveur, empêche son fils d'en être un?... Bon chien chasse de race. — Vous savez que les la Rivonnière sont ruinés ou peu s'en faut. — Cela devait finir ainsi; mais le père va se marier avec mademoiselle de Brignac. — Est-ce possible? — C'est certain. — Vous connaissez la nouvelle? C'est le fils qui a épousé mademoiselle de Brignac, et c'est le père qui a fait le mariage. — Et le père?... — Il vit

avec les jeunes époux; et il est rangé. — Allons donc! il y a quelque chose là-dessous... Lui, rangé?... c'est impossible!... Il est amoureux, bien sûr. — De qui?... — De mademoiselle de Brignac. — Mais... mais mademoiselle de Brignac est la femme de son fils. — Qu'importe? oh! vous ne le connaissez pas... lui!... un libertin, un débauché! — Au fait, pourquoi pas?... Il conduit sa bru au bal... au spectacle... pendant que son fils est absent. Il ne laisse approcher personne. Il est jaloux... il la couvre de présents, il achève de se ruiner pour elle... C'est un scandale! — Alors, il est l'amant de sa bru?... — Il l'était peut-être avant!... qui sait? — Oh! »

LE COMTE

Infamie! et quel est le misérable?...

MADAME GODEFROY.

Ce misérable, c'est on ne sait qui, et, le jour où vous chercherez querelle à quelqu'un à ce sujet, ce ne sera plus personne, ce sera tout le monde.

LE COMTE.

Et vous croyez qu'André lui-même?...

MADAME GODEFROY.

Je crois votre fils incapable d'une supposition indigne de vous et de lui... Il vous aime comme par le passé, j'en suis certaine; seulement, il aime sa femme comme vous aimiez la vôtre, et il veut la voir heureuse et respectée. Il craint donc, non pas que vous ne lui donniez de mauvais exemples ou de mauvais conseils, mais que vos habitudes ne la détournent de la route qu'il veut qu'elle suive; alors...

LE COMTE.

Alors, il serait enchanté d'être débarrassé de moi!

MADAME GODEFROY.

Vous le calomniez.

LE COMTE.

Nous allons bien le savoir; le voici. .

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, entrant, toujours un peu maussade.

Bonjour, chère madame ! Hélène sera bien contrariée de ne pas vous avoir vue ; elle ira vous embrasser demain. (A son père.) Je viens m'habiller et te prendre, si tu dînes avec nous...

LE COMTE.

Je dîne dehors... je te remercie.

ANDRÉ.

Alors, je te quitte. — Je vous demande pardon, chère madame, mais je suis en retard... — Te verra-t-on dans la soirée ?...

LE COMTE.

Je ne pense pas.

ANDRÉ.

Alors, à demain.

LE COMTE.

Dis-moi ?...

ANDRÉ.

Qu'y a-t-il ?

LE COMTE.

J'ai un projet sur lequel je voulais te consulter.

ANDRÉ.

Quel projet ?

LE COMTE.

Un projet de voyage.

ANDRÉ

Ah ! de voyage prochain ?

LE COMTE.

Oh ! mon Dieu, je partirai demain ou après-demain.

ANDRÉ.

Pour ?...

LE COMTE.

Pour l'Italie.

ANDRÉ.

C'est une bonne idée. Toutes tes affaires sont terminées, rien ne te retient à Paris.

LE COMTE.

Ainsi, tu m'approuves ?

ANDRÉ.

Parfaitement.

LE COMTE.

Tu n'as pas envie de m'accompagner avec Hélène ?

ANDRÉ.

Maintenant... non... Plus tard,... peut-être irons-nous te rejoindre. Si tu as besoin d'argent ?...

LE COMTE.

Je m'adresserai à toi, naturellement. Allons, va, mon ami, va, ta femme t'attend. Je te reverrai avant mon départ.

ANDRÉ, gaiement.

Je l'espère bien... — Au revoir, madame, à bientôt. (Il donne la main à son père et sort.)

SCÈNE XI.

MADAME GODEFROY, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous vous trompiez, chère amie, mon fils ne m'aime plus.

ACTE QUATRIÈME

Chez le comte.

SCÈNE PREMIERE.

ALBERTINE, DE NATON, JOSEPH.

ALBERTINE, à Joseph qui entre. Elle écrit à une table.

Il n'y a pas là tous les comptes du mois.

JOSEPH.

Je vais les apporter.

ALBERTINE, à de Naton, sans se retourner.

A quoi devons-nous votre aimable visite, mon cher de Naton ?

DE NATON.

Vous m'avez écrit que vous ne pouviez plus me recevoir. Je désire donc avoir une explication avec vous.

ALBERTINE.

Pourquoi ? Lorsqu'une femme écrit à un homme qu'elle ne peut plus le recevoir, elle n'a plus rien à lui expliquer.

DE NATON.

Cela dépend des droits que cet homme avait dans la maison.

JOSEPH, rentrant.

Voici le reste des comptes.

ALBERTINE.

Maintenant, demandez le menu au cuisinier. (Joseph sort. A de Naton.) « Des droits que cet homme avait dans la maison... » Je ne saisis pas bien le sens de la phrase.

DE NATON.

J'ai payé hier cinquante mille francs de lettres de change que j'avais souscrites pour vous!

ALBERTINE.

Du moment que vous les aviez souscrites, il fallait bien les payer.

DE NATON.

Mais, quand on fait cinquante mille francs de lettres de change pour une femme, il me semble qu'on a au moins le droit d'être reçu par elle.

ALBERTINE.

Mon Dieu, que vous êtes ennuyeux avec vos cinquante mille francs! Vous en parlez toujours... Auriez-vous le fol espoir que je vous les rende? Du reste, je vous reçois, puisque vous êtes là.

DE NATON.

Je ne suis pas chez vous, je suis chez le comte.

ALBERTINE.

Je n'en ai que plus de mérite à vous recevoir.

DE NATON.

On m'avait bien prévenu de ce qui m'arrive aujourd'hui.

ALBERTINE.

On vous avait prévenu, et vous continuiez! C'est votre faute, alors. (Joseph entre et remet le menu à Albertine. — A de Naton.) Vous permettez?... (A Joseph.) C'est cela; mais pas de perdreaux... un poulet simplement.

JOSEPH.

Quels vins?

ALBERTINE.

J'irai à la cave moi-même. (Joseph sort. — A de Naton.) Je vous demande pardon... Vous disiez?...

DE NATON.

Ainsi, vous ne m'avez jamais aimé?

ALBERTINE.

Jamais, mon ami.

DE NATON.

Vous me l'avez dit, cependant...

ALBERTINE.

Que je vous aimais?... Oh! oui, on dit ces choses-là... mais cela ne signifie rien. Une femme n'aime qu'un homme qu'elle reconnaît supérieur aux autres et à elle-même, soit par l'esprit, soit par le cœur, soit par le caractère; mais des hommes comme vous, mon cher de Naton, il ne faut pas vous le dissimuler, il y en a partout!... Celui-ci est la photographie de celui-là, et la nature en tire autant d'épreuves qu'elle veut, sans se fatiguer le moins du monde!...

DE NATON.

Mais, moi, je vous aimais!

ALBERTINE.

Non; vous êtes venu chez moi pour faire comme les autres. Un homme d'un certain cercle doit pouvoir dire à une certaine heure, en passant la main dans ses cheveux : « Je vais chez Titine ou chez Loulou! » Vous ne pouvez plus venir chez Titine, allez chez Loulou. Ce sera exactement la même chose. Lorsque vous aurez fait cet exercice-là pendant dix ans, vous serez ruiné, mais vous aurez un surnom à votre tour, et l'on vous appellera « Bibi ». Allez-vous-en donc, c'est ce que vous avez de mieux à faire, et, si la leçon vous profite, vous n'aurez pas à vous en plaindre. Cinquante mille francs, ça n'aura pas été cher! Avez-vous encore quelque chose à me dire?...

DE NATON.

Ma mère a payé mes dettes... je vais donc retrouver autant d'argent que je voudrai... Si je vous disais...

ALBERTINE.

Alors, mes belles paroles ne servent de rien?

DE NATON.

Écoutez-moi...

ALBERTINE.

Inutile. Je ne veux ni ne peux recevoir personne.

DE NATON.

C'est votre dernier mot?

ALBERTINE.

Non, c'est l'avant-dernier; le dernier, c'est adieu!...

DE NATON.

Décidément?...

ALBERTINE.

Décidément.

DE NATON.

Eh bien, je vais chez Loulou.

ALBERTINE.

Allez chez Loulou, c'est une bonne idée.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DE TOURNAS.

DE TOURNAS.

Et dites-lui bien des choses de ma part... Est-ce moi qui vous fais sauver?

DE NATON.

Non, on me met à la porte!...

DE TOURNAS.

C'est autre chose, alors, mon jeune ami... Recevez mes compliments de condoléance. Tout a une fin, on ne peut pas être et avoir été ! Allons, adieu !...

DE NATON.

Adieu !... (Il sort.)

ALBERTINE, qui montre les meubles à Joseph, qu'elle a sonné pendant ce temps-là.

Ces meubles-là ne sont pas essuyés.

JOSEPH.

Mais...

ALBERTINE.

Je ne veux pas d'observations.

JOSEPH.

Cependant, M. le comte...

ALBERTINE.

M. le comte n'a rien à voir là dedans... Voulez-vous rester ici, oui ou non ?

JOSEPH.

Oui.

ALBERTINE.

Alors, faites-moi le plaisir de dire : « Oui, madame, » et allez-vous-en.

JOSEPH.

Oui, madame. (Sortant, à part.) Jouis de ton reste, va ! Ça ne durera pas longtemps, c'est moi qui te le dis... (Il sort.)

SCÈNE III.

ALBERTINE, DE TOURNAS.

ALBERTINE.

Si vous croyez qu'il est facile de mettre de l'ordre dans cette maison-ci, vous vous trompez...

DE TOURNAS.

Ces pauvres gens! ils sont domestiques!...

ALBERTINE.

Qui est-ce qui n'est pas le domestique de quelqu'un? Avez-vous fait mes commissions?

DE TOURNAS.

J'ai vu votre marchande de modes. Vous aurez ce soir votre chapeau, tout pareil à celui de la comtesse de Seyac. Je suis allé chez votre cordonnier, j'ai payé votre note. La voici acquittée, avec la monnaie qui vous revient. Je lui ai dit que vous ne vouliez payer vos bottines de satin que vingt francs... C'est convenu, mais pour vous seule. Sa femme m'a chargé de vous présenter ses respects. J'ai vu votre homme d'affaires. Le comte a reçu de lui quarante mille francs. Il a souscrit une lettre de change de même somme, payable l'année prochaine; il m'a même chargé d'aller dire à son notaire de l'accepter... ce que je vais faire tout à l'heure; mais je voulais vous voir auparavant pour prendre vos ordres...

ALBERTINE.

Le comte ne se doute pas d'où vient l'argent qu'il a emprunté?

DE TOURNAS.

Non. Je lui ai présenté votre homme d'affaires comme un ami à moi, trop heureux de l'obliger... au taux légal... sur sa seule signature... et j'avoue même que je serais curieux de savoir quel intérêt vous avez à faire prêter de l'argent à cinq.

ALBERTINE.

Soyez sûr que j'en ai un.

DE TOURNAS.

Maintenant, il y a d'autres nouvelles...

ALBERTINE.

Quoi donc ?

DE TOURNAS.

André est revenu de Venise.

ALBERTINE.

Et il est ?

DE TOURNAS.

A Fontainebleau, dans un hôtel, avec sa femme, depuis huit jours.

ALBERTINE.

Comment avez-vous su cela ?...

DE TOURNAS.

Par le comte.

ALBERTINE.

Le père et le fils se sont vus ?...

DE TOURNAS.

Non, au contraire. André n'a pas informé le comte de son retour. Fernand l'a appris indirectement, et c'est lui qui m'a prié d'aller m'assurer si le fait était vrai. Je m'en suis assuré, et je vous en informe à votre tour.

ALBERTINE.

Merci !...

DE TOURNAS.

Qu'allez-vous faire ?

ALBERTINE.

Emmener le comte. — Il est inutile que nous habitions le même pays.

DE TOURNAS.

Vous avez raison ; mais moi ?

ALBERTINE.

N'avez-vous pas votre affaire de succession ?

DE TOURNAS.

Plaisantez-moi... c'est généreux!

ALBERTINE.

Non, j'ai prié le comte de s'occuper de vous et de vous trouver une place...

DE TOURNAS.

Une place?... Je vous remercie bien... Cela me fera de la peine de vous voir partir, car je me suis attaché à vous et au comte... à vous surtout. Mais vous me donnerez de vos nouvelles, n'est-ce pas? Le principal est que vous soyez heureuse...

ALBERTINE.

Vous êtes un malin, vous!

DE TOURNAS.

Parce que?...

ALBERTINE.

Parce que vous avez votre idée à mon sujet... et elle n'est pas mauvaise... On ne sait pas ce qui peut arriver. En attendant, vous n'avez pas déjeuné?

DE TOURNAS.

Non.

ALBERTINE.

Eh bien, faites-vous servir à déjeuner, et puis passez chez le notaire du comte...

DE TOURNAS.

Et en même temps j'irai chez Sanfourche, savoir des nouvelles de votre petit chien.

ALBERTINE.

C'est cela.

JOSEPH, annonçant.

M. de Ligneraye.

ALBERTINE.

M. de Ligneraye! — Est-ce moi ou le comte que M. de Ligneraye demande?...

JOSEPH.

C'est madame.

ALBERTINE.

Faites entrer. (Joseph sort.) Il va y avoir du nouveau! Je vous raconterai cela... Revenez vite.

DE TOURNAS.

Soyez tranquille. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

DE LIGNERAYE, ALBERTINE.

DE LIGNERAYE, entrant par le fond et saluant avec une fausse cérémonie.

Madame...

ALBERTINE, même jeu.

Monsieur...

DE LIGNERAYE.

C'est bien à madame de la Borde que j'ai l'honneur de parler?...

ALBERTINE.

Et moi, à M. de Ligneraye?...

DE LIGNERAYE.

Lui-même.

ALBERTINE.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. (Il s'assied, elle aussi.) Maintenant, voyons ton petit discours?

DE LIGNERAYE.

Tu supposes donc?

ALBERTINE.

Je suppose que, si tu viens me chercher jusque chez le comte, c'est que tu as quelque chose à me dire...

DE LIGNERAYE.

C'est vrai...

ALBERTINE.

Voyons...

DE LIGNERAYE.

Combien veux-tu pour nous rendre le père de la Rivonnière?

ALBERTINE.

Rien; j'aime mieux le garder.

DE LIGNERAYE.

Alors, ce n'est pas une affaire ordinaire.

ALBERTINE.

Non.

DE LIGNERAYE.

Je m'en doutais.

ALBERTINE.

Tu es si fin!

DE LIGNERAYE.

Peut-être, et ma finesse trouve que la tienne s'est donné bien du mal pour en arriver à une situation sans résultat.

ALBERTINE.

Si elle devait être sans résultat, tu ne m'offrirais pas de l'acheter. Ensuite, ma finesse ne s'est donné aucun mal pour ramener le comte chez moi. Je désirais le revoir, j'en conviens... j'avais bâti sur lui une petite combinaison. J'ai laissé passer quelque temps après le mariage de son fils, et, un beau jour, j'ai envoyé de Tournas lui faire une visite.

DE LIGNERAYE.

Et alors, c'est pendant cette visite que de Tournas a répété au comte ?...

ALBERTINE.

Ce qu'il avait entendu dire chez moi de lui et de sa bru.

DE LIGNERAYE.

Propos qui était une infamie.

ALBERTINE.

Des plus grandes.

DE LIGNERAYE.

Ainsi, tu n'y crois pas ?

ALBERTINE.

Je n'y ai jamais cru. Le comte avait besoin de distractions. Je l'emmène à la campagne pendant deux jours... Là-dessus, une maladresse. André part avec sa femme pour aller rejoindre madame de Chavry et toi, car tu es toujours où est madame de Chavry... Sois tranquille, je ne dirai pas de mal d'elle... Je ne dis jamais de mal des femmes du monde. Nous n'avons plus besoin de cela, la bêtise des hommes nous suffit... Quand le comte rentre chez lui, il ne trouve plus personne. Les adversaires avaient abandonné la position... Je m'en empare. Tu vois que ma finesse n'a pas eu grand'chose à faire... Depuis deux mois, le comte ne me quitte pas... Scandale !... Comment rompre cette liaison ?... André et sa femme reviennent en France, ils s'installent à Fontainebleau pour surveiller la position. Tu es revenu avec eux. Et toi qui es fin, toi, l'ami pour tout faire, tu dis à André : « Soyez tranquille, je connais Albertine, c'est une femme qui ne tient qu'à l'argent... Voulez-vous faire un sacrifice de trente ou quarante mille francs ? Oui ? Eh bien, attendez-moi, je vais faire l'affaire... » Est-ce cela ?

DE LIGNERAYE.

A peu près.

ALBERTINE.

Eh bien, tu t'es trompé.

DE LIGNERAYE.

Alors, tu as un but : tu veux ruiner le comte?... Eh bien, je dois te déclarer...

ALBERTINE.

Qu'il n'a plus qu'une rente de quarante mille francs, et qu'il ne peut toucher au capital; aussi je tiens sa maison avec la plus grande économie possible... Les armoires sont pleines de linge neuf, bien rangé... les caves sont remplies d'un bon vin de propriétaire, et j'en ai les clefs... je paye tout comptant, et les domestiques sont polis. Plus de parasites... excepté de Tournas; mais, lui, il est arrivé à faire partie de la maison : c'est un meuble, et le comte trouve tout cela charmant... Le voilà initié aux mystères de l'économie... Dans trois mois, il comptera lui-même le linge de la blanchisseuse ; dans six mois, il sera avare... Quant à moi, je n'ai pas encore accepté un bouquet de violettes... Tu vois que son fils n'a rien à craindre!

DE LIGNERAYE.

De ce côté-là, peut-être; car, alors, tu vises plus loin.. tu veux te faire épouser...

ALBERTINE.

A quoi cela me mènerait-il?

DE LIGNERAYE.

A être comtesse de la Rivonnière.

ALBERTINE.

Pour qui? pour les domestiques et les fournisseurs, qui se moqueraient de moi dès que j'aurais le dos tourné, et pour le commissaire des morts le jour de mon décès?... Pourquoi me marierais-je?... pour avoir un nom honorable?... Mais l'homme qui m'épouserait cesserait d'être honorable en m'épousant, et son nom perdrait toute sa valeur en passant

de lui à moi... Est-ce qu'on nous épouse, quand on est honnête ?...

DE LIGNERAYE.

Voyons, chère amie, si le comte ne te donne ni son nom ni son argent, qu'est-ce qu'il te donne donc ?

ALBERTINE.

Il me donne le bras.

DE LIGNERAYE.

Je comprends.

ALBERTINE.

Tu sais bien comment ça se termine pour nous, et je le sais bien aussi. Un beau jour, les hommes comme il faut désertent notre maison, si riches que nous soyons, si brillantes que nous ayons été! Alors, la terreur de la solitude nous prend, et, plutôt que de vivre seules nos dernières années, et de mourir seules surtout, nous choisissons, parmi les aventuriers qui commencent à nous entourer, celui qui a le plus peur de l'hôpital pour ses vieux jours, et nous lui achetons son nom et sa compagnie pour la table et le logement.

DE LIGNERAYE.

De Tournas ?

ALBERTINE.

Justement! Eh bien, franchement, il ne serait pas drôle d'avoir amassé un million pour assurer les vieux jours de ce monsieur. Au reste, je ne tiens pas à ce que le comte et son fils soient brouillés; qu'ils se voient tant qu'ils voudront, je ne les en empêche pas; et je n'exige point que madame de la Rivonnière me reçoive.

DE LIGNERAYE.

Tu vaux ton pesant d'or.

ALBERTINE.

Je l'ai bien prouvé!

DE LIGNERAYE.

Mais vous comprenez, à votre tour, chère madame, qu'André ne saurait accepter sans rien dire cette petite combinaison très-bien raisonnée, très-ingénieuse, mais qui lui interdirait de sortir avec sa femme dans la crainte de rencontrer son père avec vous, ce qui les forcerait tous deux de s'exiler.

ALBERTINE.

Ceci ne me regarde pas; je prends mon bien où je le trouve. Nous ne pénétrons dans vos familles que par les vides que vous y laissez ; c'est à vous de ne pas vous désunir. Le monde est peuplé de pères et de fils qui ne nous connaissent pas, et sur lesquels nous n'avons et ne pourrions avoir aucune action. C'était au comte et à André de vivre comme ces gens-là.

DE LIGNERAYE.

Vous êtes la raison en personne... Je vais rapporter notre conversation à André, qui m'attend chez moi; ce sera à lui d'aviser.

ALBERTINE.

Très-bien! j'adore les situations franches! je serai enchantée de savoir à quoi m'en tenir, et le plus tôt possible. Tirez, messieurs les Anglais, ne vous gênez pas! J'entends le comte, qui vient de rentrer. Voulez-vous que je vous laisse seul avec lui?

DE LIGNERAYE.

Non.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, entrant sans voir de Ligneraye; il prend les deux mains d'Albertine, et, après les avoir baisées :

Ouvrez ces belles mains, comme cela... (Il les rapproche l'une de l'autre.) Fermez les yeux! (Lui laissant tomber un collier de perles dans

ses mains.) De la part de saint Albert, votre patron, dont c'est la fête aujourd'hui.

ALBERTINE.

Vous choisissez bien votre moment... Je viens de dire à M. de Ligneraye que je vous ai rendu économe.

LE COMTE.

Vous aviez raison, et la preuve, c'est que je vous apporte le résultat de mes économies... — Bonjour, mon cher de Ligneraye! je vous demande pardon de ne vous avoir pas vu en entrant; mais (Montrant Albertine.) voici mon excuse. (Très-froidement et de même pendant toute la scène.) Il est vrai que, depuis longtemps, je n'avais pas entendu parler de vous, et que je ne m'attendais pas à une surprise aussi agréable.

DE LIGNERAYE.

J'arrive de Venise.

LE COMTE.

Vous êtes bien heureux, on n'aime que là. — Quand partons-nous pour Venise, madame?

ALBERTINE.

Quand vous voudrez.

LE COMTE.

Vous savez bien que je vous ai priée de vouloir pour nous deux. (A de Ligneraye.) Venez-vous me demander à dîner?

DE LIGNERAYE.

Impossible; je suis attendu.

LE COMTE.

Ce sera pour une autre fois; seulement, hâtez-vous, si vous voulez nous trouver encore à Paris.

DE LIGNERAYE, à lui-même.

Diable! il est froid. — Adieu, mon cher comte.

LE COMTE.

Vous nous quittez déjà?

DE LIGNERAYE.

Au revoir, chère madame.

ALBERTINE.

Au revoir; bonne chance!

DE LIGNERAYE.

Merci! (Il sort. Le comte donne la main à de Ligneraye, le retient un instant comme pour lui parler, puis le laisse partir. Il reste pensif en regardant la porte par laquelle est sorti de Ligneraye; Albertine le regarde un instant.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, ALBERTINE.

ALBERTINE, s'approchant du comte, sans qu'il l'entende, et lui touchant l'épaule.

Adieu, mon cher comte!

LE COMTE.

Vous sortez?

ALBERTINE.

Je pars.

LE COMTE.

Où allez-vous?

ALBERTINE.

Très-loin!

LE COMTE.

Avec moi?

ALBERTINE.

Seule!

LE COMTE.

Parce que?

ALBERTINE.

Parce que vous ne m'aimez pas!

LE COMTE.

Je ne vous aime pas?

ALBERTINE.

Non. Il vous a suffi de vous retrouver avec un ami de votre fils pour vous en apercevoir, et je n'ai besoin que de ce collier, moi, pour en être sûre! Si vous m'aimiez, vous m'estimeriez un peu et ne vous croiriez pas forcé de me faire de si riches présents; si vous m'aimiez, vous n'auriez pas jeté un regard si triste sur la porte par laquelle vient de s'en aller M. de Ligneraye, l'ami de ceux que vous aimez véritablement. Nous sommes gens d'esprit tous les deux, et nous nous comprenons à demi-mot. J'ai cru que vous m'aimiez, tandis que je n'étais pour vous qu'une distraction pendant un chagrin. Demain, ce chagrin aura disparu, et, moi, je deviendrai inutile! Permettez à mon amour-propre de ne pas attendre jusque-là; donnons-nous la main sans rancune... et adieu!...

LE COMTE.

Je vous ennuie?

ALBERTINE.

Quelle idée!

LE COMTE.

Mais, si vous me quittez, que voulez-vous que je devienne?

ALBERTINE.

Vous irez voir votre fils. Ce n'est pas loin, puisqu'il est à Fontainebleau.

LE COMTE.

Vous savez donc?...

ALBERTINE.

Je sais tout, mon pauvre ami!

LE COMTE.

Alors, M. de Ligneraye est venu ici, comme je m'en doutais, pour se mêler?...

ALBERTINE.

Des choses qui regardent vos amis, en somme. Allez donc tout simplement trouver votre fils, car il paraît que c'est vous

qui lui devez la première visite. Prenez-en votre parti. C'est votre fils; vous n'aimez que lui dans le monde; allez le retrouver et demandez-lui pardon...

LE COMTE.

Que j'aille demander pardon à mon fils! vous plaisantez, ma chère Albertine!

ALBERTINE.

Je ne plaisante pas; vous ne pensez qu'à lui! Le jour où vous vous rencontrerez, vous vous jetterez dans les bras l'un de l'autre; autant vous y jeter tout de suite.

LE COMTE.

Vous vous trompez; tout est fini entre mon fils et moi. Il est des sentiments si délicats, que, comme l'hermine, une seule tache les tue. Mon fils est marié, il a trouvé le bonheur en dehors de moi, c'est à moi de trouver le bonheur en dehors de lui. Je n'ai plus que vous au monde, libre à vous de m'abandonner, je resterai seul, voilà tout, et votre départ ne changera rien à ma détermination; vous avez bien vu comment j'ai reçu M. de Ligneraye.

ALBERTINE.

Mais, supposons que je consente à rester, croyez-vous que votre fils me le permette?

LE COMTE.

Et de quel droit vous en empêcherait-il?

ALBERTINE.

Du droit du plus fort.

LE COMTE.

Et par quel moyen ?

ALBERTINE.

Tous les moyens sont bons avec mademoiselle Albertine, depuis, je ne dirai pas la calomnie, car malheureusement il n'y a pas besoin de me calomnier, mais depuis la vérité, que

l'on vous répétera sans cesse, jusqu'à l'insulte, qu'on n'aura besoin de me faire qu'une fois.

LE COMTE.

L'insulte! On vous a menacée?

ALBERTINE.

On m'a dit de m'attendre à tout! Eh bien, une femme, n'importe laquelle, a toujours sa dignité, et dans quelle position me trouverai-je si votre fils m'insulte, et que vous preniez le parti de votre fils,— ce que vous serez forcé de faire?

LE COMTE.

Si vous n'avez pas pour partir d'autre raison que celle que vous m'avez dite, restez. Je vous aime, et je vous défendrai contre quiconque vous insultera, fût-ce mon fils; je vous en donne ma parole d'honneur.

ALBERTINE.

Je vous crois, et je resterai. Mais, pour plus de sûreté et pour éviter de plus grands malheurs, partons ensemble dès ce soir.

LE COMTE.

Si vous voulez.

ALBERTINE.

Allons, dites-moi que vous m'aimez!

LE COMTE.

Je vous aime!

ALBERTINE.

Mieux que cela.

LE COMTE, très-tendre.

Je vous aime!

ALBERTINE.

A la bonne heure, vous avez vingt ans quand vous parlez ainsi! A mon tour de vous dire que je vous aime! mais de vous le dire bien bas, car se moquerait-on assez de moi,

si l'on m'entendait. Je vous aime! Maintenant, monsieur, mettez ce vilain collier dans votre poche; je ne veux plus le voir. Pour sa punition, il payera les frais de route. (Ils s'embrassent.)

DE TOURNAS, entrant, à part.

Heureux âge!

ALBERTINE.

Mon cher Tournas, nous partons ce soir, le comte et moi. J'ai toute sorte d'emplètes à faire; vous allez m'accompagner; je mets un chapeau, un châle, et je reviens. (Elle sort.)

DE TOURNAS.

A vos ordres, chère madame, à vos ordres!

SCÈNE VII.

LE COMTE, DE TOURNAS.

LE COMTE, se croyant redevenu gai.

Vous arrivez bien!

DE TOURNAS.

Vous partez pour longtemps?

LE COMTE.

Pour un an ou deux, sans doute. En mon absence, j'ai besoin, à Paris, d'un homme sûr.

DE TOURNAS.

Me voilà!

LE COMTE.

Je compte sur vous; mais, comme vous pourriez vous occuper d'autre chose, ne faisons pas de phrases, je tiendrai cinq cents francs par mois à votre disposition; est-ce assez?

DE TOURNAS.

Alors, me voilà intendant ?

LE COMTE.

Madame de la Borde m'a dit que vous accepteriez n'importe quelle place. J'ai pensé que, près d'un ami...

DE TOURNAS.

Je vous remercie, cher comte ; seulement, je n'ai pas de chance : vous me nommez votre intendant juste au moment où je viens vous apprendre que vous n'en avez plus besoin.

LE COMTE.

Parce que ?

DE TOURNAS.

Parce que vous n'avez plus rien !

LE COMTE.

Plus rien ?

DE TOURNAS.

Vous avez donné autrefois des procurations à votre fils pour l'arrangement de vos affaires ; avez-vous lu ces procurations ?

LE COMTE.

Non. J'ai signé sans lire.

DE TOURNAS.

Heu ! heu !... Eh bien, par ces papiers, vous avez aliéné tout votre bien, et vous ne pouvez plus disposer de rien aujourd'hui !

LE COMTE.

Qui vous a dit cela ?

DE TOURNAS.

Votre notaire, qui a reçu du vicomte non-seulement l'ordre de ne vous faire aucune avance sur votre revenu de l'année prochaine, mais de ne pas vous le payer, ce revenu

n'étant, à ce qu'il paraît, qu'une pension toute volontaire que vous faisait votre fils, et qu'il croit devoir supprimer.

LE COMTE.

André a fait cela ?

DE TOURNAS.

Il l'a fait.

LE COMTE.

Il en est incapable, j'en réponds comme de moi-même.

DE TOURNAS.

Allez voir votre notaire.

LE COMTE.

C'est ce que je vais faire à l'instant.

DE TOURNAS, à la fenêtre.

Inutile que vous vous dérangiez : voici justement...

LE COMTE.

Qui ?

DE TOURNAS.

Votre fils.

LE COMTE.

Lui ?

DE TOURNAS.

Lui-même.

LE COMTE.

Seul ?

DE TOURNAS.

Seul.

LE COMTE, avec émotion.

Est-ce qu'il va chez lui ?

DE TOURNAS.

Non ; il regarde de ce côté, et il gravit le perron quatre à quatre.

LE COMTE.

Il vient ici, alors ?

DE TOURNAS.

Sans doute.

LE COMTE.

Quel air a-t-il ?

DE TOURNAS.

Je n'ai pas pu voir.

LE COMTE, entendant des pas, avec une émotion croissante.

André ! (Il s'élance vers la porte.)

ALBERTINE, paraissant avant que le comte soit arrivé à la porte, et au moment où André l'ouvre.

Mon cher Tournas, je suis prête.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, ANDRÉ.

ANDRÉ, qui a ôté son chapeau, mais qui est resté sur le seuil de la porte sans saluer de Tournas ni Albertine.

Pardon, mon père ! vous n'êtes pas seul ?

LE COMTE, à part.

Vous ! (A André d'un ton froid.) Vous le voyez bien.

ANDRÉ.

Je me retire ; j'attendrai pour me présenter chez vous...

LE COMTE.

Il est inutile de vous retirer, les personnes qui se trouvent ici allaient sortir. D'ailleurs, vous les connaissez, et je m'étonne même qu'en les rencontrant chez moi vous ne commenciez pas par les saluer. (André ne répond rien.)

ALBERTINE.

M. le vicomte est tellement ému en vous revoyant après une si longue absence; il a tant de choses à vous dire, et probablement tant d'explications à vous donner, qu'il ne

nous a pas même vus, c'est bien naturel : il ne faut pas lui en vouloir, et, pour ma part, je lui pardonne. Je reviens dans une heure au plus tard. Nous n'avons pas de temps à perdre si vous n'avez pas changé d'avis.

LE COMTE.

Moins que jamais !

ALBERTINE.

Au revoir, alors !

LE COMTE.

Au revoir. (Il lui baise la main et l'accompagne jusqu'à la porte. André entre pendant ce temps-là. — A de Tournas.) Je compte aussi sur vous, mon cher de Tournas.

DE TOURNAS.

En toute circonstance, mon ami; soyez prudent, soyez prudent. (De Tournas salue André, qui ne lui répond pas. Albertine fait une légère inclination de tête. Même silence de la part d'André.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, ANDRÉ.

LE COMTE.

Maintenant que nous sommes seuls, de quoi s'agit-il ?

ANDRÉ.

Je viens vous prier, mon père, de m'apprendre quelles sont vos résolutions pour l'avenir ?

LE COMTE.

Mes résolutions sont de vivre comme bon me semblera.

ANDRÉ.

M'est-il seulement permis de vous demander si madame de la Borde doit continuer à fréquenter cette maison ?

LE COMTE.

Il fallait le lui demander à elle-même ; elle est libre de faire ce qu'elle veut.

ANDRÉ.

Voyons, mon père, il est impossible que vous en soyez arrivé là ; un homme comme vous ne saurait aimer une pareille femme.

LE COMTE.

Je l'aime, cependant.

ANDRÉ.

Vous ne l'estimez pas ?

LE COMTE.

Je l'estime.

ANDRÉ.

Que ne l'épousez-vous, alors ?

LE COMTE.

Cela viendra peut-être.

ANDRÉ.

Mon père !

LE COMTE.

Monsieur ! Comment, il vous plaît de partir un beau matin, vous et votre femme, de ne pas même me faire savoir où vous allez, de me laisser inquiet et malheureux, car j'avais la sottise de vous aimer, vous et elle, plus que tout au monde ! Il vous plaît ensuite de rester absents deux mois, sans me donner de vos nouvelles, sans vous soucier si je suis mort ou vivant ; il vous plaît enfin de revenir, et, au lieu de rentrer chez vous comme par le passé, de vous en aller à la campagne et d'y rester huit jours sans m'en informer, sans remplir, vous, aucun de vos devoirs de fils, elle, aucun de ses devoirs de fille ; il vous plaît d'entrer chez moi sans même saluer les gens qui s'y trouvent, de me dire « vous » comme à un étranger, de m'interroger sur le ton d'un juge,

et il faut que moi, votre père, je me soumette à vos fantaisies, et que je réponde à vos questions? Vous devenez fou, je pense. Cessons donc cette étrange plaisanterie, et rappelez-vous au plus tôt devant qui vous êtes...

ANDRÉ.

Si je suis parti brusquement de Paris, c'est qu'en vous voyant, à la suite d'un dîner avec M. de Tournas, prendre des habitudes qui n'avaient aucun rapport avec la vie que nous menions précédemment, j'ai pensé que cette vie vous ennuyait, et que notre présence pouvait vous gêner; c'est que vous m'aviez dit vous-même que vous vouliez voyager, et qu'étant resté deux jours sans vous revoir, je pouvais et préférais même vous croire parti; c'est qu'enfin j'aimais mieux vous laisser le champ libre que d'initier ma femme à des... étrangetés qu'elle doit ignorer. Je ne vous ai pas écrit pendant deux mois, parce que je n'étais pas sûr de vous écrire aussi convenablement que j'aurais dû le faire. En revenant, je me suis installé à la campagne, au lieu de m'installer chez moi, parce que chez vous, et par conséquent chez moi, puisque la maison nous est commune, il y avait une personne avec laquelle il est interdit à une honnête femme de se rencontrer jamais, et que le rouge me monte au front rien que de penser à la possibilité de cette rencontre! Enfin, mon père, je vous ai dit « vous », en entrant, comme à un étranger, parce que, en vous voyant en pareille compagnie, je ne pouvais pas reconnaître tout de suite le gentilhomme dont ma sainte mère a porté le nom.

LE COMTE, avec une émotion mêlée de colère.

Le nom de votre mère n'a rien à faire ici.

ANDRÉ.

C'est vrai, et je lui demande pardon de l'y avoir prononcé.

LE COMTE.

Laissons là les grandes phrases bonnes pour les romans et les comédies. Abandonné par les miens, pour une cause ou

pour une autre, j'ai cherché la consolation où j'ai pu. Vous désirez connaître mes intentions. Mes intentions sont de continuer à vivre comme je vis; je reconnais à tout le monde le droit de le trouver mauvais, mais je ne reconnais à personne, pas même à vous, surtout à vous, le droit de me le dire. Je suis mon maître et je fais ce que je veux, je ne me mêle pas de votre vie, ne vous mêlez pas de la mienne, et, si c'est là tout ce que vous aviez à me dire, vous pouvez vous retirer.

ANDRÉ, après un moment d'hésitation.

Ainsi, vous me fermez votre porte ?

LE COMTE.

Oui, si vous ne voulez pas être chez moi ce que vous devez être pour les gens que j'aime.

ANDRÉ.

Ainsi vous ne voulez pas faire à votre nom, au monde, à moi, à vous-même, le sacrifice de cette femme ?

LE COMTE.

Non.

ANDRÉ.

Eh bien!... alors...

LE COMTE.

Eh bien ?

ANDRÉ.

C'est moi qui vous sauverai malgré vous et qui lui fermerai la porte de cette maison.

LE COMTE.

Parce que ?

ANDRÉ.

Parce que... je suis ici chez moi !

LE COMTE.

Allons donc !... Dites-le donc enfin, ce mot que je savais être votre grand argument, mais que je n'aurais jamais cru

entendre sortir de votre bouche. Ainsi, voilà ton dernier moyen pour me contraindre à faire ce que tu veux, voilà tout ce que ton cœur a trouvé? Tu n'as pas compris qu'à partir du jour où ton père dépendait de toi, tu lui devais encore plus de respect et plus d'affection. Au bout de deux mois, tu l'abandonnais; au bout de quatre, tu lui reprochais ce qu'il n'accepte plus avec les conditions que tu lui imposes. Reprends ton argent, je ne veux plus rien de toi; va-t'en, non pas de cette maison, qui t'appartient, mais de mon cœur, que je t'avais donné tout entier, moi, et que je ne t'eusse jamais repris!

ANDRÉ.

Mais...

LE COMTE.

Tiens, veux-tu que je te dise, car tu n'as pas osé tout dire, tout à l'heure, en me donnant les raisons de ton départ : ce père qui s'était ruiné, ce père qui se plaçait en tiers dans ton bonheur, te gênait, t'ennuyait, et tu ne demandais qu'à te débarrasser de lui, et lorsque, pour mettre ton cœur à l'épreuve, je t'ai dit que je voulais partir, tu es devenu joyeux à la pensée de cette séparation. Tu m'as laissé seul, sans t'occuper de ce que je deviendrais dans un pareil isolement; il n'y a pas besoin de se gêner avec un père qui dépend de nous. Tu reparais enfin : pourquoi? Non pas parce que tu aimes ce père, non pas parce que tu veux le sauver, mais parce qu'il dépense trop d'argent et que cet argent est le tien. Alors, tu dis à un notaire : « Suspendez la pension, » et, bien armé de la sorte, tu viens imposer tes conditions. Ce sont des mœurs de laquais... Va-t'en!

ANDRÉ.

Mon père!...

LE COMTE.

Assez, monsieur, assez, et qu'il ne soit plus question de toutes ces choses-là entre nous. Vous pourrez rentrer ici quand vous voudrez avec votre femme. Dans une heure,

cette maison sera libre. N'importe où je serai, je vous défends d'y paraître, à moins que je ne vous doive quelque chose et que vous ne veniez le réclamer. Pour plus de sûreté, passez dans cette chambre; faites vos comptes, puisque vous les faites si bien, et, si je suis votre débiteur, je m'arrangerai de façon qu'il n'y ait rien de perdu pour vous. Pas un mot de plus! (A Joseph, qui entre.) Que me veut-on?

JOSEPH.

Il y a là un monsieur qui demande à parler à M. le comte.

LE COMTE.

Le nom de ce monsieur?

JOSEPH.

Il ne veut le dire qu'à M. le comte; c'est pour une affaire de la plus haute importance.

LE COMTE.

Faites entrer. (Joseph sort. — A André.) Allez, monsieur, allez...

ANDRÉ.

J'espère...

LE COMTE.

Faites ce que je vous ai dit. (Il ouvre la porte, congédie André et referme la porte.)

SCÈNE X.

LE COMTE, M. DE PRAILLES.

DE PRAILLES.

M. le comte de la Rivonnière?

LE COMTE, écoutant à peine.

C'est moi, monsieur! A qui ai-je l'honneur de parler?

DE PRAILLES.

A une personne qui vous est tout à fait inconnue, et qui

n'a insisté pour avoir l'honneur de vous voir que parce qu'elle est chargée d'une mission délicate qui ne regarde que nous deux. Je suis l'ami d'une dame qni m'a confié pour vous une lettre que je ne dois remettre qu'à vous seul.

LE COMTE, toujours distrait.

Où est cette lettre, monsieur?

DE PRAILLES.

La voici.

LE COMTE.

Le nom de cette dame?...

DE PRAILLES.

Vous reconnaissez l'écriture, sans doute?

LE COMTE, après avoir regardé la lettre.

Parfaitement; je vous remercie, monsieur.

DE PRAILLES.

Madame de Prailles, car il est inutile de faire entre nous mystère de son nom, m'a prié de lui rapporter la réponse, et, comme il me faut repartir le plus tôt possible, je vous serai reconnaissant de me la donner tout de suite. Veuillez donc lire cette lettre, monsieur; j'attendrai.

LE COMTE.

Vous êtes sûr, monsieur, que cette lettre est importante?

DE PRAILLES.

J'en suis sûr.

LE COMTE.

Madame de Prailles courrait-elle un danger?

DE PRAILLES.

Peut-être!... (Le comte sonne, Joseph paraît.)

LE COMTE.

Remettez cette lettre à M. le vicomte et dites-lui que, s'il

croit devoir faire une réponse, il la fasse. (De Prailles reprend la lettre dans la main du comte et se dirige vers la porte. — Le comte, se plaçant devant la porte, à Joseph.) Sortez, Joseph! (Joseph sort. — A de Prailles.) Vous êtes ici chez moi, monsieur; où allez-vous?

DE PRAILLES.

Je vais remettre moi-même cette lettre à l'homme à qui elle est écrite, et que je veux connaître!

LE COMTE.

Parce que?

DE PRAILLES, ne se contenant plus.

Parce que cet homme est l'amant de ma femme, monsieur!

LE COMTE.

Alors, vous êtes M. de Prailles?

DE PRAILLES.

Oui, monsieur. Je vous demande pardon du mouvement que je me suis permis chez vous, mais vous êtes un homme d'honneur et vous comprenez qu'il est des sentiments auxquels on ne résiste pas. Laissez-moi donc passer, monsieur, car, cet homme fût-il votre meilleur ami, vous ne pouvez m'empêcher de le connaître.

LE COMTE.

Pardon, monsieur, pardon! mais je ne crois pas que vous soyez M. de Prailles.

DE PRAILLES.

Qui vous en fait douter, monsieur?

LE COMTE.

M. de Prailles ne se serait pas donné la peine d'apporter cette lettre cachetée, il l'aurait lue.

DE PRAILLES.

Non, monsieur; je l'ai trouvée par hasard dans les papiers de madame de Prailles, qui était absente pour plusieurs jours; cette lettre était écrite déjà depuis quelque temps, elle était cachetée. A mon avis, un homme d'honneur ne décachette pas une lettre adressée à une autre personne que lui, cette lettre fût-elle écrite par sa femme; mais il a le droit de la porter à son adresse, surtout quand l'adresse porte un nom qui lui est inconnu et que ce nom est un nom d'homme.

LE COMTE.

Vous êtes bien M. de Prailles, vous êtes bien le gentilhomme dont on m'avait parlé; maintenant, voulez-vous me permettre, monsieur, puisque je suis mêlé à cette histoire, de vous demander ce que vous comptez faire?

DE PRAILLES.

Je compte donner cette lettre à celui à qui elle est écrite, et, lorsqu'il l'aura lue, le sommer de me la communiquer.

LE COMTE.

Et s'il refuse?

DE PRAILLES.

S'il refuse, je le soufflette et je le tue, je vous en réponds!

LE COMTE.

Toute ruse est permise, monsieur, lorsqu'il s'agit de l'honneur d'une femme; vous avez employé une ruse en vous présentant comme l'ami de madame de Prailles; mais vous étiez plus ému que vous ne vouliez le laisser paraître, je me suis douté d'un piége et j'ai employé une ruse aussi. Il n'y a personne dans cette chambre; monsieur, cette lettre est pour moi, veuillez me la donner.

DE PRAILLES, *la donnant.*

La voici, monsieur; et maintenant?

LE COMTE, mettant la lettre dans sa poche.

Maintenant, je sais ce que contient cette lettre et je la garde.

DE PRAILLES, marchant vers lui, menaçant et levant la main.

Monsieur !...

LE COMTE, arrêtant le bras de M. de Prailles.

Une provocation est inutile, je suis à vos ordres ; j'attendrai vos témoins ce soir. La cause du duel restera entre nous.

DE PRAILLES.

C'est bien, monsieur, au revoir ! (Il sort.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, seul.

Il l'aurait tué !

ACTE CINQUIÈME

Salon d'hôtel à Fontainebleau.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ entre; HÉLÈNE court au-devant de lui.

HÉLÈNE.

Enfin, te voilà !

ANDRÉ.

Tu as vu madame Godefroy ?

HÉLÈNE.

Elle est arrivée hier au soir, ayant reçu, m'a-t-elle dit, une lettre de toi, par laquelle tu la priais de venir m'annoncer que tu ne serais pas de retour avant ce matin, et de rester avec moi. Mais tu ne lui avais donné aucuns détails.

ANDRÉ.

Je préférais te les donner moi-même.

HÉLÈNE.

Eh bien ?

ANDRÉ.

Eh bien, nous retournons auprès de ta tante.

HÉLÈNE.

Que s'est-il donc passé ?

ANDRÉ.

Mon père m'a chassé de chez lui.

HÉLÈNE.

Chassé? C'est impossible!

ANDRÉ.

Cela est, ma pauvre enfant! Nous n'avons donc plus rien à faire ni à Paris, ni à Fontainebleau, ni même en France. Va donner tes ordres, et partons.

HÉLÈNE.

Ton père habite toujours notre maison?

ANDRÉ.

Toujours. Je lui ai fait remettre les papiers qui m'en constituaient la propriété, en lui écrivant qu'il y pouvait rester, puisque nous repartions. Je n'ai jamais eu l'idée de l'en déposséder. C'était un moyen que j'employais, voilà tout.

HÉLÈNE.

J'ai le temps d'aller à Paris et de revenir?

ANDRÉ.

Et qu'y feras-tu?

HÉLÈNE.

Je verrai ton père. Je ne te laisserai certainement pas partir brouillé avec lui. Il doit y avoir là une erreur; c'est à moi de la réparer, car j'en suis certainement la cause.

ANDRÉ.

Toi! Comment?

HÉLÈNE.

Il me croit peut-être capable d'avoir exigé cette séparation. Il était déjà un peu jaloux de moi. Enfin, que serai-je dans la famille, moi, la femme, si je ne concilie pas? Allons, mon ami, laisse-moi partir; il le faut, je le dois, je le veux!

ANDRÉ.

Je ne te permettrai pas plus de te mêler aujourd'hui de ce qui se passe, que je ne te l'ai permis depuis deux mois, car mon avis, contrairement au tien, est que l'épouse chaste,

comme toi, doit rester en dehors des divisions de famille qui ont une cause comme celle-ci. Du reste, les affections honnêtes sont sans force contre les passions inavouables. Tu n'iras donc pas à Paris. Je te sais gré de la bonne pensée qui te faisait agir : je regretterais qu'elle ne te fût pas venue; mais, en me chassant, mon père t'a chassée aussi; car il ne peut pas repousser l'un de nous deux sans repousser l'autre. C'est donc à lui maintenant, lorsqu'il voudra nous revoir, de revenir à nous ou de nous rappeler. Va donner les derniers ordres, et partons le plus tôt possible. (Tendre mais ferme.) Je le veux!... (Il l'embrasse sur le front et l'accompagne jusqu'à la porte de côté.)

SCÈNE II.

LE COMTE, ANDRÉ.

LE COMTE.

André!

ANDRÉ, se retournant avec étonnement.

Mon père!

LE COMTE.

Voici une lettre pour vous.

ANDRÉ.

Une lettre! de qui?

LE COMTE.

De madame de Prailles.

ANDRÉ.

De madame de Prailles!

LE COMTE.

Un de ses amis a fait exprès le voyage de Tours à Paris pour apporter cette lettre. Il croit qu'elle est pour moi; mais il faut absolument lui donner une réponse dans une heure.

ANDRÉ.

Vous auriez pu lire cette lettre, juger vous-même.

LE COMTE.

Et ne pas vous déranger! c'est juste... Je n'y ai pas pensé.

ANDRÉ.

Je ne voulais pas dire!...

LE COMTE.

Lisez!... je suis un peu pressé.

ANDRÉ, parcourant la lettre.

Madame de Prailles veut quitter son mari, avec qui elle ne saurait plus vivre, dit-elle. Elle s'installerait à Paris, où elle espère me voir de temps en temps.

LE COMTE.

C'est bien; voilà tout ce que je voulais savoir. Vous aviez raison; il faut décidément mettre un terme à cette correspondance et ne plus entendre parler de cette femme. Ça sera peut-être un peu difficile, cependant je m'en charge. (Il déchire la lettre.)

ANDRÉ.

Je vous remercie d'être venu à Fontainebleau exprès pour cela.

LE COMTE, tirant un paquet de billets de sa poche.

Maintenant, prenez ceci.

ANDRÉ.

Qu'est-ce que c'est?

LE COMTE, tirant un collier.

Prenez encore.

ANDRÉ.

Un collier!

LE COMTE.

Un collier! Voilà tout. Il ne me reste plus rien.

ANDRÉ.

M'expliquerez-vous?...

LE COMTE.

Tout ceci est à vous. J'ai fait une lettre de change de quarante mille francs, payable l'année prochaine. Or, comme je n'ai plus rien et qu'il vous faudra payer cette lettre de change, je vous rends ce qui m'en reste pour vous y aider.

ANDRÉ.

C'est me punir cruellement de ce que j'ai dit.

LE COMTE.

Ce n'est pas mon intention.

ANDRÉ.

Mais ce collier avait une autre destination.

LE COMTE.

Oui, je l'avais acheté pour quelqu'un qui, heureusement, l'a refusé... Cependant, je croirais convenable de ne pas quitter cette personne sans lui laisser un souvenir; je ne puis le faire sans votre autorisation.

ANDRÉ.

Voyons... si vous aimez cette femme, eh bien...

LE COMTE.

Je ne l'aime pas. Celle-là ou une autre, peu m'importait, pourvu que l'on fît du bruit autour de moi. Mais j'ignorais ce que j'ai appris hier : je n'ai plus le droit de voir madame de la Borde, et je lui ai écrit qu'elle ne me reverrait plus. Je vous demanderai cependant, en échange du petit service que je vais vous rendre tout à l'heure, de la voir, vous, et, puisque vous y consentez, de lui donner ce collier de ma part. Quant à de Tournas, s'il a, de temps en temps, besoin d'un billet de cinq cents francs, donnez-le-lui; ce n'est pas le plus honnête homme du monde, mais il n'en est que plus à plaindre. Ce sont les hommes comme moi qui engendrent les hommes

comme lui; ils sont sans patrimoine, sans énergie, sans affection. Nous les mêlons à nos plaisirs dispendieux; ils en contractent l'habitude, et, un beau jour, nous les abandonnons, sans nous occuper de ce qu'ils deviennent. C'est injuste; nous leur devons bien quelque chose; et puis il faut être un peu indulgent pour les autres, nous ne savons pas ce qui peut nous arriver à nous-mêmes. Voilà toutes mes recommandations; car, grâce à vous, je ne dois plus rien à personne.

ANDRÉ.

En vérité, on dirait que vous faites votre testament...

LE COMTE.

C'est le testament du passé, puisqu'il est mort, et, comme je pars...

ANDRÉ.

Où allez-vous?

LE COMTE.

N'importe où je pourrai vivre sans vous coûter trop d'argent, car il va falloir que vous me fassiez une pension; mais vous m'écrirez de temps en temps, n'est-ce pas? et je pourrai venir vous voir quelquefois? (André cache ses yeux dans son mouchoir.)

ANDRÉ, avec une grande émotion.

Si nous nous embrassions et que tout fût fini?

LE COMTE.

Je ne suis venu que pour cela, moi!

ANDRÉ.

Alors, embrassons-nous, et que cela finisse. (Le comte et André se tiennent embrassés silencieusement.)

LE COMTE.

Nous avons été bien bêtes tous les deux, hier, avec nos grands mots! Des grands mots entre nous, lorsqu'il était si simple de faire ce que nous faisons (L'embrassant de nouveau.) et

de recommencer. Si tu savais comme je m'ennuyais avec cette femme, comme je me sentais dans le faux, comme je pensais à toi, comme je me disais : « Il ne viendra donc pas à mon secours!... » Heureusement, la Providence m'a envoyé le prétexte de cette lettre pour revenir ici. Tout est expliqué maintenant, adieu!

ANDRÉ.

Comment, adieu?... J'espère bien que, cette fois, nous n'allons plus nous quitter.

LE COMTE.

Je le voudrais, moi; mais, si tu allais croire...

ANDRÉ.

Quoi?

LE COMTE.

Que je reviens vivre avec toi parce que je n'ai plus rien...

ANDRÉ.

Oh!...

LE COMTE.

Tu as bien cru autre chose, autrefois...

ANDRÉ.

Quelle autre chose?

LE COMTE.

Voilà ce qui me tourmentait... Tiens, voilà ce qui a été cause de tout.

ANDRÉ.

Je ne comprends pas.

LE COMTE.

Tu es d'avis, comme moi, que nous ne devons plus rien avoir sur le cœur, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Certainement.

LE COMTE.

Et tu vas me répondre avec toute franchise?

ANDRÉ.

Qu'y a-t-il encore?

LE COMTE.

Lorsque je t'ai dit, il y a deux mois, que je voulais partir, pourquoi as-tu accepté avec joie que je partisse, puisqu'il avait été convenu que nous ne nous quitterions jamais?

ANDRÉ.

Je t'ai dit les raisons hier.

LE COMTE.

C'étaient bien les seules, sur ton honneur?

ANDRÉ.

Sur mon honneur! Que croyais-tu donc?

LE COMTE.

Ah! mon pauvre ami, tu ne devineras jamais alors ce que disaient certaines gens : que cette jeune fille que j'avais aimée, ou plutôt que j'avais cru aimer avant ton mariage, que cette jeune fille, mariée à mon fils, je l'aimais encore; que j'étais amoureux de ma bru; autrement dit, que j'étais un misérable! On allait plus loin : on prétendait que toi, mon fils, tu me soupçonnais aussi, et que tu ne serais pas fâché de me voir quitter la maison. Mais le plus affreux, c'est qu'en voyant de Tournas, c'est-à-dire le Mal, croire à cette possibilité; en entendant madame Godefroy, c'est-à-dire le Bien, me dire que l'opinion pouvait être du même avis, je me suis demandé avec effroi si les autres ne me connaissaient pas mieux que moi; si, à mon insu, je n'étais pas capable de ce dont on m'accusait, et s'il n'était pas logique qu'après avoir été immoral je devinsse vicieux! C'est là, je crois, pour un honnête homme, le plus terrible châtiment de son existence folle et dissipée, d'en arriver à interroger sa conscience sans être sûr de ce qu'elle répondra.

ANDRÉ.

Ah!... mon pauvre père!...

LE COMTE.

Enfin, à quelque chose malheur est bon. En me voyant avec madame de la Borde, l'opinion a pris une nouvelle piste et s'est dit, peut-être avec regret : « Décidément, ce n'est qu'un libertin vulgaire. » Aujourd'hui, en me voyant rentrer dans la famille, l'opinion dira : « Il ne peut pas faire autrement, il n'a plus rien! » Je dois être encore trop heureux de ce jugement-là. Pourvu que tu saches à quoi t'en tenir, toi, voilà l'important.

ANDRÉ.

L'opinion dira : « C'est un homme de cœur, un peu écervelé, qui adorait ses enfants, qui fut rangé quand il le fallait, et qui a épousé une bonne et brave femme qui ne l'eût pas aimé s'il n'eût pas été le plus honnête homme du monde... »

LE COMTE.

Ah! gredin, tu n'es pas généreux! Madame Godefroy!...

ANDRÉ.

Fais une fin.

LE COMTE.

Impossible! Je n'ai pas voulu d'elle tant que j'ai été riche, je ne peux pas en vouloir quand je ne le suis plus; j'aurais l'air de faire une affaire.

ANDRÉ.

Quelle mauvaise raison! Tu sais bien que tu as la moitié de ce que j'ai...

LE COMTE.

Je n'en veux pas; je garde mon admirable position d'homme ruiné. J'y tiens. Diable! toutes les bêtises que j'ai faites, je les ai faites parce que j'avais ou que je croyais avoir de l'argent. Maintenant que je suis sûr de ne pas avoir d'argent, je

suis sûr de ne plus faire de bêtises. (La demie sonne.) La demie! et moi qui oubliais...

ANDRÉ.

Quoi?

LE COMTE.

Mon rendez-vous avec l'envoyé de madame de Prailles...

ANDRÉ.

Écris-lui qu'il n'y a pas de réponse. Nous partons, que nous importe!...

LE COMTE.

Oh! non! Il s'est dérangé exprès. Ne fût-ce que par politesse; et puis ce ne sera pas long.

ANDRÉ.

Je te remercie...

LE COMTE.

Ça n'en vaut pas la peine, et tu en ferais bien certainement autant pour moi. Appelle ta femme que je l'embrasse et que je m'en aille!...

ANDRÉ.

Madame Godefroy est avec elle.

LE COMTE.

Appelle madame Godefroy aussi, je serai enchanté de la voir...

ANDRÉ, appelant.

Hélène!... Madame Godefroy!... (Hélène entre, suivie de madame Godefroy.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, HÉLÈNE, MADAME GODEFROY.

LE COMTE, à Hélène, en lui tendant les bras.

C'est papa!... Il est revenu!...

HÉLÈNE.

Et revenu tout seul?

LE COMTE.

Tout seul, comme un grand garçon.

HÉLÈNE.

Et pour longtemps?

LE COMTE.

Pour toujours, si...

HÉLÈNE.

Si?

LE COMTE.

Si vous le voulez bien.

HÉLÈNE.

Vous n'aviez qu'à entendre ce que je disais tout à l'heure à André...

LE COMTE.

Je m'en doute bien, chère enfant, et je vous bénis du plus profond de mon cœur. Aimez André : tout son bonheur est entre vos mains, car il n'y a pas de douleur, si grande qu'elle soit, que ne puisse faire oublier à son mari une femme comme vous...

HÉLÈNE.

Comme vous êtes ému!

LE COMTE.

N'est-ce pas tout naturel, quand je vois que tout le monde m'aime encore? (A madame Godefroy.) Et vous, chère, me donnez-vous la main?

MADAME GODEFROY.

Vous savez bien que, moi, je serai toujours la même pour vous, quoi qu'il arrive. Faut-il enfin tuer le veau gras? sinon il va mourir de vieillesse...

LE COMTE.

J'espère que nous l'entamerons ce soir. A bientôt! (A André.) Encore une fois, toi... (Il le prend dans ses bras et l'y tient quelques instants.) Maintenant, sois tranquille, je vais m'occuper de toi, et je vais faire de la bonne besogne, je t'en réponds. A bientôt, mes enfants! à bientôt! (Il sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, hors LE COMTE.

MADAME GODEFROY.

Qu'est-ce que ces hommes-là ont donc en eux, pour qu'on ne puisse jamais leur en vouloir?

HÉLÈNE.

Ils ont leur cœur.

MADAME GODEFROY.

Vous voilà heureux, mes enfants?

HÉLÈNE.

Et vous aussi?...

MADAME GODEFROY.

Moi aussi, et je m'en vais, vous n'avez plus besoin de moi.

HÉLÈNE.

Ingrate! Vous nous quittez quand nous sommes heureux!

MADAME GODEFROY.

Il y a des jours qu'il faut passer en famille.

HÉLÈNE.

Est-ce que vous n'êtes pas de la famille?

MADAME GODEFROY.

Mais non.

HÉLÈNE.

Vous en serez.

MADAME GODEFROY.

Chère fille !

HÉLÈNE.

C'est cela, exercez-vous.

MADAME GODEFROY.

A tout à l'heure, alors.

HÉLÈNE.

Où allez-vous?

MADAME GODEFROY.

Je ne sais pas ; mais, à tout hasard, je vais entrer dans une église. Quand je suis heureuse, je prie. C'est une habitude qui ne fait de mal à personne.

HÉLÈNE.

Vous avez raison, allez. (Madame Godefroy sort.)

SCÈNE V.

HÉLÈNE, ANDRÉ.

HÉLÈNE.

Alors, c'est fini ?

ANDRÉ.

Il paraît.

HÉLÈNE.

Tu vois que c'était bien facile... Où est allé ton père?...

ANDRÉ.

Faire ses préparatifs...

HÉLÈNE, à demi-voix et le regardant avec tendresse.

Lui as-tu dit?...

ANDRÉ.

Pas encore. Nous n'avons parlé que de lui ; nous lui dirons tout quand il reviendra.

HÉLÈNE.

Ainsi tu es heureux ?

ANDRÉ.

Complétement heureux. Aussi, pour conserver le bonheur et pour le mériter, j'ai résolu de me créer une occupation quelconque, de travailler, d'être un peu utile, enfin. Il y a, vois-tu, dans la journée d'un homme, cinq ou six heures que la nature et la société veulent que l'on occupe de choses sérieuses. Tout ce que nous faisons de plus mal, nous le faisons pendant que les autres travaillent. Voilà tout ce qui a manqué à mon père. Occupé, il eût été un homme complet. Je veux profiter de la leçon. D'ailleurs, l'exemple est tout pour les enfants, et j'entends que les miens, en ouvrant les yeux, voient leur père travaillant.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur, il y a là une dame qui désire vous parler.

ANDRÉ.

A moi ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

ANDRÉ.

Faites-la entrer.

LE DOMESTIQUE.

Mais c'est à monsieur seul qu'elle désire parler.

HÉLÈNE, gaiement.

C'est bien, je me retire, puisque vous recevez des dames qui ne veulent parler qu'à vous.

ANDRÉ.

Je ne comprends pas.

HÉLÈNE.

Je l'espère bien, que vous ne comprenez pas! (Au domestique.) Faites entrer. (A André.) Je ne suis plus jalouse. (Elle sort. — Albertine entre voilée.)

SCÈNE VI.

ANDRÉ, ALBERTINE.

ALBERTINE, levant son voile.

C'est moi.

ANDRÉ.

Vous, ici!

ALBERTINE.

N'est-ce pas un hôtel, un terrain neutre, par conséquent? Et puis ce n'est pas la première fois que vous me recevez.

ANDRÉ.

Mais...

ALBERTINE.

D'ailleurs, pour votre conscience, il s'agit d'affaires qui ne vous regardent pas personnellement. Et ce n'est pas mademoiselle Albertine — tout court — que vous recevez, c'est madame de la Borde, propriétaire et tiers porteur.

ANDRÉ.

Tiers porteur?

ALBERTINE.

Oui! Le comte de la Rivonnière m'a écrit hier que nous ne nous reverrions plus. Soit! c'est son droit de ne plus me revoir, mais il a oublié qu'il a signé une lettre de change.

ANDRÉ.

Une lettre de change de quarante mille francs; il m'a prévenu.

ALBERTINE, qui a mis son pince-nez et qui a fouillé dans son porte-monnaie.

La voici !

ANDRÉ.

Elle est donc souscrite à votre nom ?

ALBERTINE.

Elle est souscrite au nom d'un banquier que je connais ; mais, comme il n'était pas convenable, à mon avis, que la signature du comte traînât dans ces endroits-là, je l'ai remboursée, et voilà comment je me trouve tiers porteur.

ANDRÉ.

Alors, nous vous devons ?

ALBERTINE.

Quarante mille francs !

ANDRÉ.

Plus la commission ?

ALBERTINE.

Bien entendu !

ANDRÉ.

Cinquante mille francs, à peu près.

ALBERTINE.

Parfaitement ! De plus, il y a une histoire de collier.

ANDRÉ.

Le voici ; je m'étais chargé de vous le remettre.

ALBERTINE.

Je n'en veux pas. C'est un bijou de femme du monde. Je ne suis pas assez riche pour me mettre au col mille francs de rente.

ANDRÉ.

Vous l'estimez vingt mille francs, alors ?

ALBERTINE.

Oui, à cinq.

ANDRÉ.

Cela nous fait soixante et dix mille francs. Est-ce tout?...

ALBERTINE.

Il ne me reste qu'à vous rendre les clefs des caves et des armoires. Vous verrez dans quel état se trouve la maison.

ANDRÉ.

Mon père vous a-t-il écrit?

ALBERTINE.

Quelquefois.

ANDRÉ.

Où sont ces lettres?

ALBERTINE.

Les voici. Je vous les rapportais.

ANDRÉ, les déchirant.

Pour les clefs et les lettres, vingt mille francs, est-ce assez?

ALBERTINE.

C'est plus que convenable!

ANDRÉ.

On ne saurait trop payer le bonheur de retrouver son père!

ALBERTINE.

Voici votre petit morceau de papier.

ANDRÉ, après avoir écrit.

Et voici un bon sur mon notaire.

ALBERTINE, après avoir lu le papier.

Merci. (Elle le met dans son portefeuille.) Alors, vous avez revu votre père?

ANDRÉ.

Oui.

ALBERTINE.

Et il va revivre avec vous?

ANDRÉ.

Tout à fait.

ALBERTINE.

Et il aura bien raison! Il n'est pas plus fait pour notre monde que pour labourer la terre ; hier, je le lui disais. Et j'ai bien vu, par la lettre que j'ai trouvée en rentrant, qu'il n'y avait pas à lutter contre sa décision. Enfin il faut se consoler; vous lui ferez bien mes amitiés.

ANDRÉ.

Je n'y manquerai pas. (Joseph entre.)

ALBERTINE, à part.

Il était temps! (A Joseph.) Tenez, Joseph, je ne vous ai jamais rien donné; voici cinq louis pour vous!

JOSEPH.

Merci, madame! Je ne veux pas de votre argent!

ALBERTINE, remettant les cinq louis dans son porte-monnaie.

Autant de gagné! (Elle sort.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, JOSEPH.

ANDRÉ.

Qu'avez-vous, Joseph, à entrer ainsi?

JOSEPH.

M. le comte n'est pas là, monsieur?

ANDRÉ.

Non.

JOSEPH.

M. le comte m'avait dit de revenir lui apporter une ré-

ponse ce matin; mais, chez lui, on m'a répondu qu'il était à Fontainebleau. — Alors, je croyais qu'il était chez M. le vicomte.

ANDRÉ.

Il est venu tout à l'heure.

JOSEPH.

Il se portait bien?

ANDRÉ.

Oui; pourquoi cette question?

JOSEPH, s'embarrassant.

C'est que, comme M. le comte avait disparu depuis hier au soir, et que... j'avais peur... mais maintenant que je sais... Vous a-t-il dit où il allait?...

ANDRÉ.

Il m'a dit qu'il allait porter une réponse à propos d'une lettre...

JOSEPH.

D'une lettre de madame de Prailles?

ANDRÉ.

Comment le savez-vous?

JOSEPH.

Je viens de Tours, où M. le comte m'a envoyé hier. J'ai ramené madame de Prailles.

ANDRÉ.

Où?

JOSEPH.

Ici, à Fontainebleau, hôtel de *Londres*.

ANDRÉ.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

JOSEPH.

Cela veut dire que M. le comte vous a trompé; mais il devait être ému en vous quittant?

ANDRÉ.

Mais non... il était gai.

JOSEPH.

M. le comte est si brave!

ANDRÉ.

Si brave! que voulez-vous dire?

JOSEPH.

M. le vicomte est un homme, il vaut mieux qu'il sache tout.

ANDRÉ.

Mon père?

JOSEPH.

Se bat dans ce moment-ci.

ANDRÉ.

Mon père se bat?

JOSEPH.

Oui, monsieur.

ANDRÉ.

Où?

JOSEPH.

Ici, à Fontainebleau. Il aura voulu se battre près de chez vous, en cas de...

ANDRÉ.

Et avec qui se bat-il?

JOSEPH.

Avec M. de Prailles.

ANDRÉ.

Pour moi, alors?

JOSEPH.

Oui, monsieur, j'ai tout entendu hier.

ANDRÉ.

Malheureux!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, entrant.

Qu'y a-t-il ?

ANDRÉ.

Mon père !

HÉLÈNE.

Eh bien ?

ANDRÉ.

Mon père ! mon pauvre père ! pour qui j'ai été si méchant, il se bat !

HÉLÈNE.

Ton père se bat ?

ANDRÉ.

Et cet homme le tuera, vois-tu, et c'est pour moi...

HÉLÈNE.

Pour toi !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME GODEFROY.

MADAME GODEFROY, entrant.

Qu'avez-vous ?

ANDRÉ, se jetant dans ses bras.

Mon père est mort, j'en suis sûr, ma bonne madame Godefroy !

MADAME GODEFROY.

Le comte ?

HÉLÈNE.

Le comte se bat !

MADAME GODEFROY.

Oh! mon Dieu!

ANDRÉ.

Il faut que je le trouve!... et si cet homme... (Il court vers la porte. — A peine a-t-il fait un pas, que le comte paraît sur le seuil. — Chacun des personnages se laisse tomber sur une chaise.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COMTE, DE LIGNERAYE.

JOSEPH.

C'est monsieur!

LE COMTE.

Qu'est-ce que vous avez tous?

ANDRÉ, abattu, sans pouvoir tourner la tête.

Tu n'es pas blessé?

LE COMTE.

Tu sais donc?

ANDRÉ.

Je sais tout... (Lui donnant la main.) Il était temps que tu revinsses...

LE COMTE, à demi-voix, à André.

Quand on pense que, si je ne m'étais pas trouvé là quand cet homme est venu, peut-être à cette heure ta femme n'aurait plus de mari, et, moi, je n'aurais plus de fils. C'est effrayant! Crois-tu que je sois corrigé, maintenant, et que je ne te quitterai plus?

ANDRÉ.

Et M. de Prailles?

LE COMTE.

Ah! il se bat bien!

ANDRÉ.

Blessé ?

LE COMTE.

Oui.

ANDRÉ.

Dangereusement ?

LE COMTE.

Il paraît, et en défendant la chose la plus sacrée, l'honneur de sa femme. Ce coup d'épée-là ressemble bien à une mauvaise action. Mais je pensais à toi. Je ne pouvais cependant pas me laisser tuer maintenant.

ANDRÉ.

Et madame de Prailles ?

LE COMTE.

Elle est auprès de son mari, qui l'aime. Le reste la regarde. Va donc embrasser ta femme !

ANDRÉ, lui serrant la main.

Je l'avais oubliée ! (De Ligneraye entre.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DE LIGNERAYE.

LE COMTE, à de Ligneraye.

Eh bien ?

DE LIGNERAYE.

M. de Prailles en a pour deux mois.

ANDRÉ, à de Ligneraye.

Ah ! c'est vous, cher ami ! Mais quel était donc le second témoin de mon père ?

DE LIGNERAYE.

De Tournas.

LE COMTE.

Je n'avais que lui sous la main.

ANDRÉ.

Où est-il?

DE LIGNERAYE.

Il est reparti avec Albertine... Elle l'avait amené.

ANDRÉ.

Alors, elle savait que mon père se battait?

DE LIGNERAYE.

Parfaitement.

ANDRÉ.

Je comprends! Elle n'a pas voulu attendre l'événement! Allons, elle est complète!

DE LIGNERAYE.

Oui, elle fera une bonne madame de Tournas.

ANDRÉ.

Vous croyez donc?...

DE LIGNERAYE.

Il faut des époux assortis, comme dit la chanson, et ce de Tournas devait en arriver là. Quand les prodigues ont du cœur, mon cher comte, ils finissent comme vous! Quand ils n'en ont pas, ils finissent comme lui!

MADAME GODEFROY, au comte.

Vous allez quitter la France, mon ami, vous êtes heureux!... moi, je reste. Mais rappelez-vous, si jamais vous êtes triste, que vous n'avez pas, que vous n'aurez jamais de meilleure amie que moi, et qu'on n'est jamais trop aimé, même par sa femme!

LE COMTE, à part.

Elle y arrivera...

JOSEPH.

La chaise de poste de M. le vicomte est prête.

LE COMTE.

Nous voyageons en poste! Pourquoi ces prodigalités?

ANDRÉ.

A cause de ma femme!

LE COMTE, joyeux.

Est-ce que?...

ANDRÉ.

Oui.

LE COMTE.

Reçois mes compliments, mon ami!... (L'emmenant sur le devant.) Et viens, que je te donne un conseil. Tu ne diras pas que je ne m'y prends pas d'avance... (Il l'embrasse.) Aime-le... comme je t'aime! mais ne l'élève pas comme je t'ai élevé!

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

Pages.

LE FILS NATUREL 1

Préface 3

UN PÈRE PRODIGUE 197

Préface 199

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7. — [638]

PN
2636
P3F5

Fiorentino, Pier Angelo
Comédies et comédiens

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY